

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + Maintain attribution The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

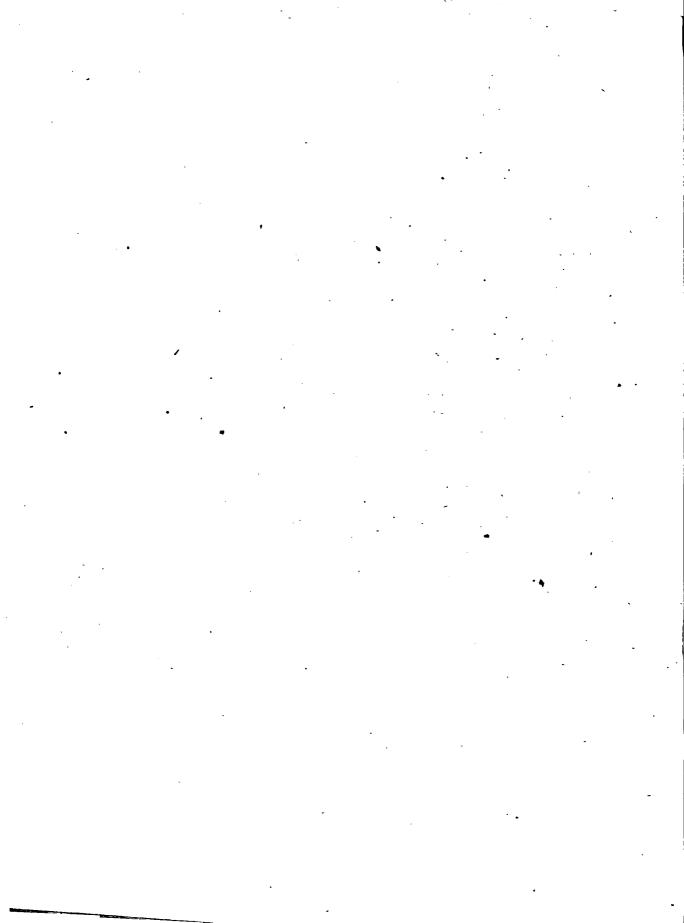
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com



Sec 1991 d 89 1738





			_	•
			•	
	•	•		
	•			
			•	
	•			
			•	•
•				
	•			
· .				
	•			
	•			
		•		
				•
				•
				•
		•		
			`	•
	·			
			•	
•				
				•
•	•			
				•
				•
		•		
	·			
		•		•
•				
•		•		
•				
	r			
	•			
				•

Bire see der Court

4.

.

Grave par Fh. Amenican Gravianti du Rey

1370

HISTOIRE L'ACADE'MIE ROYALE DES SCIENCES.

ANNÉE M. DCCXXXVIII.

Avec les Mémoires de Mathématique & de Physique, pour la même Année,

Tirés des Registres de cette Académie.

A PARIS, DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. DCCXL.

	•	·		
·	•			
	· ·	-		
				ŧ
			•	

TABLE

POUR

L'HISTOIRE.

PHYSIQUE GENERALE.

SUR la vîtesse du Son. Observations de l'hysique générale.	Page 1 36
ANATOMIE.	
Observations Anatomiques.	39
CHIMIE.	
Sur l'Etain. Sur du Sel de Glauber trouvé dans le Vitriol.	49 52
BOTANIQUE.	
Sur l'augmentation de la force du Bois de service.	54
ARITHMETIQUE.	59

T A B L E.

GEOMETRIE.	60
ASTRONOMIE.	
Sur l'excentricité de la Terre & des Planetes inférieures.	65
Sur le mouvement des Fixes. Sur l'Observation du Solstice d'Été de 1738. Sur la Parallaxe du Soleil.	7° 7\$ 77
CHRONOLOGIE.	81
OPTIQUE.	
Sur la Réflexion, la Réfraction & la Diffraction de la Lumiére.	82
MECHANIQUE.	
Sur l'action d'une Balle de Mousquet qui peut percer	
un Corps solide sans le mouvoir sensiblement. Sur le confluent ou jonction des Riviéres.	98
Eloge de M. Boërhaave.	
Timbe at 1170 motiliaale!	105





TABLE

P O U R

· LES MEMOIRES.

TROISIEME PARTIE des Recherches Physico-
Mathématiques sur la Réflexion des Corps. Par M. DE MAIRAN. Page 1
DE LA RÉFRACTION PARTICULIERE, ou des différents degrés de Réfrangibilité de la Lumière, & de ses Couleurs. 8
Sur la différente figure des corpuscules de la Lumière.
Sur la différente masse ou grosseur des Globules de la Lumiére. 12
Sur les différentes Rotations des Globules de la Lumière. 13
Des différentes vîtesses des Globules de la Lumière. 23
Des vîtesses de la Lumière, conjointement avec ses Couleurs. 26
Des vîtesses de la Lumière par rapport à sa Réslexibilité & à la force réslèchissance des milieux.
Limites & rapports des différentes vîtesses de la Lumiére, en tant qu'elles se manifestent par les différentes Couleurs. 41
De l'Analogie particulière des sept Couleurs du Spectre, avec les sept Tons de Musique.
De la distinction marquée des sept Couleurs du Spectre , & de leurs l'atitudes.
DE LA DIFFRACTION 53
Remarques & E'claircissements par l'Anatomie comparée, sur plusieurs articles de la seconde Partie du Traité de Borelli, de Motu Animalium, imprimé à Rome 1681. Premier.
Mémoire. Par M. WINSLOW. 65

TABLE. Sur le Cas irréductible du troisiéme degré. Par M. NICOLE
De l'Etain. Premier Mémoire. Par M. GEOFFROY. 103
Sur la Propagation du Son. Par M. CASSINI DE THURY
Sur l'action d'une Balle de Mousquet, qui perce une pièce de Boi d'une épaisseur considérable sans lui communiquer de vîtesse sensible. Par M. CAMUS.
Des Centres d'Oscillation dans des Milieux résissants. Par M CLAIRAUT. 159
Moyen facile d'augmenter la folidité, la force & la durée du Bois Par M. DE BUFFON. 169
Méthode pour déterminer par observation, l'excentricité de la Terre & celle des Planetes inférieures. Par M. GRANDJEAN DE FOUCHY. 185
Manière de préparer les Extraits de certaines Plantes. Par M. GEOFFROY.
Recherches sur la hauteur du Pole de Paris. Par M. LE Monnier le Fils. 209
Sur l'Arbre du Quinquina. Par M. DE LA CONDAMINE.
Sur les E'auations du troissème deurs Par M. NICOI E. 244

Sur les Monstres. Premier Mémoire, dans lequel on examine quelle est la cause immédiate des Monstres. Par M. Lémery.

260

TABLE.

- Du mouvement apparent des E'toiles fixes en Longitude. Par M. CASSINI. 273
- Sur du Sel de Glauber trouvé dans le Vitriol sans addition de matière étrangere. Par M. HELLOT. 288
- Remarques sur la jonction ou confluent des Riviéres. Par M. PITOT. 299
- E'clipses d'Aldebaran par la Lune, observées à Paris pendant l'année 1738. Par M. LE MONNIER le Fils. 303
- Second Mémoire sur les Moustres. Par M. LÉMERY. 305
- Des Variations que l'on observe dans la situation & dans le mouvement de diverses Étoiles sixes. Par M. CASSINI. 33 I
- Méthode de déterminer la Parallaxe du Soleil par observation immédiate. Par M. Godin. 347
- Sur le Solstice d'Eté de l'année 1738. Par M. LE MONNIER le Fils. 361
- Observation de l'Eclipse du Soleil, du 15 Août 1738. Par M. CASSINI.
- Observation de l'Éclipse partiale de Soleil, faite à Paris le 15 Août 1738. Par M. GRANDJEAN DE FOUCHY. 383
- Observation de l'Éclipse du Soleil, faite à Paris le 15 Août 1738. Par M. LE MONNIER le Fils. 385
- Observations du Thermometre pendant l'année 1738, faites à Paris, à l'Isse de France, à Pondichery & au Senegal; &

TABLE.

la Comparaison de ces Observations. Par M. DE REAUMUR. 3.87

Observations du Solstice d'Ete de cette année 1738. Par M. CASSINI. 404

Observations Météorologiques faites à l'Observatoire Royal pendant l'année 1738. Par M. CASSINI. 408

HISTOIRE

HISTOIRE

 $\mathbf{D} \mathbf{E}$

L'ACADEMIE ROYALE

DES SCIENCES.

Année M. DCCXXXVIII.

PHISIQUE GENERALE.

SUR LA VISTESSE DU SON.

L y a déja long-temps que l'Académie avoit * V. les M. déterminé par des expériences, que la vîtesse p. 128. du Son est de 180 Toises par Seconde; mais

d'autres Compagnies ou des Sçavants particuliers ayant trouvé aussi par des expériences, que

cette vîtesse étoit un peu trop grande, l'Académie, qui ne se picque point d'infaillibilité, se résolut volontiers à recommencer de nouveau tout ce travail.

Hift. 1738.

2 Histoire de l'Academie Royale

Il est entiérement sondé sur ce principe, que quand une Lumiére & un Son partent en même temps, comme d'une Arme à seu, la Lumiére arrive beaucoup plûtôt à l'Œil, que le Son à l'Oreille, & même qu'à cause de la prodigieuse & presque incroyable vîtesse de la Lumiére, on peut compter qu'elle arrive à l'Œil dans l'instant précisément qu'elle part, au sieu que le Son n'arrive à l'Oreille que dans un temps sini & sensible. C'est ce temps qu'il faut mesurer exactement, aussi-bien que la distance du sieu d'où partent la Lumiére & le Son au sieu où est l'Observateur.

Cette distance ne peut être trop grande, elle n'est bornée que par la portée de l'Œil de l'Observateur & par celle de son Oreille. Plus elle sera grande, plus le temps employé par le Son sera long, & moins par consequent les petites erreurs qui peuvent se glisser dans la mesure de ce temps, seront

importantes.

Nous supposons ici qu'on tire un Canon dans l'un des deux Lieux, & qu'on observe dans l'autre; mais supposé qu'on tire, & qu'on observe dans l'un & dans l'autre selon un ordre dont on sera convenu, on verra si le Son n'a point employé plus de temps à faire le même chemin d'un côté que de l'autre, ce qui est fort possible, en cas que le Vent hâte ou retarde le mouvement du Son, selon qu'il est savorable ou contraire, & l'on sçaura de combien ce mouvement peut être hâté ou retardé par un Vent d'une certaine sorce.

Et même, quoique de l'un de ces deux Lieux, qu'on peut appeller réciproques, à l'autre il soussilat un grand Vent, on pourroit; sans y avoir aucun égard, déterminer la vîtesse du Son absoluë, en prenant la moitié de la somme des deux temps employés par le Son, en allant du 1 er au 2 d & du 2 d au 1 er, pourvû que la ligne droite qui les joindroit, sût dans la direction du Vent ou à peu-près; car il est clair qu'autant que le Son auroit été hâté en allant en un seus, autant il auroit été retardé en allant de l'autre, & par conséquent la moitié des deux sommes seroit sa vîtesse naturelle & sans altération.

Les deux Lieux réciproques étant les plus éloignés qu'il se pourra, il est à propos qu'il y ait un 3 me lieu intermédiaire sur la même ligne, ou à peu-près, & réciproque aussi. Le chemin total que faisoit le Son étant par-là coupé en deux parties d'une longueur connuë, on verra si ces deux parties seront proportionnelles aux temps employés à les parcourir, ce qui emporteroit que la vitesse du Son seroit uniforme, la même au commencement & à la sin, ce qui est un point sort essentiel à sçavoir.

Voilà les principales vûës que l'on avoit dans le travail qu'on alloit entreprendre, car nous négligeons d'en rapporter plusieurs autres moins considérables, qui ne pouvoient manquer de se présenter d'elles-mêmes incidemment, & qui trou-

veront ici leur place.

Heureusement l'Observatoire de Paris est comme le centre d'un grand nombre de Lieux, dont, à l'occasion de la Méridienne de la France, & depuis peu du Parallele de Paris, les distances ont été mesurées par des opérations Trigonométriques. Il y a tel de ces Lieux qui en voit un autre éloigné de 8 Lieuës, & en cas de besoin on en pouvoit lier encore quelques-uns à ceux que l'on avoit déja par les anciens Triangles. On eut un nombre sussificant de personnes accoûtumées à observer, que l'on pouvoit placer dans le même temps en dissérents postes, M¹⁵ Maraldi & de Thury étoient à la tête, & tout répondoit à l'Observatoire comme à une Métropole de Colonies.

De toutes les expériences faites sur dissérentes distances, & souvent dans des lieux réciproques, il résulte que la vîtesse du Son est de 173 Toises en 1 Seconde, plus grande dans le rapport de 180 à 173, qu'elle n'avoit été déterminée autresois.

Quand le Vent est perpendiculaire à la ligne qui joint le lieu d'où part le Son, & celui où il arrive, la vîtesse du Son n'est ni augmentée ni dimirmée, c'est la même chose que s'il n'y avoit point de Vent. Il est aisé d'en voir la raison. Et si au contraire le Vent sousse dans la direction de la ligne qui

HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE joint les deux lieux, il augmente ou diminuë la vîtesse du Son pour le lieu où le Son arrive.

Il l'augmente ou la diminuë de toute celle qu'il a luimême. C'est le même cas que celui d'un Corps qui se meut

dans un Bateau qui le meut aussi.

La vîteffe du Son est uniforme.

Elle est la même, soit que le Son soit plus ou moins fort. Ces deux derniéres propriétés marquent que le Son est causé p. 100. par un mouvement élassique, ainsi qu'il a été dit en 1737*.

Le jour ou la nuit ne font rien à la vîtesse du Son, seulement on entend de plus loin la nuit à cause du silence, & ce silence y contribuë tant, que le bruit d'un Vent favorable au mouvement du Son pourra empêcher qu'on ne l'entende.

Il n'a pas paru que le chaud, ni le froid, ni le beau temps ou la pluye, ni les différentes pesanteurs de l'Air, influassent

en rien sur le Son.

Les distances des Lieux étant aussi-bien connuës qu'elles l'étoient, on n'a eu d'erreur à craindre que sur la mesure du Temps employé par le Son à parcourir un certain espace, & on s'est bien assuré que l'on ne pouvoit se tromper que d'une demi-Seconde. Elle sera une certaine partie du Temps total, comme $\frac{1}{100}$, & rendra incertaine une pareille partie de l'espace parcouru. Dans une des expériences, le temps a été de 1'25", ou de 85", ou de 170 demi-Secondes. Donc une demi-Seconde étoit alors $\frac{1}{170}$ du temps, & donnoit $\frac{1}{170}$ d'erreur possible sur l'espace, c'est-à-dire, à peu-près 1 Toise, puisque 170 approche beaucoup de 173, nombre des Toises que toutes les expériences concourent à donner pour l'espace parcouru en 1 Seconde par le Son. Donc il ne peut y avoir dans la mesure de cet espace que 1 Toise d'erreur à craindre.

Quand le temps employé par le Son sera plus grand que 1' 25", ou, ce qui revient au même, quand on opérera sur de plus grandes distances, une demi-Seconde sera une moindre partie du temps, & on aura moins de 1 Toise d'erreur à

craindre fur l'espace.

Au lieu de mesurer la vîtesse du Son par des distances

SCIENCE SE DES

conmiës, on pourra par la vîtesse du Son connuë mesurer des distances, telles que des largeurs de grandes embouchûres de Rivières, de grands Lacs autour desquels on ne tourneroit pas facilement. Il est vrai que l'on sera assujetti à prendre des temps calmes, si l'on veut éviter l'embarras d'avoir égard à la vîtesse du Vent, & que l'on ne pourra pas attendre la même précision que des mesures Trigonométriques, mais il y a des cas où elle n'est pas nécessaire.

Encore une utilité surnuméraire que l'on a tirée des expériences sur le Son, c'est d'avoir vû que la lumière de la Poudre à canon ne diminue pas tant à beaucoup près par les distances que celle des autres seux, & qu'elle conserve presque toute sa vivacité dans des Brumes où d'autres disparoîtroient. Ainsi un Canon que l'on tireroit, ou une livre de Poudre que l'on allumeroit simplement à l'air libre, avertiroient mieux un Vaisseau qui approche de la Côte, qu'un Fanal qu'il n'appercevra peut-être pas. Il seroit apparemment difficile de trouver quelque vérité qui ne pût avoir qu'un seul usage.

Ette année parut le IV^{me} Tome des Leçons Phisiques J de M. l'Abbé de Moliéres, dont nous avons exposé les trois premiers Tomes en 1734*, 1736 * & 1737 *. 11 * p. 94. & f. reprend ici l'Astronomie Phisique.

On suppose ordinairement que le Tourbillon Solaire est * p. 36. & s. Sphérique, mais il est presque absolument impossible qu'il le soit. Un Tourbillon tend naturellement à s'étendre en tous sens & également par sa force centrifuge, & il n'y a que les Tourbillons environnants qui l'en empêchent par une pareille force qu'ils ont tous. Il ne peut conserver la figure Sphérique. s'ils ne le repoussent tous, s'ils ne le compriment avec des forces qui soient toutes égales entre elles, or le moyen d'imaginer cette parfaite égalité de forces du nombre presque infini de Tourbillons environnants? La figure supposée Sphérique du Tourbillon Solaire sera donc altérée par la compression inégale des Tourbillons extérieurs, & il seroit même contre

p. 37. &f.

6 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE

la bonne Philique de lui auxibuer une figure Elliptique trop

régulière.

Dans le Tourbillon Sphérique, toutes les Planetes arrêtées, chaoune dans la Couche concentrique au Soleil par l'équilibre où elle se trouve avec cette Couche à raison de sa masse & de son volume, décrivent des Cercles concentriques au Soleil, qui sont tous non seulement dans le plan de l'Equateur de chaque Couche, mais dans le plan de l'Equateur du Soleil, parce qu'elles sevont toûjours portées du côté où sera le plus

grand mouvement.

Mais si le Tourbillon devient Elliptique, l'inégalité de compression extérieure, qui produira ce changement de sigure, jettera le Soleil hors du centre, & les Planetes hors de leurs places, toûjours vers le côté où la compression sera moindre, & il est ailé de concevoir que cette même cause déplacera le plan de l'Equateur du Soleil, & de plus en sera sortir les plans des Orhites des Planetes, qui auparavant y étoient contenus; ils s'en éloigneront plus ou moins selon que les Planetes auront été plus ou moins déplacées à raison de leur masse & de leur volume. Il n'y a que les Observations qui puissent nous apprendre la quantité actuelle de ces effets.

Ces Orbites des Planetes jettées en distérents plans, satisfont pleinement à une objection de M. Newton contre les Tourbillons Cartésiens. Quand il arrive que Venus, la Terre & Mars, sont dans sour plus grande proximité possible, la matière shuide, qui emporte la Teure entre Venus & Mars, y trouve certainement son passage rétréci, & par conséquent en doit alter plus vîte, ou, ce qui revient au même, le mouvement diurne du Soleit en doit paroître plus grand, or il est alors plus petit selon les Regles connuës de la Théorie du Soleit, & la position singulière de Venus & de Mars à l'égand.

de la Terre ne produit rien.

Il auroit pu suffire de répondre que les deux Globes de Venus & de Mars sont si petits par rapport au voste Courant qui doit passer entre eux, qu'ils ne rétrécissent pas sensiblement son passage, mais il vaut mieux encore qu'il ne passe pas réellement entre eux. Il y passeroit dans le Tourbillon Sphérique, mais dans notre Tourbillon Elliptique, & tel qu'il est, le plan de l'Orbite de la Terre est de tous les plans des autres Orbites celui qui est le plus éloigné de l'Equateur du Soleil, & par le calcul il s'en faut plus d'un Million de Lieuës qu'il ne passe entre ceux de Venus & de Mars.

Tout le monde sçait pourquoi les Planetes tournent sur leurs propres axes, toûjours d'Occident en Orient par leur partie supérieure selon la direction générale du mouvement de tout le Tourbillon Solaire. La même cause, que l'on connoît pour être celle de leurs rotations particulières, feroit nécessairement dans le Tourbillon Sphérique que les axes de ces rotations seroient perpendiculaires au plan de l'Equateur du Soleil & du Tourbillon, & par conséquent tous paralleles à l'axe de ce Tourbillon. Mais dans le Tourbillon Elliptique cela ne subsiste plus, l'inégalité de la compression extérieure ne permet plus à ces axes de rotation de rester dans ce même plan où ils étoient tous, & elle les jette plus ou moins hors de ce plan selon que les Planetes ou par leur masse ou par leur volume obéissent plus ou moins à son action. Ce seroit un cas singulier que l'axe de rotation de quelque Planete sût encore perpendiculaire, ou à peu-près, à l'Equateur du Soleil. De même, & par la même raison, un axe de rotation perpendiculaire au plan de l'Orbite de la Planete autour du Soleil. seroit une espece de merveille. La variété qui regne à tous ces égards dans le Tourbillon Elliptique, n'empêche pas qu'on ne le reconnoisse bien sûrement pour avoir été, ou avoir pu être du moins, originairement Sphérique. Le fond Géométrique perce ici fort évidemment au travers du Phifique qui l'enveloppe.

Les axes de rotation des Planetes, inclinés sur les plans de leurs Orbites, y conservent toûjours la même inclinaison, ou sont toûjours paralleles à eux-mêmes dans toutes les positions dissérentes des Planetes sur leurs Orbites. C'est que le Tourbillon étant une sois comprimé d'une certaine saçon, tout s'est mis dans l'état, dans l'équilibre, que cette compression

HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE demandoit, & n'en peut plus sortir, à moins que les causes étrangeres qui agissoient ne cessent d'agir, ou n'agissent autrement.

Venons maintenant aux Tourbillons renfermés dans des Tourbillons plus grands. Un petit Tourbillon entiérement fluide & formé de la même matière que le grand, s'élevera nécessairement jusqu'à sa plus haute Couche; car puisqu'il est dans le grand Tourbillon, il en est emporté, & prend la même force centrisuge, mais d'un autre côté puisqu'il est Tourbillon, il a sa force centrisuge particulière qui le porte du même sens, & ces deux forces unies sont plus grandes qu'une seule. Donc il ne sera en équilibre avec aucune Couche du grand Tourbillon, & s'éloignera toûjours du centre avec une vîtesse accélérée.

Si on conçoit une Planete nue, & sans Tourbillon particulier, posée dans un Tourbillon, elle aura toûjours, parce qu'esse est un corps solide, moins de sorce centrisuge que la Couche où elle sera, & par conséquent elle tombera toûjours vers le centre, & encore avec une vîtesse accélérée.

Mais si l'on conçoit que cette Planete qui tomberoit toûjours, soit revêtue de ce Tourbillon qui s'éleveroit toûjours, il est évident que le Tout ensemble trouvers dans le grand Tourbillon une place où il sers en équilibre, & ne tombers ni ne s'élévers.

Pour fatisfaire l'imagination, qui peut craindre que le petit Tourbillon ne vienne à se confondre avec le grand, il est permis de supposer entre eux quelque hétérogénéité de matière, comme celle qui est entre l'Eau & l'Huile, & cela même sera très-conforme à la Phisique.

Ce qui cause les rotations, c'est que le diametre d'un Corps suspendu dans un Fluide; est inégalement frappé dans ses deux extrémités. Selon la constitution de nos Tourbillons, l'extrémité supérieure du diametre sera toûjours frappée avec plus de force que l'inférieure, ou, ce qui est le même, la circonsérence supérieure du Fluide qui frappera le Corps, le frappera avec plus de force que l'inférieure, & il est aisé de prouver

prouver que les forces de ces deux circonférences seront comme leurs racines quarrées, ou celles de leurs rayons. Plus l'excès de l'une de ces forces sur l'autre sera grand, plus la rotation sera grande, ou prompte.

Un petit Tourbillon étant dans le grand comme un Corps à part qui en est emporté, il sera dans les deux extrémités de de son diametre inégalement frappé par le grand, & par conséquent plus frappé dans la supérieure, ce qui lui donnera une rotation selon la direction du mouvement du grand Tourbillon. Si le petit porte à son centre un Corps solide, une Planete, il en sera appesanti, & sa rotation rallentie.

Cette Planete enfermée dans ce Tourbillon subalterne, aura-t-elle une rotation sur son propre centre? Elle n'est pas dans le cas de ce Tourbillon, dont un diametre avoit ses deux extrémités inégalement élevées par rapport au centre du grand Tourbillon, elle occupe le centre du petit, & aura sa surface extérieure toûjours également élevée dans toutes ses parties par rapport à ce centre. Cela est vrai, & par cette raison si le Courant de son Tourbillon pouvoit l'emporter hors du lieu où elle est, il l'emporteroit sans lui causer de rotation, mais il ne peut pas la déplacer puisqu'elle est au centre, & l'action qu'il employeroit inutilement contre elle à cet esset, il l'employe à lui donner une rotation qu'elle peut prendre. C'est ainsi que se fait celle du Soleil placé au centre du grand Tourbillon.

Un Tourbillon fluide ne peut pas imprimer à un Corps solide central la même vîtesse qu'auroit eûë une matiére fluide qui auroit occupé la place de ce Corps. Car 1° la matiére fluide auroit tourbillonné, & par conséquent n'auroit pas été pesante, au lieu que le Corps solide l'est, or ce qui est pesant est plus difficile à mouvoir. 2.° Toutes les dissérentes Couches de la matière fluide centrale auroient eu dissérentes vîtesses, ou se seroient mûës indépendamment les unes des autres, ce qui les rend plus susceptibles d'un nouveau mouvement en même sens que ne sont les parties d'une masse solide toutes liées entre elles, & qui ne peuvent être mûës

Hift. 1738.

que toutes ensemble. Ainsi les vîtesses de rotation des Corps solides doivent toûjours être moindres que n'auroient été celles de matières fluides qui auroient été à leur place. Quant aux vîtesses de circulation autour d'un centre, elles sont toûjours les mêmes & pour les Fluides & pour les Solides, puisque les Solides ne sont aux places où ils sont dans un Tourbillon, qu'en vertu de leur équilibre parsait avec un volume

égal du Fluide.

Par exemple, la Terre étant portée en un an autour du Soleil dans un Tourbillon particulier, le centre de ce Tourbillon, qui est aussi le centre de la Terre, a la même vîtesse de circulation qu'auroit eûë une particule de matiére fluide posée à la même distance du Soleil. En même temps, le Tourbillon particulier frappé à ses deux extrémités, supérieure & inférieure, dont les forces sont inégales, prend un mouvement de rotation autour de son propre centre, & le communique à la Terre, qui à cause de sa pesanteur & de sa masse, n'en peut pas prendre toute la vîtesse. La rotation de la Terre sur son centre ne tient point immédiatement à sa circulation autour du Soleil, ni à sa distance au Soleil. mais seulement à la rotation de son Tourbillon particulier autour du Soleil. Si la Terre n'avoit point ce Tourbillon, & qu'elle fût d'une certaine petitesse, elle circuleroit autour du Soleil sans avoir de rotation; il est facile de voir que les deux différentes Couches, où se termineroit un petit diametre, pourroient bien n'être pas assés inégales en vîtesse, mais au défaut d'une rotation entière, il se pourroit faire quelque mouvement d'Oscillation, pareil à celui d'un Pendule, quelque Libration qui seroit une rotation commencée, le diametre n'étant que de la grandeur convenable à cet effet.

La figure du Tourbillon de la Terre doit naturellement être Sphérique, mais puisque le grand Tourbillon Solaire qui le renserme, & l'emporte, est Elliptique, il s'accommodera à cette figure le plus exactement qu'il se pourra, car différentes petites circonstances particulières, qu'il seroit inutile, & impossible de deviner toutes, ne permettront pas

11

que cette conformité soit parfaite. La Terre sera donc en différents temps, inégalement éloignée du Soleil, elle aura son Aphélie & son Périhélie, ou sa vîtesse sera différente.

Quand la figure du Tourbillon Solaire seroit absolument constante & invariable, ce qui n'est pas certain, la figure du Tourbillon de la Terre ne laisseroit pas de varier, parce que ce Tourbillon dans sa révolution annuelle, passant par des espaces de l'Ellipse Solaire, tantôt plus étroits, tantôt plus larges, il seroit obligé de devenir tantôt plus, tantôt

moins Elliptique.

Il a encore un autre principe de variation, mais qui lui est intérieur. La Terre, en ne considérant point ici la Lune, est le seul corps pesant de son Tourbillon, le seul qui tende vers le Soleil, tout le reste est une matière fluide, qui au contraire tend à s'en éloigner. Il a été prouvé que toute cette matière fluide, dont toutes les parties tourbillonnent, est élastique, & que de-là même vient le Ressort*. On peut * V. l'Hist. donc imaginer la Terre comme un Corps pesant posé sur la de 1734. partie inférieure d'un Cercle d'Acier. Ce cercle étant pressé p. 102. en embas par cette partie, la partie supérieure opposée s'abbaissera aussi, les deux parties latérales moyennes s'éloignetont l'une de l'autre, & le Cercle deviendra une Ellipse dont le petit axe sera toûjours dans la ligne de la pression qui a causé le changement de figure, c'est-à-dire, en remettant ici la Terre, que sa seule pesanteur changeroit son Tourbisson supposé Sphérique, en un Elliptique dont le petit axe seroit dirigé au centre du Soleil.

Puisque la Terre tourne toûjours autour du Soleil, que par conséquent les lignes par lesquelles elle pese vers lui, sont toûjours dissérentes, & que ces dissérentes lignes sont toûjours dans la direction des petits axes de l'Ellipse formée par la pesanteur de la Terre, il est nécessaire que ces petits axes changent toûjours de position, & par conséquent aussi toute l'Ellipse, & que dans le cours d'une révolution annuelle elle soit toûjours disséremment posée par rapport au Soleil.

Cependant il est vrai que la pesanteur de la Terre pourra

12 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROTALE

ne pas causer cette Ellipse dont nous parlons. Toutes les Couches du Tourbillon de la Terre sont élastiques, & si celle dont elle est immédiatement enveloppée étoit la seule, elle agiroit contre elle par toute sa pesanteur. Mais après une 1 ere Couche, il y en a une 2 de qui porte une partie du poids, après cette 2 de une 3 eme, &c. De sorte que plus il y a de Couches, moins chacune est pressée, & il peut y en avoir tant que ses dernières ne porteront plus rien, & demeure-ront circulaires, du moins sensiblement. L'effet dépend de la grandeur du Tourbillon, & sera plus grand dans un petit.

Maintenant si l'on considére la Lune entrée dans le Tourbillon de la Terre, où elle aura elle-même son Tourbillon particulier, on voit qu'il se fera une assés grande compli-

cation, nous n'en donnerons qu'une légére idée.

Si le Tourbillon de la Terre est trop grand pour permettre que le principe de la variation perpétuelle de figure, que nous venons d'exposer, y ait lieu, il est du moins très-apparent que la petitesse du Tourbillon Lunaire le permettra, & ce principe joint aux autres qui lui seront communs avec le Tourbillon Terrestre, & combiné avec eux de toutes ses manières dont il peut l'être, produira beaucoup de variété & d'irrégularité apparente dans la figure du Tourbillon, ou de l'Orbite de la Lune autour de la Terre, & par conséquent aussi dans son cours, puisqu'elle suivra cette Orbite.

Ajoûtons que la Lune comprise dans le Tourbillon Terrestre, qui est Elliptique, y sera à différentes distances de la Terre, & par conséquent y aura toûjours différentes vîtesses, la plus grande au Périgée, & la moindre à l'Apogée.

De plus, le Tourbillon particulier qui la porte, & ellemême par conséquent, aura plus ou moins de vîtesse selon que ce Tourbillon sera posé par rapport à l'Aphélie & au Périhélie du Tourbillon Terrestre.

La Lune pese vers la Terre, & fait par-là une certaine impression sur la matière fluide interposée entre elle & la

e Soleil.

13

ligne selon laquelle la Terre pese vers le Soleil, ne font qu'une même ligne droite, alors il est certain que l'impression, que peuvent faire sur la matière fluide interposée ces deux actions ou essorts pris ensemble, sera la plus grande qu'elle puisse jamais être. Or alors les trois corps de la Lune, de la Terre, & du Soleil, sont sur la même droite, & la Lune vûë de la Terre est ou en Conjonction ou en Opposition avec le Soleil, ce qu'on appelle ses Sizygies. Donc ce sera dans les Sizygies que les essets de la Lune par rapport à la Terre seront les plus grands & les plus marqués, tout le reste étant supposé égal. Ils seront plus foibles selon que la Lune s'éloignera davantage des Sizygies.

Si l'on rassemble, seulement d'une vûë générale, tous les principes qui entrent dans la composition du mouvement de la Lune, on verra qu'il n'en peut résulter qu'un cours trèsinégal en soi & dans une seule révolution de la Lune autour de la Terre, très-inégal encore d'une révolution à l'autre, & qui ne reviendra que dissicilement, & après bien des révolutions, à être à peu-près tel qu'il a été d'abord. On verra aussi que l'Orbite de la Lune sera bien éloignée d'être une Ellipse tant soit peu régulière, mais que ce sera une Courbe indescriptible pour toute notre Géométrie, changeante, inconstante, & dont on ne pourra attraper que des points.

Quand deux principes tendent à imprimer à un même Corps des mouvements opposés, & que l'un est supérieur à l'autre, mais seulement pour un temps, après quoi s'autre devient supérieur à son tour, il est clair que ce Corps aura des Balancements, des Librations, si son centre ne change point de place, & des Oscillations de Pendule, s'il en change. Dans le grand nombre de principes qui composent le mouvement de la Lune, il seroit difficile qu'il ne s'en trouvât qui, par leur combinaison, devinssent conditionnés comme il le faut pour produire des Librations, aussi en a-t-elle qui sont connuës des Astronomes, & qui amenent dans la Théorie de cette Planete un nouveau genre de bizarrerie.

Le flux & reflux de l'Océan, merveille encore aujourd'hui

14. HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE étonnante, tient certainement à la Lune, mais il y entre une considération particulière & nouvelle, dont nous n'avons point encore eu lieu de parler. Ce seroit dans les Sizygies. comme on vient de le voir, que les effets de la Lune sur la Terre, seroient les plus grands, mais ils pourroient n'être pas sensibles, ou très-peu. La Lune par sa pesanteur vers la Terre, pousseroit la Terre hors du centre de son Tourbillon, & la poufferoit d'autant plus loin que la Terre seroit moins pesante, c'est-à-dire, composée de parties qui tendroient avec moins de force au centre commun de leur mouvement, qui seroit celui de la Terre. Il seroit fort possible que ce déplacement de la Terre par la Lune, ou ce changement de distance de la Lune à la Terre ne fût qu'à peine apperçû par les Astronomes, & en général il faut toûjours que la Terre ne soit que d'une certaine pesanteur pour se laisser ainsi dé-

placer par la Lune.

Que si le globe de la Terre étoit composé de deux grandes parties telles que s'il n'avoit été formé que de l'une il n'eût point été déplacé, & qu'il l'eût été au contraire s'il n'eût été formé que de l'autre, il est certain que non-seulement le déplacement de la Terre n'eût été que moyen, mais que l'action de la Lune auroit pu ne s'exercer que sur les parties propres à être déplacées, & non sur les autres. Or telle est précisément la composition du Globe Terrestre, formé de parties solides plus pesantes, & d'Eaux qui le sont beaucoup moins. La Lune déplace les Eaux, & ne déplace point les parties solides. Si l'on conçoit le Globe Terrestre entièrement couvert d'Eaux qui enveloppent un grand Noyau solide, ce Noyau demeure immobile, & les Eaux sont mûës.

Il seroit asses naturel d'imaginer que les Eaux s'abbaissent sous la Lune, qu'il s'y fait un ensoncement, d'où elles vont en s'élevant de côté & d'autre, ce qui fait un Sphéroide dont le petit axe est dans la droite tirée de la Lune au centre de la Terre. M. Newton a cru au contraire que les Eaux s'élevoient sous la Lune, mais c'est parce qu'il fait agir la Lune par attraction, & comme on est plus qu'en droit de rejetter

ce principe, il seroit permis de ne pas s'en tenir à cette idée; aussi-bien ne paroît-il pas qu'on puisse déterminer par expérience, si les Eaux s'abbaissent ou s'élevent sous la Lune, lequel que ce soit des deux, les phénomenes seront toûjours les mêmes.

Mais il est vrai que dans le Sisteme de M. l'Abbé do Molières, qui n'admet que des principes bien réels, les Eaux doivent s'élever lous la Lune, ainsi que l'a cru M. Newton. La direction de l'action de la Lune, qui est une ligne tirée de son centre à celui du Globe Terrestre, tend à éloigner d'elle ce Globe couvert d'Eaux. Elle n'en peut éloigner le Noyau, mais elle en peut éloigner les Eaux qui l'enveloppent, & par conséquent les chasser devant elle de dessus le Noyau. aussi loin qu'il sera possible. Elle les amasseroit toutes sur l'hémisphere du Noyau qui lui est opposé, & là elles forme, roient une espece de Cone, dont la base seroit la surface de cet hémisphere, & l'axe seroit dans la direction de l'action de la Lune, mais la pesanteur des Eaux vers le centre de la Terre, que nous n'avons pas encore confidérée ici, doit y entrer. Elle empêche que les Eaux ne s'éloignent du Noyau autant qu'elles auroient fait, & si on se représente ce que doit produire son action, qui tend à rassembler sphériquement les Eaux, combinée avec celle de la Lune, qui tend à faire ce Cone que nous venons de dire, on verra qu'il en résulte un Sphéroïde d'Eaux autour de la Terre, dont le grand axe sera dans la ligne de l'action de la Lune, & que par conséquent les Eaux s'éleveront sous la Lune.

Si M. Newton a parlé sincérement, il n'a employé l'Attraction dans le grand E'difice de la Phisique, que comme une Pierre d'attente ou une Etaye, & il seroit bien aisé aujourd'hui de voir qu'on l'ôte, pour mettre en la place quelque chose de plus solide, & de mieux assorti à tout le reste

de tout ce grand Edifice.

de 1737.

🚂 9. & luiv.

Ette même année parut le IV^{me} Volume de l'*Histoire* des Insectes, de M. de Reaumur. Le précédent avoit fini par l'Histoire des Galles des Plantes, causées par des picqueures d'Insectes, qui se sont fait des logements dans ces excroissances, & s'y sont en même temps assuré leur nourv. PHift. riture *. Ce nouveau Tome commence par des Galles, qui en ont toutes les apparences possibles, & qui cependant n'en sont point; ce ne sont plus des excroissances de Plantes produites & habitées par des Insectes, ce sont de véritables Insectes de la couleur du bois à peu-près, & parfaitement immobiles; on ne les reconnoît point pour des Animaux à ce qu'ils croissent, de vrayes Galles croîtroient aussi. M. de Reaumur, pour exprimer leur nature douteuse, les appelle Gallinsectes.

Il est aisé de juger que les Gallinsectes se nourrissent du suc de la Plante, & que le peu qu'elles en peuvent tirer du petit endroit où elles sont toûjours attachées, leur doit suffire. Elles croissent tout au plus depuis la grandeur d'un grain de Poivre jusqu'à celle d'un Pois. La Trompe dont elles se servent pour succer la Plante, sera certainement difficile à

apperceyoir.

Parvenuës à leur derniére grandeur, elles n'ont plus qu'à pondre, & non-seulement elles pondent sans changer de place, mais sans qu'il paroisse aucunement qu'elles ayent pondu. La Gallinsecte étoit appliquée par son ventre contre l'Arbre, & n'offroit aux yeux que son dos, de sorte qu'elle avoit la figure d'un Bateau renversé. Quand elle pond, elle fait passer ses Œufs entre son ventre & l'Arbre à mesure qu'ils sortent, & les pousse du côté de sa tête. Son ventre s'éleve donc, toûjours soûtenu par les Œus sortis, & se rapproche du dos, & comme toute la Gallinsecte n'étoit presque qu'un paquet d'Œufs, il ne reste d'elle après sa ponte, que son ventre attaché à son dos, deux membranes minces, qui font une couverture extérieure à un tas d'Œufs, au lieu qu'elles le renfermoient auparavant. Rien n'est changé au dehors.

Les

Les Œufs de plusieurs especes de Gallinsectes se trouvent posés sur un duvet cottonneux, qu'on peut appeller un Lit ou un Nid; tout le tas en est même enveloppé en partie, si ce n'est qu'il y en a quelques-uns répandus dans ce Duvet, comme au hazard. D'où peut venir cette matière? car assurément les Gallinsectes ne l'ont pas silée, aussi privées de mouvement qu'elles le sont. M. de Reaumur croit qu'elles l'ont transpirée, on a déja vû des exemples pareils en 1737*. It est sort naturellement de la Gallinsecte même un Lit qu'il la tient plus mollement & plus commodément couchée sur l'Arbre, & dans la suite ce Lit devient Nid pour les Œus.

Mais la grande difficulté est de sçavoir comment les Gallinsectes ont été fécondées. Des Animaux immobiles sont incapables d'accouplement, seroient-elles du nombre de ceux qui n'en ont pas besoin, comme on commence à le soupconner de quelques-uns? Mais ce n'est guére encore qu'un simple soupçon, sur lequel il seroit trop dangereux de rien fonder.

M. de Reaumur pourroit avoir découvert le mistere. Il a vû de très-petites Mouches se promener sur le corps des Gallinsectes, dont chacune est pour elles un assés grand terrain, y chercher avec un Aiguillon toûjours prêt, un endroit qu'elles veulent picquer, le trouver toûjours vers l'Anus de la Gallinsecte, à une sente bien marquée, & alors plus ouverte, & y porter cet Aiguillon d'une manière qui ne paroît point déplaire à la Gallinsecte. Ces Mouches seront les Mâles de cette espece malgré leur grande dissérence de figure & de volume avec les Femelles.

Il est certain d'ailleurs que des Mouches, quelles qu'elles soient, ne commencent pas par être Mouches, il faut qu'elles ayent passé auparavant par quelque métamorphose. Parmi des Gallinsectes du même âge, on en voit de fort petites par rapport aux autres, &, ce qui est plus remarquable, on trouve souvent que ce ne sont plus des Gallinsectes, mais seulement des Coques vuides, d'où l'Animal est sorti. Cet Animal se sera métamorphosé, & devenu Mouche il ira séconder des Hist. 1738.

p. 200

118 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE

Femelles de l'espece dont il tire son origine. Elles ne se métamorphosent point. Il y a toute apparence que les Mouches qui fécondent les Femelles d'une ponte, ont été des Gallinsectes d'une ponte précédente. Il leur faut donner le temps de la métamorphose.

Quand les Œuss des Gallinsectes éclosent, il en sort des Petits très-viss & très-agiles, qui se dispersent çà & là pour chercher quelque Plante qui seur convienne, & où ils se fixeront pour toûjours, devenant ensin avec l'âge parsaitement tranquilles & sédentaires, comme seroient des Animaux

bien raisonnables.

Le Kermès, dont les deux usages sont si connus, l'un pour la Teinture, l'autre dans la Médecine, est une espece de Gallinsecte, qui vient sur un petit Chêne verd en Languedoc, en Provence, & en quelques autres lieux. On en a prosité long-temps sans le connoître, comme s'on sait encore de quelques autres choses. On s'a pris pour une véritable Galle, ou pour une Coque où un Insecte avoit déposé ses struss, & ce ne sont pas seulement des Paysans, uniquement curieux de la récolte & de la vente, ce sont d'habiles Phissiens, qui ont été dans s'erreur. Mais ensin la vérité n'a pu se dérober toûjours, un grand nombre d'observations imparfaites, & de conjectures fautives, en amenent ensin de sûres & de vrayes, qui décident.

Après les Gallinsectes, M. de Reaumur traite d'un autre Genre qui leur ressemble beaucoup, & qu'il appelle par cette raison *Progallinsectes*. La principale différence est que les

Progallinsectes sont vivipares.

Selon M. de Resumur, la Cochenille est une espece de Progallinsecte. Elle est sans comparaison plus précieuse que le Kermès, quoiqu'elle n'ait qu'un seul des deux usages qu'il a, & même le moins intéressant pour nous, celui de teindre en rouge. M. de Reaumur calcule que la quantité de Cochenille qui vient tous les ans du Mexique en Europe, monte à plus de 15 Millions, monnoye de France.

Elle a eu le même sort que le Kermès, on a ignoré jusqu'à

présent ce que c'étoit au vrai. Les premiers qui ont étudié s'un & l'autre, & qui ont mis apparemment les Observateurs suivants sur les voyes, ont été des Membres de cette Académie naissante. On verra dans l'Ouvrage dont il s'agit icî, l'histoire curieuse des deux découvertes. On trouvera notre Siécle bien riche sur ce point, par rapport à la plûpart de ceux qui l'ont précédé.

M. de Reaumur, qui cherche à rendre ses longs travaux sur les Insectes, assés sensiblement, & assés grossièrement utiles pour contenter tout le monde, croit que l'Europe pourroit s'épargner ce qu'elle dépense en Cochenille, que la France a des Climats sous sa domination, tout au moins la Martinique & St Domingue, où cet Insecte viendroit, soit sur des Opuntia ou Roquettes d'Inde comme au Mexique, soit sur d'autres Plantes semblables, qu'il faudroit du moins en faire l'essai. Il est certain que l'exemple des Vers à Soye est très-encourageant.

La Cochenille a une qualité fort avantageuse pour le Commerce, c'est que desséchée, & dans l'état où on la débite, elle se garde très long-temps sans souffrir aucune altération par rapport à la Teinture. On a une expérience

de 130 ans.

Après la Cochenille, ce n'est guére la peine de parler de l'Écarlate de Pologne, ou Coccus Polonicus, que l'on connoît peu, & dont, depuis la Cochenille, on a extrémement négligé la récolte, qui étoit même plus difficile & moins abondante. Un sçavant Naturaliste en a fait une bonne Histoire d'où M. de Reaumur a tiré toute la connoissance qu'il en a. Il se trouve que l'Insecte, qui est cette Écarlate, est du genre des Progallinsectes, & ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que selon tout ce qu'on peut sçavoir de cet Insecte & de la Cochenille, la sécondation de ces deux Progallinsectes se fait précisément comme M. de Reaumur croit que se fait celle des Gallinsectes, par de petites Mouches qui vont picquer des Femelles beaucoup plus grosses, & d'une figure très-différente. Ces sortes de singularités doivent être mises en

HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE réserve pour des occasions embarrassantes où elles peuvent donner des dénouëments.

Jusqu'ici M. de Reaumur n'a traité que des Chenilles, ou d'Insectes qui y ont assés de rapport, & auxquels les Chenilles l'ont conduit. Il passe ensuite à un autre ordre

d'Insectes, aux Mouches.

Ce qui les distingue le plus généralement, & le plus sensiblement d'avec les Papillons, qui sont aussi des Insectes aîlés, c'est que leurs Aîles sont très-minces, transparentes, & sur-tout ne laissent rien qui s'attache aux doigts quand on les touche, au lieu que celles des Papillons ont, comme

l'on sçait, les qualités contraires.

Toutes les Mouches ont été Vers, de même que tous les Papillons ont été Chenilles, & puisqu'on a commencé l'Histoire des Chenilles par leur premier état de Chenilles, pour les conduire ensuite jusqu'à celui de Papillons, il semble qu'on devroit suivre aussi dans l'Histoire des Mouches ce même ordre si naturel, & les prendre d'abord dans leur état de Vers. Mais il y a une grande différence, les Chenilles sont trèsvisibles aussi-bien que les Papillons, mais souvent les Vers qui deviendront Mouches, sont ou trop petits ou trop bien cachés, soit en terre, soit dans les eaux, & on n'en voit que les Mouches. Il faut donc commencer par les étudier sous cette forme, fauf à remonter ensuite jusqu'aux Vers, quand on les pourra connoître.

Rien n'est si connu que les Mouches communes, les 'Abeilles, les Guespes, les Cousins, de grosses Mouches bleuës qui s'attachent à la Viande, mais ce dénombrement est bien court par rapport à la prodigieuse quantité de différentes Mouches que l'on trouve quand on veut observer. La figure, & les proportions de leur corps, le nombre, le tissu, & le port de leurs Aîles, leurs Antennes, leurs Jambes, leur Frompe, &c. offrent aux yeux seuls une infinité de différences qui ne donnent que trop de prise à M. de Reaumur pour établir des Classes, des Genres & des Especes, car il est toujours à craindre que l'arrangement qu'on veut mettre dans un si vaste Chaos ne le débroüille pas encore assés. Nous ne nous engagerons point dans le détail de ce Sisteme, qui n'est fait que pour des Phisiciens, ou des Observateurs trèscurieux. Il nous suffira de rapporter quelques particularités' les plus remarquables de quelques Mouches prises la plûpart dans la Classe des Mouches à deux Aîles.

· Avant que d'entrer en matière, il faut se rappeller que les Mouches ont le corps divisé selon sa longueur en trois parties très-distinctes, marquées par des especes d'étranglements, ou quelquesois par des filets déliés; ces parties sont la Tête, le Corcelet, & le Corps plus long, & quelquefois beaucoup plus que les deux autres.

La Tête est chargée de ces milliers d'Yeux à réseau, dont nous avons parlé en 1734*, à l'occasion des Papillons, qui * p. 34. les ont auffi. La merveille que nous y trouvions alors n'est

pas diminuée pour être plus commune.

Les Trompes par où les Mouches prennent leur nourriture doivent ressembler en général, & ressemblent à celles des Papillons, dont nous avons parlé en 1734. On conçoit assés qu'il se trouvera des différences quand elles auront à exercer leurs fonctions dans des circonstances différentes. Par exemple, un Papillon ne se nourrit que du suc liquide d'une Fleur, & une Mouche attaquera un morceau de Sucre bien sec, & s'en nourrira. Elle a donc besoin de quelques Instruments qui lui en amollissent les parties, & de quelque liqueur qui les détrempe, afin qu'elles puissent entrer & couler dans le canal très-étroit de la Trompe. Pour cela, elle a au bout de cette Trompe ce que M. de Reaumur appelle deux Levres, grosses par rapport au canal qu'elles terminent, charnuës, musculeuses, propres à se plier & replier, à s'élever & s'enfoncer, enfin à se mouvoir en tous sens avec une extrême vîtesse, & qui, tandis que l'Animal sait tomber de ses entrailles une certaine liqueur sur le Sucre, le pêtrissent, l'atténuent, & en expriment des Sucs, assés fins pour monter dans la Trompe.

Si la Mouche a la peau d'un Animal à percer, avant que

HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE d'arriver à sa nourriture, son action différera encore plus de celle du Papillon. Il faudra qu'un Aiguillon accompagne la Trompe, & dans un petit Animal ces deux Instruments combinés ensemble, seront assurément difficiles à démêler. Après avoir admiré l'art dont ils ont été construits, on peut encore être étonné de l'art qu'il a fallu pour les reconnoître.

Les Mouches ont, comme les Papillons des Stigmates. ouvertures extérieures, ou especes de Bouches par où entre l'air de la respiration. M. de Reaumur croyoit qu'elles n'en avoient que deux & placés sur le Corcelet, tant parce qu'il n'en voyoit pas d'abord davantage, & qu'il n'en voyoit que là, que parce qu'il jugeoit le fait très-vraisemblable par l'analogie des Papillons qu'il avoit trouvés dans ce cas. Mais en examinant mieux les Mouches, il leur a vû quatre Stigmates sur le Corcelet, & d'autres ensuite répandus deux à deux sur chaque Anneau du Corps. Instruit par les Mouches à mieux voir, il est retourné aux Papillons, & il a trouvé qu'il en étoit de même pour eux. Ce n'est pas un aveu qui coûte beaucoup, ni qui doive être bien glorieux que celui d'une erreur en pareille matiére.

Il a éprouvé tant pour les Mouches que pour les Papillons. que les Stigmates du Corcelet sont beaucoup plus importants que ceux du Corps. Les premiers étant frottés d'Huile, ces Animaux périssent, & ils ne périssent pas s'il n'y a que les autres Stigmates qui l'ayent été. Un Papillon mâle très-vif. après avoir tourné long-temps autour d'une Femelle de son espece, se détermina enfin à la dédaigner, parce qu'on l'avoit. trempée dans l'Huile jusqu'au Corcelet. Il ne sa jugea pas

assés saine, & en effet elle mourut bientôt.

On conçoit ailément quel prodigieux nombre de ramifications d'une prodigieuse finesse doivent partir de tous ces Stigmates pour aller porter l'Air dans tout le corps de la Mouche. Il ne se rend pas tout entier comme chés nous dans une liqueur qui soit son véhicule commun, & le distribuë ensuite dans toutes les parties; apparemment chés la Mouche, il ne se distribue par-tout qu'en détail.

Dans les Mouches à deux Aîles, M. de Reaumur a vû des parties voismes des Aîles, qui manquent toûjours aux Mouches à quatre Aîles. Il semble par-là qu'elles devroient réparer le défaut de deux Aîles chés les Mouches qui n'en ont que deux. Mais les plus ingénieuses conjectures seroient encore trop peu appuyées de faits.

Le corps des Mouches est divisé par Anneaux, dont la consistance est écailleuse par rapport à celle des Membranes. & la position de ces Ecailles entrelles, seur siaison, seurs petits intervalles remplis par des membranes flexibles, tout cela ménagé de différentes manières en différentes especes, l'est toûjours de façon que le corps est capable de contrac-

tions, & de dilatations alternatives.

Ce corps est assés transparent en plusieurs endroits pour laisser voir ce qui se passe au dedans; la dissection la plus fine ne viendroit pas à bout de démêler assés bien de si petites parties pour en faire deviner l'usage & les fonctions. On voit des gouttes de liqueur entrer dans un assés long canal qui va de la partie postérieure vers le Corcelet, & se termine à une grosse partie. Ces gouttes se meuvent selon cette direction, & arrivent à la grosse partie qui a des mouvements de contraction & de dilatation si sensibles, que quelquesois elle en change très-considérablement de figure. Le cours des gouttes n'est pas continu, mais après avoir cessé de couler. il paroît qu'elles reviennent sur leurs pas avec une direction contraire à la première. M. de Reaumur conjecture que la grosse partie est le Cœur, où les gouttes vont se rendre, mais pourquoi ne les pousse-t-il pas en avant & dans les parties antérieures de l'Animal selon la Loi de toutes les Circulations connuës? pourquoi rebroussent-elles par le même chemin? M. de Reaumur soupçonne par la dissection qu'il a faite de ces parties malgré leur petitesse, que ce chemin n'est pas réellement le même, & que le canal du retour est différent de l'autre, contre lequel il est exactement appliqué, ce qui, joint à leur grande transparence & à leur finesse, les fait paroître aux yeux comme un seul. Il y aura donc une 24 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE

vraye Circulation. Elle ne sera pas, à la vérité, continue, comme dans les grands Animaux, mais après tout ce que l'on connoît déja des Insectes, ce ne sera pas-là une merveille bien étrange. On pourroit dire au contraire que si une Circulation interrompuë est possible, elle se trouvera dans quelques Insectes. Or on peut imaginer cette possibilité.

de leur transparence, comme un plan mince, un petit nuage très-délié qui, partant de la jonction du Corcelet avec le Corps, s'avance toûjours lentement vers la partie postérieure de l'Animal, & toûjours dans une position parallele à la première qui étoit à peu-près perpendiculaire au Corps. It disparoît quand il passe au de-là de l'endroit où est le Cœur. Souvent un second tout pareil lui succéde, sait la même route, & n'attend pas toûjours pour se montrer que le premier ait disparu; on en peut voir jusqu'à trois ou quatre à la fois.

Ce phénomene très-bizarre dans un Animal, paroît dépendre de deux Vessies ou Sacs placés l'un contre l'autre. si grands qu'ils occupent quelquesois les deux tiers de la capacité du Corps de l'Insecte, & qui sont toûjours pleins d'air. Ils s'appliquent à la surface intérieure des Anneaux, mais sans y être collés, & sont applatis l'un par l'autre à l'endroit où ils se touchent, vers le milieu du corps de l'Insecte. Si ces deux Sacs ont en même temps un même mouvement vermiculaire pareil à celui de nos Intestins, il se formera à chaque instant l'apparence d'un Cercle qui embrassera leurs circonférences extérieures détachées en cet instant. & un seul endroit de la surface des Anneaux, & comme d'instant en instant ce sera un nouveau Cercle, il paroîtra que c'est le même qui s'est mû. Que si le mouvement vermiculaire qui va d'un bout à l'autre, recommence au premier bout une seçonde progression avant que d'avoir fini la première, on verra en même temps deux différents Cercles, & cette même Méchanique encore redoublée en fera voir plusieurs.

Quand on connoît les Mouches, il s'agit de connoître les Vers, sous la forme desquels elles ont d'abord vécu, car.

elles

elles ont toutes certainement été Vers; on sçait que la proposition réciproque n'est pas vraye, & que tous les Vers ne deviennent pas Mouches; quesques-uns deviennent Scarabés, d'autres Punaises, d'autres Sauterelles, &c. Quesques-uns même, comme les Vers de terre, ne subissent aucune métamorphose.

Dans le Genre des Vers que l'on sçait qui deviennent Mouches, il y a tant de variétés essentielles & bien marquées, que l'on en feroit un très-grand nombre d'Especes, & il n'y auroit d'embarras, qu'à bien choisir les caractéres, & à les bien combiner. Nous parcourrons seulement ces dissé-

rences extérieures les plus frappantes.

Sur l'exemple de tous les Animaux connus, on croiroit que la Tête doit toûjours être d'une figure invariable; & en effet, comme elle renferme tous les Organes des principales Sensations de l'Animal, tout n'y sera-t-il pas dérangé & bouleversé, si elle s'allonge ou s'accourcit, se contracte ou se dilate très-sensiblement? C'est cependant ce qui arrive à quelques Vers, dont la Tête peut changer de figure d'une manière à étonner.

Il y en a qui n'ont point de Jambes, & qui s'en donnent quand ils veulent. Ils sçavent rensser & pousser en dehors certains endroits de la partie insérieure de leurs Anneaux,

& ils se traînent sur ces appuis.

On découvre un artifice assés semblable dans des Vers qui ne peuvent vivre qu'en des lieux humides, dont il est cependant à craindre que l'humidité ne vienne à boucher les Stigmates par où ils respirent. Ils gonssent & élevent leur peau tout autour de ces Stigmates, & les mettent à couvert de l'eau dans cette cavité.

D'autres ont le principal organe de leur respiration placé à leur Queuë, où il est emboîté comme dans un étui, parce que c'est un long tuyau. Ceux de ces Vers qui sont aquatiques, tiennent leur queuë élevée perpendiculairement sur la surface de l'eau, on en voit la raison.

Quelques Vers ont la Tête armée de deux Crochets Hist. 1738. paralleles entr'eux, courbés comme des Cornes, roides; inflexibles, & fort pointus, avec quoi ils piochent l'aliment qui leur convient, le réduisent en très-petites parcelles, que reçoivent ensuite deux Bouches placées chacune auprès d'un des Crochets.

On peut prendre pour exemple d'un grand nombre de métamorphoses des Vers en Mouches, celle de ces Vers si connus, qui vivent de la Viande, & deviennent de grosses Mouches bleuës.

Ils vont se transformer sous terre, quand ils sont libres, mais s'ils ne le sont pas, si on les tient en observation dans des Poudriers, où ils n'ayent point de terre, on seur voit une inquiétude extrême pour en chercher; à la sin cependant ils s'en passent, & cédent à la nécessité.

Ils ne se font point de Coque pour s'y enfermer, leur propre peau, qui leur est devenuë étrangere parce qu'ils ont sçû s'en séparer, & s'en détacher parfaitement, leur sert à cet usage. Elle est assés solide & assés épaisse, & elle l'est d'autant plus qu'ils n'en avoient jamais changé dans leur vie de Ver, car il est visible qu'une dernière peau nouvelle seroit plus tendre & plus mince.

Sous cette enveloppe ils ont la figure d'une Sphere allongée, divisée par Anneaux perpendiculaires à son grand diametre. Il y a bien loin de ce Sphéroïde à une Mouche; aussi ne devient-il pas Mouche immédiatement par un simple développement de parties roulées, embostées les unes dans les autres; il se fait un changement de figure trop considérable. Le haut du Sphéroïde s'allonge beaucoup au bout de quelques jours, il est sorti de son intérieur des parties qui ne se montroient point auparavant, & le tout ensemble prend une figure de Nimphe où s'on démêle assés distinctement ce qui sera la Tête, les Jambes, les Aîles d'une Mouche, au sieu qu'on ne voyoit qu'une Boule assés uniforme. M. de Reaumur croit pouvoir compter ici deux métamorphoses, l'une en Boule, l'autre en Mouche.

Quand le Ver est assés devenu Mouche pour être en état

de quitter sa Coque, il trouve tout disposé pour sa sortie. A l'endroit de sa Tête il y a deux petites plaques circulaires ou calottes qui la recouvrent, peu attachées au reste de la Coque, & qui peuvent s'en séparer quand la Tête sera contre elles un essort sussissant. Mais il saut qu'elle puisse n'en être pas capable, peut-être à cause de sa figure, car enfin quand cette Tête veut pousser en dehors & abbattre les calottes, il lui survient une nouvelle partie, une Vessie fort grosse par rapport à elle, arrondie par toute la surface qui doit frapper les calottes, au moyen de quoi elle les prend en plein, & les renverse. Cette Tête est alors à figure variable, quoique le Ver n'en eût pas une pareille, & que la Mouche n'en doive plus avoir passé ce moment-là.

Cette Tète qui s'est grossie pour sorcer les murs d'une prison, n'a pas besoin de demeurer en cet état pour en sortir, au contraire il lui convient d'être aussi menuë qu'esse peut. Quand elle est dehors, les premières Jambes viennent se montrer sur le bord de la Coque ouverte où elles s'appuyent, & le reste du corps ensuite se tire facilement en haut sur cet

appui.

La Mouche dégagée de sa Coque n'est pas encore entiérement Mouche par les fonctions. Ses deux Aîles immobiles, appliquées des deux côtés de son corps, ne sont que comme deux Bâtons roides, & tout au plus on s'apperçoit que ce sont deux Eventails bien pliés. Tout l'Animal paroît inanimé, mais en quelques heures il lui vient de la vie, ses Aîles s'étendent peu à peu, il vole ensin. Quoique les Insectes ne croissent plus après leur dernière métamorphose, il semble que celui-là croisse encore étant sorti de sa Coque, ses Aîles même non-seulement se déployent, mais deviennent plus épaisses. Cependant M. de Reaumur croit que cet accroissement n'est qu'une apparence produite par l'Air dont l'Animal se pénétre alors intimément, jusqu'entre deux Membranes très-sines, qui sorment ses Aîles.

Dès que la Mouche a toute sa persection & toute sa force, elle n'est plus destinée qu'à l'accouplement, & de plus, si

elle est femelle, à la ponte. L'accouplement n'a rien de remarquable, si ce n'est que dans ce même Genre de Mouches de la Viande, il y a des especes où la Femelle sait les principales avances, où elle introduit dans la partie postérieure du Mâle une partie qui va chercher la liqueur de la sécondation; du moins M. de Reaumur a de bonnes raisons pour le conjecturer, & en général on voit que des grands Animaux aux Insectes, tout est presque à contre-sens.

La Mouche Bleuë n'attend que la fécondation pour se soulager de ses Œus qui remplissent presque toute la capacité de son corps, non-seulement elle a soin de ne les déposer que sur de la Viande, mais elle choisse de la Viande fraîche & humide, autrement les petits Vers, qui vont éclorre, y périroient saute d'y pouvoir mordre, si elle étoit séche & dure, ils l'attendrissent encore eux-mêmes par une certaine humeur glutineuse qu'ils transpirent, & qui en hâte la corruption à leur prosit, car on éprouve que la Viande exempte de Vers, ne se corrompt que plus lentement.

Ces Vers croissent avec une vitesse prodigieuse. En 24 heures, ils peuvent devenir 210 sois plus gros, ce qui est monstrueux par rapport à tout ce que l'on connoissoit. C'est en pesant une certaine quantité d'Œus, & ensuite les Vers qui en sont sortis, que l'on s'assure de cette énorme dissérence.

Les Œuss n'ont pas été jettés çà & là au hazard, ils sont par petits paquets séparés, où ils ne sont pas même encore consusément, mais posés parallelement les uns aux autres, & de suçon que seur bout, soit antérieur, soit postérieur, regarde du même côté.

Il y a dans quelques especes des Œuss qui, à leur bout antérieur, portent deux petits Aîlerons étendus en dehors, i'un à droite, l'autre à gauche. Si l'Œus étoit poussé de haut en bas dans quelque matière molle, ils empêcheroient qu'il ne s'y ensonçât entiérement, & c'est essectivement pour cela qu'ils paroissent faits. Lorsque la Mere fait entrer ses Œuss dans de la matière qu'elle trouve bien conditionnée, ils pourroient y entrer de saçon à y être engloutis, le bout antérieur

étant submergé, le Ver qui doit sortir par-là ne le pourroit pas; les Aîlerons empêchent cette submersion, & préviennent ce péril.

Nous n'avons encore parlé que de Mouches Ovipares, mais dans ce même Genre, où nous sommes, de Mouches à deux Aîles, il y en a aussi de Vivipares, quoiqu'en moindre nombre, du moins selon ce qu'on en sçait jusqu'à présent.

On a soupçonné, car que ne peut-on pas penser des Insectes! qu'une même Mouche pouvoit être Ovipare, & Vivipare, faire ses Petits tantôt rensermés dans des Œuss, tantôt dégagés de ces enveloppes. Mais M. de Reaumur a trouvé par sa fine Anatomie trop de dissérence entre la disposition intérieure des Mouches Ovipares, & celle des Vivipares. Dans les Ovipares, des Vaisseaux rassemblés en deux paquets renserment deux tas très-distincts d'Œuss, s'un à droite, l'autre à gauche. Dans les Vivipares, une membrane assés large roulée en cinq tours autour d'un centre, qui est celui du Corps, est chargée d'Œuss assés régulièrement, & même agréablement arrangés. Il n'est pas vraisemblable que deux méchanismes si dissérents, ne soient pas destinés chacun à son usage particulier, exclusivement à celui de l'autre.

On trouve assés de Vers, mais on ne sçait s'ils sont sortis d'Œuss, ou nés vivants, & à les suivre avec beaucoup d'attention jusque dans seur état de Mouches, on ne sçait encore le plus souvent s'il en vient des Œuss, ou des Vers, car il est très-rare de voir les Mouches dans l'action de pondre. M. de Reaumur a imaginé de les faire accoucher de sorce, lorsqu'il les voit asses proches naturellement de seur terme. Il seur serre le ventre entre ses doigts avec une certaine sorce dont on apprend le degré par l'usage, & il voit sortir ou des Œuss, ou des Vers,

Il y a des Vers qui naissent deux sois, puisqu'on peut dire qu'un Animal est né, lorsqu'ayant toute la sorme qu'il doit avoir, il est sorti du lieu où il a acquis cette sorme par degrés. En ouvrant certaines Mouches vivipares, on trouve des Vers parsaitement sortis des Œuss contenus dans cette Membrane roulée dont nous avons parlé. Ils sont déja précisément tels qu'ils seront, ils sont donc nés à l'égard des Œuss où ils étoient, quoiqu'ils soient encore rensermés dans le ventre de leur Mere, & quand ils en sortiront; ce sera la seconde naissance, plus marquée, & plus sensible.

Ces Vers qui ont deux naissances ne peuvent pas avoir la première tous à la fois, ni par conséquent la seconde. Ils sont plus gros étant Vers qu'ils n'étoient Embrions, & comme ils se meuvent à leur gré, il leur faut plus d'espace qu'à des Œus immobiles. Le Ventre de la Mouche ne pourroit donc pas les contenir tous sous la forme de Vers. Leur nombre fortisse encore cette preuve, il peut y en avoir jusqu'à 20 mille. Cependant les pontes successives ne tiennent pas beaucoup de temps.

Nous remarquerons à cette occasion, qu'il y a telle Monche vivipare qui n'a januais que deux gros Œuss à la fois.

Voità deux extremes bien éloignés.

M. de Reaumur a suivi les Mouches aussi loin que les Yeux & le Microscope ont pu aller. Il a fini par une Mouche qui quoiqu'elle ait les Aîles, quand elle les étend, fort grandes par rapport au reste de son Corps, ne paroît pas aux yeux faire en tout un plus grand volume que la tête d'une grosse Epingle, mais il est bien certain que ce ne sont pas là les plus petits Animaux de cette espece, puisque ces Mouches sont nées de Vers plus petits, & en produiront à leur tour, & qui sçait à quel terme de petitesse les Animaux s'arrêtoront? car le terme de grandeur, nous l'avons pour ce Globe Terrestre:

Tout le Monde sçait que certaines liqueurs, de l'eau où Fon a fait infuser certaines matières, paroissent au Microscope pleines d'Insectes, de Vers souvent très-viss. Il y a toute apparence que ces dernières petites Mouches visibles à l'œil, & même d'autres invisibles, ont été déposer ou leurs Œuss ou leurs Petits vivants sur ces différentes liqueurs, & que par la subtilité de leur instinct, elles ont choisi celles qui seur convenoient le mieux.

Toute la difficulté ne peut être que de s'assurer si ces Insectes n'étoient point naturellement contenus dans ces liqueurs, s'ils leur sont yenus de dehors. M. de Reaumur prétend qu'il n'y a point d'Insecte qui puisse se conserver vivant dans une liqueur bouillante, les particules de seu, aussi subtiles & agitées qu'elles le sont, détruiront toute organisation animale, & le plus petit corps ne pourra se dérober à elles par sa petitesse. Des Insectes qui paroissent au Microscope dans des Infusions qui avoient bien bouilli, n'y Etoient donc pas naturellement, l'Air ou plûtôt de petits Animaux dont l'Air est plein, les y ont apportés, & ce qui le confirme bien, c'est qu'ils ne paroissent qu'au bout de luelque temps. Quand on expose à l'Air de l'eau simple, u des Infusions qui n'ont point bouilli, il faut attendre le tême temps pour voir les Insectes; nouvelle confirmation. es différentes Infusions ont différents Insectes, & tant dans les qui ont bouilli que dans celles qui n'ont pas bouilli, on ne voit que les mêmes insectes, ceux qui sont propres à chacune.

Plusieurs habiles gens croyent que les Maladies Epidémiques viennent des Insectes, ce sentiment est tout au moins très-probable. On avale par la respiration ces petits Animaux invisibles de l'Air, & pour l'ordinaire on les avale impunément, quoiqu'ils puissent picoter, & déchirer des parties trèsfines, quoique les cadavres de ceux qui mourront dans notre corps puissent y causer quelque corruption, mais enfin ils n'auront pas été en assés grande quantité pour produire ces mauvais effets. Que si, comme il est très-possible, il vient une année, une faison, où leur nombre soit beaucoup augmenté, les mauvais effets s'ensuivront. Il est encore trèspossible que ces Animaux ne soient pas tous funestes par le nombre seul, mais que quelques especés seulement le deviennent en ce cas-là. Il y aura quelques especes ennemies des Hommes, d'autres des Bœufs, &c. Les unes pour une partie du Corps, les autres pour une autre, &c. car le prodigieux nombre d'Insectes visibles que l'on connoît, autorise

32 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROTALE à en supposer autant d'invisibles, & quoiqu'il reste à tout cela du vague & de l'indéterminé, il y en a sans comparaison moins que dans toutes les suppositions qu'on seroit de la cor-

ruption seule de l'Air.

Après les Mouches communes qui se répandent en Été jusque dans les maisons, il n'y en a point de plus connuës que les Cousins, ne fust-ce que par le mal qu'ils nous sont, quelquesois assés considérable. Nous finirons par une Histoire des Cousins, suivie d'un bout à l'autre, mais sort en abrégé, & que nous croyons qui pourra suffire à la curiosité de la plûpart des gens.

Les Cousins commencent par être des Vers aquatiques, ils n'aiment point les eaux courantes, ils préserent celles qui sont en repos, ou même qui croupissent, comme celles des Marais, & de-là vient qu'ils sont en si grande quantité dans les lieux

marécageux.

Quoiqu'aquatiques, ils ont perpétuellement besoin d'air, & ils le prennent par un tuyau assés long, qui sort de la partie postérieure de leur corps, de leur dernier Anneau. Ils expirent quelquesois de l'air par ce même conduit, à moins cependant que ce conduit qui paroît simple, ne soit double,

ce qui seroit très-possible.

Ils tiennent toûjours ce tuyau exactement posé sur la surface de l'eau où ils nagent, ou seulement un peu au dessis, de sorte qu'ils ont toûjours la tête en bas. D'autres Vers aquatiques ne respirent que par un pareil tuyau, mais plus long; aussi en élevent-ils une plus grande portion hors de l'eau, & quand ils sont plusieurs ensemble, on voit la surface de l'eau picquée de petits dards perpendiculaires, sans que l'on voye d'où ils partent, ni ce qui les soûtient dans cette situation.

Les Vers qui deviendront Cousins, changent trois sois de peau en quinze jours ou trois semaines, & cela sans sortir de l'eau, mais non pas sans y changer de situation. Ils s'étendent horisontalement sur sa surface, le dos en enhaut, ils se recourbent un peu en ensonçant la tête & la queuë sous l'eau, & s'y appuyant par les deux extrémités de leur corps, & un

effort

C'est encore précisément la même chose quand ils changent de peau la dernière sois, & pour se métamorphoser; toute la dissérence est qu'alors ils sortent de leur ancienne peau avec une figure courte & lenticulaire, au lieu qu'ils en avoient auparavant une songue & cisindrique. On voit une Nimphe qui n'est point ensermée dans une Coque d'aucune espece, qui n'est point immobile comme la plûpart des autres, qui n'a nulle apparence de devoir bien-tôt habiter l'Air & voler, & qui bien soin de là nage au moyen d'une espece de petit Aviron qu'elle a.

Cette Nimphe cependant deviendra Cousin. Si le Corcelet ou le Corps d'un Cousin touchent l'eau, il est perdu, il périt aussi-tôt; comment la Nimphe qui est sur l'eau pourra-t-elle devenir Cousin sans que son Corcelet ou son Corps touchent l'eau! Car on juge bien que sa métamorphose une sois saite, il n'y a plus rien à craindre, elle s'envolera. Elle a donc besoin d'employer dans le temps de sa métamorphose une extrême adresse, & on n'auroit pas trop deviné tout ce qu'elle

en employe.

Elle se désait de sa peau de Nimphe, à peu près comme elle s'étoit désaite de ses peaux, étant Ver; à mesure qu'elle se dégage de son enveloppe, elle se dresse sur la surface de l'eau, & y sait tomber ce qui est déja détaché de son corps, de sorte qu'elle s'en sait une espece de petite planche flotante, qui la porte. Quand elle est entiérement dépouillée, elle est perpendiculairement sur cette planche comme un Mât; la planche a même vers ses bords quelque courbûre qui la rend plus semblable à un Bateau, & empêche l'eau d'entrer. Après cela le Cousin, qui a toute sa dernière sorme, n'a plus qu'à étendre ses longues jambes de devant sur l'eau qui l'appuye Hist. 1738.

HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE suffisamment, & celles de derrière sur son Bateau, & il s'envole sans s'être aucunement mouillé le Corcelet ni le Corps; la longueur de ses Jambes l'en a préservé. Toute l'opération de la métamorphose ne dure guére qu'une Minute, mais comme elle est fort délicate, le moindre mouvement de l'eau, le moindre vent la trouble, & il y périt beaucoup de Cousins, dont l'espece soûtient aisément cette perte par sa fécondité. La Nature a tellement balancé les périls & les préservatifs, les inconvénients & les ressources, que les uns ne prévalent jamais considérablement sur les autres, & que tout se maintient à peu-près dans le même état.

Dès que les Cousins sont parvenus à l'être, ils sont nos ennemis déclarés, ils nous attaquent & nous blessent avec des traits empoisonnés, & quelquefois la multitude de ces blessures peut mettre des bras ou des jambes en péril. L'inftrument, dont le Cousin se sert, est une Trompe très-visible, longue d'une ligne, terminée par une pointe très-déliée, cela est bien simple, mais ce n'est plus la même chose au Microscope, l'Aiguillon n'est pas unique, ç'en sont cinq ou six, ils sont enfermés dans un Etui plus solide, cet Etui est fendu dans la longueur, & s'ouvre quand il faut laisser sortir les Aiguillons. Mais pourquoi plufieurs Aiguillons? picquent-ils tous ensemble ou séparément? se relayent-ils les uns les autres? que devient l'Étui ouvert pendant que l'Aiguillon picque? car l'Aiguillon s'enfonce dans notre chair, presque de toute sa longueur, & l'Étui ne le suit pas, puisqu'ils sont alors léparés. De plus il ne suffit pas à l'Insecte de nous picquer, il faut qu'il succe notre sang pour se nourrir, & on ne voit point par quel canal il peut le succer.

Toutes ces difficultés & d'autres encore plus recherchées, ont été amplement traitées par M. de Reaumur, qui pour les résoudre s'est souvent offert volontairement aux Cousins, & a donné son sang, mais il ne s'est pas encore contenté

Jur tous les points.

On peut être surpris qu'une aussi légére playe que celle qui est faite par un Cousin, cause une inflammation assés douloureuse. Mais il est très-vraisemblable que le Cousin, pour rendre plus sluide notre sang qui seroit trop grossier & trop épais par rapport à ses vaisseaux, y mêle quelque siqueur qui vient de sui, & que cette siqueur est un poison pour nous.

Il y a d'autres Mouches qui font bien pis que de picquer, qui vont porter & déposer un Œuf sous la peau d'un gros Animal tel qu'une Vache, un Œuf d'où éclôt un Ver qui se nourrit du pus qui arrive ou se forme incessamment dans la petite cavité où il est logé jusqu'à ce qu'il en sorte pour sa métamorphose, & cependant l'Animal n'en ressent ni douleur, ni incommodité, quoiqu'il ait quelquesois sous sa peau jusqu'à 15 de ces Habitants étrangers. Peut-être sont-ils même là comme des Cauteres qui sont un bon esset, tant il regne par-tout une grande variété.

Dans cette grande multitude de Cousins que l'on voit, on n'en a point encore vû deux accouplés. Les Œus sont distinguer bien sûrement les Femelles d'avec les Mâles, mais on en demeure là. M. de Reaumur, qui les a bien épiés, en est réduit à soupçonner qu'ils ne s'accouplent qu'en l'air, assés haut pour être hors de la portée de notre vûë, & peut-être même pendant la nuit pour assûrer mieux le mistere.

En récompense leur ponte est un morceau des plus curieux de leur Histoire. Il faut qu'elle se fasse sur l'eau, puisque les Vers qui naîtront, y doivent vivre. Les Œus n'y sont pas semés à l'avanture, mais en petits paquets où ils sont posés les uns contre les autres, tous en un même sens, car vûs au Microscope, ils ressemblent à des Quilles plus grosses par le bout d'enbas, & droites sur l'eau par ce bout-là. On ne concevroit pas bien comment l'Insecte a pu les placer si régulièrement dans cette situation, & les assujettir à s'y tenir, sur-tout ceux qui sont sortis les premiers, & n'ont pu être appuyés sur d'autres déja placés, l'Insecte y employe une industrie qu'apparemment on ne devineroit pas. Il étend horisontalement ses deux dernières Jambes, & les croise s'une sur l'autre le plus près qu'il peut de son Anus. Le premier

TEUF QUI fort va frapper à l'angle intérieur qu'elles font enfemble, & est en même temps retenu par elles dans une même position, sans en pouvoir changer. Pour l'Œuf suivant, l'angle des deux Jambes en s'ouvrant un peu plus le reçoit, & le serre pareillement, & toûjours ainsi de suite. Cette opération se fait ordinairement ou sur une seuille flottante, ou contre les parois de ce qui contient l'eau. Nous pouvons prévoir bien sûrement que notre admiration augmentera toûjours avec le nombre de nos découvertes. Notre principale instruction sera d'apprendre combien nous sçavons peu, & combien de choses nous devons toûjours ignorer.

OBSERVATIONS DE PHISIQUE GENERALE.

T.

N sçait qu'il se fait une grande évaporation de la Neige, mais on ne sçait peut-être pas si-bien que cette évaporation se fait malgré la Gelée, & même quoique le froid augmente. M. de Reaumur en a fait l'expérience.

I I.

M. Geoffroy a montré une piéce d'Os trouvée dans une Caverne sur une Montagne très-élevée près de Bordeaux, appellée Ste Croix du Mont. On a cru que ce pouvoit être l'extrémité inférieure de l'Humerus de quelque grand Animal différent de l'Eléphant. Quel sera cet Animal? Apparemment ce fait tireroit beaucoup à conséquence si on pouvoit l'approfondir.

III.

On a vû assés de Météores ignées, Étoiles qui tombent, on qui filent, flammes volantes, globes de seux, &c. mais M. de Genssane sit à l'Académie la relation d'un Phénomene de cette espece, qui mérite d'être remarqué parmi tous les autres. Il l'observa à Paris le 13 Juillet sur les 11 heures du soir. C'étoit une espece de grande Étoile très-brillante, placée assés

D E S SCIENCES.

près des petites Etoiles du Genou droit de Persée. Son diametre étoit à peu-près le quart de celui de la Lune, & elle avoit une queuë presqu'à la manière d'une Comete, mais aussi brillante que la tête, & pas plus longue que le quart du diametre de cette tête.

Le mouvement de ce Phénomene étoit très-rapide & fort bizarre. Comme il ne fut observé qu'à la vûë simple, M. de Genssane vit mieux la bizarrerie qu'il ne put juger de la vîtesse. Le Phénomene partit du premier point où il avoit été apperçu, & décrivit une Courbe, qui après avoir monté. redescendoit jusqu'à un point un peu plus bas que celui de l'origine. Là s'éleverent par cinq ou six reprises des especes de fusées qui retomboient ensuite au point commun d'où elles étoient parties, & de-là le phénomene retourna au premier point de son origine par une seconde Courbe qui s'élevoit moins que la première. Il retourna encore vers le même point où il s'étoit arrêté dans son premier cours, mais par une Courbe beaucoup moins régulière que les deux précédentes; elle étoit ondée, s'élevant & s'abbaissant alternativement, & elle se seroit étenduë plus loin que les deux autres, si une Colline n'eût pas caché le tout. L'observation ne dura qu'une bonne demi-heure.

De la grandeur qu'avoit l'Étoile au commencement de l'observation, elle vint à n'avoir plus que celle d'une Etoile de la 2^{me} grandeur, & son éclat, égal d'abord, & semblable à celui de Venus, ne fut plus sur la fin que celui d'un Charbon ardent. Quand elle alla par la Courbe ondée, l'éclat fut inégal dans les élévations & les abbaissements, & plus uniforme dans les autres Courbes qui approchoient plus d'une

droite.

IV.

Le 18 Octobre à 4 heures & demie du soir, M. Daleman, Ingénieur, revenant de faire un Nivellement à Chamfort dans le Comtat, fut surpris d'entendre tout-à-coup un bruit soûterrain aussi grand que celui de 100 pieces de Canon de 24 livres de balle tirées à la fois. La Terre trembla sous

les pieds, & les Glands de quelques Chênes qui étoient sur son chemin, tombérent aussi dru que si ç'avoit été de la Gréle; le Ciel étoit assés serein. Deux Minutes après il tomba une pluye de terre, comme lorsqu'une Mine a joué, cette secousse dura deux Minutes. M. Daleman apprit que l'allarme avoit été grande à Carpentras; des Cheminées, des Croix de pierre furent abbatuës. Dans plusieurs endroits de la Campagne on trouva la terre entrouverte à une si grande prosondeur, que les Perches des Laboureurs n'étoient pas assés longues pour aller jusqu'au sond.

Les Paroisses de Meunes & de Coussy dans le Berry à deux lieuës de St Aignan, & à demi-lieuë du Cher vers le Midi, sont les endroits de la France qui produisent les meilleures Pierres à fusil, & presque les seules bonnes. Aussi en fournissent-ils non-seulement la France, mais assés souvent les Pays étrangers. On en tire de là sans relâche depuis longtemps, peut-être depuis l'invention de la Poudre, & ce Canton est fort borné. Cependant les Pierres à susil n'y manquent jamais, dès qu'une Carriére est vuide, on la ferme, & plusieurs années après on y trouve des Pierres à susil comme auparavant. Voilà ce que M. le Comte de Biévre, qui avoit tout observé sur les lieux & assés long-temps, avoit écrit dans une Lettre que M. d'Isnard sit voir à l'Académie. Les Carriéres & les Mines épuisées se remplissent donc de nouveau, & sont toûjours fécondes, comme le concluoit l'Auteur de la Lettre.

V. les M. p. 387. Ous renvoyons entiérement aux Mémoires Les Observations du Thermometre faites pendant l'année 1738, en différents Climats, comparées à celles de Paris, par M. de Reaumur.

p. 408. Les Observations Météorologiques de 1738, par M. Cassini.



ANATOMIE.

OBSERVATIONS ANATOMIQUES.

L

LIEUTAUD Médecin à Aix & Correspondant de l'Académie, a observé que la Rate n'a point de grosseur déterminée, & toûjours à peu-près la même. Il a trouvé & sur l'Homme & sur plusieurs Animaux vivants, que le volume de la Rate dépend de l'Estomac plein ou vuide; s'il est plein, il la presse & la resserre; s'il est vuide, il lui permet de s'étendre. Ainsi c'est dans un même Sujet que la grosseur de la Rate varie selon la circonstance de l'Estomac plein ou vuide, & d'un Sujet à un autre, il y a toute apparence que cette grosseur ne varie pas plus que celle des autres parties.

Quand l'Estomac est vuide, le Sang séjourne davantage dans la Rate, qui est alors gonssée, & y devient moins coulant, & ensuite à mesure que l'Estomac, qui se remplit, comprime la Rate, ce Sang est chassé avec force dans la Veine Splénique, devenu plus propre à la sécrétion de la Bile, parce qu'il a acquis plus de densité en séjournant dans la Rate. M. Lieutaud tire les mêmes conséquences par rapport aux Veines Mésenteriques, & aux autres Veines dont

la réunion fait la Veine-porte.

II.

On sçait que les Stigmates sont dans un grand nombre de Chenilles les seules bouches de la respiration, & que si on les serme en les frottant d'Huile, bien-tôt après ces Animaux meurent. Cependant M. Basin Correspondant de l'Académie, & qui seconde M. de Reaumur dans ses recherches sur les Insectes, sui a appris qu'ayant ouvert le ventre

40 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE

à des Chenilles qu'il avoit huilées, & qu'il comptoit pour mortes, il leur avoit vû reprendre la vie; & même l'opération de leur ouvrir le ventre n'avoit pas été médiocrement cruelle, il avoit tiré de leur corps l'Estomac, les Intestins, & toutes les parties qui pouvoient cacher le long Vaisseau qui suit la longueur de leur corps, & auquel on a donné le nom de Cœur; qu'auroit-il fallu de plus pour tuer les Chenilles les plus saines & les plus vigoureuses?

C'étoit cela même qui leur avoit rendu la vie, car autrement elles seroient demeurées dans cette apparence de mort, qui se seroient bien-tôt changée en une mort réelle. C'est le fait, mais pour l'expliquer, Mrs de Reaumur & Basin conjecturent qu'en ouvrant le corps de la Chenille huilée, & en coupant ce qui retenoit l'Estomac & les Intestins, on ouvroit des Trachées qui pouvoient porter l'Air au Cœur. La merveille subsiste pourtant encore en partie, quelle cause a déterminé cet Air à aller au Cœur, lorsqu'on ne voit plus aucun mouvement dans l'Animal?

Il n'est pas étonnant que toutes les Chenilles ne soient pas également fortes, & ne demeurent pas pendant le même temps en état de reprendre la vie. Jusqu'à présent le temps le plus long que l'on connoisse, au bout duquel on puisse les ouvrir utilement, est de 12 heures.

Le Cœur ne recommence à battre qu'un quart d'heure au plûtôt après l'ouverture du ventre.

Comme il est fort long, il recommence à battre tantôt à un endroit, tantôt à un autre, & de là le battement se

communique aux autres parties.

Il devient pareil à celui qui se voit dans les Chenilles vivantes, mais il ne dure guére qu'une demi-heure, & il se termine par la véritable mort.

III.

Pendant le Carême de 1737, une Dame dont nous supprimons le nom, âgée de 45 ans, vint de Vesoul à Besançon, pour y solliciter un procès de la dernière consequence pour elle, & qui, si elle l'eût perdu, eût mis le comble

à des malheurs très-sensibles qu'elle avoit déja essuyés. Agitée de la plus vive inquiétude, elle ne sortoit point ou de chés ceux à qui elle avoit affaire, ou des Eglises pour tâcher de mettre le Ciel dans ses intérêts; on l'y voyoit quelquesois allant se prosterner devant tous les Autels s'un après l'autre, d'une manière à se faire remarquer de tous les Assistants. Elle dormoit peu, & ne mangeoit presque point, soit parce qu'elle avoit perdu l'appetit, soit parce qu'elle se déroboit à elle-même sa subsissance pour faire plus d'aumônes qui lui obtinssent un bon succès.

Elle apprit cependant que l'air du Bureau ne lui étoit pas favorable, & la veille du jour qu'elle devoit être jugée, elle tomba vers les 5 heures du soir dans un état que l'on prit pour une Apoplexie, & l'on alla avec grande précipitation, chercher M. Attalin Professeur en Médecine à Besançon, qui y courut avec M. Vacher Chirurgien des Hôpitaux de

cette Ville, Correspondant de l'Académie.

Ils trouvérent la Dame assisé dans un fauteuil, immobile, les yeux sixés en enhaut, & brillants, les paupières ouvertes, & sans mouvement, les bras élevés, & les mains jointes, comme si elle eût été en Extase. Son visage, auparavant triste & pâle, étoit plus sleuri, plus gai, plus gracieux qu'à l'ordinaire. Elle avoit la respiration libre & égale, & les Muscles du bas-Ventre jouoient avec facilité. Son poux étoit doux, lent, & assés rempli, le même à peu-près qu'aux personnes qui dorment tranquillement. Ses membres étoient souples, legers, & se laissoient manier en tel sens qu'on vou-loit, sans faire aucune résistance; mais, & c'étoit là ce qui caractérisoit son mal, ils n'étoient que trop obéssisants, ils ne sortoient point de la situation où on les avoit mis.

On lui abbaissoit le Menton, sa Bouche s'ouvroit & restoit ouverte. On lui levoit un Bras, ensuite l'autre, ils ne retomboient point; on les lui tournoit en arrière, & on les élevoit si haut que l'homme le plus fort ne les eût pas tenus longtemps dans cette attitude, ils y demeuroient d'eux-mêmes tant qu'on les y saissoit. On la mit debout pour saire sur

Hist. 1738.

HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE

ses Jambes les mêmes épreuves que sur ses Bras, & pour donner aux Jambes & aux Bras en même temps des attitudes difficiles à soûtenir, & il est aisé de juger que nonseulement l'envie de connoître & d'approfondir le mal, mais encore une certaine curiofité pour un pareil spectacle, firent imaginer tout ce qu'il y avoit de plus bizarre; la Malade fut toûjours comme une Cire molle, qui prend successivement toutes les figures que l'on veut, & s'en tiendra éternellement à la dernière. M. Attalin dit qu'il croit qu'elle se fût tenuë la tête en bas, & les pieds en haut. Ce qui est très-surprenant, c'est que son Corps, quoiqu'on l'inclinât en différentes façons, conservoit toûjours, & constamment un parfait équilibre. Il sembleroit que la Statuë de Cire se colloit par les pieds à ce qui la portoit, pour s'empêcher de tomber.

Elle paroissoit insensible. On la secouoit, on la pinçoit, on la tourmentoit, on lui mettoit sous les pieds un Réchaut de feu, on lui crioit même aux Oreilles qu'elle gagneroit son procès; nul signe de vie. C'étoit une Catalepsie parfaite.

M. Attalin fit venir M. Charles Professeur comme sui en Médecine, la Dame fut saignée du pied par M. Vacher, ces M¹⁵ allérent souper, & revinrent bien vîte à leur Malade. Ils la trouvérent revenuë de son accident, qui avoit duré 3 ou 4 heures, & elle les étonna beaucoup par un discours assés long, bien prononcé, bien lié, où elle faisoit une histoire pathétique de ses malheurs, & racontoit tout le détail de son procès, le tout accompagné de réflexions morales qui naissoient du sujet, & de Prieres à Dieu qu'elle n'avoit point prises dans ses Heures, mais qu'elle composoit sur le champ.

On commença par la rassurer autant que l'on put, aux dépens même de la vérité, sur ce fatal procès, qui avoit causé tant de ravage dans son ame, ensuite on l'interrogea soigneulement lur tout ce qui s'étoit passé en elle pendant son

accès.

Elle ne voyoit rien, quelquefois seulement elle entendoit, & même si bien qu'elle reconnut quelques personnes à la voix. Elle ne se souvenoit point d'avoir été saignée, mais elle s'en douta quand elle se. vit le pied lié. Le Réchaut de feu, qui auroit dù lui faire une impression beaucoup plus sensible qu'une voix, ne lui en avoit fait aucune. Quoiqu'elle eût été fort tourmentée, il ne lui en restoit point de douleur. ni même de lassitude.

Pendant qu'on s'entretenoit ainsi avec elle, on s'appercevoit que de temps en temps elle interrompoit son discours pour pousser de petits soupirs, & que dans ces moments ses yeux devenoient fixes & immobiles. On ne manquoit pas. aussi-tôt de faire tout ce qui étoit possible pour prévenir l'accès dont on étoit menacé. Elle revenoit d'abord à elle, & continuoit de parler, mais sans reprendre le fil de son discours où elle l'avoit laissé; elle en commençoit un autre, quoiqu'on la fit souvenir de quoi il avoit été question, & à quel point elle en étoit demeurée; & cela arrivoit toutes les fois que' cette petite menace d'accès avoit interrompu son discours. L'idée de ce qu'elle avoit encore à dire périssoit absolument. & il s'en présentoit à elle une autre qu'elle n'étoit pas maîtresse de refuler.

Au bout d'une heure l'accès vint dans toute sa force, ses accidents Cataleptiques furent les mêmes, ou peut-être plus marqués que la premiére fois. Quand ils surent sinis, la Malade affife dans fon fauteuil, se mit à parler pendant une bonne heure & demie sur le ton & dans le stile que l'on connoissoit déja, mais enfin ses discours sensés se changerent en extravagances accompagnées de hurlements affreux, & elle fut. attaquée d'une Frénesie violente, dont la Catalepsie n'avoit été que le prélude.

Tous les remedes, que les habiles gens qui la traitoient. purent employer pendant trois ou quatre jours qu'elle passa encore à Besançon, furent inutiles. On la renvoya chés elle à Vesoul, & ce qui ne surprendra peut-être pas moins que sa muladie, elle est actuellement à Vesoul en bonne santé. sans avoir eu aucune récidive. Viendra-t-il un temps où ces

sortes de phénomenes s'expliqueront?

44 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE I V.

Le même M. Vacher, dont nous venons de parler, a envoyé à l'Académie un petit brin de Paille de Chanvre, qui avoit tué une Femme de 57 ans, d'un tempérament fort & robuste. Elle l'avoit avalé en brisant du Chanvre sur une Bancelle, pour en séparer les Chenevottes, elle ne s'en étoit nullement apperçuë, & elle ne s'en douta que quand elle fut saisse peu de temps après d'une Toux douloureuse, & d'une extrême difficulté de respirer & de parler. Elle se sentoit toûjours le Gosser picoté. Elle mourut en moins de trois jours, & M. Vacher qui l'ouvrit, trouva le brin de Paille dans l'intérieur de la 1re Subdivision des Bronches, qui se distribuë à l'entrée du Lobe gauche du Poumon. Il étoit situé transversalement comme une Barre dans la Bronche au dessus de la division, fiché de manière qu'il en picquoit par ses deux pointes les parois internes. L'irritation continuelle qu'il causoit à des parties d'un sentiment très-vif & très-exquis. enstamma le Poumon, qui en portoit effectivement toutes. les marques, les autres Visceres étant parfaitement sains.

V.

* p. 38.

M. le Comte de Biévre écrivoit dans la même Lettre dont on a déja parlé * un fait singulier, qu'il garantissoit. Une Paysanne du Bourg de Villantrois en Berry, accoucha dans l'Été de 1737, mais l'Arriére-saix ne vint point après l'Enfant, & quelques jours ensuite la parole lui manqua. Quoiqu'elle ne sût pas délivrée, la santé lui revint, & elle se remit à travailler dans son ménage comme à l'ordinaire, à cela près qu'elle gardoit un prosond silence. Au bout d'un mois, il arriva un accident qui la mit tout d'un coup dans une telle colere contre son Mari qu'elle en recouvra la parole pour le gronder, & apparemment il sut bien repentant. Depuis ce temps-là elle parle aussi souvent & aussi librement qu'avant ses couches, ayant toûjours son Arriére-saix dans se corps. Il y a là bien de l'extraordinaire, & de plus d'une espece.

VI.

M. le Cat, Démonstrateur Royal & Chirurgien de l'Hôtel-

Dieu de Roüen, a dit à l'Académie que dans un Enfant de huit jours il avoit trouvé les Veines Coronaires réunies dans un seul Tronc, qui, sans pénétrer dans l'Oreillette droite, se jettoit dans la Veine Souclaviére gauche.

VII.

Le même, en faisant la dissection d'un Marcassin, a trouvé la Veine Azigos bisurquée vers la base du Cœur, & jettant chacune de ses Branches dans chacune des Oreillettes.

VIII.

M. Morand a fait voir à l'Académie un morceau de Parchemin, du nombre de ceux qui ont été retirés de l'incendie de la Chambre des Comptes; il avoit soussert un changement qui parut mériter de l'attention. Comme il n'y avoit qu'une moitié de ce morceau qui ait éprouvé l'action du seu, elle étoit plus courte que l'autre d'un grand tiers, les lettres raccourcies & les intervalles des lignes rapprochés à peu-près d'autant. La surface étoit demeurée unie, & l'écriture sembloit en être plus lisible que celle du côté sain.

Il paroît donc que ce morceau de parchemin étoit devenu moins large & en même temps plus épais, en conservant une surface régulière, ce qui ne permet pas de croire que les Fibres se soient simplement plissées les unes sur les autres.

M. Morand imagina que le tissu du Parchemin étant sait de plusieurs couches de dissérentes Fibres, les Fibres intérieures s'étoient boursoussiées, pendant que les extérieures s'étoient froncées, ce qui expliquoit la diminution de la gran-

deur & l'augmentation de l'épaisseur.

Il falloit pour la justesse de l'explication, que la structure du Parchemin y sût conforme, & pour la découvrir, M. Morand sit plusieurs expériences. Celle qui lui réussit le mieux, sut de présenter au seu un morceau de Parchemin ordinaire, au point qu'il sût un peu sroncé, un peu rétréci; ensuite il le sit tremper dans de l'eau simplement 24 heures, après quoi il sépara aisément trois couches très-distinctes; les deux extérieures d'un tissu très-serré, celle du milieu plus molle & assés analogue au corps Muqueux de la peau.

Fůį

46 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE

Comme le Parchemin ordinaire n'est autre chose que de la Peau de Mouton, dont il n'est resté précisément que le Cuir, moyennant les préparations qu'il a essuyées, M. Morand espéroit que le procédé qui lui avoit servi à décomposer le Parchemin, pourroit réussir pour décomposer la Peau de l'Homme, ce qui auroit été utile aux Anatomistes, qui n'en développent pas aisément la structure; mais il l'a essayé envain, & il n'a pu tirer pour la dissection aucun parti de l'observation qu'un pur hazard lui avoit ofserte.

* p. 36. & luiv. Ette année M. Ferren, dont nous avons déja parlé en 1733*, a présenté à l'Académie de nouvelles recherches qu'il a faites sur les Vaisseaux Limphatiques, appellés

par M. Vieussens Nevro-limphatiques.

Sur ce que l'on voit dans les Inflammations un grand nombre de petits Vaisseaux pleins de Sang, on juge que ces Vaisseaux, du moins une grande partie, ne portent dans leurétat naturel que de la Limphe, & on se croit bien fondé à imaginer des Vaisseaux Limphatiques, tant Artériels que Veineux, destinés à recevoir des Vaisseaux Sanguins la partie 1éreuse du Sang, & à la porter dans les parties du Corps à la manière de ces Vaisseaux. Ce n'est pas que tout cela ne soit extrémement vraisemblable, mais enfin on ne l'a pas vû, & M. Ferren a beaucoup travaillé pour voir, & y a réussi, c'est-à-dire, qu'il a vû des Vaisseaux Limphatiques dans leur état naturel, remplis seulement de leur sérosité transparente. Il a montré à l'Académie ceux de l'Uvée de l'Œil humain, où ils paroissoient en grand nombre, disposés comme des Rayons serpentants qui alloient de la circonférence de l'Uvée à celle de l'Iris, & se subdivisoient comme des Vaisseaux Sanguins. C'est dans les Yeux bleus, ou tirants sur le bleu, que cela se voit le plus distinctement. Le Mémoire de M. Ferren renferme un détail très-ample de tout ce qui a rapport à la découverte & à l'histoire de ces nouveaux Limphatiques, & fait sentir l'utilité qu'on doit tirer de cette recherche. L'Académie s'est bien confirmée dans l'idée avantageuse qu'elle avoit de la sagacité de l'Auteur en Anatomie.

Ette même année M. le Cat de Roüen, qui se trouvoit 🜙 à Paris, vint rendre compte à l'Académie des différents succès qu'il avoit eus dans ses opérations de la Taille Latérale. Nous en avons déja touché quelque chose en 1737*, & * p. 52. annoncé des éclaircissements qu'on va donner.

Il déclara qu'en 1735 & 1736 il avoit cru ajoûter queique perfection à cette opération, en essayant de faire à la Vessie une incisson qui intéressoit le dedans de la Prostate, le Col de la Vessie & un grand pouce de son corps. Le coup de main lui paroissoit facile, mais les suites n'en furent pas heureuses, au moins ne put-on montre d'autre cause de mort dans ceux qui succomberent; ils avoient en les accidents les plus viss de la Colique Néphrétique, & l'on trouva dans leurs cadavres que l'incision intérieure alloit presque

jusqu'à l'Uretere gauche.

M. le Cat y ayant bien réfléchi, se renferma dans le projet de débrider seulement par une petite incisson le Col de la Vessie & la Prostate à côté du Veru-montanum, afin d'ouvrir la voye à une douce dilatation. Pour cela il employe des Lithotomes étroits, & après avoir entamé les Téguments & l'Uretre avec un premier, il se sert d'un second un peu courbe, qui a la convexité de son tranchant fort court, tournée vers le Reclum, & qui n'abandonne point la crénelure de la Sonde. C'est avec celui-ci qu'il débride sûrement & sans danger le Col de la Vessie. Il assure aussi qu'il tire de grands avantages des crénelures qui sont au côté droit de tous ses instruments, pour les introduire successivement l'un après l'autre.

C'est à ces corrections qu'il attribue ses bons succès qu'il a eus cette année & la précédente dans huit opérations qu'il a faites dans l'Hôtel-Dieu de Rouen.

En même temps M. Morand & M. Guerin le fils à Paris. M. Perchet à Fontainebleau, & à Naples où il a été appellé pour être le premier Chirurgien du Roy des deux Siciles, & M. de la Haye à Rochefort, ont fait six autres opérations par

48 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE la méthode latérale, dont cinq ont réussi; treize en tout sur quatorze.

Nous croyons devoir à cette occasion avertir d'une erreur de fait qui se trouve dans un Traité de Chirurgie de M. Sharp Anglois, Ouvrage estimé. Il n'est nullement vrai que la Taille Latérale ait été désenduë en France. L'Auteur qui avoit été mal instruit, a supprimé ce fait dans une 2 de Edition de son Livre. On en auroit pu tirer une conséquence desavantageuse aux Chirurgiens François, & injuste.

V. les M. Les Remarques de M. Winflow sur plusieurs articles du Traité de Boreili, De Motu Animalium.

p. 260. & Deux Ecrits de M. Lémery sur les Monstres.

CHIMIE.

SUR L'ETAIN.

Ous ne répeterons point d'après M. Geoffroy, qui a V. les M. entrepris d'étudier à fond l'Étain, l'histoire naturelle p. 103. de ce Métal, des différentes Mines d'où on le tire, de la manière dont on le reconnoît, dont on le sépare de sa Marcassite, dont on le travaille pour le débiter ensuite, &c. Il nous suffira de dire qu'il y en a en Angleterre, en Allemagne, en quelques pays des Indes Orientales, mais que celui dont nous usons communément en France nous vient d'Angleterre. Ce pays-là est si anciennement connu pour produire l'Étain, que les Grees ont donné son nom aux Isses Cassitérides.

L'Etain d'Angleterre n'est point pur. Il y a même de sévéres Réglements qui désendent d'en faire sortir de pur hors du Royaume, cependant quelques Curieux ne laissent pas de trouver moyen d'en avoir quelques morceaux, & M. Geosfroy est de ce nombre.

Tous les Étains que l'on peut avoir de différents lieux sont alliés, ou de Plomb, ou de Cuivre, ou de Zinc, ou de Bismuth, ou de plusieurs de ces matiéres minérales à la sois. On a eu dans ces alliages dissérentes vûes, tantôt de rendre l'Étain plus propre à un certain usage, tantôt à un autre, & peut-être aussi les alliages ont-ils dû être variés selon la nature de l'Étain qu'on avoit eu de la Mine.

Nos Potiers d'Étain ont des Epreuves pour reconnoître les alliages de l'Étain commun qu'ils employent, & il leur est ordonné de n'en employer que d'une certaine qualité; mais ces Epreuves suffisantes pour le dessein des Loix, & pour l'intérêt ordinaire du Public, ne suffiscient pas pour

Hift. 1738.

50 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE
L'Academie Royale
L'Academie Royale
L'Academie Royale

aussi soin qu'une plus grande utilité du Public pourroit le demander. Ainsi M. Geoffroy a entrepris d'examiner par rapport aux alliages toutes les différentes sortes d'Etain qu'il

pourroit recouvrer.

Heureusement il avoit entre les mains cette petite quantité d'Étain d'Angleterre désendu, qu'il appelle nierge, & comme il est certainement plus pur que tous les autres, c'est à celui-là qu'il les compare tous. Quoique plus pur, il a encore de l'alliage, soit artisciel, ce qui viendra de la manière dont il a été purissé, soit naturel, c'est-à-dire que dissérents principes, & quelques-uns peut-être qui ne sont pas essentiels; seront entrés dans sa première sormation.

M. Geoffroy commença donc ses recherches par cet Étain vierge. Il en prit 2 Onces qu'il sit passer par 12 calcinations successives, chacune d'un seu & d'un temps égal. On voit assés que le dessein étoit d'ouvrir tellement ce Mixte de tous les sens, que rien de ce qui y étoit entré ne pût s'y cacher, & que par des perquisitions si redoublées tout sût sorcé à se découvrir. Il étoit important d'observer à la quantième perquisition ou calcination un principe paroissoit, & s'il se saisoit

reconnoître à des marques plus ou moins fortes.

A la première calcination de l'Etain vierge, il se forme sur la surface du métal en susion une petite pellicule de parties calcinées qui se disposent en écailles blanches, & un peu rougeâtres. On voit qu'en plusieurs endroits cette pellicule se souleur, souvre, & qu'il en sort tantôt une petite flamme blancheâtre qui jette une sumée de la même couleur, tantôt une végétation métallique qui n'est pas forte. A la séconde calcination les boursoussements augmentent, & les végétations devenuës plus considérables s'élevent en sorme de Chousseurs; la Chaux blanche commence à être tachetée de noir. Ce noir augmente dans les calcinations qui suivent, les boursoussements diminuent, les végétations cessent, & ensin à la douzième calcination, tous les phénomenes des précédentes ont presque entiérement disparu, le peu de chaux

qui reste, est mêlé de quelques grains de métal très-menus, &

qui paroissent beaucoup plus durs que l'Etain.

De cet exposé, quoique sort abrégé, & assés superficiel, on peut ou conclurre ou conjecturer qu'il y avoit dans cet Etain vierge beaucoup de Sousre, & un Sousre aisément inflammable, & aisément séparable du Mixte, que les sumées ou vapeurs blanches venoient de parties métalliques essentielles à l'Étain, que les taches noires indiquoient du Plomb mélé en petite quantité, qui ne se manisestoit que plus tard. M. Geossroy soupçonne que ces petits grains durs qui ont paru tout à la fin, pouvoient être de l'Argent, mais il n'en a pas eu une assés grande quantité pour s'en assûrer par la Coupelle, Il soupçonne aussi par l'odeur que jettoient quelquesois les vapeurs, & par des réslexions plus recherchées, qu'il pouvoit y avoir dans son Étain quelque mêlange d'Arsenic, qui alors n'eût pas apparemment été artissiciel.

Cela suffit pour faire comprendre conunent M. Geoffroy, ayant une fois sa pièce de comparaison bien établie, & bien connuë, s'en est servi pour examiner d'autres Étains; ceux, par exemple, qui au même nombre de calcinations que l'Étain vierge jettoient moins de vapeurs blanches, avoient moins de parties métalliques propres; ceux dont la Chaux étoit tachetée non pas de noir, mais de verd, avoient du Cuivre, & non pas du Plomb; ceux qui diminuoient davantage de poids par la calcination, avoient du Bismuth, qui est une

matiére très-volatile, &c.

M. Geoffroy auroit bien voulu pouvoir féparer l'Etain de tout alliage, même naturel, & l'avoir dans toute sa pureté, mais il avouë qu'il n'a encore pu y réussir, au moins d'une manière qui sût assés aisée & assés praticable. On ne doit pas en ce Siécle-ci se presser de désespérer de rien.

SUR DU SEL DE GLAUBER TROUVE DANS LE VITRIOL.

V. les M. p. 288. Nous avons fait en 1729*, un petit dénombrement des différentes matières où un seul Chimiste de l'Académie, M. Boulduc, avoit trouvé du Sel de Glauber, que l'on n'auroit pas trop soupçonné d'y être. Cette surprise, si ç'en est encore une, doit augmenter par la découverte de M. Hellot, qui a démêlé aussi de ce Sel dans le Vitriol d'Angleterre. Il avouë que ce n'a été que par hazard, mais ce hazard n'a été le fruit que d'une opération très-longue & très-pénible, dont le détail esfrayeroit tout autre qu'un Chimiste bien déterminé à une recherche.

* p. 65.

Tout le monde sçait que le Sel de Glauber est formé par un Acide Vitriolique transporté sur la Base du Sel Marin. Nous avons assés amplement parlé de cette Base en 1736*, le Sel de Glauber ne se formera ni d'un autre Acide que le Vitriolique uni à la Base du Sel Marin, ni d'une autre Base que celle du Sel Marin unie à l'Acide Vitriolique. D'un autre côté, on sçait que le Vitriol verd, tel que celui d'Angleterre, est formé de l'Acide Vitriolique uni à une Base terreuse & serrugineuse.

Il est possible qu'il se trouve dans le Vitriol dès sa première formation un Sel de Glauber, de grands Chimistes tiennent que le Sel Marin est l'origine de tous les autres Sels, il y aura donc par-tout les deux principes qui le composent, son Acide, & sa Base, mais quelquesois désunis, & quand il se formera un Vitriol, il pourra arriver qu'un Acide Vitriolique rencontre une Base de Sel Marin, nuë, pour ainsi dire, & dépourvûë d'Acide, & s'y unisse. Ce Sel de Glauber sera dans le Vitriol en aussi petite quantité, aussi caché, & aussi enveloppé qu'on voudra. Il n'est pas même nécessaire qu'il y ait à la rigueur du Sel Marin dans tous les Sels, il sussit qu'ils soient tous fort mêlés, comme ils le sont certainement.

DES SCIENCES.

Mais il est beaucoup plus apparent que le Sel de Glauber se soit formé dans le Vitriol par l'extrême violence du seu, par l'opération de M. Hellot, pourvû qu'il y ait eu dans le Vitriol un peu de Sel-Marin caché. Le seu avoit chassé tous les Acides à tel point que d'un Caput mortuum de 18 livres de Vitriol, il ne restoit que 2 Onces ½ de Sel, dont même près d'un sixième n'étoit qu'une Terre. L'Acide Vitriolique est le moins volatil de tous, celui qui s'éleve le plus difficilement. Par conséquent après que les Acides de ce Sel Marin s'étoient envolés, & avoient laissé leurs Bases à nud, il pouvoit rester encore des Acides Vitrioliques propres à s'en saiss.

M. Hellot trouve très-vraisemblable qu'il y ait effectivement du Sel Marin dans le Vitriol, mais il sera impossible de l'y découvrir par la voye de la distillation, on vient d'en dire la raison d'avance, l'Acide de ce Sel s'envolera avant le Vitriolique, il sera donc décomposé, & on ne pourra plus le voir sous sa forme naturelle. Il ne restera de lui que sa Base dont l'Acide Vitriolique se sera emparé. Un Sel de Glauber représentera le Sel Marin qui n'existera plus.

Ous renvoyons entiérement aux Mémoires L'Ecrit de M. Geoffroy sur la Manière de préparer V. les M. les Extraits de certaines Plantes.

P. 193.



BOTANIQUE.

SUR L'AUGMENTATION DE LA FORCE DES BOIS DE SERVICE.

V. les M. p. 169. Li ses hautes spéculations pour se rendre utile aux besoins de la Société, mais elle ne peut guére être d'une utilité considérable, à moins que ceux qui sont dans les grandes places ne la déterminent à suivre certains objets dont ils connoîtront l'importance, & ne la favorisent dans ses travaux. Heureusement M. se Comte de Maurepas a dans son Département la Marine & l'Académie des Sciences, il a voulu prositer de l'Académie pour la Marine, & a chargé Mⁿ du Hamel & de Busson, d'examiner s'il y auroit quelque moyen de rendre plus solides les Bois qu'on employe à la construction des Vaisseaux, & M. de Busson a travaillé en même temps au même sujet.

Ils ont fait séparément les expériences nécessaires, & elles leur ont donné toutes ce même Résultat; des Arbres, dont on veut employer le Bois à des ouvrages solides, ayant été au temps de la Séve, dépouillés de leur écorce dans toute leur Tige, & laissés sur pied en cet état jusqu'à ce qu'ils meurent, ce qui ne va qu'à trois ou quatre ans au plus, fournissent un bois plus pesant, plus serré, & plus uniformément serré, que ne seroient d'autres Arbres de même espece, de même âge, de même grosseur, semblables en tout, mais qui n'auroient pas été dépouillés de leur écorce, & traités de même. Outre cela ils fournissent plus de bois bon à employer, car des autres Arbres, il en faut retrancher l'Aubier, qui est trop tendre, & trop dissérent du Cœur ou bois parsait, au lieu que dans ceux-ci tout est Cœur, leur Aubier

ou ce qui en tient la place, est aussi dur, & même plus dur

que le Cœur des autres.

Il paroît d'abord assés surprenant que pour amener le bois à cette perfection, il ait fallu mettre l'Arbre dans un état qui hâtoit beaucoup & înfaitiblement sa mort, mais quand on vient à y réfléchir, la raison Phisique se découvre. Un Arbre crost par des Sucs qui, montés de la Racine, s'insinuent non-seulement dans toutes ses parties pour le nourrir, mais principalement entre son écorce, & le bois déja fait, où ils forment de nouvelles couches qui ne se durcissent & ne deviennent bois qu'avec le temps. Dans un Arbre entiérement écorcé, ces couches nouvelles ne peuvent plus se former, & d'autant moins que le bois, qui est alors nud, se resserre par l'attouchement immédiat de l'Air. Mais en même temps les Sucs n'en montent pas moins de la Racine dans toute la Tige dépouillée, & ils ne peuvent plus que s'arrêter & se figer dans tous les interstices vuides, & cet esset est d'autant plus grand qu'ils montent en plus grande abondance, comme ils font au temps de la Séve. C'est dans ce temps qu'il faut écorcer, parce que les Canaux des Sucs étant alors plus ouverts, on est plus sur qu'ils en recevront dans la suite tout ce qu'ils en pourront recevoir; à la longue ces Canaux gorgés de Sucs se ferment les uns après les autres, & l'on voit que l'Arbre pousse toûjours moins de seuilles, les pousse plus tard, & les perd plûtôt, jusqu'à ce qu'enfin il meure quand tous ses Canaux, ou la plus grande partie, sont fermés. mais c'est par cette raison-là même qu'il laisse un bois plus compacte, plus solide, & d'une solidité plus uniforme. On sçait assés combien cette uniformité est requise dans les bois de Service, & que s'ils ont un endroit foible, c'est toûjours par-là qu'ils sont attaqués, & qu'ils le sont beaucoup plûtêt que s'ils avoient fait par-tout une résistance égale.

La différence de poids, & par conséquent de solidité entre deux morceaux de Chêne qui ne différent qu'en ce que l'un vient d'un Arbre écorcé, & l'autre d'un Arbre non écorcé, peut être comme de 4 à 5, ce qui n'est pas peu considérable.

HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE

Malgré cet avantage de l'écorcement des Arbres, les Ordonnances le défendent sévérement dans le Royaume, & nos deux Académiciens ont eu besoin de permissions particuliéres pour oser faire leurs expériences. Mais les Ordonnances n'ont pas eu tort de ne point compter sur un avantage que l'on ne connoissoit point, & qu'on ne devoit pas deviner. Il est bien vrai que Vitruve avoit dit que les Arbres entaillés par le pied en acquéroient plus de force pour bien servir dans les Bâtiments, ce qui est bien éloigné de l'écorcement total, & enfin n'étoit qu'un mot ancien parfaitement oublié. Il est vrai encore qu'un Auteur moderne & Anglois, cité par M. de Buffon, avoit rapporté cette pratique comme usitée dans une Province d'Angleterre, mais cela n'étoit guére plus connu, & nos Ordonnances faites dans des temps peu Phisiciens, se sont déterminées sur des inconvénients qui frappoient les yeux. Le Tan nécessaire pour les Cuirs, se fait avec de l'écorce de Chêne, & on l'enlevoit dans le temps de la Séve, parce qu'alors effectivement elle étoit plus aisée à enlever, & que l'opération coûtoit moins, mais ces Arbres écorcés ayant été abbattus, leurs Souches repoussoient moins, parce que les Racines s'étoient trop épuisées de Sucs dans la Séve. On croyoit aussi que les Souches ne repoussoient plus du Colet, comme il le faut pour faire de nouveau bois, ce qui n'est vrai que des vieux Arbres, ainsi que M. de Buffon s'en est assuré. Maintenant que l'on est plus Phisicien & plus éclairé, il sera sisé dans ces sortes de matières, d'apporter, quand on le jugera à propos, des modifications aux anciennes Ordonnances, & de les rendre plus utiles au Public, & parfaitement dignes de notre Siecle.

Pour mettre d'abord toute cette matière sous un seul coup d'œil, nous avons donné & le Résultat général de toutes les Expériences, & son explication Phisique; mais cette explication est composée de plusieurs parties, dont chacune n'a été constatée, du moins jusqu'à un certain point, que par beaucoup d'expériences particulières, & c'est ce qu'il est bon de voir plus en détail, ne sût-ce qu'à cause de quelques connoissances

connoissances incidentes qui en peuvent naître.

Un Arbre entiérement écorcé produit encore au moins pendant une année des Feuilles, des Bourgeons, des Fleurs & des Fruits, & par conséquent il est monté des Racines dans tout son bois, & dans celui qui étoit le mieux formé, une quantité de Séve suffisante pour ces nouvelles productions. La seule Séve, qui a été propre à nourrir le bois, a fait aussi tout le reste, & il n'est pas vrai, comme quelquesuns le croyent, que la Séve de l'écorce, celle de l'aubier, & celle du bois, nourrissent chacune une certaine partie à l'exclusion des autres.

Pour comparer la transpiration des Arbres écorcés & non écorcés, M. du Hamel sit passer dans de gros Tuyaux de Verre, des Tiges de jeunes Arbres toutes semblables entre elles à cela près, il les mastiqua bien haut & bas, & il observa que pendant le cours d'une journée d'Été, tous les Tuyaux se remplissionent d'une espece de vapeurs, de brouillards, qui se condensoient le soir en liqueur, & couloient en bas, c'étoit là sans doute la matière de la transpiration; elle étoit sensiblement plus abondante dans les Arbres écorcés. De plus, on voyoit sortir des pores de leur bois une Séve épaisse, & comme gommeuse.

De-là M. du Hamel conclud que l'écorce empêche l'excès de la transpiration, & la réduit à n'être que telle qu'il faut qu'elle soit pour la végétation de la Plante; que puisqu'il s'échappe beaucoup plus de Sucs des Arbres écorcés, leurs Couches extérieures doivent se dessécher plus aisément & plus promptement; que ce desséchement doit gagner peu à peu les Couches plus intérieures, & d'autant plus que celles-ci sont resservées par les extérieures qui ne s'étendent plus, & au contraire se resservent; que cette cause se joint apparemment à celle du désaut des Sucs qui auroient passé entre l'écorce & le bois pour former de nouvelles Couches, & que toutes deux arrêtent l'accroissement de l'Arbre, ce qui l'oblige, comme il a été dit, à ne croître plus qu'en solidité Hist. 1738.

8 Histoire de l'Academie Rotale

& en force; enfin que cette Séve, qui ne se voit que sur les Arbres écorcés, est une substance qui se perd alors utilement, puisqu'elle n'a plus de nouvelles Couches à former, & que si toute la Séve à la fois s'employoit à rendre le bois plus dur, tous les Canaux se boucheroient trop vîte, & trop

peu uniformément.

Si le desséchement d'un Arbre écorcé contribuë à le faire mourir au bout de quelques années aussi-bien qu'à l'empêcher de continuer à croître, on poursa retarder sa mort en prévenant le desséchement par quelque artifice, comme par un enduit de quelque Cire, par quelque Enveloppe, &c. Et en ce cas on pourroit espérer que l'Arbre qui vivroit plus longtemps sans croître, se fortifieroit davantage. M. du Hamel a eu cette pensée, dont l'expérience jugera, ainsi que de toutes les autres, quoique déja plus appuyées par l'observation. Il ne faut pas se hâter de croire qu'on ait tout vû dans un sujet.

V. les M. p. 227. Ous renvoyons entiérement aux Mémoires L'Ecrit de M. de la Condamine sur l'Arbre du Quinquina.

DES SCIENCES. 59

ARITHMETIQUE.

CEtte année M. Roussain a présenté à l'Académie une manière de faire les Multiplications & Divisions Arithmétiques par de petits Bâtons à l'imitation d'une Méthode du Baron Neper. On a trouvé que M. Roussain rendoit cette Méthode plus commode & plus simple, en affermissant ces Bâtons dans un Cadre, & distinguant certaines Bandes de Chiffres par des couleurs, ce qui prévient les erreurs que pourroit produire le dérangement des Bâtons, & a paru fort bien imaginé.

GEOMETRIE.

* p. 52.

Ette année M. de Cury, dont nous avons déja parlé en 1728 * & en 1730 *, a fait voir à l'Académie une Théorie assés étenduë des figures isopérimetres rectilignes.

Tout le monde sçait qu'aucune figure fermée, soit rectiligne, soit curviligne, soit mixtiligne, ne contiendra jamais une aussi grande aire qu'un Cercle qui lui seroit isopérimetre. On en a donné la démonstration à priori dans les Eléments de la Géométrie de l'Insini. Un périmetre étant posé, l'aire qu'il contiendra sera d'autant plus grande 1° que le nombre de ses côtés sera plus grand, & qu'ils seront 2° plus égaux entre eux, & 3° d'une position plus égale. Ces trois principes se trouvent dans le Cercle à leur dernière persection.

Si l'on conçoit qu'une ligne qui sera le périmetre constant d'une infinité de figures indéterminées, ait été d'abord la circonférence d'un Cercle, elle aura donc rensermé la plus grande aire possible, & elle n'en rensermera plus que de moindres, si elle devient ensuite le périmetre de telles autres figures qu'on voudra. On peut concevoir ces aires décroissant par degrés depuis celle du Cercle. Ces aires non circulaires ne laisseroient pas de pouvoir être égales à des aires circulaires qu'il seroit facile de concevoir, & même de déterminer, & l'on auroit une Suite de Cercles décroissants qui représenteroient les aires des dissérentes sigures isopérimetres. Il est clair que les rayons de ces dissérents Cercles auroient toûjours entre eux un rapport réglé sur celui des aires.

Pour mettre quelque régularité, & une régularité géométrique & calculable dans les figures isopérimetres rectilignes en nombre infiniment infini que l'on peut faire avec une ligne constante donnée, M. de Cury veut que toutes les figures qu'il considérera soient formées de deux parties. La 1^{re} est composée de côtés en nombre quelconque, & d'une grandeur quelconque, mais tous égaux entre eux, & ayant aussi la même position. Il est évident qu'ils sont une Suite de Cordes d'un même Cercle, où ils peuvent être inscrits. La 2^{de} partie de la figure, & celle qui la ferme, n'est composée que de deux côtés égaux, posés sur les deux extrémités de cette espece d'arc qui forme la 1 re partie, & se rencontrants sous un angle quelconque. Ils seront d'une grandeur quelconque, excepté de celle des côtés de la 1 re partie, car alors la figure seroit un Poligone régulier, inscrit tout entier dans un Cercle, & qui auroit certainement la plus grande aire qu'un Poligone semblable & isopérimetre pût avoir.

La figure indéterminée & toûjours isopérimetre de M. de Cury, ou son Poligone irrégulier quelconque, étant bien conçu, il est aisé de voir par les principes établis ici, d'où lui pourra venir la plus grande aire possible. Il faut prositer de tout ce que les suppositions laissent de libre. Les côtés de la 1^{re} partie du Poligone sont supposés égaux entre eux & d'une égale position, on ne peut plus qu'en rendre le nombre le plus grand qu'il se pourra. Dans la 2^{de} partie il saut rendre les deux côtés égaux les moins inégaux qu'il se pourra à ceux de la 1^{re} partie, & en même temps rendre aussi les angles qu'ils sont avec ceux de la 1^{re} partie, & celui qu'ils sont entre eux les moins inégaux à ceux de cette 1^{re} partie. Par tout cela ensemble le Poligone irrégulier approchera toûjours autant que l'on voudra du régulier, & par conséquent de la plus grande aire qu'il puisse avoir avec le périmetre qu'il a.

De tous les Poligones irréguliers de M. de Cury, il est visible que celui qui a le moins de côtés est un Quadrilatere, car ces Poligones ne peuvent avoir moins de deux côtés dans leur 1^{re} partie, ni plus de deux dans la 2^{de}. C'est cette première espece qui a la moindre aire possible entre tous les Poligones isopérimetres; de-là les aires vont toûjours croif-

sant avec le nombre des côtés.

62 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE

A ces aires croissantes répondent, comme nous venons de le dire, des aires circulaires égales, & ces aires-là ne sont pas sictices ou étrangeres au sujet, puisque réellement tous ces Poligones irréguliers ont seur 1 re partie inscrité ou au moins inscriptible dans un Cercle. Ces dissérents Cercles circonscrits sont plus ou moins grands selon les aires, & y ont un rapport, mais qui variera selon les dissérents Poligones.

On peut donc imaginer des Courbes telles que leurs Coordonnées auroient entre elles les rapports des rayons des Cercles circonscrits aux aires correspondantes chacune dans son Poligone, bien entendu que ces rayons qui sont des grandeurs d'une seule dimension, & qui comme tels ne pourroient être comparés à des aires qui en ont nécessairement deux, seront multipliés par une ligne constante qui sera le Parametre des Courbes. M. de Cury sait une Equation générale, où il comprend tout ce qui peut saire varier les aires des Poligones irréguliers. Ce sont les mêmes choses que nous avons expliquées, mais dont quelques-unes ont dû prendre une sorme ou une expression plus géométrique.

Le tout se réduit à cinq grandeurs, le rayon du Cercle circonscrit, le nombre des côtés de la 1 re partie du Poligone, leur grandeur dans ce Cercle, la portion du Cercle qu'occupe la 1 re partie du Poligone, la grandeur des côtés de la 2 de partie par rapport à ceux de la 1 re. Ces grandeurs, qu'il faut laisser indéterminées dans une Équation générale, la rendent assés compliquée par la nécessité des expressions qu'elles demandent. A mesure qu'on en détermine quelqu'une, on voit naître dissérentes Courbes, dont M. de Cury a donné plusieurs exemples bien choisis, & des Calculs qui ont mérité les Iouanges de l'Académie sur le sçavoir & la grande application

de l'Auteur à toutes les matiéres de Géométrie.

On pourroit ne pas entendre assés sur quoi portent ces derniers termes, si nous n'avertissions que l'Académie avoit déja vû dans cette même année un autre Mémoire de M. de Cury, dont nous n'avons pu rendre compte, parce qu'il

étoit trop purement Algébrique, & rouloit sur une matière abstraite. M. l'Abbé de Bragelongne avoit avancé en 1730* * V. les M. un Théoreme sans démonstration sur le nombre de Points P. 434. doubles dont les Courbes sont susceptibles selon l'ordre dont elles sont. Ce Théoreme nouveau & curieux, & dont il paroît que la vérité doit être assés enveloppée, sut, au jugement de l'Académie, parsaitement démontré par M. de Cury.

M. voir à l'Académie une Quadrature du Cercle, à la-de 1731.

quelle il ne s'est pas trompé, comme la plûpart de ceux qui de 1731.

quelle il ne s'est pas trompé, comme la plûpart de ceux qui de 1731.

entreprennent ce Probleme sans trop sçavoir de quoi il s'agit. p. 107.

Il a bien sçû qu'il ne donnoit qu'une approximation. On en a d'excellentes en nombres, la sienne est d'un autre genre, elle est à l'œil. Après avoir partagé un demi-Cercle en 6 sigures égales, dont 4 sont des Segments, & 2 des Triangles mixtilignes, il change 2 de ses Segments en 2 Triangles mixtilignes d'une autre forme que les premiers, mais d'une superficie égale; ensuite il déplace ces sigures, & les arrange de manière qu'il en forme un Rectangle, à cela près que 2 de ses Segments se croisent tant soit peu, pendant qu'ils laissent d'ailleurs un petit vuide, qui paroît à l'œil faire une compensation. L'Académie a trouvé cette approximation ingénieuse.

Némoire très-confus & très-mal digéré, & dont le stile n'est pas d'un Géometre, où il cherche s'il est possible que le rapport connu de 3 à 1, qui est entre un Cube & une Piramide de même base & de même hauteur, se retrouve entre la superficie quarrée de cette base, & quelque portion de cette superficie qui sera déterminée par une Courbe. C'est-là ce qu'on entend qu'il veut dire. Tous les Géometre:

fçavent que ce rapport est trouvé il y a long-temps par le moyen de la Parabole, mais le Soldat ne connoissoit point la Parabole, & ce n'a été qu'avec une peine infinie & à force de tête qu'il a pu découvrir qu'une Ordonnée de Courbe égale au côté du Cube donné, résoudroit la question qu'il se proposoit. L'ignorance de l'Auteur fait son éloge. C'est par de pareils Ignorants que toutes les Sciences ont dû commencer, & ils pourroient bien être aussi admirables que leurs plus illustres Successeurs.

V. les M. P· 97• Ous renvoyons entiérement aux Mémoires L'Ecrit de M. Nicole sur le Cas irréductible du 3 me degré.

V. les M. p. 244. Celui du même sur les Equations du 3 me degré.

ASTRONOMIE.

ASTRONOMIE.

SUR L'EXCENTRICITE DE LA TERRE ET DES PLANETES INFERIEURES.

N scait assés que le Soleil, autour duquel tournent V. les M. toutes les Planetes, n'est cependant le centre exact du p. 185. mouvement d'aucune d'entre elles. Les Astronomes conçoivent qu'il n'est qu'un foyer commun à dissérentes Ellipses qu'elles décrivent autour de lui, & que par conséquent elles en sont toûjours plus ou moins éloignées dans les différents points de leurs Orbites, ou qu'elles lui sont excentriques, & même plus ou moins excentriques les unes que les autres. Le point qui dans chaque Ellipse est le plus éloigné du Soleil, qu'on nomme l'Aphélie, & le point qui en est le plus proche, ou le *Périhélie*, s'appellent d'un nom commun les Apsides, & la droite qui les joint est la ligne des Apsides. Le centre du Soleil est sur cette ligne, & il est clair qu'il ne la doit pas couper en deux moitiés égales. C'est leur inégalité plus ou moins grande pour chaque Planete ou leur rapport, qui fait la grandeur de son excentricité.

Elle se conclut donc de la figure Elliptique que l'on donne en général aux Orbites des Planetes, & quelque vraisemblable que soit cette supposition, quelque autorisée qu'elle soit par le consentement assés unanime des Astronomes, ce n'est ensim qu'une supposition; & comme les excentricités des Planetes, & sur-tout celle de la Terre, qu'on nomme communément s'excentricité du Soleil, sont des Eléments trèsimportants dans une infinité de Calculs, il vaudroit mieux les avoir par des observations immédiates. Les Philosophes même se fient plus à leurs yeux qu'à leur raison, il est vrai qu'ils sçavent bien voir. M. de Fouchy donne ici d'abord

Hift. 1738.

66 Histoire de l'Academie Royale

une Méthode pour déterminer immédiatement & sans aucune supposition l'excentricité de la Terre, qui est celle dont nous

avons le plus souvent besoin.

La ligne des Apsides de la Terre, qui est un diametre de l'Orbe annuel, étant conçûë divisée inégalement, comme elle l'est, par le centre du Soleil, il est clair que si je puis avoir par observation un espace dans le Ciel, un arc du mouvement d'une Planete, divisé inégalement & en même raison que la ligne des Apsides de la Terre, j'aurai par le rapport connu des deux parties de cet arc, celui des deux parties de la ligne des Apsides de la Terre, c'est-à-dire, l'excentricité de la Terre au Soleil. Quand la Terre est dans son Aphélie au 1er Juillet ou environ, je prends exactement le lieu de Jupiter dans le Ciel; six mois après, la Terre étant dans son Périhélie, je prends encore le lieu de Jupiter, voilà dans le Ciel un arc parcouru par Jupiter, dont les deux extrémités répondent à celles de la ligne des Apsides de la Terre; reste à diviser l'arc comme la ligne des Apsides est divisée par le Soleil. Or j'aurai sûrement sur l'arc le point correspondant à cette division, si j'y puis avoir un point où Jupiter soit vû de la Terre précisément comme il le sergit du Soleil. Ce point ne peut être que celui où sera Jupiter dans fon opposition au Soleil. Donc si entre mes deux observations extrêmes, j'en ai une de Jupiter opposé au Soleil, j'aurai l'arc total de Jupiter divisé selon la même raison que la ligne des Apfides de la Terre. On voit bien par-là quels choix de temps sont nécessaires pour cette détermination.

Ce n'est pourtant pas là à la lettre la Méthode de M. de Fouchy, elle est plus géométrique, mais elle ne roule que sur les mêmes principes. Toutes les mêmes choses étant posées, il forme par les trois observations des Triangles où les deux moitiés inégales de la ligne des Apsides entrent comme côtés ou bases, & la Trigonométrie en donne le rapport par le moyen d'angles connus, & d'un côté connu qui est la distance

de Jupiter au Soleil.

La Méthode de M. de Fouchy, & l'idée simple que nous

DES SCIENCES. en avons donnée, supposent toutes deux que dans le temps des six mois pendant lesquels dure en quelque sorte l'observation totale, le mouvement de Jupiter soit égal & uniforme, car s'il étoit croissant ou décroissant, la correspondance de l'arc décrit par Jupiter, & de la ligne des Apsides de la Terre seroit troublée, ou, ce qui revient au même, les mêmes angles observés dans des temps égaux, ne donneroient pas les mêmes grandeurs. Or il est bien sûr que le mouvement réel des Planetes n'est pas uniforme. Mais ici il ne s'agit que du mouvement de Jupiter pendant six mois. Il fait sa révolution en 12 ans, & par consequent 1 Signe en 1 an, & 15 degrés en 6 mois, & on peut sans erreur sensible prendre fon mouvement pour uniforme pendant cette 24me partie de sa durée. De plus ce mouvement de 15 degrés est coupé en deux parties par la ligne où Jupiter est en opposition avec le Soleil, & s'il y a de l'erreur, elle se distribuë également des deux côtés, de sorte que la proportion des deux parties de la ligne des Apsides de la Terre n'en est point altérée, & c'est cette proportion que l'on cherche uniquement; enfin c'est toûjours dans l'Aphélie & le Périhélie que le mouvement des Planetes est le plus inégal, & s'il y avoit beaucoup d'erreur à craindre, on en seroit quitte pour ne pas saire l'opération présente dans des temps où Jupiter, qu'il faut nécessairement avoir en opposition avec le Soleil, y seroit vers son Aphélie ou son Périhélie. Mais M. de Fouchy trouve que même en ce cas-là on ne se tromperoit que de 13" tout au plus en supposant le mouvement de Jupiter égal, ce qui ne produiroit ici aucun effet sensible. Et comment en produiroit-elle un? on prouve par le Calcul qu'une erreur de 3', infiniment supérieure, n'en produiroit qu'à peine.

Il y auroit encore dans la Théorie de M. de Fouchy une autre source d'erreur à craindre. Il faut que la position de la ligne des Apsides de la Terre y soit bien déterminée, ou ce qui est le même, les points des deux Apsides, tout dépend de-là, & c'est sur quoi les Astronomes ne sont pas d'accord, à un ou peut-être deux degrés près. Mais il sera aisé de voir

que celle incertitude est trop légere pour être dangereuse. On peut supposer sans crainte que l'Aphélie de la Terre est

au 8^{me} du Cancer & le Périhélie à l'opposite.

Quand la Terre est ou précisément ou seulement à peuprès entre son Aphélie & son Périhélie, dans le lieu d'où elle voit Jupiter en opposition, il est certain qu'elle en est plus proche de tout le demi-diametre ou à peu-près de son Orbe annuel, que quand elle étoit dans son Aphélie ou son Périhélie sur une extrémité d'un diametre de cet Orbe, qui est de 66 millions de Lieuës. Donc les apparences, qui dépendent des distances de Jupiter à la Terre, doivent varier. La Latitude de Jupiter, c'est-à-dire, l'éloignement où il paroît être du plan de l'Ecliptique, ou de l'Orbe annuel de la Terre, variera donc, & il est clair que ce doit être selon la raison des distances de Jupiter à la Terre. Par conséquent si la latitude de Jupiter a été observée, & lorsque la Terre étoit dans son Aphélie ou son Périhélie, & lorsqu'elle étoit sur la ligne où Jupiter est en opposition, ces deux dissérentes latitudes donnent la proportion des deux différentes distances de Jupiter à la Terre correspondantes, & enfin en retranchant de la plus grande de ces distances la plus petite, on a la grandeur du rayon de l'Orbe annuel sur lequel étoit la Terre lorsqu'elle a vû Jupiter en opposition. Autant qu'on fera d'opérations semblables, autant on aura de rayons de l'Orbe annuel de la Terre, ce qui serviroit à en déterminer exactement la figure. C'est-là un fruit surnuméraire de la Théorie de M. de Fouchy pour l'excentricité de la Terre.

Cette Théorie, appliquée ensuite aux deux Planetes insérieures, est fort simple. Venus étant dans son Aphélie, on observe exactement son lieu dans le Ciel, & l'on conçoit une ligne tirée de la Terre à ce lieu où est Venus; on en conçoit une autre tirée de la Terre au Soleil, dont le lieu est toûjours bien connu; voilà les deux côtés d'un Triangle qui se forme, dont la base sera la plus grande moitié de la ligne des Apsides de Venus. Dans ce Triangle on a deux angles, le 1 er, celui sous lequel la Terre voit la distance de Venus au Soleil, le 2 d.

ia Terre; il ne faut donc plus, pour résoudre tout le Triangle, qu'en connoître un côté, & l'on connoît pour le moins celui qui est la distance de la Terre au Soleil. On fait la même opération quand Venus est à son Périhélie, & l'on a de même la petite moitié de sa ligne des Apsides, & par conséquent le rapport de ces deux moitiés inégales, ou l'excentricité de Venus. L'intervalle entre les deux opérations sera de plus de 3 mois \frac{1}{3}.

Vers le milieu de cet intervalle Venus doit avoir été nécessairement en conjonction, soit supérieure, soit inférieure, avec le Soleil, puisqu'aux deux extrémités de l'intervalle elle a été la plus éloignée qu'il fût possible d'être en conjonction. Si cette conjonction, qui peut se faire dans tous les points de l'Orbite de Venus, puisqu'elle dépend de la combinaison de son mouvement avec celui de la Terre, s'est faite lorsque Venus étoit dans sa moyenne distance au Soleil, il est certain que dans le temps des deux opérations elle aura été nonseulement sur sa ligne des Apsides, mais encore dans les deux points de cette ligne, l'un le plus éloigné du Soleil, l'autre le plus proche où elle puisse être dans aucune de ses révolutions, & que par conséquent son excentricité y sera mieux marquée. Il sera donc à propos de choisir pour les deux opérations une année où la conjonction de Venus, supérieure ou inférieure, se fasse vers les moyennes distances au Soleil.

M. de Fouchy prouve par le calcul des erreurs possibles en cette matière, qu'elles ne sont nullement à craindre. La position de la ligne des Apsides de Venus dans le Ciel est beaucoup plus douteuse que celle de la ligne des Apsides de la Terre, mais quand on s'y tromperoit de 6 degrés, ce qui

est excessif, on le pourroit encore impunément.

Les opérations seront les mêmes pour Mercure que pour Venus, mais la Méthode s'arrête là, elle ne va point jusqu'aux Planetes supérieures. L'Orbe de la Terre enveloppe ceux de Venus & de Mercure, mais il est enveloppé par tous les autres. Cette différence de position change tout. Si Jupiter,

HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE par exemple, en opposition au Soleil, est dans son Aphélie. il ne pourra être dans son Périhélie qu'en conjonction, & il y sera invisible. Il sera rare qu'il puisse être visible dans l'Aphélie & le Périhélie d'une même révolution, & quand il le sera, il faudra attendre 6 ans d'une opération ou observation à l'autre. Il nous suffit de faire entrevoir combien différent à cet égard les Planetes des deux différents ordres. M. de Fouchy espere cependant découvrir une Méthode qui déterminera aussi sans aucune hipothele les excentricités des Planetes supérieures.

SUR LE MOUVEMENT DES FIXES.

V. les M. p. 273.

N ne peut mesurer aucun mouvement sans le rapporter Ja quelque point fixe, & les premiers Astronomes n'ont pas douté qu'ils n'en euffent autant pour la mesure des mouvements céléfies, qu'ils voyoient d'Étoiles dans le Firmament. On n'a pas joûi fort long-temps de cet avantage, ou de cette * p. 93. & commodité. Nous avons rapporté en 1708 * comment & en quel temps on s'étoit desabusé d'une pensée si naturelle & si conforme au témoignage des yeux. Les Étoiles fixes ne sont plus fixes, elles ont sur les Poles de l'Ecliptique un mouvement d'Occident en Orient qui cause ce qu'on appelle la Précession des Equinoxes. Tout cela a été expliqué dans l'endroit cité.

Il est vrai que les Etosses ne se meuvent qu'assés sentement, -& que par-là elles peuvent encore servir de points fixes pour des mouvements d'une plus grande vitelle, il faut même absolument qu'elles en servent, puisqu'on n'a pas de points plus fixes dans le Citil; mais il faut aussi potti les employer à cet ulage, que l'on connoisse leur mouvement dans toute la précision possible, sur-tout quand on leur rapportera des mouvements qui seront aussi d'une certaine lenteur.

Comme on croit à présent qu'elles ne font que 1 degré en 70 pu 72 ans, il est bon d'avoir des observations éloignées

entre elles de tout ce temps-là, & heureusement on en avoit de seu M. Cassini saites en 1670 à l'Observatoire, dès que ce grand Bâtiment sut achevé; elles en surent presque les prémices. Mais comme le temps qui s'est écoulé depuis est encore assés court par rapport au sujet dont il s'agit, on a jugé qu'il falloit que les observations d'aujourd'hui suppléassent par une extrême exactitude au peu d'intervalle qu'il y auroit

entre elles & les derniéres qui les précédoient.

L'objet des opérations est d'avoir en deux temps assés éloignés la détermination du lieu d'une même Fixe en Longitude, la différence des deux lieux sera le chemin qu'elle aura fait pendant l'intervalle des deux observations. On ne cherche point immédiatement la Longitude ou la Latitude d'une Étoile. On les a beaucoup plus facilement par les Ascensions droites & les Déclinaisons, en supposant l'angle de l'Ecliptique avec l'Equateur connu. On a le lieu de l'Ascension droite d'une Etoile en tel temps que l'on veut, en comparant son passage par un certain Méridien déterminé au passage du Soleil dont on connoît toûjours l'Ascension droite. & l'on a la Déclinaison de l'Étoile en comparant dans un même jour sa hauteur Méridienne à celle du Soleil. Tout cela. ne demande que des opérations simples & communes, mais. qui devenoient difficiles par la rigoureuse précision dont on avoit besoin.

Feu M. Cassini en 1670 avoit choisi Arcturus pour en comparer le passage par le Méridien de l'Observatoire avec celui du Soleil. Les deux passages se sont presque toûjours à des hauteurs dissérentes, ce qui oblige à déplacer la Lunette pour l'un des deux, & peut y causer quelque irrégularité dont on ne s'appercevra pas. M. Cassini prévint cet inconvénient, quoique léger, en choisissant un temps où le Soleil sût dans le même Parallele qu'Arcturus, le mois de Mai, & c'est d'ailleurs un temps favorable aux observations. Le Soleil & Arcturus devoient donc passer par le fil vertical de la même Lunette immobile, & si le centre du Soleil ne passor précisément par le même point de ce fil qu'Arcturus, cela

72 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE ne pouvoit causer aucune erreur dans la dissérence entre ces passages, parce qu'on avoit eu soin de mettre ce sil parsaitement vertical.

La différence de temps entre le passage du Soleil & celui d'Arcturus par le Méridien est une certaine partie, ½ ou ½, &c. de la révolution entière ou du Soleil ou d'Arcturus, & pour avoir exactement la valeur de cette partie, il faut connoître celle de la révolution entière de l'un ou de l'autre de ces Astres, & l'opération n'est finie que quand s'un ou s'autre a été vû de retour au Méridien. On sçait assés que ces deux révolutions ne sont pas égales, que celle du Soleil est la plus longue, & il y faudra avoir égard; mais une attention plus délicate, c'est que ces deux révolutions commençant & finissant en des temps fort différents, car Arcturus ne passera au Méridien qu'à 1 0 heures du soir, par exemple, il est possible que pendant l'une de ces révolutions la Pendule ait eu quelque irrégularité qu'elle n'auroit pas euë pendant l'autre, & peutêtre aura-t-on préféré par hazard la révolution malheureuse. parce qu'on croyoit le choix indifférent, ainsi qu'il le devoit paroître en effet. Ce choix ne se pouvant faire par raison, le seul moyen d'éviter une erreur qui se cacheroit toûjours, est de faire plusieurs opérations consécutives, où l'on se réglera tantôt sur l'une des révolutions, tantôt sur l'autre, & l'on prendra le milieu des résultats. Aussi-bien en pareille matière ne le contenteroit-on pas d'une leule opération.

Telles furent en 1670 les principales précautions, & les plus particulières au sujet, que seu M. Cassini employa à la détermination exacte de l'Ascension droite d'Arcturus. M. Cassini les a toutes répétées 68 ans après au mois de Mai, & a trouvé enfin le point de l'Ascension droite d'Arcturus avancé vers l'Orient de 57 Minutes. Un intervalle de 68 ans n'a pas suffi pour donner le degré entier, & on n'a pas eu la patience de l'attendre.

M. Cassini avoit pris aussi la déclination d'Arcturus, & de ces deux positions de l'Étoile par rapport à l'Équateur, on tire les deux correspondantes qu'elle a par rapport à

l'Ecliptique,

SCIENCES. DES

l'Ecliptique, sa Longitude & sa Latitude, pourvû que l'on connoisse l'angle de l'intersection de l'Ecliptique & de l'Equateur. On n'en auroit pas douté il y a quelque temps, mais à présent les Astronomes commencent à soupçonner assés généralement qu'il va en diminuant. Ce ne peut être que de fort peu, comme de 1 Minute en 100 ans*, & cela * V. l'Hist. ne peut guére tirer à conséquence pour le mouvement des de 1734-Fixes en Longitude, si ce n'est après bien des Siécles. Pour P. 77. & 6. la Latitude des Fixes, elle en seroit essentiellement altérée, puisque l'Écliptique s'approcheroit ou s'éloigneroit toûjours d'une Fixe quelconque, quoique fort lentement encore. Mais enfin cela le vérifieroit par des observations ou extrêmement éloignées les unes des autres, ou d'une précision & d'une finesse qui pourroient tenir lieu d'une grande distance de Siécles.

M. Cassini a voulu commencer à éprouver ce dernier moyen, & découvrir, s'il étoit possible, quelque variation de Longitude ou de Latitude dans les Fixes. Il ne l'a pu qu'en observant avec l'exactitude la plus scrupuleuse des positions d'Étoiles déja déterminées par les Astronomes les plus anciens & les plus sûrs, tels que Ptolemée & Tycho & en comparant à leurs déterminations celles qu'il trouvoit, ou qui avoient été trouvées par les plus habiles Modernes. comme M. Flamsteed. Le résultat d'un long & pénible travail est qu'effectivement il a trouvé des variations dont il

ne paroît pas que l'on puisse douter.

Par le mouvement qui fait la précession des Equinoxes. les Fixes ne peuvent avoir de variation en Latitude, elles n'en peuvent avoir qu'en Longitude, & c'est-à-dire seulement que leur Longitude croît toûjours, mais également & uniformément dans toutes, de sorte qu'elles gardent toûjours la même disposition entre elles, la même configuration.

Par le mouvement qui rapprocheroit sans cesse l'Ecliptique de l'Equateur, les Fixes changeroient toûjours & de Latitude, & de Longitude, mais toutes encore également & uniformément, & leur configuration entre elles ne changeroit point. Mais les variations trouvées par M. Cassini ne

Hist. 1738.

Peuvent appartenir ni à l'un ni à l'autre de ces mouvements, & ce qui décide en un mot, c'est que si quelque Étoile a des variations, une autre n'en a pas, ou les a en sens contraire de ce qu'il faudroit. Les configurations qui devroient être immuables changent. Il y a une Étoile dans l'Aigle, qui, si toutes choses continuënt leur cours, aura à son Occident après un grand nombre de Siécles, une autre Étoile qu'elle a présentement à son Orient.

* p. 76.

Nous avons parlé en 1737*, de l'Aberration apparente des Fixes, découverte dûë au célébre M. Bradley. Par-là il est bien vrai que les Fixes ont des variations tant en Longitude qu'en Latitude, & quoique ce ne soit là qu'une simple apparence, elle suffiroit si elle répondoit à tout. Mais elle dépend, comme on l'a vû, de certains principes, elle est assujettie à des circonstances qui ne quadrent point avec les variations observées par M. Cassini. Toutes les Fixes, par exemple, ont les variations causées par l'Aberration de M. Bradley, elles les ont inégales selon leur position par rapport à l'Écliptique, même selon leur position par rapport au Soleil & à la Terre, &c. Rien de tout cela ne se retrouve ici.

Il faut donc que les variations dont il s'agit, ne tiennent ni aux mouvements réels de la Précession des Equinoxes, & de la diminution de l'obliquité de l'Ecliptique, ni à l'apparence qui sait l'Aberration des Fixes; il saut que ces mêmes variations puissent n'appartenir pas à toutes les Fixes, du moins dans le même temps, & pour tout cela il saut que ce soient des mouvements réels & particuliers, qui rendront

les Fixes encore moins Fixes que l'on ne croyoit.

Le Sisteme des Tourbillons, car on est souvent obligé d'en revenir là, nous offre de lui-même tout ce qu'on peut desirer sur cette matière. Toutes les Fixes sont autant de Soleils, centres, comme notre Soleil, chacun de son Tourbillon, mais centres seulement à peu-près, & qui peuvent se mouvoir autour d'un autre point central général. Le Soleil pourroit lui-même se mouvoir de cette saçon, mais s'il est à cet égard parsaitement immobile, il est plus que vraisem-

DES SCIENCES.

blable que la Loi de la variété infinie qui regne dans la Nature, ne permettra pas qu'ils soient tous de cette exacte immobilité. Il y en aura même qui s'en écarteront jusqu'au point que leurs écarts nous deviendront sensibles, si nous les suivons avec un grand soin. D'ailleurs la compression perpétuelle, l'action réciproque des Tourbillons les uns contre les autres peut très-naturellement dans quelques Tourbillons d'une constitution particulière, jetter hors de leurs places des Soleils, qui y reviendront, si s'on veut, après bien des Siécles. Il ne saut point craindre d'imaginer trop hardiment dans l'immensité de la matière, dans la variété infinie de ses mouvements, & dans l'éternité des Ages; tout ce que nous avons à craindre au contraire, c'est que les bornes infiniment étroites où nous sommes rensermés, ne resserrent toûjours trop nos idées.

SUR L'OBSERVATION DU SOLSTICE D'ETE' de 1738.

ET Article se rapporte assés au précédent. Il s'agit V. les M. d'une Méthode trouvée par M. Mansredi Académicien p. 404. Associé, pour déterminer les Solstices par les Étoiles fixes, & mise en usage cette année par M. Cassini au Solstice d'Eté.

Un mois ou environ avant le Solstice dont le temps est connu à peu-près, on prend exactement la dissérence d'Afcension droite entre le Soleil & une Fixe, ici ç'a été Arcturus. Deux mois après, le Solstice étant arrivé vers le milieu des cet intervalle, on prend encore la dissérence d'Ascension droite entre le Soleil & Arcturus, lorsque le Soleil se restrouve au même Parallele où il étoit dans le temps de la première observation, & il faut qu'il s'y retrouve précisément. Ainsi il sera presque nécessaire que la Lunette soit immobile, comme il a été dit ci-dessus. Le Soleil qui depuis la pre- * p. 71. mière observation s'est élevé d'une certaine quantité jusqu'an point du Solstice, & de-là est descendu de la même quantité :

76 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE jusqu'au point où il a été vû dans la seconde observation. a donc nécessairement coupé cet intervalle en deux moitiés égales lorsqu'il a passé par le point du Solstice, & cela, quoique son mouvement n'eût pas été égal de part & d'autre. ou, ce qui est le même, il a passé par le point du Solstice lorsque cet intervalle a été coupé en deux moitiés égales. Or cet intervalle, c'est la somme des deux différences d'Ascension droite observées entre le Soleil & Arcturus. Donc en coupant cette somme par la moitié, on a une différence d'Ascension droite qui est précisément celle que doivent avoir entre eux le Soleil & Arcturus au moment du Solstice. Il ne faut donc plus qu'avoir observé cette différence vers ce temps-là; selle ne s'est pas trouvée précisément telle qu'on l'a déterminée, un peu de calcul très-aisé en déterminera bien vîte le moment.

Nous avons supposé tacitement que tout le mouvement en Ascension droite qui se fait pendant les deux mois de l'opération totale appartient au Soleil seul, & qu'Arcturus est immobile. Qu'est-ce en esset qu'un mouvement de 7 ou 8 Secondes au plus qu'Arcturus aura eu par rapport à celui du Soleil qui aura été de 60 Degrés? Si l'on veut avoir égard au mouvement d'Arcturus, il est certain qu'il en résulte une difficulté. Arcturus se meut en même temps & du même sens que le Soleil, & par-là sa différence d'Ascension droite avec le Soleil diminuë, le Soleil en est donc plus long-temps à acquérir cette différence d'Ascension moyenne, & pour ainsi dire, Solstitiale, que l'on a déterminée en ne comptant pas sur le mouvement d'Arcturus. & par conféquent ne parviendra pas à avoir cette différence dans le moment déterminé qui devoit être celui du Solstice, mais seulement un peu après.

Cette difficulté contient elle-même sa réponse; car si le Soleil a passé le point du Solstice, il en arrivera plûtôt en même raison au point où il est vû dans la dernière observation, & par conséquent il faut toûjours couper en deux moitiés égales la somme des différences des Ascensions trou-

vées par les deux observations extrêmes.

V. les M.

SUR LA PARALLAXE DU SOLEIL.

L n'étoit pas possible que M. Godin étant au Pérou, ne I songeat à profiter du grand éloignement où il étoit, P. 347. pour travailler à la détermination de la Parallaxe du Soleil. Des Observations correspondantes sur ce sujet ne peuvent jamais se faire en des lieux trop éloignés, puisque toute Parallaxe est la distance des points où l'on rapporte un même objet vû de différents lioux, & que cette distance devient d'autant plus grande & plus sensible que les lieux sont plus différents. Cela est si vrai, que par des observations d'un Astre, du Soleil, par exemple, faites en deux lieux les plus éloignés qu'il se puisse, aux deux Poles de la Terre, on lui trouveroit une Parallaxe double de l'horisontale, que l'on pose cependant pour la plus grande de toutes. Il n'y a point là de contradiction. La Parallaxe horisontale du Soleil est la même chose que l'angle sous lequel seroit vû du Soleil le demidiametre de la Terre, son diametre seroit certainement vû deux fois plus grand; donc il peut y avoir une Parallaxe du Soleil double de l'horisontale. Ce qui fait que l'on n'a que l'horisontale, c'est que l'on ne peut voir le Soleil dans deux lieux du Ciel plus éloignés entre eux que le Méridien & l'Horison, distants de 90 degrés, & que d'ailleurs on n'a point encore fait d'observations de sa Parallaxe de deux lieux de la Terre plus éloignés que de 90 degrés, on n'a pas même été si loin. Ainsi on a toûjours été renfermé pour cette Parallaxe dans une étenduë à laquelle ne répondoit pas seulement un demi-diametre de la Terre entier vû du Soleil, on en a conclu le reste par le calcul, & c'est-là la Parallaxe horisontale. Mais si on observoit de deux lieux éloignés entre eux de 180 degrés, comme les deux Poles, alors ce seroit un diametre de la Terre qui répondroit à cette distance. & la Parallaxe doubleroit. C'est-là absolument la plus grande possible.

K iij

78 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE

Si un Observateur placé dans le Soleil avoit mesuré le demi-diametre de la Terre seulement, & qu'à cause de son extrême petitesse apparente, il s'y sût trompé de quelque chose, il est certain qu'il se tromperoit moins, ou même plus du tout, en mesurant le diametre entier. On ne peut donc avoir des observations d'endroits trop ésoignés, & M. Godin a pris tous les soins qu'il a pu pour s'en procurer qui répondissent à celles qu'il devoit saire au Pérou en 1738.

Il vouloit employer une Méthode directe. Celle de seu M. Cassini ne l'étoit pas, quoique très-ingénieuse, & en même temps très-commode, parce qu'elle ne demande qu'un seul Observateur, & peut être assés répétée*. Ce grand Astronome prenoit par observation la Parallaxe de Mars, d'où il concluoit celle du Soleil, par le moyen du rapport que la Regle de Képler établit entre les distances de Mars, de la Terre & du Soleil. M. Godin a cru pouvoir s'épargner ce circuit. Voici le fondement de sa Méthode.

Un bord du Soleil a passé à Midi par l'ouverture d'une Lunette placée dans le Méridien d'un Lieu, & y a décrit un filet du Micrometre. La nuit suivante une Etoile passe par l'ouverture de la même Lunette restée immobile, & y passe à quelque distance du filet qui avoit été décrit par le bord du Soleil. La même chose s'est faite sous le même Méridien le même jour dans un lieu fort éloigné, on y a observé après le passage du bord du Soleil par le Micrometre celui de la même Étoile. Si dans l'un & l'autre Micrometre elle ne passe pas à la même distance du filet décrit par le Soleil, & certainement elle n'y passera pas si les deux Lieux sont suffisamment éloignés, cette dissérence de distance viendra de la Parallaxe du Soleil, & donnera l'angle sous lequel seroit vû du Soleil l'arc du Méridien intercepté entre les deux Lieux, & par conséquent aussi un arc de 90 ou de

Si les deux observations correspondantes ne sont pas faites sous le même Méridien, car ce seroit une condition trop assujettissante, & qui rendroit la Méthode presque impra-

* V. l'Hist de 1706. p. 97. & s.

180 degrés.

ticable, il y aura une réduction à faire, très-ailée, usitée en une infinité d'occasions, & qui est sans inconvénient.

Le même jour ne sera pas plus nécessaire pour les observations correspondantes que le même Méridien, pourvû que l'on fasse aussi les réductions requises, & qui seront faciles. Il faudroit que dans les deux observations l'Étoile sût dans le même Parallele ou Cercle de Déclination, & il est sûr qu'elle n'y sera pas, si les temps des observations sont éloignés, car les Fixes varient toûjours en déclinaison. Mais on sçait exactement de combien, & c'est toûjours de si peu, que M. Godin trouve que la Claire de la Tête d'Ariès, qui est d'ailleurs une Etoile qu'il juge une des plus propres à cette recherche, ne variera en déclinaison que de 1' 12" en quatre années, sans qu'il y ait une seule seconde d'erreur dans cette détermination. Les autres variations qui peuvent avoir lieu ici. mais qui y auront encore moins d'effet, seront celle des diametres apparents du Soleil qui tient aux différents temps de l'année, mais fort éloignés entre eux, & celle de l'obliquité de l'Ecliptique, qui est d'une prodigieuse lenteur*.

La Méthode réussira d'autant mieux que les deux Lieux de 173,47 seront plus éloignés, & M. Godin croit que les Astronomes ne l'ont négligée jusqu'à présent que parce qu'ils étoient trop voisins les uns des autres. Il viendra donc un temps où elle sera bien utile, & réussira bien parfaitement, il y aura des

Astronomes aux deux Poles.

Comme on voit des Étoiles de jour avec le Telescope. on pourra observer le passage d'une Etoile par le Micrometre peu de temps après celui du Soleil, ce qui sera d'une plus grande commodité, & on aura de plus celle de n'être pas obligé à éclairer les fils du Micrometre.

Nous supprimons d'autres détails curieux & instructifs, mais qui ne sont guére que pour les Astronomes que M. Godin invite à faire essai de sa nouvelle Méthode, ou à travailler en correspondance avec lui.

* V. l'Hife

₽ p. 110.

Ette année M. des Parsieux, dont nous avons déja parlé en 1736*, sit voir à l'Académie un Traité de Trigonométrie rectiligne & sphérique. Il y démontre les propriétés des Triangles Sphériques, en les considérant comme bases d'autant de Secteurs ou Piramides triangulaires, qui ont leurs sommets au centre de la Sphere. On a trouvé que cette Méthode, qui n'est pas nouvelle, avoit été poussée par l'Auteur plus loin qu'elle n'avoit encore été, & que quoiqu'elle l'ait engagé à charger quelques-unes de ses démonstrations d'un asses grand détail, elle lui a fourni le moyen d'en éclaireir & d'en simplifier un plus grand nombre d'autres. En général l'Ouvrage a paru méthodique & utile.

V. les M. p. 209. Ous renvoyons entiérement aux Mémoires Les Recherches de M. le Monnier le fils sur la hauteur du Pole de Paris.

p. 303.

Son Observation des Eclipses d'Aldebaram par la Lune.

p. 331.

L'Ecrit de M. Cassini sur les Variations de la situation & du mouvement de diverses Fixes.

p. 361.

Les Observations du Solftice d'Eté de 1738 par M. fe Monnier le fils.

P. 379.383.

Les Observations de l'Éclipse du Soleil du 15 Août, par M¹² Cassini, de Fouchy, le Monnier le fils.



CHRONOLOGIE.

Le Pere François Meliton de Perpignan, Gardien des Capucins de Ceret en Roussillon, a fait voir à l'Académie un Ecrit qu'il a fait à l'occasion d'un Livre intitulé le Bouclier Grégorien Astronomique. On a trouvé que les remarques, qu'il faisoit sur ce Livre, étoient très-judicieuses. En même temps il a donné les principes de la Correction Grégorienne, le moyen de trouver la véritable Epacte aux années centénaires depuis la Création du Monde jusqu'à 10000 ans après la naissance de J. C. & par conséquent la Pâque & les Fêtes Mobiles à perpétuité, le tout par une Méthode certaine & assets façile.

84 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE

OPTIQUE.

SUR LA REFLEXION, LA REFRACTION, ET LA DIFFRACTION DE LA LUMIERE.

V. les M. p. 1. E Spectre de M. Newton est fort sameux dans l'Optique, & si on veut l'exalter, on peut dire qu'il a sait une

Optique nouvelle,

On fait passer un très-petit trou, percé au volet d'une senêtre de la Chambre obscure, un Rayon du Soleil, auquel on expose un Prisme qu'il traverse en s'y rompant deux sois, l'une sorsqu'il y entre, l'autre sorsqu'il en sort, après quoi il va se jetter sur un papier ou carton blanc, posé à une certaine distance qui le termine. Si le Rayon avoit été immédiatement du trou du volet au carton, & sans se rompre en chemin, il est certain que tous les Rayons partis de tous les points du Soleil s'étant croisés au trou du volet, iroient de-là en divergeant toûjours former sur le carton un espace circulaire rempli d'une sumiére blanche & uniforme, d'autant plus grand que le carton seroit plus éloigné du trou, puisqu'il recevroit la base d'un Cone sumineux dont le sommet seroit au trou. Ce seroit-là une vraye image du Soleil.

Mais il n'en va pas ainsi quand le Prisme est entre le trou & le carton. L'image du Soleil n'est plus ni ronde ni blanche, ni uniformément lumineuse. C'est une Bande oblongue, dont la longueur est cinq fois plus grande que la largeur, divisée transversalement, & perpendiculairement à sa longueur en sept petites bandes paralleles entre elles, dont chacune a sa couleur différente des autres, & bien marquée. Ces couleurs sont rangées selon cet ordre, Rouge, Orangé, Jaune, Verd, Bleu, Indigo, Violet. Il n'y a point de Blanc. C'est cette image du Soleil si désigurée, quoique régulière à sa façon,

que M. Newton a appellée Spectre, d'un mot Latin moins doux & moins familier aux oreilles Françoises que n'auroit

été celui d'Image.

Il faute aux yeuk que le Spectre ne peut être produit que par les Réfractions que le Rayon reçu par le trou avoit souffertes dans le Prisme, mais M. Newton a plus finement apperçû que ce Rayon, quelque étroit, quelque linéaire qu'il pût jamais être, ce qui ne dépend que de la petitesse du trou, devoit toûjours être un faisceau de Rayons qui souffroient des Réfractions inégales, pulsqu'il n'y avoit que cette inégalité qui pût les séparer, causer aux uns un plus grand écart, un moindre aux autres, & pat-là rendre oblong le Spectre, qui 1000000 naturellement eut été rond. Quant à sa largeut, elle ne viett que de l'angle sous lequel se croisent en passant par le trou les Rayons tirés des deux extrémités d'un même diametre du Soleil, & vet angle est d'autant plus petit que le trou l'est davantage. Le Spectre n'est pas seulement oblong, il est colose & différemment coloré en les différentes parties. Donc, a dit M. Newton, aux différentes Réfractions appartiennent différentes couleurs, & il a trouvé de plus par expérience qu'un des Rayons du faisceau total, qui avoit pris une certaine conleur, ne la perdoit plus pour avoir été rompu de nouveau. & la confervoit sans altération. Ce qui lui donne sa couleur, ou plûtôt la fait paroître, c'est d'avoit été léparé des autres, car tous ensemble ne font que la Lumière ou le Blanc, & ce qui sépare un Rayon des autres, c'est qu'il est plus ou mositis réfrangible qu'eux, c'est-à-dire, que tombant sur un Milieu réfringent sous le même angle d'incidence que les autres, il s'y rompt sous un angle dissérent. On entend bien par-là que chaque Rayon coloré a son angle de Réfraction différent de celui de tous les autres différemment colorés.

On voit très-surement quelles sont les couleurs attachées, & invariablement attachées aux Réfrangibilités différentes. Le petit faisceau de Rayons qui a passé par le Prissie, ayant été reçû sur le carton, la figure du Spectre n'a pu être formée oblongue que par des Rayons particuliers séparés les HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE

uns des autres, qui d'un bout à l'autre de la figure, ont eu une Réfraction toûjours croissante, ou toûjours décroissante felon le bout par où l'on a commencé de compter. Le Rouge appartient à la moindre Réfraction, & l'autre extrême, qui est le Violet, à la plus grande. Non-seulement les différentes Bandes colorées du Spectre conservent toûjours le même ordre entre elles, mais elles conservent jusqu'à une certaine inégalité de grandeur, toûjours bien marquée. Tout cela est

d'une régularité qui ne se dément jamais.

* p. 109. & luiv. * p. 107e & luiv.

Mais pourquoi la Réfraction produit-elle des Couleurs. tandis que la Réflexion n'en produit point? Nous avons établi en 1722* & 1723*, d'après M. de Mairan, que la Réfraction n'est qu'une espece de Réflexion, pourquoi une différence entre elles si marquée? c'est ce que M. de Mairan a entrepris d'éclaireir. Il commence à se glisser dans la Phisique même un usage de se contenter de mots au lieu d'explications réelles, l'exemple de l'Attraction si bien reçue chés d'illustres Sçavants est contagieux par l'extrême commodité qu'il donne de satisfaire à tout à peu de frais, & quand on aura renoncé encore davantage aux idées claires & distinctes, ce sera bien alors que Descartes sera véritablement foulé aux pieds. Mais M. de Mairan ne prétend pas se servir des facilités que lui pourroit fournir le déreglement d'aujourd'hui, & il ne traite la Question présente, qu'en s'assujettissant aux plus séveres loix de la Méchanique, on du Cartélianisme.

. Il faut se rappeller tout ce qu'il a dit sur la Réslexion & Tur la Réfraction aux endroits cités ci-dessus, & nous supposerons ici toute cette Théorie. Puisqu'une Sphere à ressort parfait se réfléchit toûjours de dessus un plan inébranlable sous un angle égal à celui de son incidence, il est impossible que plusieurs Globules de Lumière, qu'on doit imaginer à ressort parfait, étant tombés parallelement les uns aux autres sur un plan qu'ils ne peuvent aucunement pénétrer, n'en réfléchissent aussi parallelement, & par conséquent sans se séparer en aucune saçon. La vîtesse horisontale & la verticale.

į. d

qui composent toute incidence oblique, se retrouvent les mêmes après la Réflexion qu'elles étoient auparavant. Mais si ces mêmes Globules, toûjours tombés parallelement sur le plan, peuvent le pénétrer, il y a alors Réfraction, & ce n'est plus la même chose. Le plan est mû par leur vîtesse ou force verticale, & par conséquent cette force est diminuée après le choc, tandis que l'horisontale demeure entière. Leur mouvement après le choc est donc composé de deux forces qui ont entre elles un autre rapport que celui qu'elles avoient auparavant, & comme c'est-là ce qui détermine l'angle de Réfraction, il ne peut jamais être égal à celui d'Incidence. Cet angle ainsi conçû est celui d'un très-petit faisceau de Rayons, il est unique, & l'Image du Soleis qui en résulteroit, seroit ronde, comme celle qui viendroit d'une Réflexion. Mais s'il est possible que les différentes files de Globules qui composent le petit faisceau de Rayons soient différemment altérées par la rencontre du plan réfringent, que le rapport de leur force verticale à l'horisontale, qui doit toûjours y changer, y change différemment, alors if n'y aura plus un même angle de Réfraction pour toutes les files, toutes celles qui pourront avoir leur angle particulier de Réfraction, l'auront, elles se sépareront par conséquent, & il en viendra une Image du Soleil oblongue. Voyons si ce qui est nécessaire pour cet esfet est possible.

Afin que le rapport de la force horisontale à la verticale change disséremment par la Résraction en dissérentes siles, ou, ce qui reviendra au même, en dissérents Globules qui tombent obliquement sur un plan & parallelement entre eux, il faut que leurs forces verticales soient disséremment altérées par le choc du plan résringent, car on sçait que la force horisontale ou parallele au plan demeurera toûjours la même. On sçait aussi que la même résistance du plan affoiblira plus une petite sorce verticale qu'une plus grande. Donc ce sera-là le principe des dissérents angles de Résraction des Globules, pourvû qu'ils ayene par eux-mêmes des forces inégales. Or il seroit très-surprenant, & inoüi en Phisique qu'ils n'eussent

86 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE tous que des forces égales, tous la même masse avec la même vitesse, ou toûjours des masses & des vîtesses en telle proportion qu'elles fissent des produits égaux. Rien ne les obliges à être en équilibre entre eux, ils n'agissent point les uns contre les autres.

En supposant donc cette inégalité de forces, il est évident que la seule disserve d'un Plan inébranlable pour les Rayons ou Globules dans un cas, mobile & pénétrable pour eux dans l'autre, sait que la Réslexion ne les démèle & ne les sépare point, & qu'au contraire la Résraction produit cet esset, s'ils ont des sorces inégales. Il n'y a que la Résraction qui puisse s'appercevoir, pour ainsi dire, de cette inégalité, absolument insensible ou plûtôt nulle pour la Réslexion.

Il n'y a rien qui sépare mieux des Corps, que leur inégalité de forces. De-là vient ce bel ordre & si constant des Cou-

leurs produites par la Réfraction.

La force verticale des Globules étant la seule que la Réfraction altere, se la Réstraction ne la pouvant altérer qu'en la diminuant, il paroît suivre nécessairement de la que dans le mouvement composé du Globule après le moment de la Réstraction, la force horisontale est toujours plus grande par rapport à la verticale qu'elle n'étoit auparavant, que ce mouvement composé s'éloigne donc plus qu'il ne faisoit de la direction verticale, ou, ce qui est le même, que le Rayon doit toujouis se rompre en s'éloignant de la verticale, ou perpendiculaire au plan réstingent. Or tout le monde sçais qu'il se sait des Réstractions tant en s'approchant de cette perpendiculaire qu'en s'en éloignant.

Il est vrai que la Résraction, qui est le choc d'un Rayoti contre un plan mobile, ne peut jamais par elle-même que diminuer la sorce verticale. Mais ce choc est le passinge qué sait un Rayon d'un Milieu dans un autre, & il ne doit pui arriver la même chose, soit que le Rayon ait moins de sactité à traverser le 2^d Milieu que le 1^{er}, soit qu'il en ait davantage. Il saut que cette dissérence inslué sur le nouveau mouvement, ou plus précisément sur la nouvelle viresse verticale que

87

prendra le Rayon dans le nouveau Milieu, & certainement le 2^d cas lui est plus favorable que le 1^{er}. La difficulté est de concevoir une vîtesse augmentée par un Milieu plus aisé. Il y conservera plus long-temps celle qu'il avoit en y entrant, toujours la même, si l'on veut; mais quel sera le principe

d'augmentation?

M. Descartes avoit imaginé, pour expliquer les Couleurs. que les Globules de la Lumiére tournoient chacun sur leur centre, & que ces mouvements de rotation étoient en différentes proportions avec le mouvement direct ou progressif commun à tous. Cette idée, ingénieuse pour le temps où elle fut proposée, mais peu conforme aux expériences que l'on a aujourd'hui, M. de Mairan la transporte à la Question présente, & essaye si elle y pourfoit réussir. Il est vrai que le sens selon lequel se fait une rotation, appartient à une diroction horisontale, en fait en quelque sorte une partie, & gue si un Globule ayant un mouvement direct ou progressif. qui soit horisontal d'Orient en Occident, a en même temps une rotation sur son centre d'Orient en Occident, son mouvement horifontal total en sera plus fort, & que par conséquent si on le compare à un sutre, qui avec le même mouvement direct ait une rotation égale & contraire, il aura plus de force horisontale, quoique par une même obliquité d'incidence sur un plan il ne paroisse avoir qu'une égale force. Sa supériorité ne le déclasera que dans la nouvelle composition de mouvement opérée par la Réfraction, alors le Globule qui par sa rotation avoit le plus de force horisontale, s'éloignera plus de la perpendiculaire au plan que l'autre, qui par-là paroîtra avoir plus de force verticale sans en avoir acquis de nouvelle.

Ce sera la même chose, si sans donner aux Globules dissérentes rotations naturelles sur seurs centres, on conçoit qu'ils n'en prennent qu'à la rencontre du plan & par les inégalités de sa surface, qui seur seront toûjours bien sensibles, quesque

petites qu'elles puissent être.

Mais un inconvénient décisif contre ces deux hipotheles

RR HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE

à la fois, c'est que la séparation des différents Globules, qui, à la vérité, pourroit se faire par la Réfraction, se feroit aussir par la simple Réslexion, ce qui est contre toutes les expériences. Dès que le faisceau de Globules auroit touché le plan inébranlable ou impénétrable, soit qu'ils y apportassent dissérentes rotations, soit qu'ils les y prissent, le sens de ces dissérentes rotations étant augmenté ou sortissé dans les unes par la rencontre du plan, diminué ou affoibli dans les autres, il en résulteroit dissérents mouvements directs des Globules, qui en causeroient la séparation, & par conséquent des Couleurs.

Il est bien certain que la vîtesse verticale des Globules ne peut jamais être augmentée par la rencontre du plan, mais elle peut l'être à l'occasion de cette rencontre, si ce nouveau plan appartient à un Milieu que les Globules traversent avec plus de facilité que celui qu'ils traversoient auparavant. Ce n'est pas même encore que leur vîtesse soit réellement augmentée, elle ne peut être que telle qu'elle étoit dans le Milieu plus difficile à pénétrer d'où ils sortent, & s'ils y ont perdu de la force, ils ne la recouvreront jamais, si la première cause qui les a mis en mouvement a cessé de leur être appliquée. Mais si elle l'est toûjours, on conçoit sans peine que la vîtesse qu'elle leur imprime est inégale selon la dissérente résistance des Milieux qu'ils ont à traverser; que quand elle est moindre, leur vîtesse est plus grande, & au contraire.

Si les Globules de la Lumiére étoient lancés du Soleil jusqu'à nous, ce qui s'appelle émission, ils seroient après un premier jet abandonnés par la force qui les auroit mûs, & ce seroit en ce cas qu'ils ne recouvreroient jamais dans un Milieu des degrés de vîtesse perdus dans un autre. Mais il est beaucoup plus probable que la Lumiére se fasse sentir à nous par pression, c'est-à-dire, qu'il y ait depuis le Soleil jusqu'à nous de longues files continuës de Globules élastiques, dont le premier pressé par l'action du Soleil, transmet cette impression de Globule en Globule jusqu'au dernier qui touche notre œil, ou qui y entre. Dans ce cas la force qui meut les Globules, deux est tosieurs appliqués.

Globules, leur est toûjours appliquée,

Cette

Cette explication si facile & si naturelle de l'augmentation de la vîtesse verticale de la Lumière dans certains Milieux, semble décider absolument pour le Sisteme de la pression contre celui de l'émission. Mais M. de Mairan, qui veut que sa Théorie présente soit indépendante des Sistemes, propose un moyen de la concilier avec l'émission. Nous nous contenterons de ce que nous avons dit, en adoptant l'autre Sisteme qui est le plus satisfaisant. Il a d'ailleurs tant d'avantages sur l'émission, qu'on peut encore lui laisser celui-ci, saus à ne le pas donner tout-à-fait pour exclusif, si l'on ne veut.

Dans le Sisteme de la pression les dissérentes forces ou vitesses des Globules viendront de leur dissérente élassicité, qui est plus que vraisemblable. On y pourra ajoûter avec autant de fondement leur dissérente grosseur, & cela même les rendra encore plus absolument dissérents, & plus sûrement inaltérables après leur séparation, comme ils doivent l'être selon les expériences. Ceux en qui le produit de la masse par la vîtesse est le plus grand, sont les plus forts, & par conséquent ils perdent moins de leur vîtesse verticale en tombant obliquement sur un plan qui leur cede, & ils se détournent moins de leur ligne d'incidence, ou sont moins réfrangibles.

Quand un faisceau composé de ces disférents Globules; tombe sur le plan réfringent, il ne saut pas s'imaginer que de toutes les dissérentes sorces de ces Globules il s'en sorme une moyenne avec laquelle le faisceau total vienne attaquer le plan, & ouvrir, pour ainsi dire, cette porte. Elle n'est pas toute d'une pièce, mais chaque partie en est ouverte ou ensoncée par le Globule qui lui est échu.

La force absoluë de chaque Globule est celle qu'il a par sa masse & par sa vîtesse naturelle, sa force relative au corps sur lequel il tombe, & qu'il doit ébranler, est ce qu'il y a de vertical ou de perpendiculaire dans la direction de son incidence. Comme la sorce absoluë n'est pas la même dans tous les Globules, & que la force relative est la même pour tous ceux d'un même faisceau dans une même incidence, & que les forces absoluës inégales toûjours nécessairement diminuées par la rencontre du plan, le sont donc également dans

Hist. 1738.

HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE drions ich pour un seul Milieu, est cependant un composé de différents: Milieux. Il a: les parties propres, solides, & transparentes, du moins du on des conçoit, d'une certaine ténuité, & dans tous les interstices de ces parties, qui occupent certainement moins d'espace que ces interstices, coule un fluide très-subtil qui les remplit. Il arrive à chaque moment dans d'intérieur du Verre, que des Globules de Lumiére passent ou de ce sluide dans les parties propres du Verre, ou de ces parties dans le fluide; & comme ces parties & le fluide doivent avoir des pénétrabilités, ou réfringences différentes. il on résultera, si elles le sont à un certain point, beaucoup del Réflexions différentes dans l'intérieur du Verre, irrégulières enthé elles, & en une mot une grande perte ou diffipation der Libraicio. Il ne paroît pas que cela arrive, & c'est la marque d'une affés grande homogénétié à cet égard entre les parties propres du Verre, & le fluide qui coule dans les pores. zachten fluide que nous supposons homogene en lui-même. ne l'étoit pas, ce qui est possible; ce leroit encore un principe d'une plus grande dissipation de la Lumière au dedans du Corps, du, ce dui est le même, d'une moindre transmission ân dehors, & d'une moindre transparence. On voit par-là en général de qui rend les Corps transparents ou opaques. On peut memeraifément les faire changer d'état à cet égard, Dill Veire piló devient opaque; qu'on y verse de l'Eau, il redevient transparent, & encore plus si c'est de l'Huile. and blest bien regrain que toute la différente réfrangibilité des Globules, qui ont compolé un-Rayon ou petit faisceau de Rayohs; s'exerce dans l'elpace que le Spectre occupe en longueur. Aux deux extrémités de cette étendue, sont le Rayoniparticulier le moins gompu, & le plus rompu. Quand on vient: à melurer géométriquement cette longueur du Spectre par les angles de Réfraction qui la déterminent, il se trouve que tout le jeu de la diverse réfrangibilité se passe dans une étendue qui n'est que ce que seroit numériquement l'intervalle de 77 à 78. C'est dans cet intervalle que sont compris tous les rapports des différentes réfrangibilités ou vîtesses des Globules. Il ne s'en faudroit guére que 77 ½ &

77 1 ne fussent, même en Géométrie, la même grandeur: cependant ce sont des vîtesses dont la différence est sensible à l'Organe de la Vûë, puisqu'elles font voir des couleurs différentes. On ne devineroit peut-être pas que la très-petite différence de 77 \frac{1}{3} & 77 \frac{1}{2}, représente celle qui est entre le Bleu & le Jaune, mais on a des exemples pareils dans l'Acoustique; deux Cordes ne seront pas prises pour être à l'Unisson, quoique leurs vibrations ne différent que d'une seule sur un grand nombre. Tout le monde sçait que dans le Chatoüillement un petit degré de plus ou de moins fait toute la différence du plaisir à la douleur, sensations qui ne nous paroissent pas différer de degré, mais d'espece, autant qu'il se peut.

On pourroit avec assés de raison ne compter que cinq couleurs dans le Spectre, le Rouge, le Jaune, le Vert, le Bleu, le Violet; car l'Orangé n'est visiblement qu'une nuance du Rouge au Jaune, ou plûtôt un composé des deux. & il en est de même de l'Indigo placé entre le Bleu & le Violet. M. Newton a voulu sept Couleurs qui figurassent avec les sept Tons de la Musique, & l'on s'en est tenu à cette grande autorité. Nous avons rapporté en 1737*, quelques autres * p. 102. doutes sur toute cette matière que l'on s'est un peu pressé & 103. de croire suffilamment mise au net. Les Couleurs primitives ne sont pas encore bien décidées, & le Parallele des Tons & des Couleurs en est encore plus imparfait que nous ne le représentions dans l'endroit cité.

Toûjours est-il bien sûr que les Bandes transversales formées dans le Spectre par les sept Couleurs, si on est attaché à ce nombre, sont fort inégales en largeur, &, à ce qu'il paroît, bizarrement inégales. Le Violet & le Vert sont les plus grandes, l'Indigo & l'Orangé les plus petites. Quoique les limites précises de ces Bandes soient très-difficiles à reconnoître, il y a dans le reste de leur étenduë, sur-tout vers le milieu, des différences bien marquées.

Il faut convenir cependant qu'on ne devineroit pas trop que cela dût être ainsi dans la supposition que les différentes réfrangibilités ou Couleurs viennent des différentes vîtesses. Car ces différentes vîtesses, comprises, si l'on veut, entre

M iii

HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE
77 & 78, sont géométriquement en nombre infini, croiffeant depuis 77 jusqu'à 78 par degrés infiniment petits, & phisiquement ou sensiblement, elles sont du moins en nombre fini prodigieusement grand. Or même en ce dernier cas on ne doit point voir sur le Spectre de grandes places séparées, les unes bien couvertes d'une certaine couleur uniforme, & les autres d'une autre, mais seulement d'un bout à l'autre du Spectre, des nuances très-sines qui se succéderont les unes aux autres presque imperceptiblement, & sans qu'on puisse soupeonner des simites en aucun endroit.

M. de Mairan qui s'est fait à lui-même cette dissiculté, en a bien senti la force. Voici ce qu'on y peut répondre avec

beaucoup de vraisemblance.

Il n'est nullement nécessaire qu'il y ait entre les vitesses des Globules tous les degrés sinis de dissérence possibles. Cela seroit même peu conforme à la Phisique, qui ne soussire guére de régularité si parsaite. Si s'on conçoit les Globules distribués en Especes dissérentes par les vitesses, il peut n'y avoir qu'un aussi petit nombre de ces especes que s'on vous dra, que sept, & encore moins si s'expérience le détermine.

Quand il y auroit entre les Globules plus de différences finies de vitesse que les sept qu'on peut supposer ici, ce ne seroit pas à dire qu'elles sussent toutes sensibles à l'Organe de la Vûë, ou du moins sensibles comme distinctes d'avec toutes les autres. Un certain nombre d'impressions inégales en force, seulement jusqu'à un certain point, ne se feront sentir que comme feroient les plus sortes d'entre elles.

Ce n'est pas proprement de la vîtesse des Globules qu'il s'agit ici, c'est de leur force, du composé de leur masse, & de leur vîtesse. Ce composé peut être toûjours égal, quoique ses deux principes composants varient entre eux à l'insimi. Tous les Globules inégaux en force pourront se réduire par-là à un petit nombre d'especes. Il seroit même possible absolument qu'il n'y en eût point d'inégaux en force, malgré l'inégalité de toutes leurs masses & de toutes les vîtesses.

On a objecté à M. de Mairan, que dans l'apparition subite d'un objet lumineux, telle que l'Emersion d'un Satellite de

Jupiter hors de l'ombre de cette Planete, on devroit voir d'abord le Satellite sous la seule couleur rouge, puisque c'est celle qui répond aux Rayons de la plus grande vîtesse; ensuite on le verroit sous une couleur mêlée de Rouge & d'Orangé, parce que les Rayons Orangés seroient arrivés aussi, &c. Mais on ne voit rien de pareil, le Satellite se montre dès le premier instant sous la couleur du Blanc lumineux formé de l'assemblage de toutes les Couleurs.

Cette objection demande qu'un Objet très-éloigné soit vû dans le même instant qu'il se présente à l'Œil; autrement, s'il a besoin de quelque temps pour se faire voir, ce temps, quelque court qu'il soit, pourra suffire pour laisser aux Rayons colorés, qui différent très-peu en vîtesse, le loisir d'être tous arrivés avant que la sensation se fasse. Or il est certain qu'un Satellite n'est pas vû dès qu'il se présente, puisqu'avec une Lunette de 16 pieds, on le voit 30 Secondes plûtôt qu'avec une Lunette de 10.

Venons maintenant à la Diffraction, que le P. Grimaldi, Jésuite, qui l'a découverte le premier, a donnée pour une quatriéme manière dont se fait la propagation des Rayons. M. Newton a beaucoup enrichi ce sujet après Grimaldi.

On expose au petit trou de la Chambre obscure un Cheveu, un fil horisontal, de sorte qu'un Rayon qui va le frapper, se divise en deux par la rencontre du diametre vertical qui est la grosseur du fil. A quelque distance de-là on reçoit sur un papier blanc l'ombre de la partie du fil frappée par le rayon. On mesure cette ombre, & on la trouve plus grande qu'elle ne devroit être à raison de sa distance au fil. Il est sûr par-là que les Rayons qui ont été Tangents de la circonférence du fil, n'ont pas continué à s'étendre selon cette direction, & l'on conçoit qu'ils se sont, non pas rompus, puisqu'il n'y a point là de nouveau Milieu à traverser, non pas réfléchis, puisque leur direction n'avoit rien de perpendiculaire au fil, mais infléchis, & c'est cette inflexion, quelle qu'en soit la cause, qu'on a appellée diffraction. Il paroît même que cette diffraction se fait sans que les Rayons touchent le fil ou le Corps diffringent, & à quelque

96 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE

petite distance de ce corps. Une vertu attractive ou répulsivé,

quelque qualité occulte viendroit-là bien à propos.

Il y a plus. Des deux côtés de l'ombre du fil projettée sur le papier ou carton, on voit des Couleurs pareilles à celles du Prisme. Un Prisme ne produit qu'une certaine suite de Couleurs, un seul Arc-en-ciel pour abréger l'expression, mais à chaque côté de l'ombre du fil on voit trois Arc-en-ciels bien distincts, & même différents entre eux en ce que les plus proches de l'ombre ont un plus grand nombre de Couleurs. Nous évitons d'entrer dans un plus grand détail.

Pour ne point donner dans les Causes imaginaires, M. de Mairan suppose une Atmosphere très-subtile autour du fil, moyennant quoi tout rentre dans un Méchanisme connu.

L'ombre trop grande à raison de la distance, n'est plus l'ombre du sil, mais celle de son Atmosphere. C'est ainsi que la Lune, qui le plus souvent ne tomberoit pas dans l'ombre de la Terre, tombe dans celle de l'Atmosphere terrestre, qui s'étend plus loin.

L'Atmosphere du fil rompt nécessairement les Rayons, & ce qu'on appelloit diffraction, n'est plus qu'une simple réfraction. L'angle de la Réfraction causée par ce petit Milieu, fera connoître s'il est plus ou moins favorable à la transmission de la Lumière que l'Air, & le fait est qu'il l'est moins, puisque les Rayons vont en s'écartant du fil.

Les couleurs qui paroissent aux deux côtés de l'Ombre, sont encore une preuve qu'il s'est fait des Réfractions dans une matière qui environnoit le fil. Si l'on soupçonnoit qu'elles pussent s'être faites dans le fil même, qui est toûjours fort menu, il n'y auroit qu'à le prendre de Métal, & non pas de Lin ou de Soye, on n'auroit plus sa transparence à craindre.

Il ne doit point paroître étonnant que ces fils ayent une Atmosphere, tous les Aimans en ont une presque visible par l'arrangement que de la limaille de Fer prend autour d'eux. Tous les Corps en prennent une dès qu'ils ont été électrisés, & toutes ces Atmospheres sont aussi presque visibles par des esfets bien marqués. On en a vû mille exemples dans les Volumes précédents. Il est vrai que ces Atmospheres ne paroissent

paroissent pas être naturelles aux Corps, puisqu'elles sont produites par l'électrisation, mais peut-être l'électrisation n'a-t-elle fait que les manissester en leur donnant une détermination de mouvement plus sorte. Ces petites Atmospheres ne nous sont pas encore assés connuës, & en général ce qui nous échappe le plus, c'est le jeu des plus petits Corps, qui est cependant

en quelque sorte l'ame de tout le reste.

Mais enfin quoique les petites Atmospheres soient bien établies, celles du Fil ou du Cheveu fouffriroient encore bien des difficultés. Les réfractions qui s'y seroient faites, auroient certainement produit ces Couleurs qui sont aux deux côtés de l'Ombre; mais ces trois ordres de Couleurs, ces trois Spectres distincts sont un effet bien plus embarrassant. Le premier, qui est simple, s'explique sans peine par une Atmosphere uniforme en densité, toûjours également résistante à la Lumiére; mais le second demande une Atmosphere non uniforme, qui ait par rapport à la Lumière trois degrés de résistance différents, chacun dans une Couche Sphérique distincte. Il en va de même du troisiéme ordre de Couleurs ou Spectre. Cela est bien composé pour l'Atmosphere d'un Cheveu, mais M. de Mairan répond que l'on n'eût jamais cru que le plus petit Rayon qui puisse passer par un trou qu'a fait une pointe d'Aiguille, fût formé de Rayons de tant de Couleurs différentes. Un des fruits des nouvelles découvertes doit être de nous préparer à en faire encore sans une certaine surprise beaucoup d'autres aussi surprenantes en ellesmêmes.

Mais M. de Mairan prétend bien en venir à quelque chose de plus précis sur cette matière. Il donne déja d'avance une légere idée d'expériences nouvelles dont il espere tirer des éclaircissements. Par la supposition du simple Méchanisme, & par l'Art moderne des expériences, on est, selon toutes les apparences sur les bonnes voyes de la Phisique, mais on ne fait presque encore que commencer à y être.

98 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE



MECHANIQUE.

SUR L'ACTION D'UNE BALLE DE MOUSQUET

Qui peut percer un Corps solide sans le mouvoir sensiblement.

V. les M. p. 147.

TNE Porte qui tourne très-librement sur ses Gonds, sera déterminée à y tourner, & à faire, pour ainsi dire, quelques pas d'un sens ou du sens opposé, pour peu qu'on la pousse du bout du doigt; cette impulsion n'est que d'un moment, & très-légère. Que l'on tire un coup de Mousquet contre cette même Porte, il pourra arriver qu'elle soit percée de part en part, sans tourner aucunement sur ses Gonds, sans prendre à cet égard aucun mouvement, du moins sensible. Pourquoi n'a-t-elle pas tourné sur ses Gonds, & même trèswîte? On dira que toute l'action de la Balle de Mousquet a été employée à percer la Porte; mais il est impossible qu'elle y ait été employée toute entière. On concevroit tout au plus que quand la Balle a une fois pénétré dans l'épaisseur de la Porte, elle ne fait plus que la percer sans la pousser, encore cela ne seroit-il pas bien certain, mais du moins la Balle a eu un premier instant où elle n'a fait que toucher la Porte sans y pénétrer, & alors elle n'a dû que la pousser, & avec une force incomparablement plus grande qu'aucune Main n'auroit jamais pû faire. Ma Main n'auroit étéappliquée qu'un instant à la Porte, la Balle ne l'aura pas été moins, cet instant est indivisible. Pourquoi donc encore une fois la Porte n'at-elle pas tourné? Voilà la question, dont de très-habiles gens ont mieux senti la difficulté qu'ils ne l'ont résoluë.

M. Camus a entrepris de la résoudre par voye de Calcul

Algébrique & Analitique, nous la confidérerons par le Phifique qui y entre nécessairement. Le Phisique fait mieux voirpourquoi & comment une Chose est, & le Calcul jusqu'où elle s'étend, & quelles en peuvent être les variations.

Il nous paroît que toute la Solution de la question présente dépend d'un principe un peu paradoxe, mais établi
dans les Eléments de la Géométrie de l'Insini, c'est que nulle
impulsion, quelque courte, quelque instantanée qu'elle paroisse, ne se fait en un temps infiniment petit; tout esset
demande un temps sini. Il en faut donc un pour pousser la
Porte avec la main, quelque peu que ce soit. Puisque ce
temps est sini, un autre temps peut être plus court, & celui-là
ne sussinité pas pour pousser la Porte. Or le temps pendant
lequel une Balle, que sa vîtesse rend capable de percer la
Porte, fera, si s'on veut, une ligne de chemin, est prodigieusement court, & il peut fort aisément l'être plus que le
temps nécessaire pour pousser la Porte de la quantité d'une
ligne. Donc la Balle à cause de sa grande vîtesse ne poussera
point la Porte, & à cause de cette même vîtesse la percera.

Dès que la Balle a pénétré le moins du monde dans l'épaisseur de la Porte, elle perd toûjours de sa vîtesse par l'action de percer, & elle en peut perdre au point qu'elle n'aura plus que celle qui n'étant plus trop grande ne sera que pousser.

Mais il faut considérer en quel temps cela arrive.

Si c'est précisément lorsque l'épaisseur de la Porte a été entiérement traversée, la Balle qui a toûjours percé jusque-là pousse dans ce dernier moment, & ce sera le même cas que si la Balle mûë d'une certaine vîtesse déterminée avoit choqué un Corps en repos d'une certaine masse. L'esse suivra les soix du choc des Corps parsaitement durs, ou sans Ressort.

Si la Balle n'a pas la force de traverser toute l'épaisseur de la Porte, elle pousse en cessant de percer, & pousse d'autant plus qu'il lui reste encore plus de vîtesse, ou qu'elle a eu une plus grande vîtesse primitive, car quoiqu'arrêtée dans l'action de percer, elle se meut encore, parce qu'elle suit la Porte poussée qui lui cede.

Nij

100 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE

Il est clair que si la Balle traverse toute l'épaisseur, & va au de-là, elle ne pousse point, & est d'autant plus éloignée de le pouvoir qu'elle a eu primitivement une plus grande vîtesse. Il faut se souvenir qu'il s'agit toûjours de pousser sensiblement.

Tout cela établi, c'est maintenant à l'Analise Algébrique à opérer, quoiqu'il lui arrive assés souvent d'opérer avant que d'avoir trop établi les idées Phisiques; il sembleroit presque

qu'elle voulût ne les devoir qu'à elle-même.

Comme la vîtesse de la Balle dans l'épaisseur de la Porte est toûjours décroissante à cause de la résistance continuelle des fibres du bois, on ne peut calculer cette vîtesse qu'en la réduisant à ses Infiniment petits, inégaux entre eux, mais dont chacun sera une petite vîtesse uniforme d'un instant. La perte de vîtesse que fera la Balle dans un instant quelconque sera d'autant plus grande que cet instant sera plus long, la réfiftance des fibres du bois plus grande, & la masse de la Balle plus petite. La vîtesse acquise par la Porte dans le même instant sera d'autant plus grande que cet instant sera plus long, la résistance des fibres plus grande; car on a vû que ce n'est qu'en vertu de cette résistance que la Porte peut être poussée, & enfin d'autant plus que la masse de la Porte sera plus petite. Un temps étant toûjours d'autant plus grand que l'espace parcouru est grand, & la vîtesse petite, chaque instant du mouvement de la Balle en perçant la Porte sera d'autant plus grand que l'espace traversé par la Balle sera plus grand, & sa vîtesse plus diminuée par celle que la Porte aura prise. Ce sont-là trois Eléments sur lesquels roule tout le Calcul de M. Camus.

Il n'y a plus qu'à faire telles suppositions qu'on voudra fur la masse & sur la vîtesse de la Balle, sur la masse de la Porte, sur la résistance des Fibres du bois, en un mot à donner des corps Phisiques à ces especes d'Estres Métaphisiques, dont on a tous les rapports dans sa main. On verra par l'évaluation précise de toutes les quantités que la Porte est toûjours réellement poussée, & l'on distinguera aisément les cas où elle l'est si peu que les yeux ne s'en apperçoivent pas. On pourra même, en la supposant immobile, ce qui arriveroit si sa masse étoit infinie, déterminer de combien la Balle en pénétreroit plus avant dans le bois.

SUR LE CONFLUENT OU JONCTION DES RIVIERES.

UAND deux Riviéres se rencontrent, il faut qu'elles V. les se joignent pour aller desormais ensemble avec une p. 299. direction commune, qui ne sera ni l'une ni l'autre des deux différentes qu'elles avoient auparavant. L'angle du Confluent, c'est-à-dire, celui sous lequel les deux Rivières se rencontrent. étant posé, il est clair que si elles se rencontrent avec des forces parfaitement égales, la direction commune qu'elles prendront divisera cet angle exactement en deux moitiés égales, mais hors de ce cas-là, qui est unique & extrêmement rare, l'angle ne sera point divisé également, parce que la direction commune formée ou résultante des deux particuliéres, tiendra plus de celle qui aura appartenu à la Riviére plus forte que de l'autre, & cela d'autant plus que l'inégalité de forces sera plus grande. Donc la direction commune s'approchera plus de l'une des deux particulières que de l'autre, donc elle ne coupera pas en deux également l'angle du Confluent formé par ces deux directions. Il s'agit ici de déterminer en général quelle sera la division de cet angle, ou, ce qui est le même, la position de la direction commune. Voici comment M. Pitot parvient géométriquement à cette détermination assés délicate.

Les deux Riviéres ne prennent une direction commune qu'après avoir en quelque sorte combattu, & s'être mises en équilibre, de maniére qu'il n'y aura plus de combat, & qu'elles suivront passiblement le même cours, la ligne de la direction commune est l'axe de cet équilibre, puisqu'il se fait à ses deux côtés, & sur lui, comme sur une suite continuë de points. d'appui. Les deux forces des deux Rivières sont donc égales aux deux côtés de la ligne de direction commune, & il ne faut plus que les exprimer algébriquement. Ce sont l'une & l'autre les produits de trois quantités, 1° la masse d'eau de l'une ou de l'autre Rivière, 2° sa vîtesse, 3° sa distance à l'axe de l'Equilibre, car cette distance est à considérer toutes les fois qu'il s'agit d'équilibre. Or ici l'axe d'Equilibre est la même ligne que la direction commune.

De ces trois quantités les deux 1 res sont connuës ou supposées connuës. Reste la 3 me que s'on tirera aisement d'une Equation algébrique. La distance de s'une des Rivières, ou plûtôt celle de son action sur s'axe d'Equisibre étant perpendiculaire à cet axe, ou à la ligne de la direction commune, ce sera aussi le Sinus de s'angle que fait avec cette direction la direction primitive de la Rivière. On aura donc s'une des deux parties de l'angle du Conssuent divisé par la direction commune, & s'on aura en même temps s'autre partie.

Si les forces que les deux Rivières ont par elles-mêmes; c'est-à-dire, les produits des masses par les vitesses, sont des quantités égales, il est évident que la direction commune divise en deux moitiés égales l'angle du Confluent.

Pour prendre de tout ceci une idée encore plus nette, il sera bon de voir quelle sera la position de la direction commune par rapport aux directions particulières ou primitives, toûjours dans la supposition de cette égalité des forces des Rivières, mais en y ajoûtant celle de dissérents angles du Confluent.

Si cet angle est infiniment petit ou aigu, la direction commune sera infiniment inclinée, ou, ce qui est le même, parallele aux deux directions particulières, ou même confondue avec elles.

Si l'angle du Confluent est droit, la direction commune fait un angle de 45 avec chacune des deux particulières.

Si l'angle du Confluent est infiniment obtus, c'est-à-dire, si les directions des deux Rivières ne font qu'une même ligne droite, si elles se rencontrent de front, on concevra

ou qu'il ne se sorme point de direction commune, ou que s'il y en a une, elle traversera les deux Riviéres perpendiculairement à l'une & à l'antre des deux directions particuliéres.

Donc la direction ayant commencé dans le 1 et des deux cas extrêmes par avoir la même position que les directions particulières, & finissant dans le 2^d cas par en avoir une la plus opposée à la leur qu'il soit possible, il faut que dans tous les cas moyens, à commencer par le 1er extrême, elle en ait une toûjours plus différente, & en un mot d'autant plus 'différente que l'angle du Confluent sera plus grand.

Si l'on ne suppose plus l'égalité des forces naturelles des deux Riviéres, il est clair en général que la direction commune n'aura plus la même position à l'égard des deux particulières, mais qu'elle se portera vers le côté le plus fort.

La direction commune des deux Rivières étant déterminée & connuë, la vîtesse commune qu'elles prendront ne l'est pas encore. Cette vitesse sera, comme dans tous les mouvements composés, moindre que la somme des deux vîtesses primitives, & voici comment M. Pitot le prouve. La vîtesse des Rivières dépend uniquement de la pente du terrain où elles coulent. Que cette pente immédiatement après la jonction soit la même qu'elle étoit immédiatement auparavant, il y aura égalité entre la somme des deux masses d'eau multipliées chacune par la vîtesse particulière qu'elle avoit avant La jonction, & la somme des mêmes deux masses multipliée par la vîtesse commune qui sera après la jonction. De cette égalité exprimée algébriquement, on tire la valeur de la vîtesse commune, moindre que la somme des deux particulières & primitives.

Cela paroît bien contraire à ce que nous avons dit en 1710*, que l'union de deux Riviéres les fait couler plus vîte. Mais il n'étoit question alors que de causes Phisiques particulières que nous ne considérons pas ici. Elles se combinent nécessairement avec le pur géométrique, & le dérangent louvent beaucoup.

1104. HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE

Nous avons supposé pareillement que les Rivières se joignoient dès qu'elles se rencontroient. Il s'en faut bien que ce ne soit là une vérité exacte. M. Pitot remarque que des Rivières peuvent faire jusqu'à 1 o Lieuës sans se mêler entiérement.

Ie Chevalier de Pontis, Enseigne des Galeres du Roy, a envoyé à l'Académie un Mémoire sur la Force des Cordes, où il rapporte un grand nombre d'expériences qu'il a imaginées & executées avec beaucoup de soin & d'adresse, & répétées plusieurs sois. Il en résulte la même conséquence que d'un Mémoire de M. de Reaumur dont nous avons parlé en 1711*; parce que les Cordes sont tortillées, elses en ont moins de force. M. de Pontis s'est rencontré dans quelques raisonnements avec M. de Reaumur, & en a ajoûté de nouveaux à cette Théorie. On a cru qu'en la suivant avec le même ordre & la même justesse, il parviendroit à perfectionner la fabrique des Cordes, ce qui seroit d'une très-grande utilité pour la Marine.

* p. 91.

V. les M. p. 159. Ous renvoyons entiérement aux Mémoires L'Ecrit de M. Clairaut sur les Centres d'Oscillation dans des Milieux résistants.

E' L O G E

M. BOERHAAVE.

ERMAN BOERHAAVE nâquit le dernier de Dé-cembre 1668 à Voorhout près de Leyde, de Jacques Boërhaave, Pasteur de ce petit Village, & d'Agar Paalder. Sa famille étoit originaire de Flandre, anciennement établie à Leyde, & d'une fortune très-médiocre. Dès l'âge de 5 ans. il perdit sa Mere, qui laissoit encore trois autres Enfants. Un an après le Pere se remaria, & six nouveaux Enfants augmentérent sa famille. Heureux les Pays où le luxe & des' mœurs trop délicates n'en font point craindre le nombre! Il arriva encore une chose qui seroit assés rare dans d'autres Pays, & dans d'autres mœurs, la seconde femme devint la Mere commune de tous les Enfants de son Mari, également occupée de tous, tendrement aimée de tous.

Le Pere. & par un amour naturel, & par une économie nécessaire, étoit le Précepteur des Garçons aussi long-temps, qu'il pouvoit l'être. Il reconnut bientôt dans Herman des dispositions excellentes, & il le destina à remplir une place comme la sienne. Son ambition ne prenoit pas un plus grand. vol. Il lui avoit déja appris à l'âge de 11 ans beaucoup de Latin, de Grec, de Belles Lettres, & dans le même temps qu'il lui formoit l'esprit, il avoit soin de lui fortifier le corps par quelqu'exercice modéré d'Agriculture, car il falloit que

la bonne éducation coûtât peu.

Cependant vers l'âge de 14 ans le jeune Boërhaave fut attaqué d'un Ulcere malin à la Cuisse gauche, il fut tourmenté pendant près de quatre ans & du mal & des remedes, enfin après avoir épuilé tout l'art des Médecins & des Chirurgiens, il s'avisa de se faire de fréquentes fomentations avec de l'Urine où il avoit dissous du Sel, & il se guérit lui-même; présage, si l'on veut, de l'avenir qui l'attendoit.

Hift. 1738.

106 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE

Cette longue maladie ne nuisit presque pas au cours de ses Etudes. Il avoit par son goût naturel trop d'envie de sçavoir, & il en avoit trop de besoin par l'état de sa fortune. Il entra à 14 ans dans ses Ecoles publiques de Leyde, il passoit rapidement d'une Classe dans une plus élevée, & partout il enlevoit tous les Prix. Il n'avoit que 15 ans quand la mort de son Pere le laissa sans sécours, sans conseil, sans bien.

Quoique dans ses études il n'eût pour dernier & principal objet que la Théologie, il s'étoit permis des écarts assés considérables vers une autre Science extrêmement dissérente, vers la Géométrie, qu'il auroit presque dû ne connoître que de nom. Peut-être certains Esprits saits pour le Vrai scavent-ils par une espece d'instinct, qu'il doit y avoir une Géométrie, qui sera quelque chose de bien satisfaisant pour eux, mais ensin M. Boërhaave se sentit forcé à s'y appliquer sans aucune autre raison que celle du charme invincible qui l'attiroit. Heureusement ce sut-là pour lui après la mort de son Pere une ressource qu'il n'avoit pas prévûë. Il trouva moyen de subsister à Leyde, & d'y continuer ses études de Théologie en enseignant les Mathématiques à de jeunes gens de condition.

D'un autre côté la maladie dont il s'étoit guéri, lui sit faire des résexions sur l'utilité de la Médecine, & il entreprit d'étudier les principaux Auteurs dans ce genre, à commencer par Hippocrate, pour qui il prit une admiration vive & passionnée. Il ne suivit point les Professeurs publics, il prit seulement quelques-unes des Leçons du fameux Drelincourt, mais il s'attacha aux Dissections publiques, & en sit souvent d'Animaux en son particulier. Il n'avoit besoin que d'apprendre des saits qui ne se devinent point, & qu'on ne sçait qu'imparsaitement sur le rapport d'autrui, tout le reste, il se l'apprenoit sui-même en sisant.

Sa Théologie ne laissoit pas d'avancer, & cette Théologie, c'étoit le Grec, l'Hébreu, le Chaldéen, la Critique de l'Ancien & du Nouveau Testament, les anciens Auteurs Ecclésiastiques, les Commentateurs modernes. Comme on le

101

eorinoissoit capable de beaucoup de choses à la fois, on sui avoit conseillé d'allier la Médecine à la Théologie, & en esset il seur donnoit la même application, & se préparoit à pouvoir remplir en même temps les deux sonctions les plus indispensablement nécessaires à la Société.

Mais il faut avoiier que quoiqu'également capable de toutes les deux, il n'y étoit pas également propre. Le fruit d'une valle & profonde lecture dans les matières Théologiques avoit été de lui perhader que la Religion très-simple au sortir, pour ainsi dire, de la bouche de Dieu, étoit présentement défigurée par de vaines, ou plûtêt par de vitieules subtilités philosophiques, qui n'avoient produit que des dissentions éternelles, & les plus fortes de toutes les haines. Is vouloit faire un Acte public sur cette Question, Pourquoi le Christianisme prêché autrefois par des Ignorants, avoit fait tant de progrès, et en faisoit aujourd'hui si pen, prêché par des Seavants! On voit assés où ce Sujet, qui n'avoit pas été pris au hazard, devoit le conduire, & quelle cruelle Satire du Ministere Ecclésiastique en général y étoit renfermée. Pouvoit-il avec une façon de penser si singulière exercer ce Ministère tel qu'il le trouvoit? Pouvoit-il espérer d'amener, un seul de ses Collegues à son avis? N'étoit-it pas sûr d'une guerre générale déclarée contre lui, & d'une guerre Thúologique?

Un pur accident, où il n'avoit rien à se reprocher, se joignit apparemment à ces réslexions, & le détermina absolument à renoncer au Ministère, & à la Théologie. Il voyageoit dans une Barque, où il prit part à une conversation qui rouloit sur le Spinosisme. Un Inconnu plus orthodoxe qu'habile, attaqua si mal ce Sisteme que M. Boërhaave sur demanda s'il avoit sû Spinosa. Il sut obligé d'avoiier que non, mais il ne pardonna pas à M. Boërhaave. Il n'y avoit rien de plus aisé que de donner pour un Zelé & ardent désenseur de Spinosa, celui qui demandoit seulement que l'on connût Spinosa quand on l'attaquoit; sussi le mauvais raissonneur de la Barque n'y manqua-t-il pas, le Public, non-seulement très-susceptible, mais avide de mauvaises impressions,

108 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE

le seconda bien, & en peu de temps M. Boërhaave sut déclaré Spinosiste. Ce Spinosiste cependant a été toute sa vie sort régulier à certaines pratiques de piété, par exemple, à ses Prieres du matin & du soir. Il ne prononçoit jamais le nom de Dieu, même en matière de Phisique, sans se découvrir la tête, respect qui, à la vérité, peut paroître petit, mais qu'un hipocrite n'auroit pas le front d'affecter.

Après son aventure, il se résolut à n'être desormais Théologien qu'autant qu'il le falloit pour être bon Chrétien, & il se donna entiérement à la Médecine. Il n'eut point de regret à la vie qu'il auroit menée, à ce Zele violent qu'il auroit fallu montrer pour des opinions sort douteuses, & qui ne méritoient que de la tolérance, à cet esprit de parti dont il auroit dû prendre quelques apparences sorcées, qui

lui auroient coûté beaucoup, & peu réuffi.

Il sut reçû Docteur en Médecine l'an 1693, âgé de 25 ans, & ne discontinua pas ses Leçons de Mathématique, dont il avoit besoin en attendant les Malades qui ne viennent pas si-tôt. Quand ils commencérent à venir, il mit en Livres tout ce qu'il pouvoit épargner, & ne se crut plus à son aise que parce qu'il étoit plus en état de se rendre habile dans sa Prosession. Par la même raison qu'il se faisoit peu à peu une Bibliotheque, il se sit aussi un Laboratoire de Chimie, & quoiqu'il ne pût pas se donner un Jardin, il étudia beaucoup la Botanique.

Si l'on rassemble tout ce qui a été dit jusqu'ici, on sera sans doute étonné de la quantité de connoissances dissérentes qui s'amassoient dans une seule tête. Que séroit-ce donc si nous osions dire qu'il embrassa jusqu'à la Jurisprudence, & à la Politique? Il y a des Esprits à qui tout ce qui peut être sçû convient, & qu'une grande facilité de compréhension, une mémoire heureuse, une lecture continuelle, mettent en état d'apprendre tout. Peut-être ne seront-ils guére qu'apprendre, que sçavoir ce qui a été sçû par d'autres, mais ils sçauront eux seuls ce qui a été sçû par un grand nombre d'autres séparément, & il ne seur arrivera pas, comme à ceux

SCIENCES. du caractere opposé, d'être d'un côté de grands Hommes, & de l'autre des Enfants.

Sa réputation augmentoit assés vîte, & sa fortune fort lentement. Un Seigneur, qui étoit dans la plus intime faveur de Guillaume III, Roi d'Angleterre, le sollicita par de magnifiques promesses à venir s'établir chés lui à la Haye, mais le jeune Médecin craignit pour sa liberté, quoique peut-être avec peu de raison, & il refusa courageusement. Les Lettres. les Sciences forment assés naturellement des Ames indépendantes, parce qu'elles modérent beaucoup les desirs.

M. Boërhaave eut dès-lors trois Amis de grande considération, M. Jacques Trigland célébre Professeur en Théologie, & Mr. Daniel Alphen, & Jean van den Berg, tous deux élevés aux premières Magistratures, qu'ils exercoient avec beaucoup d'honneur. Ils avoient presque deviné le mérite de M. Boërhaave, & ce fut pour eux une gloire dont ils eurent lieu dans la suite de se sçavoir bon gré, & pour hii un sujet de reconnoissance qu'il sentit toûjours vivement. M. van den Berg lui proposa de songer à une place de Professeur en Médecine dans l'Université de Leyde, & l'effraya par cette propolition qu'il jugea auffi-tôt trop téméraire & trop ambitieuse pour lui, mais cet Ami habile & zélé, qui se crut assés fort par son crédit, & encore plus par le Sujet pour qui il agiroit, entreprit l'affaire, & elle fut faite en 1702.

Devenu Professeur public, il fit encore chés sui des Cours particuliers, qui sont & plus instructifs, & plus fréquentés, &, pour tout dire, plus utiles au Maître. Le succès de ses Leçons fut tel, que sur un bruit qui courut qu'il devoit passer ailleurs, les Curateurs de l'Université de Leyde sui augmentérent considérablement ses appointements, à condition qu'il ne les quitteroit point. Leur sage économie sçavoit calculer ce qu'il valloit à leur Ville par le grand nombre

de ses Ecoliers.

Les premiers pas de la fortune une fois faits, les suivants furent rapides. On lui donna encore deux places de Professeur. 110 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE

l'une en Botanique, l'autre en Chimie, & les honneurs, qui ne sont que des honneurs, comme les Rectorats, ne sui furent

pas épargnés.

Ses fonctions multipliées autant qu'elles pouvoient l'être, attirérent à Leyde un concours d'Étrangers qui auroit presque suffi pour enrichir la Ville, & assurément les Magistrats ne se repentirent point d'avoir acheté cher l'assurance de posséder toûjours un pareil Professeur. Tous les États de l'Europe lui fournissoient des Disciples, l'Allemagne principalement, & même l'Angleterre, toute sière qu'elle est, & avec justice, de l'état florissant où les Sciences sont chés elle. Quoique le lieu où il tenoit chés lui ses Cours particuliers de Médecine ou de Chimie sût asses grand, souvent pour plus de sûreté on s'y faisoit garder une place, comme nous saisons ici aux Spectacles qui réussissent

Il n'est pas étonnant que dans les Siécles où les Établissements publics, destinés aux soibles Sciences d'alors, étoient sort rares, on se soit rendu de tous les Pays de l'Europe auprès d'un Docheur devenu célébre, que quelquesois même on l'ait suivi jusque dans des Solitudes, sorsqu'il étoit chassé des Villes par la jalousie, & la rage de ses Rivaux. Mais aujourd'hui que tout est plein de Colleges, d'Universités, d'Académies, de Maîtres particuliers, de Livres qui sont des Maîtres encore plus sûrs, quel besoin a-t-on de sortir de sa Patrie pour étudier en quelque genre que ce soit! Trouvera-t-on ailleurs un Maître si supérieur à ceux que s'on avoit chés soi! Sera-t-on sussilamment récompensé du voyage! Il n'est guére possible d'imaginer sur ce point d'autre cause que les talents rares & singuliers d'un Prosesseur.

Il ne sera point obligé à inventer des Sistemes nouveaux, mais il le sera à posseder parfaitement tout ce qui a été écrit sur sa Science, à porter de la lumière par-tout où les Auteurs originaux auront, selon seur coûtume, laissé beaucoup d'obscurité, à rectifier seurs erreurs, toûjours d'autant plus dangereuses, qu'ils sont plus estimables; ensin à resondre toute la Science, si on peut espérer, comme on le peut presque

todjours, qu'elle sera plus aisée à saisir sous une forme nouvelle. C'est ce qu'a sait M. Boërhaave sur la Chimie, dans les deux Volumes in-4° qu'il en a donnés en 1732. Quoiqu'on l'est déja tirée de ces ténébres mistérieuses où elle se retranchoit anciennement, & d'où elle se portoit pour une Science unique, qui dédaignoit toute communication avec les autres, il sembloit qu'elle ne se rangeoit pas bien encore sous les soix générales de la Phisique, & qu'elle prétendoit conserver quelques droits & quelques privileges particuliers. Mais M. Boërhaave l'a réduite à n'être qu'une semple Phisique, claire, & intelligible. Il a rassemblé toutes les sumiéres acquises depuis un temps, & qui étoient consusement répanduës en mille endroits dissérents, & il en a sait, pour ainsidire, une Illumination bien ordonnée, qui offre à l'Essprit un magnisque Spectacle.

Il faut avoüer cependant que dans cette Phisique ou Chimie si pure, & si lumineuse, il y admet l'Attraction, & pour agir avec plus de franchise que l'on ne fait assés souvent sur cette matière, il reconnoît bien sormellement que cette Attraction n'est point du tout un principe Méchanique. Peut-être la croiroit-on plus supportable en Chimie qu'en Astronomie, à cause de ces mouvements subits, violents, impétueux, si communs dans les opérations Chimiques; mais en quelque occasion que ce soit, aura-t-on dit quelque chose, quand on aura prononcé le mot d'Attractions. On l'accuse d'avoir mis dans cet Ouvrage, des opérations qu'il n'a pas saites lui-même, & dont il s'est trop sié à ses.

Outre les qualités essentielles aux grands Prosesseurs, M. Boërhaave avoit encore celles qui les rendent aimables à leurs Disciples. Ordinairement on leur jette à la tête une certaine quantité de sçavoir, sans se mettre aucunement en peine de ce qui en arrivera. On fait son devoir avec eux précisément & séchement, & on est pressé d'avoir fait. Pour, sui, il leur faisoit sentir une envie sincere de les instruire, non-seulement il étoit très-exact à leur donner tout le temps-

Artistes.

112 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE

promis, mais il ne profitoit point des accidents, qui auroient pu légitimement lui épargner quelque Leçon, il ne manquoit point de la remplacer par une autre. Il s'étudioit à reconnoître les talents, il les encourageoit, les aidoit par des attentions particulières.

Il faisoit plus; si ses Disciples tomboient malades il étoit leur Médecin, & il les préséroit sans hésiter aux pratiques les plus brillantes, & les plus utiles. Il regardoit ceux qu'il avoit à instruire comme ses Enfants adoptifs à qui il devoit son secours, & en les traitant il les instruisoit encore plus

efficacement que jamais.

Il avoit trois Chaires de Professeur, & les remplissoit toutes trois de la même manière. Il publia en 1707, ses Institutiones Medica, & en 1708, ses Aphorismi de cognoscendis & curandis Morbis. Nous ne parlons que des premiéres Editions, qui ont toûjours été suivies de plusieurs autres. Ces deux Ouvrages, & principalement les Institutions, sont fort estimés de ceux qui sont en droit d'en juger; il s'y propose d'imiter Hippocrate. A son exemple, il ne se sonde jamais que sur l'Expérience bien avérée, & laisse à part tous les Sistemes qui peuvent n'être que d'ingénieuses productions de l'Esprit humain, désavoulles par la Nature. Cette sagesse est encore plus estimable aujourd'hui que du temps d'Hippocrate où les Sistemes n'étoient ni en aussi grand nombre, ni aussi séduisants. L'imitation d'Hippocrate paroît encore dans le stile serré & nerveux de ses Ouvrages. Ce ne sont en quelque sorte que des germes de Vérités extrémement réduites en petit, & qu'il faut étendre & développer, comme il le faisoit par ses explications.

Pourra-t-on croire que les Institutions de Médecine & les Aphorismes de M. Boërhaave ayent eu un assés grand succès pour passer les bornes de la Chrétienté, pour se répandre jusqu'en Turquie, pour y être traduits en Arabe, & par qui! par le Musti lui-même. Les plus habiles Turcs entendent-ils donc le Latin! entendront-ils une infinité de choses qui ont rapport à notre Phisique, à notre Anatomie,

à notre

113

à notre Chimie d'Europe, & qui en supposent la connoissance? Comment sentiront-ils le mérite d'Ouvrages qui ne sont à la portée que de nos Sçavants? Malgré tout cela, M. Albert Schultens, très-habile dans les Langues Orientales, & qui, par ordre de l'Université de Leyde, y a fait l'Opsison sunebre de M. Boërhaave, y a dit qu'il avoit vû cette traduction Arabe, il y avoit alors cinq ans, que l'ayant confrontée à l'original, il l'avoit trouvée fidelle, & qu'elle devoit être donnée à la nouvelle Imprimerie de Constantinople.

Un autre fait qui regarde les Institutions, n'est guére moins singulier, quoique d'un genre très-différent. Lorsqu'il réimprima ce Livre en 1713, il mit à la tête une Epître dédicatoire à Abraham Drolenvaux, Sénateur & Echevin de Leyde, où il le remercie très-tendrement & dans les termes les plus viss de s'être privé de sa fille unique pour la lui donner en mariage. C'étoit au bout de trois ans que venoit ce remerciement, & qu'il faisoit publiquement à sa semme une déclaration d'amour.

Il avoit du goût pour ces sortes de Dédicaces, & il aimoit mieux donner une marque flateuse d'amitié à son égal, que de se prosterner aux pieds d'un Grand, dont à peine peut-être auroit-il été apperçû. Il dédia son Cours de Chimie à son frere Jacques Boërhaave Pasteur d'une Eglise, qui destiné par leur Pere à la Médecine, l'avoit fort aidé dans toutes les opérations Chimiques auxquelles il se livroit, quoique destiné à la Théologie. Ils firent ensuite entre eux un échange des destinations.

Nous n'avons point encore parlé de M. Boërhaave comme Professeur en Botanique. Il eut cette place en 1709, année si sunesse aux Plantes par toute l'Europe, & l'on pourroit dire que du moins Leyde eut alors une espece de dédommagement. Le nouveau Professeur trouva dans le Jardin public 3000 Plantes, il avoit doublé ce nombre dès 1720. Heureusement il avoit pris de bonne heure, comme nous l'avons déja dit, quelque habitude d'Agriculture, & rien ne convenoit mieux, & à sa santé, & à son amour pour la vie Hist. 1738.

HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE simple, que le soin d'un Jardin, & l'exercice corporel qu'il demandoit. D'autres mains pouvoient travailler, mais elles n'eussent pas été conduites par les mêmes yeux. Il ne manque pas de perfectionner les Méthodes déja établies pour la distribution & la nomenclature des Plantes.

Brès qu'il avoit fini un de ses trois Cours, les Etrangers, qui avoient pris ses Leçons, sortoient de Leyde, & se difpersoient en différents Pays, où ils portoient son nom, & ses louanges. Chacune des trois fonctions fournissoit un flot qui partoit, & cela se renouvelloit d'année en année. Ceux qui étoient revenus de Leyde y en envoyoient d'autres, & souvent en plus grand nombre. On ne peut imaginer de moyen plus propre à former promptement la réputation d'un Particulier, & à l'étendre de toutes parts. Les meilleurs Livres

font bien lents en comparailon.

Un grand Professeur en Médecine & un grand Médecin peuvent être deux hommes dissérents, tant il est arrêté à l'égard de la Nature humaine, que les choses qui paroissent les plus liées par elles-mêmes, y pourront être séparées. M. Boërhaave fut ces deux hommes à la fois. Il avoit sur-tout le Pronostic admirable, & pour ne parler ici que par faits, il attira à Leyde, outre la foule des Etudiants, une autre foule presque aussi nombreuse de ceux qui venoient de toutes parts le consulter sur des Maladies singulières rébelles à la Médecine commune, & quelquefois même par un excès de confiance sur des Maux ou incurables, ou qui n'étoient pas dignes du voyage. J'ai oui dire que le Pape Benoît XIII le fit confulter.

Après cela on ne sera pas surpris que des Souverains qui se trouvoient en Hollande, tels que le Czar Pierre I, & le Duc de Lorraine, aujourd'hui Grand Duc de Toscane, l'ayent honoré de leurs vilites. Dans ces occasions c'est le Public qui entraîne ses Maîtres, & les force à se joindre à lui.

En 1731 l'Académie des Sciences choisit M. Boërhaave pour être l'un de ses Associés Etrangers, & quelque temps après il fut aussi Membre de la Société Royale de Londres. DES SCIENCES, - TIS

Nous pourrions peut-être nous glorisser un peu de l'avoir prévenue, quoique la France eut moins de liaison avec lui

que l'Angleterre.

Il se partagea également entre les deux Compagnies, en envoyant à chacune la moitié de la Relation d'un grand trawail * suivi muit & jour & sans interruption pendant , s ans entiers sur un même seu, d'où il résultoit que le Mercure de 1734. étoit incapable de recevoir aucune vraye altération, ni par P. 55. & s. conséguent de se changer en aucun autre Métal. Cette opération ne convenoit qu'à un Chimiste & fort intelligent & fort patient, & en même temps fort ailé. Il ne plaignit pas la dépense, pour empêcher, s'il est possible, celles où l'on est si souvent & si malheureusement engagé par les Alchimistes.

Sa vie étoit extrêmement laborieule, & son tempérament. quoique fort & robuste, y succomba. Il ne laissoit pas de faire de l'exercice, soit à pied, soit à cheval, & quand il ne pouvoit sortir de chés lui, il jouoit de la Guitarre, divertissement plus propre que tout autre à succéder aux occupations sérieuses & tristes, mais qui demande une certaine douceur d'ame que les gens livrés à ces sortes d'occupations pront pas ou ne conservent pas toûjours. Il eut trois grandes & cruelles maladies, l'une en 1722, l'autre en 1727, & enfin

la dernière qui l'emporta le 23 Septembre 1738.

M. Schultens, qui le vit en particulier trois semaines avant sa mort, atteste qu'il le trouva au milieu de ses mortelles souffrances dans tous les sentiments non-seulement de soumission, mais d'amour pour tout ce qui lui venoit de la main de Dieu. Avec un pareil fond il est aisé de juger que ses mœurs avoient toûjours été très-pures. Il se mettoit volontiers en la place des autres, ce qui produit l'équité & l'indulgence, & il mettoit volontiers aussi les autres en sa place, ce qui prévient ou réprime l'orgueil. Il desarmoit la medifance & la Satire en les négligeant, il en comparoit les traits à ces Etincelles qui s'élancent d'un grand feu, & s'éteignent aussi-tôt quand on ne soussle pas dessus.

Il a laissé un bien très-considérable, & dont on est surpris-

116 HIST. DE L'ACAD. ROYALE DES SCIENCES. quand on songe qu'il n'a été acquis que par les moyens les plus légitimes. Il s'agit peut-être de près de deux Millions de Florins, c'est-à-dire, de quatre Millions de notre Monnoye. Et qu'auroient pu faire de mieux ceux qui n'ont jamais reietté aucun moyen, & qui sont partis du même point que lui? Il a joui long-temps de trois Chaires de Professeur, tous ses Cours particuliers produifoient beaucoup, les-confultations qui lui venoient de toutes parts étoient payées sans qu'il l'exigeat, & sur le pied de l'importance des personnes dont elles venoient, & sur celui de sa réputation; d'ailleurs la vie simple dont il avoit pris l'habitude, & qu'il ne pouvoit ni ne devoit quitter, nul goût pour des dépenses de vanité & d'oftentation, nulle fantaisse, ce sont encore là de grands fonds, & tout cela mis enfemble, on voit qu'il n'y a pas eu de sa faute à devenir si riche. Ordinairement les hommes ont une fortune proportionnée, non à leurs valles & infatiables desirs, mais à leur médiocre mérite, M. Boërhaave en a eu une proportionnée à son grand mérite, & non à ses desirs très-modérés. Il a laissé une Fille unique héritière de tout ce grand bien.

MEMOIRES

DE

MATHEMATIQUE

EΊ

DE PHYSIQUE,

TIRES DES REGISTRES de l'Académie Royale des Sciences,

De l'Année M. DCCXXXVIII.

TROISIE'ME PARTIE

DES RECHERCHES PHYSICO-MATHEMATIQUES

SUR LA REFLEXION DES CORPS.

Par M. DE MAIRAN.

E dois demander grace au Public sur ce que je remplis 17 Decemb. fi tard mes engagements. J'avois promis, en finissant ce que je donnai de ces Recherches en 1723, que jen ferois bien-tôt l'application aux dissérents degrés de Mem. 1738.

MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE réfrangibilité de la Lumière, & voilà plusseurs années qui le sont passées, sans que j'aye tenu ma promesse. A l'égard de l'Académie, j'espère qu'elle m'exeusera aisément. On seait assés dans cette Compagnie, que quoiqu'elle suive combanquent le plan des occupations qu'elle s'est fait, il n'en peur passère toûjours de même de ses membres, dans cettes qu'ils s'étoient prescrites. De nouvelles questions que les progrès des Sciences y sont naître, des ordres de la Cour pour en éclaireir quesques autres, & dissérents points de Théorie ou de Pratique sur sesquels on sui fair l'honneur de la consulter de toutes parts, nous contraignent souvent d'abandonner pour un temps l'objet actuel de notre travail, & de nous attacher

à un autre qui n'y a quelquefois aucun rapport.

J'avoue aussi qu'ayant envisagé de plus près la matière que j'ai à traiter, j'y trouvai des difficultés, & de nouveaux sujets de détail, qui m'empêcherent d'achever, & de lire à l'Académie ce que j'en avois déja mis par écrit, & qui fait la plus grande partie de ce que je donnerai aujourd'hui. Ces difficultés rouloient sur le Système de la Lumière & des Couleurs de M. Newton, que j'avois toûjours eu en vuë, quant à sa partie expérimentale & de fait, & qui à cet égard me paroît de plus en plus conforme à la Nature. Cependant la plûpart de ces difficultés ont été levées depuis, ou ne sont plus guere en état de faire impression, par la faveur que ce système a acquise dans l'esprit de presque tous les Physiciens de l'Europe. Telles sont, par exemple, celles qu'on trouve dans le Livre de M. Rizzetti, De Luminis affectionibus. J'ai parmi mes Papiers, une Lettre manuscrite de cet Auteur, qui fut, comme je crois, envoyée à l'Académie dans le temps même que j'y lisois ces Mémoires, c'est-à-dire, en 1722, ou 23, & qui contient plusieurs objections contre la Théorie de M. Newton. Cette Lettre fut imprimée ensuite dans les Actes de Leipsick, année 1724, & accompagnée des Réponses de M. Richter. Enfin le Livre de M, Rizzetti ayant paru en 1727, M. Desaguliers y répondit l'année suivante, après avoir fait devant plusseurs Membres de la Société Royale de Londres, &:

devant plusieurs autres Sçavants de différentes Nations, toutes les expériences nécessaires à la justification de la Théorie Newtonienne.

On a cru aussi infirmer la Théorie des dissérents degrés de réfrangibilité des rayons colorés de la Lumière, par les différentes couleurs que l'on remarque dans la lumière foible & réfléchie de certains objets éclairés, & vûs en partie dans l'ombre; en ce que ces couleurs y semblent naître du simple mêlange de l'ombre & de la lumière. Mais outre que ces sortes de phénomenes me paroissent très-équivoques, étant quelquefois différemment apperçus par les mêmes, ou par différents observateurs, ils ne tiennent, ce me semble, qu'à des singularités, ou à de petites branches de la Théorie immense des Couleurs, & je ne crois pas y devoir faire attention dans des Recherches où je ne prétends m'attacher qu'au gros du Systeme. Car je pense, que lorsqu'il s'agit d'une question aussi étenduë que celle-ci, & qui embrasse un se prodigieux nombre de faits, on ne doit considérer d'abord que ceux qui sont les plus apparents & les plus certains; & où la propriété qu'on veut constater, ou combattre, se montre, pour ainsi dire, par ses plus grands côtés, sans se mettre en peine des accessoires, & de mille circonstances particulières qui la compliquent toûjours. Ce n'est pas ausst fur de femblables expériences, d'une lumiére mêlée d'ombres, que M. Newton a établi la différente réfrangibilité des rayons colorés; mais sur celles qui résultent de la lumière la plus brillante du Soleil, & principalement d'après cette lumiére rompue à travers le Prisme.

Je voulois encore entrer dans le détail de l'analogie du Son & de la Lumiére, des Tons de Musique & des Couleurs Prismatiques. Mais c'est ce que j'ai déja fait dans le Discours accompagné d'Éclaircissements, que je sûs l'année dernière à l'Académie, sur la Propagation du Son dans ses dissérents Tons, où cette analogie ne trouve pas moins bien sa place qu'elle auroit sait ici; & je n'aurai que peu de chose à y

adjoûter.

4 Memoires de l'Academie Royale

Voilà donc mon travail fort abrégé par toutes ces avances, sur des matières dont je redoutois peut-être un peu trop la discussion. Aussi serai-je beaucoup plus court à plusieurs égards, que je n'avois espéré pouvoir l'être, n'ayant souvent qu'à indiquer les principes posés dans les Mémoires de 1722 & 23, pour en faire l'application au sujet de celui-ci.

Mais des difficultés que l'on m'a faites depuis, & auxquelles je n'avois pas cru devoir m'attendre, demanderont quelque examen. En voici une des plus importantes. Ces mêmes principes que j'ai employés, qui sont purement méchaniques, & qu'on ne peut resuser d'admettre pour tout ce qui se passe sous nos yeux dans les corps grossiers, ont paru insuffisants à quelques personnes, qui jugent la Réslexion & la Résraction de la Lumière inexplicables par le Méchanisme, & croyent qu'elle dépend absolument d'une répulsion & d'une attraction de la part du corps résléchissant, ou rompant, qui ne sçauroient être réduites aux loix de la Méchanique ordinaire. En un mot, on m'a opposé l'Attraction aujourd'hui proprement dite, prétendue essentielle & inhérente à la matière.

Sur quoi je prierai d'abord le Lecteur de considérer; Que soit que le principe méchanique de l'impulsion & du choc des corps se trouve, ou ne se trouve pas suffisant pour expliquer la cause primitive & prochaine des effets de la Nature, ce qu'il y a de fondamental & d'essentiel dans mes Recherches sur la Réflexion & la Réfraction des corps en général, & en particulier de la Lumière, n'en subfiste pas moins dans toute sa force; mon principal but n'ayant été que d'expliquer des effets secondaires, mathématiquement, & par le calcul, comme l'indique assés le titre de mon ouvrage, & comme je l'ai dit en plus d'un endroit. Ces Mémoires ont été composés dans la vue de n'y adopter par nécessité aucun Système de Physique sur la Lumière: j'ai voulu seulement ne m'y écarter jamais de l'idée claire du Méchanisme; de manière que l'hypothese des vibrations de pression, & celles qui s'y rapportent, celle de l'émission des corpuscules lumineux, & même l'attraction, en tant qu'expérimentale, ou effet extérieur d'une cause DES SCIENCES.

quelconque, s'y trouvassent renfermées par des Formules uniquement relatives à cet effet. Ainsi le plan mobile dans la Réfraction, telle que je la confidere, la ramene entiérement à l'idée simple de la Réflexion; la force perpendiculaire qui agit contre ce plan, ou qui décompose le mouvement oblique du globule poussé contre lui, y représente, ou le transport actuel du globule en ce sens, ou sa simple tendance, ou l'attraction du nouveau milieu, laquelle ne doit être considérée, selon l'hypothese, qu'à l'instant du passage, la surface de ce nouveau milieu, plus ou moins résistant, devant produire un effet analogue à ce qui se passe sur le plan fictice. Il n'est plus question après cela de ce qui arrive au globule. ou à la file comprimée de plusieurs globules, jusqu'à ce qu'ils rencontrent un milieu différent. Car on convient dans toutes ces hypotheses, que le mouvement de la lumière y doit être regardé comme uniforme, vû la vîtesse de ce mouvement, ou la promptitude des vibrations, ou la tendance presque infinies de la lumiére. Et si dans les Remarques dont j'ai accompagné mes Propositions, & leurs Corollaires, j'ai touché quelques points de Physique, sur la contexture des corps diaphanes, sur les fluides qui peuvent remplir leurs pores, ou environner toutes leurs parcelles, comme autant de petites atmospheres, dont mille phénomenes nous assurent l'existence; si j'y rappelle quelquesois l'histoire de nos progrès dans toutes ces connoissances, ce sont des hors-d'œuvres dont on peut se passer. En un mot je n'ai prétendu donner, à la rigueur, que la Théorie Physico-Mathématique de la Réslexion des corps, avec ses principaux accidents, & réduite au Méchanisme intelligible & connu.

Je dois encore avertir, que quand il s'agit de chercher la cause physique des phénomenes de la Lumière, on ne sçauroit faire trop d'attention à ce qui a été dit dans l'Art. LXII, Rem. 12, pp. 372, 373 & 374, de mon second Mémoire, sur la perméabilité plus ou moins grande des milieux, par rapport à la Lumière. Car malgré toutes les précautions que j'avois prises sur ce sujet, on m'a sait quelques objections qui

semblent supposer, que la lumière traverse les corps diaphanes. en brisant leur tissu, ou en écartant çà & là leurs parties propres; puisque l'on en conclut, comme faisoit M. de Fermet dans sa dispute avec Descartes, que si le méchanisme que j'ai employé, avoit lieu dans la transmission de la lumière, elle devroit s'écarter de la perpendiculaire à la rencontre du milieu plus dense, ce qui est manisestement contraire au sait. On ne songe point que la lumière ne peut se mouvoir, si elle se meut réellement par un mouvement de projectile ou de transport, que dans les intervalles vuides, ou non vuides, qui sont semés entre les parties propres du corps réfringent, & dont la somme ou la grandeur doit, selon M. Newton même, surpasser presque infiniment l'espace que les parties propres occupent, eu égard au volume extérieur & apparent du corps. Je ne sçaurois donc trop le répéter, la densité alléguée n'est relative qu'à la quantité de matière propre, qui se manifeste à nous par le poids, & que nous ne connoissons que par le poids, & ne conclut rien du tout par rapport à la densité, ou à la perméabilité plus ou moins grande du fluide renfermé dans les intervalles, qui font le sujet immédiat de la transmission de la sumiére. Et si l'on attribue, avec M. Perrault, la transmission de la lumière aux vibrations particulières qu'elle peut exciter sur le corps diaphane & réfringent, & qui se communiqueront au fluide répandu dans ses pores, & de-là au dehors, comme les vibrations ou les frémissements des parties insensibles du corps sonore se communiquent à l'air pour y produire le son, une pareille hypothese ne changera rien encore à ma Théorie; parce que la promptitude de ces vibrations peut être, & paroît même devoir être plus grande dans le corps appellé plus dense, que dans celui qu'on appelle plus rare.

Memoires de l'Academie Royale

Enfin puisque j'en ai assés dit dans les Mémoires qui précédent celui-ci, & dans ce préliminaire, pour faire juger que je ne crois pas qu'on doive recourir à d'autres hypotheses, en expliquant les effets de la lumière, qu'à celles qui sont sondées sur le Méchanisme, & combien en même temps je

V. Essais de Physiq. de M. Perrault sur la Transparence des corps, 1.4. P. 237. DES SCIENCES.

suis peu disposé à admettre le Systeme de l'Attraction innée, je ne finirai pas ces Recherches sans dire plus particulièrement ce que je pense de ce systeme, en tant qu'applicable à la Résraction, & sans montrer, comme je l'espere, que tout gratuit qu'il est, & quelque commode qu'il paroisse, il souffre pour le moins autant de difficulté que ceux auxquels on a voulu le substituer.

Mais en attendant, on s'éloigneroit beaucoup de mes intentions, si l'on prenoit ce que je donne où ce que je donnerai sur la Lumière & les Couleurs, pour une Critique indirecte de la doctrine de M. Newton sur ce sujet. On doit plûtôt le regarder comme une espece de Commentaire sur la partie la plus essentielle de son Optique, sur ses expériences. & sur les inductions physico-mathématiques qu'il en faut tirer. Car bien des personnes refusent d'admettre ou d'examiner ces expériences & ces inductions, seulement parce que M. Newton, ou quelques-uns de ses disciples nous les ont données comme la suite ou la preuve de cette même attraction. dont je viens de parler. Or qu'y a-t-il de plus utile dans cescirconstances, & pour la vérité, que je me flatte de chercher sans aucun esprit de parti, & pour ramener à cet égard les plus zélés partisans de Descartes, que de leur faire voir que. ces déconvertes, qu'ils s'obstinent à rejetter, ou à combattre, n'ont rien en soi qui ne s'accorde parsaitement avec le Méchanisme, & avec les plus solides, & les plus rigoureux principes de la Philosophie Cartésienne.

Je reprendrai les numero des Articles & des Figures où je les ai quittés dans le Volume de 1723, en les marquant, & en les citant tout de suite dans cette troisième Partie, comme ne faisant qu'un seul & même ouvrage avec les deux précédentes. Les Mémoires de 1722, page 6, &c. contiennent les 34 premiers Articles, depuis I jusqu'à XXXIV, inclusivement, & les 13 premières Figures; les Mém: de 1723, p. 343, &c. contiennent les 34 Articles suivants, depuis XXXV, jusqu'à LXVIII, & les Figures 14, 15, 16, 17 & 18. Tout ce qui suit, Art. LXIX, jusqu'au CXVIII,

Memoires de l'Academie Royale & Fig. 19, jusqu'à la 3 1 me inclusivement, sera contenu dans ce Volume.

J'ai rassemblé dans un Errata, que l'on trouvera à la fin de ce même Volume, toutes les fautes d'impression que j'avois ci-devant apperçuës dans les deux Mémoires de 1722 & 1723, & celles que j'ai pû y appercevoir dans la derniére lecture que j'en ai faite.

LA REFRACTION DE PARTICULIERE,

OU

Des différents degrés de Réfrangibilité de la Lumiére, & de ses Couleurs.

· LXIX. Il ne scauroit arriver de changement dans un effet, sans qu'il n'y soit survenu quelque nouvelle cause. Un mobile qui viendra frapper plusieurs fois de la même maniére la surface d'un milieu différent de celui qu'il quitte, mais toûjours le même, s'y réfléchira, ou s'y rompra toûjours de la même manière, sous le même angle, & avec la même force. C'est la même chose, si plusieurs mobiles égaux viennent frapper de la même manière le nouveau milieu : il ne sçauroit y avoir de différence dans leur Réflexion, ou dans leur Réfraction; le même angle d'incidence doit toûjours produire en eux le même angle de Réflexion, ou de Réfraction.

· Au contraire si des mobiles, qui différent entre eux par leurs mouvements, ou par quelque modification particulière, viennent frapper la surface du nouveau milieu, il est évident que leur Réflexion, ou leur Réfraction pourra être différente, & se faire sous divers angles, quoique leur incidence soit la même.

Ce principe, & son inverse sont si clairs, & l'application s'en fait si naturellement au sujet propre de la lumiére, qu'il seroit inutile de s'y arrêter davantage. Tout rayon sensible de lumière le divise, en passant obliquement d'un milieu dans

un autre,

un autre, ses parties deviennent divergentes de paralleles qu'elles étoient, en un mot elles se rompent sous distérents angles, & elles excitent sur l'organe de la vuë des ébranlements distérents, puisqu'ils répondent aux sensations de distérentes couleurs. Il faut donc conclurre, que les parties qui composent un rayon de lumière ne sont pas homogénes, ou ne se trouvent pas dans les mêmes circonstances au moment de leur passage d'un milieu dans un autre.

LXX. Je conçois que la Réflexion, & la Réfraction peuvent changer par les différentes figures du mobile, par ses différentes positions eu égard au plan ou à la surface du nouveau milieu à l'instant du choc; par sa masse & sa différente grosseur, par ses divers mouvements curvilignes, ou rectilignes mêlés de rotation; & par ses différentes vîtesses.

Sur la différente figure des corpuscules de la Lumiére.

LXXI. Les changements qui peuvent arriver à la Réfraction par les différentes figures du mobile, & par les différentes positions que ces figures y occasionnent sur le plan réfringent, dans l'instant de la rencontre, ne sçauroient rien avoir de constant, & de régulier, ni qui puisse nous être utile pour l'explication des phénoménes de la Lumiére à cet égard. C'est pourquoi nous nous contenterons de ce qui en a été dit dans la première Partie, en parlant de la Réflexion des Poliédres, Ant. XXIX, XXX, XXXI, & XXXII. Les circonstances du plan mobile, ou de la superficie pénétrable d'un nouveau milieu, qui caractérisent la Réfraction; y peuvent être aisément suppléées par le Lecteur. Car nous tirerons des mêmes principes, & de ce qu'il y a de constant dans la Réfraction de la Lumière, la même conséquence que nous avons tirée de la régularité de sa Réflexion, sçavoir, qu'elle ne peut consister qu'en des globules ou parties sphériques, toute autre figure étant insuffisante à produire ce que nous voyons qui lui arrive constamment, Artt. XXXIII, & XXXIV.

LXXII. Remarque 15. Cette conséquence, & ce qui a Mem. 1738.

teté démontré dans les articles cités, n'a lieu cependant, qu'autant que l'on y suppose les globules ou les files de globules qui composent un rayon sensible de lumière, comme isolés & séparés s'un de l'autre par quelque intervalle. Car si toutes les parties du rayon se touchoient, & s'entr'appuyoient latéralement dans le cours de leur propagation, & à la rencontre du plan résléchissant, ou rompant, en un mot, si le rayon de lumière n'étoit qu'un fluide massif, & tel qu'un cylindre d'eau rensermé dans un tube, comme quelques personnes m'ont paru l'imaginer, j'avoue que la figure des parties, soit sphérique, soit poliédre, n'y produiroit pas la même dissérence, & qu'il y auroit beaucoup à changer dans les inductions que j'en ai tirées. Mais c'est-là à mon avis une grande erreur.

La Lumière est vraisemblablement de tous les corps que nous connoissons le plus rare, & dont les parties rélativement à leur grosseur sont à une plus grande distance les unes des autres. Un peu d'attention suffit pour s'en convaincre. La lumière n'agit que par radiation, c'est-à-dire, en partant d'un centre, qui est le point lumineux, d'où elle s'étend en divergence. Or les parties divergentes ne se touchent pas, & elles s'écartent d'autant plus les unes des autres, qu'elles sont plus loin de leur centre commun ou de leur origine. Soient, par exemple, deux files de globules, ou, pour plus de simplicité, deux globules, qui étant imaginés comme contigus & le touchants au centre du Soleil, s'écartent ensuite l'un de l'autre jusqu'à sa surface, c'est-à-dire, dans le cours de 150,000 lieues, seulement de la quantité d'un de leurs diametres. Ces deux globules parvenus à la Terre d'un mouvement égal, se trouveront donc à 200 de leurs diametres de distance l'un de l'autre, puisque la Terre est à environ 200 demi-diametres du Soleil; & s'ils vont jusqu'à la Planete de Saturne, ils y seront près de 10 fois plus écartés, ou de 2000 fois la longueur de leur diametre. Enfin si l'on suppose, comme il est de fait, qu'ils sont repoussés de Saturne jusqu'à nous, & centralement par rapport à son globe, dont le diametre vaut à peu-près un 10^{me} de celui du Soleil, on

trouvera leur distance de 4,000,000 de leurs diametres.

L'inverse de cette idée ou la convergence des rayons lumineux, que l'on se procure par le moyen du Miroir ardent, ne prouve pas moins la prodigieuse rareté de la lumière; car toute réunion suppose une séparation antérieure. Et comme il est à croire que cette réunion artificielle est bien imparsaite en comparaison de celle qui est possible dans la nature, nous pouvons présumer aussi, que les intervalles qu'elle nous indique entre les particules de la lumière, quelque grands qu'ils nous paroissent, sont beaucoup moindres que ceux qui existent en effet.

L'exception forcée d'une matière crêpée & filamenteuse, ou d'un amas de vessies capables de se dilater à l'infini, sans cesser de se toucher, & de s'appuyer réciproquement les unes sur les autres, se détruit par la propriété incontestable qu'a la lumière de ne se transmettre qu'en ligne droite, & jamais par des tuyaux recourbés, comme fait le Son, & comme elle feroit, si son sujet propre étoit de même nature que celui du Son.

Mais rien n'est plus capable de montrer, & la petitesse, & la rareté presque infinies des globules de la lumière, que la décussation ou le croisement qui se fait des rayons qui en résultent, à un trou d'un vingtième de ligne, par exemple, & qui n'empêche pas que s'œil n'apperçoive à travers, & sans consusson, tous les objets, & toutes les couleurs réstéchies d'une vaste campagne. Le croisement est cependant incontestable, puisque ces mêmes objets reçus sur un papier blanc, dans une chambre obscure, à quelque distance du trou, s'y peignent renversés en tous sens, & avec leurs vrayes couleurs.

Les couleurs directes de la lumière rompue à travers le Prisme, ne soussirent pas plus d'altération en venant à se croiser les unes les autres. Si l'on reçoit deux rayons Solaires dans la chambre obscure, sur deux Prismes ajustés à quelque distance l'un au-dessus de l'autre, & dont les angles réfringents soient tournés en sens contraire, l'un en bas l'autre en haut, & qu'on sasse croiser les rayons rompus & colorés qui en

fortent, il en résultera à l'endroit de ce croisement ou de cette décussaion, une image Solaire oblongue composée, & toute troublée par rapport à ses couleurs; parce que le violet, par exemple, de l'un des deux Spectres s'y mêle avec le rouge, l'orangé, & une partie du jaune de l'autre, réciproquement, & que le verd de l'un y porte sur le bleu-céseste de l'autre, & c. Mais si l'on reçoit les deux Spectres au de-là du point de décussaion, ils s'y peindront à l'ordinaire, & séparément, sans aucun vestige de ce mêlange de leurs couleurs, comme si chacun avoit été seul, si ce n'est peut-être que leur vivacité sera un peu diminuée par la double lumière qui a été introduite dans sa chambre.

Je conclus donc de tout ce qui vient d'être dit à la suite des articles cités, que j'ai pu, & dû raisonner d'un rayon de lumiére qui se réstéchit, ou qui se rompt à la rencontre d'un nouveau milieu ou d'un plan quelconque, comme d'un composé de globules ou petites Spheres séparées, & à peu-près comme on pourroit saire à l'égard de quelques balles de mousquet, qui viendroient frapper une grande table, ou la surface de l'eau d'un bassin.

Sur la différente masse ou grosseur des Globules de la Lumière.

LXXIII. Quant à la masse & à la grosseur dissérente du mobile, c'est-à-dire, comme nous l'entendrons toûjours à l'avenir, de la Sphere choquante, par rapport à un même plan, il n'en peut naître que les variations déja expliquées dans l'Article XLIV, à l'égard d'une même Sphere, qui rencontreroit des plans mobiles de dissérente masse, cela étant tout-à-fait réciproque. La grosseur ou la masse dissérente de la Sphere ne changera donc rien à la Résraction, tant que la masse du plan mobile qu'elle rencontre, conservera le même rapport avec elle. Et c'est ainsi qu'il faut toûjours le concevoir, dès qu'on ramene cette idée au Physique, au plan pénétrable, ou au nouveau milieu. Car quelle que soit la grosseur de la Sphere qui vient déplacer dans ce nouveau

milieu une quantité de matière égale à son volume, cette quantité aura toûjours le même rapport de masse avec elle.

LXXIV. Corol. 32. D'où il suit, que la différente masse ou grosseur des globules de la lumière, indépendemment de toute autre circonstance, ne sçauroit produire les différents degrés de réfrangibilité que nous remarquons dans les parties qui composent un de ses rayons sensibles.

Sur les différentes Rotations des Globules de la Lumiére.

LXXV. Nous avons toûjours considéré le mouvement de la Sphere comme résultant de la composition des deux forces z & x, dont l'une, z, agit parallelement au plan, & l'autre, x, lui est perpendiculaire. Les changements qui arrivent à la force z, qui devient par-là $z \perp r$, n'apportent pas moins de changement à la réfraction, que les variations de la force perpendiculaire du ressort, $x \perp p$, dont nous avons examiné les divers cas, Art. XLIV, & ses Corollaires. On feroit donc ici un semblable examen par rapport à la force $z \pm r$, si cela n'avoit été déja fait dans la première Partie. Artt. XII, XXI, & les Corollaires qui les suivent, Artt. XXII, XXIII, &c. Il faut seulement remarquer, que les changements de la force parallele de la Sphere ne pouvant influer sur la Réfraction, qu'autant qu'ils se compliquent avec ceux de la force perpendiculaire, on devra se servir desormais des Formules générales où les deux forces $z \perp r$, $x \perp p$, entrent conjointement, & de la composition desquelles nous avons détaillé le résultat, Art. XIII. On peut s'en faire des exemples sur la Figure 7, en substituant le plan mobile ou pénétrable à celle du plan subitement ôté dans un instant quelconque de l'action du ressort, & en ne prenant de cette Figure, que les chemins DCM, ou KCM, ou KC_{γ} , conformément à la premiére définition qui précéde l'Art. XLVIII. Mais nous pouvons encore imaginer ici les variations $\pm r$ de la force parallele, comme produites par un pirouettement ou mouvement de la Sphere sur son centre, tel qu'il a été décrit,

14 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE Art. XXI, sur la Fig. 6. Et parce que ce mouvement seroit capable de produire différents degrés de Réfrangibilité sur les globules de la lumière, il faut l'examiner un peu plus en détail.

Du reste quoique la Résraction ne puisse résulter du changement de la force z, si celui de la force x ne s'y joint, on peut cependant ne se servir dans les Articles suivants que des Formules, & des Figures qui conviennent au seul changement de la force z, en faisant abstraction de celui de la force x, qui se trouve nécessairement compliqué dans l'effet total, ou en imaginant la force x, comme donnée & constante, & la force z comme variable.

Fig. 19.

LXXVI. Soient plusieurs Spheres, A, B, C, D, E, &c. qui se meuvent uniformément, & d'une même vîtesse du milieu N vers se milieu M, séparé du précédent par la surface ou plan commun PL, qu'elles rencontrent obliquement en HG, & selon les directions AH, EG, &c. toutes paral·leles entr'elles. Soit imaginé de plus, que toutes ces Spheres ont dissérentes quantités de tournoyement sur seurs centres, mais en même sens, ou en deux sens directement opposés; c'est-à-dire, que leurs dissérentes rotations se sont toutes vers un même côté, ou vers le côté opposé, dans un même plan, par exemple, dans le plan NLMP de la Figure, ou dans des plans qui sui soient paralleles, & qui sont perpendiculaires au plan résringent dont PL est le profil.

Îl est évident, 1.° Que si le plan PL étoit tel par sa résissance, que la Réslexion dût s'ensuivre, la Réslexion de chacune de ces Spheres seroit dissérente, selon le dissérent degré de rotation qu'elle a ; ainsi qu'il a été démontré, Art. XXI, & ses Corollaires. De sorte que toutes les Spheres qui pirouettent avec le même degré de vîtesse, & en même sens que A, se résséchiroient, par exemple, en a ; toutes celles qui ont le même pirouettement que B, se résséchiroient en β, & ainsi de suite, C en γ, D en Λ, E en s.

2.° Que si la masse du plan mobile, ou, ce qui revient su même, la consistance du nouveau milieu est telle, que la

Réfraction doive s'ensuivre, la Réfraction se fera différemment. selon le degré & le sens de la rotation de chacune des Spheres A, B, C, &c. à l'instant de leur rencontre avec PL: de manière que toutes celles qui auront la rotation de A, se réfracteront, par exemple, en a; celles qui auront la rotation de B, se réfracteront en b, & ainsi des autres, de C en c. de D en d, & de E en e; leurs chemins deviendront divergents, ou convergents entr'eux, en HG, & leur angle de Réfraction ne sera plus le même, quoique leurs angles d'incidence soient égaux. Car, comme il a été expliqué dans plusieurs Articles (XXXIX, XLIV, &c.) tout ce qui convient à la Réflexion, convient à la Réfraction, qui n'en est qu'une espece, & le plan mobile ou pénétrable doit produire les mêmes effets par rapport à la Réflexion, ou à la Réfraction, que la furface des fluides ou des nouveaux milieux, Art. XLVII, &c. Or il a été démontré que la rotation de la Sphere, au moment de sa rencontre avec le plan, devoit changer sa Réflexion, Art. XXI. Donc, &c.

3.° Selon l'hypothese des rotations dans le même plan, ou dans des plans paralleles, la Réslexion, ou la Résraction des Spheres, A, B, C, D, E, &c. étant reçuë sur un plan perpendiculaire à NLMP, & à la ligne de Réslexion & de Résraction des Spheres intermédiaires γ , ou ϵ , s'étendra sur un parallelogramme a $\beta \gamma N_{\epsilon} \theta$, ou abcdet, dont la longueur exprimera leur divergence, ou les sinus de leur différente résrangibilité, en vertu de leurs différentes rotations, & la largeur $\gamma \theta$, ϵt , la distance des plans dans lesquels se meuvent les Spheres, ou la largeur du trou par où elles passent.

LXXVII. Corol. 33. Tout ceci, comme on voit, s'applique à la Lumière, en imaginant que A, B, C, D, E, &c. en soient des globules, AEGHA un rayon sensible, & que LMP soit un nouveau milieu, tel que l'air ou l'eau, sur la surface duquel ce rayon tombe obliquement, en venant du verre, ou d'un milieu moins résistant quelconque NLP. Et il suit des suppositions de l'article précédent,

1.º Que si c'est un rayon Solaire, tel que celui qu'en

16 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE introduit dans une chambre obscure, pour faire les expériences de M. Newton, il produira, tant en se réstéchissant, qu'en se rompant, une image oblongue du Soleil, αβγδεθ, abcdet.

2.° Que si les couleurs dépendoient des dissérents degrés du mouvement circulaire que les globules de lumière pourroient avoir sur leur centre, ou des ébranlements dissérents que ce mouvement seroit capable d'exciter dans l'organe de la vuë, l'image oblongue a $\beta \gamma Ne\theta$, abcdet, seroit coupée transversalement de diverses couleurs, & représenteroit parfaitement la bande de couleur, ou le Spectre, que l'on a par

le moyen du Prisme.

3.° Que si l'on imagine le nouveau milieu comme renfermé entre deux plans paralleles, PL, pl, & semblable à une lame d'air, ou de verre, les parties du rayon AEGH, qui étoient devenues divergentes dans cette lame HGhg, de paralleles qu'elles étoient auparavant, deviendront encore plus divergentes à leur sortie, en repassant dans un milieu de même nature que NLP, ou conserveront tout au moins la même divergence qu'elles avoient dans HGhg. Car si la même diversité de rotations subsiste entre les globules A, B, C, D, &c. qui les composent, elle doit encore avoir son effet à la rencontre du nouveau plan h g ou de la surface d'un nouveau milieu, de quelque nature qu'il soit, & si cette diversité de rotations ne subsiste plus, ou si la rotation est éteinte dans tous les globules A, B, C, D, &c, ils se trouveront encore dans le cas de ceux qui tomberoient sur la surface d'un nouveau milieu par différents angles d'incidence. Donc leurs Réfractions seront encore différentes.

4.° La même chose devra aussi arriver quand même le rayon du Soleil, ou les globules A, B, C, D, &c. tomberoient perpendiculairement sur PLlp, puisque la différente rotation qui cause leur divergence, n'a pas moins lieu dans la rencontre perpendiculaire du plan, que dans l'oblique; la puissance horisontale z, qui sans la rotation eût été = 0, devenant par-là = z + r = 0 + r = r.

5.° Si

5.° Si l'on reçoit un semblable rayon R I, (Fig. 20.) fur un Prisme FGH, dont l'axe soit perpendiculaire aux plans paralleles de la rotation des globules, on pourra avoir la bande colorée PT, posée perpendiculairement à l'axe du Prisme, comme la donne l'expérience ordinaire. Mais si l'on tourne le Prisme en sens contraire, fgh, de manière que son axe soit dans un des plans de la rotation des globules, le rayon ri devra produire l'image oblongue colorée, pt, posée parallelement à l'axe. Car la divergence des globules lumineux à la sortie du Prisme ou après leur Réfraction, ne venant que des différentes rotations qu'ils ont sur leur centre dans des plans paralleles, l'image oblongue & colorée qui en résulteroit ne sçauroit jamais être posée que parallelement à ces plans selon sa longueur, & par conséquent parallele à l'axe du Prilme.

LXXVIII. Mais ces effets sont évidemment contraires aux Phénomenes les plus connus de la lumière. Car 1.º Il n'y a que la Réfraction, qui produise l'image oblongue colorée du Soleil, & la Réflexion proprement dite doit toûjours redonner les rayons paralleles, ou sous le même angle que l'incidence; Corol. 14, Art. XXVIII. Et non comme ci-dessus Art. LXXVII. nn. 1.º 2.º

2°. Tout rayon AEGH, qui retourne dans le milieu d'où Fig. 19. il étoit parti, après avoir passé dans un milieu différent, PLlp (Sup. n. 3.º Art. LXXVII.) compris entre deux plans paralleles PL, pl, redevient parallele dans toutes ses parties. qui font de nouveau avec la lame L1Pp, le même angle que dans leur incidence; & il n'en résulte qu'une image ronde uniformement lumineuse, & non une image oblongue & colorée, telle que a et.

3.° L'incidence perpendiculaire de la lumière sur la surface d'un nouveau milieu qu'elle pénétre, n'y change jamais sa direction, & ne sçauroit par conséquent produire le détour ou les différents détours dus à sa réfrangibilité en général, ou à la différente réfrangibilité de ses parties; comme on a yu Sup. n. 4.º qu'il arriveroit, &c.

Mem. 1738.

18 Memoires de l'Academie Royale

4.° Enfin l'image oblongue & colorée du Soleil, que l'on a par le moyen du Prisme, est toûjours posée par sa longueur perpendiculairement à l'axe du Prisme, comme en PT, (Fig. 20.) ou en #9, (Fig. 21.) & non parallelement à cet axe, comme en pt, Sup. n. 5.°

LXXIX. Cosol 34. Doxe il est impossible que les dissézents degrés de réseangibilisé que l'on remarque dans la lumiére, de les dissérentes couleurs qui les accompagnent, viennent des dissézents degrés de tournoyement des globules lumineux sur leur centre

dans un même plan, ou dans des plans paralleles.

LXXX. Si au lieu de supposer que les globules de la fumière ne tournent sur leurs centres que dans des plans paralleles, on imagine qu'ils tournent sur leurs centres avec différents degrés de viteffe, & dans tous les plans ou tous les sens possibles; il est évident par tout ce qui a été dit ci-dessus, & dans la premiére l'artie de ces Recherches, qu'un rayon fensible R I, tombant selon une direction quelconque, oblique, ou perpendiculaire sur la surface PL, du verre, ou de l'eau, OLP, y deviendra divergent en tous sens, soit dans sa partie rompuë la b, soit dans sa partie résléchie, la B; & qu'il formera dans chacun des deux milieux, & de part & d'autre du plan PL, un cone dont la pointe sera vers 1: lequel cone étant coupé perpendiculairement à son axe par un plan, aura pour hase un cercle lumineux, abcd, aby A, & coloré par couronnes concentriques, dont l'extérieure sera d'autant plus grande, que la rotation des globules qui la constituent sera plus prompte, du centre vers la circonférence, supposé que les couleurs de la lumière dépendent des différents degrés de notation des globules en tous sens.

LXXXI. Corol. 35. Mais nous ne voyons rien de pareil à ces couronnes dans l'expérience dont il s'agit: l'image colorée rompué est toûjours oblongue dans le plan d'inflexion, et l'image résléchie toûjours ronde, sans couleur, et ne résultant, quant à sa grandeur, d'aucune autre dévergence que de celle qu'exige l'angle sous lequel est vu le Soleit, et le croisement des rayons qui partent des extrémités de son

Fig. 22.

disque, plus le diametre du trou par où ils passent. Done il est impossible que les différents degrés de réfrangibilité de la lumière, & les différentes couleurs qui les accompagnent, vienment des différents degrés de rotation que ses globules pourroient avoir

en tous fens.

LXXXII. Corol. 36. L'incompatibilité des Phénomenes connus de la lumière avec le mouvement de rotation de ses globules dans des plans paralleles, ou dans une infinité de plans qui se couperoient sous les angles possibles, emporte nécessairement l'exclusion de ce mouvement en deux sens dont les directions se croiseroient, en trois, ou en quatre, ou en un nombre déterminé quelconque, & felon quelque inclination que ce pût être; & il est clair, qu'il n'en résulteroit dans la Réfraction, & la Réflexion d'un rayon de lumière que le croisement de deux bandes colorées, de trois, &c. comme on voit dans la Figure 23. Et par conséquent il est absolument impossible que la différente réfrangibilité des parties n. 1.2. d'un rayon de lumière, & ses couleurs soient produites par aucune

espece de rotation propre de ses globules.

LXXXIII. Nous venons de voir les Phénomenes qui s'ensuivroient dans la Réflexion, & dans la Réfraction, si les globules de la lumière avoient un mouvement propre de rotation en partant du corps lumineux, & indépendemment de ce qu'ils en pourroient acquérir à la rencontre du plan réfléchissant ou réfringent. Mais quels seroient ces phênomenes, si les globules de la lumière n'aqueroient en effet le tournoyement sur leur centre, qu'à la rencontre des surfaces des nouveaux milieux où ils ont à passer, étant, pour ainsi dire, indifférents avant cela à toute autre espece de mouvement que le rectiligné, & à la production occasionnelle des couleurs qui pourroient naître de leurs rotations, ou du changement que ces rotations apporteroient à leur mouvement rectiligne? Ne sauveroit - on point par - là en tout, ou en partie les inconvénients qui résultent de la rotation propre des globules?

de réponds qu'on en fauveroit peu, & que l'on tomberoit

Memoires de l'Academié Royale dans d'autres qui ne sont pas moins considérables.

1.º L'on admet par là une supposition physiquement impossible, ou qui répugne à l'état actuel de la Nature. Car les rayons Solaires sur lesquels nous faisons nos expériences, ne parviennent jusqu'à nous qu'après avoir passé de l'Ether par une infinité de milieux différemment réfringents jusqu'à l'air grossier, ou à la couche inférieure de la matière réfractive mêlée avec l'air groffier que nous respirons. Les globules qui les composent, auront donc acquis divers degrés de rotation sur leurs centres, en passant par ces nouveaux milieux, & avant que de tomber sur le milieu ou la matière du Prisme, & leur rotation accidentelle ou acquise par cette voye, les fera retomber dans la plûpart des inconvénients

de celle que nous avons examinée ci-dessus.

2.º Faisant cependant abstraction de ces milieux, il est clair que la partie réfléchie d'un rayon de lumière devroit donner un Spectre semblable à peu-près à celui que donne sa partie rompuë. Car si les globules A, B, C, D, E, &c. étoient capables de produire dans le nouveau milieu LPM, le Spectre a et, par leur chûte oblique sur sa sutsace LP. & par la diversité des rotations qu'ils acquerroient à sa rencontre en GH, pourquoi la partie réfléchie de ces globules, qui y tombe de la même maniére, & qui doit y acquérir les mêmes rotations, ne produiroit-elle point le Spectre a & A. dans le milieu LPN! C'est le cas des globules qui tournoient auparavant dans le plan d'incidence & de réflexion / Sup. LXXVI.) à cela près que ceux dont nous parlons présentement, ne peuvent tourner qu'en avant par leur partie supérieure, ou de G vers H, à cause du frottement qui se fait à la partie opposée ou inférieure, en rencontrant GH.

3.° La rotation accidentelle par la rencontre du plan, ne pouvant avoir lieu dans la rencontre perpendiculaire, les phénomenes demeureroient les mêmes dans ce cas, que ceux que donne l'expérience; il n'y auroit aucune divergence des parties hétérogenes de la Lumiére, ni par la réflexion, ni par la réfraction. Il suit encore de cette rotation déterminée d'un

Fig. 24.

seul côté par la rencontre oblique, & dans le plan d'incidence & de réflexion, que l'on auroit toûjours le Spectre PT (Fig. 20.) ou π Φ (Fig. 21.) perpendiculaire à l'axe du Prisme, la divergence des rayons colorés ne pouvant se faire qu'en ce sens, & que l'on éviteroit l'objection Sup. Article LXXVII. n. 5.º supposé qu'en esset les globules de la lumière eussent acquis entre eux le dissérent degré de rotation, & par cette rotation la dissérente vîtesse translative qui

conviendroit à la divergence des couleurs.

4.° Mais d'où viendroit ici la diversité de Rotations, & des vîtesses translatives qui pourroient s'en ensuivre entre des globules qui rencontrent un plan réfléchissant & rompant, selon la même direction, & dans les mêmes circonstances? Dira-t-on que la direction de leurs incidences n'est pas précisément la même, à cause des différentes parties du disque Solaire d'où ils partent? Mais outre que l'expérience du Prisme n'en réussit que mieux, lorsqu'on ne prend que les rayons qui partent du centre de ce disque, on sçait que ses différentes parties les plus éloignées entr'elles, ne produisent que la largeur de l'image ou du Spectre, & nullement sa longueur, qui est environ cinq fois aussi grande. Supposerat-on vaguement que les inégalités physiques du plan produisent la diversité de rotations nécessaire à la divergence des rayons colorés? ou introduira-t-on ici encore cette circonftance, que le frottement réciproque des globules qui viennent à se rencontrer & à se toucher sur le point résléchissant ou rompant du plan, les y fait pirouetter diversement, & leur fait perdre par-là plus ou moins de leur vîtesse rectiligne, ou acquérir plus ou moins de disposition à tourner en rond, qu'à avancer en ligne droite! Mais qui ne voit que ce seroit faire dépendre un des phénomenes de la Lumiére des plus réguliers & des plus constants, d'une cause fortuite, & variable à l'infini? Sans compter que cette casualité d'inégalités physiques dans le plan, ou de rencontres & de frottements entre les globules, devroit produire des pirouettements en tous sens, & seroit retomber l'expérience dans le C iij

22 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE cas des globules qui auroient eu primitivement toutes les rotations possibles, & dont les essets ont été examinés cidesses, Art. LXXVII. 1811. 31º 4.º 5.º

Il est clair au reste que la rotation dont nous venons de parler dans cet article, & qu'on suppose assés grande après l'instant du choc, pour donner à la lumière des résrangibilités sensiblement différentes de la totale, est tout autre chose que celle dont il a été fait mention dans la première Partie, Art. XVII, &c. qui ne subsiste que pendant la compression & la restitution du ressort, & qui est insuffisante pour la

production des effets dont il s'agit.

LXXXIV. Cerol 37. N'y ayant donc aucun principe constant, & déterminé de diversité dans les vîtesses de tournoyement des globules sur leur centre, pour toutes ces hypotheses, il n'y aura aucune cause de la divergence régulière, constante, & déterminée des parties du rayon rompu; & je conclurai encore plus généralement que je n'ai suit jusqu'ici, qu'il n'y a aucune sorte de rotation, propre, ou accidentelle, des globules de la hunière, qui puisse produire la divergence constante des rayons colorés, que les expériences du Prisme nous donnent.

LXXXV. Rem. 16. J'avois touché ou indiqué une partie de ce que je viens de dire sur la rotation des globules, dans le premier Mémoire, Art. XXVIII, &c. Les personnes exercées sur ces matiéres auroient sans doute apperçu tout cela d'un coup d'œil; mais j'ai cru devoir l'approsondir un peu plus en saveur de ceux qui ne sont pas si parsaitement au fait des difficultés dont cette question est susceptible; comme aussi, parce que rien ne m'a paru plus capable de mettre le Systeme de M. Newton sur les Couleurs dans son jour, & de montrer combien celui de Descartes sur la même matière, est devenu insoûtenable, quelque souange que mérite d'ailleurs ce grand homme, même à cet égard, pour avoir poussé les choses jusqu'où il a fait, & pour nous avoir mis par-là, & par l'évidence de ses principes, en état de le rectifier.

Toutes les causes énoncées dans le dénombrement ci-dessits (Art. LXX.) de la différente réfrangibilité des parties d'un

rayon de lumière, étant donc exclues, excepté la différente vîtesse, il faut nécessairement s'arrêter à celle-ci, comme à la cause immédiate de cet effet.

Des différentes vitesses des Globules de la Lumière.

LXXXVI. Le phénomene de la Réfraction, selon l'idée que nous en avons donnée, comprend deux effets principaux; le changement de vîtesse du corps résracté, après sa rencontre avec le plan mobile ou le nouveau milieu, & le changement de direction. Le premier effet a toûjours lieu, même dans le cas de la perpendicularité d'incidence; le second n'arrive que dans la rencontre oblique du plan ou de la surface du nouveau milieu. C'est celui cependant qui earactérife seul la Réfraction, selon le langage ordinaire, & qui a fait naître l'axiome, qu'il n'y a point de Réfraction, lorsque l'incidence du rayon est perpendiculaire à la surface du milieu néfringent: Mais sans examiner ici, si le nom, restraint à ce sens, a influé sur la notion de la chose, & n'a pas un peu contribué à en faire méconnoître la véritable origine, il est clair, par tout ce que nous avons établi de plus fondamental sur cette matière, que le changement de direction de la Sphere dans la réfraction, ne vient que du changement qui arrive à la vîtesse, par le plus ou le moins de résistance qu'elle trouve sur son chemin à la rencontre du plan, & par conséquent que la seconde partie du phénomene, l'inflexion des rayons, ou la Réfraction proprement dite, dépend du changement de vîtesse, comme l'effet dépend de la cause. Voyons présentement comment cette cause de la Réstraction en général peut entrer dans ses modifications particulières, & produire différents degrés de réfrangibilité dans les parties d'un rayon de lumiére.

LXXXVII. Un plan mobile, une toile bien tendué, ou une lame pénétrable doivent produire les mêmes effetsà l'égard de la Réfraction , qu'un nouveau milieu , qu'un fluide de différente réfishance, (Am. XLVII); parce qu'il n'est question ici, que du nouveau chemin que prend le corpe 24 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE réfracté, à la rencontre de la surface réfringente, ou de la première pellicule du nouveau milieu pendant qu'il la pénétre, & qu'après qu'il l'a pénétrée entiérement sa direction ne sçau-

roit plus changer (Art. XLVI.)

Fig. 25.

Imaginons donc une toile bien tenduë, un plan, ou une lame pénétrable quelconque TL, contre laquelle plusieurs balles ou petites Spheres, A, B, C, D, E, &c. que nous supposons pour plus de simplicité parfaitement homogénes, & de même grosseur, viennent frapper obliquement, selon la même direction, ou par des incidences paralleles, sans aucune rotation, mais avec des vîtesses différentes, & telles, par exemple, que celle de la première, A, étant la plus petite. la vîtesse de B la surpasse d'une quantité finie quelconque, & ainsi de suite. Il est évident que si la Sphere A, a assés de vîtesse, & par-là assés de force, pour percer ou mouvoir le plan TL, elle s'écartera plus de sa première direction en le perçant, que ne fera la Sphere B, qui a plus de vîtesse qu'elle, mais moins que C, qui s'écartera encore moins, &c. De manière que la Sphere A, prenant son chemin, par exemple, en Ha, après avoir rencontré le plan en H, & faisant avec lui l'angle THa < AHL, la Sphere B prendra le sien en hb, après avoir rencontré le plan en h, & fera avec lui l'angle. Thb > THa < BhL = AHL. Et ainsi des suivantes. C, D, E, &c. & toutes leurs directions après la rencontre du plan, seront divergentes entr'elles, & s'écarteront d'autant plus de la premiére, Ha, que leurs vîtesses avant le choc auront été plus grandes. Car une vîtesse infiniment petite, ou infiniment grande, produiroit également zero de réfraction ou d'écart, quoiqu'en sens contraire, puisque dans le premier. cas la Sphere n'auroit pas la force de percer la lame TL, & que dans le second, la résistance de cette lame étant infiniment petite, eu égard à une force infiniment grande, la Sphere, E, par exemple, suivroit sa première direction, F1, vers IK, comme si elle n'avoit rencontré aucun obstacle dans son chemin. Il faut donc que les cas moyens produisent la Réfraction plus ou moins grande, selon qu'ils approchent davantage

LXXXVIII. Quant aux balles dont les vîtesses sont audessous du degré nécessaire pour percer le plan, jusqu'à zero de vîtesse exclusivement, elles seront réstéchies, & le seront uniformement, c'est-à-dire, que leurs incidences étant paralleles avant le choc, leurs réflexions le seront après le choc, & que si leur ressort est parfait, leur angle de réslexion sera égal à leur angle d'incidence, malgré l'inégalité de leurs vîtesses. Car la réflexion parfaite qui suit le choc, dépend de la restitution parfaite des parties déplacées du mobile élastique (ou, ce qui revient au même, du plan, Artt. IV, XXXVIII, fin] par la compression, & du rapport d'égalité de cette compression à la restitution, quelle que soit la viteste ou la sorce qui les produit; ainsi qu'il a été démontré dans les Artt. VII, XIII, XLIV, &c. De forte que les balles A, E, par exemple. dont les lignes d'incidence, AH, EG, sont paralleles, seront réfléchies par des lignes, HS, Gs, toûjours paralleles, quoique les vîtesses avec lesquelles elles sont venu frapper le plan. en H. & en G. soient différentes.

LXXXIX. Corol. 38. Soient maintenant A, B, C, D, E, &c. autant de globules de Lumiére dont les files AH, Bh, &c. forment le rayon sensible AHGE, qui tombe obliquement du milieu NTL, sur le milieu RTL, c'est-à-dine; d'un milieu sensiblement plus dense, N, sur un milieu sensiblement plus dense, N, sur un milieu sensiblement moins dense, R, ou, pour ôter toute équivoque, d'un milieu qui lui résiste moins, sur un qui lui résiste davantage (LXI, LXII.) du verre dans l'air, par exemple, & que le plan TL n'est que seur surface commune.

Il est évident que le rayon composé, AHGE, en se rompant sur TL, en HG, deviendra divergent, tel, par exemple, que GHaeG, & d'autant plus divergent que les vîtesses des globules qui le composent seront plus dissérentes entre elles. De manière que les parties du rayon, ou ces globules auront

Mem. 1738. * D

Memoires de l'Academie Royale différents degrés de réfrangibilité, en raison inverse de leurs vîtesses, & qu'il en résultera une image oblongue du Soleil, aet, toûjours posée dans le plan de la réfraction, NTRL selon sa longueur. Car les vîtesses après le choc ayant un rapport constant avec les vîtesses avant le choc, & le même que celui qui est entre les compléments des sinus d'incidence & de réfraction (X, LIII.) il est impossible que ce rapport soit jamais détruit par le changement, ou par un nombre quelconque de changements du milieu que le rayon a à traverser, soit que les globules de lumière y perdent ou y acquiérent un nouveau degré de vîtesse: Les parties de même vîtesse ou de lumiére homogene se rompront donc toûjours également, ou selon le même rapport, eu égard à leur incidence, & les globules de différente vîtesse, ou les parties hétérogenes se rompront toûjours inégalement & sous différents angles par rapport à une même incidence.

Des vîtesses de la Lumière, conjointement avec ses Couleurs.

XC. Si les sensations que nous avons des différentes couleurs, sont causées par les différents chocs, les différentes vibrations, les différentes vîtesses, ou par quelque circonstance que ce soit, qui tient aux différentes vîtesses des globules de la Lumière, sur les fibres de l'organe immédiat de la vuë, comme les sensations des différents Tons sont causées par le plus ou le moins de promptitude des vibrations de l'air excitées par les frémissements du corps sonore, & communiquées à l'organe immédiat de l'ouïe, les différents degrés de réfrangibilité des parties d'un rayon de lumière seront inséparables de ses différentes couleurs, l'image oblongue du Soleil, a et, nous paroîtra différemment colorée, & tout rayon sensible du Soleil, & de la Lumière en général, pourra être dit, en ce sens, composé de parties de dissérente couleur. Or il n'y a pas lieu de douter, que les sensations que nous désignons par le nom de couleurs, & que, par préjugé ou illusion de l'enfance, nous rapportons aux objets qui les font

naître, ne résultent des dissérents chocs de la lumière sur l'organe de la vue; & nous venons de démontrer dans les articles précédents, que la dissérence de ces chocs, en tant qu'elle nous est manisestée par les dissérents degrés de résrangibilité, ne peut avoir de cause immédiate que les dissérentes vîtesses.

XCI. Corol. 39. Donc les différentes vitesses, les différents degrés de réfrangibilité, & les différentes couleurs de la lumière, ne sont en elle, & hors de nous, qu'une seule & même propriété, ou n'expriment que la gradation des effets dûs à une même cause.

XCII. Corol. 40. Donc (Art. LXXXIX.) les couleurs de la lumière, en elles-mêmes, & physiquement parlant, seront indestructibles, ses parties rouges seront toûjours rouges, & ses parties bleuës toûjours bleuës, malgré toutes les réfractions qu'on pourra leur faire souffrir, après qu'elles auront été une sois séparées du rayon de lumière composé d'elles & de toutes les autres; ainsi que M. Newton l'a prouvé par mille expériences.

XCIII. Corol. 41. Enfin il faudra appliquer aux parties composantes, & disséremment réfrangibles ou colorées d'un rayon de lumière, tout ce qui a été démontré dans les articles de la Réfraction en général, à l'égard d'un rayon entier ou composé, qui viendroit rencontrer sous le même angle d'incidence dissérents milieux dont les réfringences seroient entr'elles comme les réfran-

gibilités de ces parties.

XCIV. Corol. 4.2. Il suit du Corollaire précédent, & des Articles LV, LVIII, LXXXVIII; que si le rayon ou trait de lumière AGE, vient rencontrer un nouveau milieu plus résistant TLR, sous un angle EGL, tel que le mouvement perpendiculaire x, ne surpasse la quantité de résistance du nouveau milieu sur le premier, qu'autant que la force des globules rouges E, par exemple, surpasse la force des globules jaunes D, il n'y aura que la lumière rouge E, & ses nuances, qui soient rompuës à la rencontre du nouveau milieu, & toutes les autres especes de lumière ou de couleurs, & leurs nuances, D, C, B, A, plus réfrangibles que E, sezont résiéchies en \(\Sigma\), selon la loi ordinaire de la Réslexion,

Fig. 26

Memoires de l'Academie Royale demeurant mêlées ensemble, comme dans le rayon incident, excepté la partie rouge rompuë en e, qui y manque. Et si l'on diminuë encore l'obliquité EGL, du rayon incident, de manière que la puissance x, rapportée aux globules jaunes D, excede la résistance du nouveau milieu, les parties jaunes du rayon composé, & à plus forte raison les rouges, & les nuances des unes & des autres, seront transmises dans le nouveau milieu, & rompuës en e, d, immédiatement au dessous de la surface TL, & toutes les autres réfléchies en Σ ; & ainsi de suite, jusqu'à la réfraction des rayons de toute espece, quand l'angle d'incidence sera devenu assés grand pour que la puissance x, en tant qu'elle résulte de la décomposition de la totale y, rapportée à la force des globules ou rayons violets A, les plus foibles & les plus réfrangibles de tous, l'emporte sur la résistance que le milieu sait à leur passage. Et au contraire, si, en cet état, on vient à diminuer l'angle d'incidence par les mêmes degrés, les couleurs disparoîtront de suite l'une après l'autre, en ordre renversé, de dessous la surface TL. De sorte que pour les faire disparoître toutes subitement, il auroit fallu diminuer tout d'un coup cet angle de la quantité correspondante à la somme des différences de réfrangibilité entre toutes les couleurs de la lumiére : ainsi qu'il arrive dans une expérience curieuse qu'on fait avec le Prisme, adapté sur le prétendu Vuide de la Machine Pneumatique.

XCV. Rem. 17. Dans le cas de la transmission des seules parties rouges du trait de lumière, ou des seules parties rouges & jaunes, par exemple, toutes les autres étant résléchies, il ne faut pas imaginer qu'aucune des parties rouges & jaunes ne sera résléchie: cela veut dire seulement qu'il n'y aura que des parties rouges & jaunes qui soient rompuës, tandis que les vertes, les bleuës, & les parties couleur de pourpre ou violet seront totalement résléchies. Car la lumière, soit composée, soit décomposée, ne se rompt jamais sans qu'une de ses portions ne se résléchisse. Sa transmission, dans un nouveau milieu quelconque, n'est jamais assés parsaite pour cela.

Au lieu qu'elle peut se résléchir totalement, sans qu'aucune de ses parties se rompe. Ainsi une portion des rayons rouges & jaunes E, D, rompus en e, d, sera aussi réstéchie en Σ . felon la loi ordinaire de la Réflexion, avec les rayons C. B. A. dont aucune portion n'a été rompuë. De-là vient que l'image qui se peint en Σ , où nous la supposons reçuë sur un papier blanc perpendiculaire aux rayons réfléchis, y conserve beaucoup de la couleur blancheâtre de la lumière, à cause du mêlange des rayons de toute espece qui s'y trouve encore. quoique avec une moindre quantité de rouges & de jaunes. que lorsqu'il n'y a point de réfraction. Au lieu que dans l'expérience, où l'on intercepte les rayons rouges, par exemple, après que les rayons de toute espece ont été séparés par le Prisme, & réunis ensuite par le moyen d'une Lentille. l'image du Soleil au foyer de cette Lentille paroît tout-à-fait bleuâtre; ou, au contraire, si ce sont les rayons bleus & violets qui soient interceptés, cette image devient tout-à-fait rougeâtre: parce que dans le premier cas, ce sont les rayons bleus qui y dominent, les rouges manquant totalement. & que c'est tout le contraire dans le second.

Je ne parle ici cependant que de la Réflexion régulière qui se fait sur la surface du nouveau milieu, par un angle égal à l'angle d'incidence. Car on ne peut douter qu'il ne s'y joigne une infinité de réflexions irrégulières, ou de dissipations de rayons de toute espece, çà & là, & sur cette surface à cause de ses irrégularités, & dans l'intérieur du milieu, pendant le cours uniforme du rayon sensible qui le traverse, par la rencontre d'une infinité de parties semblables à celles qui l'ont réfléchie à la surface. Et d'où viendroit sans cela qu'un objet éclairé ou lumineux étant regardé à travers un corps diaphane, paroît d'autant plus diminuer de lumiére que ce corps est plus épais, & cesse enfin tout-à-fait d'être visible. si l'épaisseur augmente jusqu'à un certain point? Une eau très-profonde en fournit l'exemple. Dans l'expérience ordinaire du Prisme, quelque petit que soit le rayon introduit dans la chambre obscure, on voit toûjours tous les environs

Memoires de l'Academie Royale plus ou moins éclairés, & toute la substance du verre ref-

plendislante.

Je ne doute pas aussi qu'à la rigueur, il n'y ait toûjours quelques rayons de lumière transmis irrégulièrement ça & là, par voye de réfraction, dans le cas de la réflexion la plus complette, & lorsque la lumière vient frapper un nouveau milieu plus résistant sous un angle d'incidence trop petit, pour y produire la réfraction régulière & proprement dite. Car il n'y a nulle apparence que la furface sensible, ou insensible de ce milieu soit assés parfaitement plane dans toutes ses parties, pour n'en présenter aucune, qui fasse avec le rayon incident un plus grand angle que la surface totale, & tel qu'il le faut, ou au de-là, pour favoriser la transmission de la lumiére par ce point. Mais la vérification du fait est difficile, à cause de la lumière réstéchie de toutes parts, qui se complique avec celle-ci en plus grande quantité, qui éclaire toûjours plus ou moins le nouveau milieu, & qui nous empêche de distinguer l'une de l'autre.

XCVI. Rem. 18. Tout ce que nous sçavons aujourd'hui de plus exact sur les couleurs de la Lumière, est fondé sur des expériences, où il y a toûjours tout au moins-deux réfractions, sçavoir, immersion du rayon de lumière de l'air dans un ou plusieurs milieux d'une densité, ou d'une réfringence différente de celle de l'air, & émersion de ces milieux dans l'air: par exemple, de l'air dans un Prisme de verre, & de ce Prisme dans l'air. Cependant pour plus de simplicité dans ce que j'avois à dire, je n'ai guére considéré jusqu'ici, & dans les Figures que j'y ai employées, que le passage d'un milieu dans l'autre, ou une seule réfraction: & j'ai préséré l'exemple de l'immersion d'un milieu plus dense ou moins résistant, du verre, par exemple, dans un milieu moins dense ou plus rélistant à la Lumière, & tel que l'air; parce qu'il réveille mieux l'idée du Méchanisme que je ne veux point perdre de vuë sur cette matière. Car l'expérience des corps qui se détournent de la perpendiculaire, étant poussés obliquement de l'air dans l'eau, qui leur résiste davantage, & où ils se

réfléchissent quelquesois par ricochets, est sensible.

Mais si au lieu de supposer l'œil dans l'air, on le suppose dans l'eau, ou dans un autre milieu quelconque dissérent de l'air, quelle sera l'espece, ou la nuance des couleurs que nous appercevions auparavant sur les objets? L'expérience d'un Prisme d'air faite dans l'eau, ne nous donneroit-elle pas aussi un Spectre d'une nature, & d'un ordre tout dissérents de la suite de couleurs que nous donne l'expérience du Prisme d'eau ou de verre faite dans l'air? Car par tout ce qu'on a vu ci-dessus, les dissérentes résrangibilités de la lumière, ou, ce qui est ici la même chose, ses dissérentes couleurs ne sont dûës immédiatement qu'à ses dissérentes vîtesses. Ce sont ces dissérentes vîtesses qui constituent l'ébranlement de l'organe, & le sentiment distinctif que nous en avons par les couleurs. Nous devrions donc voir dans l'eau, & au travers de l'eau, lorsque l'œil y est plongé, les objets connus, tout autrement colorés qu'ils n'ont coûtume de nous paroître dans l'air.

J'ignorois qu'il y eût eu jusqu'ici d'expérience bien exacte & bien concluante sur ce sujet. Mais M. Cramer, Prosesseur de Mathématique & de Philosophie à Geneve, avec qui je suis en commerce de Lettres, & l'on va voir de quelle utilité est le commerce d'un homme de son caractere & de son scavoir : M. Cramer, dis-je, s'étant fait la même difficulté, en lisant ce que j'avois déja écrit sur les vîtesses de la Lumière, dans les Mémoires de 1737, m'a fourni, & une expérience exacte, & en même temps la solution de toutes les difficultés qu'elle pouvoit faire naître. Il a pris une caraffe bien remplie d'eau, & appliquant un de ses yeux à l'ouverture, immédiatement contre l'eau, pendant. que l'autre œil étoit dans l'air, il a observé à diverses reprises, la couleur des objets qu'il regardoit ainsi avec les deux yeux, & il n'y a point trouvé de différence fensible. J'ai répété la même expérience, & avec le même succès. Ce qui étant joint au témoignage constant des Plongeurs, ne laisse plus aucun doute sur le fait dont il s'agit.

Que devient donc l'analogie des couleurs avec les vîtesses de la lumière ? La réponse est courte, mais tranchante. C'est que nous ne recevons jamais les impressions de la lumière & de ses couleurs, qu'à travers un seul & même milieu inséparablement

MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE attaché à l'organe immédiat de la vision. Car ce n'est point la Cornée, ni l'Humeur aqueuse, cristalline, ou vitrée, qui constitnë cet organe, mais la Rétine, ou, ce qui reviendroit au même, la Choroïde, & sur-tout la partie de l'une de ces membranes. placée au de-là, vers le fond de l'œil, qui en est le siège. Or la Rétine n'est ni dans l'air ni dans l'eau, mais appliquée immédiatement contre l'Humeur vitrée. Nous recevons donc l'impression des rayons à leur sortie de cette Humeur dans laquelle chaque rayon a sa vîtesse propre convenable à sa couleur. Donc un rayon de lumiére partant du Soleil avec une vîtesse donnée, aura dans l'Humeur vitrée une vitesse donnée, quelques milieux qu'il ait traversés auparavant. Et voilà pourquoi la couleur de chaque rayon est immuable, quoiqu'elle dépende de sa vîtesse, qui est une modification changeante; parce que les changements qu'on lui peut faire subir par la Réfraction, se rectifient nécessairement à son passage par les humeurs de l'æil, où les vîtesses mêmes rayons sont toûjours les mêmes, tant que ces humeurs ne changent pas. Car si les humeurs de l'œil viennent à changer, par accident, ou par la vieillesse, le sentiment des couleurs change aussi, & la différence en est sensible, lorsque l'accident n'est arrivé qu'à l'un des deux yeux, &c. J'adopte entiérement cette réponse, après laquelle je supprime sans peine tout ce que j'avois imaginé là-dessus.

XCVII. Rem. 19. Les différentes vîtesses de la lumière, soit par elle-même, soit par les dissérents milieux qu'elle rencontre, fourniroient d'autres questions que je passerai sous silence, ou auxquelles je ne toucherai que succinctement, parce que leur discussion tient au choix exclusif d'un Systeme sur la propagation de la Lumière, & que je ne veux point exclurre ici de Systeme, qu'autant qu'il sortiroit du Méchanisme, ou qu'il seroit manifestement contraire aux expériences. C'est pourquoi, je le répete, on substituera tout ce que s'on voudra à ce que j'appelle milieu dans les intervalles des parties propres des corps diaphanes, ou atmosphere autour de leur surface extérieure, pourvû que la lumière se meuve avec plus de facilité ou de vîtesse dans les uns que dans les autres, conformément aux loix de l'imputsson.

On auroit pu demander, par exemple, dans le cours de ses Recherches, comment la lumière, après avoir perdu une partie

partie de sa vîtesse à la rencontre d'un nouveau milieu où elle se meut plus difficilement, peut la recouvrer en sortant de ce milieu, & en retournant dans celui où elle se mouvoit avec plus de facilité? Il est clair que chaque Système en donnera une explication différente; & il suffit de voir en général, que les explications ne sont pas impossibles sur ce sujet, que le fait n'a rien en soi qui passe les ressources de la Nature, ni de contraire aux loix invariables de sa méchanique. Par exemple, dans l'hypothese des Pressions, où tout ce qui a été dit des différentes vîtesses translatives, se doit entendre des différentes vîtesses d'impulsion & de vibration, la même force de ressort & de tendance du globule ou de la file des globules de la lumiére, & les mêmes impulsions de la part du corps lumineux étant constantes, réitérées, & toûjours appliquées au même sujet, agiront plus ou moins, selon que le milieu où se trouve la file, & qu'elle traverse, lui permettra des vibrations plus ou moins promptes, sans que ce que ses globules en ont eu de moins dans un milieu, les empêche de recouvrer ce qu'ils pouvoient en avoir de plus dans l'autre. Tout de même qu'un Pendule, une Corde tenduë, ou une Cloche dont les vibrations auroient perdu une partie de leur vîtesse dans l'eau, la recouvreroient toute entière dès qu'on les remettroit dans l'air; parce que c'est toûjours le même principe de force accélératrice, ou de tention qui subsiste, & qui ne fait que distribuer ses effets sur différentes quantités d'une matière ambiante, plus abondante en un cas, & moins dans l'autre.

Peut-être que l'inverse du raisonnement précédent conviendra à l'hypothese de l'Emission. Ce seront les vibrations du corps diaphane même, du milieu plus résistant, excitées par le choc de la lumière, & le débandement de les parties élastiques, qui redonneront aux globules de la lumiére qui en sortent, la vîtesse qu'ils avoient perduë en y entrant, & en mettant ces parties en contraction. Ce qui reviendroit à l'effet purement mathématique, indiqué au commencement de l'Art. XLIX.

Mem. 1738,

24 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE

La cause des différentes vîtesses qui se déduisent des différents degrés de résrangibilité de la lumière, & des couleurs qui en sont inséparables, nous jetteroit dans une semblable nécessité de choisir un Système. Celui des vibrations de pression attribuera aux différentes élasticités des globules lumineux, ou de leurs files, ce que celui de l'Émission pourra expliquer par leurs différentes masses ou grosseurs. Car quoique nous ayons fait voir ci-dessus, Art. LXXIII, que les différentes masses ou grosseurs ne pouvoient être la cause immédiate des différentes résrangibilités de la lumière, rien n'empêche qu'elles ne le soient en ce sens, qu'elles occasionnent différentes vîtesses sur une même quantité de mouvement dans chacun de ses globules lancés avec une égale force par le corps lumineux, &c.

XCVIII. Rem. 20. On m'a fait à la dernière lecture une difficulté qui tombe dans la même dépendance; mais qui m'intéresseroit davantage, parce qu'elle roule sur un point d'observation, & à laquelle par conséquent je dois répondre.

Si les différentes couleurs de la Lumiére sont relatives à ses différentes vîtesses, il devra, dit-on, arriver que dans la perception d'une lumière qui naît subitement, par exemple, dans l'Emersion d'un Satellite de Jupiter, on commencera par voir du rouge pur, puis du rouge mêlé de jaune, & ensuite ce tout mêlé de verd, jusqu'au bleu tout au moins, dont le mélange est nécessaire à la composition du blanc, ou de la Lumière proprement dite. Puisque si la lumière employe 7 à 8 minutes à traverser le demi-diametre de l'Orbite Terrestre, elle en employera 35 ou 40, c'est-à-dire, environ cinq fois autant, à venir de Jupiter jusqu'à nous; ce qui seroit plus que suffisant pour mettre un intervalle de temps très-sensible entre la lumiére rouge & la lumiére blanche ou composée qui doit arriver du Satellite. Car la vîtesse de la lumière rouge, en tant que réciproquement proportionnelle à sa réfrangibilité, étant d'un 386me plus grande que celle du jaune, & surpassant d'un 155 me la vîtesse du bleu, si l'on divise les temps par ces nombres, on trouvera 5 à 6 secondes d'intervalle du rouge au jaune, & 13 à 15 secondes du rouge au bleu. Mais l'observation ne nous fait rien voir de cette succession de couleurs & de nuances, & le Satellite sorti de l'ombre, nous paroît d'abord aussi blanc que plusieurs minutes après son Emersion; il faut donc que les différentes réfrangibilités de la lumière & ses couleurs soient duës à quelqu'autre cause qu'aux différentes vîtesses des parties qui

la composent.

Il est clair qu'une semblable difficulté ne sçauroit avoir lieu dans le système des vibrations de pression, ni dans ceux qui s'y rapportent; parce que, selon ces systemes, le véhicule ou les parties de la lumière de toute espece qui agissent sur notre Organe, se trouvent actuellement dispersées autour de nous dans l'instant même de l'émersion, ou de l'apparition de lumiére la plus subite; qu'elles sont toûjours prêtes à recevoir du corps lumineux l'impulsion nécessaire pour les agiter par les vibrations de différente vîtesse qui leur sont propres, en vertu de leurs différentes élasticités, & que de plus ces vîtesses de vibration peuvent n'avoir qu'un rapport infiniment éloigné avec la vîtesse translative & générale de la lumiére depuis le corps lumineux jusqu'à nous. C'est ainsi que deux tons qui résultent de vibrations dont les vîtesses sont en raison de 1 à 2, à 3, &c. ne laissent pas de parvenir en un temps sensiblement égal du corps sonore jusqu'à l'oreille; & s'il y a réellement entre leurs vîtesses de propagation quelque différence que les expériences ordinaires ne nous laissent point appercevoir, elle est assurément bien éloignée d'être en raison de leurs vîtesses toniques ou de vibration.

Il ne peut donc guere s'agir ici que de l'hypothese de l'Émission des corpuscules, qui en esset ne me semble pas fournir une réponse aussi directe; parce que, selon cette hypothese, les mêmes parties de la lumière qui viennent affecter l'organe, ont dû être auparavant dans le corps lumineux, & qu'elles s'en sont détachées avec toutes les modifications nécessaires pour exciter en nous la sensation propre de chaque couleur. Je ne pense pas cependant que ceux qui ont adopté

Memoires de l'Academie Royale 36 l'Emission des corpuscules, doivent être fort embarrassés d'une pareille objection. Cette objection suppose en nous, au moment de l'illumination du Satellite, une soudaineté de sentiment qui est physiquement impossible, & qui est démontrée telle par l'expérience. Car a-t-on constaté que depuis le commencement de l'émersion, jusqu'à celui de la perception, il ne se soit pas écoulé 6, 15 ou 20 secondes, & autant de temps qu'il en faut pour le mêlange des rayons colorés? ou plûtôt n'est-il pas certain qu'il s'en est écoulé beaucoup davantage! Nous sçavons par les Tables de seu M. Cassini, que le premier Satellite de Jupiter, qui est celui dont les Immersions & les Emersions sont les plus promptes, est environ 7 minutes à s'éclipser, ou à se dégager entiérement de l'ombre. Quelle est donc la portion de son disque qui doit en être dégagée, pour que son illumination devienne sensible sur la Terre? Est-ce la moitié, le tiers ou le quart? & mille circonstances physiques de la part de l'objet, ou de l'observateur, n'y apporteront-elles point de variation? Ce qui est constant, c'est que d'une Lunette de 10 pieds à une de 16, la différence est déja d'environ 3 o secondes de temps, dont la plus longue Lunette voit le premier Satellite plûtôt, ou le perd plus tard. Prolongés la Lunette, & vous aurés 40", 50", &c. de manière qu'il est à présumer qu'avec les plus grandes & les plus excellentes Lunettes dont on se soit servi jusqu'à présent, on est demeuré bien loin de ce premier instant d'illumination que l'objection suppose, & par conséquent que le mélange des parties de la lumière de différente réfrangibilité a eu plus de temps qu'il n'en faut pour se faire à la distance. & au lieu même où se trouve l'observateur.

Les Satellites de Saturne près de deux fois aussi éloignés de la Terre que ceux de Jupiter, ni les Fixes même ne fourniront rien de plus favorable à l'objection. Au contraire comme les vîtesses de la Lumiére sont supposées uniformes dans l'hypothese, & que ses radiations ou illuminations à diverses distances suivent la raison inverse des quarrés, il est vraisemblable que la difficulté de l'appercevoir, & que les intervalles

de temps entre son apparition, & notre perception croîtront bien davantage que ceux que donnent les différentes vîtesses de ses parties.

Tout-ceci est applicable par surabondance de droit au systeme des vibrations de pression. Mais je laisse à la sagacité de ceux qui auront embrassé ce systeme, ou quelqu'autre, le soin d'éclaircir plus parsaitement ces sortes de difficultés, dont je n'ai dû faire mention ici qu'autant qu'il étoit nécessaire, pour montrer qu'elles ne sçauroient donner atteinte à la théorie que j'y expose.

Des vîtesses de la Lumière par rapport à sa Réflexibilité, & à la force réstéchissance des milieux.

XCXIX. Il convient de se faire ici, d'après tout ce qui a été dit dans les Articles LXXXVIII, LXXXIX, &c. une idée distincte de ce que M. Newton entend, en divers endroits de son Optique, par la Réflexibilité plus ou moins grande de la Lumière, par des rayons ou par des couleurs plus ou moins réflexibles. Car quoique ces termes s'y trouvent souvent en opposition avec ceux de Réfrangibilité, & de rayons plus ou moins réfrangibles, ils ne sont ni entiérement opposés,

ni analogues.

Une plus grande ou une moindre Réfrangibilité produit des angles de réfraction qui différent plus ou moins des angles d'incidence, des rayons différentes angles, & qui, en conséquence, deviennent plus ou moins divergents entre eux dans seurs réfractions. Mais une plus grande réflexibilité ne change rien au rapport des angles d'incidence & de réflexion, & des rayons différemment réflexibles ne sont nullement, selon M. Newton, des rayons dont l'angle de réflexion différe plus ou moins de l'angle d'incidence, & qui doivent devenir divergents entre eux dans seur réflexion commune au même angle d'incidence. Il semble cependant que ce seroit là seur vraye signification, après la notion que l'on s'est faite de la Réfrangibilité. Ce ne sont pas aussi des rayons qui, en se réfléchissant, se

Memoires de l'Academie Royale réfléchissent plus abondamment par rapport aux parties qui les composent. Mais ce n'est pas de quoi s'écarter du langage, & des définitions d'un si grand maître. Il suffit de sçavoir, que le plus ou le moins de Réflexibilité n'est rélatif qu'à l'angle d'incidence duquel s'ensuit la Réflexion, ou la Réfraction, & que des rayons plus réflexibles que d'autres sont ceux qui se réfléchissent après avoir rencontré le plan réfléchissant ou rompant, sous un angle qui seroit assés grand pour produire la Réfraction, & non la Réfléxion totale dans ces autres moins réflexibles qu'eux. Ainsi les rayons homogenes bleus, ou violets sont plus réflexibles que les rayons homogenes jaunes, ou rouges (XCIV. Fig. 26.) La plus grande réflexibilité en ce sens, & dans le rayon qui en fait le sujet, n'est donc réellement qu'une plus grande réfrangibilité, ou n'a qu'une plus grande réfrangibilité pour cause, ou un manque de vîtesse, qui l'empêche de pénétrer le nouveau milieu sous l'angle donné d'incidence.

Č. Ces mêmes rayons plus réflexibles sont aussi appellés de plus facile, & de plus prompte réflexion. D'où l'on voit que ce n'est pas qu'ils ayent en eux plus de facilité, de promptitude ou de vîtesse, car c'est tout le contraire; mais seulement, qu'ils se réfléchissent avant les autres, en ne se rompant plus par un angle d'incidence qui suffiroit aux autres, ou qui seroit asses grand pour les faire rompre, & entrer dans se nouveau

milieu.

CI. Il faut l'entendre de même à peu-près des milieux, que M. Newton dit réfléchir la lumière plus promptement, ou qui ont une plus grande force réfléchissante. C'est un esset purement relatif à deux milieux actuellement comparés, & dans l'un desquels la lumière se meut plus ou moins vîte, ou avec plus ou moins de facilité (LX). Ainsi la plus grande force résléchissante n'est que la moindre force résingente du milieu où la lumière va, par rapport à celui d'où esse vient, ou bien elle est inséparable de cette moindre résingence. L'air, par exemple, est un milieu de plus prompte réslexion, quand la lumière y tombe obliquement en venant du verre, que

quand elle y tombe en venant de l'eau. Car en venant du verre, elle se réfléchit de la surface de l'air, & ne s'y rompt plus du tout, quoique son angle d'incidence soit encore d'environ 49 degrés 50 minutes, & en venant de l'eau, elle se rompra encore sur l'air au dessous de cet angle, & n'en sera point totalement réfléchie, jusqu'à ce qu'il soit diminué d'environ 8 degrés 25 minutes, ou qu'il soit arrivé à n'être que de 41 degrés 25 minutes. Et il ne s'ensuit nullement dans l'un ni dans l'autre cas, que la lumière se meuve plus ou moins facilement, plus ou moins vîte après sa réflexion, qu'auparavant. Je m'expose à insister un peu trop sur les véritables idées qu'il faut attacher à ces expressions, après ce que M. Newton en a dit, parce qu'il est de la dernière importance de n'y laisser aucune obscurité, tant pour les différentes Théories que l'on pourroit se faire sur ce sujet, que pour sçavoir jus-

qu'où l'on doit suivre celle de M. Newton.

CII. On ne voit pas pourquoi entre tous les milieux, à la surface desquels la lumière se réfléchit & se rompt, l'un ne seroit pas, absolument parlant, & toutes choses d'ailleurs égales, plus propre que l'autre à réfléchir la lumiére, à la réfléchir en plus grande quantité, de manière que toutes les fois qu'il y auroit réflexion & réfraction, la réflexion fût à proportion plus grande de dessus la surface d'un milieu, que de dessus celle de l'autre. Mais je ne sçache pas que nous connoissions cette propriété absoluë & spécifique des milieux par rapport à la lumière, ou que nous en puissions rien déterminer autrement que par la relation dont il a été parlé dans l'article ci-dessus. Je veux dire, que le plus de disposition d'un milieu à réfléchir les parties de la lumière, ne nous est connu que par son moins de force réfringente comparée à celle d'un autre, ou par la différente réfringence des deux; comme on vient de voir dans l'article précédent à l'égard de l'air, qui est plus réfléchissant, quand la lumière y tombe obliquement du verre, & moins réfléchissant lorsqu'elle y vient de l'eau. Encore cette force réfléchissante n'est-elle pas exactement celle dont nous parlons, & ne peut que nous

fournir une induction très-équivoque pour en juger. Nous nous arrêterons donc là-dessus à cette proposition d'expérience, énoncée dans M. Newton: Qu'entre les surfaces des corps transparents, celles-là réfléchissent le plus de lumière, qui sont entre des milieux dont les densités réfringentes disserent le plus entr'elles, & qu'il ne se fait point de réslexion dans les consins des milieux également résringents. La propriété Résléchissante entre deux milieux est donc toûjours dans ce sens relatif, en raison inverse de leur résringence au passage réciproque de la lumière, de l'un dans l'autre, c'est-à-dire, en raison inverse de la facilité ou de la vîtesse (Artt. LX. & LXI.) avec laquelle elle se meut dans ces milieux.

CIII. Rem. 21. Il n'y a rien là qui ne soit très-conforme à la saine Physique, & qui ne réponde aux idées qu'on peut se faire de la dissérente contexture des corps. Car on voit bien en gros, & je ne le détaillerai point ici davantage, que plus la lumière va trouver de dissiculté à se mouvoir dans le nouveau milieu, soit par rapport à l'arrangement de ses parties propres, ou aux petites atmospheres qui les environnent, ou aux fluides quelconques qui en remplissent les intervalles, plus elle y trouvera de quoi se détourner, s'arrêter, & être repoussée, & que le changement de toutes ces circonstances arrivant aux confins des deux milieux, c'est là que se doit faire le détour, ou la réslexion, selon que ce changement est plus grand.

On explique par-là fort naturellement plusieurs phénomenes qui participent de la Réslexion, & de la Résraction; par exemple, comment des corps opaques deviennent transparents, quand on les impregne d'eau, ou d'huile, & réciproquement comment des corps transparents cessent de l'être, quand on les réduit en poudre. Car tous les corps n'étant, comme on sçait, qu'un assemblage de parcelles plus ou moins pellucides ou transparentes, tous deviennent opaques à force de redoubler d'épaisseur, & transparents à force d'être amincis. Or ce n'est vraisemblablement qu'à la multiplicité presque infinie de réslexions de la lumière sur ce nombre prodigieux de parties,

DES SCIENCES.

'de parties, dont la réfringence differe beaucoup de celle de l'air, ou de tel autre fluide dont le corps en total est environné, ou dont ses interstices sont remplis, qu'est duë son opacité. Ces parties ainsi conçuës, font autant de nouveaux milieux sur chacun desquels la lumière doit, & se rompre. & se réfléchir. Elle s'y dissipera donc enfin, & d'autant plûtôt. toutes choses d'ailleurs égales, que la réfringence des parcelles propres du corps differe davantage de celle du fluide qui les environne. Car, selon l'article précédent, les réflexions y sont alors d'autant plus grandes par rapport aux réfractions. Mais si ce corps est tel par le tissu de ses parties, qu'il puisse être impregné de quelque fluide dont la réfringence approche de la leur, & que ce fluide en remplisse assés intimement les intervalles pour parvenir jusqu'à toucher celles qui, si elles étoient détachées, seroient transparentes, il en résultera un tout lié, & transparent; parce qu'alors les réfractions viennent à surpasser d'autant plus les réflexions. Tout cela est palpable, pour ainsi dire, par l'exemple d'un tas de verre pulvérilé, & par-là devenu blanc & opaque. Il reprend une partie de sa diaphanéité, si on le plonge dans l'eau; beaucoup plus dans l'esprit de Vin, & plus encore dans l'esprit de Thérébenthine, selon la gradation de réfringence de ces liqueurs. & selon qu'elles approchent davantage de l'égalité par rapport à celle de chacun des grains de verre.

Limites & rapports des différentes vitesses de la Lumière, en tant qu'elles se manifestent par les différentes Couleurs

CIV. Il est évident que depuis la moindre jusqu'à la plus grande réfrangibilité de la Lumière, déterminées par les deux extrémités du Spectre, & par sa longueur, qui est finie, il y doit avoir une infinité de réfrangibilités différentes, ou (Art. XCI. Corol. 39.) une infinité de degrés de vîtesse. Et puisque les différentes couleurs de la lumière se trouvent inséparables de ses différentes vîtesses (Art. XC.) il y aura donc aussi, entre les mêmes limites, une infinité de différentes

Mem. 1738.

Memoires de l'Academie Royale couleurs. Et cela est rigoureusement vrai, si l'on y comprend toutes les différentes nuances renfermées sous le nom générique de chaque couleur. Car on remarque en effet une infinité de teintes dans le cours ou dans la latitude des bandes de chacune des couleurs du Spectre, & même dans le passage des unes aux autres. Chacune de ces couleurs ou nuances pourroit donc à la rigueur être appellée primitive, en ce qu'elle dépend d'un degré déterminé de réfrangibilité ou de vîtesse, qui lui est propre, & l'on peut dire, qu'il y a dans la lumière tout autant de couleurs primitives, c'est-à-dire, une infinité. Mais en nous conformant là-dessus au langage ordinaire, & à celui de M. Newton, nous n'avons fait mention jusqu'ici que des cinq couleurs primitives, Rouge, Jaune, Verd, Bleu & Violet, proprement dits, dont cet Auteur a parlé au commencement de son Optique, & de ses Leçons posthumes d'Optique, ou du moins nous n'avons indiqué que ces cinq couleurs dans les divisions du Spectre des figures précédentes. Mais M. Newton y ayant regardé de plus près, & pensant peut-être aussi à l'analogie que quelques Auteurs avoient déja cru appercevoir entre les couleurs de la Lumiére, & les sept tons de la Musique, prit garde, qu'entre le rouge & le jaune, il y avoit une bande d'une largeur sensible, qui participoit de l'un & de l'autre, & qui étoit orangé; & de même entre le bleu céleste & le violet, une bande bleu-foncé ou indigo. Nous compterons donc avec lui sept couleurs primitives, dans l'ordre selon lequel elles paroissent sur l'image réfractée du Soleil, de bas en haut, lorsque l'angle réfringent du Prisme est tourné en embas: Sçavoir, Rouge, Orangé, Jaune, Verd, Bleu, Indigo & Violet, comme déterminant autant de réfrangibilités croissantes, & de vîtesses décroissantes; quoique par deurs nuances, ou par leurs intermédiaires, on en pût imaginer une infinité. En un mot, de quelque nom que l'on qualifie ces couleurs, nous ne faisons attention ici qu'au degré de réfrangibilité & de vîtesse, qui les distingue sur le Spectre

à l'endroit où elles commencent fensiblement de paroître, & Bous supposerons comme exact tout ce que M. Newton en a

enseigné à cet égard. Nous n'aurons prèsque aussi qu'à rappeller les évaluations qu'il a faites de ces réfrangibilités, & des sinus qui les déterminent.

C V. Soit ABC un Prisme de verre disposé comme Fig. 27. nous venons de dire dans l'article précédent, SL un rayon du Soleil qui tombe obliquement sur la face A C de ce Prisme, qui le traverse en LK, & qui en sort par la face BC, pour retourner de-là dans l'air KFH. Si autour du point K. comme centre, on décrit le cercle DNGH, & qu'ayant mené le diametre DG, perpendiculairement à BC, on abbaisse les sinus NM, FE, IO, HR, &c. sur ce diametre. des points N, où le rayon incident LK vient couper ce cercle, & F, I, H, &c. où les rayons rompus au point K, divergents, & colorés, viennent semblablement le couper, on trouvera toûjours que NM, sinus du complément de l'incidence NKC, sur la surface réfringente BC, est aux sinus FE, HR, finus des compléments de réfraction FKB, HKB, des rayons homogenes KF, KH, les moins, & les plus réfrangibles, en raison à peu-près de 50 à 77 & 78 : qui avec leurs intermédiaires K1, &c. par rapport aux sept couleurs ou à leurs limites, font tout de suite en montant, 77. $77\frac{1}{8}$, $77\frac{1}{5}$, $77\frac{1}{3}$, $77\frac{1}{2}$, $77\frac{2}{3}$, $77\frac{7}{9}$, 78. Mais nous avons démontré en 1722 & 1723, Artt. X, LIII, &c. que les forces ou vîtesses de tout mobile étoient avant & après la rencontre du plan réfléchissant, ou réfringent, en raison inverse des Sinus des compléments de l'incidence & de la réflexion, ou de la réfraction, rapportées à ce plan. Donc les vîtesses décroissantes des rayons rompus & colorés, fuccessivement plus réfrangibles, seront comme ces fractions

 $\frac{1}{77}$, $\frac{1}{77\frac{1}{8}}$, $\frac{1}{77\frac{1}{3}}$, $\frac{1}{77\frac{1}{8}}$, $\frac{1}{77\frac{1}{2}}$, $\frac{1}{77\frac{1}{3}}$, $\frac{1}{77\frac{1}{3}}$, $\frac{1}{77\frac{1}{9}}$, $\frac{1}{78}$.

CVI. Corol. 43. Les limites des couleurs, & leurs soûtendantes Tt, $t\dot{V}$, &c. ou $\theta\tau$, τv , &c. fur le Spectre TP, ou θP , recu sur un carton blanc en PT, ou $P\theta$, ayant entr'elles les mêmes rapports de distance ou de longueur, que les différences des tangentes GT, Gt; Gt, GV; &c. & de MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE
fi petites différences de tangentes ayant sensiblement les
mêmes rapports entr'elles, que les différences de leurs Sinus,
ou que les parties θτ, τυ, &c. d'une ligne quelconque Pθ,
qui coupe les rayons colorés sous un angle fini, il suit que
les intervalles entre les limites des couleurs du Spectre, indiqueront les différences des Sinus de réfraction, & des
réfrangibilités de la lumière que constitue chacune des couleurs, & par conséquent les différences de leurs vîtesses.

Fig. 28. C'est ce qui est résumé ici par un extrait de la Figure que j'en donnai l'année derniére, à l'occasion des Tons de Musique, où le Spectre AFTMGP est divisé selon les rapports dont nous venons de parler, & d'après les expériences & les calculs de M. Newton.

De l'Analogie particulière des sept Couleurs du Spectre; avec les sept Tons de Musique.

CVII. Il n'est point question ici de l'analogie que M. Newton a remarquée entre les sept Tons de Musique & les sept Couleurs qui résultent de l'application d'un objectif de Lunette contre un verre plan, en raison des racines cubiques des quarrés des longueurs des cordes qui produisent ces tons, & que quelques Auteurs ont confonduë avec celle des couleurs Prismatiques. Car cette analogie se rapporte à de tout autres circonstances que celles qui sont notre objet, & n'est point du tout la même que celle des espaces colorés que donne le Prisme.

Si l'on divise harmoniquement le Monochorde par rapport au Ton mineur, c'est-à-dire, en $\frac{1}{2}$, $\frac{7}{16}$, $\frac{2}{5}$, $\frac{1}{3}$, $\frac{1}{4}$, $\frac{1}{6}$, $\frac{1}{9}$, de manière que la Toute (1) ou la corde sondamentale donnant Re, par exemple, & une de ses moitiés l'octave de ce Re en haut, on ait de suite sur l'autre moitié tous les intervalles diatoniques des Tons ascendants, Re, Mi, Fa, Sol, La, Si, Ut, re, il est évident que les cordes de ces tons seront entr'elles comme 1, $\frac{8}{9}$, $\frac{5}{6}$, $\frac{3}{4}$, $\frac{2}{3}$, $\frac{3}{5}$, $\frac{9}{16}$, $\frac{1}{2}$; ou, supposant la Toute de 720 parties, comme ces nombres, 720, 640, 600, 540, 480, 432, 405, 360.

Cela posé, si l'on prend les intervalles diatoniques, 720 — 640 = 80, entre Re & mi; 640 — 600 = 40, entre mi & fa; &c. & que l'on compare le rapport qu'ils ont entr'eux avec celui que les soûtendantes ou distances des limites des couleurs du Spectre (Fig. 28.) $A\mu$ ou $G\lambda$, $\mu\kappa$ ou λi , &c. ont entr'elles, on trouvera ces rapports les mêmes de part & d'autre; & si la moitié de toute la corde est égale à AF ou GM, la soûtendante du Violet, $G\lambda$, vaudra 80, comme l'intervalle de Re à mi, celle de l'Indigo, λi , vaudra 40, comme l'intervalle de mi à fa, & ainsi de suite.

C'est-là succinctement en quoi consiste l'analogie que M. Newton a trouvée entre les sept couleurs du Spectre, qu'il appelle primitives, & les sept tons de Musique, & que nous avons ramenée au système du Si, aujourd'hui le seul en usage en France; analogie cependant qui ne regne qu'entre des valeurs absoluës d'un côté, & des dissérences de l'autre. Sur quoi je renvoye aux 3 me & 4 me E'claircissements, qui suivent mon Mémoire de l'année passée sur le Son, où j'ai traité

cette matière dans un asses grand détail.

Quant à l'analogie de propagation, entre la Lumière & le Son, les Couleurs & les Tons en général, on peut voir le Mémoire même, & les autres E'claircissements qui l'accom-

pagnent.

CVIII. Rem. 22. On sçait que le blanc & le noir, selon la Théorie de M. Newton, ne sont pas proprement des couleurs, l'un n'étant que l'assemblage des rayons de la lumiére de toute espece & de toute couleur, & l'autre n'en étant que la privation; Descartes, avec ses plus anciens disciples, ne disserent point en cela de M. Newton. Mais ne pourroit-on point, conformément au langage ordinaire, & dans un autre sens, traiter le blanc & le noir de vrayes couleurs, en ce qu'ils sont partie de cette sorte de sensations par lesquelles nous discernons les objets de la vuë, & leurs bornes parmi ceux qui les environnent? Ne pourroient-ils point l'être aussi comme termes ou extrêmes de la quantité de lumiére propre à chaque couleur, dont le blanc seroit alors la commune mesure? Car

Memoires de l'Academie Royale ces quantités ont sans doute entr'elles, & avec le blanc, des rapports bien différents de ceux de leurs degrés de réfrangibilité, & de leurs vîtesses. M. Newton ne s'éloigne pas de cette idée, quand il dit, que le jaune & l'orangé sont de toutes les couleurs prismatiques les plus lumineuses, parce que, selon lui, elles affectent plus fortement les sens que toutes les autres ensemble. Après ces deux, il met le rouge & le verd, &c. de sorte qu'on pourroit ranger ses sept couleurs primitives dans cet ordre, Jaune, Orangé, Rouge, Verd, Bleu, Indigo, & Violet.

C'est, si je ne me trompe, à cette manière de comparer les couleurs entr'elles, & avec le blanc ou la lumière, que font duës la plûpart des analogies qu'on en a imaginées avec les tons de Musique, avant que les expériences, & les idées

Il paroît qu'Aristote a cru que les couleurs avoient entre

de M. Newton sur ce sujet sussent connuës.

elles un certain rapport, à raison de leur mêlange de blanc, & de noir, & que les plus agréables étoient celles où ce rapport étoit de nombre à nombre, & le plus simple, par exemple, de * De feusa & 2 à 3, de 3 à 4, & semblables, comme les tons harmoniques *. Jessili, cap. 3. Mais c'est certainement sur une pareille idée, que roule tout ce que M. De la Chambre donna vers le milieu du Siécle passé. touchant l'analogie des Couleurs & des Tons, dans son Livre de Nouvelles Observations & Conjectures sur l'Iris, où cette matière est traitée plus amplement qu'en aucun autre endroit que je sçache. C'est, dis-je, sur ce que l'espece particulière des couleurs consiste dans la quantité de lumière qui entre en chacune, & sur la sensation plus ou moins agréable qu'il croit qui en réfulte.

> Cela posé, & que le Verd qui occupe le miheu de l'Iris céleste, & de l'image prismatique du Soleil, est, par le consentement général de tous les peuples, la plus agréable de toutes les couleurs, comme l'oclave, en raison de 2 à 1, est la plus parfaite de toutes les consonances, M. De la Chambre ne balance pas à mettre le verd en raison double, ou plûtôt, sousdouble avec le blanc. Et ayant établi ensuite sur ce fondement, & sur plusieurs inductions tirées de la rélation qu'il juge que les qualités

sensibles ont entre elles, les rapports de toutes les autres couleurs avec les tons, il en sorme enfin cette suite harmonique descendante,

BLANC.	JAUNE.	Rouge.	VERD.	BLEU.	Pourpre.	Noir.
Ton	Quarte.	Quinte.				Quinzieme,
fondamental.				Ou Quarte	ou Quinte redoublée.	ou double
		•	l	reuvabaee.	TEADEDICE.	Uctare,

Voilà en abrégé son Systeme des couleurs & des harmonies.

Cet exemple entre plusieurs suffit, pour montrer le vague. l'arbitraire, & le mal entendu qui régnent dans ces prétenduës analogies. Car comment mesure-t-on ces rapports de lumière, & d'agrément entre les autres couleurs, & le verd! Comment les détermine-t-on au juste, & de nombre à nombre? S'ensuit-il que le verd ne soit que de moitié aussi lumineux que le blanc, parce qu'il est la plus agréable des couleurs, ou la plus amie de l'organe? Selon le principe ce seroit au gris d'avoir cette prérogative, comme formé d'une égale quantité de blanc & de noir, & tenant par-là le vrai milieu? Enfin quel rapport y a t-il entre la force ou l'intenfité des sons, & leurs valeurs toniques ou musicales, pour les comparer avec les différentes intensités de la lumière! Le sol qui sonne le plus foiblement au-dessus de l'ut, en est-il moins la quinte, que celui qui sonne le plus fortement, & n'est-ce pas par-là seulement que ces deux tons, & leurs vibrations sont commensurables, plûtôt que par leur plus ou moins de force? Mais c'est encore ici la méprise perpétuelle qu'on trouve dans une infinité de livres, & que j'ai relevée ailleurs *.

* Memoires de l'Acad. 1737.

De la distinction marquée des sept couleurs du Spectre, de leurs latitudes.

CIX. Je ne veux point passer sous silence une difficulté, ou plûtôt une question que l'on peut saire sur les couleurs Prismatiques, quoique je n'espere pas y satisfaire pleinement.

On peut demander, pourquoi n'y a-t-il que sept couleurs distinctement marquées sur le Spectre? Pourquoi ont-esses une si grande latitude? Pourquoi les nuances de l'une à l'autre

Memoires de l'Academie Royale en ont-elles une si petite? ou pourquoi le passage en est-il si brusque? Car puisque les couleurs Prismatiques résultent des différents degrés de Réfrangibilité ou de vîtesse de la lumière, & que depuis un bout du Spectre jusqu'à l'autre, il y a une infinité de ces degrés, chaque lumière véritablement homogene, ne devroit former qu'une bande horisontale infiniment étroite dans l'expérience du Prisme, & par conséquent tout le Spectre ne devroit être qu'un tissu de nuances, parmi lesquelles il seroit impossible d'assigner une largeur finie à aucune couleur? Il est vrai que quelques-unes de ces couleurs sont visiblement la nuance ou la couleur moyenne des deux entre lesquelles elles sont placées; tel est (Fig. 28.) l'Orangé, entre le Rouge & le Jaune dont il participe, & le Bleu foncé ou Indigo, entre le Bleu célesse & le Violet. Il est vrai encore que ces couleurs ne sont pas uniformes dans leurs latitudes; que les unes, du côté du Spectre où se trouvent les plus lumineuses, se dégradent peu-à-peu, en s'éclaircissant, à mesure que la Réfrangibilité augmente, comme on le voit dans le Rouge & dans l'Orangé, & les autres en s'obscurcissant, comme on le voit dans le Bleu céleste en allant à l'Indigo, & dans celui-ci en allant au Violet. Enfin il est constant que si l'on regarde de près, ou avec une Loupe, les limites des couleurs les mieux terminées, & les plus distinctes de celles qui leur sont contiguës, on y découvrira une infinité de petites couleurs ou nuances différentes. Voilà, si l'on veut, un petit jour qui commence à se répandre sur cette matière; mais il ne suffit pas pour empêcher qu'on n'inssiste, & qu'on ne demande encore, pourquoi n'y a-t-il qu'une grande couleur intermédiaire, par exemple, le Verd, entre le Bleu & le Jaune, l'Orangé entre le Jaune & le Rouge, & non pas plusieurs ou une infinité! Ne sont-ce pas des couleurs bien différentes, d'une continuité, & d'une latitude que les dégradations de clair ou d'obscur n'empêchent pas d'être distinguées bien sensiblement de leurs voisines? Et pourquoi ces petites couleurs ou nuances intermédiaires, que l'on remarque sur

les limites, sont-elles si resservées, au lieu d'être répanduës sur

toute la latitude des deux couleurs adjacentes de part & d'autre? Pourquoi en un mot ces couleurs adjacentes conservent-elles invariablement leur dénomination particulière, & pourquoi la sensation dissérente que nous en recevons est-elle si marquée, & submogene dans tout l'espace occupé sur le Spectre par chacune d'elles?

CX. Comme il n'y a certainement aucun rapport direct de nature ni de quantité entre nos sensations & les objets extérieurs qui les occasionnent, il ne seroit pas surprenant que la question demeurât toûjours insoluble. Mais il ne sera pas inutile d'y faire encore quelque attention, pour se convaincre au moins, que la doctrine de M. Newton sur les Couleurs, non plus que la Théorie que nous y avons appliquée, qui ne roulent que sur les faits & sur le calcul, n'en sont pas moins certaines.

Remarquons donc, 1.º Que le défaut d'analogie entre nos sensations & leurs objets extérieurs est ôté en quelque sorte & indirectement par l'entremise des organes de nos sens. Car on ne peut disconvenir qu'il n'y ait une proportion de force ou de grandeur entre la sensation & les ébranlements de l'organe. Quelle que soit la cause d'institution ou de droit à qui cette relation est duë, l'expérience que nous en faisons tous les jours ne nous permet pas de douter que cette relation n'existe, & que nos sensations ne soient d'autant plus fortes, que l'organe dont elles dépendent a été plus fortement ébranlé. Or il est clair que les ébranlements de l'organe ont un rapport méchanique & calculable avec le choc des corps qui le frappent; il n'est donc pas impossible d'établir quelque analogie entre nos sensations & les forces des corps extérieurs, entre nos sensations de couleur, par exemple, & les différentes vîtesses de la lumière qui les occasionnent, ou qui en sont inséparables, ni même, à certains égards, de la calculer.

2.° Observons que plusieurs de nos sensations de même genre changent d'espece à la seule occasion d'un petit changement en plus ou en moins, arrivé à une même modification de l'objet qui agit sur nos organes; un peu plus ou un Mem. 1738.

- peu moins d'activité de la part du feu, change notre sensation de chaleur en un sentiment de plaisir ou de douleur; un peu plus ou un peu moins de vîtesse dans les vibrations du corps sonore, nous sont entendre des tons sort dissérents; comme un peu plus ou un peu moins de vîtesse dans les rayons de la lumière nous sont voir toutes les couleurs du Spectre, ou en sont inséparables, quelles que puissent être d'ailleurs les autres modifications des corpuscules lumineux compliquées avec leurs vîtesses; ainsi qu'il a été expliqué en son lieu.
- 3.° Que les intensités différentes de l'objet, & la force des ébranlements de l'organe qui s'ensuivent, quelque grandes ou petites qu'elles soient, ne changent rien ou presque rien à l'espece de sensations tant que la modification correspondante de l'objet demeure de même quantité. Ainsi la force du Son ne change rien au ton, le même ton pouvant être fort ou foible, jusqu'à nous étourdir, ou à devenir prèsque imperceptible, sans devenir plus haut ou plus bas, quoique l'augmentation ou la diminution d'un 100me dans la vîtesse des vibrations du corps sonore y apporte un changement très-sensible. Et de même la lumière colorée provenant de la 1 00^{me} partie des rayons du disque du Soleil, séparés par le Prisme, ou de tout son disque, & par-là cent fois plus ou moins forte, ne nous fera éprouver que la même sensation de couleur, tant que sa réfrangibilité ou sa vîtesse restera la même, quoiqu'un 78me de différence entre les réfrangibilités ou vîtesses renferme les extrêmes des changements capables de produire en nous toutes les différentes sensations de conleur possibles.

4.° Que malgré la finesse & la délicatesse des fibres de nos organes, il faut cependant que le changement arrivé à la modification des objets dont ils sont, pour ainsi dire, les juges, soit d'une certaine quantité finie pour devenir sensible; sans quoi l'espece de sensation demeure indistinctement la même. Ainsi la fréquence des vibrations du corps sonore ne venant à changer, par exemple, que d'un 800me, qui ne

fait qu'environ la moitié d'une Eptaméride de M. Sauveur, l'oreille la plus délicate aura bien de la peine à discerner si le ton est haussé ou baissé, ou même s'il a changé en aucune manière: & je doute aussi que les yeux les plus sins pussent appercevoir aucune dissérence dans la couleur absoluë qui n'auroit changé que d'un 3000 me de réfrangibilité ou de vîtesse.

5.° Sur quoi il y a encore ici une observation importante à faire, c'est que deux modifications qui different assés peu entr'elles pour ne pouvoir être distinguées absolument ou successivement, le pourront être jusqu'à un certain point, & entre des limites plus resservées, lorsqu'elles viendront à être considérées l'une près de l'autre, en même temps & relativement. Ainsi deux cordes qui ne different dans leurs fréquences de vibration que de ce 800 me que nous avons dit être insensible en une même corde frappée successivement, pourront bien être distinguées de l'unisson parfait, lorsqu'elles sonneront ensemble: & de même deux couleurs ou plûtôt deux nuances, celles du Rouge, par exemple, qui ne different que d'un 3000me de réfrangibilité ou de vîtesse, & qu'on n'auroit pu distinguer séparément, paroîtront d'une différence 🕠 sensible, étant vuës s'une près de l'autre sur la bande rouge du Spectre, dont cette 3000me partie de réfrangibilité ou de Sinus ne répond qu'à environ la 5^{me} partie de sa largeur, & qui est, de même que les autres bandes colorées du Spectre, toute composée de proche en proche de ces nuances séparément indiscernables. Ce qui peut devenir l'objet d'une recherche curieuse sur les tensions & extensions successives ou simultanées des différentes fibres de nos organes, mais dont nous nous abstiendrons ici, n'ayant besoin que du fait.

CXI. Cela posé, qu'y aura-t-il d'extraordinaire que ces petits accroissements de réfrangibilité ou décroissements de vîtesse de la lumière, qui constituent la largeur des bandes colorées du Spectre, soient insuffisants pour changer l'espece de sensation que nous appellons couleur, & qu'ensuite étant arrivés à un certain degré, la moindre augmentation ou

Memoires de l'Academie Royale diminution sensible fasse parvenir les ébranlements de l'organe qui leur répondent, à un degré de fréquence, ou de commensurabilité par rapport à la tension commune de ses fibres, qui soit capable de produire en nous la nouvelle senfation de couleur que nous éprouvons dans l'expérience dont il s'agit? Qu'il n'y ait que sept ou un moindre nombre de couleurs plus particuliérement distinctes que les autres, cela n'a rien en soi de plus surprenant que les sept Tons de 1'Octave, à la distinction & à l'intonation desquels nous avons assurément été déterminés par la Nature, & par la construction des organes de l'Oreille & de la Voix, par les commensurabilités plus simples, & par-là plus perceptibles des vibrations qui en font naître le sentiment, & par mille autres circonstances méchaniques pareilles, avant que l'art s'en mêlât, & qu'il nous y fît remarquer les divisions en Comma, en Mérides, & en Eptemérides. Je n'ai garde de donner ces conjectures pour des preuves complettes, & pour une entiére solution de la difficulté; mais il me semble qu'elles sont valables pour affranchir le Système de M. Newton de toute incongruïté fur ce sujet.

Du reste on voit que les changements de Ton en exigent de très-considérables dans les rapports de vîtesse qui les constituent; par exemple, de 9 à 10, de 15 à 16, pour monter du La au Si, du Si à l'Ut, en intervalle de \frac{1}{10}, & de \frac{1}{16}, au lieu qu'un changement de rapport de 579 à 580, de 1028 \frac{1}{3} à 1029 \frac{1}{3}, suffit pour aller, par exemple, du Jaune à l'Orangé, de l'Orangé au Rouge, en intervalle de \frac{1}{580}, & de \frac{1}{1029\frac{1}{3}}. Et cela sans doute par la souplesse différente des organes de l'Ouïe, & de ceux de la Vuë, comme nous l'avons

organes de l'Ouïe, & de ceux de la Vuë, comme nous l'avons expliqué l'année dernière, en donnant raison de ce qu'il ne pouvoit y avoir ni redoublements ni Octaves dans les Couleurs, ainsi qu'il y en a dans les Tons de Musique.

DIFFRACTION.

CXII. Tous les Opticiens avant le P. Grimaldi ont cru que la Lumière ne pouvoit se répandre ou se transmettre que de trois manières, sçavoir, par voye directe, ou en ligne droite, par Réfraction, & par Réflexion; mais ce sçavant homme y en adjoûta une quatriéme qu'il avoit observée dans la Nature, & qu'il appella Diffraction. C'est cette inflexion des rayons qui le fait à la superficie ou auprès de la superficie des corps. & d'où résulte non seulement une plus grande ombre que celle qu'ils devoient donner, mais encore différentes couleurs à côté de cette ombre, fort semblables à celles de l'expérience ordinaire du Prisme. Pour se convaincre en gros du phénomene, & sans beaucoup de préparatifs, il n'y a qu'à regarder le Soleil à travers les barbes d'une plume, ou auprès des bords d'un chapeau, ou de tel autre corps filamenteux, & l'on appercevra une infinité de petits arc-en-ciels, ou franges colorées. La principale raison du P. Grimaldi, pour établir que la Diffraction étoit réellement une quatriéme espece de transmission de la Lumière, & pour la distinguer de la Réfraction, est qu'elle se fait, comme il le pense, sans l'intervention d'aucun nouveau milieu. A l'égard de M. Newton: qui a décrit ce phénomene avec beaucoup d'exactitude, & qui en a encore plus détaillé les circonstances & les dimensions que le P. Grimaldi, il n'a rien décidé formellement, que je sçache, de sa vraye ou prétenduë différence avec celui de la Réfraction, ne voulant pas même, comme il le dit à ce sujet, entrer dans la discussion, si les rayons de la Lumière sont corporels ou ne le sont pas, De natura radiorum, utrum sint corpora nec ne, nihil omnino disputans *. Cependant il a * Princip. 1. 1. exclu du phénomene, sans restriction, & sans rien mettre à Schol. Prop. 96. sa place, la Réfraction ordinaire de l'air *.

Pour moi, qui avoüerai franchement ne pouvoir former aucun doute sur la nature de la Lumière à cet égard, & qui l'ayant considérée jusqu'ici comme un corps, n'ai pu la faire

Gij

+ Optic. l. 3.

Memoires de l'Academie Royale détourner de ses directions ou de ses tendances, qu'à l'occasion d'autres corps, je ne ferai aussi aucune difficulté de dire que la Diffraction me paroît être une vraye Réfraction, telle que je l'ai expliquée dans les deux dernières Parties de ces Recherches. Je n'y vois d'autre différence, sinon qu'elle se fait à la rencontre, je ne dis pas de l'air ambiant, mais d'un autre milieu invisible, & vraisemblablement de cette petite atmosphere que mille expériences nous démontrent, qui environne les corps, & qui peut varier de réfringence, & de mouvements à l'infini, selon seur dissérente contexture, ou les mêlanges de matière qui les composent. J'ai lu, répété, & tourné de plusieurs façons les expériences que les Auteurs dont je viens de parler en rapportent, l'un au commencement de la Physico-mathesis de Lumine, l'autre dans le 3 me Livre de son Optique, & je n'y ai rien trouvé qu'on ne puisse ramener à cette idée, & à la Loi méchanique de laquelle je ne crois pas qu'on doive jamais se départir sur ce sujet.

CXIII. Car soit ABCD le profil ou la coupe d'un cheveu, ou d'un fil délié de métal; IAKTDH son atmosphere de matière réfractive, plus résistante par rapport à la lumière que l'air; & RR un trait de lumière reçu par un sort

corps ABCD à quelques pieds au de-là.

Le fait est que si l'on reçoit l'ombre du fil AC sur un plan, à quelques pieds de distance du fil, par exemple en NZ, elle y sera trouvée, toutes déductions faites, beaucoup plus grande qu'elle ne devroit l'être, à raison du diametre de ce fil. On verra de plus de part & d'autre des limites de l'ombre en NL, ZQ, des bandes ou franges de lumière colorée.

petit trou dans la chambre obscure, & auquel on a opposé le

Mais un nouveau milieu IAKTDH, de figure cylindrique, & que les rayons RI, rF, ρG , d'une part, & RX, rS, ρK , de l'autre, ont à traverser plus difficilement que l'air, ne seroit-il pas suffisant pour produire tous ces effets? Pour détourner ces rayons de I en N, par exemple, de F en O, & de O en E, de G en H, & de H en L? & de même de l'autre côté du corps AC, de X en Z, de S en T, & de T

Fig. 29.

DES SCIENCES.

en V, de K en P, & de P en Q! Et pour y produire des couleurs à peu-près comme celles du Prisme, tant à cause de la figure cylindrique du nouveau milieu, que des différents degrés de réfringence qu'il peut avoir en différentes couches plus ou moins proches du corps AC! Que l'ombre du cheveu soit plus grande qu'elle ne doit l'être, il n'y a rienlà de surprenant; c'est celle de son atmosphere plûtôt que la sienne. On ne voit point, il est vrai, cette atmosphere, ou ce nouveau milieu; mais le détour de la lumière, auprès du corps Diffringent, ne permet pas de douter qu'il n'existe, à moins qu'on ne suppose que le changement de direction arrivé à ces rayons, qui sont matière, leur est survenu sans l'opposition d'aucune matière dans le lieu où s'est fait le détour. Voit-on mieux, & n'admet-on pas cependant, la matiére magnétique & électrique autour d'un Aiman, ou d'un morceau d'Ambre? Je crois donc être fondé à regarder la Diffraction comme une véritable Réfraction; & cela par la grande Regle de M. Newton même, qu'il ne faut point multiplier sans nécessité les causes des effets naturels, & qu'ainsi les effets naturels de même genre doivent être attribués à des causes semblables.

CXIV. Il ne faut point dissimuler que les essets de la Dissiraction sont très-composés, & qu'en conséquence, pour les expliquer par une atmosphere résringente, il saut la supposer aussi très-composée. Sur l'idée générale que nous avons d'abord donnée de ces essets, & sur la notion que l'on en prend communément dans les Auteurs, on s'imagineroit peut-être que les couleurs N, E, L, d'un côté de l'ombre, & Z, V, Q, de l'autre côté, représentent simplement la suite des couleurs de la Lumière, chacune des bandes ou franges ne donnant qu'une de ces couleurs. Mais ce sont bien distinctement tout au moins trois ordres ou suites de couleurs de chaque côté, & posées l'une auprès de l'autre à peu-près comme les Spectres d'autant de Prismes ajustés l'un sur l'autre au dessus & au dessous du corps dissingent ABCD. Ces trois suites de franges ou de couleurs sont représentées ici

Fig. 30

dans leurs proportions ou approchant (Fig. 30.) par rapport à l'ombre O du cheveu, & marquées sur leur milieu des mêmes lettres que leurs correspondantes dans la Figure 29. Ainsi la premiére, en partant de l'ombre, est N d'un côté, & Z de l'autre, la seconde E & V, & la troisième L & Q. On voit dans la première, de part & d'autre, en venant de l'ombre, les couleurs suivantes, Violet, Indigo, Bleu-pâle, Verd, Jaune, Rouge; dans la seconde; en suivant le même ordre, Bleu, Jaune, Rouge; & dans la troisième, Bleu-pâle, Jaune-pâle, & Rouge.

CXV. On pourroit d'abord expliquer cette multiplicité de suites de couleurs d'une manière assés simple, & sans composer beaucoup l'atmosphere réfringente qui entoure le corps ABCD, Fig. 29. Car si l'on imagine des tangentes menées de part & d'autre du point 1 & du point X, & de même d'autres tangentes sur les points F, G, ou K, S, & O, H, ou T, P, il en résultera un Prisme à base dodécagone, ou, si l'on veut, plusieurs portions de Prismes triangulaires de différent angle réfringent; de manière qu'en I ou X, sera le Prisme de l'angle réfringent le plus obtus; en F, O, ou S, T, celui dont les faces réfringentes par leur concours formeroient un angle moins obtus; & en G, H, ou K, P, celui où elles formeroient un angle aigu. Ainsi il ne seroit pas étonnant que chacun des rayons composés, R, r, ρ , se décomposat à part en ses couleurs sur chacun de ces Prismes de différent angle, & que leurs Spectres étant reçus sur un même plan, s'y trouvassent en des lieux dissérents. La surface courbe & cylindrique donne, il est vrai, une infinité de ces faces diversement inclinées à l'incidence des rayons lumineux; mais on voit bien que jusqu'à ce que l'inclination des unes à l'égard de plusieurs autres devienne finie ou sensible, ou, ce qui est la même chose, jusqu'à ce qu'il y en ait un assés grand nombre pour faire un total capable de changer sensiblement la valeur de l'angle d'incidence, & que la réfraction, qui se fait, par exemple, en G, par rapport à celle qui se fait en F, &c. soit sensiblement différente, la suite ou l'ordre

57

La courbûre ou le changement insensible & gradué des inclinaisons doit seulement apporter ici quelque trouble aux couleurs, aux satitudes de seurs bandes, & à l'anticipation réciproque des unes sur les autres, comme on le remarque en esset dans le phénomene, qui n'est pas le même dans toutes ces parties que celui qui résulte du Prisme ordinaire, ou d'un Prisme tel que seroit celui que nous venons de décrire. Mais mous allons voir que tout cela est encore bien douteux, ou tout au moins bien compliqué par les circonstances physi-

ques qui s'y mêlent.

CXVI. Selon que M. Newton l'a conçu, & que les expériences paroissent l'indiquer, les rayons R, que la Figure 29 suppose aller se peindre en N, ou en Z, s'écartent moins de l'ombre que les rayons r, qui vont se peindre en E, ou en V, & ceux-ci moins que les rayons ρ , qui vont se peindre en L, ou en Q, & qui sont ceux qui s'écartent le plus de l'ombre ou de la bande d'ombre & de lumière, & les uns & les autres se croisent en Y. Ainsi la réfraction est d'autant plus grande dans IPK, que les rayons passent plus près du corps diffringent ABCD. Cependant tout le contraire devroit arriver dans une atmosphere cylindrique homogene, puisque la Réfraction croît avec l'obliquité de l'incidence des rayons, & que l'incidence en I est plus oblique qu'en F, & en F qu'en G, &c. Il faut donc imaginer que les couches de l'atmosphere IPK, augmentent de réfringence de I vers A, en approchant du corps ABCD, ou que cette atmosphere est composée dans toute son étendue de parties hétérogenes à cet égard, de manière que les plus proches de la surface du cheveu, ou du centre de sa section, ou en général celles de la plus grande force réfringente renvoyent en L les rayons qui forment la troisième suite de couleurs en partant de l'ombre, que . **les** plus éloignées du centre, ou, en quelque lieu qu'elles foient, que celles de la moindre force les renvoyent en N, pour y faire la première suite, & les moyennes en E, pour y faire la **leconde**; & ainsi de l'autre côté, Q, Z, V, &c. Voilà sans 'Mem. 1738.

doute quelque chose de l'Academie Royale doute quelque chose de bien composé pour une atmospheré de cheveu; mais le plus petit rayon de lumière sensible l'est-il moins, dès qu'il contient des parties capables d'exciter en nous tous les sentiments des couleurs!

CXVII. Quand je parle de ces couches ou parties quelconques de différente réfringence de l'atmosphere IPK, il faut toûjours entendre que c'est en total dans le même sens par rapport à la réfringence de l'air. C'est-à-dire, par exemple, que la lumière s'y écarte toûjours plus de la perpendiculaire en y entrant obliquement, que dans l'air; mais en plus grand rapport en certains endroits qu'en d'autres. C'est en ce sens, comme je l'ai d'abord indiqué, qu'il y a lieu de juger que l'atmosphere qui produit la Disfraction, est plus réfringente que l'air. Cependant, à ne considérer que quesques-unes de ces expériences, on pourroit imaginer ce plus de réfringence totale en sens contraire, & expliquer par-là le phénomene. Car en ce cas, les rayons colorés venant à concourir for l'axe du cone lumineux, s'y décusseroient ou croiseroient au de-là de l'atmosphere, par exemple, en ds ca, & iroient, après cette décussation, se peindre en ordre renversé en n, e, i, & en z, u, q; c'est-à-dire, que ceux dont l'incidence a été au deflus du corps diffringent, viendroient au deslous de l'ombre, & au contraire de ceux dont l'incidence a été au dessous: mais il en résulteroit des effets semblables à ceux du cas opposé, ou dont la différence seroit difficile à observer. Combinés cette nouvelle vue avec la réfringence croissante ou décroissante vers le centre, & avec le calcul des angles d'incidence par rapport à la figure du nouveau milieu, & vous verrés combien tout ceci pourroit devenir compliqué. Quoi qu'il en soit, je ne puis douter qu'il n'y ait dans la Diffraction quelques rayons détournés & infléchis vers l'axe du cone lumineux; & voici ce qui me le persuade.

CXVIII. Lorsqu'on n'est pas encore exercé aux expériences de la Dissiraction, on n'y voit guere d'abord que des bandes d'ombre & de lumière paralleles à la projection du cheveu, ou de tel autre corps dissiringent. Un peu d'attention

& d'adresse y sont appercevoir ensuite du Violet ou du Bleu, & du Rouge; le Verd & le Jaune qui sont entre deux, & vis-à-vis les lettres de la Fig. 30, n'y paroissant que comme. de grandes bandes de lumière sans couleur. Enfin avec quelques précautions de plus, & en inclinant le papier ou carton blanc à l'axe du cone lumineux, selon le conseil & la pratique de M. Newton, on parvient à y découvrir toutes les couleurs qu'il a décrites, & que nous avons rapportées cidessus, Art. CXIV. C'est cette inclination du carton, qui, en élargillant à volonté toutes ces bandes, est d'un grand secours pour en démêler les couleurs. Je me suis servi avec cela. le plus souvent d'une assés forte Loupe, & je me suis apperçu que l'ombre même du cheveu étoit toûjours teinte d'un Violet grisatre, & plus claire dans son milieu que par ses bords. Je crus au commencement que la transparence du cheveu en étoit la cause, & que c'étoient plûtôt des rayons transmis directement, &, pour ainsi dire, filtrés, que réfractés par inflexion. Mais je retrouvai bientôt le même phénomene, en mettant à la place du cheveu des fils de métal, soit poli, soit mat, du fil d'archal, des épingles, & des aiguilles affés grosses, & qui n'avoient certainement aucune transparence. J'y voyois cependant cette différence, que les bords de l'ombre de ces corps faisoient prèsque toûjours deux bandes beaucoup plus foncées que celles du cheveu, & quelquefois tout-à-fait noires; mais le milieu entre deux n'en paroissoit que plus clair, & toûjours de ce Violet grisêtre dont je viens de parler. Voisa donc encore dans le phénomene de la Diffraction un nouvel ordre de réfractions produites par quelque couche intérieure de l'atmosphere ambiante, qui rapproche de la perpendicu-Laire, & de l'axe du cone, des rayons que les couches supérieures en écartent; mais qui n'agit sensiblement que sur les rayons molecés, les plus foibles de tous.

On a en grand un effet tout semplable à cette inflexion de rayons vers l'axe, dans la plûpart des Echipses de Lune, où l'ombre qui fait l'Echipse est prèsque toûjours uniquement celle de l'atmosphere de la Terre, plûtôt que celle de son

H ii

60 Memoires de l'Academie Royale

globe proprement dit, dont le cone d'ombre ne peut que dans des cas fort rares aller jusqu'à la Lune; comme il est aisé de le prouver par le calcul de leurs distances ordinaires, & par celui des réfractions horisontales. Et c'est à cette circonstance qu'est duë la visibilité de la Lune pendant ses Eclipses,

& la couleur rougeâtre dont elle y paroît peinte.

CXIX. Enfin il y a dans la Diffraction une singularité que je ne dois pas omettre, & qui dépend encore à mon avis, de la composition ou hétérogéneité de l'atmosphere qui la produit. C'est que les rayons colorés s'y écartent de l'axe du cone lumineux en sens contraire à l'ordre de seur réfrangibilité. Car ce sont les rayons Violets ou Bleus qui y sont intérieurs & le plus près de cet axe, dans chacune des suites, & les Rouges extérieurs ou le plus soin du même axe; comme on a pû voir par la description de la Fig. 3 o. Or il est aisé de se convaincre que cela ne sçauroit jamais arriver par une atmosphere homogene, de sigure cylindrique, sphérique, sphéroïde, ou cylindroïde quelconque.

Fig. 31.

Soit ANG cette atmosphere ou simplement sa coupe, soit AX l'axe du cone lumineux, & YN, le rayon incident. Si l'on suppose que la lumière se meut avec moins de vîtesse dans ce nouveau milieu que dans l'air, & qu'elle s'y écarte de la perpendiculaire, il est évident que la séparation des rayons colorés qui se fait au point N, éloignera davantage de AX les rayons Violets ou Bleus, que les Rouges, & que les premiers iront, par exemple, en I, & les seconds en G; de manière qu'à leur seconde réfraction, à leur sortie de ce milieu pour rentrer dans l'air, en se rapprochant de la perpendiculaire, ils divergeront encore en même sens, l'un vers IV, l'autre vers GR. Ainsi les Rouges, R, seront toûjours intérieurs, & les Violets, V, extérieurs.

Supposons ensuite que le milieu ANG soit tout le contraire, c'est-à-dire, que la lumière s'y meuve avec plus de facilité & de vîtesse que dans l'air; le contraire de ce que nous venons de remarquer arrivera aux mêmes rayons co-torés Ng, Ni, les uns rouges, les autres violets, jusqu'à leur

décussation dsca. Mais cette décussation rétablissant ensuite, à cet égard, ce que la nouvelle hypothèle de réfringence y avoit renversé, & les rayons rouges, gs, passant en sr, & les violets, is, en sv, il est clair que les premiers se trouveront encore intérieurs après cette décussation, en r, & les seconds extérieurs, en v. Or on n'observe guere les suites & l'ordre des couleurs dont il s'agit que bien soin au de-là du point de décussation. Donc, &c.

Comment se peut-il donc faire que l'expérience de sa Dissiraction donne les rayons violets ou bleus intérieurs, &c les rouges extérieurs, dans l'ordre énoncé ci-dessus, Violet, Indigo, Bleu-pâle, Verd, Jaune, Rouge, & que les premiers qui sont les plus foibles, semblent par-là se maintenir mieux dans leur direction contre la force étrangére qui agit pour les en détourner, que les derniers, qui sont les plus forts? Il faut reconnoître ici nécessairement, dans cette atmosphére que les rayons de sumiére ont à traverser, des parties de différente résissance ou de différent mouvement, qui repoussent les rayons rouges avec plus de force que ceux de toute autre espece, à peu-près comme la matière électrique de l'existence de laquelle tout le monde convient quelque invisible qu'elle soit, repousse plus fortement certaines substances, & notamment certaines couleurs que les autres.

Mais pour nous faire une idée moins vague de la possibilité de ce méchanisme, imaginons que l'atmosphere ANG, à mesure qu'elle approche de sa source ou du corps disfringent, augmente de densité, de résistance, ou de résringence, par exemple, en raison inverse des quarrés, des cubes, ou de telle autre sonction des distances; de manière qu'à une certaine prosondeur, en allant de la surface au centre, cette résringence du milieu croît en plus grand rapport, que la résrangibilité des rayons colorés ne décroît, en allant du violet au rouge. Cela posé il est clair que le rayon rouge NG, par cela même qu'il a plus de sorce, qu'il est moins résrangible, & qu'il se détourne moins de sa première direction, YN, que se violet, NI, passera plus près du centre que le

Ніц

violet; mais par cela même aussi il ira phûtôt rencontrer une couche de l'atmosphere qui le repoussera, & le recourbera brusquement vers NI, & avec plus de sorce qu'il n'en avoit pour s'en écarter. Il crossera donc bien-tôt la route NI ou semblable, que tient le violet, & il lui deviendra extérieur par rapport à l'axe du cone lumineux, &c.

Si l'hypothese d'un milieu moins résistant à la lumière que l'air avoit lieu, on trouveroit de même, que les rayons co-lorés Ng, Ni, donnent l'inverse de cet esset, jusqu'à leur décussation de part & d'autre sur l'axe AX, & qu'ensuite leur position entre eux, & par rapport à cet axe, devient la

même que celle des NG, NI, du cas opposé.

Remarquons encore un phénomene qui se mêle quelquefois avec ces expériences de la Lumière, une trépidation, ou
une Diffraction changeante par secousses, & qui est encore
plus visible aux bords du cone lumineux projetté bien soin
au de-là d'un grand Gnomon, lorsque la same de métal où
en est le trou, vient à être échaussée par les rayons du Soleil.
Pourroit-on attribuer ce trémoussement de l'image Solaire à
autre chose qu'à la fluctuation que produit la chaleur, soit
dans le fluide propre qui enduit ou environne les bords du
métal, soit dans l'air qui les touche; car ce sera toûjours
l'équivalent d'une atmosphere diffringente? Je sçais du moins
qu'on se garentit de cet inconvénient, ou qu'on le diminue
beaucoup, en appliquant un peu de glace sur le métal, ou
em le tenant couvert, & en ne le découvrant que vers l'instant
de l'observation.

Je ne pousseral pas plus loin ces recherches sur la Dissiraction. Il me paroît que ce n'est en tout ceci que quelques circonstances de fait, ou l'art de les découvrir, qui nous manquent, mais qu'il n'y a rien d'ailleurs qui puisse insirmer la Théorie que nous y avons employée.

CXX. Remarque 23. Quelle que soit, en général, la matière réfractive, qui couvre comme un vernis léger la superficie des corps & de leurs petites parcelles, elle se manifeste encore par la réstexion de la lumière que l'on sait

tomber sur la surface des corps polis de toute espece, transparents ou opaques, & de quelque figure qu'ils soient, plane, convexe, ou concave.

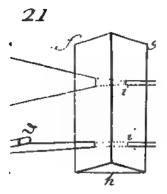
Entre plusieurs expériences par lesquelles on peut s'en convaincre, en voici une fort facile. Ayant disposé toutes choses dans la chambre obscure, comme pour l'expérience ordinaire de la Diffraction, excepté que le trou par où passe la lomière doit être un peu plus grand, & d'environ un tiers de ligne, ou une demi-ligne de diametre, recevés cette lumitére à 6, 8, 1 0 ou 12 pieds de distance, sur une lame de cuivre. par exemple, qui soit bien poli, & faites la réstéchir oblique ment sur un carton blanc, ou sur du papier endoit de blanc d'Espagne, comme celui qu'on prépare pour les Tablettes à écrire. Alors tournant le des au volet d'où vient le jour. & regardant avec une loupe la lumière réfléchie fur ce papier. vous la verrés comme un tissu de Mosaique, ou comme une grosse Moire dont la chaîne seroit fréquemment interrompue, & dont chaque brin seroit peint de bleu, de verd ou de jaune. & de rouge nuancés autant que le peut persnettre la petite latitude des bandes de chacune de ves couleurs. Variés nette expérience par toutes les substances, & par toutes les figures qu'il vous plaira, vous retrouverés toûjours le même phénomene, à quelques différences près, provenant des figures & des inégalités physiques de la furface réfléchissante, selon qu'elle a été limée ou polie plus ou moins. Car il me paroît hors de doute, que ce nombre infini de petits Spectres ou de petites franges colorées, n'est dû qu'à la petite atmosphere quelconque qui enduit les grains du corps réfléchissant, & dans laquelle la lumière souffre une double réfraction, avant que de venir tomber sur le papier, à peu-près comme dans les goutelettes de pluye qui nous font voir l'arc-en-ciel; sans emoi la simple réflexion ne la décomposeroit jamais en ses couleurs, comme on peut s'en convaincre par tout ce qui a été démontré précédemment sur la Réflexion.

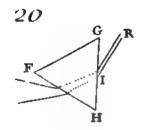
Du reste j'attribue plûtôt cet esset à la petite atmosphère, qu'aux grains mêmes, ou aux parties anguleuses on

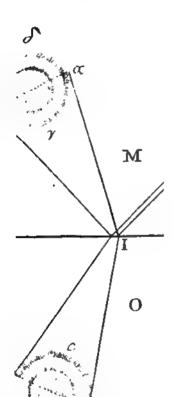
64 Memoires de l'Academie Royale

filamenteuses de la matière propre du corps, qui pourroient couvrir sa superficie, & que leur extrême ténuité rendroit transparentes; parce que la réfraction qui se maniseste ici ne peut guére aller au-dessus ou au-dessous de celle de l'air à l'Ether. Mais nous sçavons certainement que la réfringence, de la plûpart des matières avec lesquelles on peut faire cette expérience aussi-bien que celles de la Disfraction, comme le Verre, le Cristal, &c. est de beaucoup plus grande, & se sait même vraisemblablement en sens contraire.

. A l'égardade la réflexion totale, qui n'est dans tous ces cas, à la vue simple, & hors de la chambre obscure, qu'une lumière proprement dite, & sensiblement assés dense, malgré ce nombre infini d'éparpillements, & cette dispersion de couleurs, j'espere montrer par d'autres expériences, & sur le même fondement, qu'elle ne se fait pas non plus sans une séparation de parties colorées, mais plus uniforme; & qu'ainsi les Caustiques par réflexion qui en résultent, lorsque la lumiére tombe, par exemple, sur une surface polie cylindrique, su sphérique, concave, sont colorées par leurs bords auprès & au de-là de leurs foyers, comme les Caustiques par réfraction, quoique d'une manière différente quant aux circonstances, à la latitude des bandes, & à l'ordre des couleurs. Je ne donnerai point ces expériences sans examiner ce qu'on en peut conclure sur les Télescopes par réflexion, en tant qu'ils remédient à l'aberration des rayons colorés. En attendant j'observerai, que lorsqu'il s'agit de certaines inductions délicates touchant les couleurs prismatiques, on doit se défier des expériences qui en ont été faites par le moyen d'un rayon de lumière réfléchi de dessus un miroir plan de métal sur le Prisme, ou sur quelqu'autre milieu résringent ou résléchissant dont on a besoin; ainsi qu'on en use quelquesois pour éviter l'assujettissement des heures où le Soleil entre dans la chambre obscure, de la hauteur & selon la direction requises, ou faute d'une chambre obscure située comme il convient. Car il y a certainement des cas, où les couleurs de réflexion dont je wiens de parler pourroient causer bien des erreurs dans ces expériences,



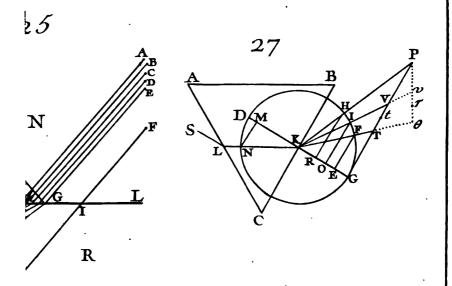


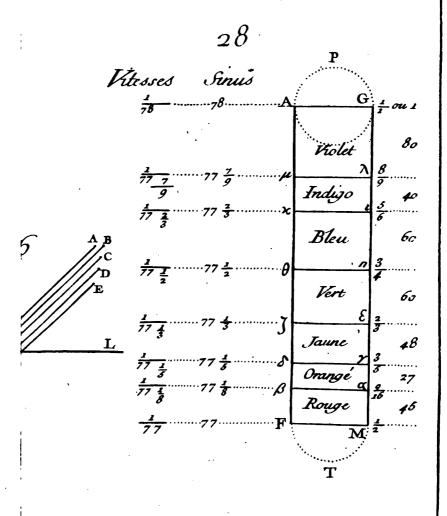




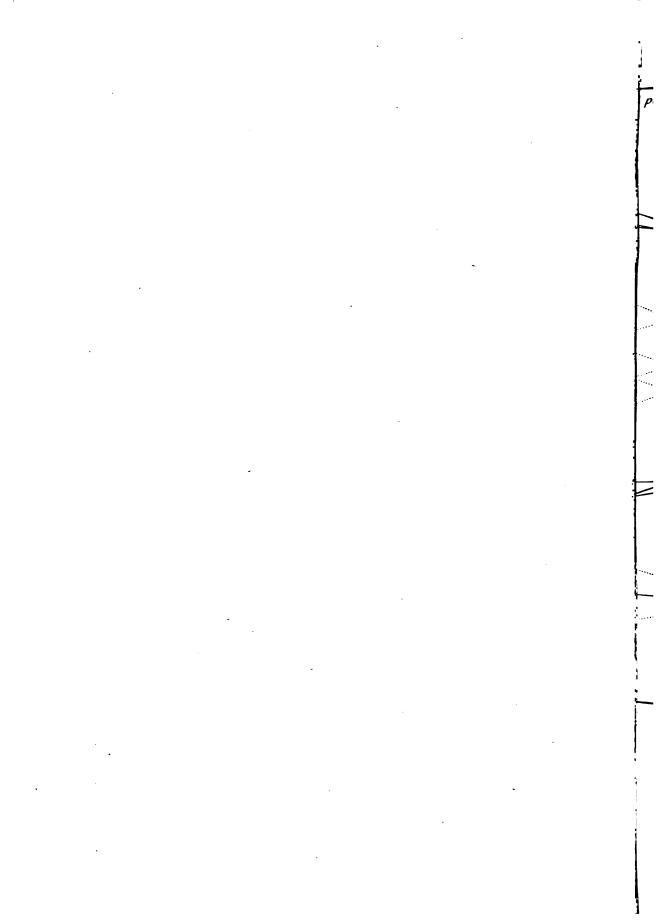


. . • į . • . • •





Sinumaca.



Ŗ

1

expériences, ou les rendre très-équivoques. Mais les détails dans lesquels il faudroit entrer pour expliquer, ou pour justifier plus particuliérement toutes ces choses, me conduiroient beaucoup au de-là des bornes que j'ai prescrites à ce Mémoire, & qu'il est temps de lui donner.

REMARQUES

E'CLAIRCISSEMENTS

PAR L'ANATOMIE COMPAREE,

Sur plusieurs articles de la 2.4º Partie du Traité de Borelli, de Motu Animalium, imprimé à Rome 1681.

PREMIER ME'MOIRE.

Par M. Winslow.

Sar le mouvement de la Respiration, Chapitre VII. Propof. LXXXI. jusqu'à la XC.º

T'E X A M I N E en particulier dans ce Mémoire, les mouve- 25 Janvier J ments de dilatation & de contraction de la Poitrine, & les organes tant offeux que musculaires par lesquels on les execute. Et comme l'Auteur dans la première partie de son Traité, a déja fait quelques remarques sur les Côtes & sur les Muscles intercostaux, & parlé du Diaphragme & des Muscles du Bas-ventre, il sera nécessaire d'en rapporter l'extrait.

Dans la Proposition LXXXIX. de cette première Partie, il fait observer: 1.º Que les Côtes se peuvent mouvoir & se tourner sur leurs appuis difficilement, & par un mouvement peu maniseste. 2.° Que les deux centres de leur mouvement ne sont pas stables, en ce que le Sternum, auquel est attachée la petite tête ou extrémité antérieure de chaque Côte, n'est pas ferme ou fixe, comme le sont les Vertebres de l'Epine du Dos, où est attachée la tête ou extrémité postérieure de

Mem. 1738.

66 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE la même Côte. 3.º Que les Côtes ne conservent pas leur courbûre, mais sont comme des arcs dont les extrémités s'écartent un peu, ce qu'il explique ailleurs par ressort, & qu'ainsi non-seulement elles ont l'usage de levier à double appui comme l'os de la Mâchoire insérieure, mais qu'elles ont aussi le ressort d'arc, vim arcûs.

Dans la Proposition X C. de la même première Partie, après avoir rapporté une expérience pour conjecturer la force des Muscles intercostaux, qui étoit de soûlever un fardeau considérable appliqué à une vessie de Porc affaissée, en soussilant par la petite ouverture du cou de cette vessie: il est cependant vrai, dit-il, que dans un tel essont de soussile les Muscles du Bas-ventre concourent aussi avec le Diaphragme. Verum est tamen, quòd in tali instatione violenta concurrunt quoque musculi abdominis cum diaphragmate, &c.

Dans la Proposition CXX. de cette première partie, il ne parle que de l'examen de la force des Muscles intercostaux,

duquel examen il ne s'agit point pour le present.

Mais pour revenir aux Propositions de la seconde Partie du Traité de Borelli, indiquées dans le titre de mon Mémoire, voici la première.

PROPOSITION LXXXI.

Exponuntur Phænomena, quæ in motu Respirationis observantur.

» Exposition des Phénomenes qui s'observent dans » le mouvement de la Respiration.

L'illustre Auteur, pour mieux traiter du méchanisme de ces mouvements, a trouvé à propos de commencer par les phénomenes qui s'y observent. Il n'en expose que six, sçavoir, 1.° Les alternatives de l'entrée ou intromission de l'air par les narines & par la bouche dans la cavité de la poitrine. 2.° Que les intervalles d'inspiration & d'expiration ne sont ni si fréquents, ni n'arrivent en même temps que les pulsations

du cœur. 3.º Qu'on peut volontairement accélérer, retarder, aggrandir ces alternatives, mais qu'on ne peut pas par la volonté les empêcher tout-à-fait sans être suffoqué & mourir. 4.º Que dans les animaux terrestres & dans les oiseaux la matière de respiration ne peut être que l'air, & même l'air d'une consistance convenable. 5.º Que dans l'inspiration l'air s'insinuë dans les poumons & les gonsle, & que dans l'expiration ils se dégonssent. 6.º Mesurer au moyen d'un tuyau deverre & un peu d'eau de savon, la quantité d'air qui occupe la poitrine disatée dans l'inspiration.

De ces six phénomenes il n'y a que le premier dont il s'agit présentement. Mais j'ai cru devoir y en ajoûter plusieurs autres qui m'ont paru mériter attention, & pouvoir encore donner lieu à quelques remarques particulières par l'Anatomie comparée, nonobstant la très-grande difficulté d'en

expliquer une partie avec netteté. Les voici:

1. Quand on est couché sur un côté, les Côtes de ce côté sont arrêtées sans mouvement sensible, pendant que les Côtes de l'autre côté se meuvent continuellement. Ce qui arrive aussi, quand étant debout ou assis, on panche latéra-lement la Poitrine sans pancher en même temps la région lombaire; car alors les Côtes d'un côté sont comprimées les unes sur les autres, & par conséquent leur mouvement est fort diminué, pendant que celles du côté opposé continuent le leur.

2. On peut volontairement si fort serrer & rendre étroite la Poitrine, qu'elle quitte presque par-tout la chemise, & cesse de la toucher, de sorte qu'il y a comme un espace vuide tout autour entre la poitrine & la chemise; & alors les Côtes restent presque immobiles. On peut continuer ce serrement volontaire pendant un temps considérable, sans néantmoins discontinuer les réciprocations ordinaires de la respiration, qui alors ne sont extérieurement perceptibles que par un plus grand mouvement des Muscles du Bas-ventre.

3. Quoique par la volonté on puisse accélérer, augmenter, ralentir, diminuer ces vicissitudes, & qu'on ne puisse pas

des empêcher tout-à-fait, sans suffoquer & mourir; néantmoins on peut volontairement si fort dilater la Poitrine, en écartant les Côtes & en avançant le Sternum, qu'un habit médiocrement juste, devient étroit jusqu'au point de faire sauter les boutons ou de crever. Les Côtes restent aussi dans cet état comme immobiles, & on peut de même continuer cette dilatation volontaire pendant un temps considérable, sans discontinuer les réciprocations ordinaires de la respiration, qui alors aussi ne se sont sent sent entre extérieurement que par les mouvements réciproques des Muscles du Bas-ventre, mais plus soibles que dans le cas précédent.

4. Pendant les efforts pour soûtenir des fardeaux, pour pousser ou traîner quelque chose avec violence, on trouve le mouvement alternatif des Côtes très-petit, & quelquesois entiérement arrêté; on peut néantmoins continuer quelque temps ces efforts sans une diminution sensible de l'alternative

ordinaire d'inspiration & d'expiration.

5. Le même phénomene paroît se trouver continuellement, mais comme maladie, dans ceux dont la pleure est ossificée à l'entour, ou les Côtes anchylosées, comme on l'a observé par la dissection des Cadavres après la mort. On l'observe encore dans les Malades d'inflammation de la Poitrine. On y voit un grand mouvement de la voute du Basventre, pendant qu'à peine on sent celui des Côtes, que la douleur oblige d'arrêter.

6. On peut volontairement tenir pendant quelque temps les Muscles du Bas-ventre par une violente contraction, roides, immobiles & comme enfoncés dans sa capacité, sans neantmoins empêcher l'alternative ordinaire de la respiration par le mouvement des Côtes, qui alors est plus grand & plus sensible que quand les mouvements réciproques des deux capacités, c'est-à-dire, de la Poitrine & du Bas-ventre, sont

dans leur liberté ordinaire.

7. On peut aussi pendant quelque temps tenir la capacité du Bas-ventre fort poussé en avant, comme gonssée ou très-remplie, & néantmoins avec cela réciproquer la respiration

par le mouvement des Côtes, qui néantmoins est alors plus

pénible que dans les autres phénomenes.

8. On peut, après une médiocre inspiration ou expiration, tenir la bouche sermée & les narines bouchées, sans respirer un nouvel air plus long-temps qu'à l'ordinaire, si pendant ce temps on a soin de mouvoir continuellement les Côtes comme quand on respire librement, & par ce moyen faire monter & descendre alternativement dans la cavité de la bouche & dans la Poitrine, l'air qui est resté ensermé.

9. Quand on fait lentement une grande expiration, on sent le ventre s'applatir par degrés; mais quand on la fait précipitamment, comme quand on tousse, qu'on éternuë, qu'on chasse un amas de slegme hors de la poitrine, ou quand on la fait avec effort, comme en chantant d'un certain ton, &c. on sent dans le même instant le ventre poussé en devant, & devenir plus ou moins gonssé avec une espece de dureté.

rement arrêtés pendant des efforts passagers plus ou moins violents, comme quand on souleve un fardeau pesant, on rompt une corde, on pousse par embas des excréments durs,

on appuye fortement la main, &c.

11. Ce qui arrive aux mouvements ordinaires de la respiration, quand on baille, on crache, on mouche, on vomit, on éternuë, & par le hocquet, &c. Je ne parle point ici des effets particuliers qui arrivent au reste du corps par les contraintes forcées des mouvements ordinaires de la respiration, comme quand on se force à crier, à chanter, à pleurer, à sanglotter, à jouer de certains instruments à vent, &c.

1 2. On peut ajoûter à ces phénomenes, ce que le serrement de la poitrine par les corps ou les corsets de semme, & ce que le serrement du ventre par les ceintures des possillons étant en course, produisent par rapport aux mouvements

ordinaires de la respiration.

Je rendrai, le mieux qu'il sera possible, raison de tous ces phénomenes, après mes Remarques sur les Propositions de Borelli, qui concernent la méchanique du mouvement de la

Respiration.

70 Memoires de l'Academie Royale Proposition LXXXIV.

Motus Inspirationis sit à Musculis intercostalibus & à Diaphragmate simul operantibus.

» Le mouvement d'Inspiration se fait par les Muscles » intercostaux & le Diaphragme coopérants » ensemble.

N'ayant trouvé aucune difficulté dans les deux Propositions précédentes, dont la LXXXII. porte que les Poumons ne concourent à la Respiration que d'une manière purement passive, & la LXXXIII. marque en général que l'Inspiration dépend de l'action des Muscles, qui servent à rendre plus ample la cavité de la Poitrine, je les passe entièrement pour m'attacher à la LXXXIV. Proposition, dont je partagerai le Commentaire que Borelli fait là-dessus, en trois articles: le I. sur l'Inspiration en général par les Muscles intercostaux & le Diaphragme; le II. sur l'exclusion des autres Muscles, & le III. sur les deux rangées des Muscles intercostaux.

I. Article.

Borelli commence le Commentaire sur cette Proposition par attaquer l'opinion de ceux qui sont dépendre de l'action du Diaphragme seul la Respiration douce & spontanée. Il fait observer que dans le repos nous sentons très-manisestement en nous-mêmes l'élévation des Côtes & du Sternum, & que nous la voyons très-clairement dans ceux qui dorment. De-là il prétend prouver que l'Inspiration ne se peut faire sans le secours des Muscles intercostaux, & que l'action du seul Diaphragme, au lieu de produire l'élévation des Côtes, l'empêcheroit plûtôt, & même rétréciroit la cavité de la Poitrine, en tirant vers le centre toutes les Côtes auxquelles le Diaphragme est attaché, & en abbaissant le Sternum auquel il tient aussi. Ensuite il conclut en général que pour l'Inspiration quelconque (ad quambibet inspirationem) il faut

DES SCIENCES.

nécessairement le concours & l'action commune des Muscles intercostaux & du Diaphragme tout ensemble. Ce n'est pas seulement le mot quamlibet qui me fait dire qu'il conclut généralement, mais je suis encore plus porté à me le persuader par la dernière conclusion de tout ce Commentaire, comme on verra çi-après.

REMARQUES.

Si Borelli avoit prévû le 2, le 4 & le 5 me des phénomenes ajoûtés ci-dessus, il n'auroit pas conclu d'une manière générale, que l'Inspiration ne se peut saire sans la coopération ·des Muscles intercostaux avec le Diaphragme. J'avois déja avancé dans l'Exposition Anatomique (Traité des Muscles, n.º 1 166. & 1 167.) « Que le mouvement du Diaphragme » se peut faire indépendemment de celui des Côtes, & par « conséquent sans le secours des Muscles qui les meuvent; qu'on « peut inspirer continuellement par le moyen du Diaphragme, « soit que les Côtes se meuvent, soit qu'elles restent immobiles, « soit que par leur moyen on tienne la Poitrine fort dilatée « pendant long-temps, soit que par le même moyen on la « tienne fort serrée ou rétrécie, & que cela n'empêche pas le « Diaphragme de faire ses mouvements en même temps ». Alors je ne m'étois proposé que de faire la simple exposition de ce que je-venois d'avancer, m'étant réservé pour une autre occasion de le prouver par les phénomenes que j'ai rapportés ici, & par l'explication anatomique de ces phénomenes. Je conviens avec Borelli, que l'inspiration se fait naturellement & pour l'ordinaire par l'action des Muscles intercostaux avec celle du Diaphragme, mais non pas que le concours des intercostaux soit nécessaire à toute inspiration, ou, ce qui revient au même, que l'inspiration ne se puisse faire par le Diaphragme sans le secours des intercostaux. Pour mieux entrer dans le détail de l'éclaircissement sur ce premier article du Commentaire de Borelli, il faut auparavant rapporter le contenu du second.

72 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE

11. Article de la LXXXIV. Proposition.

Borelli marque ici, comme en passant, qu'il lui paroît impossible que ses deux rangées de Fibres qui se croisent dans les Muscles intercostaux, ayent dissérents ulages; sçavoir, que les unes servent à dilater la Poitrine & à l'inspiration, & que les autres serrent la Poitrine, & produisent l'expiration. Et après avoir rapporté deux raisons par lesquelles il prétendoit en montrer l'inconvénient, il termine ainsi cet article: H faut donc dire que toutes les Fibres croisées qui attachent deux Côtes voisines, produisent un seul effet, sçavoir le serrement & l'approximation mutuelle de ces Côtes, ce qui se fera par la même nécessité par laquelle des fils obliques inclinés vers les parties opposées, soûlevent perpendiculairement à l'horison le poids auquel ils sont attachés. Dicendum est igitur quòd omnes fibra decussata proximas costas colligentes, unicum effectum producunt, constrictionem nempe & mutuam appro-. ximationem earumdem costarum; quod efficietur eadem necessitate, quâ obliquis filis inclinatis ad oppositas partes trahitur pondus appensum per directionem perpendicularem ad horizontem, ut supra ostensum est.

REMARQUES.

Comme Borelli traite encore des Muscles intercostaux dans la XC. Proposition, il me parost plus convenable d'y renvoyer mes Remarques sur ces Muscles.

III. Article de la LXXXIV. Proposition.

Ensuite Borelli combat le sentiment, que les deux rangs des Muscles intercostaux ont dissérents usages. Mais comme ce qui suit cet article a plus de liaison avec le premier, j'en ferai le second, & je remettrai pour le troisième son raisonnement particulier sur les Muscles intercostaux.

Qu'après cela, dit Borelli, il faille avoir recours aux six Muscles dentelés pour faire l'inspiration violente, je n'oserois l'assurer; car les deux grands Dentelés étant attachés à la base des DES SCIENCES.

des Omoplates, tirent plûtôt l'Omoplate en bas que les Côtes en haut. Les deux Dentelés postérieurs-supérieurs paroissent redresser les trois Vertebres du Col auxquelles ils sont attachés. Les Dentelés postérieurs-inférieurs, selon l'aveu des Anatomistes modernes, resserrent la Poitrine, & par conséquent ne servent point à l'inspiration. Reste uniquement le Triangulaire du Sternum qu'on peut compter parmi les intercostaux.

Les autres Muscles de la Poitrine, continuë Borelli, ne fervent pas à l'inspiration, comme l'avouent tous les Anatomistes. Ceux de l'Abdomen peuvent seulement serrer (constringere) le Bas-ventre, pousser vers en haut les Visceres qui y sont rensermés, & par-là empêcher la descente du Diaphragme & la dilatation de la Poitrine, & ainsi produire l'expiration plûtôt que l'inspiration. C'est ce que nous éprouvons, dit-il, en nous-mêmes par le Tact; car dans le mouvement de secousse par la Toux, le Bas-ventre devient serré stinspiration nous faisons entrer une grande quantité d'air, trais quand après cela nous faisons avec beaucoup d'impétuosité l'expiration & l'expulsion de l'air, afin que moyenment cette expulsion rapide les slegmes se détachent de la Trachée, & soient chassées dehors par le crachement.

Donc, conclut-il, à l'exclusion de tous les autres Muscles, restent seulement les intercostaux avec le Diaphragme auxquels l'action de l'inspiration convienne (quibus actio inspira-

tionis competat).

Et je ne me mets pas en peine, continuë-t-il, de l'opinion vulgaire, que pour faire l'inspiration la plus violente (violentissimam) les Muscles intercostaux avec le Diaphragme ne pourroient suffire sans le secours des Muscles pectoraux (c'est ainsi qu'il nomme en général les Muscles qui environnent la Poitrine); car je vois que les mêmes Muscles de la Main qui soûtiennent le petit poids d'une once, peuvent aussi soûtenir le grand poids de cent livres, & que les Muscles de la Mâchoire, qui employent peu de force pour mâcher du pain Mem. 1738.

74 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE mollet, en employent une très-grande pour casser les os durs: laquelle diversité ne dépend pas de la multitude ou pluralité inégale des Muscles, mais seulement de l'inégale sorce mouvante par laquelle ces mêmes Muscles sont en action (agitantur).

De tout ceci, dit à la fin Borelli, il est permis de conclurre que le mouvement d'inspiration, soit douce & naturelle, soit violente, se fait seulement par les Muscles intercostaux & le Diaphragme, opérants ensemble. Ex his annibus concludere licet, quòd matus inspirationis, sive placidus d'naturalia, sive violentus, perficitur solumnodò à musculis intercostalibus d'à diaphragmate simul operantibus.

REMARQUES.

Pour bien éclaireir les différents points qui se présentent dans ces trois articles, il est d'abord sort à propos d'examiner avec toute l'exactitude, par l'Anatomie, les ulages des autres Muscles qui, outre les intercostaux & le Diaphragme, sont aussi attachés aux Côtes, & cela pour sçavoir si quelques-uns de ces usages, & lesquels peuvent, d'une manière ou d'autre, plus ou moins influer sur le mouvement des Côtes, ou y concourir, soit pendant l'action des Muscles intercostaux,

soit indépendemment de l'action de ces Muscles.

Borelli, comme on vient de voir, parle des grands Dentelés, des Dentelés postérieurs-supérieurs, des Dentelés postérieurs inférieurs. & des Muscles de l'Abdomen ou Basventre. Il y fait aussi mention du Muscle triangulaire, mais il le met au rang des Muscles intercostaux. Il faut encore y adjoûter les Scalenes, les grands Pectoraux, les petits Pectoraux, les Soûclaviers, les longs Dorsaux, les Sacro-lombaires, les quarrés des Lombes, & même les Surcostaux, appellés communément les Beleveurs des Côtes, & les Soûcostaux, Mais comme il ne s'agit pour le présent que du mouvement de l'inspiration, je me bornerai dans cet article aux Scalenes, aux Soûclaviers, aux grands Dentelés, aux grands Pectoraux, aux petits Pectoraux, aux grands Dorsaux, & aux Dentelés.

postérieurs-supérieurs; réservant pour la Proposition XC. les Surcostaux, les Invercostaux, & le Diaphragme, après des remarques sur l'arrisse des Côres, & sur la compuraison que Borolli on suit avec des arcs on denni-cercles appuyés obliquement sur une muraille.

Je renversi pour les Propositions suivantes, qui regardent l'Expiration en particulier, les autres Muscles, sçavoir, les Soucostaux, les Sternocostaux, appellés communément le Triangulaire, les Dentelés postérieurs-inférieurs, les Muscles de l'Abdomen ou du Bas-ventre, les Sacro-lombaires, les

Tongs Dorsaux, & les quarrés des Lombes.

Je finirai cette matière par l'Anatomie comparée dans les Remarques sur la XCV. Proposition de Borelli, où il en donne quelques exemples d'une marière très-succincle.

1. Les Muscles Scalenes. Il y en a communément quatre, deux à chaque côté, placés latéralement le long des vertebres du col, différemment attachés ensemble aux apophyses transverses de ces vertébres par plusieurs extrémités, & ensuite aux deux Côtes supérieures de chaque côté par quatre portions plus ou moins partagées, sçavoir, par deux portions à la première Côte, & par deux à la seconde. J'avois -d'abord placé dans mon Exposition Anatomique, / Traité des Muscles, n.º 674.) les Scalenes sous le titre des Muscles qui servent aux mouvements de la Respiration; mais en par-Hant de leurs elages, nº. 1 1 7 2, je les ai renvoyés parmi ceux qui lervent aux mouvements du col, connne on le peut voir, n.º 1192, & cela principalement à cause de la roideur naaurelle de la portion cartilagineuse de la première Côte, & à caule de la soudure intime de ce gros & large cartilage avec le haut du Sternum; deux particularités qui ne se trouvent pour l'ordinaire aux portions cartilagineuses des autres Côtes, que par accident, & dans les Vieillards.

J'ai manqué alors de réstreindre cette remarque à la première Côte de chaque côté, as aux portions du premier Scasene ou Scalene antérieur; car les portions du second, ou possérieur, étant attachées à la seconde Côte de chaque côté, MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE & le cartilage de cette Côte étant asses mobile, tant par se flexibilité que par son articulation libre avec le Sternum, ces portions du second Scalene pourroient concourir & aider à soûlever & à soûtenir dans l'inspiration la seconde Côte, mais non pas la première. J'ai de plus sait attention, que les attitudes mêmes, qui alors m'y avoient paru contraires, (n.° 1 152.) n'empêchent pas tant ces portions d'agir par les plus insérieures de leurs attaches aux vertebres du col. D'ailleurs, on s'efforce ordinairement dans les inspirations pénibles & profondes, de tenir le col plus ou moins dressé, & comme porté en arrière. Ainsi voilà deux Muscles qui paroissent ne pas devoir être totalement exclus du nombre de ceux qui servent au mouvement de l'inspiration.

2. LES MUSCLES SOUCLAVIERS. Je crois avoir démontré assés solidement dans mon Mémoire de l'année 1726, sur les mouvements ordinaires de l'Epaule, p. 190, &c. la nullité entière de leur usage pour la respiration, & cela à raison de leurs attaches aux gros cartilages immobiles des premières Côtes, dont je viens de parler, & à raison de leur direction, comme on le peut voir plus au long dans le Mé-

moire cité.

3. LES GRANDS DENTELÉS. J'ai exposé très-amplement la structure & les attaches de ces Muscles dans les Mémoires de l'année 1719, p. 60, &c. où après avoir dit, que parmi les plus célébres Anatomistes, les uns les destinent au mouvement des Côtes, les autres à celui des Omoplates, & quelques-uns à tous les deux, je me suis borné à marquer en général, que le développement exact de leur structure, de leurs attaches, & de la direction de leurs sibres, m'avoient paru en saire la décision.

Et après avoir répété la même remarque générale dans les Mémoires de 1726, p. 186, & démontré que ces Muscles ne servent qu'aux mouvements de l'Omoplate, je me contentois alors d'avoir fait entrevoir par ces deux Mémoires, que la plus grande & la plus forte portion de chacun de ces deux Muscles est tellement disposée, qu'elle ne peut absolument

pas lever les Côtes, & que la petite portion, qui dans quelques sujets, semble pouvoir lever les derniéres de ces Côtes, est très-mince, très-foible, & est à peine la dixiéme partie de chacun de ces Muscles.

Je ne me suis pas non plus étendu là-dessus dans l'exposition Anatomique du Corps humain, (Traité des Muscles, n.º 909) où je marque seulement que l'on voit par tout ce que j'y venois de dire, que le Muscle grand Dentelé ne peut

pas servir à la respiration.

Cela paroît très-évidemment & très-manisessement dans le Sujet même, sur-tout étant disséqué de la manière que j'ai proposée à la fin du Mémoire de 1719, p. 53. Mais parmi toutes les Figures que l'on a données dans les Tables Anatomiques, tant modernes qu'anciennes, je n'en ai pas trouvé une seule, qui puisse suffire pour le démontrer. J'ai exposé au même endroit de ce Mémoire, l'inconvénient de la dissection ordinaire, & je trouve la même dissiculté pour en donner une figure satisfaisante, à moins de suivre la même idée, & n'y pas représenter toute l'étenduë de l'Omoplate, qui couvre une grande partie de l'arrangement particulier des fibres de ce Muscle, mais uniquement en marquer la position postérieure, appellée communément la base de l'Omoplate, à laquelle toutes ces fibres sont attachées.

Mais pour revenir à son usage, un peu d'attention sur le croisement de ses fibres & de ses bandes charnuës avec la plûpart des Côtes, sera, ce me semble, assés comprendre qu'il ne peut point servir au mouvement de l'inspiration. Car les sibres & ses bandes dont les attaches occupent les trois premiers quarts de la base de l'Omoplate, montent obliquement & croisent par degrés les Côtes supérieures. Celles qui suivent, & dont les attaches occupent le dernier quart de la même base, vont moins obliquement, & quoiqu'elles deviennent de plus en plus transversales, elles croisent aussi les Côtes suivantes, parce que ces Côtes sont à contre-sens plus obliques de haut en bas que les précédentes. Les dernières ou les plus insérieures de ces bandes charnuës, & qui sont

78 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE très-minnes, deviennent par degrés de plus en plus conformes à la direction des côtes; & dans quelques sujets la dernière de toutes paroît tant soit peu croiser la pénultième de ces Côtes, & descendre à contre-sens pour s'attacher à la deunière.

Long dans le Mémoire de 1726, & dans l'Exposaion Anatomique du Corps humain, que la plus grande portion de ce Muscle est disposée comme pour abbaisser les Côtes, qu'une bonne partie ne peut ni hausser ni baisser les Côtes auxquelles elle est attachée, & que les dernières bandes, quand même elles descendroient un peu plus bas que les précédentes, ne le peuvent pas non plus n'étant pas asses éloignées par leur direction, & étant trop saisses pour pouvoir contre-balancer les Muscles du Bas-ventre, qui sont attachés aux mêmes Côtes, & evec desquels elles sont entrelacées par des digitations réciproques. D'ailleurs l'Omoplate est trop vacillant, sur-tout son angle inférieur, pour pouvoir servir de point sixe, sur lequel le grand Dentelé pût agir dans le mouvement des Côtes.

Le Muscle Rhomboude, diroit-on, qui attache la base de d'Omoplate aux Vertebres, pourroit fixer l'Omoplate, &ven le tirant obliquement de bas en haut vers les Vertebres, lui faire tirer par la même direction les dernières bandes du grand Dentelé, & par ce moyen hausser au moins les dernières Côtes. Mais un verra encore par ce que jai dit plus au long dans le mâme. Mémoire de 1726, que le Rhomboïde, muscle très-mince, n'ent qu'un auxiliaire du grand Dentelé, dont il dépend principalement de fixer d'Omoplate, & cela par la grande portion qui est attachée aux Côtes supérieures; & qu'ainsi toutes ces Côtes supérieures seroient alors tirées en bas parda plus grande & la plus forte portion du grand Dentelé, pour qu'un même temps les derniéres Côtes pussent être tirées en haut par la plus foible partie de la petite portion da même: Muscle. En un mot, j'ai démontré dans le Mémoire cité, que des grands Dentelés ne servent qu'aux monvements ordinaires de l'Omoplate, sans auonne relation avec les mouvements de la respiration; ce qui paron évidenment par

DES SCFENCES

l'exemple que j'y ai cité de leur usage dans les quadrupedes, quand ils sont debout sur les quatre patres de quand ils marchent; car alors la portion antérieure de leur corps est suspendue entre ces deux Muscles comme en écharpe, on comme dans le creux d'un sit de sangle plié à moitié.

Tout ceci prouve que les grands Dentelés sont avec raison exclus par Borelli, du mouvement des Côtes pour l'inspira-

tion, quoiqu'attachés à la plûpart des Côtes.

A. LES GRANDS PECTORAUX. Ce sont deux grands fuscles rayonnés qui eouvrent presque tout le devant de la Poitrine depuis les clavicules & le long du Sternum, d'où ils vont en se retrécissant vers le creux de l'aisselle de chaque côté, & s'attachent à l'os du bras à quelque distance au-dessous de son articulation avec l'Omoplate. Outre seurs attaches aux clavicules, ils sont attachés par portions séparées ou digitations aux cartilages. & aux extrémités ofseuses de toutes les vrayes Côtes, de la première des fausses, & quelquesois de la seconde. Par cet arrangement de seurs digitations ou bandes, ils croisent les Côtes supérieures de bas en haut, & les inférieures à contre-sens de haut en bas, & cotoyent plus ou moins celles qui tiennent le milieu.

Il paroît évidenment: par cette disposition, & encore pluspar le désaut de point fixe du côté du bras, que les grands Pectoraux ne peuvent servir au mouvement des Côtes, nipour la respiration en général, ni pour l'inspiration en par-

ticulier.

Muscles rayonnés, dont chacun est attaché aux extrémités osseuses de la seconde, troisième & quatrième des vrayes Côtes par autant de digitations séparées, de-là ils montent obliquement, & en se rétrecissant vers le haut de l'Omoplate, & s'attachent au bec coracoïde par un tendon court & fort. On a voulu mettre ces deux Muscles au nombre de ceux qui servent à la respiration, s'imaginant qu'en certains cas on pourroit tenir l'Épaule assés ferme pour servir de point sixe à ces Muscles, & par-là lui saire lever les Côtes. Mais comme le grand-

80 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE

Dentelé est le principal organe pour fixer ou arrêter l'Omoplate, & que cela dépend en partie de ses attaches aux mêmes Côtes, par lesquelles attaches il empêcheroit alors l'élévation des Côtes, il paroît assés évident que les efforts du petit Pectoral seroient inutiles. Par conséquent c'est aussi avec raison que Borelli exclut les petits Pectoraux du mouvement de l'inspiration.

6. Les grands Dorsaux. Ce sont aussi des Muscles rayonnés, qui depuis leur attache étroite à l'Os du bras, descendent en s'épanouissant sur le bas du dos, sur la région lombaire, & sur les hanches. Il s'attache outre cela par des digitations aux trois, & quelquesois aux quatre dernières des fausses Côtes. Ces attaches se rencontrent & s'entrelacent avec les dernières digitations du Muscle oblique externe, ou grand oblique du Bas-ventre.

Vide <u>9</u>29. & Acad. 1726. p. 195<u>.</u>

J'ai dit dans mon Mémoire de 1726, que la connexion de ce Muscle avec les fausses Côtes, fait que la respiration est gênée, quand par son moyen on tire (pousse) avec effort le bras en bas pour appuyer la main sur quelque chose; par exemple, quand on imprime un cachet, & quand on s'appuye par la main sur une canne un peu basse ou courte, & l'avant-bras tendu en bas. Mais il ne paroît pas pour cela que ce Muscle puisse contribuer au mouvement ordinaire de l'inspiration par l'élévation des Côtes auxquelles il est attaché, si l'on fait attention que le bras par sa grande mobilité, & par son exposition fréquente à toutes sortes de mouvements, n'est pas en état de pouvoir sui servir de point fixe pour tirer les Côtes en haut, & le faire concourir à l'inspiration, excepté peut-être quand on hausse les épaules pour faire une inspiration profonde; car pendant qu'on demeure suspendu par les bras, comme en grimpant, &c. les attaches de ce Muscle aux derniéres Côtes, sont contre-balancées par leur rencontre & entrelacement avec les attaches du grand Muscle oblique à ces mêmes Côtes, de sorte que dans ce cas-là, ces Côtes ne montent ni ne descendent, & cette portion du grand Muscle oblique devient comme la continuation ou l'allongement de la portion ' la portion dentelée du grand Dorsal; & par conséquent, ces deux portions sont ensemble l'office d'une seule corde attachée par un bout à l'os du bras, & par l'autre bout sur les devant de l'os du bassin. La même chose se trouvant sur les deux côtés, il en résulte, que dans l'attitude mentionnée, le corps est suspendu comme en équilibre par quatre cordages, sçavoir en devant par les deux composés dont je viens de parler, & en arrière par les deux autres portions correspondantes des mêmes grands Dorsaux. Je n'avois pas encore sait cette remarque, ni dans le Mémoire de 1726, ni dans l'Exposition Anatomique.

Tout ce que je viens de faire remarquer sur ces Muscles, paroît encore assés prouver qu'ils ne font rien au mouvement ordinaire de l'inspiration, & que seur exclusion par

Borelli, est juste.

7. Les Dentelés postérieurs-supérieurs. Ce sont des Muscles bien minces, attachés chacun par une aponévrose large aux deux ou trois derniéres Vertebres du Col, & aux deux Vertebres supérieures du Dos, d'où ils vont obliquement en bas s'attacher pour l'ordinaire aux trois ou quatre des Côtes supérieures au-dessous de la première Côte, & cela par autant d'extrémités séparées, appellées digitations ou dentelûres: par cette disposition, ils paroissent pouvoir aider à lever ces Côtes, & ainsi servir à l'inspiration. Si dans quelques sujets il s'en trouve une portion attachée à la première Côte, elle paroîtroit plûtôt servir aux Vertebres du Col qu'à cette Côte, qui à cause de la largeur de sa portion cartilagineuse, & de sa connexion intime avec le Sternum, est presque immobile.

Borelli ne parle que de leur attache aux trois Vertebres du Col, & apparemment n'avoit-il pas fait attention sur leurs attaches aux Vertebres du Dos, ou pour mieux dire, peut-être n'en avoit-il pas eu connoissance; car il les auroit, pour le moins en partie, exemptés de l'exclusion générale par la-

quelle il termine la LXXXIV. Proposition.

Ainsi de sept paires de Muscles attachés aux Côtes, en voilà deux dont quelques portions peuvent concourir à Mem. 1738.

§2 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROTALE. l'inspiration avec les intercostaux & le Diaphragme, comme il sera démontré ci-après par l'Anatomie comparée.

Les Remarques que je pourrois faire sur cet article, seront mieux placées avec celles que je ferai sur la XC. Proposition, où Borelli en parle encore, & s'étend en particulier sur la méchanique des Côtes auxquelles ces Muscles sont attachés.

Propositions LXXXV. LXXXVII. LXXXVIII.

Borelli avertit à la fin de la LXXXIV. Proposition, que pour faire comprendre l'opération méchanique de la Respiration, il sera nécessaire de faire précéder quelques Lemmes. C'est ce qu'il fait dans les cinq Propositions suivantes, & expose dans la derniére, ou LXXXIX. l'exemple de deux rangées d'arcs élastiques, arrêtées vis-à-vis l'une de l'autre par un bout à une colonne ou à un mur, & par l'autre bout à une pièce mobile, qu'il appelle Lignum amovibile, de manière que. ces arcs soient inclinés sur la colonne, & que les deux rangées soient inclinées l'une vers l'autre. Sur cela il dit, 1.° Que les sommets de ces arcs étant tirés en haut avec effort, les deux rangées s'écarteront l'une de l'autre; ce qui augmentera en largeur leur intervalle. 2.° Que ces mêmes sommets étant tirés obliquement vers leurs parties internes, c'est-à-dire, en dedans les uns vers les autres, en obligeront les extrémités mobiles de se redresser un peu; ce qui éloignera de la colonne ferme ou du mur la piéce mobile, & par-là rendra plus grand l'espace ou intervalle entre la colonne ou le mur & la piéce. 3. Que les extrémités attachées à la colonne ferme, ou au mur, ne pouvant pas suivre ces mouvements forcés, les autres extrémités qui sont attachées à la pièce mobile, seront par le même effort obligées de monter plus haut, & feront aussi monter avec elles la pièce mobile; ce qui angmentera en hauteur ou profondeur l'espace compris entre la colonne ferme, les deux rangées des arcs & la piéce mobile. 4.° Que ces arcs n'étant plus forcés ou comprimés, reprendront leur

affiette ou fituation ordinaire, ce qui reserrera de nouveau tous ces intervalles. Ce que Borelli démontre plus au long par plusieurs Figures.

Après cela Borelli termine la Proposition LXXXIX, qui qui est la dernière des cinq mentionnées ci-dessus, par ces paroles: His præmissis, facile modum mechanicum, quo inspiratio

absolvitur, exponemus.

C'est ce qui me détermine à remettre aussi mes Remarques là-dessus après la Proposition suivante, pour mieux confronter la méchanique de ces arcs avec la méchanique des Côtes, & avec celle de leurs mouvements par les Muscles dans l'Inspiration.

PROPOSITION XC.

Contractis Musculis intercostalibus unà cum Diaphragmate, necessariò Pectoris cavitas ampliari, & aër inspirari debet.

Les Muscles intercostaux & le Diaphragme étant » conjointement en contraction, la cavité de la

» Poitrine doit nécessairement devenir plus ample,

» & l'air doit y entrer par l'Inspiration.

Borelli, pour expliquer cette Proposition, employe présentement les mêmes Figures qu'il vient d'employer pour la démonstration du méchanisme des Arcs. Il compare les Côtes avec ces Arcs par rapport à leur courbûre, leur forme & leur ressort; il compare l'Épine du Dos avec la colonne serme ou le mur, & le Sternum avec la piece mobile.

Pareillement, dit-il, les extrémités postérieures des Côtes sont attachées fermement (tenaciter affiguntur) aux Vertebres qui forment la colonne de l'Épine; leurs extrémités antérieures & cartilagineuses tiennent moins fermement au Sternum qui est mobile, & peuvent à cause de cela facilement se laisser sléchir, soûlever & s'écarter conjointement avec le Sternum qui est mobile. Les douze Côtes de chaque côté

84 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE forment deux rangées tournées en bas, & également inclinées sur le plan compris entre l'Épine du Dos & le Sternum.

Les Muscles intercostaux croisés étant en action, tirent vers en haut par seur contraction les circonsérences des Côtes; ce qui élargit, dit-il, la cavité de la Poitrine, en augmentant la distance entre les deux côtés. Le Sternum monte sensiblement vers en haut avec les Côtes, & par-là il s'éloigne de la colonne stable de l'Épine; d'où il s'ensuit que la cavité de la Postrine augmente en deux sens, sçavoir depuis le côté droit jusqu'au côté gauche, & depuis la partie postérieure de la Postrine jusqu'à la partie antérieure. Reste seulement la hauteur ou prosondeur de la Postrine, qui, selon Borelli, augmente aussi de la manière suivante:

La circonférence du Diaphragme, continue Borelli, étant attachée aux Vertebres, aux extrémités offeules & cartilagineuses des Côtes inférieures & au Sternum, & le centre de ce même Diaphragme étant suspendu par le Mediastin & par le Péricarde, il en résulte dans ce Muscle, quand il agit par le raccourcissement de ses demi-diametres fibreux (decurtando Jemi-diametros fibrosas) deux effets: 1.º Les extrémités cartilagineules flexibles des Côtes inférieures, étant tirées vers l'Abdomen, le Diaphragme devient tendu, & la hauteur ou profondeur de la Poitrine s'allonge vers le Bas-ventre, & par-là il se fait une compensation de la petite élévation de la Poitrine vers la gorge. 2.º Le Diaphragme étant abbaissé, perd sa courbûre & s'applanit, ce qui augmente nécessairement la capacité de la Poitrine, & en rend la figure semblable à un sphéroïde ou à un œuf coupé par le milieu, &c. Donc par l'action des Muscles intercostaux & du Diaphragme, la cavité de la Poitrine doit nécessairement s'élargir, l'air par sa pesanteur & son ressort s'insinuer dans la Poitrine vuidé (exinanitum), & le mouvement de l'inspiration s'executer.

REMARQUE'S.

I. Article: sur les Côtes.

Borelli ayant considéré que la cavité de la Poitrine, pour faire le mouvement d'inspiration, augmente plus ou moins en trois dissérents sens, sçavoir de côté & d'autre, de derriére en devant, & en prosondeur ou hauteur, a ingénieusement inventé la machine des Arcs élastiques, posés & attachés de la manière que je viens de rapporter, & a cru en pouvoir faire l'application aux Côtes, pour expliquer leur mouvement simultanée en plusieurs sens dissérents. J'ai fait voir par mon Mémoire de 1720, que la méchanique naturelle & trèssimple de l'articulation particulière des Côtes produit seule cet esset, & le peut même produire indépendemment de leurs portions cartilagineuses. Car j'ai averti exprès à la fin de ce Mémoire, que je me bornois alors aux portions osseuses des Côtes, & en réservois le reste pour une autre occasion.

La méchanique artificielle de Borelli ne me paroît aucunement pouvoir s'accorder avec la méchanique naturelle des Côtes, & je suis persuadé que si ces petites circonstances que j'ai fait remarquer, & qui d'ailleurs sont très-visibles, avoient été considérées, ni lui, ni personne après lui, n'auroit employé de cette façon l'exemple des Arcs élastiques pour expliquer ce mouvement particulier des Côtes. Mais pour me mieux faire entendre, il sera nécessaire d'éclaireir auparavant ce que j'ai avancé trop succinctement là-dessus dans le Mémoire de 11720. Je m'y suis contenté de faire faire attention à l'articulation ginglymoïde ou en charnière des extrémités postérieures des Côtes, à l'obliquité des deux plans-latéraux de l'Epine du Dos, sur lesquels ces extrémités ginglymoides ou charnières roulent, à l'obliquité ou l'inclinaison de la plûpart des Côtes, & à leur courbûre en arriére; mais je ne m'y suis pas bien expliqué sur l'obliquité de ces charnières sur les mêmes plans obliques, pour faire comprendre ce que j'avois inféré de-là, en disant que « cette disposition produit trois

» sortes d'écartement quand on leve les Côtes, & autant de » rétrécissement quand on les rabbaisse ». Car sans cette obliquité des articulations ginglymoides, le mouvement des Côtes n'auroit pas pû le faire en trois sens différents, comme l'ai dit, mais uniquement en deux. Il n'y a rien de si facile que de le montrer dans le Sujet naturel ou sur le Squelette, mais il est difficile d'en faire la description d'une manière bien intelligible, & il sera plus alsé par quelque changement de la Machine de Borelli que par des Figures sur le papier. de représenter la disposition de ces trois obliquités, & les trois directions du mouvement qu'elles produisent. L'oblitruité ou la déclinaison des Côtes paroît clairement dans la figure d'un Squelette vû de côté. L'obliquité des deux plans vertébraux, & des articulations ginglymoides des Côtes sera bien représentée par la figure d'une coupe du Thorax parallele au plan des Côtes, & même par la figure d'une des Vertebres vûë par sa face ou largeur supérieure, avec deux Côtes attachées & vûës aussi par leur bord supérieur. Mais c'est l'obliquité de l'axe des charnières ou articulations ginglymoïdes qu'il sera difficile d'exprimer avec le reste de ces Côtes par une figure qui fût à la portée de tout le monde.

A l'égard du changement qu'on pourroit faire de la Machine de Borelli pour la rendre plus convenable, ce seroit d'en former la colonne comme un Prisme à trois faces, de faire seulement deux arcs courbés par un bout comme les Côtes, d'appliquer ces deux bouts à deux de ses faces en manière de charnières posées obliquement comme les articulations des Côtes, & de faire incliner en bas tout le reste de ces deux arcs, comme les mêmes Côtes. Avec cette Machine simple, de même qu'avec deux Côtes d'un Squelette attachées à deux Vertebres comme dans l'estat ordinaire, on peut imiter très-exactement, & sans aucun essort, les trois directions simultanées d'un même mouvement. Car en tenant verticalement la colonne artisicielle, ou les deux Vertebres naturelles, & levant peu-à-peu les arcs ou les Côtes, son verra, 1.º Que ces deux arcs s'écarteront satéralement

l'un de l'autre, & par-là feront ce qu'on a prétendu expliquer par le mouvement de deux demi-cerceaux inclinés à l'opposite, & posés par leurs extrémités sur le même plan-2°. On verra que les extrémités libres de ces deux arcs s'éloigneront de la colonne, & par-là feront ce qu'on a voulumontrer, en représentant les deux Côtes comme faisant ensemble un cerceau presqu'entier attaché par les deux bouts aux Vertebres. 3.° On verra qu'à mesure qu'on leve ces deux arcs ou ces deux Côtes, les mêmes extrémités libres s'éloigneront plus s'une de l'autre, qu'elles s'éloigneront toutes deux de la colonne ou des Vertebres, & qu'elles monteront

plus haut que le reste de seur étenduë.

Ce que je viens de faire remarquer sur la disposition & la connexion des portions osseuses des Côtes, suffiroit seul pour montrer que la Machine de Borelli ne s'accorde point avec celle des Côtes. Il avoit bien vû les doubles attaches des extrémités postérieures des Côtes, mais n'ayant pas fait attention à leurs charnières, ni à la double obliquité de ces charnières, il avoit seulement regardé les doubles attaches comme des moyens d'arrêter fixement la connexion des Côtes avec les Vertebres, à peu-près comme les arcs de fa Machine étoient fixement arrêtés sur le mur ou sur la co-Ionne. Ainsi comme il falloit quelque effort pour lever le sommet des arcs inclinés de sa Machine, pour les écarter latéralement, & que leurs extrémités attachées au mur ou à la colonne, n'obéissant pas à cet effort, ces autres extrémités plus libres s'y prétoient, & par-là non-seulement éloignoient du mur ou de la colonne la piece mobile, à laquelle elles étoient attachées, mais la faisoient aussi monter plus haut; pareillement selon cette idée les Côtes étant fermement attachées aux Vertebres par leurs extrémités postérieures, & étant tirées par l'effort des Muscles intercostaux, devroient prêter par l'élasticité du reste de leur étenduë, & par ce moyen cloigner des Vertebres, & en même temps faire monter les extrémités antérieures avec leurs cartilages & le Sternum. Toutes ces contraintes ne se trouvent pas dans le naturel,

88 Memoires de l'Academie Rotale

l'obliquité des plans vertébraux, & l'obliquité particulière des charnières ou ginglymes des Côtes sur ces mêmes plans,

renferment tout le secret de cet artifice.

Vesale avoit déja très-bien remarqué l'obliquité de la charnière des Côtes dès l'an 1,543, dans la première édition de son grand ouvrage, où il en parle comme d'une chose qu'il présumoit être connuë de tout le monde, quand même il n'en auroit rien dit. Il a ôté cette expression dans la seconde édition de 1555, & seulement averti, que cela n'étoit pas à négliger. Cependant quoiqu'il ait encore écrit plusieurs années après, il n'en avoit pas marqué l'usage, ni celui d'une autre très-belle observation, qu'il a donnée aux mêmes endroits sur les cavités ou fossettes articulaires des apophyses transverses des Vertebres du Dos, sçavoir, que dans les Vertebres supérieures, ces fossettes sont comme par degrés inclinés de haut en bas; que dans les inférieures, elles le sont de bas en haut; & que dans celles du milieu, elles le sont moins à proportion. Je rendrai dans un autre temps raison de cette différence.

Environ un Siécle après Vesale, plusieurs célébres Physiciens, Malpighi, Swammerdam, Lamswerde, Mayow, Thruston, Ent, &c. publiérent en peu de temps, par dissérents Traités, des Opinions très-différentes sur la Respiration. dans lesquelles ils se sont plus attachés à ce qui regarde les poumons, l'air & le sang, qu'à ce qui regarde en particulier la méchanique des Côtes, dont ils n'ont presque parlé que selon l'idée ordinaire. Cependant Mayow dans son Traité sur la même matière, a fait observer, comme en passant, & en peu de mots, par une figure mal représentée, que les Côtes au moyen de leur double articulation avec les Vertebres, sont tellement disposées, qu'elles peuvent être tirées en haut par les Muscles intercostaux, sans être tirées en même temps en dehors. Il adjoûte que ces articulations & Jeur obliquité sont plus manisestes dans le Squelette du Mouton & du Cheval, que dans celui de l'Homme.

Mais en comparant ce que Mayow avance ici, avec ce qu'il

qu'il dit dans le paragraphe suivant, sur l'articulation angulaire des portions cartilagineuses des Côtes avec le Sternun'. il paroît assés que comme par l'obliquité de l'articulation des Côtes avec le Sternum, il entend simplement leur connexion angulaire avec cet os, de même que par l'obliquité de la double articulation des Côtes avec les Vertebres, il entend seulement leur connexion angulaire avec ces os. Cela paroît encore plus par l'expression équivalente dont il se sert dans le satin pour marquer l'usage de l'une & de l'autre de ces obliquités. Il dit de la première, sçavoir, celle de l'articulation des Côtes avec les Vertebres: Jam verò si supponamus.... Costam eam, binis articulationibus spinæ connexam sursum moveri, facile est conreptu, Costam eam respectu Pectoris; extrorsum latum iri. It dit de la seconde, c'est-à-dire, de l'obliquité de la connexion des Côtes avec le Sternum, où l'articulation est simple, & non pas double comme aux Vertebres: Obliquitas autem ista ed spectat, ut Costa extendantur & extrorsum in orbem trahantur.

Mais pour revenir à mes remarques, je crois avoir encore trouvé un autre usage de la double articulation des Côtes avec les Vertebres. C'est un nouvel examen de la première paire des vrayes Côtes qui m'y a conduit. Ces Côtes ne sont pas articulées chacune à deux Vertebres, comme les huit ou neuf Côtes suivantes, mais seulement avec la première Vertebre du Dos, & cela néantmoins par charnière ou double connexion; elles y sont articulées sur deux plans vertébraux obliques comme les autres Côtes, quoique l'axe de leurs charnières ou doubles connexions y soit moins oblique. L'extrémité antérieure de chacune de ces deux premières Côtes est très-large, & leur portion cartilagineuse n'est pas seulement large à proportion, mais très-courte, fort épaisse, intimément unie ou soudée avec la première pièce du Sternum, & prête fort dissicilement.

Après avoir examiné de nouveau ces particularités déja connuës, voici ce que je crois y avoir observé: 1.º Queces deux premiéres Côtes font avec la premiére portion du Sternum une piece continuë, à peu-près comme un cerceau.

Mem. 1738.

Memoires de l'Academie Royale presque entier, dont les extrémités coupées seroient courbées obliquement en dedans; & que leurs doubles articulations avec la premiére Vertebre, y seroient attachées par des ligaments très-forts & très-courts, 2.° Que par cette disposition les deux premiéres Côtes ne peuvent être mûës sur leurs charnières, que pour prêter un peu au mouvement de la Vertebre voifine du Col, & de la Vertebre voifine du Dos, & qu'elles ne peuvent être ni haussées ni baissées comme les autres Côtes, sans forcer & presque rompre l'une de leurs doubles attaches à la première Vertebre, ou rompre leur connexion cartilagineuse avec le Sternum. 3.º Que les deux premiéres Côtes, par le seul moyen de leur structure & de leur connexion, servent de base ou de point fixe au mouvement de toutes les autres Côtes, indépendemment des Muscles qui sont attachés aux Vertebres du Col & à ces deux Côtes. 4.º Qu'une partie de la même méchanique se trouve dans toutes les autres Côtes ginglymoïdes, soit vrayes, soit fausses, quoiqu'attachées chacune à deux Vertebres, & ayant l'axe de leurs charnières plus oblique. On sçait que ces Côtes, par l'attache de leurs axes à deux plans obliques, sont disposées à pouvoir s'écarter ou s'approcher de côté & d'autre, à mesure qu'on les leve ou qu'on les rabbaisse. On sçait aussi que ces mouvements en haut & en bas ne pourroient pas se faire sans la flexibilité des portions cartilagineuses proportionnée à leur différente longueur, & fans la simplicité de l'articulation de ces mêmes portions avec le Sternum. Enfin, on sçait que ces Côtes sont naturellement inclinées à un certain degré, qu'elles peuvent être redressées ou forcées audessus de ce degré par l'inspiration, qu'elles reviennent au même degré dans l'expiration, & qu'elles y restent après la mort. J'adjoûte à cela, que non-seulement elles y restent après la mort, mais même dans le cadavre après les avoir. dépouillées de leurs Muscles, pourvû néantmoins qu'on n'ayt pas endommagé les ligaments de leurs articulations.

On a bien fait observer, que la cage osseuse de la Poitrine est principalement soûtenuë par sa propre structure, mais il

DES SCIENCES.

me semble qu'un peu d'attention sur la flexibilité & l'artieulation simple des portions cartilagineuses, doit aussi faire
observer, que ce soûtien ne consiste point en ce que les Côtes
opposent un obstacle mutuel sur le Sternum, d'autant plus
que les fausses Côtes n'y touchent pas. L'articulation doubse
de toutes ces Côtes ne permet que deux mouvements, &
l'obliquité de l'axe de leur articulation produit en même
temps deux sortes de mouvements, mais ces mouvements
sont bornés à un certain degré par les ligaments sorts & courts
des articulations avec les Vertebres; à quoi la connexion ou
attache, soit cartilagineuse, soit ligamenteuse, ou même charnuë, des extrémités antérieures de ces Côtes peut aussi contribuer. Je remets pour les remarques sur les propositions
suivantes touchant l'Expiration, les autres particularités des
portions cartilagineuses des Côtes.

II. Article: sur les Muscles intercostaux, & sur leurs auxiliaires.

On sçait que les Muscles intercostaux sont deux plans charnus, bien minces, l'un interne, l'autre externe, qui occupent les intervalles de toutes les Côtes, & dont les fibres se croisent pour la plûpart en manière de X: que les Muscles externes s'étendent depuis les apophyses transverses des Vertebres, jusques vers les portions cartilagineuses des Côtes seulement. & que leurs fibres descendent obliquement de derrière en devant: que les Muscles internes sont plus ou moins éloignés des Vertebres, & s'étendent jusqu'aux extrémités des portions cartilagineuses des Côtes, de sorte que vers les Vertebres il n'y a que le plan simple des Muscles intercostaux externes; entre les portions cartilagineuses, il n'y a que le plan simple des internes; & entre ces deux endroits il y a double plan dont les sibres obliques se croisent.

On convient que par cet arrangement les fibres des Museles intercostaux externes, étant par en haut plus près de l'articulation des Côtes avec les Vertebres, & en étant plus éloignées par en bas, elles sont naturellement plus disposées

M iį

92 Memoires de l'Academie Royale

à pouvoir élever l'inférieure de deux Côtes voisines, qu'à pouvoir en abbaisser la supérieure. On voit pareillement que les sibres des Muscles intercostaux internes, étant par en haut fort près du Sternum, & en étant plus éloignés par en bas, sont de même plus portés à élever la Côte inférieure qu'à abbaisser la supérieure. On voit ensin par cette disposition réciproque des Muscles externes & internes, que par la rencontre de leur double plan, ils sont bornés ensemble à élever les Côtes, & que par cette rencontre, les internes ne peu-

vent pas agir autrement que les externes.

Néantmoins les anciens Anatomistes, & même ceux du commencement du siècle passé, ont été fort partagés là-dessus. Ab-Aquapendente avoit dès l'an 1599, comme il le marque dans son excellent Traité de Respiratione & ejus instrumentis, très-bien démontré, que les Muscles internes & externes concourent ensemble à la même action, c'est-à-dire, à lever les Côtes. Il a donné dans ce même Traité, la belle observation par l'Anatomie comparée, que par le mouvement des Côtes en haut, ou en les levant, leurs intervalles se dilatent, & que par leur mouvement en bas, ou en les rabbaissant, leurs intervalles se resserrent. Claré conspicies, dit-il, ad motum Costarum sursum intercostalia spatia dilatari: contrà verò Costis deorsùm motis angustari.

Comme cet ancien systeme de la dissérente action des Muscles intercostaux externes & internes, partageoit encore des habiles Anatomistes; (car il a été même adopté par le célébre Swammerdam, sans parler d'autres) Borelli a eu très-grande raison de marquer dans le Commentaire de sa LXXXIV. Proposition, que cela lui paroissoit impossible. L'exemple qu'il y employe des fils croisés, par lesquels on soûleve perpendiculairement ou directement un fardeau, montre bien l'action simultanée des fibres croisées des Muscles intercostaux externes & internes, mais il ne démontre pas pourquoi les deux Muscles ne peuvent agir qu'ensemble en mêmetemps, & non pas séparément, ni disséremment. La manière dont le reste de son raisonnement est exprimé, m'a paru en

partie contradictoire à tout ce qu'il a si bien établi ailleurs, & en partie très-désectueux; ce qui m'avoit porté à en remettre l'examen pour la suite, dans l'espérance d'y voir plus clair: mais n'ayant pas pû y parvenir, j'ai cru devoir en accuser le sort ordinaire des Œuvres Posthumes, d'autant plus que j'ai rencontré encore d'autres désauts dans ce même Traité, qui n'a été imprimé que deux ans après la mort de l'Auteur: je parle de la première édition; car dans celle de la Bibliotheque Anatomique de Manget, on y a adjoûté bien d'autres désauts qui même changent entiérement le sens de la première.

A l'égard des portions postérieures des Muscles intercostaux externes, que M. Senac, dans son Mémoire de 1724, exclut de cette fonction, aussi - bien que les sur-costaux, appellés communement Releveurs des Côtes, j'avouë qu'ayant examiné de nouveau la disposition des uns & des autres, par rapport à la charnière ou l'articulation double des Côtes avec les Vertebres, je trouve ses raisons asses fortes pour pouvoir compter ces Muscles parmi ceux qui servent au mouvement de l'Épine, mais seulement comme des auxiliaires, & non pas comme des principaux moteurs. J'y suis porté par une attention particulière que j'ai faite sur l'attache des bandelettes tendineuses des Muscles sacro-lombaires, & des bandelettes des longs Dorsaux vers les extrémités postérieures des Côtes, & sur la rencontre de l'attache de ces deux sortes de bandelettes, avec l'attache inférieure des Muscles intercossaux externes, & avec celle des Muscles sur-costaux. Cette attention m'oblige même à réformer une partie de ce que j'ai avancé dans mon Traité d'Anatomie touchant ces Muscles. Ainsi au lieu d'y dire qu'il ne faut pas confondre les Muscles sur-costaux avec un petit Muscle, qui est immédiatement audessus de la première Côte, & qui d'abord leur ressemble par son attache à cette Côte; je dirai, qu'on peut associer les Muscles sur-costaux à ce petit Muscle par rapport à l'usage. J'en excepte néantmoins les sur-costaux qui sont attachés aux deux ou trois inférieures des fausses Côtes, car ils peuvent encore être regardés comme Releveurs.

III. Article: sur le Diaphragme.

La structure du Diaphragme est asses connue de même que sa connexion avec les dernières des vrayes Côtes, toutes les fausses, le Sternum, les Vertebres & le Médiastin. On scait qu'il forme deux demi-voutes mobiles, unies ensemble sous le Médiaftin depuis le Sternum jusqu'aux Vertebres. Ces demi-voutes, par la contraction de leurs fibres rayonnées, s'abbaissent de côté & d'autre, plus ou moins, selon les degrés de l'inspiration, & cela sans s'abbaisser entre le Stermin & les Vertebres. Ce n'est pas seulement à cause de l'attache au Médiastin, que le Diaphragme ne s'abbaisse pas dans ce trajet, mais aussi parce que les sibres antérieures qui sont attachées au Sternum, & les postérieures qui sont attachées aux Vertebres, font ensemble par leur contraction directe en mêmetemps l'office d'une corde tendue, qui soûtient la rencontre ou union des deux demi-voutes.

Ab-Aquapendente & Spigel, entrautres anciens Anatomilles très-célébres, étoient dans l'opinion que le seul Diaphragme luffit pour l'inspiration ordinairement libre, & que l'action des Muscles intercostaux n'a lieu que quand on la fait avec quelque effort. Il est vrai que l'on peut regarder le Diaphragme comme le principal organe de la respiration en général, & de l'inspiration en particulier; & que les Muscles intercostaux peuvent être regardés commes des auxiliaires, qui facilitent les mouvements du Diaphragme, & par le moyen desquels on peut différemment varier ces mouvements. Ab-Aquapendente cite pour preuve l'exemple de ceux: qui sont sujets aux vapeurs suffocantes, & qu'on a quesquesois tenus pour tout-à-fait morts. Il rapporte aussi, qu'il avoit. trouvé dans un cadavre les portions cartilagineuses des Côtes. entiérement offisiées, & intimement soudées avec le Sternum. On a aussi trouvé les Côtes anchylosées on soudées avec les Vertebres, & par conséquent incapables de mouvement : on a. encore vû la plevre devenuë comme cartilagineuse & comme. ossifiée; de sorte que ne pouvant pas obéir au mouvement

DES SCIENCES.

des Côtes, les Muscles intercostaux ont été fort embarrassés dans leur action, & dans ce cas l'inspiration s'est principalement faite par l'action du Diaphragene. Je rapporterai dans une autre occasion plusieurs exemples très-averés de nos jours, de ceux que par l'absence des marques externes de respiration on a tenu pour morts, qu'on a ensevelis, qu'on a emportés pour être enterrés, qu'on a enterrés & qui en sont revenus,

& ont vécu plusieurs années après.

Borelli, dans le Commentaire sur la LXXIV. Proposition, après avoir rapporté le sentiment de ceux qui prétendent que l'inspiration douce & tranquille, ou spontanée, se fait par le mouvement du seul Diaphragme, nie absolument qu'elle se fait sans le secours des Muscles intercostaux, & conclut ensuite, comme nous avons vû, que tout mouvement d'inspiration, soit douce, soit forte, se fait par la concurrence ou l'action commune des Muscles intercostaux & du Diaphragme. Il y a lieu de penser qu'il n'a voulu parler ici que de l'état naturel, d'autant plus qu'il adjoûte le anot naturel, motus inspirationis placidus & naturalis. D'ailieurs les Côtes auxquelles est attaché le Diaphragme, étant pour l'ordinaire les plus mobiles de toutes les Côtes, il me paroît très-difficile, pour ne pas dire impossible, que le moindre mouvement du Diaphragme se puisse faire par la contraction de ses fibres, à moins que ces Côtes soient dans le même instant arrêtées & renduës comme immobiles, pour servir de points fixes à ce petit mouvement : c'est ce que les Muscles intercostaux peuvent faire par un certain degré de contraction de leurs fibres, sans que cette contraction cause aucun mouvement aux Côtes; & cela à peu-près comme j'ai dit dans mon Mémoire de 1720, que la contraction des Muscles se fait quelquefois, non pas pour mouvoir l'os auquel ils sont attachés, mais pour le tenir immobile, & contrebalancer la résistance ou le sardeau qui l'entraîneroit. Ainsi au lieu de placer à la manière ordinaire sur le Sternum, ou au milieu de La Poitrine de quelqu'un qui paroît mort, un vaisseau remple d'eau, pour voir par la tranquillité ou par le mouvement

Memoires de l'Academie Royale de la surface de cette eau, s'il y a quelque signe de mouvement & de vie, il seroit mieux d'en tourner le corps un peu sur le côté, & de mettre le vaisseau sur l'extrémité de la troisiéme des fausses Côtes. Car on peut respirer suffisantment, sans apparence de mouvement du Sternum, quoiqu'en même temps le mouvement de l'endroit que je viens de marquer, soit très-sensible. Cependant cela pourroit être équivoque dans les Femmes ou Filles, qui pendant plusieurs années ont porté des corps ou corsets roides & fort serrés; car ces ·fortes de corps ou corsets tiennent toutes les fausses Côtes & les inférieures des vrayes, dans une espece d'immobilité continuelle, ce qui paroît faire que les vrayes Côtes supérieures deviennent plus mobiles qu'elles ne le sont naturellement, pour ne pas trop empêcher ou trop diminuer le mouvement nécessaire de la respiration. Cela fait aussi que le haut de la Poitrine se meut plus évidemment dans les Femmes que dans les Hommes, & plus évidemment pendant qu'elles sont serrées par leurs corsets; que quand elles n'en ont point.

Avant que de finir cette X C.º Proposition, il est juste de rappeller & de renouveller la belle remarque de Borelli sur la suspension de la partie supérieure de la voute du Diaphragme, par le moyen de sa connexion avec le Médiassin & le Diaphragme, qui en empêche la descente & l'applanissement dans l'inspiration, & sur l'accourcissement des semidiametres ou demi-voutes de ce Muscle quand il agit; par lequel accourcissement, ses parties latérales descendent & s'applanissent indépendemment de la partie supérieure. Centrum diaphragmatis, dit-il dans le Commentaire sur cette XC.º Proposition, suspenditur à mediastino & à pericardio...: agit musculus ille decurtando semi-diametros. Il faut observer ici que par le terme de centre, on entend communément la partie tendineuse du Diaphragme, à laquelle est attaché le Péricarde, non pas par la pointe, mais par une étenduë proportionnée à celle de la face platte ou inférieure du Cœur. Je remets l'Anatomie comparée pour le second Mémoire.

SUR LE CAS IRREDUCTIBLE DU TROISIEME DEGRE.

Par M. NICOLE.

E Cas irréductible du 3^{me} degré est celui où les trois 28 Juin Racines contenuës dans une Equation du 3^{me} degré, 1738 sont toutes trois réelles, toutes trois inégales, & toutes trois incommensurables.

Il y a près de deux Siécles que Cardan donna la Formule 'Algébrique qui exprime la plus grande de ces trois Racines réelles. Cette Formule de Cardan est composée de deux parties. La première partie est la Racine cubique de la somme de deux grandeurs, dont l'une est réelle, & l'autre imaginaire; & la seconde partie est la Racine cubique de la différence de ces deux mêmes grandeurs. Il avoit toûjours paru fort surprenant qu'une grandeur qui doit être réelle, sût exprimée par un composé de quantités réelles & de quantités imaginaires; on sentoit bien qu'il falloit que les quantités imaginaires se détruisssent mutuellement, mais personne, que je sçache, n'avoit montré la manière de faire évanouir ces quantités imaginaires.

J'ai cherché à faire cet évanouissement par le moyen des Suites, & j'ai trouvé pour l'expression de la Racine cherchée, une Formule Algébrique qui ne contient plus, à la vérité, de quantités imaginaires; mais il entre dans cette Formule une Suite composée d'une infinité de termes dont je n'ai pû trouver la somme par aucune des Méthodes connuës. Je réduis donc dans ce Mémoire la question du Cas irréductible, à trouver la somme d'une Suite composée d'une infinité de termes.

Soit l'Equation $x^3 - px + q = 0$. Cette Equation contient trois Racines commensurables Mem. 1738. 98 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE ou incommensurables, dont deux sont positives, & la 3^{me} négative, égale aux deux positives.

Cette Equation fe décompose dans les trois suivantes: $x + \sqrt[3]{\left[\frac{1}{2}q + V(\frac{1}{4}qq - \frac{1}{27}p^3)\right]} + \sqrt[3]{\left[\frac{1}{2}q - V(\frac{1}{4}qq - \frac{1}{27}p^3)\right]} = 0.$ $x - \frac{1}{2} \times \sqrt[3]{\left[\frac{1}{2}q + V(\frac{1}{4}qq - \frac{1}{27}p^3)\right]} - \frac{1}{2} \times \sqrt[3]{\left[\frac{1}{2}q - V(\frac{1}{4}qq - \frac{1}{27}p^3)\right]} = 0.$ $x - \frac{1}{2} \times \sqrt[3]{\left[\frac{1}{2}q + V(\frac{1}{4}qq - \frac{1}{27}p^3)\right]} + \sqrt[3]{\left[\frac{1}{2}q - V(\frac{1}{4}qq - \frac{1}{27}p^3)\right]} = 0.$ $x - \frac{1}{2} \times \sqrt[3]{\left[\frac{1}{2}q + V(\frac{1}{4}qq - \frac{1}{27}p^3)\right]} - \frac{1}{2} \times \sqrt[3]{\left[\frac{1}{2}q - V(\frac{1}{4}qq - \frac{1}{27}p^3)\right]} = 0.$ $x - \frac{1}{2} \times \sqrt[3]{\left[\frac{1}{2}q + V(\frac{1}{4}qq - \frac{1}{27}p^3)\right]} + \sqrt[3]{\left[\frac{1}{2}q - V(\frac{1}{4}qq - \frac{1}{27}p^3)\right]} = 0.$ Ce qui se voit en multipliant ces trois Equations l'une par s'autre, elles reproduisent l'Equation $x^3 - px + q = 0.$

Ces trois Equations expriment donc les trois Racines de l'Equation composée $x^3 - px + q = 0$.

COROLLAIRE L.

Lorsque $\frac{1}{27}p^3 = \frac{1}{4}qq$, ces trois Equations devienment $x \mapsto 2\sqrt[3]{(\frac{1}{2}q)} = 0$, $x \mapsto \sqrt[3]{(\frac{1}{2}q)} = \sqrt{p} = \frac{3}{4} \times \left[2\sqrt[3]{(\frac{1}{2}q)}\right]^2$, $x \mapsto \sqrt[3]{(\frac{1}{2}q)} + \sqrt{p} = \frac{3}{4} \times \left[2\sqrt[3]{(\frac{1}{2}q)}\right]^2$.

Ou
$$x + x\sqrt[3]{(\frac{1}{2}q)}$$
, $x - \sqrt[3]{(\frac{1}{2}q)} - \sqrt{[p-3\sqrt[3]{(\frac{1}{4}qq)}]}$, $x - \sqrt[3]{(\frac{1}{2}q)} + \sqrt{[p-3\sqrt[3]{(\frac{1}{4}qq)}]}$.

Ou
$$x + 2\sqrt[3]{(\frac{1}{2}q)}$$
, $x - \sqrt[3]{(\frac{1}{2}q)}$, $x - \sqrt[3]{(\frac{1}{2}q)}$.

Parce que $\frac{1}{27}p^3 = \frac{1}{4}qq$, donne $p = 3 \sqrt[3]{(\frac{1}{4}qq)}$. Dans ce cas, l'Équation renterme donc deux Racines égales.

COROLLAIRE IL

Lorsque $\frac{1}{27}p^3$ est plus petit que $\frac{1}{4}qq$, la quantité . . .

$$\frac{3}{4} \times \frac{3/\left[\frac{1}{2}q + \sqrt{(\frac{1}{4}qq - \frac{1}{27}p^3)}\right] + \sqrt[3]{\left[\frac{1}{2}q - \sqrt{(\frac{1}{4}qq - \frac{1}{27}p^3)}\right]}}{\sqrt[3]{\left[\frac{1}{2}q + \sqrt{(\frac{1}{4}qq - \frac{1}{27}p^3)}\right]}}$$

ES SCIENCES.

est plus grand que p; puisque l'on a vû que cette quantité

est égale à p, lorsque $\frac{1}{27}p^3 = \frac{1}{4}qq$.

Ainsi dans ce cas, l'Equation générale $x^3 - px + q = 0$ contient deux Racines imaginaires.

COROLLAIRE III.

Donc lorsque $\frac{1}{27}p^3$ est plus grand que $\frac{1}{4}qq$, la quantité

$$\frac{3}{4} \times \sqrt[3]{\left[\frac{1}{2}q + \sqrt{\left(\frac{1}{4}qq - \frac{1}{27}p^3\right)}\right]} + \sqrt[3]{\left[\frac{1}{2}q - \sqrt{\left(\frac{1}{4}qq - \frac{1}{27}p^3\right)}\right]}^2$$
est plus petite que p , & par conséquent

 $V_{p-\frac{3}{4}} \times \sqrt[3]{\left[\frac{1}{2}q + V(\frac{1}{4}qq - \frac{1}{27}p^3)\right] + \sqrt[3]{\left[\frac{1}{2}q - V(\frac{1}{4}qq - \frac{1}{27}p^3)\right]}}$ est une grandeur réelle. Dans ce cas, les trois Racines renfermées dans l'Équation générale $x^3 - px + q = 0$, sont donc toutes trois réelles & inégales.

REMAROUE.

Mais dans ce dernier cas, quoiqu'il soit évident que ces trois Racines soient réelles, elles paroissent cependant sous une forme imaginaire, à cause de $\sqrt{(\frac{1}{4}qq - \frac{1}{27}p^3)}$ qui est imaginaire. Ce qui semble être une contradiction. Voici la manière de faire disparoître cette contradiction.

Les deux membres $\sqrt[3]{\left[\frac{1}{2}q + V(\frac{1}{4}qq - \frac{1}{27}p^3)\right]}$ & $\sqrt[3]{\left[\frac{1}{2}q - V(\frac{1}{4}qq - \frac{1}{27}p^3)\right]}$ qui entrent tous deux dans l'expression des trois Racines, fournissent chacun des grandeurs imaginaires. Or la somme de ces deux membres $\sqrt[3]{\left[\frac{1}{2}q+\sqrt{\left(\frac{1}{4}qq-\frac{1}{27}p^3\right)}\right]}+\sqrt[3]{\left[\frac{1}{2}q-\sqrt{\left(\frac{1}{4}qq-\frac{1}{27}p^3\right)}\right]}$ étant réelle, il faut que les quantités imaginaires fournies par $\sqrt[3]{\left[\frac{1}{4}q + \sqrt{\left(\frac{1}{4}qq - \frac{1}{27}p^3\right)}\right]}$ soient exactement les mêmes que celles fournies par le second membre $\sqrt[3]{\left[\frac{1}{2}q - \sqrt{\frac{1}{4}qq}\right]}$ - 17 p3)], & que les premieres étant affectées du signe positis +, les secondes soient affectées du signe négatif -, & alors la somme des deux membres sera toute réelle.

Pour réduire donc chacun de ces membres à des expressions de cette nature, il faut d'abord les réduire à ces deux formes:

100 Memoires de l'Academie Rotale

$$\sqrt[3]{\left[\frac{1}{2}q + V(\frac{1}{4}qq - \frac{1}{27}p^3)\right]} = \sqrt[6]{\left(\frac{1}{27}p^3 - \frac{1}{4}qq\right)} \times \sqrt[3]{\left(\frac{q}{2\sqrt{(\frac{1}{27}p^3 - \frac{1}{4}qq)}} + V - 1\right)},$$

$$\sqrt[3]{\left[\frac{1}{2}q - V(\frac{1}{4}qq - \frac{1}{27}p^3)\right]} = \sqrt[6]{\left(\frac{1}{27}p^3 - \frac{1}{4}qq\right)} \times \sqrt[3]{\left(\frac{q}{2\sqrt{(\frac{1}{27}p^3 - \frac{1}{4}qq)}} - V - 1\right)},$$

c'est-à-dire, que la premiére Racine sera

$$\sqrt[6]{\left(\frac{1}{27}p^3 - \frac{1}{4}qq\right)} \times \sqrt[3]{\left(\frac{q}{2\sqrt{(\frac{1}{2}p^3 - \frac{1}{4}qq)}} + \sqrt{-1}\right)} + \sqrt[3]{\left(\frac{q}{2\sqrt{(\frac{1}{2}p^3 - \frac{1}{4}qq)}} - \sqrt{-1}\right)};$$
 & au lieu de ces quantités composées, soient considérées

celles-ci, qui sont plus simples & de même nature,

$$(\frac{a}{b} + \sqrt{-1})^n + (\frac{a}{b} - \sqrt{-1})^n$$
.

En élevant ces quantités à l'exposant n, la première devient

$$\frac{\binom{a}{b}^{n} + \frac{n}{1} \times \binom{a}{b}^{n-1} \times V - 1 + \frac{n \times n - 1}{1 \cdot 2} \times \binom{a}{b}^{n-2} \times - 1}{1 \cdot 2 \cdot 3} \times \binom{a}{b}^{n-3} \times - 1V - 1 + \frac{n \times n - 1 \times n - 2 \times n - 3}{1 \cdot 2 \cdot 3 \cdot 4} \times \binom{a}{b}^{n-4} \times + 1 + \frac{n \times n - 1 \cdot n - 4}{1 \cdot 2 \cdot \dots \cdot 5} \times \binom{a}{b}^{n-5} \times V - 1$$

$$+ \frac{n \times n - 1 \dots n - 5}{1 \cdot 3 \cdot \dots \cdot 6} \times \left(\frac{a}{b}\right)^{n - 6} \times - 1 + \frac{n \times n - 1 \dots n - 6}{1 \cdot 3 \cdot \dots \cdot 7} \times \left(\frac{a}{b}\right)^{n - 7}$$

$$x - 1 \sqrt{-1} + \frac{n \times n - 1 \dots n - 7}{1 \cdot 2 \cdot \dots \cdot 8} \times \left(\frac{a}{b}\right)^{n - 8} \times + 1 + &c.$$

Et la seconde $\left[\left(\frac{a}{\hbar}\right) - \sqrt{-1}\right]^n$ devient $\left(\frac{a}{\hbar}\right)^n - \frac{n}{\lambda} \times \left(\frac{a}{\hbar}\right)^{n-1}$

$$\times \sqrt{-1 + \frac{n \times n - 1}{1.2} \times (\frac{a}{b})^{n-2}} \times -1 - \frac{n \times n - 1 \times n - 2}{1.2.3} \times (\frac{a}{b})^{n-3}$$

$$\times -1 \sqrt{-1 + \frac{8 \times 8 - 1 \times 8 - 3 \times 8 - 3}{1 \cdot 3 \cdot 3 \cdot 4}} \times (\frac{a}{b})^{8 - 4} \times -1$$

$$\frac{n \times n - 1 \dots n - 4}{1, 2 \dots 5} \times \left(\frac{a}{b}\right)^{n - 5} \times \sqrt{1 - 1} + \frac{n \times n - 1 \dots n - 5}{1, 2 \dots 6}$$

$$\times {\binom{a}{b}}^{n-6} \times -1 - \frac{8 \times 8 - 1 \dots 8 - 6}{1 \cdot 2 \dots 7} \times {\binom{a}{b}}^{n-7} \times -1$$

Si l'on prend la somme de ces deux Suites, on trouvera

$$2 \times \begin{cases} \frac{a}{b}^{2} & \frac{8 \times 8 - 1}{1 \cdot 2} \times \frac{a}{b}^{2} - \frac{8 \times 8 - 1 \times 8 - 2 \times 8 - 3}{1 \cdot 2 \cdot 3 \cdot 4} \times \frac{a}{b}^{2} - \frac{8 \times 8 - 1 \cdot 1 \cdot 8 - 7}{1 \cdot 2 \cdot 1 \cdot 6} \times \frac{a}{b}^{2} - \frac{8 \times 8 - 1 \cdot 1 \cdot 1 \cdot 8 - 7}{1 \cdot 2 \cdot 1 \cdot 6} \times \frac{a}{b}^{2} - \frac{8 \times 8 - 1 \cdot 1 \cdot 1 \cdot 1 \cdot 1}{1 \cdot 2 \cdot 1 \cdot 1} \times \frac{a}{b}^{2} - \frac{8 \times 8 - 1 \cdot 1 \cdot 1 \cdot 1}{1 \cdot 2 \cdot 1 \cdot 1} \times \frac{a}{b}^{2} - \frac{8 \times 8 - 1 \cdot 1 \cdot 1 \cdot 1}{1 \cdot 2 \cdot 1 \cdot 1} \times \frac{a}{b}^{2} - \frac{8 \times 8 - 1 \cdot 1 \cdot 1 \cdot 1}{1 \cdot 2 \cdot 1 \cdot 1} \times \frac{a}{b}^{2} - \frac{8 \times 8 - 1 \cdot 1 \cdot 1 \cdot 1}{1 \cdot 2 \cdot 1 \cdot 1} \times \frac{a}{b}^{2} - \frac{$$

composée d'une infinité de termes, dont aucun n'est affecté de quantités imaginaires.

COROLLAIRE I.

Il est donc évident que la quantité $(\frac{a}{b} + \sqrt{1})^n$ $-1 - (\frac{a}{b} + \sqrt{1})^n$, qui renserme des imaginaires, quelle que soit la valeur de l'exposant n, est toûjours réelle, soit que cet exposant soit un nombre entier, ou un nombre rompu, & qu'il soit positif ou négatif.

COROLLAIRE IL

Mais quand l'exposant n est un nombre entier positif, la Suite finit en quelque endroit : Si, par exemple, n = 9, cette Suite devient

$$2 \times \left[\left(\frac{a}{b} \right)^{3} - 36 \times \left(\frac{a}{b} \right)^{7} + 126 \times \left(\frac{a}{b} \right)^{5} - 84 \times \left(\frac{a}{b} \right)^{3} + 9 \times \left(\frac{a}{b} \right)^{1} \right].$$

Il en sera de même de tout autre nombre entier positif.

COROLLAIRE III.

Quand l'exposant n est un nombre entier négatif, la Suite est composée d'une infinité de termes : Si, par exemple, n = 3, cette Suite devient

$$2 \times \left[\left(\frac{a}{b} \right)^{-3} - 6 \times \left(\frac{a}{b} \right)^{-5} + 15 \times \left(\frac{a}{b} \right)^{-7} - 28 \times \left(\frac{a}{b} \right)^{-9} + 45 \times \left(\frac{a}{b} \right)^{-11} - &c.$$
dont is forme eff $2 \times \frac{\left[\left(\frac{a}{b} \right)^2 - 3 \times \left(\frac{a}{b} \right) \right]}{\left[\left(\frac{a}{b} \right)^2 - 1 \right]^3}$, parce que
$$\left[\left(\frac{a}{b} \right) + \sqrt{1} \right]^{-3} + \left[\left(\frac{a}{b} \right) - \sqrt{1} \right]^{-3} = \frac{1}{\left[\left(\frac{a}{b} \right) + \sqrt{1} \right]^3}$$

$$+ \frac{1}{(\frac{a}{b} - \sqrt{-1})^3} = \frac{(\frac{a}{b} + \sqrt{-1})^3 + (\frac{a}{b} - \sqrt{-1})^3}{(\frac{a}{b} + \sqrt{-1})^3 \times (\frac{a}{b} - \sqrt{-1})^3}, & \text{ex en }$$

élévant chaque hinôme à la 3 me puissance, il viendra

$$\frac{(\frac{a}{b})^{3}+3\times(\frac{a}{b})^{2}\times\sqrt{-1}-3\times(\frac{a}{b})^{3}-1\sqrt{-1}+(\frac{a}{b})^{3}-3\times(\frac{a}{b})^{2}\times\sqrt{-1}-3\times(\frac{a}{b})^{3}+1\sqrt{-1}}{((\frac{a}{b})^{2}-3\times(\frac{a}{b})^{2}+[3\times(\frac{a}{b})^{2}-1]\times\sqrt{-1})\times((\frac{a}{b})^{2}-3\times(\frac{a}{b})^{3}-[3\times(\frac{a}{b})^{3}+1]\times\sqrt{-1})}$$

$$=\frac{2\times[(\frac{a}{b})^{2}-3\times(\frac{a}{b})^{3}+[3\times(\frac{a}{b})^{3}-1]\times\sqrt{-1})\times((\frac{a}{b})^{2}-3\times(\frac{a}{b})^{3}-3\times(\frac{a}{b})^{3}+1]\times\sqrt{-1}}{[(\frac{a}{b})^{2}-3\times(\frac{a}{b})^{3}+[3\times(\frac{a}{b})^{3}-1]^{3}}$$

$$=\frac{2\times[(\frac{a}{b})^{2}-3\times(\frac{a}{b})^{3}+[3\times(\frac{a}{b})^{3}-1]^{3}}{(\frac{a}{b})^{6}-6\times(\frac{a}{b})^{6}+9\times(\frac{a}{b})^{6}+6\times(\frac{a}{b})^{3}+1}$$

102 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE

$$=\frac{2\times \left[\left(\frac{d}{r}\right)^{3}-3\times \frac{d}{r}\right]}{\left(\frac{d}{r}\right)^{6}+3\times \left(\frac{d}{r}\right)^{4}+3\times \left(\frac{d}{r}\right)^{2}+1}=\frac{2\times \left[\left(\frac{d}{r}\right)^{3}-3\times \frac{d}{r}\right]}{\left[\left(\frac{d}{r}\right)^{3}+1\right]^{3}}.$$

Il en sera de même de tout autre nombre entier négatif. Cette Suite, quoique composée d'une infinité de termes, sera toûjours sommable.

Mais quand l'exposant n est une fraction, par exemple $n = \frac{1}{3}$, $\sqrt[3]{(\frac{a}{h} + 1)} + \sqrt[3]{(\frac{a}{h} - 1)}$ devient

Si donc on met dans cette Suite pour $\frac{a}{b}$ sa valeur $\frac{q}{\sqrt{(\frac{1}{2})^2 p^3 - \frac{1}{2}qq)}}$, on aura pour l'expression de la Racine qu'on cherche



L'ETAIN. DE

ME' MOIRE. PREMIER

Par M. GEOFFROY.

E n'est que par une longue suite d'expériences qu'on 22 Mars peut parvenir à connoître avec quelque évidence ce qui entre dans la composition des Mixtes. Les substances métalliques, sur-tout, étant d'un tissu plus serré, plus lié, plus tenace que les Végétaux & les Animaux, exigent un travail beaucoup plus long & plus obstiné, si l'on veut en séparer les principes & en reconnoître les différences. Parmi ces substances métalliques, celles qu'on appelle Métaux parfaits, sont les plus difficiles à décomposer; tels sont l'Or & l'Argent. Dans les imparfaites, le Fer, l'Antirhoine, le Zinc, &c. se divisent avec plus de facilité. Enfin il y en a de moyennes entre celles-ci & les premières, dont la décomposition paroît difficile, mais non pas impossible, elles semblent avoir été moins travaillées, moins examinées que les autres, telles sont l'Étain, le Bismuth. J'ai choisi le premier pour en faire l'objet d'un travail suivi, d'une espece d'analise qui me fournira la matière de plusieurs Mémoires. Mais pour mettre quelque ordre dans cette suite de Mémoires, je ne puis me dispenser de commencer celui-ci par un abregé de l'Histoire naturelle de cette substance métallique.

Ce Métal est le Cassiteron des Grecs, le Plumbum-Album des Romains, le Stannum des Modernes. On en trouve des nes dans plusieurs Etats de l'Europe, en Saxe & en Mysnie, comme à Stolberg, Geyer, Anneberg, Altemberg, Freyberg, & autres lieux: dans la montagne de Saint-André Musaum metalde la Forêt-noire. En Boheme dans les Mines de Groupe près de Toplitz, dans celles d'Aberdam, de Schonfeld, &c. Dans la Hongrie aux Mines de Schemnitz & du Comté du

104 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE Lyptow. On en trouve aussi dans quelques endroits des Indes orientales, comme au Royaume de Quidday, entre Tanasseri & le détroit de Malaca. Nous en avons quelques Mines en France, mais pauvres, & d'exploitation coûteuse & difficile. Woodward a Si l'on s'en rapporte à Woodward, il n'y a point de pays qui thodique des » en fournisse de si beau, ni en si grande quantité, que la pro-Fossiles, pag. » vince de Cornoailles en Angleterre. C'est selon lui, la seule » production de cette isle qu'on envoyât dans les autres pays » avant que les Romains y eussent fait des descentes. Les ha-» bitants en faisoient commerce avec les Phoeniciens depuis » l'antiquité la plus reculée. Ils l'envoyoient dans des bateaux » faits d'osier & couverts de peaux, à l'isse de Wight, & de-» là aux côtes de la Gaule les plus voisines. On le conduisoit » ensuite par terre jusqu'à Marseille, où les Phoeniciens ve-» noient l'acheter, & le transportoient dans tous les lieux de ieur commerce».

> A l'égard du travail de la mine d'Etain, comme on ne le trouve bien décrit que par les Anglois, c'est de quelques Mémoires inserés dans les transactions Philosophiques que j'emprunte une partie du détail suivant.

> Il y a six sortes de Minerai ou marcassite d'Etain, la pâle, la blanche, la grife, la brune, la rouge & la noire. Cette

derniére est la plus riche & la meilleure.

Il est rare de trouver des morceaux d'Étain pur & naturel, comme on en trouve d'Or ou d'Argent dans quelques Mines du Mexique, du Perou & du Potosi, que les Espagnols appellent des Pepites. Les grains d'Étain, ou ce que les ouvriers nomment ainsi, sont riches à la vérité, plus que la mine ordinaire, mais ils ne rendent que 50 pour cent en métal pur, au lieu qu'il y a des Pepites d'Or sur lesquelles il a'y a prefque point de déchet.

Les Anglois experts dans la découverte de ces sortes de mines, tirent seurs indices de plusieurs marques extérieures, dont la principale est la rencontre de quelques morceaux de pierre métallique, épars sur la terre, qu'ils nomment Shoad ou Squad; le plus souvent on ne les trouve qu'à deux ou

trois

105

trois pieds de profondeur entre deux lits de roche couleur de fer, & qui ne tient que peu ou point d'Étain, mais plus communément, c'est en observant les rigoles qu'un violent orage a laissées creuses le long des berges des Rivières: s'ils y apperçoivent quelque lit de terre qui soit d'une couleur distérente de celle du terrain plus élevé de la berge, ils ont grande attention de chercher dans ce lit de terre disséremment colorée, quelques fragments de Mine. S'ils en trouvent, ils examinent avec le niveau quelle est la pente la plus rapide des lieux voisins de ces rigoles, presque assurés que c'est de là que l'eau a entraîné ces fragments; ils s'y transportent, & souillent au plus bas de ces côteaux.

La pierre métallique dont ces fragments ont été détachés, se distingue aisément des autres pierres par sa pesanteur & par sa porosité. Car la mine d'Étain est quelquesois poreuse, à peu-près comme des os qui seroient presque entiérement calcinés; ce n'est pas que ce métal ne se trouve aussi le plus souvent rensermé dans des masses d'une espece de roche com-

pacte & dure comme il a été dit plus haut.

Il y a encore d'autres moyens de reconnoître cette Mine, mais le plus certain, & celui qui donne en même temps une connoissance suffisante du genre & de la richesse de la Mine qu'on a découverte, c'est de la mettre en poudre fine, & de la laver dans une petite nacelle ou gondole, comme on lave les paillettes d'Or des Rivières auriseres, & de faire ensuite un essai de la partie métallique qui reste après que toute la matière terreuse en a été emportée par l'eau. Car il y a des Mines qui ne portent pas toûjours du métal également bon; elles ne fournissent quelquesois qu'une substance impure qui n'est ni terre, ni pierre, ni métal, mais un mêlange dissérrement nué qui approche beaucoup du mâcheser.

Plus le Shoad ou pierre métallique mêlée sans liaison avec la terre ordinaire se trouve prosondément dans la montagne, plus le filon qu'ils nomment le Load est prêt à découvrir: il y a aussi de ces sortes de filons qui se trouvent à fleur de terre. Ordinairement la veine ou le filon principal commence

Mem. 1738.

à l'Est & court à l'Ouest; rarement a t-il une direction opposée, il est presque toujours incliné, & l'on trouve qu'il s'enfonce de plus en plus à mesure qu'on le suit en souillant: il s'en rencontre même qui descendent presque perpendiculairement, & souvent depuis 40 jusqu'à 60 & 80 brasses, surtout lorsque la Mine est riche. Le filon principal a aussi presque toûjours des branches auxquelles il semble avoir donné naissance; du moins elles sortent de cette espece de tronc, s'étendant au Nord & au Sud: les ouvriers donnent le nom de Countreys à ces branches. Il se trouve des filons principaux d'un pied de diametre, d'autres de deux à trois pieds, ce qui varie suivant la quantité des matières hétérogenes qui

s'y joignent.

Quand les ouvriers ont fouillé un peu avant, ils sont obligés de se donner de l'air par des ventouses ou canaux quarrés perpendiculaires au canal qu'ils ont creuse, sans cela ils n'y pourroient tenir leurs lampes allumées, & courroient risque d'être étouffés eux-mêmes par des vapeurs sulphureuses & fouvent arsénicales, qui sortent subitement des cavités naturelles qu'on rencontre souvent dans les Mines, & qui les surprennent. On trouve presque toûjours voisine de la veine ou filon, une sorte de Fluor qu'ils nomment Sparr, & qui fouvent l'enveloppe, elle est commune à la plûpart des Mines, & Beccher la regarde comme leur matrice. C'est dans ce Sparr qu'on rencontre des pierres allés grosses pour y graver différents sujets, & assés dures pour couper le verre; on les nomme Diamans de Cornoailles, elles sont quelquesois d'un rouge transparent, & ont l'éclat des rubis. Sur ce Sparr on trouve aussi une autre sorte de substance semblable à une pierre blanche tendre que les mineurs appellent Kellus, qui faisse une écume blanche lorsqu'on la lave dans l'eau en sortant de la Mine: il semble que ce soit la même matière que le Sparr, & qu'elle n'en différe que par le degré de pétrification cristalline.

La Mine se détache par les moyens ordinaires décrits par tous les Métallurgistes: les principaux outils sont un pic, une

pioche de fer faite en forme de marteau, un outil asserré d'acier, formé comme un perçoir de Maréchal, qu'ils enfoncent avec un des bouts de leur pioche, pour éclater le filon. C'est dans ce canal soûterrain de la Mine, que les ouvriers commencent à réduire le Minerai en moyens morceaux du poids d'une livre au plus, & c'est en le cassant ainsi qu'on y trouve une autre matière qu'on nomme Mondyck: on la distingue aisément de l'Étain, quoique de couleur brune sale, en ce qu'elle salit les doitgs; cette matière, si elle reste avec l'Etain, le gâte, lui ôte son éclat, & le rend très-cassant. Le feu dissipe le Mondyck, il s'exhale tout en sumée, & l'odeur en est pernicieuse. M. Hellot qui a examiné cette matiére, l'a trouvée presque en tout semblable à une Mine bitumineuse d'Arsenic, qui fut envoyée l'année derniére de Sainte. Marie-aux-Mines, à M. le Controlleur général. Sublimée à grand feu, elle donne à la voute du vaisseau des cristaux d'Arlenic presque noirs, & mêlés d'une suye bitumineuse encore plus noire: mais en retenant ce bitume par quelque corps terreux, par de la chaux éteinte, de la marne, de la craye, on parvient à en sublimer un Arsenic pur & fort blanc.

On porte le Minerai concassé sous des Pilons mûs par une roue qu'un courant d'eau fait tourner, on les jette par pannerées dans une caisse quarrée découverte, dans laquelle coule sans interruption, une chûte d'eau de trois à quatre pouces. L'un des côtés de cette caisse est fermé par une plaque de fer percée de petits trous comme un crible, par où l'eau fort & entraîne avec elle la partie du Minerai qui est pilée assés menue pour passer par ces trous, aussi bien que les matières hétérogénes : le tout est conduit par l'eau dans une longue goutière ou auge de bois. La terre & les autres matières hétérogénes, comme plus légéres que le métal, ne font que passer dans l'auge sans s'arrêter, & vont tomber dans des vaisfeaux ou dans une fosse qu'on appelle Loob, l'Etain comme plus pesant reste dans l'auge; mais pour en perdre le moins qu'il est possible, on a la précaution de mettre à une distance assés considérable des Pilons, du gazon dans l'Auge pour

O ii

108 Memoires de l'Academie Royale arrêter l'Etain, & l'empêcher de passer outre. On ôte ensuite cet Etain de l'Auge, & on le porte au Buddle qui est un vaifseau ou grande Caisse quarrée basse, dont le fond est un peu incliné, l'eau qui y passe continuellement lave le sable & la terre qui reste mêlée avec l'Étain, & des ouvriers y agitent sans discontinuer ce mêlange, tant avec leurs pieds qu'avec des Pelles, pour que les lotions s'en fassent plus exactement. L'Étain grossier qu'ils nomment le Brut, se précipite au fond, & le fin reste au-dessus: on porte celui-ci appellé Buddle, dans un autre vaisseau qu'on nomme Wreck, on le remue de nouveau avec des Rateaux de bois, pour achever de le laver avec l'eau qui coule aussi dans ces derniers vaisseaux. Dans le Wreck l'Etain fin le trouve encore au-deflus, il ne lui faut plus d'autre préparation; on l'appelle alors Étain noir, en effet il est réduit en une poudre aussi déliée que du sable noir: on le porte à la fonderie.

On retire ensuite du Buddle l'Étain grossier, on le repasse au crible avant que de le reporter sous les Pilons pour le broyer de nouveau, on lave dans un vaisseau qu'on tient & qu'on agite sous l'eau la partie la plus fine de ce Minerai nouvellement battu, celle qui est métallique prend cette sois ci le dessous: le sable, sa terre, & les autres matières inutiles s'en vont avec l'eau. On reprend cette partie métallique pour la passer avec de l'eau par des Tamis sins; & ce qui passe à

travers est l'Etain noir.

On refait les mêmes opérations sur l'Étain grossier qui tombe & reste le dernier de tous dans le Buddle & dans le Wreck: c'est ce que les ouvriers appellent la Queue, comme aussi sur celui qui de la goutière tombe dans le Loob ou sosse dont il a été parlé ci-devant; on le lave, on le tamise, on reporte le grossier aux Pilons, & le plus sin au Wreck.

On est toûjours obligé de mêler de la Mine nouvelle avec l'Étain brut qu'on reporte aux Pilons, sans quoi on ne pourroit le broyer; les Pilons, disent les ouvriers, le rebuteroient, parce qu'il est déja divisé en parties assés menues pour ne pas

faire de rélissance à ces Pilons.

A l'égard de l'Étain que le premier lavage entraîne jusque dans le Loob ou fosse, les ouvriers l'y laissent pendant un temps assés considérable, ils prétendent qu'il s'y perfectionne, & qu'il s'augmente pendant son séjour. Quant à la fonte de l'Étain noir, on la facilite par le contact immédiat du charbon, c'est-à-dire, qu'on met dans le fourneau un lit de charbon, ensuite un lit d'Etain noir, puis un lit de charbon, & ainsi de suite alternativement jusqu'à une assés grande hauteur. L'ouvroir de ce Fourneau, qui est de l'espece de ceux qu'on nomme vulgairement Fourneaux à manche, est beaucoup plus large en haut qu'il n'est en bas; les ouvriers l'appellent la Maison: on y fait un feu très-violent qu'on anime par le jeu de plusieurs grands soufflets qu'un courant d'eau fait mouvoir comme dans les Fonderies des autres Métaux. L'Etain qui se fond coule avec l'écume ou les scories, par un trou pratiqué au fond de la Maison, dans une grande Auge de pierre, la cendre & les scories qui ressemblent assés à celles de la gueuse de fer, nagent dessus & se durcissent dans un instant; on enleve ces scories, & on les met à part. Autrefois on ne les employoit qu'à rétablir & ferrer les grands chemins, mais: depuis 50 ans ou environ, on les rapporte aux pilons, on les lave & l'on en retire encore une bonne quantité d'Étain: on ramasse aussi toutes les terres que l'eau avoit enlevées de la Mine, on les expose à l'air, au bout de 6 ou 7 ans on les travaille, & l'on retire encore une quantité assés considérable de Métal; sans cette précaution elles ne vaudroient rien du tout, au rapport des ouvriers.

On refond cet Étain en gâteau pour le couler dans des moules quarrés & oblongs de pierre dite de *Marais*. On nomme *Slabs* ou Saumons les petits Lingots, les gros s'appellent des *Bloes*: deux livres d'Étain noir, préparé comme il a été dit ci-dessus, rendent ordinairement une livre de

Métal pur, & même davantage.

L'Officier préposé par le Roy, marque ces Saumons d'un Lion rampant, & reçoit le droit dû à Sa Majesté, qui étoit autresois de 4 Schellings pour cent livres d'Étain. Je crois 110 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE qu'il y a eu depuis quelques changements à ce sujet, dont j'ai négligé de m'éclaircir, parce qu'ils sont inutiles à ce Mémoire.

A l'égard de la quantité de cet E'tain, encore pur & sans alliage, les saumons sont plus ou moins sins, suivant les endroits d'où l'on en coupe pour en saire des épreuves : le dessus ou la creme du saumon est très-douce, & si pliante qu'on ne la peut travailler seule, on est obligé d'y mêler du Cuivre, dont elle peut porter jusqu'à trois livres sur cent, & quelquesois jusqu'à cinq livres. Le milieu du saumon est plus dur, & ne peut porter que deux livres de Cuivre, & le fond est si aigre qu'il y saut joindre du Plomb pour le travailler.

L'Etain ne fort point d'Angleterre dans sa pureté naturelle, ou tel qu'il a coulé du fourneau : il y a des défenses trèsrigoureuses de le transporter dans les pays étrangers avant qu'il ait reçû l'alliage du Plomb porté par la Loi. Cependant malgré ces défenses, les curieux trouvent moyen d'en avoir dans sa plus grande pureté. Il est formé ordinairement en larmes longues, desquelles plusieurs sont réunies par une espece de pédicule ou attache commune dont ces songues larmes se séparent aisément. C'est celui que j'appellerai E'tain vierge dans la suite de ce Mémoire, non qu'on le trouve tel dans la Mine, & sans le secours du feu, comme le Mercure vierge de quelques Mines, ou comme les pepites d'Or & d'Argent, mais parce qu'il vient des Mines les plus abondantes, les plus pures, & que ce sont les premières gouttes coulantes de la fonte. C'est cet Etain qui me sert, pour ainsi dire, d'Etalon pour déterminer la pureté de tous les autres Etains que j'examine; car ce qu'on appelle communement Etain fin dans le commerce, est déja allié de Plomb.

Outre le mêlange du Cuivre & du Plomb dont je viens de parler, il se trouve des Étains qui sont gras, selon l'expression des ouvriers, & dont le planage seroit dissicile, si l'on ne les aignissoit un peu en y ajoûtant du Zinc, ce qu'ils appellent dégraisser l'Etain, mais on n'en peut mettre qu'en-

viron une livre ou deux sur cent livres; car si l'on en mettoit beaucoup, il rendroit l'Étain un peu plus difficile à traiter. C'est ce qui fait que les bons ouvriers y mêlent plûtôt sa limaille d'Épingles, fonduë avec la Résine, ce qui peut aller à demi-livre sur deux ou trois cents pesant. On sçait que le fil de Laiton dont on fait les Épingles, est un Cuivre allié avec la Calamine, minéral qui contient une portion de Zinc.

Il y a des ouvriers Anglois, qui pour travailler l'Étain, ajoûtent à celui qui est déja allié de Cuivre, du Bismuth ou Étain de glace, pour donner plus de blanc, plus de corps & plus de brillant à leurs ouvrages. Ce qui va à demi-livre d'Étain de glace sur la proportion de Cuivre ci-devant

marquée.

A l'égard du Régule d'Antimoine, on n'en mêle plus guere dans la Vaisselle, parce qu'il la rendoit trop cassante. On a éprouvé même qu'elle cassoit en la chaussant seulement. Cependant on peut sur un saumon de 360 pesant ajoûter une livre de Régule. Quant aux Cuilleres & aux Fourchettes qui ne vont point au seu, on peut mettre beaucoup plus de ce minéral dans le mêlange pour seur donner la dureté nécessaire à l'usage.

On voit aisément que par tous ces alliages de Cuivre, de Laiton, de Zinc, de Plomb, d'Antimoine, on doit difficilement trouver de l'Étain en lingot qui soit pur; mais jufqu'à présent on n'a eu aucun moyen sûr pour en connoître
la pureté: quoique les Potiers d'Étain soient persuadés que
leur essai suffit, on voit aisément que l'inspection de la couleur ne doit donner qu'une connoissance imparsaite de cette
pureté, comme on n'en a jamais qu'une très-douteuse du
Titre de l'Or ou de l'Argent par la Pierre de touche. Il sera
parsé de cet essai des Potiers d'Étain dans la suite de ce
Mémoire.

Voilà à peu-près tout ce qui concerne la préparation de ce métal, quant à l'ulage œconomique. On trouvera dans le Dictionnaire du Commerce, & dans son Supplément, ce qui concerne les différentes formes qu'on lui donne par rapport

112 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE à l'emploi qu'en font différents ouvriers, & les Réglements qui regardent le commerce de ce métal; ce qui n'est pas de

mon sujet.

Outre l'Étain d'Angleterre & d'Allemagne, les Hollandois apportent encore des Indes orientales en Europe deux autres sortes d'Étain qui passe pour sin; celui de Melac, qui est l'Étain de Malaca, & celui de Brencas, dont je n'ai pû découvrir l'origine, quelques recherches que j'aye faites. Ce premier, regardé comme le plus sin, est préséré au Brencas pour les Teintures en Écarlatte, & par les ouvriers qui mettent les Glaces au teint.

L'Etain examiné par les Chimistes, a été mis au nombre des Métaux sulfureux, & l'on verra par mes expériences que son Soufre est inflammable par Jui-même & sans aucun mêlange, mais ce Soufre brûlant paroît être uni à une portion de Soufre arfénical, non seulement parce que l'odeur de ses vapeurs l'annoncent, mais parce que l'Etain qui entre dans quelque mêlange métallique, les rend aigres comme feroit l'Arsénic qu'on y auroit introduit. C'est à cause de l'aigreur que l'Étain communique aux substances métalliques, qu'on le nomme le Diable des Métaux. Quand il est une sois mêlé avec eux, & principalement avec l'Argent, il le détruit ou l'altere de manière qu'on ne sçauroit le rendre traitable ni l'en séparer sans perdre beaucoup de matière, à moins qu'on ne le coupelle avec beaucoup de Plomb, & qu'on ne mette sur la coupelle une quantité proportionnée de limaille de Fer, suivant le procédé communiqué par M. Grosse dans un Mémoire qui fut lû dans l'Académie au mois d'Août 1736.

Outre le Soufre, l'Etain est composé encore d'une Terre cristalline ou vitrissable; du moins on est en droit de le croire ainsi, puisque de sa chaux, à l'aide d'un peu de frite, on en fait un Email blanc; & Beccher a remarqué que dans un seu fort violent & long-temps continué, ce métal se convertit tout entier en Verre, sans corroder ni percer le creuset, principalement quand il est pur & sans aucun alliage

de Plomb.

Quelques

Quelques Auteurs ajoûtent à ces deux principes un Mercure semblable au Mercure coulant; mais il sera toûjours permis de douter de l'existence de ce Mercure, tant que les procédés qu'ils ont publiés pour en faire l'extraction, ne réussiront pas mieux qu'ils ont fait jusqu'à présent.

Comme je n'ai pas dessein d'allonger ces Mémoires par des détails d'opérations déja connuës, je ne parlerai que des moyens que j'ai employés jusqu'à présent pour parvenir à connoître le degré d'alliage des Étains qui sont communément d'usage à Paris. J'ai fait moi-même les essais, suivant la méthode des Potiers d'Étain; c'est-à-dire, que je me suis servi comme eux d'une espece de Lingotiére faite de tuffeau ou de marne, qui est creusée en manière de cuillier. Quand l'Étain coulé dans cette cuillier ronde par le petit canal qui y conduit, & qui forme la queuë du jet, est clair & brillant comme l'Argent, il est réputé fin; cependant frotté rudement sur le papier, il le noircit encore beaucoup plus que ne le fait l'Etain vierge, qui me sert de pièce de comparaison. Lorsque le Plomb passe le titre dans l'Étain commun (où il en doit entrer depuis 18 jusqu'à 20 pour 100) on le connoît à sa couleur noire sur la queuë de l'essai & autour du gâteau moulé dans la cuillier, selon qu'il en est plus ou moins chargé. Donc ce n'est que par une inspection qui peut devenir arbitraire, qu'on juge ainsi de la pureté de ce métal. Quoique cet essai puisse suffire aux Potiers d'Etain pour se conformer aux Réglements de leur Communauté, on sent bien qu'il ne peut donner un indice certain d'une exacte pureté. On va voir que la calcination de ce métal donnera des différences bien plus marquées, & que le moindre alliage de Plomb, ne fût-il que d'un pour cent, sera apperçû, pourvû qu'on fasse cette calcination avec quelque attention. Car de le réduire en chaux par les méthodes ordinaires, en le mettant dans un vaisseau plat de terre ou de fer, & en l'agitant avec une cuillier ou une spatule de fer, on n'est jamais sûr qu'il ne s'y soit point mêlé quelque portion de Fer, puisqu'il paroît par l'expérience de M. Grosse, que le Souffre arsénical Mem. 1738.

114 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE de l'Étain se transporte, pour ainsi dire, avec avidité, sur le Fer, le corrode & le scorisse.

Je commence par l'Étain vierge d'Angleterre : j'examinerai ensuite ceux qui sont dans le commerce, en suivant l'ordre de leur pureté ou réelle, ou qui fait la différence de leur prix, ensuite j'examinerai les Étains d'un prix inférieur, & que les ouvriers allient différemment selon les ouvrages ausquels ils les destinent. J'aurois bien souhaité trouver un moyen de départir ou séparer ce métal de tous ces alliages, pour le remettre dans sa pureté originaire, ce seroit une véritable découverte, qui conserveroit beaucoup d'Etain perdu dans les Soudures des vieux Plombs, malgré l'attention des Plombiers à en retirer les Soudures avant que de les recouler en table. Mais je n'ai pas encore été assés heureux pour y parvenir par des moyens qui fussent d'une execution facile & peu coûteuse pour les ouvriers. La liaison de l'Etain avec les matières métalliques est si intime, qu'elle ôte toute espérance de séparation. Si cependant c'est cette portion d'Arsenic. légitimement soupçonnée dans l'Etain, qui fait cette liaison, il ne paroît pas absolument impossible de trouver quesque manière de le détourner sur un autre corps ou terreux ou métallique, & alors le départ de l'alliage auroit peut-être plus de succès: mais je reviens au détail de mes calcinations.

L'Étain, tant le plus pur que l'Étain fin ordinaire, fait fuser & sulminer le Nitre si on le jette en lamines déliées dans ce sel actuellement en susion, ce que ne fait pas le Plomb qui tombe au sond du Nitre, où il se convertit en Litharge sans aucune déslagration. Il y jette seulement une vapeur noire, au lieu que celle qui s'éleve de l'Étain est blanche, & se convertit en sleurs si s'on met quelque obstacle à son entière évaporation. On a déja là une preuve d'une matière inflammable dans l'Étain. En voici une autre qui démontre que cette matière inflammable a une espece de fixité. Il n'y a qu'à prendre de la chaux ordinaire d'Étain, & la calciner de nouveau dans un creuset, aussi-tôt qu'on découvre le creuset embrasé, & que l'air extérieur a

communication avec cette chaux, on la voit s'allumer, devenir rouge, & pour ainsi dire lumineuse, & pendant qu'elle est ardente, il s'en éleve des vapeurs blanches de même nature que les précédentes: de plus si on jette une chaux semblable dans du Nitre en susion, elle y suse comme l'Étain non calciné & comme la chaux d'Antimoine. Ce qui prouve que la matière inslammable est aussi essentielle à l'Étain qu'à ce minéral; & ce n'est que par un seu extrême qu'on le peut

dépouiller de cette inflammabilité.

Feu M. Homberg a rapporté que si l'on expose l'Étain avec du Fer au foyer du Verre ardent, il se dissipe entiérement en fumées épaisses qui forment dans l'air des filets semblables à ceux qu'on y voit flotter quelquefois dans les jours chauds de l'automne, ou, si l'on veut, semblables aux fleurs' de Zinc les plus déliées; d'où il avoit conclu par analogie, que le Zinc pourroit être composé de Fer & d'Etain. Feur mon Frere & moi, nous avons répété ces expériences, & nous avons vû que quand on tient l'Étain seul sur un charbon au même foyer, il se dissipe insensiblement en sumée; mais que placé sans charbon sur une coupelle, il y demeure trèslong-temps, & forme une demi-vitrification assés agréable à la vûë. Que si, comme mon Frere l'a dit dans un de ses. Mémoires, on met la chaux d'Étain en un petit monceau pyramidal au milieu d'une coupelle, cette chaux ne se fond pas au foyer, mais s'amollit seulement, & à mesure qu'elle perd de sa propre substance par la sumée qui s'en éleve, le reste du monceau se crible peu-à-peu, & semble s'arranger en petites houppes ou cristaux déliés, roides, cassants & transparents, qui restent presque inaltérables dans ce seu extrême. D'où l'on doit conclurre l'existence d'une terre vitrissable, second principe qui entre essentiellement dans le composé de ce métal..

Aucune expérience ne m'a démontré de même la présence du Mercure qu'on y suppose; à moins qu'on ne la veuille conclurre de la facilité que le Mercure a de s'amalgamer presque dans l'instant avec ce métal, ce que quelques Auteurs

Memoires de l'Academye Royale prétendent qu'on ne peut rapporter qu'à cette avidité d'union qu'ont entr'eux les semblables. Comme l'Etain est assés facile à calciner, il accélere la calcination du Mercure, lorsqu'on l'a amalgamé avec ce métal, & qu'on met cuire cette amalgame dans un matras placé sur un bain de sable. Insensiblement je me suis écarté de mon objet qui, quant-à-présent,

ETAIN

est l'essai de ce métal par la calcination. Pour la faire avec exactitude, j'ai mis d'abord dans un VIERGE. creuset deux onces de cet Étain en larmes, que j'ai nommé Etain vierge. J'ai chauffé le creuset jusqu'à le rougir, & je l'ai entretenu, le mieux qu'il m'a été possible, dans ce premier degré de chaleur, j'ai rangé de côté la chaux à mesure qu'elle se formoit sur ce métal. C'étoit une pellicule en petites écailles blanches un peu rougeâtres. Cette expérience m'a fourni une observation que personne, à ce que je crois, n'a faite avant moi, du moins je n'ai pas connoissance qu'aucun Auteur l'ait rapportée; c'est que pendant la calcination de l'Etain, soit qu'on rompe la pellicule qui se forme à la surface du métal en fusion rouge, soit qu'on la laisse en repos sans y toucher, on apperçoit en plusieurs endroits un petit soûlevement d'une matière qui ouvre & traverle la pellicule. Cette matière se gonfle, rougit en s'allumant, & jette une petite flamme blancheatre, aussi vive & aussi brillante que celle du Zinc, lorsqu'on le pousse à feu assés fort pour en faire les fleurs. On peut encore comparer la vivacité de cette flamme à celle de plusieurs petits grains de Phosphore d'urine qu'on allumeroit en les faisant tomber doucement sur de l'eau bouillante. De cette flamme blanche il s'exhale une vapeur blanche, après quoi la masse soule es s'écroule en partie, & se réduit en une poudre blanche légere, & tachée quelquefois de rouge selon la force du seu. Après ce commencement d'ignition, il y a des soulevements de matières plus forts, plus nombreux ou plus fréquents, dont il sort une assés grosse sumée blanche qu'on peut arrêter par un couvercle de tole ou de cuivre rouge ajusté au creuset : ce sont des fleurs d'Etain qui rongent un peu ces métaux; d'où l'on peut conjecturer que c'est une portion d'Arsenic qui en facilite la sublimation, ce qui a fait mettre l'Etain au nombre des substances métalliques volatiles. A l'égard de cette première chaux qui s'est accumulée sur l'Etain en susion, elle est blanche & rouge, c'està-dire, que les petites écailles qui la composent sont rouges èn dessous & blanches en dessus.

Quand la croute formée par cette chaux est assés épaisse ou en assés grande quantité pour ne pouvoir plus être rangée de côté, & laisser une portion du Métal à découvert, je fais cesser le seu, parce qu'il ne se formeroit plus de chaux; la communication de l'air extérieur avec le bain d'Etain y étant nécessaire. Lorsque le creuset est refroidi, & qu'on a fait tomber la chaux qui couvroit le métal, on apperçoit un cercle rouge autour du creuset & au bord de cet Etain vierge, comme sur les autres Etains qui sont fins, & à l'endroit qui étoit couvert de la chaux rangée en monceau. Je soupçonne que c'est une portion du soufre allumé de ce métal, qui n'ayant pû traverser cette masse de chaux pour se dissiper en sumée, s'y est attachée, & y a laissé cette teinte : il faut faire observer que si le seu est trop fort, l'inflammation des particules sulphureuses, ni les fumées blanches qui s'en élevent, ne s'apperçoivent pas si bien que lorsque le feu est tel qu'il le faut pour entretenir simplement le creuset rouge de cerise.

Je recommence la calcination après que j'ai séparé la premiére chaux; à ce second seu les végétations ou boursousselements sont plus considérables, & s'élevent en sorme de choufleurs, mais leur assemblage est toûjours composé de petites écailles, la portion de cette végétation qui a été bien calcinée est aussi blanche & rouge; il s'en est trouvé même de petits morceaux dont la surface inférieure étoit totalement rouge, il semble qu'en continuant ces calcinations il s'éleve des vapeurs sulphureuses d'un autre genre que dans le commencement; puisqu'au premièr seu toute la chaux étoit parsaitement blanche, au lieu qu'au second elle a commencé à être tachée en quelques endroits d'une teinte noire; & comme j'ai éteint & rallumé le seu douze sois pour calciner entiérement mes

118 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE deux onces d'Etain, j'ai eu occasion de m'assurer que des le quatriéme seu, & quelquesois dès le troisiéme, les taches rouges de la chaux diminuent, & les noires augmentent. que les végétations cessent, que la croute de chaux reste platte; qu'au douziéme seu l'Etain ne sournit plus de cette croute écailleuse que vers la fin, les ondulations du métal en bain ne paroissent plus, & que le peu de chaux qui reste est mêlée de quelques grains de métal très-menus, & qui paroissent beaucoup plus durs que l'Etain. Je n'en ai pas pu rassembler en assés grande quantité pour les coupeller, & m'assurer si ce ne seroit pas de l'Argent.

Comme i'avois fait cette calcination à douze reprises, j'avois douze tas de chaux presque toute en écaille, & encore un peu dure, il auroit été trop long de les recalciner toutes séparément; ainsi je les ai réunies en quatre lots, formés chacun de trois, pris suivant leur ordre de calcination: en donnant à chacun un feu assés fort & assés long pour que la calcination en fût la plus exacte qu'il seroit possible, j'ai eu toutes ces chaux d'un très-beau blanc; à la réserve du premier lot, qui étant composé de la chaux des trois premiers feux, laquelle avoit des écailles teintes de rouge, a conservé une teinte incarnate, mais presque imperceptible. Ces deux onces d'Etain vierge ont augmenté à la calcination de 2 gros

57 grains.

Il est à remarquer, comme on le verra par la suite, qu'il n'y a que cet Etain vierge qui donne une chaux d'un blanc parfait : or cette blancheur étant telle qu'elle ne peut provenir que d'un Étain pur, elle servira à déterminer, beaucoup mieux que l'essai des Potiers d'Etain, quel peut être à peuprès le degré d'alliage, ou le Titre d'un autre Etain dont on lui comparera la chaux. Je dis à peu-près, car je sens bienqu'on pourroit m'objecter que ce n'est pas là encore un essai chimique de la derniére exactitude. Mais y en a-t-il d'exacts? Ceux même de l'Or & de l'Argent ont-ils cette exactitude requile? Ne dépendent-ils pas de la justesse des balances & des poids, des précautions de l'essayeur, & du choix du Flomb

qu'on employe aux coupelles?

Passons à la calcination des autres Etains d'usage, pour en comparer la chaux. Ils ont tous été traités avec les mêmes précautions, & en douze calcinations comme le précédent.

L'Etain que les Potiers mettent en œuvre sous le nom E'TAIN FIN d'Etain fin, a donné, étant en susion rouge, une croûte qui des Potiers n'a ni végété, ni ne s'est allumée, elle étoit blanche-grisatre, mêlée de quelques petites parties rouges & dures. La chaux du second feu s'est enlevée en une plaque encore plus dure; elle étoit assés blanche, & tachetée aussi par dessous de quelques petits points rouges. Au troisiéme feu il y a eu quelques endroits qui se sont gonflés, & dont il a sorti de petits jets de flamme, mais peu brillante. La croûte de cette chaux étoit tachetée de verd, indice de Cuivre dans cet Étain. & j'ai eu la confirmation que le Cuivre étoit entré dans l'alliage de cet Etain, en le dissolvant dans des Esprits acides. La chaux du cinquiéme feu a pris une couleur d'un gris de cendre. Les sept autres chaux ont été peu différentes de celle-ci. Ces douze chaux réunies en cinq lots, & calcinées de nouveau, le premier lot est resté d'un blanc un peu incarnat, le second un peu gris, le troisiéme à peu-près de la même couleur, mais tirant un peu sur le verdâtre, le quatriéme gris de perle, & le cinquiéme de couleur de cendrefoncée & un peu olivâtre. Les 2 onces de cet Étain ont augmenté de 2 gros 59 grains.

Cet Etain se réduit assés promptement en chaux, la croûte qui se forme dessus est assés ferme pour être enlevée avec la COMMUN. verge de fer sans se rompre, elle est d'un gris blanc; la seconde chaux, d'un gris de terre cuite; la troisième & la quatriéme, d'un gris plus foncé, tirant sur le verdâtre ; la cinquiéme tout-à-fait olive. Les sept autres sont à peu-près semblables. Il y a eu de petites parties de la premiére chaux qui se sont allumées comme dans l'opération sur l'Etain vierge, mais avec cette différence que ce dernier donne des fumées blanches, & que celui-ci, après en avoir donné un peu de semblables, finit sa fulguration par des sumées noires qui tachent de cette couleur les endroits de la croûte par lesquels

120 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE

elles sont sorties. En recalcinant ces chaux, le premier des cing lots donne une chaux de la même teinte de blanc de la seconde chaux de l'Etain fin des Potiers. Les quatre autres lots sont devenus d'un gris de plus en plus foncé, & le cinquiéme entr'autres est resté tout-à-fait brun & fort grenu. Les 2 onces de cet Étain commun ont diminué de 1 5 grains, au lieu que les précédents ont confidérablement augmenté, ce qui doit y faire soupçonner du Bismuth mêlé avec les 18 ou 20 pour 100 de Plomb, parce que ce minéral étant volatil, il doit s'évaporer pendant la calcination.

ETAIN

J'ai calciné de même un autre Etain, dont l'alliage est des Invalides. inconnu aux Potiers d'Étain. Un d'entr'eux avoit entrepris la fourniture de la Vaisselle des Invalides; l'Étain qu'il présenta pour essai étoit assés beau, beaucoup plus dur que l'Etain commun, & par conséquent moins sujet à se bosseler. Mais cet ouvrier, attaqué par les Jurés de sa Communauté, pour avoir fait des alliages contre leurs Réglements, fut condamné à la Police, ses Parties ayant donné des preuves susfisantes de sa prévarication. La première croûte de chaux qui se forme fur cet Etain en fusion se gonfle & s'enflamme en quelques endroits comme le Zinc qu'on calcine; il s'en échappe des fumées blanches qui deviennent ensuite plombées, & ces parties de chaux en s'éteignant, restent plus ou moins jaunes selon le temps qu'elles ont demeuré enflammées. Le reste de la chaux demeure grisatre & friable à peu-près comme des carreaux de terre mal cuite.

> La seconde chaux est de couleur de terre d'ombre, & les autres sont de plus brunes en plus brunes, à compter de la 3.me à la 12me. Ces mêmes chaux recalcinées n'en ont point donné de blanche. Les premières ont été jaunâtres, les autres de couleur de Tuthie, & la dernière totalement brune. Cet Etain a augmenté sur 2 onces de 2 gros 40 grains.

> Il y a encore, comme je l'ai dit, deux sortes d'Etain qu'on nous apporte des Indes orientales, sçavoir le Melac ou Etain de Malaca & le Brencas. Ces Etains sortent du pays formés en petites masses quarrées, qu'on nomme petits chapeaux. Les

ouvriers donnent la préférence au Melac, qu'ils regardent comme le plus doux, & en état par conséquent de porter plus d'alliage que le Brencas. Mais le profit que les ouvriers tirent du Melac ne sert guere qu'à les dédommager du déchet de la fonte d'une grande quantité de ces petites masses, dont la plûpart ne pelent pas tout-à-fait une livre quatre onces. Au lieu qu'en fondant des saumons d'Angleterre, il y a beaucoup moins de perte, puisque les ouvriers ne comptent ordinairement que six deniers par livre pour le déchet de celui-ci.

On apporte aussi quelquesois en Europe de l'Étain de Siam en petits pains plats qu'on nomme biscuit. Les ouvriers n'en font point de cas: il est, disent-ils, quelquesois doux, quelquefois aigre & cassant, mais le plus souvent gras, difficile à planer, & d'un grand déchet à la fonte. C'est ce qui est

cause qu'on n'en fait presque plus la traitte.

J'ai fait la calcination du *Brencas* comme les précédentes. Les trois premières chaux ne m'ont rien fait appercevoir de remarquable. Au quatriéme feu, il s'est formé une végétation BRENCAS. en plusieurs rameaux de la hauteur de 6 à 7 lignes; ensuite cette végétation s'est allumée, & a donné une flamme aussir brillante que celle de l'Étain vierge. En s'éteignant, elle laisse une chaux assés blanche, à la réserve de quelques endroits qui restent teints par cette sumée noirâtre qui succede aux fumées blanches. Les autres chaux des feux suivants sont restées plus blanches sans taches rouges. Les derniéres n'ont plus végété. En recalcinant ces chaux réunies en cinq lots comme les précédentes, elles sont toutes restées blanches, à la réserve du premier lot, qui ayant d'abord quelques écailles rouges, est demeuré de couleur un peu incarnate. L'augmentation du poids de ces 2 onces a été de 3 gros 48 grains.

Celui-ci n'a rien eu de singulier dans sa calcination : seulement les premières fumées qui s'élevent de ses végétations allumées sont un peu plus bleuâtres que celles de l'article précédent, finissant comme elles par des fumées noires. La derniére chaux est de couleur un peu plus terreuse que la derniére de l'Étain vierge. Ces 2 onces d'Étain ont augmenté

Mem. 1738.

ETAIN

ETAIN đe MELAC. de 3 gros 1 2 grains. C'est 3 6 grains moins que le Brencas; donc on peut soupçonner dans le Melac quelque alliage de matière volatile qui ne seroit pas dans le Brencas.

ETAIN
d'anciens
Saumons
d'Angleterre.

Les premières pellicules calcinées de cet Étain sont plus rouges que blanches. Au quatrième seu, il végete comme l'Étain de Brencas, s'alsume de même, a des sumées semblables, & laisse une chaux assés blanche, parsemée cependant de petits points noirs que je n'ai point remarqués dans les chaux des autres Étains. Cette chaux récalcinée a été parsaitement semblable aux chaux du Brencas & du Melac: cet Étain augmente en poids de 3 gros 1 5 grains sur 2 onces.

En comparant toutes ces chaux, on voit que plus l'Etain est fin, plus elles sont blanches. Mais, comme je l'ai déja dit, la chaux de l'Etain vierge est la plus blanche de toutes. C'est donc une manière d'essayer les Etains qui peut être de quelque utilité, puisque leurs chaux ne prennent des teintes qui s'éloignent du blanc parfait qu'à proportion de l'alliage qui se calcinant avec le véritable Étain, le salit de la couleur que cet alliage prendroit s'il étoit calciné seul. Le Plomb doit fournir du jaune citronné ; le Cuivre, la couleur du Bistre, plus ou moins affoiblie, selon la quantité qu'on y en a mise; le Zinc qui se calcine sans s'élever en fleurs, reste d'une couleur tannée & terreule, & communiquera de cette couleur à proportion qu'il en sera resté plus ou moins dans le mêlange; car si tout le Zinc est converti en fleurs, la chaux d'Etain restera blanche, comme on le verra dans un des exemples suivants. Le Bilmuth qui contient une portion assés considérable de matière noire, contribuera auffi à ses changements, qui peuvent cependant dépendre du mêlange de deux ou trois de ces substances métalliques unies ensemble à l'Etain, ou dans le lieu de son origine, ou chés les ouvriers qui l'employent, & qui ne cherchent qu'à lui donner de la dureté -& du brillant; en ce cas fl sera plus difficile de prononcer avec quelque sûreté sur ces mêlanges composés.

Ce n'étoit pas assés d'avoir calciné des Étains dont les alliages m'étoient peu connus: on n'auroit eu aucune confiance

à ce que je viens d'avancer sur les différences de leurs chaux, si je n'avois pas fait moi-même des alliages pour les calciner ensuite. Ainsi j'ai fondu ensemble 12 gros & demi d'Etain vierge avec 2 gros & demi de Plomb, ce qui fait un alliagede 20 pour 100. J'ai calciné une once de ce mêlange. Les premières croûtes le lont formées allés dures pour se lever presque toutes entières de dessus le métal en fusion; elles étoient blanches & jaunâtres. Après avoir ôté quatre à cinq de ces croûtes, il s'en éleve quelques petites végétations qui ont un peu déflagré, & donné une fumée blanche; puis elles se sont rompuës, & réduites en une poudre blanche & rougeâtre tirant sur le jaune doré, c'est un Plomb réduit en massicot & mêlé avec la chaux d'Étain. Autour du creuset il y avoit un cercle rouge fort dur, qui est un Minium qui semble vouloir se vitrifier dans la partie la plus adhérente au creuset. Au second & au troisséme feu, il ne s'est formé d'abord sur le métal qu'une seule croûte : lorsqu'elle a été enlevée, la chaux qui a été reproduite à la surface du bain s'est peu-à-peu élevée en un monceau qui s'est allumé à diverses reprises, mais foiblement, puis il s'est réduit en une poudre légere un peu rougeâtre : il a donné aussi des vapeurs blanches. Au quatriéme feu, la chaux s'est allumée sur le métal en flux comme des grains de Phosphore qu'on y auroit parsemés, puis elle s'est durcie en une croûte continuë : en la rangeant de côté, on voit des ondulations circulantes comme sur le Plomb actuellement en bain dans une coupelle, ou dans un creuset plat à scorifier. Au cinquiéme seu, il y a eu des fumées noires, & ce qui s'est calciné est resté verdâtre. Au fixiéme feu, mêmes fumées noires & une chaux couleur d'olive. Il a fallu recalciner ces chaux, afin que l'expérience fût en tout semblable aux précédentes : & il a resté de cette seconde calcination partagée en trois portions égales, une. première chaux d'un gris-cendré, une seconde chaux d'un gris plus clair, mais toutes deux plus blanches que celles qui viennent de l'alliage du Bismuth dont il sera parlé ci-après: enfin une troisiéme chaux couleur d'orpin, qui est la couleur

d'un des deux massicots des Peintres, l'autre est d'un jaunepâle de citron; & l'on sçait que tous les deux sont préparés avec le Plomb, ainsi cette chaux est un véritable massicot encore allié d'un peu d'Etain, comme je viens de le dire.

Je ferai observer ici que tant dans ces calcinations que dans les suivantes, c'est presque toûjours l'Etain qui se calcine le premier; que le métal ou le minéral qui lui a été uni pour alliage, ne se calcine qu'après, sur-tout s'il est moins volatil que l'Etain: que la première chaux étant presque toûjours celle de l'Etain seul, elle est assés blanche, & que pour juger des alliages par la comparaison des chaux, il faut se servir des

derniéres chaux par préférence aux premiéres.

Au reste ces deux métaux, l'Étain & le Plomb, qui calcinés séparément, auroient dû augmenter de poids considérablement, étant calcinés ensemble, n'ont augmenté que de 3 i grains par once, ce qui est peu en comparaison de l'augmentation des chaux dont il a été parlé précédemment. Il n'y a point eu de dissérence dans la manière d'opérer, & même pour rendre l'observation plus certaine par rapport à cette singularité, l'opération a été répétée, & il n'y a eu

aucune différence en plus.

Le Zinc substitué au Plomb, pour saire toûjours l'alliage de l'Étain à 20 pour 100, a donné un métal fort blanc qui peut encore se planer un peu, & qui se plie & se replie deux ou trois sois sans se casser; mais il est très-aisé à sondre, & aussi-tôt qu'il est en sonte un peu rouge, le Zinc le quitte & s'éleve en sleurs, blanches au haut du creuset, & grises dans la partie qui touche à l'Étain. Les premières calcinations de l'Étain qui reste après que le Zinc s'est séparé, n'ont rien de plus particulier que celles des autres Étains sins dont il a été parsé. La quatrième & la cinquième ont pris seulement une couleur un peu cendrée.

Toutes ces chaux recalcinées en trois portions ou lots, sont restées aussi blanches que les chaux du Melac & du Brencas. Le mélange a augmenté de 64 grains par once.

J'ai dit ci-devant que le Zinc doit colorer la chaux d'Etain

d'une teinte tannée & terreuse s'il se calcine sans déssagrer. Or il se calcine ainsi s'il entre dans l'alliage en petite quantité, parce que l'Étain sera alors le même esset sur le Zinc qu'un couvercle exactement luté au creuset dans lequel on calcineroit ce minéral, en empêchant le contact de l'air extérieur; car tant que ce minéral en susion n'a point de communication avec l'air, il ne peut sulminer, & on le trouve réduit presque tout entier dans le creuset en une matière peu dissérente, quant à la couleur, de la terre d'ombre des Peintres. Cette observation sera plus étenduë dans le troisséme Mémoire que M. Hellot doit donner sur le Zinc.

J'ai fait un alliage d'Etain vierge avec quatre pour cent de Cuivre de Rosette, ce qui fait un métal un peu sec, mais assés blanc dans sa coupe. Une once de ce mêlange, traité comme les précédents, a donné des végétations en choufleurs, élevées de 5 à 6 lignes, en partie blanches, en partie teintes de noir par la fumée qui s'en élevoit : elles se sont allumées d'espace en espace comme celles dont il a été parlé précédenment; & les chaux ayant été calcinées une seconde fois en trois lots, le premier s'est trouvé d'un gris cendré: c'est une chaux blanche qui reste teinte malgré la seconde calcination de cette trace noire qu'avoit laissé sur la végétation précédente la fumée qui s'élevoit du métal en bain. Le second lot étoit d'un jaune verdâtre. Enfin le dernier avoit une couleur brune tirant sur le rouge, parce que c'est dans cette dernière chaux que reste la plus grande partie du Cuivre calciné en Æs ustum. Ce mêlange augmente à la calcination d'un gros 46 grains par once.

Le Bismuth allié à l'Etain vierge au poids de 20 pour cent, donne un métal si aigre, qu'il casse pour peu qu'on veuille le plier. Lorsqu'on le calcine, il donne des croûtes sort dures, d'un blanc jaunâtre, qui s'enlevent sans se rompre. Il y a eu peu de végétations dans les quatre premiers seux, mais au cinquième la croûte ou pellicule s'est élevée en champignon, & sous ce champignon dérangé j'ai vû de petites sulgurations dans le bain. La chaux de ce cinquième seu étoit.

rougeatre; les précédentes d'un blanc jaunâtre sale. Ces chaux recalcinées en trois lots, le premier est resté d'un jaune tirant sur le couleur de paille affoibli; le second un peu plus jaune, & le troisséme de la couleur du Tripoli de Venise. Ces jaunes sont aisés à distinguer du jaune que donne le Plomb: ce dernier est citronné, les autres sont terreux. La chaux d'Etain qu'on achete actuellement chés les Potiers d'Étain, & qui sert, comme on sçait, à polir dissérents ouvrages, est à peuprès de cette couleur. Une once de ce mêlange de Bismuth & d'Étain augmente d'un gros 5 2 grains dans la calcination.

Vingt pour cent de Régule d'Antimoine fondu avec l'Étain vierge, donne un métal asses blanc, mais aigre, & presque aussi cassant que le précédent. En le calcinant, il s'en éleve beaucoup de vapeurs blanches. Les premières chaux sont d'un gris de cendre clair; il ne se fait point de végétation, & il y a peu de parties qui s'allument: la dernière chaux est comme de l'ardoise pilée. Cette couleur ardoisée s'observe aussi dans la calcination de l'Antihectique de Poterius, lorsqu'on ne l'a pas calciné avec une quantité suffisante de Nitre pour ensever tout le Sousre du Régule d'Antimoine, & en saire un diaphorétique parsait, ou lorsque le seu n'a pas été asses vis pendant la sonte des matières.

Ces chaux d'Antimoine & d'Étain calcinées une seconde fois, sument encore, & blanchissent un peu, parce que pendant la seconde calcination il s'évapore encore du Régule qui fait la teinte ardoisée. Ce mêlange augmente d'un gros &

6 grains par once pendant la calcination.

Il n'est pas surprenant que des alliages à 20 pour 100, donnent des chaux si sensiblement colorées, mais il le sera qu'une chaux d'Étain vierge, dans laquelle je ne mets qu'un pour cent de Plomb, soit, sur-tout la derniére, teinte d'une couleur de gris de perle cendré, qui la distingue d'une semblable dernière chaux de l'Étain vierge calciné sans alliage; ce qui prouve encore que l'Étain est toûjours le premier qui se calcine, & qu'ainsi il saut saire les calcinations, de ce métal à plusieurs reprises pour séparer les premières chaux des

dernières, si l'on veut avoir quelque connoissance de l'alliage qui y est entré. La plûpart de ces dissérences s'apperçoivent encore dans les dissolutions de ce métal par les acides dont je réserve le détail pour la seconde Partie de ce Mémoire. Je finirai cette première Partie par l'observation suivante.

C'est que tous les Creusets qui m'ont servi à calciner les Etains sins, & qui la plûpart ont été jusqu'à 15 & 18 sois au seu, ayant commencé à se vitrisser, la partie d'embas de ces Creusets & le support qui leur a servi, se sont enduits d'un Verre pourpre: les Creusets qui ont servi aux Étains communs, ou ceux que j'avois alliés de 20 pour 100, n'ont point pris cette belle couleur, qu'on ne peut guere attribuer qu'au Sousre de l'Étain, qui se joignant au sable & à la partie serrugineuse de la terre de ces Creusets, donne cette teinte à la vitrissication, qui sans l'Étain ne seroit que rouge si le Fer y domine, ou jaune si c'est du Plomb.

SUR LA PROPAGATION DU SON.

Par M. CASSINI DE THURY.

16 Avril 1738. Uo IQU'ON ait toûjours remarqué que le Son employoit plus ou moins de temps à se transmettre à nous suivant que nous sommes plus ou moins éloignés du lieu où il est produit, cependant il ne paroît pas que l'on ait encore déterminé avec toute la précision requise l'espace qu'il parcourt dans un temps donné, & qu'on ait fait toutes les expériences nécessaires pour constater si sa vîtesse est toûjours uniforme dans les plus petites comme dans les plus grandes distances, & s'il y arrive des variétés suivant les dissérentes circonstances des temps; du jour & de la nuit, du temps serein ou de la pluye, de la force & de la direction des vents.

Entre les plus exactes observations qui en ont été faites jusqu'à présent, on trouve celles qui sont rapportées dans les Mémoires de l'Académie del Cimento de Florence, & dans les Transactions Philosophiques du mois de Janvier 1708 par

M. Derham.

Il paroît par ces derniéres que l'on n'étoit pas encore d'accord sur le temps que le Son employe à parcourir un espace déterminé, puisque par le résultat des expériences faites par divers Auteurs, qui y sont rapportées, il s'y trouve des différences très-considérables, ce qu'on attribuë avec raison à ce qu'on n'avoit pas employé jusqu'alors des espaces asses grands pour déterminer la vîtesse du Son avec la précision requise.

Suivant les observations faites par l'Académie des Sciences, & rapportées par M. du Hamel, on a trouvé que le Son employe une seconde à parcourir 180 toises ou 1080 pieds de Roi. Cet espace, quoique plus petit que la plûpart de ceux que l'on avoit supposés auparavant, se trouvoit encore plus grand que celui qu'on avoit observé en Italie & en Angleterre,

ainfi

ainsi il étoit nécessaire de s'assurer de sa quantité avec toute

la précision possible.

C'est ce que l'Académie a jugé à propos de faire executer, & dont elle nous a fait l'honneur de nous charger avec M. Maraldi, l'Abbé de la Caille, & diverses autres personnes exercées aux observations.

Pour le faire avec le plus d'exactitude qu'il seroit possible, il convenoit d'employer des distances beaucoup plus grandes que celles dont on s'étoit servi jusqu'à présent, afin que les erreurs que l'on peut commettre dans la mesure du Temps, étant distribuées dans un plus grand intervalle, n'en pussent produire qu'une très-petite dans la mesure de la vîtesse du Son.

Nous choisîmes pour cet effet l'Observatoire, Montmartre, la Tour de Mont-lehery, Dammartin, & divers autres lieux visibles les uns des autres, dont les distances étoient pour la plûpart connuës exactement par les observations qui y ont été faites ci-devant pour déterminer la Méridienne & le Pa-

rallele de Paris.

Nos premiers essais furent à l'Observatoire, à Montmartre & au Moulin de Fontenay-aux-Roses, où nous sîmes tirer pendant la nuit plusieurs Boîtes successivement. Mais comme la direction du vent, qui étoit favorable dans un sens, se trouvoit contraire dans un autre, ce qui faisoit que l'on ne pouvoit pas entendre réciproquement de ces divers endroits le bruit de ces Boîtes, nous jugeâmes qu'il falloit y employer les plus gros Canons que nous pourrions trouver, & nous eûmes recours à M. le Prevôt des Marchands, qui voulut bien nous prêter tous ceux de la Ville dont nous aurions besoin.

Le plus gros étoit de 1 2 livres de balle, & nous le fîmes conduire à Montmartre près de la Piramide que l'on y a dressée par ordre du Roy sur le Méridien de l'Observatoire.

Le second étoit de 8 sivres de balle, & on l'envoya au pied de la Tour de Mont-lehery, d'où l'on déduvre, de même que de Montmartre, un grand nombre d'objets à une trèsgrande distance.

Voici la regle & l'ordre que nous nous prescrivimes pour Mem. 1738. R 130 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE faire ces expériences, & il ne sera peut-être pas inutile de les rapporter ici, afin que l'on puisse juger de l'exactitude que

l'on en pouvoit attendre.

On avoit placé le premier jour à Mont-lehery, à Mont-martre, au Moulin de Fontenay & à l'Observatoire, deux Observateurs à chacun de ces endroits avec des Pendules & des Montres à secondes, asin de marquer le moment que l'on verroit la lumière du Canon, & compter l'intervalle du temps écoulé entre cette lumière & le Son qui devoit succèder; car dans de pareilles distances l'on doit compter pour rien le temps de la propagation de la lumière, ayant calculé qu'elle n'employeroit qu'environ 2 secondes pour venir de la Lune à la Terre.

A 9^h 25' on devoit tirer à l'Observatoire une Boîte chargée d'une livre de poudre pour servir de signal, qui devoit être suivi de deux coups de Canon tirés à Montmartre,

l'un à 9h 30', & l'autre à 9h 50'.

On devoit ensuite tirer deux autres coups de Canon à Mont-lehery, le premier à 10^h0', & le second à 10^h20'.

Chacun de ces Observateurs comptoit séparément les vibrations de la Pendule que l'on avoit placée dans l'endroit même d'où l'on voyoit le seu du Canon, à la réserve de Mont-lehery, où je sus obligé de la mettre dans la Tour, où je saisois compter les vibrations pour les entendre du lieu où j'observois, qui en étoit éloigné de 4 à 5 toises.

Dès la première observation, qui fut faite le 13 Mars, cela s'executa ponctuellement, le vent étoit Nord & assés grand, les deux coups de Canon tirés à Montmartre, furent entendus de Mont-lehery, le premier 1'22" \frac{1}{2} & le second

1'23" après la lumiére.

On les entendit de l'Observatoire 16" après le feu. La Boîte tirée à l'Observatoire, sut entenduë à Fontenay 18" \(\frac{3}{4} \) après la lumière \(\frac{3}{4} \) les deux coups de Canon tirés à Montmartre \(\frac{3}{4} \) après le feu.

A l'égard du Canon qu'on tira ensuite à Mont-lehery, on en vit le seu très-distinctement, mais on n'en put pas entendre

¥31

le bruit d'aucun des trois autres endroits, à cause du vent qui étoit contraire à la direction du Son.

On eut dans cette observation, par le moyen du Son, les dimensions d'un Triangle qui se termine à l'Observatoire, à Montmartre & au Moulin de Fontenay-aux-Roses, & dont les côtés se sont trouvés dans le rapport de 16", 18" \frac{1}{4} & 32" \frac{1}{4} à très-peu près conformes aux distances que nous avions déterminées entre ces lieux par des opérations Trigonométriques, celle du Moulin de Fontenay à l'Observatoire étant de 3268 toises, de l'Observatoire à la Pisamide de Montmartre, de 2931 toises, & de Montmartre à Fontenay-

aux-Roses, de 5788 toises.

Comme le Moulin de Fontenzy-aux-Roses étoit éloigné de plusieurs degrés de la direction de Montmartre à Mont-lehery, & qu'il étoit à souhaiter de pouvoir faire des observations dans des lieux intermédiaires, qui sussent en même temps dans la direction des deux endroits où étoient placés les Canons, asin de juger si la somme du temps que le Son employe à parvenir à chacun de ces lieux, est égale au temps qu'il employe à parvenir d'une extrémité à l'autre, nous envoyâmes le lendemain en chercher quelqu'un qui sût dans la situation requise; & sur le rapport qui nous sut fait que l'on appercevoit du Château de Lay, Montmartre, l'Observatoire & Mont-lehery, que ce lieu étoit à peu-près sur la Méridienne de Paris, & très-commode pour y observer à l'abri des injures du temps, deux Observateurs s'y rendirent le soir avec une Pendule & une Montre à demi-secondes.

Le vent étoit au coucher du Soleil Oüest-nord-est trèsfoible, dans une direction perpendiculaire à celle de Montlehery à Montmartre, il devint ensuite presque entiérement calme, & il survint une pluye qui dura presque toute la nuit, ce qui nous sit craindre non seulement de ne pas entendre le bruit du Canon de Mont-lehery, mais même de ne pouvoir

pas en distinguer la lumiére.

A 9h 25', on tira comme le jour précédent à l'Observatoire la Boîte qui devoit servir de signal, qui sit un bruit sans 132 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE

comparaison plus grand que le jour précédent, & qui retentit dans l'air l'espace de plusieurs secondes, quoiqu'elle ne sut chargée que de la même quantité de poudre. Cette Boîte sut entenduë à Montmartre 17" & à Lay 20" après qu'on eut vû le seu. A Mont-lehery on compta 1' 8" ½ entre la sumiére & le bruit qui retentit dans toute la vallée, & sit un murmure dans l'air qui dura quelques secondes.

A 9^h 3 0' le premier coup de Canon tiré à Montmartre fut entendu à l'Observatoire 1 6", à Lay 3 6" & à Mont-lehery 1' 2 5" après le seu, plus tard de 2" \(\frac{1}{4}\) que le jour précédent où le vent étoit savorable à la direction du Son.

Le second coup de Canon sut entendu à l'Observatoire 16" ½ & à Lay 36" après la lumière. La grande soule de peuple qui étoit accouruë à Mont-lehery, empêcha d'en saire l'observation exactement.

A 10h o' le premier coup de Canon tiré de Mont-lehery fut entendu à Lay 48" & à l'Observatoire 1' 7" \frac{1}{2} après la lumière, mais on ne put en entendre le bruit à Montmartre, non plus que du second coup de Canon qui fut entendu à Lay 48" & à l'Observatoire un peu moins de 1' 8" après la lumière.

Le feu du Canon parut nonobstant la pluye qui continuoit toûjours, d'une vivacité extraordinaire, beaucoup plus grand que le jour précédent, ce que nous jugeâmes provenir de ce que la nuit étoit extrêmement sombre.

Suivant ces observations, on trouve que depuis Montlehery jusqu'à Lay, l'intervalle de temps entre le Son & la lumière a été de 48", depuis Lay jusqu'à l'Observatoire de 20", & depuis l'Observatoire jusqu'à Montmartre de 16"½, l'une portant l'autre. Les joignant ensemble, on aura 1'24"½, dont il faut retrancher environ une demi-seconde, à cause que ces quatre lieux ne sont pas exactement dans la même direction, & l'on aura le temps que le Son a employé à parcourir toute cette distance de 1'24", plus petit seulement d'une seconde que celui que l'on a observé immédiatement d'une extrémité à l'autre, ce qui pourroit faire juger que le SCIENCES.

Son rallentit sa vîtesse à mesure qu'il s'éloigne du lieu qui la produit, si l'on pouvoit s'assurer de pouvoir arriver à la pré-

cision d'une seconde sur quatre observations.

· Cette observation est encore remarquable, en ce qu'on entendit dans la même nuit de l'Observatoire & de Montlehery réciproquement le bruit qui avoit été produit dans ces deux endroits, ce qui n'avoit pas encore été executé, & qui étoit cependant nécessaire pour s'assurer de la quantité exacte de la vîtesse du Son, parce que les mêmes causes qui peuvent l'accélérer ou la retarder, agissant en sens contraire dans les deux directions différentes, le milieu entre les deux observations doit donner la mesure exacte de la vîtesse du Son. qui a été de 1'8" dans l'espace de 1 1756 toiles, ce qui est à raison de 173 toises par seconde.

Le sur-lendemain 1 6 Mars, le vent étoit médiocre, Oüestnord-ouest, dans une direction perpendiculaire à celle de

Montmartre à Mont-lehery, & le Ciel étoit serein.

A 9h 25' on tira à l'Observatoire la Boîte, qui ne fit pas à beaucoup près autant de bruit que le jour précédent, elle fut entenduë à Montmartre 16" ½, à Lay 20" & à Montlehery 1' 8" 1/2 après la lumiére.

Les coups de Canon que l'on tira ensuite de Montmartre furent entendus tous les deux, à l'Observatoire 16" 1, à Lay

36½ & à Mont-lehery 1'24"½ après la lumière.

A 10h le premier coup de Canon tiré de Mont-lehery, fut entendu à Lay 49" & à l'Observatoire 1' 8" après la Iumiére.

Le second coup de Canon fut entendu à Lay 48" 1 après le feu, mais on ne put l'entendre ni à l'Observatoire ni à Montmartre, ce que nous jugeâmes provenir d'un murmure qu'on entendit alors dans Paris, causé principalement par le vent qui se réfléchissoit contre les édifices de cette Ville, ce qui étoit confirmé par l'observation précédente, où il regnoit un grand calme après que le vent eut cessé.

En ajoûtant, comme l'on a fait dans l'observation du 14 Mars, le temps que le Son a employé à parcourir les espaces entre Montmartre, l'Observatoire, Lay & Mont-lehery, on a pour la somme totale 1' 25" \(\frac{1}{4} \), dont retranchant une demisseconde, parce que ces lieux ne sont pas précisément dans la même direction, on aura le temps que le Son a employé à parcourir ces espaces intermédiaires de 1'24" \(\frac{3}{4} \), plus grand d'un quart de seconde seulement que celui qui a été observé immédiatement entre Montmartre & Mont-lehery, au lieu qu'on l'avoit trouvé dans l'observation précédente plus petit d'une seconde; d'où il suit que la propagation du Son se fait dans un temps à très-peu près proportionnel aux dissérentes distances qu'il parcourt, ce qui étoit une des propriétés de cette propagation des plus nécessaires à éclaircir.

On eut en même temps occasion de confirmer l'expérience de la vîtesse du Son, observée dans une même nuit réciproquement à l'Observatoire & à Mont-lehery, qui sut trouvée de 1'8" \frac{1}{4} dans cet intervalle, qui est de 1 1756 toil à un quart de seconde près de celle qui résultoit de l'obser-

vation précédente.

Partageant 1 1756 toises par ce nombre, on aura la vîtesse du Son de 172 toises 1 pied ½ en une seconde. Partageant de même la distance de Mont-lehery à Montmartre, qui est de 14636 par 1'24"½, temps que le Son a employé à parcourir cet intervalle, on aura la vîtesse du Son dans une seconde, de 173 toises, à 4 pieds près de celle qui résulte de l'observation faite entre Mont-lehery & l'Observatoire.

Il est à remarquer que le Son employant, suivant nos observations, 1' 25" ou 170 demi-secondes à parvenir de Montmartre à Mont-sehery, cette quantité dissere peu du nombre de toises qu'il parcourt en une seconde, & qu'ainsi une demi-seconde d'erreur dans s'observation, ne produit qu'une toise de dissérence sur la mesure de la vîtesse du Son. D'où il suit que puisque toutes les observations que nous avons faites dans un temps calme, ou sorque le vent étoit dans une direction transversale, ne s'éloignent entr'elles tout au plus que d'une demi-seconde, on peut s'assurer d'avoir la mesure de la vîtesse du Son à une toise près.

Prenant donc un milieu entre le résultat de toutes les observations que nous venons de rapporter, on aura la vîtesse du Son de 173 toiles ou 1038 pieds de Roy par seconde lorsque le temps est calme, ou lorsque le vent est dans une direction transversale à l'égard de celle du lieu où le Son est produit, à celui d'où on l'entend.

Suivant les observations faites en Angleterre par M. Derham, la vîtesse du Son a été déterminée de 1142 pieds Anglois dans une seconde, conforme à celle qui avoit été déterminée par M. 15 Flamsteed & Halley, & que M. Newton a déduit de ses Principes dans sa seconde Edition, en y faisant les Equations qu'il a jugé convenables depuis sa première Edition, où il ne l'avoit supposée que de 968 pieds.

Réduisant cette mesure à la nôtre suivant la proportion du pied de Roy à celui de Londres qui avoit été supposé par M. Picard, comme 144 à 135, mais qui par les derniéres mesures prises avec un très-grand soin, qui nous ont été communiquées par la Société Royale de Londres, est plus précisément comme 864 à 811, on aura la vîtesse du Son observée en Angleterre de 1 072 pieds en une seconde, qui quoique la plus petite de toutes celles qui avoient été déterminées jusqu'à présent, se trouve encore plus grande de 34 pieds que celle qui résulte de nos observations, qui ont non seulement l'avantage d'avoir été faites dans de plus grandes distances, mais même d'avoir été executées réciproquement d'un lieu à un autre dans un même jour, ce que l'on n'avoit pas encore essayé jusqu'à présent.

Cette différence de 34 pieds entre nos observations & celles d'Angleterre en auroit produit une de près de 3 secondes fur tout l'intervalle entre Mont-lehery & Montmartre, ce que l'on ne peut point attribuer au défaut des observations, puisqu'il ne s'y est jamais trouvé une différence de plus d'une

demi-seconde.

A l'égard de la vîtesse du Son suivant les différentes directions du vent, il paroît par les observations que nous venons de rapporter, qu'elle est plus grande lorsque le vent est dans la direction du lieu où le Son est produit, que sorfqu'il est dans une direction transversale, ou que le temps est calme, puisque dans l'observation du 13 Mars, le vent étant Nord, le bruit du Canon de Montmartre a été entendu environ 2" plûtôt que dans les observations suivantes des 14 & 16 du même mois, ce qui est conforme aux expériences de M. Derham, & qu'il étoit d'autant plus nécessaire de vérisser, que par les observations faites en France, on n'avoit trouvé aucune dissérence dans la vîtesse du Son, dans quelque direction que sût le vent.

Pour s'en éclaircir plus parfaitement, il falloit attendre que le vent fût dans la direction opposée à celle où il étoit le 13 Mars, ce qui nous fit différer nos observations jusqu'au 19 du même mois que le vent s'étant tourné vers le Sud, nous

envoyâmes faire tirer le Canon de Mont-lehery.

On commença par le signal ordinaire, qui sut de tirer à 9^h 25' à l'Observatoire la Boîte, qui sut entenduë à Montmartre 16" après qu'on eut apperçû le seu, mais dont l'on

ne vit que la lumière à Lay & à Mont-lehery.

A 9^h 30' & à 9^h 50' on tira le Canon à Montmartre, dont on vit le feu, mais dont le bruit ne fut pas entendu à Mont-lehery, à Lay, ni même à l'Observatoire, quoique la distance ne soit que de 293 1 toises, à cause du vent de Sud qui étoit fort grand, & dans une direction contraire à celle

du lieu où étoit produit le Son.

A l'égard des deux coups de Canon tirés à Mont-lehery, ils furent entendus très-distinctement dans ces trois endroits, on compta à Lay $46\frac{11}{2}$, à l'Observatoire $1'4\frac{3}{4}$ à Montmartre $1'20\frac{1}{4}$ entre la lumière & le bruit; on avoit trouvé le 14 & le 15, par un temps calme & un vent transversal, entre la lumière & le bruit du Canon tiré de Mont-lehery, à Lay $48\frac{1}{2}$, à l'Observatoire 1'8, & on avoit entendu à Mont-lehery le Canon de Montmartre $1'24\frac{1}{2}$ après la lumière. Ainsi il est évident par cette observation, où il se trouve une différence de 4 dans la progression du Son sur l'intervalle entre Montmartre & Mont-lehery, que les différentes

différentes directions du vent changent considérablement la vîtesse du Son.

A 10^h le Thermometre étoit à 6° au dessus de la congélation de l'eau, & la hauteur du Barometre étoit de 27 pouces.

On continua les mêmes expériences le lendemain par un vent moins fort, mais dans la même direction que le jour

précédent.

La Boîte de l'Observatoire fut entenduë à Montmartre 16" \frac{1}{2} après la lumière, & on y compta entre le bruit & le feu des Canons tirés à Mont-lehery la première fois 1' 21", & la seconde fois 1' 21" \frac{1}{2}.

A l'Observatoire les deux coups de Canon tirés de Montmartre, furent entendus $17''\frac{1}{2}$ après la lumière, & on compta 1' 6" entre le feu & les coups de Canon tirés de Mont-lehery dont le bruit étoit plus fort que celui qui venoit de Montmartre, qui est à une distance quatre sois

plus petite.

A Lay on n'entendit ni la Boîte ni les Canons d'aucun de ces endroits, à cause du bruit causé par un vent impétueux qu'il y faisoit alors, quoiqu'il sut très-médiocre à l'Observatoire, ce qui fait voir que pour s'assûrer de la mesure exacte du Son, il faut choisir un temps calme, & qui le soit dans toute l'étenduë de terrein par où le Son se transsmet, comme il nous a réussi de le faire dans l'observation du 14 Mars, ou, ce qui revient au même, entendre le Son réciproquement de l'un à l'autre dans le même temps, & prendre le milieu entre les deux déterminations, parce qu'alors la même cause qui l'accelere dans un sens, doit le retarder en sens contraire.

On voit par cette dernière expérience que le Son s'étoit transmis avec plus de vîtesse que lorsque l'air étoit calme, mais que cependant il avoit été plus lent que le jour précédent, comme il devoit arriver, parce que le vent, quoique dans la même direction, étoit moins fort dans la plûpart des endroits où l'on avoit sait cette observation. On voit aussi

Mem. 1738.

138 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE une différence entre la vîtesse réciproque du Son d'une seconde toute entière dans la distance de l'Observatoire à Montmartre, le vent qui étoit favorable dans un des sens, se trouvant contraire dans l'autre.

Cette expérience, jointe à toutes les précédentes, est une preuve que les dissérentes directions du vent contribuent à accélérer ou à retarder la vîtesse du Son, dont on peut donner aisément la raison, soit que la propagation du Son se fasse par le ressort de l'air, soit par la communication d'une matière propre à le transmettre, pourvû que l'air en soit le véhicule.

Car si l'on suppose, par exemple, un ressort, qui dans le temps qu'il se débande, est poussé par quelque sorce suivant la même direction, il est certain qu'après s'être débandé, l'extrémité de ce ressort se trouvera plus éloignée de l'endroit qu'elle occupoit sorsqu'il étoit comprimé, de toute la quantité de l'extension de ce ressort plus celle du mouvement qu'on

lui a imprimé.

Il en est de même si l'air n'est que le véhicule de la matière qui est destinée à transmettre le Son, que l'on peut considérer comme un corps ou une Boule que l'on fait mouvoir dans un Bateau qui suit le cours de la Rivière, & qui en choque successivement plusieurs autres dans la même direction, la dernière de ces Boules se trouvera plus éloignée du lieu où le Bateau est parti, qu'elle ne l'auroit été si le Bateau avoit été en repos de toute la quantité dont il s'est avancé, lorsque le mouvement imprimé à la Boule est suivant la direction du cours de l'eau; & elle s'en trouvera au contraire plus près de la même quantité; lorsque la direction du mouvement de la Boule est en sens contraire.

Toutes les observations que nous avions faites jusqu'alors, avoient été executées pendant la nuit, qui est le temps le plus propre pour ces sortes d'expériences, non seulement parce qu'on y apperçoit distinctement la lumière du Canon ou des autres Armes à seu, mais parce qu'on en entend plus facilement le bruit; & il y avoit bien de l'apparence que la vîtesse du Son y seroit la même que pendant le jour. Cependant

139

pour ne laisser rien à desirer, on sit tirer le 2 1 Mars, le vent étant très-soible vers le Nord, le Canon de Mont-lehery à 6h après-midi, un peu avant le coucher du Soleil; il avoit plû pendant presque toute la journée, & le Ciel étoit couvert de sorte qu'on ne pouvoit distinguer de l'Observatoire la Tour de Mont-lehery, à laquelle on ne laissa pas de pointer une Lunette, parce qu'on sçavoit sa position à l'égard des objets qui sont aux environs de Paris.

A 6^h o' on vit paroître par la Lunette la lumière du Canon tiré de Mont-lehery, de la grandeur de Jupiter vû par cette Lunette, & on entendit le coup 1' 8" après l'éclair. Cette lumière ne put pas être apperçûë à la vûë simple, mais à 6^h 3 o', l'air étant calme, on distingua, quoique soiblement, sans le secours de la Lunette, celle du second coup de Canon, & on compta 1' 8" & un peu plus entre le bruit & la lumière, de même que celle que l'on avoit déterminée par l'observa-

tion du 14 Mars, faite dans un temps semblable.

Nous avions remarqué par nos expériences, qu'il y a des lieux beaucoup plus propres pour entendre le Son que d'autres, quoiqu'à une même distance, ce qui paroissoit provenir de la disposition du terrein par où le Son se communique, & il étoit nécessaire de s'assurer si cette disposition ne pouvoit pas contribuer à accélérer ou retarder sa vîtesse. Dans l'étendue de Montmartre à Mont-lehery il y a toute la Ville de Paris à traverser, avec la Rivière de Seine & un grand nombre de Côteaux, au lieu que de Montmartre à Dammartin il n'y a qu'une vaste plaine sans d'autres hauteurs considérables que celles de ces objets qui sont aux deux extrémités; c'est ce qui me détermina d'y aller passer quelques jours pour y saire des observations, d'autant plus que sa distance à Montmartre, qui est de 16079 toises, excede celles que l'on avoit choisies jusqu'alors.

On ne changea presque rien à l'ordre qu'on s'étoit prescrit auparavant. On dirigea vers Dammartin la bouche du Canon de Montmartre, qui avoit été tournée auparavant vers Montlehery: on sit tirer une Boîte à Montmartre pour servir de fignal, & au lieu de deux coups de Canon que l'on y avoit tirés de même qu'à Mont-lehery, on en fit tirer trois à chacun de ces endroits. Nous ne manquions point de munitions, M. d'Angervilliers, Ministre & Secretaire d'État de la Guerre, ayant bien voulu contribuer au succès de nos éxpériences, en donnant les ordres nécessaires pour que l'on nous sournit toute la Poudre dont nous aurions besoin.

Le 24 Mars le vent étoit Nord, assés grand, à peu-près de la même force que le 19, mais en sens contraire, ce qui nous fit juger que l'on n'entendroit point de l'Observatoire le Canon de Mont-lehery, cependant on entendit deux coups très-distinctement, le premier 1' 10" ½ & le second 1' 11". après la lumière. Cette observation est d'autant plus singulière, que le vent étoit directement contraire à l'endroit d'où venoit le Son, & étoit aussi grand que celui du 19 Mars, qui avoit empêché d'entendre de l'Observatoire le Canon tiré à Montmartre, quoique la distance ne fût que le quart de celle de Mont-lehery; mais ce qu'il y eut encore de plus remarquable, est que dans la même nuit le Canon tiré de Montmartre ne fut pas entendu à Mont-lehery, quoique le vent fût précisément dans cette direction. On avoit fait une observation semblable le 20 Mars à Lay, ce qui nous fit juger que cela provenoit du bruit causé par le vent, quoique favorable, qui empêchoit d'entendre celui du Canon.

En comparant cette observation avec celle du 19 Mars, où l'on avoit compté 1' & près de 5" entre le bruit & la lumière par un vent d'un sens contraire, on trouve que la vîtesse du Son a été retardée par l'effet du vent, de la quantité de 6 secondes, qui est environ la douzième partie de la vîtesse totale.

Prenant un milieu entre ces différentes vîtesses, on aura celle du Son, dans l'intervalle entre l'Observatoire & Mont-lehery, de 1'7" \(\frac{1}{4}\), à un quart de seconde près de celle que l'on a déterminée dans un temps tranquille.

A l'égard de Dammartin, pendant les quatre jours que j'y restai pour entendre le Canon tiré à Montmartre & à Montlehery, le vent qui étoit presque toûjours Nord, tirant vers le Nord-ouest, & par conséquent dans une direction peu favorable, ne me permit que d'entendre celui qui fut tiré à Montmartre le 25 Mars, le vent étant au Nord, tirant vers l'Est, plus soible que le jour précédent, mais dans une direction presque contraire à celle de Dammartin à Montmartre, & différente de celle de l'Observatoire, où il étoit Nord-ouest.

Un tourbiflon de yent empêcha d'entendre le bruit du premier coup de Canon, mais on entendit distinctement les deux autres, le premier 1'34" & le second 1'34" & un

peu plus après la lumiére.

A Mont-lehery les mêmes coups de Canon furent entendus 1'23" après la lumière; on y entendit aussi dans le même intervalle de temps le bruit de la Boîte tirée à Montmartre, quoiqu'elle ne sut chargée que d'une demi-livre de poudre.

Suivant ces observations, la vîtesse du Son dans l'intervalle entre la Piramide de Montmartre & le Clocher de Dammartin, qui est de 1 6079 toises, ne seroit que de 170 toises par seconde, au lieu qu'elle a été dans le même temps de 176 toises \frac{1}{2} dans l'intervalle entre Mont-lehery & Montmartre, ce qui vient de la direction du vent qui étoit plus savorable dans un sens que dans l'autre.

Prenant un milieu entre ces deux déterminations, l'on aura la vîtesse moyenne du Son de 173 toises 4, à peu-près de

même qu'on l'avoit trouvée par un temps calme.

Dans cet observations on a eu soin de marquer la hauteur du Thermometre & du Barometre; celle du Thermometre a toûjours été entre le 4 & le 6.me degré au dessus de la

congélation.

A l'égard du Barometre, sa plus grande variation a été observée de 8 lign. \(\frac{3}{4}\), le Mercure étant le 1 6 Mars à la hauteur de 27 pouc. 1 1 lign. & le 21 du même mois à celle de 27 pouc. 2 lign. \(\frac{1}{4}\); &t cependant dans ces deux observations saites, la première lorsque le vent étoit dans une direction transversale, & la seconde par un temps calme, la vîtesse du Son a été trouvée de la même quantité.

De toutes ces observations il résulte, 1.° Que la vîtesse. S iii 142 Memoires de l'Academie Royale

du Son, par un temps calme, est de 173 toises par secondes, & qu'elle est à peu-près de la même quantité lorsque le vent est dans une direction perpendiculaire à celle de l'endroit où

est produit le Son & de celui où on l'entend.

2.° Que le Son plus ou moins fort, se transmet avec le même degré de vîtesse, puisqu'on a entendu de Mont-lehery le bruit d'une Boîte, chargée seulement d'une demi-livre de poudre, tirée à Montmartre, dans le même temps après la lumière, que les coups de Canon qui furent tirés successivement, & dont la charge étoit de près de six livres.

3.° Que la vîtesse du Son est la même dans un temps

serein que dans un temps pluvieux.

4.° Qu'elle est aussi de même le jour que la nuit.

5.° Que la vîtesse du Son est égale dans les petits intervalles comme dans les grands sans se rallentir, puisqu'en ajoûtant ensemble le nombre de secondes que le Son a employé à parvenir de Montmartre à l'Observatoire, de l'Observatoire à Lay, de Lay à Mont-lehery; & déduisant ce qui convient pour les détours, seur somme est à peu-près égale au temps qu'il a employé immédiatement de Montmartre à Mont-lehery.

6.° Que la vîtesse du Son est de la même quantité, soit que le Canon soit dirigé vers l'endroit où on l'entend, soit que ce soit en sens contraire, puisque l'ayant tourné vers le Nord, on l'a entendu tant de l'Observatoire que de Mont-lehery dans le même intervalle de temps après la lumière que lorsqu'il étoit dirigé vers le Midi. Il en est de même dans les dissérentes inclinaisons, puisque le bruit des Boîtes, dont la direction est perpendiculaire à l'horison, s'est transmis dans le même intervalle de temps que celui des Canons.

7.° Que la différente direction du vent contribuë à accélérer ou retarder la vîtesse du Son d'une quantité que nous avons jugée être à peu-près la même que celle du vent qu'il faisoit alors; d'où il résulte que la vîtesse du Son est de 173 tois plus ou moins celle du vent, selon qu'il est dans une direction favorable ou contraire: on pourra par ce moyen, connoissant la vîtesse & la direction du vent, calculer celle du Son dans

tous les temps, & réciproquement.

143

8.° Que la différente disposition du terrein par où le Son se transmet, ne contribuë pas à augmenter ou diminuer sensiblement sa vîtesse; d'où il suit qu'il se communique en ligne droite sans suivre les détours, comme quelques-uns l'avoient pensé.

En dernier lieu, que la différente pesanteur de l'air ne produit aucune différence sensible dans la vîtesse du Son, puisque le 2 1 Mars, le Barometre étant à la hauteur de 27 pouces 2 lign. ‡ pendant un temps calme, l'intervalle entre la lumière & le bruit du Canon tiré de Mont-lehery, sut trouvé à l'Observatoire de la même quantité que le 16 du même mois, que le Barometre étoit à la hauteur de 27 pouces 1 1 lignes par un vent transversal, qui, comme nous l'avons remarqué, n'augmente pas la vîtesse du Son.

Voilà à peu-près à quoi se réduisent les expériences que l'on pouvoit faire sur la propagation du Son, qui semblent ne laisser rien à desirer, si ce n'est peut-être qu'on les execute en dissérentes saisons & sous divers climats, ce que nous nous proposons de faire dans le Voyage que nous allons entreprendre par ordre du Roy dans la partie méridionale de la

France.

La vîtesse du Son étant une sois connuë, on peut la regarder comme une mesure temporaire de l'intervalle entre des lieux éloignés dont on aura la distance, en mesurant le temps entre la lumière & le bruit. Nous avons commencé nos expériences par les trois points d'un Triangle, dont nous connoissions les dimensions qui se sont trouvées proportionnelles aux intervalles observés entre la lumière & le Son: nous avons eu par le même moyen les distances de Lay à l'Observatoire, à Montmartre & à Mont-lehery, que nous avons déterminées depuis par des opérations Trigonométriques, & que nous avons trouvées à peu-près consormes à celles que nous avions déterminées par le Son.

Nous ne prétendons pas cependant que l'on puisse connoître par ce moyen les distances entre divers lieux avec la même précision que par des opérations Trigonométriques 144 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE faites avec de grands instruments, & rectifiées par des Bases actuelles, puisqu'une demi-seconde de temps, qui est toute la précision à laquelle on peut aspirer, est la mesure de 86 toises, mais nous croyons qu'on peut s'en servir utilement pour la description des pays qui ne demande pas la dernière exactitude.

Une Montagne élevée, telle, par exemple, que Montmartre, d'où l'on voit beaucoup d'objets aux environs, peut servir pour la détermination de tous les endroits où on l'apperçoit; il suffira d'observer de cette montagne par une seule station, la direction de tous ces objets, & de faire tirer ensuite de son sommet quelque Boîte ou Canon. On sçaura la distance de chacun de ces lieux en comptant depuis la lumière jusqu'au Son les vibrations d'une Pendule, ou d'une Balle suspendie à un fil de 3 pieds 8 lig. ½ de longueur depuis le point de suspension de ce fil jusqu'au centre de la balle.

On pourra s'en servir aussi très-utilement pour déterminer la largeur d'une Rivière près de son embouchûre, d'un Lac, d'un Marais, & même la distance des Isses entr'elles & à la

terre ferme.

On pourra même dans des temps couverts, en tirant du rivage de la Mer des coups de Canon, préserver du naufrage les Vaisseaux, qui voyant le feu, & entendant le coup, pourront reconnoître à quelle distance ils sont du lieu qu'ils veulent éviter ou aborder.

Il n'est pas même nécessaire de voir deux lieux réciproquement l'un de l'autre pour en déterminer la distance, il suffira de tirer d'un de ces lieux un coup, soit de Canon ou de quelqu'autre arme-à-seu, & d'avertir que dans le moment qu'on l'aura entendu ou quelques secondes après dont on tiendra compte, on en tire un autre qui sera entendu réciproquement du premier lieu où l'on a tiré, l'intervalle entre la lumière du premier coup, & le bruit du second est le double de celui que le Son a employé dans l'aller ou le retour, dont la moitié par conséquent mesurera la distance entre ces lieux.

DES SCIENCES.

Un Observateur qui se trouveroit dans un troisième lieu dont on verroit les deux premiers, pourroit même, sans entendre le bruit, juger de seurs distances, en comptant l'intervalle entre la sumiére du premier coup & celle du second, où il ne seroit nécessaire que d'allumer de la poudre dans un air libre, ce qui fait voir qu'il y a des cas où l'on peut déterminer les distances par le seul bruit sans l'aide de la sumiére, & qu'il y en a d'autres où l'on n'a besoin que de la sumiére sans entendre le bruit.

Il ne sera pas ici hors de propos de rapporter quelques expériences que nous avons eu occasion de faire sur la sumiére de la Poudre, lorsqu'elle est allumée, soit dans un air libre, soit qu'on l'ait rensermée dans un Canon ou dans une Boîte.

Cette lumiére n'a jamais paru diminuer dans la proportion des distances, & on a vû souvent de l'Observatoire le seu du Canon que l'on a tiré à Mont-lehery, de la même vivacité que celui de Montmartre, quoique la distance sût quatre sois plus grande.

J'ai vû très-distinctement de Dammartin la lumière du Canon qu'on a tiré à Mont-lehery à la distance de 28500 toiles, presque aussi grande que celle de Montmartre où il

n'y en a que 16000.

Une livre de poudre allumée à Mont-lehery dans l'air libre, a été aussi apperçûë de l'Observatoire très-distinctement, & l'on n'a pas rematqué de dissérence sensible lorsque la quantité en a été doublée.

Les temps de pluye par lesquels on ne pouvoit point appercevoir de jour les objets éloignés, n'empêchoient pas de distinguer la lumière de la poudre & du Canon qu'on y tiroit, & il y a des jours où on l'a vûë encore avec plus de vivacité que lorsque le temps étoit serein.

Cette remarque peut être d'une très-grande utilité pour la sûreté des Vaisseaux pendant la nuit; car il n'en est pas de même des seux ordinaires qu'on allume dans des sanaux sur les côtes, on ne les distingue pas aisément par un temps de

Mem. 1738,

pluye à une distance médiocre, & il n'y a que trop d'exemples de Vaisseaux qui se sont perdus faute de les avoir apperçûs; la lumière produite par une seule livre de poudre serviroit à les faire reconnoître, & ils retireroient encore plus d'utilité d'un coup de Canon, pour sçavoir à quelle distance ils se trouvent des Côtes.

On peut aussi s'en servir sur terre pour déterminer la dissérence en longitude entre des lieux qui sont à peu-près sur un même parallele; mais nous ne nous étendrons pas ici davantage sur tous les usages que s'on peut faire des expériences que nous venons de rapporter sur la Lumière & le Son. Ce que nous en avons dit, sussit pour prouver que ce n'est pas une de ces connoissances stériles & de simple spéculation, mais qu'on en peut retirer divers avantages, principalement pour le progrès de la Géographie & la sûreté de la Navigation.

SUR L'ACTION D'UNE BALLE DE MOUSQUET,

Qui perce une pièce de Bois d'une épaisseur considérable sans lui communiquer de vîtesse sensible.

Par M. CAMUS.

E tous les effets produits par les Corps en mouvement, celui que je vais examiner n'est pas le moins surprenant. Une Porte que l'on peut facilement faire tourner sur ses Gonds, en la poussant du bout du doigt, ne paroît pas être mûë par une Balle de Mousquet, qui la frappe avec une force asses grande pour la percer entiérement. Il arrive même que plus la vîtesse de la Balle est grande, & moins cette Porte peut acquérir de vîtesse.

Ce phénomene de Méchanique est semblable à deux autres dont parle M. de la Hire dans la 90. me Proposition de sa

Méchanique, où il fait l'examen de la Percussion.

L'effort, dit-il, avec lequel un Marteau frappe un Clou aveç une médiocre force, le fait entrer dans un morceau de bois, ce qu'un poids immense ne pourroit pas faire étant posé sur le Clou; de même que les coups du Mouton avec lequel on ensonce les Pilotis, ce qu'il seroit impossible de faire par l'effort de la seule pesanteur. Mais, continuë M. de la Hire, si l'on considere ce qui doit arriver aux parties du bois quand on y ensonce un Clou avec un Marteau, on verra bien que la seule pesanteur ne sçauroit saire le même esset qu'avec une très-grande peine. Car lorsque le Clou est chassé dans le bois avec violence, il en rompt les premiers liens, qui ne peuvent pas prêter tout d'un coup à l'effort qui leur est fait, & ceux-ci étant rompus, les autres ne résistent pas... Mais quand tous les liens & toutes les parties peuvent ployer les unes après les autres, & se mettre en ressort pour soûtenir chaçune une partie de l'effort, le Clou ne peut les rompre, quoiqu'il soit chargé.

148 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE

d'un très-grand poids. On peut appuyer cette raison par quelques expériences, c'est toûjours M. de la Hire qui parle; comme se l'on pose un Bâton sur le bord de deux Verres, & en frappant un très grand coup sur le milieu du Bâton, on le rompt sans que les Verres se cassent; de même que se l'on met dans une main un Os d'éclanche de Mouton, & qu'on l'y soûtienne par les extrémités, lorsque l'on donnera un coup assés fort sur le milieu de l'Os, il se cassera sans faire aucune impression sensible à la main; mais se le coup n'est que médiocre, l'Os ne cassera pas, & la main portera tout le coup.

M. de la Hire parle encore dans la 117. me Proposition de sa Méchanique, de l'expérience du Bâton cassé sur deux Verres, qu'on regarde ordinairement, dit-il, avec admiration. Voici comme il en parle: J'ai déja dit ci-devant que la violence du coup avec laquelle on frappe le Bâton qu'on veut rompre, fait qu'il se rompt, pourvû qu'il soit assés sec pour pouvoir se casser facilement. Car on ne doit point regarder ces corps comme les soûtiens du Bâton, mais l'air seulement qui ne peut être fendu avec autant de vîtesse par le Bâton qui le rencontre dans toute sa longueur, que par le corps qui frappe sur le Bâton pour le rompre.

Je ne vois dans tout cet examen de M. de la Hire, que des idées génerales, sans application aux phénomenes de la Percussion dont il fait l'examen. Tout le monde sçait qu'on a plus de peine à enfoncer un Clou dans du bois & à casser un Bâton quand tous les liens de ces corps, qu'on veut diviser, peuvent plier les uns après les autres, & que chacun peut recevoir une partie de l'effort qu'on fait contreux : au contraire, que tous ces liens sont plus facilement vaincus quand ils sont brisés avant que d'avoir eu le temps de plier, & de s'appuyer sur les autres qui pourroient les aider à soûtenir l'effort qu'on fait pour les rompre. Mais quelle que soit la disparité de ces deux cas, elle n'est point infinie, & l'on peut par des poids, ou des forces homogenes à des poids, enfoncer des Cloux dans du bois, rompre des Bâtons & des Os, percer même une Porte d'une épaisseur considérable. La force d'une Vis est suffilante pour tout cela; je dis la force d'une Vis

149

plûtôt qu'une autre, parce que la Vis est l'instrument le plus commode pour produire tous ces essets, attendu qu'on auroit peine à manier des poids dont la force seroit équivalente à celle de la Vis. Mais une Vis en pressant contre une Porte, la feroit tourner, & il faudroit un obstacle beaucoup plus considérable que son frottement sur ses Gonds pour l'en empêcher; les Verres seroient bien-tôt cassés, si l'on entreprenoit de leur saire soûtenir l'essort d'une Vis pour casser le Bâton; la main ne pourroit peut-être pas résister à l'essort d'une Vis qui presseroit sur un Os pour se rompre, quoique tous ces appuis soient plus que suffisants pour soûtenir les coups dont je viens de parler, quand on veut rompre des

corps par la force de la Percussion.

On voit aisément que l'expérience du Clou qu'on enfonce à coups de Marteau dans le bois; celle du Bâton que l'on casse en frappant avec vîtesse sur son milieu sans casser les Verres qui le soûtiennent; enfin celle de l'Os que l'on casse dans la main sans que la main en reçoive une impression considérable, malgré la grandeur du coup qu'on donne sur le milieu de cet Os, sont les effets d'un corps mû avec vîtesse. lequel rompt les obstacles qu'on lui oppose, sans leur communiquer un mouvement considérable. Ces expériences ressemblent donc en quelque sorte à l'effet de la Balle de Moufquet, qui perce une piéce de bois, comme une Porte, sans la faire tourner sur ses Gonds, quoique son frottement sur ses Gonds ne soit que l'obstacle de quesques onces, & que cet obstacle soit peut-être le seul qui s'oppose au mouvement de la Porte, car je ne crois pas que l'air puisse aider à soûtenir le coup de la Balle, ou s'il y contribuë, on verra qu'il y contribuë très-peu, & qu'on n'a pas besoin d'avoir recours à la réliltance pour expliquer pourquoi la Porte ne reçoit qu'une vîtesse insensible de la Balle qui la perce.

On peut ajoûter à ces Problemes de Méchanique deux

expériences qu'on fait tous les jours.

Que l'on mette une Carte sur le bout du doigt & un Ecu sur la Carte, de manière que le bout du doigt réponde asses

350 Memoires de l'Academie Royale

exactement sous le milieu de l'Ecu; en frappant le tranchant de la Carte d'une chiquenaude, la Carte glissera entre l'Ecu

& le doigt, & l'Ecu restera sur le bout du doigt.

Que l'on mette une Serviette bien roulée dans un Verre, & une Piéce de Monnoye sur le haut de la Serviette; en frappant vivement d'un bâton le milieu de la Serviette, elle sortira du Verre sans le renverser, se dérobera de dessous la Piéce, & la Piéce tombera dans le Verre.

Je sçais bien que dans cette derniére expérience le bâton fait plier la Serviette dans son milieu, que les deux bouts de la Serviette roulée se rapprochent, que le bout inférieur s'éleve & sort du Verre, & que le bout supérieur s'abbaisse, & que tout cela se fait avant que les deux bouts puissent être emportés horisontalement, mais on voit que ce rapprochement des deux bouts de la Serviette se fait pour obéir à son ployement, qui est le premier effet de la Percussion, laquelle ne peut pas donner tout d'un coup à toute la Serviette une vîtesse aussi grande que celle qu'elle donne à son milieu, & c'est en cela que cette expérience a quelque rapport à celle de la Balle qui perce une Porte sans lui communiquer de vîtesse sensible. Je m'en tiendrai donc à l'explication de celle-ci, c'est-à-dire, que je n'entreprendrai que la Solution du Probleme de la Balle de Mousquet, qui perce une piéce de bois sans lui communiquer de vîtesse sensible.

Comme la Solution que je vais donner est fondée sur la résistance des Fibres du bois qui résistent incomparablement davantage par leur ténacité que par leur masse, je dois regarder comme constante la résistance de ces Fibres, en sup-

posant que le corps percé est homogene.

Il n'en seroit pas de même si la Balle avoit un fluide dense à traverser, car elle trouveroit plus de résistance de la part de la masse du fluide qu'elle déplaceroit, qu'elle n'en éprouveroit de la part de la ténacité de ses parties, & alors la diminution de la vîtesse de la Balle seroit causée par deux résistances. La première qui viendroit de la masse à déplacer, seroit comme le quarré de la vîtesse, & ne pourroit jamas

éteindre le mouvement de la Balle. La seconde, qui viendroit de la ténacité des parties du fluide, qui fait toûjours quelque obstacle à sa division, seroit constante, & arrêteroit enfin le mouvement de la Balle, comme il arrive dans les corps que l'on jette de bas en haut, seur pesanteur que l'on regarde comme constante, les arrête entiérement.

Mais si le fluide étoit peu dense, & que la résistance de sa masse à déplacer sût incomparablement moindre qu'une autre résistance constante que le corps éprouveroit en le traversant, on négligeroit, sans erreur sensible, la résistance qui seroit comme le quarré de la vîtesse. En voici un exemple.

Lorsque des corps pesants jettés de bas en haut, montent à de petites hauteurs, on considere seulement la résistance que seur pesanteur oppose à leur ascension, & on néglige celle de l'air comme incomparablement plus petite que la première, & comme incapable d'apporter une diminution sensible de vîtesse. Il est vrai qu'en cela on est sondé sur des expériences qui sont constamment voir que quand des corps un peu pesants montent à des hauteurs peu considérables, les hauteurs auxquelles ils montent, sont proportionnelles aux quarrés des vîtesses qu'ils ont quand ils commencent à monter; ou, ce qui est la même chose, les chemins qu'ils parcourent en descendant, sont comme les quarrés des vîtesses qu'ils acquiérent dans leurs chûtes.

Mais on est aussi sondé sur des expériences pour regarder les résissances des parties du bois comme constantes; car on a toûjours trouvé que les ensonçures de dissérents corps dans la Glaise sont proportionnelles aux produits faits de leurs masses & des hauteurs dont ils sont tombés, c'est-à-dire, sont proportionnelles à leurs masses multipliées par les quarrés de leurs vîtesses, ce qui prouve que la résissance que les corps éprouvent en s'ensonçant dans la Glaise, sont constantes.

Si les résistances qu'on éprouve dans la Glaise sont conftantes, celles qu'une Balle éprouve en perçant du bois, le sont à plus forte raison, puisque la ténacité constante des parties du bois est incomparablement plus difficile à vaincre que leur inertie.

PROBLEME.

Lorsqu'une Balle de Mousquet perce une Planche, ou quelque autre corps que ce soit, dont la résistance est constante, trouver la vîtesse de la Balle à chaque point P de son enfonçure AP, & déterminer la vîtesse contemporaine du corps percé.

Soit V la vîtesse de la balle avant son ensonçure, u la vîtesse de la balle en P, v la vîtesse contemporaine du corps percé; u - v sera la vîtesse avec laquelle la balle fera son ensonçure.

Soit m la masse de la balle, μ la masse du corps qu'elle perce. L'enfonçûre AP = x, son élément Pp = dx; dt le petit temps employé à faire la petite ensonçûre Pp.

Soit enfin r la résistance que la balle éprouve en s'enfonçant, on aura $du = \frac{rdt}{m}$, $dv = \frac{rdt}{\mu}$, $dt = \frac{dx}{x-v}$

Donc $-du = \frac{rdu}{m \cdot (u-v)}, dv = \frac{rdu}{\mu \cdot (u-v)} & du - dv$

$$= \frac{rdx - rdx}{m}$$

Ou bien $(u-v) \times (du-dv) = -\frac{m-\mu}{m\mu} r dx$.

Et en intégrant, on aura $\frac{(u-v)^2}{2} = \frac{m-\mu}{m\mu} r x_i$ ou $(u-v)^2 = VV - \frac{2m-2\mu}{m\mu} r x$. J'ai ajoûté la conftante VV, parce que quand x = 0, on a v = 0 & u = V.

Donc $u-v=V(VV-\frac{2m-2\mu}{m\mu}rx)$.

Mettant cette valeur de u - v dans les équations $du = -\frac{rdx}{m \cdot (u - v)}$, $dv = \frac{rdx}{\mu \cdot (x - v)}$, on aura

$$du = -\frac{rds}{mV(VV - \frac{2m-2\mu}{m\mu}rs)} & dv = \frac{rds}{\mu V(VV - \frac{2m-2\mu}{m\mu}rs)}$$

DES SICHENCES

Enfin intégrant, on aura, 1.° $u = \frac{\mu V(VV - \frac{2m - 1\mu}{m\mu}r_B) + mV}{m + \mu}$

2.° $v = \frac{mV - mV(VV - \frac{2m}{m\mu} rx)}{m + \mu}$. J'ai ajoûté dans les expressions de ces vîtesses que je cherchois, la constante $\frac{mV}{m + \mu}$, parce que quand x = 0, c'est-à-dire, quand l'enfonçûre n'est pas commencée, on doit avoir v = 0 & u = V.

COROLLAIRE L

Soit e la quantité de toute l'enfonçûre que peut faire la balle avec sa vîtesse V, l'équation $u = v = V(VV - \frac{1m-2\mu}{m\mu}rx)$ deviendra $u = v = V(VV - \frac{2m-2\mu}{m\mu}re)$.

Mais lorsque la balle a fait toute l'enfonçûre qu'elle pouvoit faire, sa vîtesse u est égale à celle du corps dans lequel elle s'est enfoncée, en sorte que u - v = o. Donc aussi $VV = \frac{1m-1\mu}{m\mu}re = o$.

On pourra donc mettre VV en la place de $\frac{2m+2\mu}{m\mu}$ re; mais $\frac{2m+2\mu}{m\mu}$ re : $\frac{2m+2\mu}{m\mu}$ rx :: VV : $VV = \frac{\pi}{m}$

On pourra donc mettre aussi $VV^{\frac{n}{\epsilon}}$ en la place de $\frac{2m+2\mu}{m\mu}rx$, & l'on aura, 1.° $u=\frac{mV+\mu\sqrt{(VV-VV^{\frac{n}{\epsilon}})}}{m+\mu}$.

Comme tous les termes de ces nouvelles Equations sont homogenes, il sera facile de déterminer en nombres les vitesses u & v.

COROLLAIRE IL

Supposons que la balle s'est enfoncée de toute la quantité qu'elle pouvoit le faire, on aura x = e, & l'équation Mem. 1738. 154 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROTALE

 $v = \frac{mV - mV/VV - VV - \frac{m}{2}}{m + \mu}$ donnera $v = \frac{mV}{m + \mu}$, c'est-à-dire que le mouvement mV de la balle se partagera entre la balle & le corps percé; & ce partage se fera en raison des masses, parce que la vitesse résultante v sera commune à la balle & au corps qu'elle perce.

Ce Corollaire est conforme à la formule des vitesses que

les corps sans ressort ont après le choc.

COROLLAIRE III.

Supposons maintenant que

- 1.º La bafle m pese 1 once.
- 2.° le corps \(\mu \) qu'elle perce, pese 60 siv. ou 9 60 onces.
- 3.° La vîtesse V que la balle a avant son enfonçûre, est de 600 pieds par seconde.

Si la balle enfonce de toute la quantité qu'elle peut enfoncer, en substituant les quantités que nous venons de supposer, dans l'équation $v = \frac{mV}{m+\mu}$, on trouvera v = 7 pouc. 5 lignes $\frac{907}{1000}$, c'est-à-dire, que le corps percé recevra une vitesse de 5 pouc. 5 lign. $\frac{907}{1000}$ par seconde.

COROLLAIRE IV.

Outre toutes les suppositions que nous avons saites dans le Corollaire précédent, supposons encore que les Fibres du bois résistent de manière que l'ensonçure totale de la balle ne peut être que de 4 pouces; supposons de plus que le bois qu'elle a à percer, n'a que 8 lignes d'épaisseur, il saudra mettre 4 pouc. 3 lignes, ou 48 lign. & 8 lignes, ou ensin 6 & 1 qui sont dans le même rapport, à la place de 2, &

Cela posé, la formule $v = \frac{mV - mV(VV - VV - \frac{1}{2})}{m\mu}$ deviendra v = 7 lign. $\frac{85+2}{10000}$, c'est-à-dire, que le corps percé acquerera une vitesse de y lignes $\frac{85+2}{10000}$ par seconde.

COROLLAIRE V.

Substituant les mêmes quantités dans la formule

 $u = \frac{mV + \mu \sqrt{(VV - VV + 1)}}{m + \mu}$, on aura u = 547 pieds $\frac{7226}{19000}$, c'est-à-dire, que quand la balle, qui peut percer une épaisseur

c'est-à-dire, que quand la balle, qui peut percer une épaisseur de 4 pouces, n'en percera que la 6.^{me} partie, il lui restera, après l'avoir percée, une vîtesse u de 547.7226 pieds par seconde de celle de 600 pieds par seconde qu'elle avoit auparavant.

COROLLAIRE VI.

Si la balle a toûjours la même épaisseur de bois à traverser, & qu'elle en puisse percer davantage, je dis que plus la vîtesse de la balle sera grande avant son ensonçûre, & moins le corps qu'elle percera en recevra de vîtesse.

Pour le démontrer, il n'y a qu'à différencier la formule

 $v = \frac{mV - mV(VV - \frac{2m - 2\mu}{m\mu}, \text{ en faisant } V \text{ variable, & tout is resserted to constant, pulsqu'on veut sçavoir ce qui arrivera du changement de <math>V$; on aura $dv = \frac{mVdV}{(m+\mu)V}$

 $(m+\mu)\sqrt{(VV-\frac{2m-2\mu}{m\mu}rx)}$

Mais le second membre de cette équation, en faisant croître V, est négatif; donc le premier dv, qui est la dissérentielle de la vêtesse du corps percé, est aussi négatif. D'où il suit que quand un corps pourra être entiérement percé par une baile de Mousquet, plus on donnera de vêtesse à la balle, & moins else en communiquera au corps qu'elle percera.

COROLLAIRE VII.

Au contraire si la balle ne peut pas percer entiérement le corps dans lequel elle s'enfonce, plus elle aura de vitesse, &c. plus elle en donners au corps dans lequel elle s'enfoncers.

Vij

Car on a vû dans le Corollaire II, que quand la balle reste dans le corps après s'y être enfoncée de toute la quantité qu'elle a pû, on a $v = \frac{mV}{m+\mu}$

Mais m & μ étant constants, v croîtra dans le même rapport que croîtra V; c'est-à-dire, que plus la vîtesse de la balle sera grande, plus aussi elle en communiquera, dans le même rapport, au corps dans lequel elle s'enfoncera quand elle ne pourra pas percer ce corps entiérement.

COROLLAIRE VIII.

Nous avons trouvé $u-v=V/VV-\frac{2m-2m}{m\mu}rx$), & nous avons vû dans le Corollaire I, que cette formule se réduisoit à $VV-\frac{2m-2\mu}{m\mu}re=0$, lorsque la balle s'étoit enfoncée d'une quantité e, qui est toute son enfonçûre possible. Or comme les termes de cette équation ne sont pas homogenes, si en la place du quarré VV de la vitesse de la balle avant son ensonçûre, on y substitué une quantité 2a qui exprime le double de la hauteur dont la balle doit tomber pour acquérir sa vitesse V, on aura $a-\frac{m-\mu}{m\mu}re=0$, & par conséquent $r=\frac{m\mu a}{(m+\mu)e}$, c'est la formule qui exprime la résistance des parties du bois qui s'opposent en même temps à l'ensonçûre de la balle.

COROLLAIRE IX.

Or un corps, pour acquérir une vîtesse de 600 pieds par seconde, doit tomber d'une hauteur a == 6000 pieds.

Mettant donc 6000 pieds 1 once, 960 onces & 4 pouc. en la place des indéterminées a, m, μ, e , dans l'équation $r = \frac{m\mu a}{(m+\mu).e}$, on aura r = 17981 onces 2 gros; c'est-à-dire, que la balle de Mousquet qui ensoncera dans un

157

corps qu'elle pourra mouvoir, y trouvera une résissance continuelle de 17981 onces 2 gros. Supposé que la balle pesant une once avec une vîtesse de 600 pieds par seconde, puisse faire une ensonçûre de 4 pouces dans un corps mobile du poids de 60 livres, ou de 960 onces.

COROLLAIRE X.

Si le corps dans lequel la balle enfonce, n'étoit pas mobile, il faudroit le considérer comme un corps d'un poids infini, & faire $m + \mu = \mu \& v = 0$ dans l'équation $u - v = V(VV - \frac{2m - 2\mu}{m\mu} rx)$, & l'on auroit $u = V(VV - \frac{2rs}{m})$.

Mais quand la balle a fait toute son enfonçure dans un corps immobile, on a u = 0. Donc alors $VV = \frac{27R}{m}$.

Mettant 2 a pour VV, on a $ma = rx & x = \frac{ma}{r}$

Substituant 1 once, 6000 pieds, 17981 onces 2 gros, ou $\frac{17280000}{961}$ onces, en la place de m, a, r, on aura x = précisément = 4 pouces o ligne $\frac{1}{20}$ de ligne. Ainsi en supposant la même résistance de Fibres, l'enfonçûre sera plus grande de $\frac{1}{20}$ de ligne quand le corps percé sera immobile, que quand il pourra être mû de la quantité qui vient d'être déterminée.

REMARQUE

Je ne puis mieux finir ce Mémoire, qu'en remarquant comment on peut estimer la force de la Percussion.

Les forces mortes, telles que sont les poids, qui n'ont point encore de vîtesse acquise, se mesurent par des forces semblables, c'est-à-dire, par d'autres poids établis, avec lesquels on les compare, en les mettant en équilibre ensemble, & en considérant le levier de chacun.

La Percussion étant une force de corps en mouvement, se V iii peut mesurer de deux façons. Si on la considere comme présente & instantanée, il faut une résissance infinie pour la tenir en équilibre, mais on la peut mesurer par d'autres forces de même espece qu'elle, en les mettant ensemble en équilibre.

La Percussion ou la force d'un corps en mouvement, considérée par ses effets, se peut mesurer par des poids, mais non pas de la même manière que s'on mesure les forces mortes; car les forces mortes se mesurent par les poids qui sont équilibre avec elles, & les forces vives se mesurent par le poids ou la résistance constante & morte à laquelle ils résistent, & qu'ils surmontent pendant un certain temps; car la force vive n'étant autre chose qu'une force morte appliquée à un corps pendant un temps sini, on pourroit dire que la force d'un corps en mouvement seroit une sivre appliquée pendant 1 seconde, 1 minute, &c.

DES CENTRES D'OSCILLATION DANS DES MILIEUX RESISTANTS.

Par M. CLAIRAUT.

A recherche des Centres d'Oscillation a été regardér depuis long-temps comme un des Problemes des plus intéressants de la Méchanique; aussi les plus habiles Mathématiciens s'ont-ils traité de tant de manières, qu'on seroit tenté de croire que s'on n'y peut plus travailler qu'en lui donnant quelque généralité imaginaire, ainsi que plusieurs Géométres ont sait pour tant d'autres Problemes. Cependant il me semble qu'on a oublié dans ce Probleme une circonstance qui étoit absolument nécessaire pour le rendre consorme à ce qui se passe dans la Nature; & par conséquent pour qu'il soit plus utile, c'est d'avoir égard au Milieu où se passe le mouvement. Cette considération ajoûte une nouvelle dissiculté au Probleme. Voici comme je m'y suis pris pour la résoudre.

PROBLEME I.

Supposons qu'une Verge instexible, chargée de pluseurs poids, fasse ses oscillations dans un Milieu qui résiste, comme une sonction quelconque de la vîtesse, par exemple, comme pV — q V , au demande la vîtesse de la Verge dans un instant quelconque.

PREMIÉRE SOLUTION

Où l'on employe le principe de la conservation des Forces vives.

Quoique les sentiments soient partagés parmi les plus grands Mathématiciens de l'Europe sur l'estimation des Forces, que les uns mesurent en multipliant les masses par les quarrés des vitesses, & les autres en multipliant les masses par

23 Mai.

160 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE les simples vitesses; tous semblent réunis au moins à croire que ce qu'on appelle Force vive, ou produit des masses par les quarrés des vitesses, ne s'altere point dans le mouvement de plusieurs corps qui agissent les uns sur les autres en se choquant, ou en se tirant par des fils ou verges inslexibles.

Tous les Sçavants conviennent, par exemple, que si des corps se meuvent en agissant les uns sur les autres sur un planthorisontal, la somme des produits de tous ces corps par les quarrés de leurs vîtesses fait toûjours une somme constantés. C'est une des plus fortes raisons que les partisans des Forces vives ayent données en faveur de leur sentiment, puisque est naturel de croire que si les corps ne perdent de leurs son qu'autant qu'ils en communiquent à d'autres corps, la somme des forces doit être toûjours la même. Mais sans m'arrêtes examiner si les forces doivent s'estimer de cette manière, de si l'on doit prendre simplement les quantités de mouvement pour les forces, comme le pensent plusieurs grands Géometres & Physiciens, nous prositerons de l'unisormité de sentiment où l'on est pour la conservation des produits des masses par les quarrés des vîtesses.

Lorsque des corps liés ensemble ne sont pas sur des plans horisontaux, c'est-à-dire, qu'outre les forces des fils, des verges, ou des autres instruments par lesquels ils agissent les uns sur les autres, la gravité s'y joint encore pour augmenter ou pour diminuer leurs mouvements primitivement donnés, le principe de la conservation des Forces vives n'y est pas moins applicable. On se sert alors de ce Théoreme, Que dans une situation quelconque des corps mûs, la somme des masses par les quarrés des vîtesses actuelles, que nous appellons la somme des Forces vives actuelles, est, non pas constante, comme dans le premier cas, mais égale à la quantité des Forces vives des mêmes corps, en commençant leurs mouvements, plus à la somme des effets ou impulsions de la gravité, depuis le point d'où ils sont tombés jusqu'au lieu des corps dans la situation où l'on les considere.

Cette manière d'employer les Forces vives, peut s'appliquer encore de même dans des systemes où, au lieu de la gravité

gravité ordinaire, on supposeroit des Forces variables en quantité & en direction. Je ne connois cependant aucun Probleme résolu de ce genre; mais ce qu'on a encore moins fait, que je sçache, c'est d'employer la Théorie des Forces vives pour trouver la vîtesse d'un systeme de corps pesants dans un Milieu qui résiste comme une fonction quelconque de la vîtesse. Il semble même d'abord que cette Théorie n'est pas applicable alors, puisque les forces des corps se communiquant aux particules du Milieu, la conservation n'a plus lieu, à moins qu'on ne sçût ce que le Milieu reçoit de force; dissiculté qui paroît insurmontable. Mais la méthode que nous employerons, nous évitera la recherche de ce qui arrive aux particules du fluide.

Nous supposerons premiérement que les vîtesses des corps qui se meuvent, soient données par quelques fonctions des coordonnées; les résistances, fonctions des vîtesses, seront par conséquent données aussi, étant retranchées des forces tangentielles de la gravité, on aura les forces accélératrices qui animeroient les corps, s'ils venoient à être dégagés les uns des autres dans la situation où on les considere. Je regarde alors ces forces accélératrices comme si elles étoient produites par quelque cause unique, ainsi que la gravité, & dans ce cas

la conservation peut avoir lieu; en voici le calcul.

Soit CDEFG la verge chargée des poids E, F, G, &c. V. la Figure on prendra un point D à une distance arbitraire de C, & suivante. I'on nommera CD, r; CE, a; CF, b; CG, c; &c. CDE étant la situation de la verge avant que de se mouvoir, &com celle où l'on cherche sa vîtesse, on nommera QN, x, & par conséquent $PM, \frac{ax}{r}; P'M', \frac{bx}{r}$, &c. on nommera aussi Nn, ds, & v la vîtesse du point N, ce qui donnera $Mm = \frac{ads}{r}, M'm' = \frac{bds}{r}$, &c. la vîtesse du point $M, \frac{va}{r}$, celle du point $M', \frac{vb}{r}$, &c.

La somme des forces vives des corps E, F, G, lorsqu'ils Mem. 1738.

MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE font arrivés dans la fituation M, M', M'', fera $\frac{Eaave}{rr}$ $+\frac{Fbbvv}{rr} + \frac{Gccvv}{rr}$.

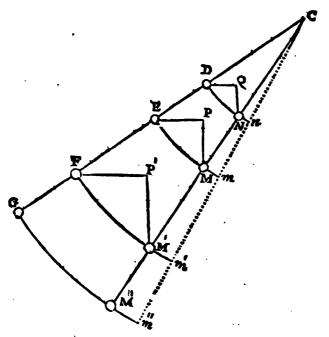
Si l'on suppose présentement que le milieu résiste comme une sonction quelconque de la vîtesse, par exemple, comme $pV^m + qV^n$, nous aurons $\frac{pv^m a^n}{ir^n} + \frac{qv^n a^n}{ir^n}$ pour la résistance que le corps E éprouve en M, en supposant que i soit le coëfficient qui convienne pour la rendre particulière au corps E plûtôt qu'à tout autre qu'on mettroit à la même place, $\frac{pv^n b^n}{kr^n} + \frac{qv^n b^n}{kr^n}$ exprimera la résistance du corps F en M', &c.

Nommant ensuite g la partie de la force de la gravité que l'on a, en retranchant la pesanteur spécifique du milieu de celle du corps E, g' la partie de la gravité qui accélere de la même saçon le corps F, qu'on ne suppose pas de même matière que le corps E, afin de rendre le Probleme plus général, g' la partie de la gravité qui accélere G, on aura pour la force accélératrice qui vient seulement de la gravité moins la résistance,

$$\frac{gds}{ds} = \frac{pv^n a^n}{ir^n} = \frac{qv^n a^n}{ir^n} \text{ en } M.$$

$$\frac{g'ds}{ds} = \frac{pv^n b^n}{kr^n} = \frac{qv^n b^n}{kr^n} \text{ en } M', &c.$$

Ces forces seroient les seules qui accéléreroient les corps E, F, G, dans les points M, M', M'', &c. si la verge venoit à se rompre. Supposant donc que l'espace dans lequel tout le mouvement se passe, fût vuide, & que la gravité y fût exprimée par ces quantités aux points M, M', sur les côtés Mm, M'm', &c. & calculant les vîtesses que les corps E, F, G, auroient en M, M', M'', sans faire attention à la force de la verge, on auroit par le principe de la conservation des forces vives, la somme des quarrés de ces vîtesses



par les masses E, F, G, égales à la somme des forces vives actuelles.

Pour trouver les vîtesses dont nous venons de parler, on nommera u celle qu'auroit alors le point N, & par conséquent $\frac{au}{r}$, $\frac{bu}{r}$, &c. celles des points M, M', &c.

On aura ainsi
$$\left(\frac{gdm}{ds} - \frac{pv^n a^n}{ir^n} - \frac{qv^n a^n}{ir^n}\right) \frac{ds}{u} = \frac{adu}{r}$$
, ou $\frac{2agds}{r} - \frac{2pv^n a^{n+1}ds}{ir^{n+1}} - \frac{2qv^n a^{n+1}ds}{ir^{n+1}} = \frac{2aaudu}{r}$, dont l'integrale $\frac{2ags}{r} - \frac{2pa^{n+1}}{ir^{n+1}} \int v^m ds - \frac{2qa^{n+1}}{ir^{n+1}} \int v^n ds = \frac{uuaa}{rr}$ étant multipliée par la masse E , donnera la force vive que le corps M auroit s'il étoit mû librement dans un espace où la force accélératrice seroit la précédente.

Prenant de même les forces vives que les corps M', M", auroient, & égalant leurs sommes à celle des forces vives X ii

actuelles, on aura $\frac{E_{aavv}}{rr} + \frac{F_{bbvv}}{rr} + \&c. = \frac{2g\pi aE}{r}$ $= \frac{2pa^{n+1}E}{ir^{n+1}} \int v^m ds - \frac{2qa^{n+1}E}{ir^{n+1}} \int v^n ds + \frac{2g'\pi bF}{r}$ $= \frac{2pb^{n+1}F}{kr^{n+1}} \int v^m ds - \frac{2qb^{n+1}F}{kr^{n+1}} \int v^n ds + &c.$ ou $\frac{vv}{rr} \times (aaE + bbF + ccG) = \frac{2\pi}{r} (aEg + bFg' + cGg'')$ $= \frac{2p}{r^{n+1}} \int v^m ds \times (\frac{Ea^{n+1}}{i} + \frac{Fb^{n+1}}{k} + \frac{Gc^{n+1}}{l})$ $= \frac{2q}{r^{n+1}} \int v^n ds \times (\frac{Ea^{n+1}}{i} + \frac{Fb^{n+1}}{k} + \frac{Gc^{n+1}}{l})$ qui est l'équation à résoudre pour avoir la valeur de v, ou de la vîtesse actuelle de V, & la question n'est plus que de calcul. On voit d'abord que la difficulté est la même que celle que renferme le Problème où un seul corps se meut librement dans un cercle EM, dans un milieu qui résiste comme une fonction $eV^m + fV^n$.

SECONDE SOLUTION indépendante des Forces vives.

Les mêmes dénominations étant supposées que dans la Solution précédente, on nommera ϕ la force de la verge en M, pour pousser le corps suivant la direction Mm, ϕ' celle de la même verge en M', &c.

 $\frac{\Phi}{E}$ sera la force accélératrice ou rétardatrice du corps E, provenant de cette impulsion.

Il est évident qu'il faut diviser ϕ par E, comme nous le faisons, parce que la force de la verge n'est pas une force qui anime toutes les parties des corps comme la gravité, c'est une force telle que si dans l'instant que le corps E est en M, & qu'il y reçoit une impulsion de la verge, soit pour accélérer, ou pour retarder son mouvement, l'on en mettoit un autre à sa place qui sût plus petit, il recevroit plus de vîtesse, & au contraire.

Reprenant donc l'expression que nous avons trouvée dans la Solution précédente pour la force accélératrice du corps E qui vient de la gravité moins la résistance, & y ajoûtant $\frac{\varphi}{E}$, on aura $\frac{gds}{ds} = \frac{pv^n a^n}{ir^n} = \frac{qv^n a^n}{ir^n} + \frac{\varphi}{E}$, d'où l'on tirera $\left(\frac{gds}{ds} = \frac{pv^n a^n}{ir^n} = \frac{qv^n a^n}{ir^n} + \frac{\varphi}{E}\right) = \frac{adv}{r}$, qui donne $\frac{2aEgds}{r} = \frac{2\varphi ads}{r} = \frac{2pEa^{n+1}v^n ds}{ir^{n+1}} = \frac{2aEgs}{r} = \frac{2a}{r} \int \varphi ds = \frac{2pEa^{n+1}}{ir^{n+1}} \int v^m ds = \frac{2aEvv}{r}$.

De la même manière on aura $\frac{2bFg's}{r} = \frac{2b}{r} \int \varphi' ds = \frac{2pFb^{n+1}}{r} \int v^m ds = \frac{2bFv}{r}$, & $\frac{2pFb^{n+1}}{r} = \frac{2b}{r} \int \varphi' ds = \frac{2pFb^{n+1}}{r} \int v^m ds = \frac{2bFv}{r}$, &

Supposons présentement pour un moment que la verge ne soit chargée que de deux corps E & F, il est évident que la force qu'elle a pour agir sur ces corps, se distribuera sur eux en sens contraire, en sorte que si elle accélere le corps E, elle retardéra le corps F; mais la force appliquée en M' pour retarder le mouvement du corps F, étant Φ' , $\frac{\sigma'b}{a}$ sera celle qu'il faudroit appliquer en M pour lui être équivalente, donc $\frac{\sigma'b}{a} = \Phi$, & est en sens contraire. Donc $\Phi'b + a\Phi = 0$.

ainsi des autres corps G, &c.

S'il y avoit trois corps, on verroit de même que deux devroient être accélérés, pendant que le troisiéme seroit retardé, ou au contraire. Et cela se feroit visiblement, de saçon que $\phi a + \phi' b + \phi'' c = 0$, &c.

Ajoûtant donc toutes les équations qu'on pourroit avoir comme les deux précédentes, on aura

166 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROTALE

[aaE+bbF+ccG] $\frac{vv}{r_r} = \frac{3\pi}{r} (aEg+bFg'+cGg')$ $\frac{3p}{r^{n+1}} \int v^m ds \left(\frac{Ea^{n+1}}{i} + \frac{Fb^{n+1}}{k} + \frac{Gc^{n+2}}{l}\right) - \frac{3q}{r^{n+1}} \int v^n ds \left(\frac{Ea^{n+2}}{i} + \frac{Fb^{n+2}}{k} + \frac{Gc^{n+2}}{l}\right)$ que celle de la Solution précédente.

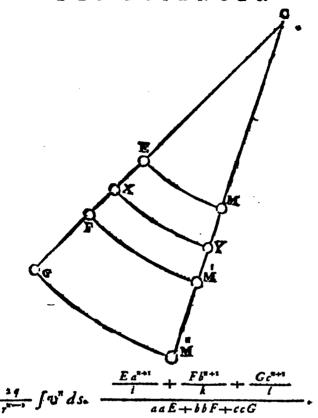
PROBLEME IL

Trouver le centre d'oscillation des corps E, F, G; ou plûtôt déterminer les milieux dans lesquels il peut y avoir un centre d'oscillation.

Trouver le centre d'oscillation de plusieurs corps, c'est trouver un Pendule simple qui feroit ses oscillations semblables dans les mêmes temps. Soit donc λ la longueur CX, à laquelle plaçant le corps X, ce corps arriveroit de X en Y dans le même temps que le Pendule composé CEFG se meut de CEFG en CMM'M''.

Par ce que nous avons dit ci-dessus, on aura $\left(\frac{\gamma dx}{ds} - \frac{p v^n \lambda^n}{\pi r^n} - \frac{q v^n \lambda^n}{\pi r^n}\right) \frac{ds}{v} = \frac{\lambda dv}{r}$, ou $2 \gamma dx$ $\frac{2 p v^n \lambda^n ds}{\pi r^n} - \frac{2 q v^n \lambda^n ds}{\pi r^n} = \frac{2 \lambda v dv}{r}$ (π étant le coëfficient qui convient au corps X, qu'on place au centre d'oscillation, & γ la partie de la gravité que l'on a en retranchant la pesanteur spécifique du milieu de celle du corps X) qui donne $vv = \frac{2 \gamma x r}{\lambda} - \frac{2 p \lambda^{n-1}}{\pi r^{n-1}} \int v^m ds - \frac{2 q \lambda^{n-1}}{\pi r^{n-1}} \int v^m ds$. Il n'y a donc qu'à égaler cette valeur de vv à celle que l'on a trouvée par le Probleme précédent, & l'on aura λ & π qui déterminent la longueur du Pendule & la masse à faire osciller.

La valeur de vv tirée du Probleme précédent est $2 \times r. \frac{gaE + g'bF + g''cG}{aaE + bbF + ccG} = \frac{2p}{r^{n-1}} \int v^m ds. \frac{Ea^{n+1}}{aaE + bbF + ccG} + \frac{Gc^{n+2}}{aaE + bbF + ccG}$



Comparant ces deux valeurs de vv, terme à terme, on voit d'abord par le premier, que λ doit être égal à $\frac{(aaE+bbF+ccG)\gamma}{aEg+bFg'+cGg''}$. D'où l'on apprend que s'il y a un centre d'oscillation, il doit être toûjours à la même distance, soit que le milieu résisse, soit qu'il ne résiste pas; & si les corps E, F, G, sont de même matière, le centre d'oscillation sera le même que dans le vuide.

En comparant les seconds termes des deux différentes valeurs de vv, on a $\pi = \frac{(aaE + bbF + ccG)\lambda^{m-1}}{\frac{Ea^{m+1}}{i} + \frac{Fb^{m+1}}{k} + \frac{Gc^{m+1}}{l}}$. D'où

I'on trouve la masse qu'il saut placer au centre d'oscillation

pour que le mouvement se passe de la même manière que dans le Pendule composé. Car π détermine cette masse, si l'on suppose que la figure qu'on lui assigne soit sphérique, ou constamment la même dans les dissérents cas où l'on cherche les centres d'oscillations.

On voit par-là en quoi la recherche du centre d'oscillation dans le plein, differe de la même recherche dans le vuide, puisque lorsqu'un Pendule composé se meut dans le vuide, on peut réunir sa masse au centre d'oscillation, ou y mettre telle autre masse qu'on voudra, & lui supposer une figure quelconque; au lieu que dans le milieu résistant, le corps réduit à un volume infiniment petit qu'on place au centre d'oscillation, ne sçauroit avoir en même temps & sa masse & sa figure données.

En comparant les troissémes termes, on trouveroit une seconde valeur de 7, qui ne pouvant être égale à la premiére que dans quelque condition particulière des corps E, F, G, fait voir que si l'on se restreint à mettre au centre d'oscillation une masse toûjours sphérique ou de figure donnée, it n'y aura de centre d'oscillation que dans les milieux qui réfistent comme une simple puissance de la vîtesse. Si l'on veut au contraire que la masse réduite à un volume infiniment petit, que l'on suppose placée au centre d'oscillation, ait une figure particulière pour chaque Pendule composé, on pourra trouver de telles figures que les coëfficients p & q de la rélistance $p v^m + q v^n$ soient changés, & dans ce cas les deux valeurs de m ne seront pas différentes, & il y aura toûjours un centre d'oscillation qui sera à la même distance, soit que le milieu résiste, soit qu'il ne résiste pas, ce que personne n'avoit encore remarqué.



MOYEN FACILE

D' AUGMENTER

LA SOLIDITE', LA FORCE ET LA DURE'E

D U B O I S.

Par M. DE BUFFON.

TL ne faut pour cela qu'écorcer l'arbre du haut en bas dans 23 Decembe Le temps de la séve, & le laisser sécher entiérement sur pied avant que de l'abbattre; cette préparation ne demande qu'une très-petite dépense, on va voir les précieux avantages qui en résultent.

Les choses aussi simples & aussi aisées à trouver que l'est celle-ci, n'ont ordinairement aux yeux des Physiciens qu'un mérite bien léger, mais leur utilité suffit pour les rendre dignes d'être présentées, & peut-être que l'exactitude & les soins que j'ai joints à mes recherches, leur feront trouver grace devant ceux mêmes qui ont le mauvais goût de n'estimer d'une découverte, que la peine & le temps qu'elle a coûté. J'avouë que je suis surpris de me trouver le premier à annoncer celle-ci, sur-tout depuis que j'ai sû ce que Vitruve & Evelin rapportent à cet égard. Le premier nous dit dans son Architecture, qu'avant d'abbattre les arbres, il faut les cerner par le pied jusque dans le cœur du bois, & les laisser ainst sécher sur pied, après quoi ils sont bien meilleurs pour le fervice, auquel on peut même les employer tout de suite. Le second rapporte dans son Traité des Forêts, que le Docteur Plot assure dans son Histoire naturelle qu'autour de Staffort en Angleterre on écorce les gros arbres sur pied dans le temps de la séve, qu'on les laisse sécher jusqu'à l'hiver suivant, qu'on les coupe alors; qu'ils ne laissent pas que de vivre sans écorce, que le bois en devient bien plus dur, & qu'on se sert de l'aubier comme du cœur. Ces faits sont assés précis, & sont Mem.,1738.

170 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE rapportés par des Auteurs d'un assés grand crédit pour avoir mérité l'attention des Physiciens, & même des Architectes; mais il y a tout lieu de croire qu'outre la négligence qui a pu les empêcher jusqu'ici de s'assûrer de la vérité de ces faits. la crainte de contrevenir à l'Ordonnance des Eaux & Forêts, a pu retarder leur curiosité. Il est désendu, sous peine de grosses amendes, d'écorcer aucun arbre, & de le laisser sécher sur pied. Cette défense, qui d'ailleurs est fondée, a dû faire un préjugé contraire, qui sans doute aura fait regarder ce que nous venons de rapporter comme des faits faux, ou du moins hazardés; & je serois encore moi-même dans l'ignorance à cet égard, si les attentions de M. le Comte de Maurepas pour les Sciences ne m'eussent procuré la liberté de faire mes expé-

riences sans avoir à craindre de les payer trop cher.

Dans un Bois taillis nouvellement abbattu, & où j'avois fait réserver quelques beaux arbres, le 3.me de Mai 1733 j'ai fait écorcer sur pied quatre Chênes d'environ 30 à 40 pieds de hauteur, & de 5 à 6 pieds de pourtour, ces arbres étoient tous quatre très-vigoureux, bien en séve, & âgés d'environ 70 ans; j'ai fait enlever l'écorce depuis le sommet de la tige jusqu'au pied de l'arbre avec une serpe. Cette opération est aisée, l'écorce se séparant très-facilement du corps de l'arbre dans le temps de la séve. Ces Chênes étoient de l'espece commune dans les Forêts qui porte le plus gros Gland. Quand ils furent entiérement dépouillés de leur écorce, je fis abbattre quatre autres Chênes de la même espece dans le même terrein, & aussi semblables aux premiers que je pus les trouver. Mon dessein étoit d'en faire le même jour écorcer six, & abbattre tout autant, mais je ne pus achever cette opération que le lendemain : de ces six Chênes écorcés, il s'en trouva deux qui étoient beaucoup moins en séve que les quatre autres. Je fis conduire sous un hangar les six arbres abbattus, pour les laisser sécher dans leur écorce jusqu'au temps que j'en aurois besoin, pour les comparer avec ceux que j'avois fait dépouiller. Comme je m'imaginois que cette opération leur avoit fait grand tort, & qu'elle devoit

produire un grand changement, j'allai plusieurs jours de suite visiter très-curieusement mes arbres écorcés, mais je n'apperçus aucune altération sensible pendant plus de deux mois. Enfin le 10.^{me} de Juillet, l'un de ces Chênes, celui qui étoit le moins en séve dans le temps de l'écorcement, laissa voir les premiers simptômes de la maladie qui devoit bien-tôt le détruire. Ses seuilles commencerent à jaunir du côté du Midi. & bien-tôt jaunirent entiérement, sécherent & tomberent, de sorte qu'au 26 d'Août il ne lui en restoit pas une. Je le sis abbattre le 30 du même mois, j'étois présent; il étoit devenu si dur, que la cognée avoit peine à entrer, & qu'else cassa sans que la mal-adresse du bûcheron me parût y avoir part; l'aubier sembloit être plus dur que le cœur du bois qui étoit encore humide & plein de séve.

Celui de mes arbres qui dans le temps de l'écorcement n'étoit pas plus en séve que le précédent, ne tarda guere à le suivre; ses seuilles commencerent à changer de couleur au 13.^{me} de Juillet, & il s'en désit entiérement avant le 10.^{me} de Septembre. Comme je craignois d'avoir sait abbattre trop tôt le premier, & que l'humidité que j'avois remarquée au dedans, indiquoit encore quelque reste de vie, je sis réserver celui-ci, pour voir s'il pousseroit des seuilles au printemps suivant.

Mes quatre autres Chênes résisterent vigoureusement, ils ne quitterent leurs seuilles que quelques jours avant le temps ordinaire; & même l'un des quatre, dont la tête étoit légere & peu chargée de branches, ne les quitta qu'au temps juste de leur chûte naturelle, mais je remarquai que les seuilles, & mêmes quelques rejettons de tous quatre, s'étoient desséchés du côté du Midi plusieurs jours auparavant.

Au printemps suivant tous ces arbres devancerent les autres, & n'attendirent pas le temps ordinaire du développement des seuilles pour en faire paroître, ils se couvrirent de verdure huit à dix jours avant la saison. Je prévis tout ce que cet effort devoit leur coûter; j'observai les seuilles, leur accroissement sut assés prompt, mais bien-tôt arrêté, saute de nourriture

172 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE suffisante, cependant elles vêcurent; mais celui de mes arbres qui l'année précédente s'étoit dépouillé le premier, sentit aussi le premier tout l'effet de l'état d'inanition & de sécheresse où il étoit réduit; ses seuilles se fanerent bien-tôt, & tomberent pendant les chaleurs de Juillet 1734. Je le sis abbattre le 30. me d'Août, c'est-à-dire, une année après celui qui l'avoit précédé; je jugeai qu'il étoit tout au moins aussi dur que l'autre à l'aubier, & beaucoup plus dur dans le cœur du bois qui étoit à peine encore un peu humide. Je le sis conduire sous un hangar, où l'autre étoit déja avec les six arbres dans leur écorce, auxquels je voulois les comparer.

Trois des quatre arbres qui me restoient, quitterent leurs seuilles au commencement de Septembre, mais le Chêne à tête légere les conserva plus long-temps, & il ne s'en désit entiérement qu'au 22 du même mois. Je les sis réserver avec celui des trois autres qui me parut le moins malade pour l'année suivante, & je sis abbattre les deux plus soibles en Octobre 1734. Je laissai l'un de ces arbres exposé à l'air & aux injures du temps, & je sis conduire l'autre sous le hangar; ils surent trouvés très-durs à la cognée, & le cœur du bois

étoit presque sec.

Au printemps 1 7 3 5 le plus vigoureux de mes deux arbres réservés donna encore quelques signes de vie, les boutons se gonflerent, mais les seuilles ne purent se développer. L'autre me parut tout-à-sait mort; en effet, l'ayant sait abbattre au mois de Mai, je reconnus qu'il n'avoit plus d'humide radical, & je le trouvai d'une très-grande dureté tant en dehors qu'en dedans. Je sis abbattre le dernier quelque temps après, & je les sis conduire tous deux au hangar pour être mis avec les autres à un nouveau genre d'épreuve.

Pour mieux comparer la force du bois des arbres écorcés avec celle du bois ordinaire, j'eus soin de mettre ensemble chacun des six Chênes que j'avois fait amener en grume avec un Chêne écorcé de même grosseur à peu-près; car j'avois déja reconnu par expérience que le bois dans un arbre d'une sertaine grosseur, étoit plus pesant & plus sort que le bois

d'un arbre plus petit, quoique de même âge. Je donnerai ailleurs l'explication de ce fait qui est asses singulier; mais pour ne pas m'éloigner de mon sujet, il me suffira de dire ici que je sis scier tous mes arbres par pièces de 14 pieds de longueur, que j'en marquai les centres au dessus & au dessous, que je sis tracer aux deux bouts de chaque pièce un quarré de 6 pouces ½, & que je sis scier & enlever les quatre faces, de sorte qu'il ne me resta de chacune de ces pièces qu'une solive de 14 pieds de longueur sur 6 pouces très-juste d'équarrissage. Je les sis travailler à la varloppe, & réduire avec beaucoup de précaution à cette mesure dans toute leur longueur, & j'en sis rompre quatre de chaque espece, asin de reconnoître leur force, & d'être bien assuré de la grande dissérence que j'y trouvai d'abord.

Il seroit peut-être à propos de décrire ici l'appareil avec lequel j'ai fait ces expériences; mais comme j'ai fait un Traité particulier de la force du bois, & que je compte donner d'après l'expérience une Table de la résistance & de la cohéssion du bois dans tous les sens depuis un pouce jusqu'à 8 pouc, de grosseur, & depuis un pied jusqu'à 3 o pieds de longueur, je laisse pour cet ouvrage la description détaillée de la façon dont j'ai fait ces épreuves, où j'ai chargé quelquesois mes poutres de plus de 26 milliers sur un seul point; opération plus rude & plus difficile qu'on ne l'imagine peut-être. Je me contenterai donc de donner ici le résultat de ce que j'ai fait sur le bois écorcé & non écorcé.

La solive tirée du corps de l'arbre qui mourut le premier après l'écorcement, pesoit 242 livres; elle se trouva la moins sorte de toutes, & rompit sous 7 mille 940 livres.

Celle de l'arbre en écorce que je lui comparai, pesoit

234 livres, elle rompit sous 7 mille 320 livres.

La poutre du second arbre écorcé pesoit 249 livres; elle plia plus que la première, & rompit sous la charge de 8 mille 362 livres.

Celle de l'arbre en écorce que je lui comparai, pesoit

236 livres, elle rompit sous 7 mille 385 livres.

174 Memoires de l'Academie Royale

La poutre de l'arbre écorcé & laissé aux injures du temps, pesoit 25 g livres; elle plia encore plus que la seconde, & ne rompit que sous 8 mille 926 livres.

Celle de l'arbre en écorce que je lui comparai, pesoit

230 livres, & rompit sous 7 mille 420 livres.

Énfin la poutre de mon arbre à tête légere, que j'avois toûjours jugé le meilleur, se trouva en esset peser 263 livres, & porta avant que de rompre 9 mille 46 livres.

L'arbre que je lui comparai, pesoit 238 livres, & rompit

fous 7 mille 500 livres.

Les deux autres arbres écorcés se trouverent désectueux dans leur milieu, où il se trouva quelques nœuds, de sorte que je ne voulus pas les saire rompre: mais les épreuves cidessius suffisent pour faire voir que le bois écorcé & séché sur pied est toûjours plus pesant & considérablement plus sort que le bois gardé dans son écorce. Ce que je vais rapporter ne laisser aucun doute sur ce fait.

Du haut de la tige de mon arbre écorcé & laissé aux injures de l'air, j'ai fait tirer une solive de 6 pieds de longueur & de s pouces d'équarrissage; il se trouva qu'à l'une des faces elle avoit un petit abbreuvoir, mais qui ne pénétroit guere que d'un demi-pouce, & à la face opposée une petite couleur large d'un pouce d'un bois plus brun que le reste. Comme ces défauts ne me parurent pas considérables, je la fis peser & charger, elle pesoit 75 livres; on la chargea en une heure 5 minutes de 8 mille 500 livres, après quoi elle craqua assés violemment; je crus qu'elle alloit casser quelque temps après avoir craqué, comme cela arrivoit toûjours, mais ayant eu la patience d'attendre trois heures, & voyant qu'elle ne baissoit ni ne plioit, je continuai à la faire charger, & au bout d'une autre heure elle rompit enfin, après avoir craqué pendant une demi-heure sous la charge de 12 mille 745 liv. Je n'ai rapporté le détail de cette épreuve que pour faire voir que cette solive auroit porté davantage sans les petits désauts qu'elle avoit à deux de ses faces.

Une solive toute pareille, tirée du pied d'un des arbres en

écorce, ne se trouva peser que 72 livres; elle étoit très-saine & sans aucun désaut, on la chargea en une heure 3 8 minutes, après quoi elle craqua très-légerement, & continua de craquer de quart d'heure en quart d'heure pendant trois heures entières, & rompit au bout de ce temps sous la charge de 1 1 mille 889 livres.

Cette expérience est très-avantageuse au bois écorcé, car elle prouve que le bois du dessus de la tige d'un arbre écorcé, même avec des défauts assés considérables, s'est trouvé plus pesant & plus fort que le bois tiré du pied d'un autre arbre non écorcé, qui d'ailleurs n'avoit aucun désaut, mais ce qui

suit est encore plus favorable.

De l'aubier d'un de mes arbres écorcés j'ai fait tirer plusieurs barreaux de 3 pieds de longueur sur un pouce d'équarrissage, entre lesquels j'en ai choisi cinq des plus parfaits pour les rompre. Le premier pesoit 23 onces $\frac{5}{32}$, & rompit sous 287 livres. Le second pesoit 23 onces $\frac{6}{32}$, & rompit sous 291 livres 1. Le troisséme pesoit 23 onces 4. & rompit sous 275 livres. Le quatriéme pesoit 23 onces 28, & rompit sous 291 livres. Et le cinquiéme pesoit 23 onces 14, & rompit sous 29 1 livres 1. Le poids moyen est à peu-près 23 onces 11/32, & la charge moyenne à peu-près 287 livres. Ayant fait les mêmes épreuves sur plusieurs barreaux d'aubier d'un des Chênes en écorce, le poids moyen se trouva de 23 onces $\frac{2}{32}$, & la charge moyenne de 248 livres, & ensuite ayant fait aussi la même chose sur plusieurs barreaux de cœur du même Chêne en écorce, le poids moyen s'est trouvé de 25 onces 10/32, & la charge moyenne de 256 livres.

Ceci prouve que l'aubier du bois écorcé est non seulement plus fort que l'aubier ordinaire, mais même beaucoup plus que le cœur de Chêne, quoiqu'il soit moins pesant que ce

dernier.

Pour en être plus sûr encore, j'ai fait tirer de l'aubier d'un autre de mes arbres écorcés plusieurs petites solives de 2 pieds de longueur sur un pouce ½ d'équarrissage, entre lesquelles je ne pus en trouver que trois d'assés parsaites pour les soûmettre

176 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE à l'épreuve. La première rompit sous 1294 livres, la seconde sous 1219 livres, la troisséme sous 1247 livres, c'est-à-dire, au pied moyen sous 1253, mais de plusieurs solives semblables que je tirai de l'aubier d'un autre arbre en écorce, le pied moyen de la charge ne se trouva que de 997 livres,

ce qui fait une différence encore plus grande que dans l'expé-

rience précédente.

De l'aubier d'un autre arbre écorcé & séché sur pied, j'ai fait encore tirer plusieurs barreaux de 2 pieds de songueur sur un pouce d'équarrissage, parmi lesquels j'en ai choiss six, qui, au pied moyen, ont rompu sous la charge de 50 si livres; & il n'a fallu que 353 livres au pied moyen, pour rompre plusieurs solives d'aubier d'un arbre en écorce qui portoit la même longueur & le même équarrissage; & même, il n'a fallu que 379 livres au pied moyen, pour rompre plusieurs solives de cœur de Chêne en écorce.

Enfin, de l'aubier d'un de mes arbres écorcés, j'ai fait tirer plusieurs barreaux d'un pied de longueur sur un pouce d'équarrissage, parmi lesquels j'en ai trouvé dix-sept assés parfaits pour être mis à l'épreuve; ils pesoient 7 onces 59 au pied moyen, & il a fallu pour les rompre, la charge de 798 livres; mais le poids moyen de plusieurs barreaux d'aubier d'un de mes arbres en écorce, n'étoit que de 6 onces $\frac{28}{3}$ & la charge moyenne qu'il a fallu pour les rompre, de 620 livres; & la charge moyenne pour rompre de semblables barreaux de cœur de Chêne en écorce par huit différentes épreuves, s'est trouvée de 731 livres. L'aubier des arbres écorcés & séchés sur pied est donc considérablement plus pefant que l'aubier des bois ordinaires, & de beaucoup plus fort que le cœur même du meilleur bois. Je ne dois pas oublier de dire que j'ai remarqué en faisant toutes ces épreuves, que la partie la plus extérieure de l'aubier étoit celle qui résissoit davantage; en sorte qu'il falloit constamment une plus grande charge pour rompre un barreau d'aubier pris à la derniere circonférence de l'arbre écorcé, que pour rompre un pareil barreau pris en dedans. Cela est tout-à-fait contraire à ce qui arrive

arrive dans les arbres traités à l'ordinaire, dont le bois est plus leger & plus foible à mesure qu'il est le plus près de la circonférence. J'ai déterminé la proportion de cette diminution, en pesant à la balance hidrostatique des morceaux du centre des arbres, des morceaux de la circonférence du bois parsait, & des morceaux d'aubier; mais ce n'est pas ici le lieu d'en rapporter le détail, je me contenterai de dire que dans les arbres écorcés, la diminution de solidité du centre de l'arbre à la circonférence, n'est pas à beaucoup près aussi sensible, & qu'elle ne l'est même point du tout dans l'aubier.

Les expériences que nous venons de rapporter sont trop multipliées pour qu'on puisse douter du fait qu'elles concourent à établir : il est donc très-certain que le bois des arbres écorcés & séchés sur pied est plus dur, plus solide, plus pesant & plus fort que le bois des arbres abbattus dans leur écorce. & de-là je pense qu'on peut conclurre qu'il est aussi plus durable. Des expériences immédiates sur la durée du bois seroient encore plus concluantes; mais notre propre durée est si courte, qu'il ne seroit pas raisonnable de les tenter; il en est ici comme de l'âge des souches, & en général, comme d'un très-grand nombre de vérités importantes que l'obscurité du temps semble nous voiler à jamais: il faudroit laisser à la postérité des expériences commencées, il faudroit la mieux traiter que l'on ne nous a traité nous-mêmes; car le peu de traditions physiques que nous ont laissés nos Ancêtres, devient inutile par le défaut d'exactitude ou par le peu d'intelligence des Auteurs, & plus encore, par les faits hazardés ou faux qu'ils n'ont pas eu honte de nous transmettre.

La cause physique de cette augmentation de solidité & de force dans le bois écorcé sur pied, se présente d'elle-même, il sussit de sçavoir que les arbres augmentent en grosseur par des couches additionnelles de nouveau bois qui se forment à toutes les séves entre l'écorce & le bois ancien; nos arbres écorcés ne forment point de ces nouvelles couches, & quoiqu'ils vivent après l'écorcement, ils ne peuvent grossir. La substance destinée à former le nouveau bois se trouve donc

Mem. 1738.

arrêtée & contrainte de se fixer dans tous les vuides de l'aubier & du cœur même de l'arbre, ce qui augmente nécessairement sa solidité, & doit par conséquent augmenter sa sorce; car j'ai trouvé par plusieurs épreuves, que le bois le plus pesant est aussi le plus fort.

Je ne crois pas que l'explication de cet effet ait besoin d'être plus détaillée; mais à cause de quelques circonstances particulieres qui restent à faire entendre, je vais donner le résultat de quelques autres expériences qui ont rapport à cette

matiére.

Le 18 Décembre 1733, j'ai fait enlever des ceintures d'écorce de 3 pouces de largeur à 3 pieds au-dessus de terre. à plusieurs Chênes de différents âges, en sorte que l'aubier paroissoit à nud & entiérement découvert; j'interceptois par ce moyen le cours de toute la séve, qui devoit passer par l'écorce & entre l'écorce & le bois : cependant au Printemps suivant, ces arbres pousserent des feuilles comme les autres & leur ressembloient en tout, je n'y trouvai même rien de remarquable qu'au 22 de Mai; j'apperçus alors des petits bourrelets d'environ une ligne de hauteur au-dessus de la ceinture, qui fortoient d'entre l'écorce & l'aubier tout autour de ces arbres; au-dessous de cette ceinture, il ne paroissoit & il ne parut jamais rien. Pendant l'Eté, ces bourrelets augmenterent d'un pouce en descendant & en s'appliquant fur l'aubier; les jeunes arbres formerent des bourrelets plus étendus que les vieux, & tous conserverent leurs feuilles, qui ne tomberent que dans le temps ordinaire de leur chûte. Au Printemps suivant, elles reparurent un peu avant celles des autres arbres, je crus remarquer que les bourrelets se gonfloient un peu, mais ils ne s'étendirent plus; les feuilles résisterent aux ardeurs de l'Été, & ne tomberent que quelques jours avant les autres. Au Printemps suivant 1736, mes arbres se parerent encore de verdure & dévancerent les autres; mais les plus jeunes ou plûtôt les plus petits, ne la conserverent pas long-temps, les sécheresses de Juillet les dépouillerent; les plus gros arbres ne perdirent leurs feuilles

qu'en Automne, & j'en ai en deux qui en avoient encore au mois de Juillet 1737; mais tous ont péri à la troisséme ou à la quatrieme année. J'ai eflayé la force du bois de ces arbres, elle m'a paru plus grande que celle des bois abbattus à l'ordinaire; mais la différence qui, dans les bois entiérement écorcés, est de plus d'un quart, n'est pas à beaucoup près auffi considérable ici, & même n'est pas assés sensible pour que je rapporte les épreuves que j'ai faites à ce sujet. Et en esset, ces arbres n'avoient pas laissé que de grossir au-dessus de la ceinture; ces bourrelets n'étoient qu'une expansion du Liber qui s'étoit formé entre le bois & l'écorce: ainsi la séve qui, dans les arbres entiérement écorcés, se trouvoit contrainte de se fixer dans les pores du bois & d'en augmenter la solidité, suivit ici sa route ordinaire, & ne déposa qu'une petite partie de sa substance dans l'intérieur de l'arbre, le reste sut employé à la formation de ce bois imparfait dont les bourrelets faisoient l'appendice, & à la nourriture de l'écorce, qui vêcut auffi long-temps que l'arbre même; au-dessous de la ceinture l'écorce vêcut aussi, mais. il ne se forma ni bourrelets ni nouveau bois, l'action des feuilles & des parties supérieures de l'arbre pompoit trop puissamment la séve pour qu'elle pût se porter vers l'écorce de la partie inférieure; & j'imagine que cette écorce du pied de l'arbre a plûtôt tiré sa nourriture de l'humidité de l'air, que de celle de la séve que les vaisseaux latéraux de l'aubier pouvoient lui fournir.

J'ai fait les mêmes épreuves sur plusieurs espéces d'arbres fruitiers, c'est un moyen sur de hâter leur production; ils fleurissent quelquesois trois semaines avant les autres, & donment des fruits hâtifs & assés bons la premiere année. J'ai même en des fruits sur un Poirier dont j'avois enlevé non-seulement l'écorce, mais même tout l'aubier, & ces fruits prématurés étoient aussi bons que les autres. J'ai aussi fait éconcer du haut en bas de gros Pommiers & des Pruniers vigoureux, cette opération a fait mourir dès la premiere année les plus petits de ces arbres; mais les gros ont

180 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE quelquefois rélisté pendant deux & trois ans; ils se couvroient avant la saison d'une prodigieuse quantité de fleurs, mais le fruit qui leur succédoit ne venoit jamais à maturité, jamais même à une grosseur considérable. J'ai aussi essayé de rétablir l'écorce des arbres qui ne leur est que trop souvent enlevée par différents accidents, & je n'ai pas travaillé sans succès: mais cette matière est toute différente de celle que nous traitons ici & demande un détail particulier. Je me suis servi des idées que ces expériences m'ont fait naître. pour mettre à fruit des arbres gourmands & qui poussoient trop vigoureusement en bois. J'ai fait le premier essay sur un Coignassier, le troisième Avril j'ai enlevé en spirale l'écorce à deux branches de cet arbre; ces deux seules branches donnerent des fruits, le reste de l'arbre poussa trop vigoureusement & demeura stérile : au lieu d'enlever l'écorce, j'ai quelquesois serré la branche ou le tronc de l'arbre avec une petite corde ou de la filasse; l'esset étoit le même, & j'avois le plaisir de recueillir des fruits sur des arbres stériles depuis long-temps; l'arbre en grossissant ne rompt pas le lien qui le serre, il se forme seulement deux bourrelets, le plus gros au-dessus, & le moindre au-dessous de la petite corde; & souvent dès la premiere ou la seconde année, elle se trouve recouverte & incorporée à la substance même de l'arbre.

De quelque façon qu'on intercepte donc la séve, on est sur de hâter les productions des arbres, sur-tout l'épanouissement des steurs & la production des fruits. Je ne donnerai pas l'explication de ce sait, on la trouvera dans la statique des végétaux: cette interception de la séve durcit aussi le bois, de quelque saçon qu'on la sasse; & plus elle est grande, plus le bois devient dur. Dans les arbres entiérement écorcés, l'aubier ne devient si dur que parce qu'étant plus poreux que le bois parsait, il tire la séve avec plus de sorce & en plus grande quantité; l'aubier extérieur la pompe plus puissamment que l'aubier intérieur; tout le corps de l'arbre tire jusqu'à ce que les tuyaux capillaires se trouvent remplis &

obstrués; il faut une plus grande quantité de parties fixes de la séve pour remplir la capacité des larges pores de l'aubier. que pour achever d'occuper les petits interstices du bois parfait, mais tout se remplit à peu près également; & c'est ce qui fait que dans ces arbres, la diminution de la pesanteur & de la force du bois depuis le centre à la circonférence. est bien moins considérable que dans les arbres revêtus de leur écorce, & ceci prouve en même temps, que l'aubier de ces arbres écorcés ne doit plus être regardé comme un bois imparfait, puilqu'il a acquis en une année ou deux par l'écorcement, la solidité & la force, qu'autrement il n'auroit acquile qu'en 12 ou 15 ans; car il faut à peu près ce temps. dans les meilleurs terreins, pour transformer l'aubier en bois parfait: on ne sera donc pas contraint de retrancher l'aubier, comme on l'a toûjours fait jusqu'ici, & de le rejetter: on employera les arbres dans toute leur grosseur, ce qui fait une différence prodigieuse, puisque l'on aura souvent quatre solives dans un pied d'arbre, duquel on n'auroit pu en tirer que deux : un arbre de 40 ans pourra servir à tous les usages auxquels on employe un arbre de 60 ans; en un mot, cette pratique aisée donne le double avantage d'augmenter non-seulement la force & la solidité, mais encore le volume du bois.

Mais, dira-t-on, pourquoi l'Ordonnance a-t-elle dessendu l'écorcement avec tant de sévérité? N'y auroit-il pas quel-qu'inconvénient à le permettre, & cette opération ne sait-elle pas périr les souches? Il est vrai qu'elle leur sait tort; mais ce tort est bien moindre qu'on ne l'imagine, & d'ail-leurs il n'est que pour les jeunes souches, & n'est sensible que dans les taillis. Les vûes de l'Ordonnance sont justes à cet égard, & sa sévérité est sage; les marchands de bois sont écorcer les jeunes Chênes dans les taillis pour vendre l'écorce, qui s'employe à tanner les cuirs; c'est-la le seul motif de l'écorcement. Comme il est plus aisé d'enlever l'écorce lorsque l'arbre est sur pied qu'après qu'il est abbattu, & que de cette saçon un plus petit nombre d'ouvriers peut saire la

182 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE même quantité d'écorce, l'usage d'écorcer sur pied se seroit rétabli souvent sans la rigueur des loix : or pour un trèsleger avantage, pour une façon un peu moins chere d'enlever l'écorce, on failoit un tort considérable aux souches. Dans un canton que j'ai fait écorcer & sécher sur pied. i'en ai compté plufieurs qui ne repoufsoient plus, quantité d'autres qui pouffoient plus foiblement que les fouches ordinaires, leur langueur a même été durable; car après trois & quatre ans j'ai vû leurs rejettons ne pas égaler la moitié de la hauteur des rejettons ordinaires de même âge. La défense d'écorcer sur pied est donc sondée en raison, il conviendroit seulement de faire quelques exceptions à cette régle trop générale. Il en est tout autrement des futayes que des taillis, il faudroit permettre d'écorcer les baliveaux & tous les arbres de service; car on sçait que les futayes abbattues ne repoussent presque rien, que plus un arbre est vieux forsqu'on l'abbat, moins sa souche épuisée peut produire; ainsi, soit qu'on écorce ou non, les souches des arbres de service produiront peu lorsqu'on aura attendu le temps de la vieillesse de ces arbres pour les abbattre. A l'égard des arbres de moyen âge qui laissent ordinairement à leur souche la force de reproduire, l'écorcement ne la détruit pas; car ayant observé les souches de mes six arbres écorcés & séchés sur pied. j'ai eu le plaisir d'en voir quatre couvertes d'un assés grand nombre de rejettons, les deux autres n'ont poussé que trèsfoiblement; & ces deux souches sont précisément celles des deux arbres, qui, dans le temps de l'écorcement, étoient moins en sève que les autres. Au mois de Novembre dernier, tous ces rejettons avoient 3 à 4 pieds de hauteur; & je ne doute pas qu'ils ne se sussent élevés bien plus haut fi le taillis qui les environne & qui les a dévancé, ne les privoit pas des influences de l'air libre si nécessaire à l'accroissement de toutes les plantes.

L'écorcement ne fait donc pas autant de mai aux souches qu'on pourroit le croire, cette crainte ne doit donc pas empêcher l'établissement de cet usage facile & très-avantageux;

mais il faut le restraindre aux arbres destinés pour le service. & il faut choisir le temps de la plus grande séve pour faire cette opération; car alors les canaux font plus ouverts, la force de succion est plus grande, les liqueurs suivent plus aisément, passent plus librement, & par conséquent, les tuyaux capillaires conservent plus long-temps leur puissance d'attraction, & tous les canaux ne se ferment que long-temps après l'écorcement; au lieu que dans les arbres écorcés avant la séve, le chemin des liqueurs ne se trouve pas frayé, & la route la plus commode se trouvant rompuë avant d'avoir servi, la séve ne peut pas se faire passage aussi facilement. la plus grande partie des canaux ne s'ouvre pas pour la recevoir, son action pour y pénétrer est impuissante, & ces tuyaux sévrés de nourriture sont obstrués faute de tension; les autres ne s'ouvrent jamais autant qu'ils l'auroient fait dans l'état naturel de l'arbre, & à l'arrivée de la séve ils ne présentent que de petits orifices, qui, a la vérité, doivent pomper avec beaucoup de force, mais qui doivent toûjours être plûtôt remplis & obstrués que les tuyaux ouverts & tendus des arbres que la séve a humectés & préparés avant l'écorcement; c'est ce qui a fait que dans nos expériences les deux arbres qui n'étoient pas aussi en séve que les autres, ont péri les premiers, & que leurs souches n'ont pas eu la force de reproduire; il faut donc attendre le temps de la plus grande séve pour écorcer, on gagnera encore à cette attention une facilité très-grande de faire cette opération, qui, dans un autre temps, ne laisséroit pas que d'être assés longue, & qui, dans cette saison de la séve, devient un très-petit ouvrage, puisqu'un seul homme grimpé au-dessus d'un grand arbre, peut l'écorcer du haut en bas en moins de deux heures.

Je n'ai pas eu occasion de faire les mêmes épreuves sur d'autres bois que le Chêne; mais je ne doute pas que l'écorcement & le desséchement sur pied ne rende tous les bois, de quelque espéce qu'ils soient, plus compactes & plus fermes; de sorte que je pense qu'on ne peut trop étendre &

trop recommander cette pratique.

184 Memoires de l'Academie Royale

Je viens de recevoir une lettre d'Angleterre de M. Hichman Membre de la Société royale, par laquelle il me marque que dans la province de Nothingham où il est actuellement, c'est l'usage d'écorcer les arbres & de les laisser sécher sur pied; l'écorce, dit-on, en est meilleure pour tanner les cuirs, & l'aubier de l'arbre devient fort dur, presqu'aussi dur que le cœur de Chêne, l'aubier de ces arbres dure trois sois plus long-temps que l'aubier ordinaire, mais bien moins que le chœur de Chêne; on ne laisse que six mois l'arbre sur pied après l'écorcement, &c. On voit que cela s'accorde avec ce que dit le Docteur Plot & avec mes expériences.

M E' T H O D E

Pour déterminer par observation, l'excentricité de la Terre, & celle des Planetes inférieures.

Par M. GRANDJEAN DE FOUCHY.

L'EXCENTRICITÉ des Planetes a toûjours été regardée comme un des principaux éléments de leur théorie, & les Astronomes se sont de tout temps appliqués à la déterminer exactement. Les Anciens qui pensoient que le mouvement des Planetes se faisoit sur des cercles, & qu'elles y parcouroient des portions égales en temps égaux, ne nous paroissant aller inégalement que parce que nous les voyons d'un point différent du centre de leur orbite; les Anciens, dis-je, avoient sur ce principe imaginé différentes méthodes de déterminer l'excentricité, mais toutes dépendantes de cette théorie.

Ceux qui les ont suivis s'étant apperçus que les diametres apparents ne quadroient point avec l'excentricité tirée des mouvements supposés uniformes sur la circonférence d'un cercle, & qu'elle devoit être beaucoup plus grande, imaginerent, pour expliquer ces apparences, différentes hypotheses. Képler démontra le premier que les orbites approchoient beaucoup de la figure elliptique, & sur ce nouveau principe, on imagina de nouvelles méthodes de déterminer l'excentricité auxquelles l'hypothese des ellipses sert de base & de fondement; en sorte que nous n'avons eu jusqu'à préfent dans l'Astronomie, aucune méthode géométrique & directe de déterminer cet élément par observation & sans employer d'hypothese. Comme cependant cette recherche doit être le fondement de la théorie des Planetes, il m'a paru extrémement important de pouvoir déterminer l'excentricité par elle-même & sans aucun mêlange de suppositions

Mem. 1738. Aa

21 Mai 1738.

186 Memoires de l'Academie Royale

qui pussent la rendre suspecte. Je me suis donc appliqué à en chercher les moyens, je crois avoir été assés heureux pour y réussir, & je vais donner dans ce Mémoire la manière de déterminer celle de la Terre & des deux Planetes infé-

rieures, par peu d'observations simples & faciles.

Fig. 1.

Pour cela soit ADP s'orbe annuel dont C soit le centre. S le lieu du Soleil. Soit HGE une portion de l'orbite de Jupiter, G le point de son opposition arrivée, comme je le suppose, près de la ligne passant par le Soleil perpendiculaire à la ligne AP des apsides de la Terre; EG, GH, seront les parties de l'orbite de Jupiter parcourues depuis le point E. où il étoit lorsque la Terre a passé en A dans son aphélie jusqu'à son opposition, & depuis son opposition jusqu'au passage de la Terre en P dans son périhélie. Pour lors on a le lieu de Jupiter vû du Soleil en G, observé dans son oppolition: on a par l'observation, des oppositions précédentes & suivantes, ou même par les tables, puisque une legére erreur est peu à craindre dans cet angle, les angles GSE, GSH, qui, ôtés des angles GSA, GSP, donneront les angles PSH, ASE; si donc on suppose le rayon de l'orbe de Jupiter de 10000 parties, on aura dans chacun des deux triangles PSH, ASE, un côté & deux angles, puisqu'on a par obfervation les angles SPH, SAE; on connoîtra donc la différence des côtés PS, SA, qui sera l'excentricité cherchée SF.

Mais si on a soin d'observer les latitudes apparentes de Jupiter la Terre étant en / dans l'opposition, & la Terre étant en A & en P où elle se trouve dans la ligne des apsides, on aura la longueur du rayon 15; car les latitudes observées sont entr'elles réciproquement comme les distances, on connoîtra donc la proportion de IG & A E; mais le rapport de AE à ES qui est égal à SG, est connu, on aura donc la proportion de 15 à 5G, & par conféquent 51; voilà donc l'excentricité & un troisième rayon déterminés. Voyons présentement à quel point de précision peut auteindre cette méthode.

La distance de Jupiter au Soleil est à celle de la Terre au Soleil, comme 3 est à 16, ou environ un cinquième & un tiers: donc la latitude de Jupiter observée de la Terre en A, doit être différente de celle observée de la Terre en I. d'un cinquième & un tiers de sa quantité; si en 1, par exemple, elle étoit de r° 35', en A elle ne sera plus que de 1° 16', ce qui donne une différence de 19', quantité très-perceptible & dans l'observation de laquelle on peut apporter bien de l'exactitude, puisque 19' égalant 1140", une erreur de 5" dans la latitude ne produiroit qu'une 228° partie d'erreur dans le rayon 15, & par conséquent il y a peu à craindre de ce côté là. Je ne parle point ici du changement de latitude pendant la durée de l'observation, les trois oppositions observées nous fournissent assés le moyen de

nous garantir d'erreur de cette part.

A l'égard de l'angle SEA qui est ordinairement de 7 à 8 degrés, on voit aisément qu'il est bien difficile de s'y tromper assés considérablement pour produire une erreur sensible, cet angle étant conclu de l'angle observé GSA du rayon de Jupiter en opposition avec la ligne AP des apsides de la Terre, & de l'angle GSE tiré des oppositions observées précédemment & après l'opération. Or cet angle GSE ne peut être sujet à erreur qu'autant que le mouvement de Jupiter seroit inégal pendant 15° vers son aphélie ou son périhélie, qui sont les endroits où se doit faire l'obfervation de l'opposition G, ces deux points de l'orbite de Jupiter étant à peu-près vers les moyennes distances de la Terre au Soleil. Or la différence des équations de Jupiter pendant 13° vers ces points, n'est que de 12" dans son aphélie, & 13" dans son périhélie; on auroit donc tort de soupconner une grande erreur dans l'observation de cet angle, puisque quand on supposeroit le mouvement de Jupiter uniforme pendant ce temps, on ne se tromperoit que de 13" au plus, quantité qui ne peut produire aucun effet senfible dans la recherche présente; car premiérement cette erreur se distribueroit à peu-près également dans les deux

188 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE triangles PSH, SEA, & par conséquent ne changeroit point la proportion des bases SA, SP, qui est ce que s'on demande.

Secondement, & c'est une très-bonne manière de vérifier cette opération, l'angle SEA se peut tirer par observation des passages de l'ombre des Satellites & des Satellites même sur le disque de Jupiter; cette opération donnant très-exactement la conjonction du Satellite avec le Soleil par le passage de l'ombre sur le centre de Jupiter, & celle du même Satellite avec la Terre par le passage du Satellite sur le même centre, d'où on conclut aisément l'angle que font les deux lignes ES, EA, qui vont de Jupiter à la Terre & au Soleil.

Il est donc évident que l'on n'a pas de grandes erreurs à craindre dans la détermination des éléments des triangles SEA, SHP; mais voici quelque chose de plus fort. Je ne suppose plus qu'on ne s'y puisse tromper que de quelques secondes, je suppose qu'on se soit trompé inégalement dans les angles SEA, SHP, & que cette inégalité, car, comme nous avons vû ci-dessus, toute erreur égale dans les deux triangles ne changeroit rien à l'opération; je suppose, dis-je, que cette inégalité monte à 1', ce qui est bien éloigné de 13" que nous avons trouvé pour terme de la plus grande erreur, & je dis qu'en ce cas même la proportion des côtés ES, SA, n'en sera pas considérablement altérée, car les côtés PS, SA, sont entr'eux comme les sinus des angles qui leur sont opposés: ainsi le sinus de SEA qui est 7° étant 1 2 1 87, si l'on suppose dans cet angle une erreur d'une minute, son sinus sera 12216, dont la différence d'avec le premier est 29, ce qui est environ la 420e partie du sinus; ainsi on se seroit trompé de la 420° partie seulement du rayon SA. ou, en le supposant de 10000 parties, de 24 de ces mêmes parties, quantité assés petite par elle-même, & qu'on ne trouve cependant qu'en supposant dans l'opération une erreur infiniment au-dessus de toutes celles qu'on peut raisonnablement y soupçonner.

On pourroit encore m'objecter que je suppose ici comme connuë la position des apsides AP de la Terre, sur laquelle les Astronomes ne sont point d'accord; mais quand on supposeroit un ou deux degrés d'erreur dans sa position, cela ne produiroit, comme on le verra dans la suite, aucune erreur sensible dans l'excentricité. Il est donc vrai de dire qu'on peut par cette méthode, déterminer l'excentricité de la Terre exactement & directement.

Si on veut supposer l'orbite elliptique, les mêmes opérations donneront aussi la position de la ligne des apsides, cette seconde question n'étant que ce Probleme: Etant donnée la distance entre les soyers d'une ellipse d'une ligne droite partant d'un de ces soyers d'une ellipse d'une ligne droite partant d'un de ces soyers d'une ellipse d'une ligne droite partant d'un de ces soyers d'une ellipse d'une ligne d'entre rectiligne, trouver l'angle que forme le grand axe avec cette ligne! Probleme si simple qu'il se résout par la Trigonometrie rectiligne, puisque par la propriété de l'ellipse IF étant égal à PA—SI, on a dans le triangle SIF les trois côtés donnés; on aura donc aussi l'angle ISA de la ligne où s'est faite l'opposition de Jupiter & de la ligne des apsides, & par conséquent sa position.

Je ne voudrois cependant me servir de ce dernier article qu'avec beaucoup de circonspection, lorsque l'on seroit ex trémement sûr des latitudes observées, & que la ligne de l'opposition de Jupiter tomberoit assés loin de la perpendiculaire à la ligne des apsides, à cause de l'extrême lenteur avec laquelle les finus des angles décroissent lorsqu'ils approchent de l'angle droit; ce qui fait qu'une différence trèsmédiocre dans les latitudes observées, en donneroit une considérable dans la position des apsides, si on n'avoit attention aux conditions dont je viens de parler. Mais si on les observe exactement, on n'aura point d'erreur considérable à craindre; car si on choisit une opposition qui se fasse dans un rayon SG, incliné de 40° à la ligne des apsides, en supposant la plus grande erreur possible dans la détermination du côté SI que nous avons fait voir être au plus de la 228° partie dudit côté, on aura le côté IF trop grand ou trop Aa iij

petit de la même quantité; puisque la somme des deux est donnée, on pourra donc trouver le sinus de l'angle ISA trop grand ou trop petit, au plus de la même quantité, e'est-à-dire, d'un 228°, qui ne répond au plus qu'à 35° ou 36°. Passons présentement à la détermination de l'executricité des Planetes inférieures.

Fig. 2.

Pour cela soit AGP une moitié de l'orbe de Venus ou de Mercure, dont AP soit la ligne des apsides. Soit CEDH une portion de l'orbe de la Terre, lorsque Venus sera en A dans son aphélie, on observera de la Terre E sa distance au Soleil AES, & lorsqu'elle sera parvenuë en P dans son périhélie, on observera encore sa distance SDP au Soleil, ayant soin dans ces deux opérations, d'avoir exactement le lieu du Soleil & la latitude apparente de la Planete en A & en P; pour lors dans les triangles ASE, SDP, on aura les angles AES, SDP, les angles ASE, PSD: d'ailleurs en vertu des latitudes observées, on a les proportions des eôtés AE, PD, on aura donc aussir celle des côtés AS, SP, dont la différence sera l'excentricité cherchée.

Au lieu des rayons DP, AE, conclus par la latitude, on peut se servir des rayons SD, SE, tirés de la théorie de la Terre; ce qui peut servir de vérification à la méthode que je propose, & dont je vais présentement examiner la

portée & l'exactitude.

Premiérement, les angles observés AES, SDP, de la distance de Venus au Soleil, seront extrémement grands si on a soin de choisir une année où l'une des deux conjonctions de la Planete se fasse près de la ligne des moyennes distances, les supposant pour Venus de 40° dont le sinus est 6427876, sa dissérence pour 1' est 2228. Si donc on se trompoit dans l'observation de ces angles d'une minute de plus dans l'un que dans l'autre, on auroit dans l'excentricité une erneur de la 2886° partie du rayon: j'ai dit de plus dans l'un que dans l'autre, car toute erreur égale ne produiroit aucun changement dans la proportion des lignes AS, SP:

A l'égard de Mercure, les angles AES, SDP, pouvant être de 30° dont le sinus est 50000, une minute d'erreur donnera pour dissérence du sinus 2519, & par conséquent une 1985° partie d'erreur dans le rayon AS ou SP.

Pour la proportion des côtés EA, DP, qui sont conclus de la latitude observée, la latitude de Venus en A étant de 58", & en P de 1° 37', dont la différence est 39' ou 2340", & par conséquent 5" d'erreur dans s'observation ne produiront qu'une 468° partie de différence dans le rayon AE

& le rayon AS.

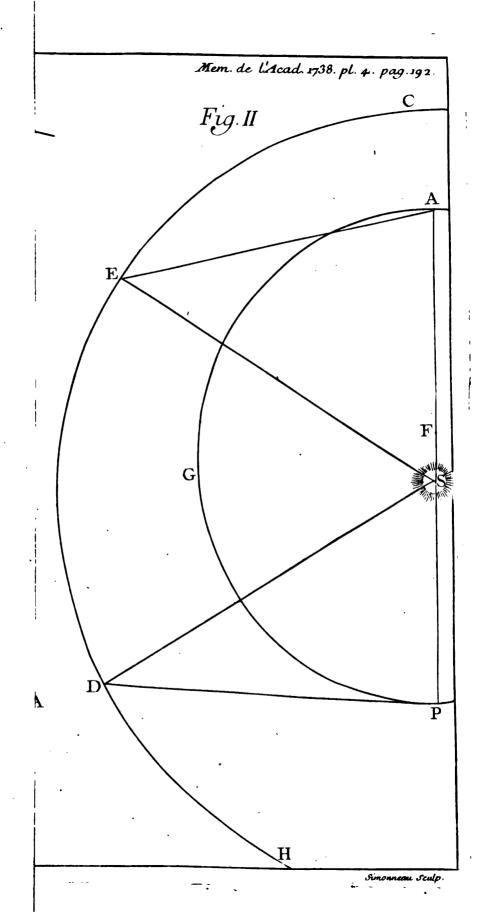
On pourroit encore m'objecter que rien n'est plus incertain que la position des apsides de Venus & de Mercure, les meilleurs Astronomes ne s'accordant pas à plus près que 6° sur la position de l'aphélie de Venus, & plus près que 4º sur la position de celui de Mercure. Mais on peut s'assurer de n'avoir rien à craindre de ce côté; car en supposant même l'étenduë de ces limites, & qu'on eût mesuré au lieu de la ligne des apsides une autre ligne passant par le Soleil, terminée de part & d'autre à la circonférence de l'orbite, & qui fit avec la ligne des apsides un angle de 6°, ou, ce qui est la même chose, que la ligne AP ne fût pas la ligne des apsides, mais qu'elle sît avec elle un angle de 6°, la différence entre les deux parties AS, SP. ne seroit différente de la véritable excentricité, que d'une 7500° partie, ce qui peut passer pour une erreur à négliger, & est cependant ce qu'il y a craindre de plus fâcheux de ce côté-là.

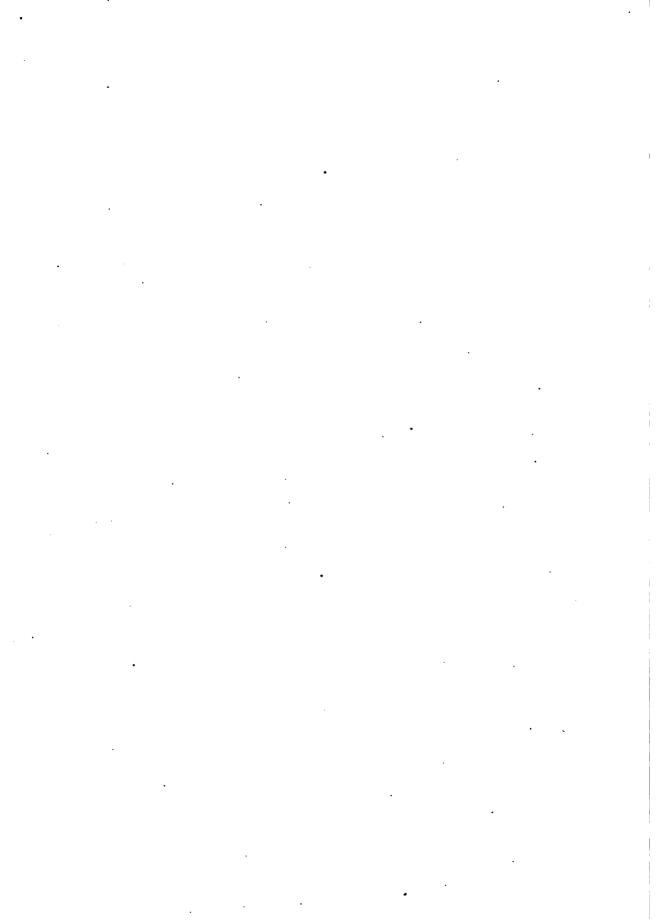
J'aurois bien souhaité pouvoir joindre des exemples à tous ces raisonnements; mais comme les occasions de pouvoir faire ces sortes d'observations ne se présentent pas tous les jours, je me suis déterminé à donner ce projet seul en attendant les observations, dont je ne laisserai échapper aucune occasion.

Une derniére réflexion, est qu'on peut examiner par ce moyen, si les excentricités, les distances & les mouvements 192 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROTALE attribués aux Planetes dans les différentes Tables Astronomiques, quadrent ensemble; puisqu'en supposant les lieux vrais & les distances des tables, on en peut déduire l'excentricité, & réciproquement de l'excentricité donnée, on en

peut déduire les distances.

A l'égard des Planetes supérieures, cette méthode ne pourroit pas aisément s'appliquer à leurs excentricités: j'espère fournir des moyens aussi simples & aussi faciles de les déterminer; mais j'ai cru la méthode que je viens de proposer d'autant plus nécessaire, que la théorie des Planetes insérieures est beaucoup moins persectionnée que celle des supérieures, & qu'on ne sçauroit avoir trop de manières de déterminer des éléments si délicats, & qui, malgré toute l'attention & l'industrie des Astronomes, ne leur échappent que trop souvent.





MANIERE

De préparer les Extraits de certaines Plantes.

Par M. GEOFFROY.

Près avoir donné en 173 1 & en 173 2, les Analyses des Chairs des Animaux & de quelques autres aliments pour déterminer la quantité des parties nourrissantes qu'elles contiennent, il étoit naturel que j'examinasse de même certains végétaux qui sont en usage, soit comme légumes, soit comme altérants ou purgatifs. Ayant beaucoup travaillé sur plusieurs de ces végétaux, les résultats ne me donnoient rien de plus singulier, que ce que nous avons déja dans les Registres de l'Académie, à quelques différences près, qui n'auroient pas rendu mes détails fort intéressants; ainsi, je ne crus pas qu'il sût à propos de publier des observations peu dignes des Recueils de cette Académie. J'avois cependant découvert qu'avec une certaine attention à faire les extraits de plusieurs Plantes qui sont d'usage dans la Médecine, on trouvoit le moyen de conserver toute leur vertu dans un très-petit volume.

Mais je craignois que cette découverte n'appartînt plûtôt à la Pharmacie qu'à la Chimie: d'ailleurs, ce n'étoit, pour ainsi dire, que la rectification d'une opération simple & très-commune, qui n'auroit pas mérité d'être publiée, si une semblable préparation n'avoit été mise en vogue depuis quelque temps sous un autre nom, par un autre moyen, & sous

la protection du Roy.

On sçait que M. le Comte de Lagarais, très-estimé dans sa province, pour les établissements charitables qu'il a saits, sit voir à Sa Majesté en 1731, des Poudres qu'il nommoit Sels essentiels, & qu'il tiroit des végétaux par le moyen d'un dissolvant universel appliqué d'une certaine manière. Pendant trois ou quatre ans, le dissolvant & la manière de l'employer ont été tenus secrets, & ce n'est que depuis un an ou dix-huit

Mem. 1738.

Menoires de l'Academie Royale mois, que M. de Lagarais ayant dévoilé tout le mistère, on a seu que son dissolvant étoit de l'eau agitée vivement par une espéce de monssoir à Chocolat.

Ephemer. napag. 83.

On trouve dans une lettre de Joel Langelot, de rebas in tura curiosorum Chimia pratermissis, la description & le dessein d'une machine 3. observ. 59. à triturer les mixtes, d'où l'on a pu prendre l'idée de la machine dont se sert M. le Comte de Lagarais. Quant au dissolvant qui est le même, il y a cependant une dissérence remarquable entre ces deux machines: le pilon de celle de Langelot broye les mixtes en appuyant sur eux, les froissant comme entre deux meules, & les réduisant en une espéce de bouillie à l'aide de l'eau, dont il ne met qu'une très-petite quantité à la fois. Le moussoir de celle de M. de Lagarais, au contraire, est tenu suspendu dans un vase de verre élevé de bord, & dont il ne touche point le fond: ce vase contient beaucoup d'eau, & très-peu du mixte dont on veut tirer Le prétendu sel essentiel. La principale piéce de la machine de Langelot est une rouë verticale à dents, engrainant dans un pignon qui fait mouvoir le pilon triturant. La machine de M. le Comte de Lagarais est muë par une rouë horizontale à rainures, semblable à celle des Lapidaires, qui fait tourner le moussoir; & ce moussoir est garni au bas de quatre milerons, ou espéces de vannes de bois mince de deux pouces de haut sur un pouce & demi de large, qui battent l'eau. & qui l'entretenant pendant sept ou huit heures dans un mouvement circulaire, rapide & non interrompu, forcent le mixte, déja divisé par une pulvérisation précédente, à se diviser encore davantage & à abandonner à l'eau ses principes les plus aisément dissolubles.

> Le hazard m'a fait tomber entre les mains quelques papiers d'un Chimiste Allemand, nommé M. Pollier, auquel quelques suscriptions de lettres trouvées dans les mêmes papiers, donnent la qualité d'Écuyer de l'Electeur Palatin. Parmi ces papiers il y a une lettre sans date dans laquelle on lui envoye quelques observations sur l'usage d'une machine presque semblable à cette de M. de Lagarais, & qui est mue par des

poids devidants d'une poulie portant à son axe une rouë à dents, engrainant comme celle de Langelot, dans un pignon qui a pour axe vertical le bâton d'un moussoir à aîlerons ou vannes, peu différents de ceux du moussoir de M. de Lagarais; mais qui doiyent faire le même effet. On trouve une pareille machine à moussoir dessinée à côté de celle de Langelot dans la Planche K, page 204 du Traité de la Verrerie de Kunckel, imprimé en Allemand à Amsterdam, in-quarto 1670.

Le travail de la machine de M. de Lagarais est d'une utilité réelle; & quoiqu'il ne fournisse pas un véritable sel essentiel des mixtes, nom qu'il a donné aux poudres qu'il a fait voir au Roy, & que Sa Majesté lui a permis de faire débiter pour employer le profit au soulagement des pauvres, c'est du moins un extrait très-pur des parties gommeuses, résineules & salines des végétaux : extrait qui a la propriété de se pouvoir réduire en poudre, de pouvoir être administré en petit volume, & de se dissoudre dans les liqueurs convenables à la maladie pour laquelle on juge à propos de l'employer. Ainsi, bien loin de condamner des remédes préparés de cette manière, je erois qu'il est important de les introduire dans l'usage de la Médécine, ne fût-ce que pour les personnes délicates & pour les enfants. Mais la préparation de ces extraits par la machine de M. le Comte de Lagarais, a des inconvénients: elle est longue, de dépense, l'évaporation de l'eau chargée des principes du végétal, demande des bainsmarie multipliés, des lieux très-étendus, une grande quantité de charbon: en un mot, elle n'est pas praticable à Paris où le feu coûte beaucoup, & les endroits convenables encore davantage; ainsi, je ne crois pas pouvoir me dispenser de dire qu'il y a un moyen beaucoup plus simple, puisqu'if en résulte plus vîte les mêmes effets, & que je retire des végétaux un résidu desséché, qui, détaché de la porcelaine où il a évaporé, mériteroit le nom de sel essentiel aussi-bien que celui de M. de Lagarais, s'il m'étoit permis de me tromper sur cette dénomination.

Mais pour faire sentir l'utilité des préparations de M. le Bb ij

106 Memoires de l'Academie Royale

Comte de Lagarais par sa machine, l'exacte ressemblance des mêmes préparations selon la méthode simple & abregée que je proposerai, & l'avantage de ces extraits sur les extraits saits par les méthodes ordinaires; il faut mettre les uns &

les autres en comparaison.

Les extraits ordinaires décrits dans les Pharmacopées, se font ainsi. On exprime le suc de certaines Plantes aqueuses, comme le Pourpier, la Joubarbe, &c. ce suc exprimé se dépure de lui-même, on le filtre & on le met évaporer doucement au bain - marie. Celui de la Joubarbe se réduit en consistance de gomme tendre, de couleur d'ambre, d'un goût acide & astringent.

A l'égard des Plantes qui ont moins de suc que les précédentes ou que leurs semblables, on les fait cuire dans une quantité d'eau proportionnée à leur volume: on exprime la liqueur, on la laisse reposer, & on la décante doucement sur un filtre, & l'on met évaporer au bain-marie ce qui a

passé par le filtre.

Il se cristallise à la longue dans ces extraits un sel qui est nitreux dans beaucoup de Plantes. Celui du Pourpier, par exemple, sus sus la longue de la poudre mouillée; d'autres Plantes donnent aussi d'autres sels. Voyés

fur cela le Mémoire de M. Boulduc.

Année 1734. page 101. des Mem. de l'Ac.

Il y a des Plantes qui laissent dans leurs décoctions un sédiment considérable d'une terre fine, qui reste indissoluble sur le filtre, & qu'on rejette ordinairement après avoir sait passer dessus de nouvelle eau chaude pour en dissoudre ce qui pourroit y être demeuré de sel essentiel.

Ces sucs ou ces décoctions de Plantes étant épaissis par évaporation, sont ce qu'on nomme extraits. Ils renserment en cet état le sel essentiel de la Plante qui en fait la plus petite partie; l'huile, la partie gommeuse & la résineuse.

En un mot, tout ce qu'on nomme communément Principes de la Plante, la terre grossière exceptée, s'y trouve rassemblé & plus rapproché qu'il ne l'étoit dans la Plante; mais on ne peut pas dire de ces extraits qu'ils soient des sels

essentiels, comme M. le Comte de Lagarais le dit des siens.

On ne donne le nom de sel essentiel qu'à ce qui l'est véritablement. Le vin, le verjus, quelqu'autres sucs, comme celui de l'Epine-vinette, de la Grenade, de la Groseille. rendent ce sel par simple déposition & sans aucune préparation précédente. Il faut évaporer les sucs de Citron, d'Oseille, le vinaigre même, jusqu'à consistance de sirop clair. pour avoir leurs sels essentiels, qui ne se cristalliseroient jamais dans une trop grande quantité de flegme. Cependant s'ils sont trop évaporés, il s'en forme un extrait, qui, par sa viscosité, empêche la réunion des molecules salines, & retarde considérablement leur cristallisation; mais comme les sels en question n'y sont pas pour cela détruits, & qu'ils y existent toûjours avec leurs différences spécifiques, on s'en apperçoit ailément lorsqu'on mêle ensemble différents extraits, puisqu'il s'y fait une fermentation & un gonflement qui ne doivent être attribués dans le cas présent, qu'à la réaction de ces sels de différents genres les uns sur les autres.

Or si l'on veut faire voir que les sels essentiels sont actuellement dans ces sucs épaissis, il n'y a qu'à étendre ces extraits dans de l'esprit de vin rectifié; les parties huileuses ou résineuses de l'extrait s'y dissoudront, & le sel restera à découvert & débarussé des autres matières qui le cachoient. Je n'ai pas besoin de m'étendre davantage sur cette préparation ordinaire de ces sortes de médicaments; ce que j'en ai dit suffit pour faire sentir la différence de ceux-ci avec ceux de M. de Lagarais, dont je vais parler. J'ajoûterai seulement qu'il y a quelques mixtes, le Benjoin, par exemple, qui, étant infusés pendant quelques heures dans l'eau chaude, y laissent leurs sels. On n'a qu'à filtrer cette infusion & la laisser refroidir: on y trouve de petits cristaux fins & en aiguilles, semblables aux fleurs de Benjoin.

Le Succin bien porphyrisé, insusé de même dans l'eau chaude, lui communique une saveur aromatique acide; cette liqueur évaporée lentement, laisse des cristaux qui sont le sel du Succin.

ros Memoires de l'Academie Royale

Par le moyen de l'esprit de vin dans lequel on a fait difsoudre les baumes du Pérou, on retire avec le temps un sel essentiel de ces Baumes.

On en trouve aussi dans plusieurs huiles essentielles, & Memoires de j'en ai fait voir à l'Académie en 1721, lorsque je lus mon l'Acad. 1721. Mémoire sur ces huiles æthérées.

J'ai observé depuis du sel essentiel dans des eaux distillées, sur-tout dans celles de Plantes aromatiques, & dans des bouteilles où je conservois de l'esprit de Cochlearia.

Enfin je sçais par ma propre expérience qu'on peut saire un sel essentiel, ou, si l'on veut, un sel neutre de Gayac, en versant l'esprit acide rectissé de ces bois sur son sel fixe ou lixiviel.

Tous ces sels peuvent être regardés comme des sels essentiels, ou tout au moins comme des sels moyens cristallisés, ils en ont la transparence, la netteté; personne ne peut douter en les voyant que ce ne soit des sels. Il n'en est pas de même

des préparations dont je vais parler.

Ceux à qui M. le Comte de Lagarais a communiqué toutes les circonftances de son opération, mettent dans une grosse bouteille de verre, large d'ouverture & de la capacité de six à sept pintes, une once ou environ de la matière dont ils veulent avoir le sel, soit Quinquina, Gayac, Senné ou autre, déja grossiérement pulvérisée. Ils versent par-dessus deux pintes & chopine au moins d'eau, celle de pluye ou distillée agit mieux qu'une eau trop crûë. On fait entrer le moussoir jusqu'au milieu ou aux deux tiers de la liqueur, en élevant plus ou moins le support de la bouteille. On recouvre l'ouverture de cette bouteille d'un parchemin ou d'une vessie mouillée pour empêcher que l'écume qui s'éleve pendant l'agitation, ne sorte hors de ce vaisseau; & par le moyen de la grande rouë horizontale dont il a été parlé au commencement de ce Mémoire, on fait mouvoir circulairement & fort rapidement les aîlerons de ce moussoir pendant sept à huit heures ou davantage, selon que le corps qu'on expose à ce mouvement est plus ou moins dur à pénétrer. Après

quoi on laisse reposer pendant une heure ou deux la liqueur chargée legérement des principes les plus purs du mixte : on la verse par inclination sur douze ou quinze assiettes plattes de porcelaine ou de fayence très-unies; en sorte qu'il y ait peu de liqueur sur chacune, & on les expose au Soleil, ou bien on les place sur un bain-marie préparé pour cet effet; car si on les faisoit évaporer au bain de sable, la petite quantité d'extrait qui reste étenduë sur chaque assiette, courroit le risque de se brûler. Lorsque cet enduit d'extrait est des-Séché en une couche très-mince, on le détache avec un grattoir à papier, le plus adroitement qu'il est possible, parce que chaque petit éclat ou écaille que l'instrument enleve de dessus l'émail de l'assiette auquel elle est très-adhérente ayant du ressort, saute assés haut & se perd si l'on n'y prend garde. Ce sont toutes ces petites écailles réunies qui font le pretendu sel essentiel. Ce qui a pu tromper & leur faire donner ce nom, c'est que la partie de l'écaille de cet extrait sec qui étoit adhérente à l'assiette, étant détachée d'une surface trèspolie, y a pris un brillant qui la fait paroître d'un côté comme Tune des faces de quelque sel cristallisé; & toutes ces petites écailles mises ensemble dans un flacon, ressemblent par ces brillants, à un sel menu qu'on auroit coloré de brun ou d'autre teinte.

Il n'y a point de doute que cette méthode d'ouvrir & de diviser les substances végétales, ne puisse être employée utilement sur tous les corps que l'eau peut pénétrer; mais il est difficile de se persuader qu'elle puisse opérer avec le même succès sur les corps métalliques, principalement sur l'argent, sur l'or, puisque du ser même qui est plus aisé à pénétrer par l'eau qu'aucun autre, à peine tire-t-elle de deux onces de limaille, trois à quatre grains d'une matière terreuse blanche, qu'on peut même soupçonner venir de l'eau elle-même aussibien que de la limaille qu'on y a tenuë dans un mouvement rapide. Ainsi, toutes les sois qu'on sera voir des sels métalliques extraits par une semblable opération, on aura droit de croire que le dissolvant n'aura pas été simple, & que l'eau

qu'on aura employée contenoit quelques sels. M. Grosse qui a examiné les sels métalliques de M. le Comte de Lagarais, a trouvé dans tous des indices de sel marin.

Il est vrai que si par la machine de Langelot on triture les feuilles d'or avec très-peu d'eau à la fois, on parvient à réduire l'or en une liqueur, qui, distillée ensuite, donne quelques gouttes rouges. Feu M. Homberg vérifia cette expérience en 1707 ou 1708; mais comme il s'étoit servi d'un mortier d'acier & d'une molette de même métal ajustée à ce mortier, il est à craindre que la couleur rouge de cette dissolution de l'or ne vînt de quelques particules détachées du mortier & de la molette par un frottement fort & rapide. Quoi qu'il en soit, cette expérience n'a rien de commun avec celles de M. le Comte de Lagarais, où l'on n'employe pas un frottement de cette espèce. On ne peut disconvenir que la manière dont M. le Comte de Lagarais fait évaporer ses extraits, ne soit excellente. Il y a très-long-temps que je l'ai mise en usage par simple curiosité, sur-tout pour les extraits des fleurs de Violettes, de Roses, d'Œillets & de quelques autres fleurs, à dessein de leur conserver leur odeur & leur couleur, & il seroit à souhaiter qu'on fit tous les extraits de la même manière. Mais quand on est obligé d'en préparer en quantité, cette méthode est presque impraticable; ce qui oblige de recourir à la méthode ordinaire dont j'ai parlé cidevant. Et quoiqu'on puisse dire qu'il est facile de multiplier les moussoirs, de les mouvoir par un courant d'eau ou par des chevaux, on ne remédie pas au principal inconvénient qui est la difficulté de l'évaporation, laquelle s'augmente à mesure qu'on augmente la quantité de ces teintures; car si l'on a 20 ou 30 pintes d'eau chargée des principes de différents végéraux, quel sera le bain-marie ou l'étuve assés grande pour évaporer de suite cette quantité de teinture diftribuée sur une si grande quantité d'assiettes? Or on ne peut en retarder l'évaporation, parce que cette teinture s'aigriroit bien-vîte, sur-tout dans les temps chauds. Ainsi, l'inutilité de ces moulins est assés démontrée; ils ne peuvent servir tout au

tout au plus qu'à satisfaire la curiosité de quelques personnes qui voudroient préparer ces sortes d'extraits pour seur usage particulier, ou qui auroient dessein d'examiner certaines matières trop pesantes pour être tenuës suspenduës dans une eau qui ne seroit agitée que par la chaleur du feu.

Mais l'on peut appliquer très-utilement cette manière d'évaporer les infusions des végétaux, aux Plantes purgatives. comme le Senné, la Gratiole, la Soldanelle, la Coloquinte. la racine d'Hellebore, les Tithimales, & pour avoir en poudre séche & en petit volume les parties véritablement fébrifuges du Quinquina, sans charger l'estomac des fibres inutiles de cette écorce. Il ne s'agit ici que d'abbreger autant qu'il sera possible l'opération de M. le Comte de Lagarais. & d'avoir attention de ne travailler comme lui, que trèspeu de matière à la fois. Ces extraits coûteront à la vérité un peu plus de peine, de soins & de dépense, que les extraits ordinaires; mais on en retirera une très-grande utilité, en ce qu'on évitera aux malades délicats & aux enfants le dégoût des infusions de certains purgatifs, données en grand volume. On évitera aussi en traitant le Quinquina de cette manière, le désagrément de la boisson, le volume des opiates, ou la difficulté de digérer trois ou quatre fois par jour le poids d'un gros de cette écorce avallée en poudre. Ceux qui sont dans l'usage de certains purgatifs, ou qui, sujets à des récidives de fiévres, sont dans la nécessité de recourir souvent au Quinquina, pourront faire ces préparations eux-mêmes plus aisément que par la machine de M. de Lagarais.

L'action du moussoir de cette machine ne sert, comme je l'ai déja dit, qu'à tenir dans une agitation violente, les particules du mixte qu'on a mis dans l'eau, à les amincir par des frottements répétés, à rendre leurs pores plus aisément pénétrables par l'eau, qui alors en dissout les sels & les gommes, & en détache les parties résineuses qui y restent suspenduës. Ainsi, cette agitation rapide n'opére rien de plus que ce que feroit l'eau bouillante versée sur les mêmes mixtes. J'ai traité divers végétaux par les deux moyens, c'est-à-dire,

Mem. 1738.

par une machine semblable à celle de M. le Comte de Lagarais, & par l'eau bouillante, & je n'y ai trouvé aucune dissérence, si ce n'est que par l'eau bouillante, l'extraction étoit beaucoup plus exacte; ce qui me sorce à conclure que la machine est inutile. Le seul exemple de l'insusion du Thé & de l'ébullition du Cassé, prouve que l'on tire beaucoup plus vîte les principes de ces deux végétaux par la manière ordinaire de préparer ces deux boissons, qu'on ne le seroit avec tout l'appareil d'une machine, muë pendant 24 heures.

Je vais donner quelques exemples de préparations d'extraits purgatifs faits sans moussoir; & qui, comparés comme on voudra à ceux qui sont préparés par le moussoir, ne laisseront appercevoir aucune différence, pas même dans leurs

effets.

J'ai versé sur un gros de Senné en poudre, trois demiseptiers d'eau bouillante, je l'ai laissé insuser à chaud pendant 24 heures, j'ai filtré l'infusion, je l'ai sait évaporer au bain-marie dans une terrine de cristal, jusqu'à ce que la liqueur commençât à prendre une légere consistence de sirop clair. ensuite je l'ai distribuée également sur des affiettes de porcelaine pour achever l'évaporation jusqu'à sec, au même bain; car moins il y a de liqueur sur l'assiette, mieux la couche de l'extrait se desséche; si on en mettoit davantage, cette couche seroit trop épaisse & resteroit humide, ce qu'il faut éviter. Par une premiére expérience, j'ai eu 24 grains d'extrait bien sec en petits éclats ou écailles, brillantes d'un côté, & ternes du côté supérieur qui ne touchoit point à l'émail de l'affiette. La même expérience répétée m'a laissé aussi 24 grains d'extrait sec; ainsi, ces 24 grains d'extrait équivalent à un gros de Senné qu'on donneroit en infusion; ils purgent de même, ou seuls, ou joints à la manne, ou pris dans quelque conserve avec une solution de quelque sel purgatif par-dessus, ou étendus dans l'eau comme tisanne laxative, ou dissous dans quelqu'eau minérale. De plus, ils n'ont pas le désagrément de l'infusion.

. La feuille de Gratiole qui est un purgatif violent, ayant

203

été pulvérisée comme le Senné, & traitée de même, m'a laissé comme lui, la même quantité d'extrait. Cet extrait de

Gratiole purge très-bien à 8, 10 & 12 grains.

Je ne parle point ici des extraits des autres purgatifs que j'ai cités, pour ne pas allonger inutilement ce Mémoire; mais on voit bien qu'en proportionnant les doses, ils pourront être utiles aux enfants & aux personnes qui ont une répugnance invincible pour les purgatifs de mauvais goût, ou qui, avec cette répugnance, sont trop délicates pour qu'on puisse risquer de leur donner la Scammonée, qui cause presque toûjours des coliques violentes, & souvent des superpurgations. On n'aura qu'à réduire ces extraits en poudre trèsfine avec le sucre, & si l'on veut, avec quelque terre absorbante qui en puisse tenir les parties résneuses divisées. La dissolution de ces extraits se fera promptement dans l'estomac, pour peu qu'on prenne de la boisson chaude par-dessus & pendant la journée.

Je reviens au Senné, pour faire voir que l'action purgative de son extrait préparé comme je viens de le dire, est moins infidéle que les infusions ordinaires. On sçait qu'en l'infusant à froid il purge doucement, ce qui dépend cependant du plus ou moins de temps qu'il aura été tenu dans l'eau. Insusé à chaud il purge plus vivement. On voit encore qu'il faudroit déterminer, & la durée de l'insusion, & le degré de

chaleur.

Ainsi, la variété dans l'esset purgatif de cette Plante dépend de la manière dont elle est pénétrée par l'eau qui doit se charger de ses principes actifs. Les follicules de Senné qui sont les siliques ou gousses dans lesquelles les graines de l'arbre sont rensermées, purgent, dit-on, plus doucement que la seuille. La raison est, que le tissu de ces membranes destinées par la nature à la conservation des semences, est beaucoup plus serré que le tissu des seuilles; & que l'eau chaude même le pénétrant plus difficilement, n'en tire que peu de ces principes actifs, parce que l'usage est de retirer l'insuson du seu quand l'eau commence à bouillir, c'est-à-dire, dans 204 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE

le temps qu'elles commenceroient à lui abandonner tout ce qui fait leur vertu purgative; d'ailleurs, elles ont une viscosité naturelle, qui est un obstacle à l'entrée des parties de l'eau dans ces membranes: elles purgeroient de même que les seuilles, si on les saisoit bouillir long-temps; car toutes les parties du Senné purgent, même les petites tiges ou pédicules des seuilles, il ne s'agit que de les ouvrir par une ébullition dont la durée soit proportionnée à la ténacité de leur tissu.

Mais en faisant des extraits desséchés de ce purgatif de la manière que je propose, on remédie aux inconvénients que j'ai fait remarquer: on a dans 24 grains de poudre, toute la vertu purgative d'un gros de Senné, & l'on est le maître d'en augmenter ou diminuer la dose, suivant l'âge ou le tempérament des malades. Je passe à l'extrait de Quinquina.

Ce fébrifuge connu depuis 70 ans se prenoit autresois en poudre au poids de deux gros à la fois, & deux ou trois prises guérissoient alors des fiévres obstinées qui avoient résisté pendant des années entiéres aux autres remédes fébrifuges. On s'est déterminé ensuite à suivre la méthode du Chevalier Talbot, qui distribuoit l'infusion du Quinquina dans le vin. Mais les maladies de poitrine étant devenuës plus fréquentes dans ce climat, soit par l'intempérie des saisons, soit parce qu'on a méprisé la simplicité ancienne des aliments, ceux qui en étoient affectés ne pouvant s'accommoder de l'usage de la poudre du Quinquina, ni de son infusion dans le vin, qui les échauffoit trop, on a passé à l'usage du Quinquina infulé ou bouilli dans l'eau, & à celui des opiates ou des extraits, mais des extraits faits selon les méthodes ordinaires. Toutes ces préparations ne donnent pas ce qu'on cherche, c'est-à-dire, l'esset salutaire du sébrisuge exempt du mauvais goût & de la difficulté de le digérer, sans ressentir des pesanteurs d'estomac.

Par la méthode indiquée ci-dessus, on réduit au tiers chaque dose ordinaire du Quinquina; car l'on peut être assuré qu'un extrait sec de cette écorce pesant 24 grains,

209

contient tout ce qu'il y d'efficace dans un gros de Quinquina le mieux choisi; & que de plus, par les expériences que j'en ai faites pendant l'Automne derniere, cet extrait arrête la sièvre aussi vîte & aussi sûrement que le Quinquina pris en substance ou en insusson; car je suis persuadé que pris en substance, les sucs de l'estomac dans lequel is

séjourne, ne peuvent en extraire davantage.

J'ai pelé exactement un gros de Quinquina réduit en poudre fine, je l'ai mis dans un matras, & j'ai versé dessus une once & demie d'esprit de vin rectifié; je l'ai tenu en diges tion pendant du temps, soit au Soleil, soit au bain-marie, l'esprit de vin en a tiré une belle teinture. J'ai fait évaporer cette teinture sur une assette de porcelaine, au bain-marie. jusqu'à ce qu'elle ait été parfaitement séche, j'en ai eu 20' grains & demi d'extrait réfineux. J'avois versé sur le marcdeux onces d'eau bouillante pour en enlever tout le salin & le gommeux ; cette impregnation ayant été évaporée de même & à sec, m'a laissé 3 grains 1 d'extrait. Ainsi, par un procédé encore plus exact que celui d'un extrait fait par l'eau. seule, je ne retire que 24 grains d'extrait sec & en poudre, Le résidu desséché étoit parfaitement insipide & ne pesoit que 42 grains; mais les 6 grains qui se trouvent en perte sont la poudre fibreuse & insipide qui est resté engagée dans les pores du filtre.

Ainsi, il paroît assés constant par cette expérience sates avec des dissolvants de dissérents genres spiritueux & aqueux, que quand on a pris un gros de Quinquina en poudre, les sucs de l'estomac & des intestins n'en extrairont d'actif que la première quantité de 24 grains, qui est la partie sébrisuge du Quinquina. C'est aussi cette même quantité qui passe dans l'eau ou dans le vin, où l'on fait bouillir le Quinquina; & c'est par elle que ces décoctions guérissent aussi la fiévre.

La résine du Quinquina est de telle nature, qu'elle peut être pénétrée & enlevée par l'eau bouillante si on la jette sur cette écorce en poudre fine. Tant que l'eau restera dans un certain degré de chaleur, la résure y demeurera divisée, 206 Memoires de l'Academie Royale suspenduë & invisible, & l'eau sera d'une couleur ambrée: mais si la chaleur vient à diminuer, la liqueur se trouble. devient laiteuse, & la partie résineuse se précipite. Le vin qui est une liqueur aqueuse, saline & médiocrement spiritueuse, est le dissolvant le plus convenable de la séve de l'arbre du Quinquina, coagulée & desséchée dans son écorce; c'est pour cette raison que quand il l'a dissoute & enlevée en la faisant infuser dessus, il reste clair & transparent, & il ne se trouble un peu legérement que quand on y ajoûte de l'eau. Ainsi, dans l'infusion du Quinquina par l'eau, la chaleur soûtient la résine suspendue dans le liquide; dans le vin, c'est la partie spiritueuse & instammable qui sait cet effet. Si l'eau refroidit, cette raisine se précipite; si dans le vin la quantité du spiritueux est trop étendue & affoiblie par une addition d'eau, il en arrive presqu'autant. Or se cette résine de Quinquina est la partie la plus active de ce fébrifuge, comme il est raisonnable de le croire, on voit quel cas on doit faire de ces infusions clarifiées qu'on ordonne quelquefois par trop de complaisance pour les malades; puisque dans ces sortes d'infusions il ne reste presque rien de cette partie réfineule, & qu'on n'y apperçoit plus qu'une legére amertume qui n'est que la partie gommeuse & faline de la séve de cet arbre; car le mélange complet & non divisé des principes de cette écorce fébrifuge, doit être mis au nombre de ces substances que nous nommons Gommes-réfines, qui se dissolvent imparfaitement dans l'eau, & dont le vin est le véritable dissolvant.

Quand je veux faire l'extrait sec du Quinquina par l'eau, je mets un gros de cette écorce en poudre dans trois demisseptiers d'eau bouillante, je tiens le matras au bain-marie bouillant pendant 24 heures, je filtre cette insusson le plus chaud qu'il est possible, de crainte que la résine ne se coagule en resroidissant sur le filtre, je la fais évaporer ensuite dans une terrine de verre, au bain-marie, comme je l'ai pratiqué pour les autres extraits; puis je la distribuë sur desassisettes, où elle dépose la partie résineuse à mésure qu'elle

DES SCIENCES.

réfroidit un peu. Cette pellicule résneuse qui surnage sa liqueur, a les couleurs changeantes de la gorge du pigeon: ensin en continuant l'évaporation elle se desséche, aussir-bien que la liqueur qui est dessous, & laisse sur l'assirette un extrait qui la fait paroître comme dorée ou bronzée. Cette même couleur bronzée s'observe, comme on sçait, sur les cuves d'indigo des teinturiers, & sur les tasses de rouge qui venoient autresois d'Espagne, & qu'on prépare avec le carthame ou sastran bâtard. Je ferai observer ici, qu'il saut nécessairement saire cette évaporation du Quinquina sur des assiettes qui ayent une surface vitrissée ou émaillée, parce que j'ai remarqué que si on la sait sur des assiettes d'argent, elle attaque ce métal, ou du moins son alliage, & y laisse des places ternes & corrodées.

On n'observe point toutes ces couleurs changeantes quand on fait évaporer une teinture du Quinquina faite par l'esprit de vin ou dans le vin; mais si à ces teintures on ajoûte une infusion du Quinquina dans l'eau, comme il se fait un commencement de précipitation de résme, ses parties s'arrangent apparemment d'une manière convenable à produire

l'effet d'une infinité de petites lames. *

L'infusion dont je viens de parler d'un gros de Quinquina dans une livre & demie d'eau, m'a laissé 20 grains d'extrait sec; ainsî, trois demi-septiers d'eau en tirent un demi-grain moins que n'a fait dans l'expérience ci-dessus, une once & demie d'esprit de vin. J'ai versé sur le marc desséché une once & demie d'esprit de vin qui en a enlevé une nouvelle teinture, & cette teinture évaporée a laissé 3 grains d'extrait résneux sec. Ce produit est un peu dissérent de celui de la première expérience; mais la dissérence peut venir aussi de la dissinculté qu'il y a de rassembler exactement toutes les parties de l'extrait desséché en le ratissant de dessus l'assistate.

Par ces expériences répétées de deux façons différentes, l'une par l'esprit de vin & ensuite par l'eau, l'autre par l'eau & ensuite par l'esprit de vin, il reste pour constant que si l'on veut faire usage de ces extraits secs, il en fant 24 grains

* Voy. l'Opt, de Newton.

208 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE

pour tenir lieu d'un gros de Quinquina en substance, & que par conséquent, on diminuera le volume de deux tiers; ce qui est un avantage pour les estomacs délicats, qui ne peuvent digérer facilement un gros de Quinquina, pris de quatre heures en quatre heures. De plus, cet extrait peut se diviser en poudre très-fine, & se dissoudre à la manière des autres extraits, dans du vin ou dans quelqu'autre boisson.

Cette maniére de préparer l'extrait de Quinquina est, comme je l'ai déja dit, beaucoup plus longue que celle des Pharmacopées, attendu qu'on ne peut guere travailler que sur une ou deux onces de matiére à la fois; mais elle est plus commode que celle de M. le Comte de Lagarais, puifqu'on peut se passer de sa machine. J'ai oublié de rapporter ici une observation qui paroîtra peut-être un peu trop scrupuleuse, c'est que dans ces extraits on doit faire une petite soustraction de la partie terreuse que l'eau a pu y déposer; puisque l'eau la plus pure distillée jusqu'à 20 fois, toûjours avec des cucurbites de verre neuves & bien nettes, avec le même chapiteau & le même récipient bien sermé avec de la vessie, m'a laissé à chaque distillation, même à la vingtiéme, un sédiment terreux.

Je crois avoir démontré dans ce Mémoire, que ce que l'on débite à Paris sous le nom de Sel essentiel de Quinquina, de Gayac, d'Absinte, de Chicorée, de Centaurée de Bretagne & de Sabine, préparé selon la méthode de M. le Comte de Lagarais, n'est point un sel essentiel; mais un extrait sec & bien fait: qu'on peut avoir par insussion, & par une évaporation ci-dessus décrite & presque semblable à la sienne, des extraits aussi sûrs & aussi parfaits que par sa machine: que ces sortes d'extraits ne peuvent être mis en usage pour le commun des malades, à cause de la difficulté qu'il y a de les préparer en quantité; mais que cette méthode n'est pas à rejetter quand il s'agira de traiter des personnes désicates & des ensants.

マンボイト

RECHERCHES

SUR

LA HAUTEUR DU POLE DE PARIS.

Par M. LE MONNIER le Fils.

Es découvertes qui ont été faites en ces derniers temps 14 Juin La sur l'Aberration des Etoiles fixes, ont répandu tout d'un coup un si grand jour sur la plûpart des questions qui partageoient les Astronomes de ce siécle, qu'il semble que par leur secours la plus grande partie des Eléments d'Astronomie se peut rectifier aujourd'hui d'une manière asses facile; mais comme de toutes ces questions il n'y en a pas de plus importante que celle qui regarde la Hauteur du Pole de Paris. puisque cette Ville est, pour ainsi dire, le siège de l'Astronomie moderne, & que depuis l'établissement de l'Académie. on y a fait un grand nombre d'observations qui surpassent en exactitude, tout ce que l'antiquité nous a laissé de plus précieux, d'autant qu'elles ont toutes cet avantage d'avoir été faites par le secours des Horloges à Pendule, des Lunettes & du Micrometre, appliqués aux Quart-de-cercles, Inventions que l'on peut compter entre les plus grandes découvertes qui ont été faites depuis un Siécle; je me bornerai donc ici à examiner quelle est cette hauteur du Pole, & quelles sont les vraves causes des changements qu'on a cru y remarquer.

Je me trouve d'autant plus engagé à poursuivre ces recherches, qu'il y a déja long-temps que j'ai entre les mains les observations des Astronomes de l'Académie, dans le dessein de les mettre en ordre & de les publier le plûtôt qu'il me sera possible, ne doutant point que tous les Sçavants n'en puissent retirer tous les avantages nécessaires, pour parvenir à de nouvelles découvertes, & consirmer entiérement celles qu'on ne croit pas encore bien établies.

Mem. 1738.

Dd

210 Memoires de l'Academie Royale

Mais avant que de rapporter les observations dont je me servirai pour conclurre la hauteur du Pole de Paris, il est important de remarquer que cette hauteur du Pole a été prise en divers endroits & avec-différents instruments: cependant il est très-facile de faire la réduction de chaque lieu au paral-lele de l'Observatoire; car seu M. Delisso nous a dressé en 1716 un plan fort exact de la Ville; & d'ailleurs M. Picard & de Louville ont eu grand soin de déterminer par la Trigonométrie rectiligne, la position du lieu où ils ont fait leurs observations; ce que j'ai pratiqué aussi à l'égard du lieu, que j'ai choisi à Paris pour saire mes observations avec toutes les

commodités possibles.

Je supposerai la Réfraction à 50" à la hauteur apparente du Pole de Paris, c'est-à-dire, 2" plus petite que selon la Table de M. Cassini, & 14" plus petite que selon la Table de M. de la Hire. Je ferai voir dans la suite sur quoi peut être fondée cette supposition, m'étant servi du Probleme XIX des Tables Astronomiques de M. de la Hire; car dans ce Probleme on peut trouver la hauteur du pole & le double de la Réfraction qui lui convient, pourvû qu'on connoisse la déclinaison de deux Astres observés, l'un au Nord, & l'autre au Midi, à la hauteur d'environ 45 ou 50° dans le Méridien. Cette méthode qui est fort simple, est peut-être la seule qui puisse être employée dans la pratique de l'Astronomie, tant que l'on n'aura point d'instruments pour observer les Azimuts; mais comme M. de la Hire y suppose les déclinations de deux Astres, & qu'il n'y a pas long - temps qu'on a proposé un moyen sûr & exact de trouver ces déchinaisons, voici comme j'ai procédé dans l'exécution de ce précepte. J'ai observé tant à Tornea qu'à Paris, les hauteurs méridiennes supérieures & inférieures de l'Étoile polaire: comme cette Étoile décrit chaque jour un fort petit cercle autour du Pole, la Réfraction qui éleve chaque hauteur à Tornea & à Paris, diminuë fort peu sa distance au Pole. Ayant fait la comparaison des distances apparentes de l'Etoile au Pole, déterminées sous des latitudes si différentes, il m'a été fort aisé d'en conclurre sa vraye distance au Pole, & par conséquent le complement de cette distance, qui est la déclinaison que je voulois connoître. Ces opérations sont si simples que je ne doute point que cette déclinaison n'ait été déterminée à 5" près; & il ne me paroît pas possible qu'on puisse se tromper davantage, lorsqu'on veut observer avec soin, sur-tout si s'on se sert de Quart-de-cercles garnis de Micrometre: ainsi s'Astre observé du côté du Nord à Paris, étoit l'Étoile polaire dont j'ai connu la vraye déclinaison.

J'ai trouvé la déclinaison du Soleil observé du côté du Midi, au même degré de hauteur que l'Étoile polaire, par la méthode que j'ai employée il y a quelques années pour trouver l'Équation du centre du Soleil, ayant eu le Ciel assés favorable aux deux derniers Équinoxes pour déterminer les passages au Méridien du Soleil & de Procyon par des hauteurs égales prises à l'Orient & à l'Occident, & ayant évité par-là les erreurs qu'on pourroit soupçonner dans les passages observés au Quart - de - cercle mural, dont je n'ai plus voulu

faire ulage.

De cette manière j'ai satissait aux conditions du Probleme proposé par M. de la Hire; car ayant trouvé l'ascension droite vraye de Procyon au 1.er Janvier 1738 de 111° 23′ 30″, & par conséquent le 4 & le 5 Avril 1738, l'ascension droite vraye & la déclinaison du Soleil que j'ai corrigée par la parallaxe de 0′8″, j'ai comparé les hauteurs méridiennes du Soleil observées les mêmes jours, avec celles de l'Étoile polaire observées les jours suivants, & j'ai trouvé la Réfraction plus petite que par la Table de M. Cassini; mais en attendant que ces observations ayent été répétées un asses grand nombre de sois pour en conclurre avec toute la justesse possible la quantité de la Réfraction, nous prendrons 0′ 50″ pour celle qui convient à la hauteur du Pole de Paris.

Je commence donc par les Observations Astronomiques faites par M. Picard aux environs de la Porte Montmartres Comme la hauteur du Pole y sut déterminée avec un trèsgrand soin en 1668 & 1669, & qu'on y employa diffés

Dd ij

212 Memoires de l'Academie Royale rents Arcs de cercles qui donnerent tous le même résultat sçavoir, un grand Quart-de-cercle de 9 pieds 7 pouces de rayon tout de fer, un Sextans aussi de fer de 6 pieds de rayon, mais dont le limbe étoit de cuivre, & enfin le Quartde-cercle de 3 pieds de rayon qui avoit servi à la mesure de la l'erre; & que c'est sur ces observations, qu'on Beut bien regarder comme les meilleures qui ayent été faites, qu'est fondée la hauteur du Pole de Paris déterminée pour la premiére fois avec quelque exactitude, je n'ai fait aucune difficulté de négliger quelques-unes des observations précédentes. Nous avons cependant celles de M. 13 Buot & Roberval, faites au commencement de 1667, dans le Jardin de la Bibliotheque du Roy, avec le Sextans de 6 pieds de rayon, mais qui n'étoit pas encore garni de Lunettes, puisque ce ne fut gueres que vers le mois de Septembre 1667 qu'on substitua les Lunettes d'approche aux Pinnules; or il faut remarquer, par rapport à ces observations, qu'il se trouve quelques fautes dans le 1.er Volume de l'Histoire de l'Académie; car on y trouve (p. 66.) la hauteur du Pole observée par M. Buot en 1668, au lieu que ce n'étoit que sur la fin de 1 666, & au commencement de 1667: de plus, on y suppose l'Observatoire plus méridional que le Jardin de la Bibliotheque du Roy, de 1'5", au lieu de 1' 52" qu'on a toûjours trouvées; enfin M. Buot n'avoit déterminé la hauteur apparente du Pole du Jardin de la Bibliotheque du Roy, que de 48° 52' 45", mais M. de Roberval s'apperçut ensuite qu'il y avoit 15" d'erreur dans la position des Pinnules; or il n'est pas dit en quel sens on doit y avoir égard.

Je reviens donc aux observations faites au Jardin de la Bibliotheque du Roy au commencement de 1668 avec les deux grands instruments dont nous avons parlé ci-dessus. Au commencement de Janvier 1668, on trouva constamment la plus grande hauteur de l'Étoile polaire, de 51° 22′, & la plus petite hauteur, de 46° 24′, ce qui donnoit la hauteur du Pole appparente, de 48° 53′; mais au commencement de Septembre de la même année, on observa de nouveau

la plus grande hauteur de l'Étoile polaire, & on la trouva plus petite d'environ \(\frac{1}{4} \) de minute, ce qui ne s'accorde gueres avec les observations que nous avons faites sur l'Aberration de cette Étoile; mais peut-être que cette dernière observation du mois de Septembre ne sut pas saite avec le même soin que les précédentes, ce qui est d'autant plus facile à concevoir que ces instruments étoient exposés au vent.

C'est pourquoi sur la fin de Décembre de l'an 1669, M. Picard observa près la Porte Montmartre avec le Quart-de-cercle de 3 pieds de rayon, la plus grande hauteur de l'Étoile polaire, de 51° 21' 0", & la plus petite hauteur, de 46° 25' 0": le lieu de ces observations étoit 2' plus septentrional que l'Observatoire. Or la hauteur du Pole apparente déterminée par les observations précédentes étant de 48° 53' 0", on aura celle de l'Observatoire de 48° 51' 0", d'où ôtant 50" pour la Réfraction, la vraye hauteur du Pole de l'Observatoire sur la fin de 1669 auroit été de 48° 50' 10".

Nous pourrions rapporter aussi d'autres observations saites avec un petit Quart-de-cercle de $27\frac{1}{2}$ pouces de rayon, le même qui sut ensuite porté en Cayenne; mais cet instrument étoit placé dans un lieu dont le plancher n'étoit pas bien so-lide; & quoiqu'on y eut égard autant qu'il étoit possible, néantmoins les observations de la plus grande hauteur de l'Étoile polaire ayant été souvent répétées sur la fin de 1668 & au commencement de 1669, la différence est quelquesois d'environ 0'20"; & si l'on prend un milieu entre toutes ces observations, la hauteur du Pole apparente seroit près la Porte Montmartre, de 48° 53' 10", c'est-à dire, 10" plus grande que par les observations qui furent saites l'année suivante avec le Quart-de-cercle de 3 pieds de rayon dont nous venons de parler.

Enfin tous les instruments dont on s'étoit servi près la Porte Montmartre ayant été destinés pour dissérents voyages, au retour desquels la plûpart furent divisés de nouveau, leur limbe ayant été altéré, on en avoit fait construire deux en l'année 1670, sçavoir, celui dont M. Cassini s'est toûjours

Dd ij

214 Memoires de l'Academie Royale servi de 36 pouces de rayon, & celui de M. Picard de 3 2 pouces de rayon. Ce dernier est le même dont parle M. de la Hire dans ses Tables Astronomiques, & dont il s'est servi pendant près de 40 ans pour déterminer les hauteurs méridiennes des Astres. Il nous paroît ici de la derniére conféquence de faire l'histoire de ces deux Quart-de-cercles. L'un & l'autre furent divisés par le même ouvrier, à peu-près dans le même temps; tous les deux étant enfin placés à l'Observatoire en 1673, donnerent toûjours les mêmes hauteurs, lorsqu'ils étoient bien rectifiés à l'horison. En 1672 celui de M. Caffini donnoit la plus grande hauteur du bord supérieur au Solstice d'Eté de 64° 55' 40"; car on trouva le 20 Juin 64° 56' 10", & le 21, 64° 55' 34" ou 37": or M. Cassini rejette la première observation du 20 Juin, ainsi le Solstice étant arrivé entre le 20 & le 21 Juin, nous pouvons établir la plus grande hauteur du bord supérieur du Soleil de 64° 55' 40"; M. Picard, qui observoit en même temps près la Porte Montmartre avec le Quart-de-cercle de 3 2 pouces de rayon, trouva le 20 Juin 64° 53' 40", & le 21, 64° 53' 35", c'est-à-dire, en prenant un milieu, & ajoûtant 2' pour la réduction à l'Observatoire, 64° 55'37" conformément à ce qui avoit été trouvé par M. Cassini. En 1685 à l'Observatoire Royal M. Cassini trouva la plus grande hauteur du bord supérieur du Soleil, de 64°55'40"; M. de la Hire tronva le 21 Juin 64° 55' 40". Les observations de l'Equinoxe du Printemps de l'année 1 673, comparées avec celles de M. Richer, qui étoit alors en Cayenne, donnerent 41° 27' 0" ou 10" pour la hauteur méridienne apparente du bord supérieur à l'Observatoire au moment que son centre se trouve dans l'Equateur; les observations de M. Picard faites à la Porte Montmartre, & réduites au parallele de l'Observatoire, donnerent précisément la même chose à I" ou 2" près.

Cependant lonque l'Observatoire eut été achevé de bâtir en 1672, & qu'on y eut observé plusieurs années de suite la hauteur apparente du Pole, on la trouva d'environ 3 o" plus SCIENCE 3.

grande avec ces deux Quart-de-cercles, que par les anciennes observations faites à la Porte Montmartre, ce qui engagea M. Picard à diverses recherches sur les mouvements apparents de l'Étoile polaire dont il est parlé dans son Voyage d'Uranibourg publié en 1680. Or les observations de M. Picard s'accordent parfaitement avec la Théorie de M. Bradley sur l'aberration des Étoiles fixes; mais comme on nè put alors trouver la cause de ces variations, non plus que de cette Augmentation de 30" dans la hauteur apparente du Pole. on crut que cela pouvoit s'expliquer par quelques irrégularités dans les réfractions causées par les feux * d'une grande * Mémoires de Ville, au Midi de laquelle l'Observatoire étoit situé.

l'Ac. Tom. X. Pag. 371.

Voilà pourquoi M. de la Hire, dans ses Tables Astronomiques, ne rapporte aucune des observations de l'Etoile polaire, que j'ai trouvées dans ses regîtres, & qui donnent la vraye hauteur du Pole de Paris de 30" plus grande qu'elle n'avoit été établie; qu'au contraire il employe les observations du Soleil faites du côté du Midi, où l'on soupçonnoit moins d'irrégularités de la part des Réfractions: mais comme les hauteurs méridiennes du Soleil aux Solstices d'Hiver & d'Été, corrigées par la Table des Réfractions de M. Cassini. donnoient au contraire la hauteur du Pole d'environ 20" plus petite que par les observations faites autrefois près la Porte Montmartre, M. de la Hire a cru devoir augmenter la Réfraction, & diminuer la Parallaxe du Soleil, ce qui lui donne la vraye hauteur du Pole à l'Observatoire, de 48° 50'0".

Il m'auroit été fort difficile de trouver la cause de toutes ces différences sans le secours d'une Théorie sur l'Aberration des Etoiles, & du Secteur dont nous nous sommes servis en Lapponie: mais voici la méthode que j'ai suivie pour éclaircir toutes ces difficultés; j'ai comparé mes observations avec celles qui avoient été faites par M. de la Hire avec son Quartde-cercle de 3 2 pouces de rayon, j'ai trouvé que cet instrument avoit donné les hauteurs de toutes les Étoiles qui sont proche du Zénith, plus grandes d'environ une minute que par la réduction des observations faites au Secteur, ce que

216 Memoires de l'Academie Royale

j'ai trouvé principalement par l'Étoile n de la grande Ourse; or voici diverses remarques que j'ai faites, d'où le Lecteur

pourra tirer telle conséquence qu'il voudra.

Il peut y avoir quelquefois deux causes différentes qui doivent faire hausser un Quart-de-cercle, l'une dépend de l'angle que forme la Lunette du Quart-de-cercle avec la ligne tirée du centre au 0° de la division; si cet angle est plus grand qu'un droit, le Quart-de-cercle haussera nécessairement. & on en connoîtra l'erreur par le renversement, la Lunette demeurant toûjours pointée au même objet dans l'horison. Cette opération est très-pénible, & d'ailleurs elle suppose que l'objet demeure à une même hauteur apparente pendant tout le temps de l'opération. Or cette supposition n'est pas tout-à-fait exacte; car j'ai quelquefois éprouvé que les Réfractions horisontales changent fort-souvent, & même d'un moment à l'autre, ce qui est conforme aux expériences rapportées par M. Hugens dans son Traité sur la Lumière, & celles de M. Picard faites à Uranibourg & sur le Mont-Valerien, qu'on trouve dans le vIII. Tome des anciens Mémoires de l'Académie; ainsi, ce sera toûjours une source d'erreur si l'on n'a pas soin d'éviter les moments où les Réfractions horisontales sont inconstantes, ou plûtôt, de corriger les observations faites au temps du renversement du Quart-de-cercle par la différence des Réfractions, ce qu'on pourroit pratiquer exactement par le secours d'une Lunette murale ou d'un grand Niveau armé d'un Micrometre, ou bien, il faut réitérer un grand nombre de fois le renverlement du Quart-de-cercle.

La seconde cause qui peut saire hausser un Quart-de-cercle, est sondée sur sa division; si l'arc de 90° marqué sur le Quart-de-cercle répond à un arc du Ciel plus grand que 90°, on trouvera toûjours les Étoiles plus hautes qu'elles ne sont réellement, & plus ces Étoiles seront élevées sur l'horison, plus l'erreur sera grande: cette erreur diminuera donc la distance des Étoiles au Zénith; & c'est ce qui est arrivé, à ce que je crois, aux Quart-de-cercles dont nous avons parlé, principalement à celui de M. de la Hire, le même dont M. Picard se

fervoit

servoit au retour du voyage de Dannemarc, celui qui avoit servi à la mesure de la Terre, ayant été gâté vers la fin de ce voyage. Il seroit donc fort utile de vérisser les divisions de ces instruments, en examinant d'abord les points 0° & 90°, comme je l'ai pratiqué tout nouvellement pour mon Quart-de-cercle par le secours de notre Secteur.

On pourroit aussi par la comparaison des observations des Solstices & de l'Étoile polaire, trouver la juste correction des Quart-de-cercles, c'est-à-dire, de combien ces Quart-de-cercles haussent ou baissent dans les hauteurs méridiennes observées; mais cette régle ne peut être vraye que lorsqu'on connoît exactement l'obliquité de l'Écliptique. Or il se trouve dans cette obliquité, qui n'a jamais été connuë bien exactement, des irrégularités dont on n'a pas encore des régles bien certaines, parce qu'on ne sçait pas si elle décroît réellement; c'est pourquoi, comme je me suis borné dans ce Mémoire à rechercher la vraye hauteur du Pole de Paris, je ne me servirai point des hauteurs solsticiales, parce qu'elles sont peut-être sujettes à plus d'une inégalité.

M. de la Hire dans ses Tables Astronomiques nous apprend, que par dissérentes observations de l'Étoile polaire dans sa plus grande & dans sa plus petite hauteur méridienne, on a conclu, en faisant une réduction, la hauteur apparente du Pole de Saint-Jacques de la Boucherie, comme M. Picard l'a établi dans le Livre de la Mesure de la Terre; on aura donc 48° 52' 20". Or l'Observatoire est plus méridional que la Tour de Saint-Jacques de la Boucherie, de 1' 18", selon M. de la Hire, & de 1' 18", selon le plan de M. Delisse; c'est pourquoi la hauteur apparente du Pole à l'Observatoire, sera. 48° 51' 2"; La Réfraction, selon M. de la Hire, est 1' 4";

Je suis obligé d'avertir ici qu'il ne m'a jamais été possible de sçavoir avec quel Quart-de-cercle ni en quel lieu ont été Mem. 1738. 218 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE faites ces observations; car dans les regitres de M. de la Hine je n'en trouve aucune de l'Étoile polaire qui s'accorde avec cette hauteur du Pole de l'Observatoire.

Dans les Mémoires de 1733, on trouve plusieurs observations de la hauteur du Pole faites à l'Observatoire par M. Maraldi, qui ayant vérifié son Quart-de-cercle à l'horison, trouva qu'il faisoit les hauteurs trop petites de 40". M. Maraldi conclud la hauteur du Pole de l'Observatoire de 48°, 50' 12", & il ajoûte que cette hauteur du Pole se trouve à 2" près de celle qu'on suppose ordinairement; mais si s'on corrige ces observations par la Réfraction dont nous nous sommes servis dans les calculs précédents, on aura la vraye hauteur du Pole de l'Observatoire de. . . 48° 50' 14".

Parmi les observations astronomiques qui sont rapportées dans le Livre de la Figure de la Terre de M. de Mauperuis, on trouve (pag. 134. & 135.) plusieurs distances de l'Étoile polaire au Zénith observées à Paris dans un lieu qui est plus septentrional que l'Observatoire de 47" \frac{1}{2}. Corrigeant ces observations par l'Aberration & la Précession des Equinoxes, on conclura la hauteur du Pole de l'Observatoire de 48° 50' 14" \frac{1}{2}.

Et si l'on négligeoit l'Aberration & la Précession des Equinoxes, comme en esset on les a négligées dans ce Livre,

parce qu'il ne s'agissoit que d'examiner si dans les grandés hauteurs les Réfractions étoient doubles à Tornea de ce qu'elles sont à Paris, & qu'au contraire elles se sont trouvées de quelques secondes plus petites: dans cette supposition. la hauteur du Pole de l'Observatoire seroit de 2" - plus

grande

Mais pour établir avec toute la précision possible la hauteur du Pole de Paris, j'ai vérifié plusieurs sois, depuis le mois de Décembre 1737, mon Quart-de-cercle par le renversement; & comme j'ai remarqué qu'il étoit de la derniére importance de connoître si les 90° marqués sur mon Quartde-cercle, répondoient à un Arc du Ciel de 90°, j'ai observé, dans le temps du Crépuscule, les Étoiles 4 & x de la grande Ourse, dont l'une passe à 3° du Zénith du côté du Midi, & l'autre à 1/4 de degré du côté du Nord. Ces observations ont été faites avec grand soin, dans un lieu où j'étois parfaitement à l'abri du vent, & où je m'étois procuré toutes les commodités nécessaires : aussi je n'ai trouvé que 3" de dissérence lorsque j'ai examiné ce qui résultoit de ces deux Étoiles. mais j'ai conclu que les 90° marqués sur mon Quart-de-cercle, ne répondoient pas à un Arc du Ciel de 90°, il s'en falloit au moins 15"; ainsi cette erreur doit être repartie proportionnellement sur tous les autres points de la division, supposé qu'ils soient bien placés par rapport à l'Arc total, ce qu'on vérifiera dans la suite, quoiqu'il soit fort difficile de croire que les erreurs des divisions montent à plus de 5". Voici les observations de l'Étoile polaire que j'ai faites au commencement de cette année 1738:

Hauteurs supérieures.	Hauteurs inférieures.
En Janyier.	En Janvier.
Le 1 50° 58′ 19″ 7 50 58 22 ½ 10 50 58 24	Le 1 46° 47′ 11 ⁴ 8 46 47 11 15 46 47 9‡
Le milieu 50 58 22 ½	Le milieu 46 47 10 1
	E a iii

Je vérifierai dans la suite, avec d'autres Quart-de-cercles. si cette hauteur du Pole est bien établie, 1" de plus ou de moins étant extrémement importante pour déterminer le moment de l'Equinoxe par la méthode des Anciens, puisqu'elle y apporte 1' d'erreur: car quoiqu'on ait déja quelques méthodes de déterminer le moment de l'Equinoxe indépendemment de la hauteur du Pole, cependant comme celle dont on se sert le plus communément, est toûjours la plus simple dans la pratique, on conviendra aisément qu'il vaut mieux s'en servir, si la hauteur du Pole est une fois bien déterminée; d'un autre côté, les nouvelles méthodes de trouver le moment de l'Equinoxe sont absolument nécessaires pour déterminer la Réfraction, comme je l'ai déja expliqué au commencement de ce Mémoire. Enfin comme la hauteur du Pole est le fondement de tous les calculs que l'on fait pour déterminer le lieu des Planetes, leurs nœuds & leurs latitudes. l'erreur que l'on y commettroit, influeroit non seulement dans le lieu des Planetes & dans leurs latitudes, mais se multiplieroit principalement dans la position des nœuds.

Au reste, comme M. Bradley a observé, outre l'Aberration des Étoiles sixes, un autre mouvement apparent dont on a parlé dans le Livre de la Figure de la Terre déterm. & comme cette nouvelle découverte peut donner quelque éclaircissement à ceux qui auront comparé le grand nombre d'observations du Soleil aux Solstices saites à la Méridienne de S. Petrone, & qui ont été publiées depuis peu par M. Manfredi; j'ai entrepris de vérisier ce mouvement le plus exactement qu'il me sera possible, par le secours de notre Secteur,

qu'on a placé dans une Maison près le Boulevard, dont la latitude est d'environ 2' 10" plus grande que celle de l'Observatoire, ce qui sera déterminé dans la suite avec la derniére exactitude.

Mais comme le petit Miroir d'acier sur lequel porte la Vis du Micrometre, avoit été un peu rouillé dans l'endroit où portoit la pointe de cette Vis, nous avons remédié à cet inconvénient, en faisant porter la pointe de la Vis un tiers de ligne plus bas; c'est pourquoi au lieu de 20 Révol. 23,5 part. de la Vis, qui valent 15' o", selon le Livre de la Figure de la Terre, nous prendrons 20 Révol. 24,0 part. c'est-à-dire, une demi-partie d'augmentation, ce qui est évident, parce que cette Vis étant aujourd'hui un peu plus éloignée du centre du Secteur qu'elle n'avoit été auparavant, il est nécessaire par conséquent qu'elle parcourre un chemin plus long pour saire décrire un arc de 15' à la Lunette.

1738.

Nous avons observé, M. Camus & moi, l'Étoile 1 de la grande Ourse, le fil à plomb sur le point marqué, 5° 45' 0" de la division supérieure;

Le Micrometre marquoit,

Le 10 Mai	Pendant le passage de l'Étoile par le Méridien 16 Ré Pendant le passage	10;0 35,5
Donc la distance obser	vée de l'Etoile au Zénith ° 45' 0" · · · · · · + 17	
J'observai encore us le fil à plom	ne Étoile de la <i>grande Ourfe</i> ap b fur le point marqué 2° 37	pellée x.
. (Tan W.:	Avant	ol 14,2Pm
Le II Mai	Pendant 25	0,3
	Après	13,0
Donc la distance observ du côté du Nord	vée de l'Étoile au Zénith	30,7
	Ee ii	i

222 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE On répéta l'observation de l'Etoile 4.

Le 12 Mai	Avant le passage Pendant 3 1 ou	_	12,8™ 30,4
	Après		12,0
Différence	. 5°45′0″ +	17	18,0
	L'Etoile x		
Le 12 Mai	Avant	23 25	29,1 16,7
	Après		30,1

Le 2 1 Mai j'ai retourné le Secteur pour connoître la vraye distance des Étoiles au Zénith, ce qui est nécessaire pour vérisser les Quart-de-cercles, principalement ceux qui sont attachés à un gros mur dans le plan du Méridien.

La face du limbe du Secteur étoit tournée les jours précédents vers l'Orient, mais jusqu'au 4 Juin elle a toûjours, été dirigée vers l'Occident.

Le même jour j'observai l'Étoile χ de la grande Ourse; elle me parut si petite, à cause du grand jour, que je ne pûs pas compter sur une aussi grande précision qu'auparavant.

	Avant	•		•	•	•		6Révo	27,0Pm
Le 21 Mai <	Pendant	•	•	•			•	٠ ٢	30,3
	Après	•	•	٠	٠	è,	•	6	27,0
Différence	. 3* 22′ 30″	٠	٠	•	•	•		Q	40,7

Le Secteur ayant toûjours resté dans la même position, c'est-à-dire, le limbe étant pour lors tourné vers l'Occident, j'observai l'Étoile n de la grande Ourse, laquelle est à l'extrémité de la queuë, le fil à plomb sur le point 4° 45′ 0";

	Avant,.		•		•	,	•		28Ré	aor 32' I benf
Le 2 Juin	Pendant,	•	•	•	•	٠	•	•	30	0,2
	Après	٠	•	•	•	•	•_	•	28	34,1
Différence	. 4945'0"		•	٠	•	•	Ħ	-	I	9,6

Le 4 Juin le Secleur fut retourné vers l'Orient, & M. Camus voulut bien m'aider dans cette seconde opération. où nous apportames tous les soins possibles. Il est bon de remarquer qu'on avoit trouvé çi-devant que le point du limbe qui répond au Zénith étoit 3° 0' 17" ou 18"; mais on ne peut gueres compter sur ce premier retournement, à cause que l'Étoile parut trop petite le 2 1 Mai. Cependant on démonta la Lunette à l'ordinaire, on la plaça dans sa boîte. & enfin la boîte fut transportée dans un lieu éclairé, où l'on fit marquer deux points de chaque côté vers les extrémités de l'arc du Secteur, parce que nous avions résolu d'observer Capella, ce qui n'étoit pas possible lorsque la division de notre Secteur ne s'étendoit qu'à 2° 45' de part & d'autre du Zénith. Toutes ces opérations étant achevées, on observa. comme il suit, l'Etoile n de la grande Ourse, la face du Secteur étant tournée vers l'Orient.

Le 4 Juin 1738, avant le passage, le fil à plomb tombant sur 1° 15' 0", le Secteur sut remué par un accident.

Pendant le passage	. 20 ^{Ré}	rol 23,75 parts
Après		41,15
Différence 1º 15'0"	0	17,40
Mais le 2 Juin, lorsque le Secteur étoit tourné vers l'Occident 4°45'0"	+ I	9,60
Donc la vraye distance au Zénith 1º45'0"	+ 0	35,50
Et par conséquent le point du limbe du Secteur qui répond au Zénith 3° 0' 18,10"		

Le Ciel n'ayant été favorable aux observations que six jours après, j'observai le 1 o Juin la même Etoile avec d'autant plus de précaution, que la première observation qui avoit été faite depuis le retournement du Secteur, ne se trouvoit point assés complette, l'observation du sil à plomb ayant été manquée avant le passage de l'Etoile.

224	Memoires	DE L'ACADEMIE	ROYALE
-----	----------	---------------	--------

T •	Avant le passage	19 Rév	ot 27,0 per 4
Le 10 Juin	{ Pendant	19	7,4
	Après	19	26,0
Différence.	10 15' 0	" — 0	19,1
Avant le retournement	4 45 0	+ r	9,6
La vraye distance de l'E	toile au Zénith 1 45 o	+ 0	36,35
Et par conséquent le p du Secteur qui répon	oint du limbe d au Zénith 3° 0' 17	,25".	

Nous donnerons dans la suite le résultat de nos observations, c'est-à-dire, les vrayes distances des Etoiles au Zénith. observées dans le cours de chaque année; & par le secours de toutes ces distances d'Étoiles au Zénith dont on sera un bon usage pour rectifier les Quart-de-cercles, on sera bien plus à portée de décider dans la suite si la hauteur du Pole est constante, comme il paroît vraisemblable par toutes les observations que nous avons rapportées, ou, si elle est sujette * De Gnomone à quelques variations, comme le soupçonne M. Manfredi*, Meridiano Bonopar la comparaison des Solstices d'Hiver & d'Été observés à la Méridienne de S. 10 Pétrone depuis plus de quatre-vingt ans.

Il est à propos de remarquer au sujet de la hauteur du Pole d'Alexandrie, que cette hauteur du Pole a toûjours étéla même, si l'on s'en rapporte aux recherches de seu M. Delisse; voici comme ce célébre Géographe s'exprime au commencement de son Mémoire sur l'étendue des grandes Villes, imprimé dans le Recueil des Mémoires de l'Académie de 1724.

« Si l'on compare la hauteur du Pole d'Alexandrie don-» née par Ptolomée, de 30° 58', avec celle qui l'a été par » feu M. Chazelles, de 3 1° 1 1'; & si l'on fait cette compa-» raison dans la vûe d'éclaireir un point important, sçavoir si » la hauteur du Pole & l'obliquité de l'Écliptique ont changé » dans l'intervalle du temps qui s'est écoulé entre ces deux » observations, il faut remarquer, avant que de décider la question:

1.º Que la Ville d'Alexandrie d'aujourd'hui où M. Cha-» zelles a observé, est très-petite: Que les murailles anciennes de la

DES SCIENCES.

de la Ville, qui renferment un espace vingt fois plus grand, « & qui subsistent encore presque dans leur entier, ne sont « pourtant pas de la structure la plus ancienne; & qu'ainsi « ces murailles ne sont tout au plus que celles que la Ville avoit « du temps des Croisades. «

2,º Que les murailles les plus anciennes de cette Ville « construite par Alexandre, avoient une bien plus grande éten- duë, allant, selon Strabon, jusqu'au Lac Maræotide, ce que « l'enceinte qu'on regarde aujourd'hui comme ancienne, ne «

fait pas.

3.º Qu'il y a même beaucoup d'apparence que Ptolomée « avoit placé son Observatoire à la partie la plus méridionale « de la Ville, comme on a fait l'Observatoire Royal, asin « d'avoir un horison découvert du côté du Midi, le plus essentiel aux Astronomes.

Que M. Chazelles, au contraire, ayant observé dans la « nouvelle Ville, qui est la partie la plus septentrionale de « l'ancienne, ses différents lieux de leurs observations doivent « être séparés par toute l'étenduë de cette grande Ville. «

Qu'ainsi, si l'on ne fait pas ces distinctions, les conséquences que l'on tirera des observations de Ptolomée & de
M. Chazelles, supposées faites dans le même endroit, peu-

vent jetter dans de grandes erreurs. »

Si l'on ajoûte à ces remarques le peu d'exactitude avec laquelle on sçait qu'observoient les Anciens, on conviendra, ce me semble, que les observations faites à Alexandrie, ne prouvent aucunement que la hauteur du Pole ait changé, ou, du moins, que les observations de Ptolomée ne sont pas suffisantes pour décider cette question.

ゆうつき

SUR L'ARBRE DU QUINQUINA.

Par M. DE LA CONDAMINE.

29 Mai 1737. Voyage de Quito à Lima, par Loxa,

" 🔏 On voyage de Quito à Lima ayant été jugé nécel-LVA saire pour les affaires de la Compagnie, & la saison des pluyes ayant suspendu nos opérations, je partis de Quito le 18 Janvier 1737; & des deux chemins de cette Ville à Lima, l'un par Guayaquil, & l'autre par Cuença, je choisis ce dernier, quoique le plus long & le plus pénible, pour avoir occasion de passer par Loxa, & d'y observer l'arbre du Quinquina, dont nous n'avons en jusqu'à présent en Europe, qu'une connoissance fort imparfaite. M. de Jusseu, notre compagnon de voyage, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris & frere des deux Académiciens, chargé plus particulièrement des observations botaniques, me donna en partant, un Mémoire des divers points historiques & physiques, concernant cet arbre, qui méritoient quelque éclaireissement; je me chargeai aussi de lui donner avis de la saison la plus convenable pour placer le voyage qu'il se proposoit de faire à Loxa, où non-seulement le Quinquina, mais un très-grand nombre de plantes rares & inconnuës, en quoi cette contrée est très-fertile, offrent une riche récolte à la curiosité d'un Botaniste: ce Mémoire m'a servi de guide dans les recherches que j'ai eu occasion de faire, & dont je vais mendre compte.

Simution de Loxá. Garcilaf.comm. de los Incas. Jon. II. lib.

Loxa ou Loja, qui se prononce avec une aspiration gutturale familière à la Langue Espagnole, est une petite Ville fondée par Mercadillo, l'un des Capitaines de Gonçale Pizarre, en 1546, dans un vallon assés agréable, sur la rivière de Catamayo; les deux hauteurs méridiennes du Soleil que j'y ai observées le 3 & le 4 Février 1737, conspirent à la placer par les 4 degrés & presque une minute de latitude méridionale, c'est-à-dire, à près de 70 lieuës plus Sud

que Quito; je la juge à peu-près sous le même Méridien, à environ 80 lieuës de la côte du Pérou, & l'élevation de son sol à peu-près moyenne entre celle des montagnes qui forment la grande cordelière des Andes & les vallées de la Côte: le Mercure que nous avons observé à près de 28 pouces de hauteur au niveau de la mer à Passama, à 8 degrés de latitude Nord, à Manta par un degré, & au Callao port de Lima, par 12 degrés de latitude Sud, & sur les plus hautes montagnes accessibles des environs de Quito, à 15 pouces, se foûtenoit à Loxa le 3 de Février de la présente année 1727. à 21 pouces 8 lignes; d'où on peut conclurre par la comparaison des diverses expériences que nous avons faites à des hauteurs connuës, que le niveau de Loxa au-dessus de la mer, est d'environ 800 toises; le climat y est fort doux. & les chaleurs, quoique fort grandes, n'y sont pas excessives.

Le meilleur Quinquina, du moins le plus renommé, se Où se recueille recueille sur la montagne de Cajanuma, située à deux lieuës Quinquina, & demie environ au Sud de Loxa, c'est de-là qu'a été tiré le premier qui fut apporté en Europe; il n'y a pas 15 ans que les Commerçants se munissoient d'un certificat pardevant Notaire, comme quoi le Quinquina qu'ils achetoient, étoit de Cajanuma. Je me transportai sur cette montagne le 3 Février dernier, & je passai la nuit sur le sommet, à l'habitation d'un homme du pays qui y a élû son domicile. pour être plus à portée des arbres du Quinquina, la récolte de leur écorce faisant son occupation ordinaire & son unique commerce; en chemin, sur le lieu & au retour, j'eus le loisir de voir & d'examiner plusieurs de ces arbres, & d'ébaucher sur le lieu même, un dessein d'une branche avec les feuilles, les fleurs & les graines qui s'y rencontrent en même temps dans toutes les saisons de l'année. Je rapportat le lendemain à Loxa plusseurs branches sleuries, qui me servirent à mettre au net mon dessein, & à le colorier d'après nature, tel que je le joins à ce Mémoire.

On distingue communément trois espéces de Quinquina, Trois espéces quoique quelques-uns en comptent jusqu'à quatre; le blanc, de Quinquina.

228 Memoires de l'Academie Royale

Le rouge

Le jaune.

le jaune & le rouge: on m'avoit dit à Loxa que ces trois espèces n'étoient dissérentes que par leur vertu, le blanc n'en ayant presque aucune, & le rouge l'emportant sur le jaune. & que du reste les arbres des trois espéces ne différoient pas essentiellement; mais mon hôte de Cajanuma, qui passe sa vie dans cette montagne à dépouiller ces arbres, m'a assuré. ce qui m'a depuis été confirmé par le témoignage des gens les mieux instruits, que le jaune & le rouge n'ont aucune différence remarquable dans la fleur, dans la feuille, dans le fruit, ni même dans l'écorce extérieurement; qu'enfin on ne distingue pas à l'œil l'un de l'autre par dehors, & que ce n'est qu'en y mettant le couteau qu'on reconnoît le iaune à son écorce moins haute en couleur & plus tendre: du reste, le rouge & le jaune croissent à côté s'un de l'autre, & on recueille indifféremment leur écorce; quoique le préjugé soit pour la rouge, en se séchant, la différence devient encore plus legére; l'une & l'autre écorce est également brune en dessus, & c'est la marque qui passe pour la plus sûre de la bonté du Quinquina, c'est ce que les Marchands Espagnols expriment par Envez prieta: on demande de plus qu'elle soit rude par-dessus, avec des brisures, & cassante.

Le blanc.

Où croît PArbre de *Quinquina* Quant au Quinquina blanc, ce même homme m'a affûré que sa feuille étoit plus ronde, moins lisse que celle des deux autres, & même un peu rude; sa fleur est aussi plus blanche, sa graine plus grosse, & son écorce extérieurement blancheâtre. Il croît ordinairement sur le plus haut de la Montagne, & on ne le trouve jamais confondu avec le jaune & le rouge, qui croissent plus ordinairement à mi-côte dans les creux & les gorges, & plus particulièrement dans les endroits les plus couverts. Il reste à sçavoir si la variété qu'on y remarque, ne provient pas seulement de la dissérence du terroir & du plus grand froid auquel il est exposé; cela s'accorderoit assés avec ce qu'on m'a assûré, que le Quinquina qui croît dans les lieux les plus chauds, a le plus de vertu.

Le peu de séjour que j'ai fait à Loxa ne m'a pas permis d'examiner par moi - même ces distinctions de couleur, de

vertu & de diversité d'espèces; cet examen eût demandé du temps, des expériences, & de plus, l'œil d'un Botaniste. ce n'est que du voyage de M. de Jussieu qu'on peut espérer ces éclaircissements.

L'arbre du Quinquina ne se trouve jamais dans les plaines, il pousse droit & se distingue de loin d'un côté à l'autre, son sommet s'élevant au - dessus des arbres voisins, dont il est entouré; car on ne trouve point les arbres du Quinquina rassemblés par touffes, mais épars & isolés entre des arbres d'autres espéces; ils deviennent fort gros quand on leur laisse prendre leur croissance, il y en a de plus gros que le corps d'un homme, les moyens ont 8 à 9 pouces de diametre: mais il est rare d'en trouver aujourd'hui de cette grosseur sur la montagne qui a fourni le premier Quinquina, les arbres dont on a tiré les premières écorces, qui étoient fort gros, sont tous morts aujourd'hui, ayant été entiérement dépouillés, ce qui fait infailliblement mourir les vieux: on a reconnu par expérience, que quelques-uns des jeunes meurent aussi après avoir été dépouillés, mais non le plus grand nombre. On se sert pour cette opération, d'un couteau ordinaire dont Comment on on tient la lame à deux mains, l'ouvrier entame l'écorce à le dépouille. la plus grande hauteur où il peut atteindre, & pesant dessus il le conduit le plus bas qu'il peut. Il ne paroît pas que les arbres qu'on a trouvés aux environs du lieu où étoient les premiers, dûssent avoir moins de vertu que les anciens, la situation & le terroir étant les mêmes, la différence, si elle n'est pas accidentelle, peut venir seulement du différent âge des arbres. La grande confommation qui en a été faite, est cause qu'on n'en trouve presque plus aujourd'hui que de jeunes. Je n'en si guéres vû de plus gros que le bras, ni plus haut que de 12 à 15 pieds, ceux qu'on coupe jeunes repouffent-du pied.

On m'a dit à Loxa qu'anciennement on préféroit les plus grosses écorces, qu'on mettoit à part avec soin comme les plus précieuses, aujourd'hui on demande les plus fines par présérence. On pourroit penser que les Marchands y trouvent

Ff iii

Son port &

Blechynden.

à la récolte.

leur compte, en ce que les plus fines se compriment mieur. & occupent moins de volume dans les sacs & cosfres de cuir où on les entasse à demi - broyées. Mais un Direc-Les. Thomas teur de la Compagnie Angloise de la mer du Sud à Panema. par où tout le Quinquina qui va en Europe passe nécessairement, m'a affûré, que la préférence qu'on donne aujourd'hui aux écorces les plus fines, est avec connoissance de cause, & en conféquence des analyses chymiques & des expériences qui ont été faites en Angleterre sur l'une & l'autre écorce; il y a beaucoup d'apparence que la difficulté de sécher parfaitement les grosses écorces, & l'impression de l'humidité qu'elles contractent aisément & conservent long-temps, a contribué à les décréditer. Le préjugé ordinaire est, que pour Quel temps est ne rien perdre de sa vertu, l'arbre doit être dépouillé dans le plus propre le décours de la Lune & du côté du Levant, & on n'obmit pas de prendre acte pardevant Notaire, de ces circonstances, en 1735, aussi-bien que de ce qu'il avoit été recueilli fur la montagne de Cajanuma, quand le dernier Vice-Roi du Pérou le Marquis de Castel-fuerte, sit venir une provision de Quinquina de Loxa pour porter en Espagne à son retour.

136 Memotres de l'Academie Royale

L'intérêt de ne pas rester oisifs les trois quarts de l'année. a fait revenir de ce préjugé la plûpart de ceux qui s'occupoient à cette récolte, tel que mon hôte de Cajenuma, qui m'a affuré que toutes les saisons de l'année y étoient également propres quand il faisoit sec; que l'écorce après avoic été ôtée, doit être exposée au Soleil plusieurs jours, & ne doit être emballée pour se bien conserver, que lorsqu'elle a perdu toute son humidité, & que cette seule circonstance est essentielle, ce qui parost fort vrai-semblable: lorsqu'on en fait le triage avant que de l'emballer, on en trouve souvent de moisse, faute de cette précaution, & alors les Marchands aiment souvent mieux s'en prendre à la Lune, qu'à la négligence de ceux qui ne l'ont pas fait sécher avec soin, Je ne m'arrêterai point à faire une description plus détaillée de l'écorce assés connuë en Europe.

Les feuilles sont portées sur une queuë d'environ demi-Ser feuilles.

271

pouce de longueur, elles sont lisses & d'un beau verd, plus foncé en leur partie supérieure & plus clair en-dessous, leur contour est uni & en forme de fer de lance, arrondi par le has & se terminant en pointe : elles ont dans leur mesure moyenne un pouce & demi ou deux pouces de large, sur deux & demi à trois pouces de long; elles sont traversées dans leur longueur, d'une côte arrondie par-dessous, & d'un rouge foncé & brillant, sur-tout dans la moitié voisine de la queuë; cette couleur se communique souvent à la seuille entière dans sa maturité: les principales nervures sont alternes & paralleles à trois ou quatre lignes d'intervalle les unes des autres, elles forment avec la côte du milieu, des angles plus aigus que le demi-droit, & se terminent en s'arrondissant parallelement au bord de la feuille. Quelques gens du pays prétendent que la feuille de l'excellent Quinquina de la meilleure espèce, est moins lisse & même un peu cotoneuse, je n'en ai point vû de telles.

Chaque rameau du sommet de l'arbre finit par un ou Ses seurs. plusieurs bouquets de fleurs, qui ressemblent, avant que d'être écloses, par leur figure & leur couleur blen-cendré, à celles de la Lavande; les boutons en s'ouvrant changent de couleur; le pédicule commun qui soûtient un des bouquets. naît aux aiselles des feuilles & se divise en plusieurs pédicules plus petits, lesquels se terminent chacun par un calice découpé en cinq parties, & chargé d'une fleur de la même grandeur & de la même forme à peu-près que la fleur de la Jacinte; c'est un tuyau long de sept à neuf lignes, évalé en rosette taillée ordinairement en cinq & quelquesois en six quartiers; ceux-ci sont intérieurement d'un beau rouge de carmin vif & foncé au milieu, & plus pâle vers les bords, & leur contour se termine par un liseré blanc en dents de scie, qu'on n'apperçoit qu'en y regardant de près; du fond du tuyau sort un pistile blanc chargé d'une tête verte & oblongue, qui s'éleve au niveau des quartiers, & est entouré de cinq étamines qui soûtiennent des sommets d'un jaune pâle, & demeurent cachées au-dedans, ce tuyau est par-dehors

232 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE d'un rouge sale & convert d'un duvet blancheâtre.

Son fruit.

La fleur étant passée, le calice se rensse dans son milieu en forme d'olive, il grossit & se change en un fruit à deux loges, il devient plus court & plus rond en se séchant, & s'ouvre enfin de bas en haut en deux demi-coques séparées par une cloison & doublées d'une pellicule jaunâtre, lisse & mince, d'ou il s'échappe presqu'aussi-tôt des semences rousseatres applaties & comme feuilletées, dont plusieurs n'ont pas demi-ligne de diametre, très-minces vers les bords & plus épaisses vers le milieu, qui est d'une couleur plus foncée & contient la plantule dans son épaisseur entre deux pellicules; ces semences qui m'ont paru ressembler en petit à celles de l'Orme, sont attachées & disposées en manière d'écaille, sur un placenta oblong & algu par ses deux extrémités; ce placenta tient de chaque côté à la cloison mitoyenne, il a la forme à peu-près d'un grain d'avoine, mais plus long & plus mince, applati, avec une cannelûre selon sa longueur du côté qui joint la cloison, & rond avec quelques aspérités du côté oppolé.

Il est fort difficile de saisir ces semences sur l'arbre même dans une parfaite maturité, en meurissant elles se séchent, & l'agitation du vent les sait tomber; en sorte qu'on ne trouve jamais sur la branche, que le fruit noué, mais encore vert aussi-tôt après la chûte de la fleur, ou des capsules séches &

vuides.

On peut aisément reconnoître par cette description, combien ont été mal informés les premiers Auteurs qui ont écrit sur le Quinquina, & en particulier Sebastien Badus Médecin Génols, dans son Traité intitulé Anastasis Corticis Peruviani seu China China desenso.

Histoire de la L'usage du Quinquina étoit connu des Américains avant découverte du qu'il le sût des Espagnols; & suivant la lettre manuscrite d'Antoine Bollus Marchand Génois qui avoit commercé sur Lib.1. cap.1. le lieu, citée par Sebassien Badus, * les Naturels du pays ont long-temps caché ce spécifique aux Espagnols, ce qui est très-croyable, vû l'antipathie qu'ils ont encore aujourd'hui

pour

pour leurs conquérants. Quant à leur manière d'en faire usage. on dit qu'ils faisoient infuser dans l'eau pendant un jour, l'écorce broyée, & donnoient la liqueur à boire au malade sans le marc.

Selon une ancienne tradition dont je ne garantis pas la vérité, les Américains dûrent la découverte de ce reméde aux Lions, que quelques Naturalistes prétendent être sujets à une espéce de fiévre intermittente. On dit que les gens du pays ayant remarqué que ces animaux mangeoient l'écorce du Quinquina, en userent dans les fiévres d'accès, assés communes dans cette contrée. & reconnurent sa vertu salutaire: je remarquerai en passant, que les Lions d'Amérique sont beaucoup plus petits & tout différents de ceux d'Afrique; pour les Tigres, j'en ai vû en Amérique de très-grands, qui ne paroissent différer en rien des Tigres Africains.

Les vertus de l'écorce du Quinquina, quoique parvenuës à la connoissance des Espagnols de Loxa, & reconnues & éprouvées dans tout ce canton, ainsi qu'il est constant par divers témoignages *, furent long-temps ignorées du reste du D. Joseph Fausto monde; & l'efficacité de ce reméde n'acquit quelque célé- de la Cueva, nabrité, qu'à l'occasion d'une siévre tierce opiniatre, dont la tif de Long, où Comtesse de Chinchon Vice-Reine du Pérou, ne pouvoit guérir vers emplois. depuis plusieurs mois. Sebastien Badus rapporte le fait (lib. 1. mort en 1718. cap. 11.) sans la date, se contentant de dire, qu'il pouvoit a dit à D. Any avoir 30 ou 40 ans dans le temps qu'il écrivoit.

J'ai découvert cette époque, comme je le dirai ensuite; l'Archevesché & ce sut en 1638, un an avant la fin de la Vice-Royauté du de Lima, de qui Comte de Chinchon, qui acheva son gouvernement le 17 Dé que sorsque son cembre 1 639, que ce remede, presque l'unique à qui on puisse pere étoit venu d'Europe, de donner avec raison le nom de spécifique, sortit de son obscu- avant que le rité, le trait d'histoire est d'ailleurs asses connu, je le rappel-Quinquina sût connu à Lime. Ierai cependant ici avec quelques circonstances nouvelles. ce remede étois Le Corregidor de Loxa, créature du Comte de Chinchon, informé de l'opiniatreté de la fiévre de la Vice-Reine, qu'aucun Lata. remede ne pouvoit dompter, envoya au Vice-Roi son patron, de l'écorce de Quinquina, en l'assurant par écrit qu'il Mem. 1738.

drés de Manibo Official de

224 Memoires de l'Academie Rotale répondoit de la guérison de la Comtesse, si on lui donnoit ce fébrifuge; le Corregidor fut aussi-tôt appellé à Lima, pour régler lui-même la dose & la préparation; & après quelques expériences faites avec succès sur d'autres malades, la Vice-Reine prit le reméde & guérit. Aussi-tôt elle sit venir de Loxa une quantité de la même écorce. (Badus ajoûte que ce fut à la sollicitation de la Ville de Lima, qui sui sit à ce sujet une députation.) Quoi qu'il en soit, elle distribuoit elle-même le remede à tous ceux qui en avoient besoin, & il commença alors à être connu sous le nom de Poudre de la Contesse. Quelques mois après elle se débarassa de ce soin, en remettant ce qui lui en restoit aux RR. PP. Jésuites, qui continuérent à le débiter gratis, & il prit alors le nom de Poudre des Jésuites, qu'il a long-temps porté en Amérique & en Europe. Peu de temps après les Jésuites de Lima en envoyérent par l'occasion du Procureur Général de sa province du Pérou qui passoit à Rome, une quantité au Cardinal de Lugo de la même Société, au Palais duquel ils le distribuérent d'abord, & ensuite à l'Apoticairerie du Collège Romain, avec le même succès qu'à Lima, & sous le même nom, ou sous celui de Poudre du Cardinal, gratis aux pauvres, & au poids de l'argent aux autres pour payer les frais du transport, ce qui continuoit encore à la fin de l'autre siècle; on ajoûte que ce même Procureur de la Société passant par la France pour se rendre à Rome, guérit de la fiévre avec le Quinquina, le feu Roi Louis XIV. alors Dauphin.

Discredit du Quinquina de Losa, & sa sause.

En 1640, le Comte & la Comtesse de Chinchon étant retournés en Espagne, leur Médecin le Docteur Juan de Vega qui les y avoit suivi & qui avoit apporté une provisson de Quinquina, le vendoit à Séville à cent réaux la livre; il continua d'avoir le même débit & la même réputation, jusqu'à ce que les arbres de Quinquina non dépouillés étant devenus rares, quelques habitants de Loxa poussés par l'avidité du gain, & n'ayant pas de quoi fournir les quantités qu'on demandoit d'Europe, mêlerent dissérentes écorces dans les envois qu'ils firent aux soires de Panama dans le temps des Gallions; ce

qui ayant été reconnu, le Quinquina de Loxa tomba dans un tel discredit, qu'on ne vouloit plus donner seulement une demi-piastre * de la livre, dont on donnoit auparavant 4 &

6 piastres à Panama & 12 à Séville.

En 1690, plusieurs milliers pesant resterent à Piura & sivres quesque sur la plage de Payta, qui est le port le plus voisin de Loxa, sols de notre monnoye d'ausans que personne vousût les embarquer, ce qui a commencé jourd'hui, la ruine de Loxa, ce lieu étant aujourd'hui aussi pauvre qu'il a été autrefois opulent dans le temps que son commerce florissoit.

* La piasire vaut 8 reaux

& répond à 5

Entre les diverses écorces qu'on a souvent mélées avec cel- Ecorces étranles du Quinquina, & qu'on y mêle encore quelquefois pour en géres mêlées avec le Quinaugmenter le poids & le volume, une des principales est celle d'Alizier, qui a le goût plus stiptique & la couleur plus rouge en dedans & plus blanche en dehors; mais celle qui est le plus propre à tromper par sa ressemblance avec la véritable, est une écorce appellée Cucharilla d'un arbre commun dans le pays, qui n'a d'autre ressemblance avec le Quinquina que par son écorce, on la distingue cependant & les connoisseurs ne s'y laissent pas tromper; il y a tout lieu de croire que cette écorce de la Cucharilla, est celle que nous connoissons sous le nom de Chacril. Depuis quelques années pour pré- l'Académie R. des Sci. 1719. venir cette fraude, on a la précaution qu'on négligeoit autrefois, de visiter chaque ballot en particulier, & à Payta où s'embarque pour Panama la plus grande partie du Quinquina qui passe en Europe, aucun ballot s'il ne vient d'une main bien sûre, ne s'embarque sans être visité, c'est de quoi j'ai été témoin à Payta. Il faut avouer néantmoins que maigré cette précaution, les acheteurs, qui, la plûpart & le plus souvent ne s'y connoissent pas, & qui, jamais on presque jamais ne vont à Loxa même faire leurs emplettes, sont dans la nécessné de s'en rapporter à la bonne soi des vendeurs de Payta ou de Guayaquil, qui, souvent ne le tiennent pas de la premiére main & ne s'y connoissent pas mieux. De sages réglements pour assurer la bonne foi d'un commerce unique & si utile à la conservation du genre humain, ne seroient pas

236 Memoires de l'Academie Royale

un objet indigne de l'attention de Sa Majesté Catholique.

Autres lieux où se trouve le Quinquina.

On trouve tous les jours sur la même montagne de Cajanuma près de Loxa, & aux environs dans la même chaîne de montagnes, de nouveaux arbres de Quinquina, tels sont ceux d'Ayavaca, distante de Loxa d'environ 3 o lieuës vers le Sud-ouest; ce Quinquina est en bonne réputation & il s'en est beaucoup vendu depuis quelques années, ceux qui s'appliquent à ce commerce & qui découvrent quelque nouveau canton où ces arbres abondent, sont fort soigneux de ne le pas publier. On a aussi découvert l'arbre du Quinquina en différents endroits assés distants de Loxa, comme aux environs de Rio Bamba, à peu-près 40 lieuës au Nord de Loxa, aux environs de Cuença, un degré plus Nord que Loxa & un peu plus à l'Est; & enfin dans les montagnes de Jaën, à 50 ou 60 lieuës au Sud-est de Loxa. Depuis quelques années il a passé de ce dernier en Europe, mais soit qu'il ait été reconnu moins efficace, ou que ce soit un effet de la prévention, il a mauvais renom à Panama, où il suffit de scavoir que la Cascarilla a été embarquée au port de Cherepe qui est la route ordinaire de ce Quinquina de Jaën, pour qu'on ne puisse en trouver le débit : on dit que tout le Quinquina de Jaën est de l'espèce du blanc, dont on a parlé plus haut.

Ulage du les teintures.

La quantité de Quinquina qui passe tous les ans en Europe, Quinquina dans a persuadé dans tout le Pérou qu'on s'en servoit en Europe pour les teintures; & soit qu'on en ait fait autresois quelqu'essay ou non, le préjugé est ancien, puisque dès le temps qu'il fut décrié par la fraude de ceux de Loxa, on dit que les Marchands d'Europe se plaignirent qu'on ne lui avoit trouvé ni la même efficacité contre les fiévres, ni pour les teintures. L'homme chés qui j'ai passé une nuit sur la montagne de Cajanuma, m'a dit qu'il avoit teint quelques mouchoirs de couleur de musc, en les laissant tremper trois jours dans l'infusion de cette écorce, mais qu'on ne l'employoit pas d'ordinaire dans le pays à cet usage.

Du nom de Qninguina.

Le nom de Quinquina est Américain, mais l'écorce qui porte ce nom en Europe, n'est conque au Pérou ni à Lora même, que sous le nom de Corteza ou Cascara de Loxa, ou plus ordinairement Cascarilla, écorce de Loxa ou petite écorce; le nom de Poudre des Jésuites, non plus que cèlui de Bois des fierres, Palo de calenturas, ne sont plus aujourd'hui en usage; mais il y a un autre arbre fort célébre & connu dans diverses provinces de l'Amérique méridionale, qui porte ce sous le nom de Quina Quina, & dans la province de Maynas. sur les bords du Maranon, sous le nom de Tatché; de cet arbre distile par incision une résine odorante, les semences appellées par les Espagnols, Pepitas de Quina Quina, ont la forme de féves ou d'amandes plattes, & sont renfermées dans une espéce de seuille doublée, elles contiennent aussi entre l'amande & l'enveloppe extérieure, un peu de cette même réfine qui distile de l'arbre, leur principal usage est pour faire des fumigations qu'on prétend salutaires & confortatives. mais qui ont été en bien plus grand crédit qu'elles ne sont aujourd'hui; j'ai déja envoyé en France quelques-unes de ces semences par une autre occasion, & j'en joindrai aussi quelques-unes à ce Mémoire.

Il y a dans le Convent de S. François de Tarixa dans la province de Charcas, une Croix de 15 pieds de haut de ce bois de Quina Quina, avec trois clous de la même matière. placés aux bras & aux pieds de la Croix. Elle fut trouvée en 1616 par les premiers Missionnaires, suivant la relation du P. Mendoza * Franciscain.

Le P. Calancha Augustinien dans sa Chronique **, pré-Ant. de Charcas tend qu'elle a été plantée de la main même de l'Apôtre S. cap. 21. pag. Thomas; cet arbre croît en abondance en diverses provin- 121. col. 2. ces du haut Pérou, comme aux environs de Chuquizaea ou ** Chron. Aug. la Plata de Tarija de Misque, de la Paz, &c. & a reçû des ib. 2. cap. 3. Missionnaires les noms d'arbre de la Croix, des clous & des 2.222. col. 2. playes de Notre-Seigneur. Les Naturels du pays forment de la gomme réfine ou baume de cet arbre, des rouleaux ou masses qu'ils vont vendre au Potosi & à Chuquizaca, où ils servent non-seulement à parfumer, mais à divets autres usages de médecine, tantôt sous la forme d'emplâtre, tantôt

Autre arbre

238 Memoires de l'Academie. Royale sous celle d'une huile composée qu'on en tire; & enfin sans aucune préparation, en portant ces bols à la main & les maniant sans cesse, pour aider à la transpiration, fortifier les nerfs. & rétablir le mouvement des jointures dans les gouteux. de quoi on rapporte divers exemples. Les Turcs font précisément le même usage du Labdanam: il reste à scavoir maintenant, comment & pourquoi l'écorce de Loxa a reçû en Europe & dans tout le reste du monde, hors dans le lieu de son origine, le nom de Quinquine.

Contre la

Parmi les différentes vertus qu'on attribué à l'arbre balsamique dont nous venons de parler, & nommé de tout temps Quina Quina par les Naturels & depuis par les Espagnols, la plus considérable est celle de son écorce, qui passoit pour un excellent fébrifuge. Avant la découverte de l'arbre de Loxa cet autre étoit en grande réputation pour guérir les fiévres tierces, & les Jésuites de la Paz ou Chuquiabo recueilloiene avec grand soin son écorce, qui est extrémement amère, & étoient dans l'usage de l'envoyer à Rome où elle se distribuoit sous son vrai nom de Quina Quina, & servoit contre les siévres intermittentes. L'écorce de Loxa ayant passé en Europe & à Rome par la même voye, le nouveau fébrifuge a été confondu avec l'ancien, & celui de Loxa ayant prévalu, il a retenu Son nom passe le nom du premier, qui est aujourd'hui presqu'entiérement oublié; le nom de Cascarilla ou de petite écorce, donné à celle de Loxa, semble aussi avoir été imposé pour la distinguer d'une autre, qui étoit sans doute celle de l'ancien fébrifuge.

à l'écorce de

Badus a confondu les deux arbres faute d'avoir eu connoif sance de l'ancien, ce qui fait qu'il ne peut concilier le témoignage de son Auteur Génois avec d'autres relations. Præter corticem, dit Badus, sunt qui dicunt inesse eamdem virtutem, sugandis febribus semini arboris illius, quod patrio sermone seu Hifpano dicunt Pipitas de Quina; estque simile, aiunt, semini Cucurbita non convenit cum eis Bollus, qui ait arborem sponte sud nasci, negatque insuper inesse ei fructus ullos Addit idem Bardi, resinam quoque inesse arbori seu cortici, nescio an sit supparis virtutis cum cortice & illo semine. Bad. Anast. Cort. Per. cap. 1.

Manuscrit Espagnol sur les matieres du

A Loxa & à Lima j'ai tiré très-peu de lumiére des gens du pays, même des plus anciens, sur ce qui regarde l'histoire de la découverte du Quinquina, je dois la plûpart des éclaireissements Peron. historiques précédents, à un Manuscrit Espagnol presqu'entiérement oublié & égaré dans l'Apoticairerie du Collège des Jér suites de S. Paul de Lima, qui m'a été indiqué par le R.P. Bertrand Herbert Jésuite François en cette même Ville; ce Manuscrit dont le titre & l'avertissement seulement sont en Latin. est intitulé, De Cortice Quina Quina et de Loxa, etsi diversozum arborum uniformis virtutis. Il paroît par une citation dans le corps de l'ouvrage, que l'Auteur écrivoit en 1606, & la fin est datée de 1699, son Auteur est le Docteur Dom Diego de Herrera, mort en 1712 ou 13, âgé de près de 100 ans, du commun aveu de ceux qui l'ont connu; aimi, cet Ecrivain contemporain qui avoit couru tout le Pérou, comme il l'afsûre en divers endroits de l'ouvrage, peut passer pour témoin oculaire de la plûpart des faits qu'il rapporte. Ce Manuscrit, selon le témoignage de l'Auteur, faisoit partie d'un plus grand ouvrage, n'étant que le 4. me chapitre plus étendu du 3. me Livre des Plantes & autres matiéres médicinales du Pérou. L'ouvrage entier divilé en quatre Livres, étoit intitulé, Circa materias Peruanas, scilicet de thermis, de aquis, de morbis endemiis regionalibus, & c. Je n'en ai pu découvrir à Lima aucun vestige.

Quant à l'étymologie du nom Quina Quina, ce même Auteur en propose une peu vrai-semblable, donnant à entendre que les semences de l'arbre balsamique ainsi appellé, peuvent avoir reçû ce nom de la ressemblance qu'elles ont avec des playes ouvertes, telles qu'elles sont réprésentées dans l'E-eussion de Portugal au nombre de cinq, sous le nom de Quinas. Cette origine paroît non-seulement forcée, mais ne peut s'accorder avec un fait avéré & dont l'Auteur même convient, qui est, que le nom de Quina est de l'ancienne Langue du Pèrou; cependant aucun de ceux que j'ai consultés à Lima & ailleurs, les plus versés dans cette Langue, n'a pu me dire ce qué significit en cet idiome, le mot Quina. J'ai trouvé

Etymologie du nom de Quinquina. 240 Memoires de l'Academie Royale dans un ancien Dictionnaire de la Langue Quichoa, c'est ainsi qu'on nomme celle des anciens Pérouans, du temps des Ingas, imprimé à Lima en 1614, le mot Quina ai aujourd'hui hors d'usage & inconnu des Naturels mêmes du pays. dont la Langue s'est fort alterée par le mêlange de l'Espagnol, ce mot est traduit dans le Dictionnaire par le mot Espagnol Mantelilla India, espéce de mante ou de cape dont s'enve-Joppoient les Naturels. Comme la Langue Quichoa est fort peu abondante en termes, & que pour suppléer à cette disette elle n'a gueres de mot dont la signification ne s'étende par métaphore à diverses autres, on peut présumer avec assés de vrai-semblance, que Quina ai, qui s'entendoit ordinairement d'un manteau, pouvoit aussi signifier écorce quand il étoit question d'un arbre, ou du moins, avoir eu anciennement cette signification; je compte pour rien la petite dissérence dans la terminaison si ordinaire aux mots qui passent d'une Langue à une autre; si cette étymologie est goûtée, il n'y aura plus de difficulté dans la répétition de Quina Quina, cette sorte de réduplication étant fort familière à la Langue en question, & particuliérement dans les noms de Plante; c'est ainsi qu'ils en nomment diverses autres par des noms ainsi redoublés, comme Vira Vira, Pinco Pinco, Saya Saya, Moco Moco, donnant à entendre par ce redoublement une plus grande vertu, ou une plus grande efficacité dans la Plante. Supposé donc que Quina signifiat écorce en Indien, Quina Quina vou-

Il arrive au Quinquina ce qui arrive à presque tous les remedes communs & de peu de valeur, dans les pays où ils naissent & où on les trouve, pour ainsi dire, sous la main. On en sait au Pérou, généralement parlant, peu de cas & peu d'usage: on le craint & on en use peu à Lima, beaucoup moins à Quito, & presque point à Loxa. J'en ai donné quelques prises que j'avois apportées de France à un Créole Espagnol, qui avoit depuis plusieurs mois la sièvre, à Puerto-Viejo, & je ne trouvai alors en cette Ville distante de Loxa de soixante & quelques lieuës, & voisine de Guayaquil, où il se

droit dire l'écorce par excellence, ou l'écorce des écorces.

fait un grand commerce de Quinquina, aucun habitant qui eût jamais entendu parler de ce remede voisin & si célébre dans tout le reste du monde.

La figure de la semence du Quinquina, que j'ai jointe à mon Quito 15 Juin Mémoire, est telle que je l'ai dessinée d'après nature, sur le 1738. lieu & le jour même que je rapportai à Loxa plusieurs branches de l'arbre cueillies sur la montagne voisine où il croît. avec ses feuilles, ses fleurs & son fruit. J'ai remarqué dans le Mémoire, qu'il étoit très-difficile de saisse ces semences sur l'arbre même dans une parfaite maturité, parce qu'elles se séchoient en meurissant, & s'échappoient de leurs capsules, c'est ce qui m'a obligé de tirer les graines que j'ai dessinées. des coques qui n'étoient pas encore parfaitement meures; celles que j'emportai à *Lima* ayant été mouillées en chemin & s'étant depuis séchées extrémement, je les mis dans l'eau pour les faire renfler quand je copiai mon premier dessein pour l'envoyer à l'Académie, & je n'y remarquai aucune différence, comme on peut s'en convaincre, en comparant celles que j'envoyai en France avec le dessein.

Depuis mon retour à Quito, j'ai eu occasion de faire venir de nouvelles graines de Loxa, dans la vûë d'essayer si elles leveroient à Quito, sur quoi j'ai fait dissérentes tentatives

qui ne m'ont pas réussi.

Je reconnois qu'il ne m'appartient pas d'aller plus loin fur cette matière, & je me contente d'avoir mis, comme je l'espère, par mes premières recherches & par les éclair-cissements, M. 15 les Botanistes en état d'établir le genre, l'espèce, & les caractères d'un arbre jusques ici aussi peu connu des Naturalistes, que les vertus de son écorce sont célébres par tout le monde, on peut même dire qu'il manque d'un nom propre, puisque celui de Quina Quina, qu'il porte seulement en Europe, est le nom d'un autre arbre transporté à celui-ci par équivoque, comme je l'ai prouvé dans mon Mémoire, & que dans le pays où il croît & dans

Mem. 1738.

Hh

242 Memoires de l'Academie Royale

toute l'Amérique méridionale, il n'est connu que sous celui

de l'arbre de la petite écorce, arbol de la Cafcarilla.

Depuis mon retour à Quiso, le Controlleur des doitanes de Payta m'a envoyé cinq échantillons de Quinquina, l'un de Loxa, & les autres, de divers autres endroits; entr'autres, de deux où le Quinquina a été tout récemment découvert, j'en ai remis une moitié à M. de Jussieu, qui en a fait plusieurs expériences avec succès: à Quito, en noubliant pas la précaution ici nécessaire de cacher le nom d'un remede prequ'entiérement décrédité dans sa patrie, & craint de la plûpart des malades; j'ai envoyé l'autre moitié à l'Académie, avec les noms des territoires où eroissent les diverses espéces.

EXPLICATION DES FIGURES.

PLANGHE I.

- A. Dessein d'une branche de l'arbre du Quinquina, avec ses feuilles, ses sleurs & ses fruits, en leurs divers états.
- BBB. Fleurs du Quinquina sous divers aspects.
- B. Fleur singulière à six découpûres.
- b. Fleur que l'on a déchirée pour faire voir le pissile & les étamines.
- CCC. Boutons qui ne sont pas encore éclos.
- DDD. Fruits du Quinquina en différents états avant leur parfaite maturité.
- DDD. Iles mêmes ouverts & dont les graines sont tombées.
- E. Feuille vûë par dedans. E. Feuille vûë par dehors.

PLANCHE II

- F. Feuille calquée sur le naturel, pour mieux distinguer le contour & les nervûres.
- G. Fruit détaché, prêt à s'ouvrir.

H. Demi-coque dont on a tiré le placenta & les graines; on y voit les débris de sa cloison.

I. Placenta couvert de ses graines, vû par sa partie convexe, qui est appliquée à la partie concave de la demicoque H.

J. Le même, vû par la partie platte ou intérieure, appli-

quée à la cloison qui partage le fruit.

ij. Le même placenta desséché, vû par-dessus & par-dessous.

1. Une des graines dont le placenta est garni.

L. La même, vûë à la Loupe.

M. Demi-coque ouverte après que les graines sont tombées naturellement, avec sa pellicule intérieure.

N.N. Cette même pellicule qui tapisse intérieurement la demi-coque M, vûë par sa partie concave & par sa partie convexe.

00. Le placenta desséché & renssé dans l'eau, vû par-dessus

& par-dessous.

P. Etamine vûë à la Loupe, a par la face antérieure, b par la face postérieure à laquelle s'insere le filet.

Q. Fleur épanoüie, représentée de grandeur naturelle.

R. Le pétale ouvert selon sa longueur, pour montrer la naissance des étamines, leur nombre & leur situation.

S. Pistile détaché & séparé du pétale; a l'ovaire; b le calice qui couronne l'ovaire; c le stile; d le bout du stile partagé en deux lobes.

Il est bon d'avertir que dans la description des fleurs du Quinquina, leur calice n'ayant pas été suffisamment décrit, & le bout de leur stile étant désigné comme simplement obtus, ces deux petites fautcs n'ont pu mieux être réformées que par des figures exactes de la fleur & des parties qui la composent, où l'on s'appercevra que le calice forme sur la tête de l'ovaire un tuyau court, dont l'extrémité supérieure est à cinq pointes, & que le bout du stile, au lieu d'être simple, se divise en deux lobes.

マルレイテ

SUR LES EQUATIONS DU TROISIEME DEGRE.

Par M. NICOLE.

20 Août 1738. L Mémoire que je lûs il y a peu de temps sur cette matiére, & qui est imprimé dans ce Volume, page 97, contenoit la manière de réduire à des quantités réesles, l'expression algébrique d'une des trois Racines dont une Equation du 3. me degré est composée, & cela, dans le cas où les trois Racines de cette Equation sont toutes trois réelles, inégales, & incommensurables, qui est ce que l'on a toûjours appellé le Cas irrédustible.

Mais quoique j'eusse sait cette réduction en quantités réelles, je n'étois parvenu qu'à une expression algébrique, qui contenoit une suite composée d'une infinité de termes.

Depuis ce temps, en examinant de nouveau cette matière, je me suis apperçû d'une propriété singulière des Equations du 3.^{me} degré dans tous les cas, c'est que de toute Equation du 3.^{me} degré, il en résulte toûjours trois autres aussi du 3.^{me} degré, qui ont chacune une des Racines de la première Equation. Ces trois Equations, ainsi que la première, n'ont point de second terme; les coëfficients du 3.^{me} terme de ces trois Equations, sont pour chacune, un des quarrés des trois dissérences des trois Racines de la première Equation; & le coëfficient du 4.^{me} terme de chacune de ces trois Equations, est le quadruple du coëfficient du 4.^{me} terme de la première.

Ces quatre Équations servent de formules générales qui sournissent chacune une infinité d'Équations particulières, lesquelles se décomposent en trois Racines, qui, dans une infinité de cas, sont réelles, inégales, & incommensu-

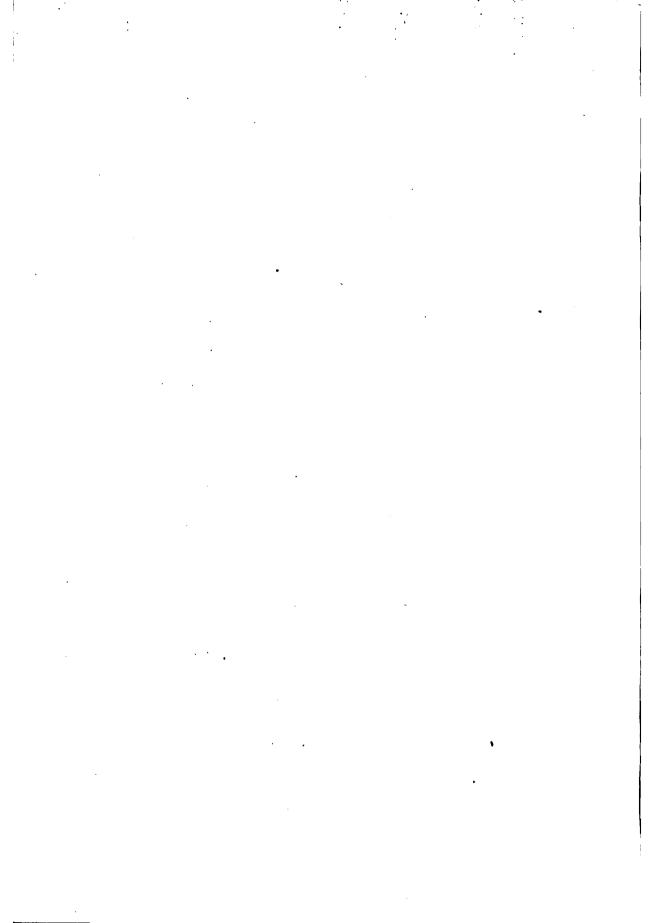
rables.

Mem. de l'Acad.1738. pl. 5. pag. 244. c

•	:		,
		-	- : }
		·	

Mem. de l'Acad. 1738. pl. 6. pag. 244. O

Sinonneau Sculp



Cette manière de considérer les différences des Racines d'une Equation, & de les faire entrer dans les coëfficients de cette Equation, fournit un moyen extrémement simple de réduire la formule algébrique de Cardan, qui a passé jus-

qu'à présent pour être irréductible.

A la vérité, cette manière de réduire la formule de Cardan, n'est pas celle que les Géometres demandent; car cette formule ne contenant que les grandeurs p & q, qui expriment les coëfficients de l'Equation composée, on demande non-seulement que l'expression réduite de cette formule ne contienne plus de quantités imaginaires, mais qu'il n'entre encore dans cette expression que les mêmes grandeurs p & q. Une telle réduction, dont l'expression ne rensermeroit point une suite infinie, seroit la solution complete & générale de la question du Cas irréductible.

Mais quoique la réduction de la formule de Cardan, que l'on trouve dans ce Mémoire, n'ait pas toutes ces conditions, elle fait voir quelle est la nature de toutes les parties qui doivent composer la Racine qu'on cherche, & fournit de nouvelles formules d'Équations du 3.^{me} degré, & des

trois Racines de ces Equations.

PROPOSITION 1.

I. Soit l'Equation $x^3 - px + q = 0$, dans laquelle les trois Racines sont réelles, inégales, commensurables ou incommensurables, dont deux sont positives, & la troisséme négative, égale aux deux positives.

La Racine négative est exprimée par cette Equation $x + \sqrt[3]{\left[\frac{1}{2}q + V(\frac{1}{4}qq - \frac{1}{27}p^3)\right]} + \sqrt[3]{\left[\frac{1}{2}q - V(\frac{1}{4}qq - \frac{1}{27}p^3)\right]} + \sqrt[3]{\left[\frac{1}{2}q - V(\frac{1}{4}qq) \times \frac{1}{27}p^3\right]} = 0$, ou $x = -\sqrt[6]{\left(\frac{1}{27}p^3 - \frac{1}{4}qq\right)} \times \left[\sqrt[3]{\left(\frac{q}{2\sqrt{(\frac{1}{17}p^3 - \frac{1}{4}qq)}} + V - 1\right)} + \sqrt[3]{\left(\frac{q}{2\sqrt{(\frac{1}{17}p^3 - \frac{1}{4}qq)}} - V - 1\right)}\right]$.

Par le Mémoire que je lûs il y a quelques jours, & qui est imprimé dans ce Volume, on a vû, page 102, que H h iij

246 Memoires de l'Academie Royale cette expression étoit égale à ... $x + 2\sqrt[3]{\frac{1}{2}}q + 2\sqrt[3]{\frac{1}{2}}q$

$$\left\{ \frac{\frac{1 \cdot 2}{1 \cdot 2 \times (3)^{2}} \times \left(\frac{\sqrt{(\frac{1}{17}p^{3} - \frac{1}{4}qq)}}{\frac{1}{2}q}\right)^{2} - \frac{1 \cdot 2 \cdot 5 \cdot 8}{1 \cdot 2 \cdot 3 \cdot 4 \times (3)^{4}} \times \left(\frac{\sqrt{(\frac{1}{17}p^{3} - \frac{1}{4}qq)}}{\frac{1}{2}q}\right)^{4} \right\} \\
+ \left\{ \frac{1 \cdot 2 \cdot 5 \cdot 8 \cdot 11 \cdot 14}{1 \cdot 2 \cdot 3 \cdot 4 \cdot 5 \cdot 6 \times (3)^{6}} \times \left(\frac{\sqrt{(\frac{1}{17}p^{3} - \frac{1}{4}qq)}}{\frac{1}{2}q}\right)^{6} - \frac{1 \cdot 2 \cdot 5 \cdot \dots \cdot 20}{1 \cdot 2 \cdot 3 \cdot \dots \cdot 8 \times (3)^{8}} \right\} = 0$$

$$\times \left\{ \frac{\sqrt{(\frac{1}{17}p^{3} - \frac{1}{4}qq)}}{\frac{1}{2}q}\right\}^{8} + \frac{1 \cdot 2 \cdot 5 \cdot 8 \cdot \dots \cdot 26}{\frac{1 \cdot 2 \cdot 3 \cdot \dots \cdot 26}{1 \cdot 2 \cdot 3 \cdot \dots \cdot 10 \times (3)^{10}}} \times \left(\frac{\sqrt{(\frac{1}{17}p^{3} - \frac{1}{4}qq)}}{\frac{1}{2}q}\right)^{10} - & & \text{C.} \right\}$$

Si l'on suppose que les trois Racines qui forment l'Equation $x^3-px+q=0$, font x-a=0, x-a-d=0& x + 2a + d = 0, en sorte que l'excès de la plus grande des deux Racines positives sur la plus petite soit d, la nouvelle Equation qui viendra par la multiplication de ces trois Racines fera $x^3 - x \times (3 a a + 3 a d + d d) + 2 a^3$ + 3 a a d + a d d = 0. Il faut donc que p = 3 a a $+3ad+dd & q=2a^3+3aad+add$

Si donc on met dans l'Equation A pour q sa valeur, après avoir supposé toute la suite qui entre dans l'Equation A égale à la quantité B, on aura 2 $\sqrt[3]{\left(\frac{2a^3+3aad+add}{2}\right)}$

$$-+B \times 2\sqrt[3]{(\frac{2a^3+3aad+add}{2})} = -\kappa$$
, ou $2\sqrt[3]{(\frac{2a^3+3aad+add}{2})}$

 $\times (B+1) = 2a+d$, parce que cette Equation ne convient qu'à la Racine négative — 2 a — d.

Si l'on fait évanouir le figne radical, on aura $(8a^3 + 12aad + 4add) \times (B^3 + 3BB + 3B + 1)$ $= 8a^3 + 12aad + 6add + d^3$, d'où l'on tire $(8a^3 + 12aad + 4add) \times (B^3 + 3BB + 3B)$ $=2add+d^3, B+1=\sqrt[3]{(\frac{2add+d^3}{4a}+1)} & B=$ $\sqrt[3]{\left(\frac{dd \times 2a + d + 4q}{4a}\right)} - 1$.

Si maintenant on reprend l'Equation C, qui est $2\sqrt[3]{(\frac{2a^3+3aad+add}{2})} \times (B+1) = -x$, ou $2\sqrt[3]{\frac{1}{2}}q$ $\times (B+1) + -x$, & que l'on substitue pour B sa valeur

DES SCIENCES. 247 $\sqrt[3]{\frac{dd \times 2d + d + 49}{49}} - i = \sqrt[3]{\frac{-ddx + 49}{49}} - r (a cause que 2 a + d = -x) on aura 2 <math>\sqrt[3]{\frac{1}{2}} \sqrt[4]{x} \sqrt[3]{\frac{-ddx + 49}{49}}$ = -x, qui donne $x^3 - ddx + 49 = 0$.

COROLLA'IRE.

II. Il est donc évident que les deux Équations $x^3 - px$ $-+q = 0 & x^3 - d x = 4 q = 0$, contiennent la même racine négative; & que pour que cela arrive, il faut que le dernier terme de la séconde Équation, soit quadruple du dernier terme de la premiére, & que le coefficient du terme moyen de la séconde Équation, soit le quarré de la différence des deux racines positives de la première.

PROPOSITION II.

III. Si l'on suppose, comme dans la proposition précédente, que les trois racines de l'Equation $x^3 - px + q$ = 0 sont x - a = 0, x - a - d = 0, x + 2a + d = 0, on a vû que p = 3 a a - 4 3 a a - 4 4. 8 q = 2 $a^3 - 4$ 3 a a - 4 4 d.

De la première de ces deux dernières Equations, on tire $a = -\frac{1}{2}d + \frac{1}{2}V(\frac{4p-dd}{3})$, & si l'on substitué pour a cette valeur dans la seconde, il viendra $q = (\frac{p-dd}{3}) \times V(\frac{4p-dd}{3})$.

L'Equation $x^3 - px + q = 0$, se changera donc en $x^3 - px + (\frac{p-dd}{3}) \times V(\frac{4p-dd}{3}) = 0$, dont les trois racines sont $x - \frac{1}{2}V(\frac{4p-dd}{3}) - \frac{1}{2}d = 0$, $x - \frac{1}{2}V(\frac{4p-dd}{3}) + \frac{1}{2}d = 0$, $x - \frac{1}{2}V(\frac{4p-dd}{3}) = 0$, & l'Equation $x^3 - ddx + 4q = 0$, se changera en x^3

248 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE $-ddx + \left(\frac{4p-4dd}{3}\right) \times V\left(\frac{4p-dd}{3}\right) = 0.$

Or comme cette dernière doit avoir la même Racine négative que la première, il faut donc que cette dernière Equation soit divisible par $x + \sqrt{\frac{4p-dd}{3}} = 0$.

Si l'on fait la division, il viendra au quotient xx - x $\sqrt{\left(\frac{4p-dd}{3}\right) + \left(\frac{4p-4dd}{3}\right)} = 0, \text{ qui donne } x = \frac{1}{2}\sqrt{\left(\frac{4p-dd}{3}\right) + \frac{1}{2}\sqrt{\left(5 dd - 4p\right)}}.$

Les trois Racines de $x^3 - d d x + (\frac{4p - 4dd}{3})$ $\times \sqrt{(\frac{4p - dd}{3})} = 0$, font done $x - \frac{1}{2}\sqrt{(\frac{4p - dd}{3})}$ $-\frac{1}{2}\sqrt{(5 d d - 4p)} = 0$, $x - \frac{1}{2}\sqrt{(\frac{4p - dd}{3})}$ $+\frac{1}{2}\sqrt{(5 d d - 4p)} = 0$, & $x + \sqrt{(\frac{4p - dd}{3})} = 0$. COROLLAIRE I.

IV. Il suit de-là que si dans les Equations $x^3 - px$ $-1 \left(\frac{p-dd}{3\sqrt{3}}\right) \times \sqrt{4p-dd} = 0, & x^3 - ddx$ $-1 \left(\frac{4p-4dd}{3\sqrt{3}}\right) \times \sqrt{4p-dd} = 0, \text{ on substituë}$ pour p & d, telle valeur qu'on voudra, si résultera de chacune de ces Equations générales, une infinité d'Equations particulières, dont on aura toûjours les trois Racines,

Si p = 10, & d = 2, l'Equation $x^3 - px + \frac{p - dd \sqrt{(4p - dd)}}{3\sqrt{3}} = 0$, fera $x^3 - 10x + 4\sqrt{3} = 0$, dont les Racines font $x - \sqrt{3} - 1 = 0$, $x - \sqrt{3} + 1 = 0$, $x - 2\sqrt{3} = 0$, & l'Equation $x^3 - ddx + \left(\frac{4p - 4dd\sqrt{(4p - dd)}}{3\sqrt{3}}\right)$ = 0, fera $x^3 - 4x + 16\sqrt{3} = 0$, dont les Racines font

DES SCIENCES. 249 $x-\sqrt{3}-\sqrt{-5}=0, x-\sqrt{3}+\sqrt{-5}=0,$ $x+2\sqrt{3}=0.$

Si p = 6, & $d = \sqrt{5}$, la première Equation fera $x^3 - 6x + \frac{\sqrt{19}}{3\sqrt{3}} = 0$, dont les Racines font $x - \frac{1}{2}\sqrt{\frac{19}{3}} - \frac{1}{2}\sqrt{5} = 0$, $x - \frac{1}{2}\sqrt{\frac{19}{3}} + \frac{1}{2}\sqrt{5} = 0$, $x + \sqrt{\frac{19}{3}} = 0$, & la feconde fera $x^3 - 5x + \frac{4}{3}\sqrt{\frac{19}{3}} = 0$, dont les Racines font $x - \frac{1}{2}\sqrt{\frac{19}{3}} - \frac{1}{2} = 0$, $x - \frac{1}{2}\sqrt{\frac{19}{3}} + \frac{1}{2} = 0$, $x + \sqrt{\frac{19}{3}} = 0$.

Si p = 18, & d = 4, la première Equation sera $x^3 - 18x + \frac{4\sqrt{14}}{3\sqrt{3}} = 0$, dont les Racines sont $x - \sqrt{\frac{14}{3}} = 0$, & la seconde sera $x^3 - 16x + \frac{16\sqrt{14}}{3\sqrt{3}} = 0$, dont les Racines sont $x - \sqrt{\frac{14}{3}} - \sqrt{2} = 0$, $x - \sqrt{\frac{14}{3}} + \sqrt{2} = 0$, $x + 2\sqrt{\frac{14}{3}} + \sqrt{2} = 0$, $x - 2\sqrt{\frac{14}{3}} + \sqrt{2} = 0$, $x - 2\sqrt{\frac{14}{3}} = 0$. Il en sera de même quelque valeur qu'on donne à $p \ll a d$, les trois Racines de la première Equation seront toûjours réelles.

Les trois Racines de la seconde Equation ne seront réelles que tant que 5 dd sera plus grand que 4 p, & lorsque 5 dd sera plus petit que 4 p, deux de ses Racines seront imaginaires.

COROLLAIRE JE

V. Il suit encore de cette proposition, à cause que $q = (\frac{p-dd}{3}) \times V(\frac{4p-dd}{3})$, que si s'on fait évanouir le signe radical, on trouvera l'Équation $d^3 - 3pd + V(4p^3 - 27qq) = 0$, qui exprime dans toute Equation du 3. me degré le rapport de la différence d, aux coëssicients p & q; d'où s'on voit que de toute Equation du 3. me degré, laquelle contient toûjours trois Racines, il en résulte toûjours une autre Equation, aussi du 3. me degré, qui contient les trois différences des trois Racines de la première.

Mem. 1738. Ti

250 Memoires de l'Academie Royale

Si p = 10, & $q = 4\sqrt{3}$, qui est venu de d = 2 en substituant dans $d^3 - 3pd + \sqrt{4p^3 - 27qq} = 0$, pour p & q ces valeurs, on aura $d^3 - 30d + 52 = 0$, cette Equation doit être divisible par d - 2 = 0; en saissant la division on trouve dd + 2d - 26 = 0, qui donne $d = -1 - 3\sqrt{3}$, & $d = -1 + 3\sqrt{3}$, qui avec d = 2 sont les trois Racines de l'Equation des différences, lesquelles expriment les trois différences des trois Racines, $x = \sqrt{3} + 1$, $x = \sqrt{3} - 1$, $x = -2\sqrt{3}$, de l'Equation primitive $x^3 - 10x + 4\sqrt{3} = 0$.

REMARQUE.

VI. Puisque les trois Racines d'une Equation du 3.^{me} degré fournissent toûjours trois dissérences, qui sont la dissérence de la première Racine à la seconde, celle de la première à la troisséme, & celle de la seconde à la troisséme, & que ces dissérences sont de même nature, il saut que la proprieté de l'une de ces dissérences, que l'on a trouvée dans la première Proposition, convienne aussi aux deux autres dissérences.

 DES SCIENCES. 251 différences n'ayant pas de second terme, la dernière Racine négative doit être égale aux deux positives.

Les quarrés de ces trois différences sont dd.

$$3p - \frac{1}{2}dd - \frac{3}{2}dV(\frac{4p-dd}{3}) & 3p - \frac{1}{2}dd + \frac{3}{2}dV(\frac{4p-dd}{4}).$$

If fant donc que les deux Equations $x^3 - p \times + \frac{(p-dd) \times \sqrt{(4p-dd)}}{3\sqrt{3}} = 0$, & $x^3 - x \times [3p - \frac{1}{2}dd$ $-\frac{3}{2}d\sqrt{(\frac{4p-dd}{3})}] + \frac{(4p-4dd) \times \sqrt{(4p-dd)}}{3\sqrt{3}} = 0$,

ayent aussi pour Racine commune $x = \frac{1}{2} \sqrt{\left(\frac{4p-dd}{3}\right) - \frac{1}{2}d} = 0$,

& que les deux Equations $x^3 - px + \frac{(p-dd) \times \sqrt{(4p-dd)}}{3\sqrt{3}} = 0$,

$$x^3 - x \times \left[3p - \frac{1}{2}dd + \frac{3}{2}dV(\frac{4p - dd}{3})\right] + \frac{(4p - 4dd) \times V(4p - dd)}{3V_3}$$

= 0, ayent pour Racine commune $x = \frac{1}{2} \sqrt{\frac{4p-dd}{3}}$ $+\frac{1}{3} d = 0$.

, Si donc on divise $x^3 - x \times \left[3p - \frac{1}{2}dd - \frac{3}{2}d\sqrt{\frac{4p-dd}{3}}\right]$

 $-\frac{(4p-4dd)\times\sqrt{(4p-dd)}}{3\sqrt{3}}=0 \text{ par } x-\frac{1}{2}\sqrt{\frac{4p-dd}{3}}-\frac{1}{2}d=0,$

on trouver apour quotient $x = -x \times \left[\frac{1}{2}\sqrt{\frac{4p-dd}{3}}\right] + \frac{1}{2}d$

 $-\frac{8}{3}p + \frac{2}{3}dd + 2 dV(\frac{4p-dd}{3}) = 0$, d'où l'on tire

 $x = -\frac{1}{4} \times \left[\sqrt{\frac{4p-dd}{3}} \right] + d = \frac{1}{2} \sqrt{\left[11p - \frac{9}{2}dd\right]}$

 $-\frac{15}{2}d\sqrt{\frac{4p-dd}{3}}$

Si l'on divise aussi $x^3 - x \times \left[3p - \frac{1}{2}dd + \frac{1}{2}d\sqrt{\frac{4p-3d}{3}}\right]$

 $+ \frac{(4p-4dd)\sqrt{(4p-dd)}}{3\sqrt{3}} = 0 \text{ per } x - \frac{7}{2}\sqrt{\frac{4p-dd}{3}} + \frac{3}{2}d,$

on trouvera pour quotient $x \times -1 \times \left[\frac{1}{2} \sqrt{\frac{4p-dd}{3}}\right] - \frac{1}{2} d$ Li ii

252 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE $\frac{8}{3}p + \frac{2}{3}dd - 2d\sqrt{\frac{4p-dd}{3}} = 0, \text{ d'où l'on tire}$ $x = -\frac{1}{4} \times \left[\sqrt{\frac{4p-dd}{3}}\right] - d = \frac{1}{2}\sqrt{\left[11p - \frac{5}{2}dd\right]}$ $+ \frac{15}{2}d\sqrt{\frac{4p-dd}{3}}.$

Les trois Racines de la première de ces deux dernières Equations du 3.^{me} degré sont donc

$$x + \frac{1}{4} \times \left[\sqrt{\frac{4p - dd}{3}} \right] + d + \frac{1}{2} \sqrt{\left[\prod p - \frac{5}{2} dd - \frac{15}{2} d\sqrt{\frac{4p - dd}{3}} \right]} = 0.$$

$$x + \frac{1}{4} \times \left[\sqrt{\frac{4p - dd}{3}} \right] + d - \frac{1}{2} \sqrt{\left[\prod p - \frac{5}{2} dd - \frac{15}{2} d\sqrt{\frac{4p - dd}{3}} \right]} = 0.$$

$$x - \frac{1}{2} \sqrt{\frac{4p - dd}{3}} - \frac{1}{2} d = 0.$$

Et les trois Racines de la seconde sont

$$x + \frac{1}{4} \times \left[\sqrt{\frac{4p - dd}{3}} - d \right] + \frac{1}{2} \sqrt{\left[\prod p - \frac{5}{2} dd + \frac{15}{2} d\sqrt{\frac{4p - dd}{3}} \right]} = 0$$

$$x + \frac{1}{4} \times \left[\sqrt{\frac{4p - dd}{3}} - d \right] - \frac{1}{2} \sqrt{\left(\prod p - \frac{5}{2} dd + \frac{15}{2} d\sqrt{\frac{4p - dd}{3}} \right)} = 0$$

$$x - \frac{1}{2} \sqrt{\frac{4p - dd}{3}} - \frac{1}{2} d = 0.$$

COROLLAIRE III.

VII. Ces deux dernières Equations seront donc deux nouvelles sormules, dans lesquelles si s'on donne à p & à d telle valeur qu'on voudra, il résultera de chacune une infinité d'Equations particulières qui seront toutes réductibles.

Si p=18 & $d=2\sqrt{3}$, les deux premières Equations feront $x^3-18x+4\sqrt{5}=0$. $x^3-12x+16\sqrt{5}=0$; les deux dernières font $x^3-x\times(48-6\sqrt{15})+16\sqrt{5}=0$. $x^3-x\times(48+6\sqrt{15})+16\sqrt{5}=0$.

Les Racines de la première sont x-1/5-1/3=0. x-1/5+1/3=0. x+2/5=0.

De la seconde, x-1/5-1/-3 = 0. x-1/5+1/-3. x+21/5 = 0.

DESSCIENCES. 253
De la troisième, $x + \frac{1}{2} \times (\sqrt{5} + \sqrt{3}) + \sqrt{42 - \frac{15}{2}} \sqrt{15}$ = 0. $x + \frac{1}{2} \times (\sqrt{5} + \sqrt{3}) - \sqrt{42 - \frac{15}{2}} \sqrt{15}$ = 0, & $x - \sqrt{5} - \sqrt{3}$ = 0.

De la quatriéme $x + \frac{1}{2} \times (\sqrt{5} - \sqrt{3}) + \sqrt{42 + \frac{15}{2}} \sqrt{15}$ $= 0. \times + \frac{1}{2} \times (\sqrt{5} - \sqrt{3}) - \sqrt{42 + \frac{15}{2}} \sqrt{15} = 0$, & $x - \sqrt{5} + \sqrt{3} = 0$.

Si $p = 12 & d = \sqrt{2} 1$, ces quatre Equations deviendront $x^3 - 12 x - 9 = 0$. $x^3 - 21 x - 36 = 0$. $x^3 - x \times (\frac{51}{2} + \frac{9}{2}\sqrt{2}1) - 36 = 0$. $x^3 - x \times (\frac{51}{2} - \frac{9}{2}\sqrt{2}1) - 36 = 0$, dont les Racines sont $x - \frac{3}{2} - \frac{1}{2}\sqrt{2}1 = 0$. $x - \frac{3}{2} + \frac{1}{2}\sqrt{2}1 = 0$. x + 3 = 0. $x - \frac{3}{2} - \frac{1}{2}\sqrt{5} = 0$. $x - \frac{3}{2} + \frac{1}{2}\sqrt{5} = 0$. x + 3 = 0. $x + \frac{1}{4} \times (3 + \sqrt{2}1) + \frac{1}{2}\sqrt{(\frac{159}{2} - \frac{45}{2}\sqrt{2}1)} = 0$. $x + \frac{1}{4} \times (3 + \sqrt{2}1) - \frac{1}{2}\sqrt{(\frac{159}{2} - \frac{45}{2}\sqrt{2}1)} = 0$. $x + \frac{1}{4} \times (3 - \sqrt{2}1) + \frac{1}{2}\sqrt{(\frac{159}{2} + \frac{45}{2}\sqrt{2}1)} = 0$. $x + \frac{1}{4} \times (3 - \sqrt{2}1) - \frac{1}{2}\sqrt{(\frac{159}{2} + \frac{45}{2}\sqrt{2}1)} = 0$. $x + \frac{1}{4} \times (3 - \sqrt{2}1) - \frac{1}{2}\sqrt{(\frac{159}{2} + \frac{45}{2}\sqrt{2}1)} = 0$. $x + \frac{1}{4} \times (3 - \sqrt{2}1) - \frac{1}{2}\sqrt{(\frac{159}{2} + \frac{45}{2}\sqrt{2}1)} = 0$. $x - \frac{3}{4} + \frac{1}{3}\sqrt{2}1 = 0$.

PROPOSITION III.

VIII. Soit repris l'Equation $x^3 - px + q = 0$.

On sçait que la plus grande des trois Racines renfermée dans cette Equation, est exprimée par

 $+\sqrt[3]{\left[\frac{1}{2}q-V\left(\frac{1}{27}p^3-\frac{1}{4}qq\right)\times V-1\right]}=0$, Iorsque $\frac{1}{27}p^3$ est plus grand que $\frac{1}{4}qq$. C'est cette expression qui a été irréductible jusqu'à présent.

Pour la réduire, il ne faut que substituer dans cette expression pour q sa valeur $\frac{(p-dd) \vee (4p-dd)}{3 \vee 3}$, & l'Équation qui I i iij

254 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE étoit irréductible, deviendra

$$\begin{array}{c} \times + \sqrt[3]{\left[\frac{(p-dd)\times\sqrt{(4p-dd)}}{6\sqrt{3}} + \frac{1}{6}\sqrt{(4p^3 - 27\times\frac{(p-dd)^2\times(4p-dd)}{97})\times\sqrt{-\frac{1}{3}}\right]} \\ + \sqrt[3]{\left[\frac{(p-dd)\times\sqrt{(4p-dd)}}{6\sqrt{3}} - \frac{3}{6}\sqrt{(4p^3 - 27\times\frac{(p-dd)^2\times(4p-dd)}{27})\times\sqrt{-\frac{1}{3}}\right]} \end{array} = 0.$$

Le premier signe radical devient

$$\frac{3}{\left[\frac{(p-dd)\times\sqrt{(4p-dd)}}{6\sqrt{3}} + \frac{1}{6}V(4p^{3} - 4p^{3} + 9ppdd - 6pd^{4} + d^{6})\times\sqrt{-\frac{1}{3}}\right]}{qui} \text{ fe réduit à } \frac{3}{3}\left[\frac{(p-dd)\times\sqrt{(4p-dd)}}{6\sqrt{3}} + \frac{(3pd-d^{3})}{6}\times\sqrt{-\frac{1}{3}}\right] = \frac{3}{2}\left[\frac{(4p-dd)\times\sqrt{(4p-dd)}}{24\sqrt{3}} + \frac{3pd-d^{3}}{6}\times\sqrt{-\frac{1}{3}}\right] = \frac{3}{2}\left[\frac{(4p-dd)\times\sqrt{(4p-dd)}}{24\sqrt{3}} + \frac{3pd-d^{3}}{6}\times\sqrt{-\frac{1}{3}}\right] = \frac{3}{2}\left[\frac{(4p-dd)\times\sqrt{(4p-dd)}}{8\times3} + \frac{3pd-d^{3}}{6}\times\sqrt{-\frac{1}{3}}\right] = \frac{3}{2}\sqrt{\left(\frac{4p-dd}{3}\times\sqrt{(4p-dd)} + \frac{4p-dd}{8\times3}\right)} \times 3 dV - \frac{1}{3} = \frac{1}{2}\sqrt{\left(\frac{4p-dd}{3}\times\sqrt{(4p-dd)} + \frac{d^{3}}{3}\sqrt{-\frac{1}{3}}\right]} = \frac{1}{2}\sqrt{\left(\frac{4p-dd}{3}\times\sqrt{(4p-dd)} + \frac{4p-dd}{3}\times\sqrt{-\frac{1}{3}}\right]} = \frac{1}{2}\sqrt{\left(\frac{4p-dd}{3}\times\sqrt{(4p-dd)} + \frac{4p-dd}{3}\times\sqrt{-\frac{1}{3}}\right]}.$$

Or tout ce qui est sous ce signe radical est un cube parfait.

Cette expression devient donc $\frac{1}{2} \times \left[\frac{\sqrt{\frac{4p-dd}{3}}}{3} + \frac{d\sqrt{-\frac{1}{3}}}{3} \right]$.

Ainsi l'Equation $x + \frac{3}{2} \left[\frac{1}{2}q + \frac{\sqrt{(\frac{1}{27}p^3 - \frac{1}{4}qq)} \times \sqrt{-1}}{3} \right] + \frac{3}{2} \left[\frac{1}{2}q - \frac{\sqrt{(\frac{1}{27}p^3 - \frac{1}{4}qq)} \times \sqrt{-1}}{3} \right] = 0$, devient $x + \frac{1}{2} \times \left[\frac{\sqrt{4p-dd}}{3} \right] + \frac{1}{2} \times \left[\frac{\sqrt{4p-dd}}{3} \right] + \frac{1}{2} \times \left[\frac{\sqrt{4p-dd}}{3} \right] = 0$, qui ne renserme plus de quantités imaginaires.

Si donc on met dans l'Equation générale, x3-px-1-q=0,

ou $x^3 - px - \frac{(p-dd)\sqrt{(4p-dd)}}{3\sqrt{3}} = 0$, pour p & d telles valeurs qu'on voudra, l'Equation irréductible A se réduira toûjours à l'Equation B, dont les imaginaires se détruisent.

Si p = 6, & d = 2, l'Equation est $x^3 - 6x + \frac{4\sqrt{5}}{3\sqrt{3}} = 0$, la Racine est donc dans ce cas, $x + \sqrt[3]{\left(\frac{2}{3}\sqrt{\frac{5}{3}} + \frac{14}{3}\sqrt{-\frac{1}{3}}\right)} = 0$ = $x + \frac{1}{2} \times \left(2\sqrt{\frac{5}{3}} + 2\sqrt{-\frac{1}{3}}\right)$ = $x + 2\sqrt{\frac{5}{3}}$, ou $x + (\sqrt{\frac{5}{3}} + 2\sqrt{-\frac{1}{3}})$ = $x + 2\sqrt{\frac{5}{3}}$, ou $x + (\sqrt{\frac{5}{3}} + 2\sqrt{-\frac{1}{3}})$.

Le cube de la première est $\frac{5}{3}$ $\sqrt{\frac{5}{3}}$ + $\frac{15}{3}$ × $\sqrt{\frac{1}{3}}$ - $\frac{3}{3}$ × $\sqrt{\frac{1}{3}}$ - $\frac{3}{3}$ × $\sqrt{\frac{1}{3}}$ - $\frac{1}{3}$ $\sqrt{\frac{1}{3}}$ - $\frac{1}{3}$ - $\frac{1}{3}$ $\sqrt{\frac{1}{3}}$ - $\frac{1}{3}$ -

Le cube de la feconde est $\frac{5}{3}\sqrt{\frac{5}{3}} - \frac{15}{3}\sqrt{-\frac{1}{3}} - \frac{3}{3}\sqrt{\frac{5}{3}} - \frac{3}{3}\sqrt{\frac{5}{3}} - \frac{3}{3}\sqrt{\frac{5}{3}} - \frac{3}{3}\sqrt{\frac{5}{3}} - \frac{14}{3}\sqrt{-\frac{1}{3}}$

Si p = 12, d = 3, l'Equation eft $x^3 - 12x + \sqrt{13} = 0$, fa Racine est donc dans ce cas, $x + \sqrt[3]{(\frac{1}{2}\sqrt{13} + \frac{9}{2}\sqrt{-3})} + \sqrt[3]{(\frac{1}{2}\sqrt{13} - \frac{9}{2}\sqrt{-3})} = 0 = x + \frac{1}{2} \times (\sqrt{13} + \sqrt{3}\sqrt{-\frac{1}{3}}) + \frac{1}{2} \times (\sqrt{13} - \sqrt{-3})$. Les cubes font $\frac{13\sqrt{13}}{8} + \frac{39\sqrt{-3}}{8} - \frac{9\sqrt{13}}{8} - \frac{3\sqrt{-3}}{8} = \frac{1}{2}\sqrt{13} + \frac{9}{2}\sqrt{-3}$,

 $\underbrace{8 \frac{13\sqrt{13}}{8} - \frac{39\sqrt{-3}}{8} - \frac{9\sqrt{13}}{8} - \frac{3\sqrt{-3}}{8} = \frac{1}{2}\sqrt{13} - \frac{9}{2}\sqrt{-3}}_{3}$

cette Racine se réduit donc à x + 1/13 = 0.

Si p = 13, & d = 5, l'Equation fera $x^3 - 13x$ $-\frac{12\sqrt{27}}{3\sqrt{3}} = 0$, ou $x^3 - 13x - 12 = 0$, la Racine est dans ce cas, $x - \sqrt[3]{\left[-6 + \sqrt{\frac{-1225}{27}}\right]} - \sqrt[3]{\left[-6 - \sqrt{\frac{-1225}{27}}\right]}$ $= x - \frac{1}{2} \times (3 + 5\sqrt{\frac{1}{3}}) - \frac{1}{2} \times (3 - 5\sqrt{\frac{1}{3}})$, dont les cubes sont

 $-\frac{1}{8} \times (27 + 135 \sqrt{-\frac{1}{3}} - \frac{225}{3} - \frac{125}{3} \sqrt{-\frac{1}{3}}) = \times (-6 + \frac{35}{3} \sqrt{-\frac{1}{3}}),$

256 Memoires de l'Academie Royale & $-\frac{1}{8} \times (27 - 135 \sqrt{-\frac{1}{3}} - \frac{225}{3} + \frac{125}{3} \sqrt{-\frac{1}{3}}) = \times (-6 - \frac{35}{3} \sqrt{-\frac{1}{3}}).$

Si p = 7, & d = 2, l'Equation fera $x^3 - 7x + 1/8 = 0$, l'expression de la Racine est $x + \sqrt[3]{\left(\frac{1}{2}\sqrt{8} + \frac{17}{3}\sqrt{-\frac{1}{3}}\right)} = 0 = x + \left(\frac{1}{2}\sqrt{8} + \sqrt{-\frac{1}{3}}\right) = 1$. $+ \left(\frac{1}{2}\sqrt{8} - \sqrt{-\frac{1}{3}}\right)$, ou $x = -\sqrt{8}$.

Le cube de $\frac{1}{3}\sqrt{8} + \sqrt{-\frac{1}{3}} = \sqrt{8} + 6\sqrt{-\frac{1}{3}} - \frac{1}{2}\sqrt{8} - \frac{1}{3}\sqrt{-\frac{1}{3}} = \frac{1}{3}\sqrt{8} + \frac{17}{3}\sqrt{-\frac{1}{3}}$.

Le cube de $\frac{1}{2}\sqrt{8} - \sqrt{-\frac{1}{3}} = \sqrt{8} - 6\sqrt{-\frac{1}{3}} - \frac{1}{2}\sqrt{8} + \frac{1}{3}\sqrt{-\frac{1}{3}} = \frac{1}{2}\sqrt{8} - \frac{17}{3}\sqrt{-\frac{1}{3}}$.

Si p=4, & $d=2\sqrt{-2}$, l'Equation fera x^3-4x $-4\sqrt{8}=0$, dont deux Racines sont imaginaires.

L'expression de la Racine réelle est

$$x - \sqrt[3]{(-2\sqrt{8} + \frac{20}{3}\sqrt{\frac{2}{3}})} - \sqrt[3]{(-2\sqrt{8} - \frac{20}{3}\sqrt{\frac{2}{3}})} = 0$$

$$= x - \frac{1}{2}\sqrt{8} + \sqrt{\frac{2}{3}} - \frac{1}{2}\sqrt{8} - \sqrt{\frac{2}{3}} = 0, \text{ ou } x = \sqrt{8}.$$

Le cube de $-\frac{1}{2}\sqrt{8}+\sqrt{\frac{2}{3}}=-\sqrt{8}+6\sqrt{\frac{2}{3}}-\sqrt{8}$ $+\frac{2}{3}\sqrt{\frac{2}{3}}=-2\sqrt{8}+\frac{20}{3}\sqrt{\frac{2}{3}}$.

Le cube de $-\frac{1}{2}\sqrt{8} - \sqrt{\frac{2}{3}} = -\sqrt{8} - 6\sqrt{\frac{2}{3}} - \sqrt{8}$ $-\frac{2}{3}\sqrt{\frac{2}{3}} = -2\sqrt{8} - \frac{20}{3}\sqrt{\frac{2}{3}}$

COROLLAIRE I.

IX. Il suit de ce que $q = \frac{(p-dd) \times \sqrt{(4p-dd)}}{3\sqrt{3}}$, & de ce que la formule de la plus grande des trois Racines renfermées dans l'Equation $x^3 - px + q = 0$, se réduit à $\frac{1}{2} \times \left[\sqrt{\frac{4p-dd}{3}} + d\sqrt{-\frac{1}{3}} \right] + \frac{1}{2} \times \left[\sqrt{\frac{4p-dd}{3}} - d\sqrt{-\frac{1}{3}} \right]$ que si l'on fait $\frac{1}{2} \sqrt{\frac{4p-dd}{3}} = a + \sqrt{b}$, & $\frac{1}{2} d\sqrt{-\frac{1}{3}} = \sqrt{-c}$, on trouvera p = 3 aa + 6 a $\sqrt{b} + 3$ b + 3 c, & q = 2 a³ + 6 a b - 6 a c + (6 aa + 2 b - 6 c) $\times \sqrt{b}$, l'Equation

PEquation $x^3 - px + q = 0$, devient donc $x^3 - x \times (3aa + 6aVb + 3b + 3c) + 2a^3 + 6ab$ $-6ac + (6aa + 2b - 6c) \times Vb = 0$, dont les Racines font x + 2a + 2Vb = 0. x - a - Vb + V3c = 0.

Si l'on veut que le coëfficient q ne contienne point de grandeurs incommensurables, il n'y a qu'à supposer $(6aa+2b-6c) \times Vb = 4$. De cette supposition il résulte $c=aa+\frac{1}{3}b$, qui étant substitué dans $p \ll q$, l'Equation deviendra $x^3-x\times(6aa+4b+6aVb)$, $-+4ab-4a^3=0$, dont les racines sont x+2a+2Vb=0. x-a-Vb-V(3aa+b)=0. x-a-Vb+V(3aa+b)=0, toutes trois réelles, inégales & incommensurables, quoique l'Equation n'ait point d'incommensurables dans q.

Si de cette Equation, dans laquelle d=2V(3aa+b), on passe à celle-ci, $x^3-ddx+4q=0$, dans laquelle on mette pour d & q seurs valeurs, il viendra $x^3-x \times (12aa+4b)+16ab-16a^3=0$, dans laquelle p & q ne contiennent point d'incommensurables.

Or on a vû (art. 4.) que les trois Racines de x^3 —ddn $+\frac{(4p-4dd)\sqrt{(4p-dd)}}{3\sqrt{3}}$ = 0, font $x+\sqrt{(4p-dd)}$ = 0. $x-\frac{1}{2}\sqrt{(4p-dd)}$ = 0, font $x+\sqrt{(4p-dd)}$ = 0. $x-\frac{1}{2}\sqrt{(4p-dd)}$ = 0. En substituant dans ces trois Racines pour p & d leurs valeurs 1 2 aa+4b, & $2\sqrt{(3aa+b)}$ elles deviendront $x+2a+2\sqrt{b}$ = 0, $x-2\sqrt{b}+2a$ = 0, x=-4a = 0, dont il n'y en a que deux d'incommens surables, quoiqu'elles paroissent toutes trois, avant d'être réduites, sous une forme incommensurable.

Mem. 1738.

258 Memoires de l'Academia Royale Corollaire II.

X. On voit par les différentes formules d'Équations du 3.^{me} degré que l'on trouve dans ce Mémoire, que pour que les trois Racines qui en résultent, soient toutes trois réelles, inégales & incommensurables, il saut que les coëfficients p & q contiennent eux-mêmes des grandeurs irrationelles, ou au moins que l'un des deux en contienne.

Voici encore une nouve manière d'essayer de faire que

les coëfficients p & q soient rationels.

Soit supposé $q = (a - \sqrt{b} \times (a + \sqrt{b}) \times n$, formé par le produit de trois quantités, dont deux sont irrationelles, mais telles que leur produit soit rationel, on sçait que $q = \frac{(p - dd)}{3} \times \sqrt{\left(\frac{4p - dd}{3}\right)}$.

Si donc on suppose $na \rightarrow nVb = \frac{p-dd}{3}$, on aura $a - Vb = V(\frac{4p-dd}{3})$. De la première Equation on tire dd = p - 3 an - 3 nVb, & de la seconde on tire dd = 4p - 3 aa + 6 aVb - 3 b.

Ainsi on a $p = 3an = 3n \lor b = 4p = 3aa + 6a$ $\checkmark b = 3b$, qui donne $p = aa = an + b = 2a \lor b = n \lor b$.

L'Equation composée sera donc $x^3 - x \times (aa - an - b - 2a \lor b - n \lor b) + aan - bn = 0$, qui doit être divisible pai $x + a - \checkmark b = 0$. La division étant faite, il vient $xx - x \times (a - \lor b) + an + n \lor b = 0$, qui donne $x - \frac{1}{2} \times (a - \lor b) - \frac{1}{2} \checkmark (aa - 2a \lor b + b - 4an - 4n \lor b) = 0$.

Les trois Racines de l'Equation sont donc réelles, inégales & incommensurables dans ce cas où q est rationel, & où p contient de l'irrationel. Si l'on veut faire évanouir l'irrationalité qui est dans p, il faut supposer —2016 — 11/6—11/6—10.

On tire de cette supposition, n = -2a, cette valeur étant donc substituée dans l'Equation composée & dans ses Racines, il vient $x^3 - x \times (3aa + b) + 2ab - 2a^3 = 0$, dont les Racines sont x + a - 1/b = 0, $x + \frac{1}{2}a + \frac{1}{2}$ $\sqrt{b} - \frac{1}{2}\sqrt{(9aa + 6a\sqrt{b} + b)} = 0$, & $x - \frac{1}{2}a + \frac{1}{2}$ $\sqrt{b} + \frac{1}{2}\sqrt{(9aa + 6a\sqrt{b} + b)} = 0$

Ces trois Racines se réduisent à $x + a - \sqrt{b} = 0$, $x + a + \sqrt{b} = 0$, & x - a = 0, dont il n'y en a que deux d'incommensurables.

SUR LES MONSTRES.

PREMIER MÉMOIRE

Dans lequel on examine quelle est la cause immédiate des Monstres.

Par M. LÉMERY.

N entend communément par le mot de Monstre, un Animal qui naît avec une conformation contraire à l'ordre de la Nature, c'est-à-dire, avec une structure de parties très-différente de celle qui caractérise l'espece des Animaux dont il sort : je dis très-différente, car s'il n'y avoit qu'une différence légere & superficielle, si l'objet ne frappoit pas avec étonnement, on ne donneroit pas le nom de Monstre à l'Animal où elle se trouveroit.

Il y a bien des sortes de Monstres par rapport à leur structure; les uns ou ont trop, ou n'ont pas assés de certaines parties; tels sont les Monstres à deux têtes, ceux qui sont sans bras, sans pieds; d'autres péchent par la conformation extraordinaire & bizarre, par la grandeur disproportionnée, par le dérangement considérable d'une ou de plusieurs de leurs parties, & par la place singulière que ce dérangement leur fait souvent occuper; d'autres ensin, ou par l'union de quelques parties qui, suivant l'ordre de la nature & pour l'execution de leurs sonctions, doivent toûjours être séparées, ou par la désunion de quelques autres parties qui, suivant le même ordre & pour les mêmes raisons, ne doivent jamais cesser d'être unies.

Depuis que l'Anatomie moderne nous a fait connoître que tous les Animaux-viennent d'œufs, & que chacune de leurs parties contenuës & toutes faites dans les enveloppes de ces œufs, n'ont besoin que de développement & d'extension pour se faire voir sous leur forme naturelle, le systeme de

la génération des Animaux est devenu bien dissérent de celui qui regnoit avant la découverte des œus; par conséquent, les raisonnements anciens & faits avant cet éclaircissement sur la formation des dissérentes espéces de Monstres, partant nécessairement d'un faux principe, & le supposant toûjours, tombent d'eux-mêmes & ne méritent pas de nous arrêter.

A l'égard de ceux qui ont été faits ensuite sur une base plus vraye & plus solide que celle des premiers, ils se réduisent à deux, qui n'ont point été contredits par d'autres possérieurement imaginés & qui soient entrés en lice avec eux: il y a même d'autant plus d'apparence que les sentiments sur la formation des Monstres ne se multiplieront pas plus dans la suite qu'ils l'ont fait jusqu'ici, que les deux qui sont aujourd'hui sur les rangs, renferment à la fois toutes les causes possibles & différentes de cette formation; mais si, comprenant tout, ils ne laissent rien à imaginer de nouveau sur ce sujet, il ne s'ensuit pas de-là qu'ils soient tous deux actuellement en possession de la production des Monstres : tout ce qui est possible n'existe pas; par conséquent, l'un des deux sentiments, quoique réputé possible à la rigueur, peut n'être au fond qu'idéal & spéculatif, & devenir même chimérique par l'examen, pendant que l'autre se trouvera réel & effectif: & comme il nous importe bien moins de connoître les différentes manières dont les Monstres peuvent avoir été formés, que celles dont ils le sont, je vais tâcher de démêler ce qui en est, & de le faire appercevoir avec évidence.

Pour en venir à bout, je partagerai ce que j'ai à dire sur les Monstres, en quatre Mémoires. Dans le premier, j'examinerai celui que seu M. du Verney a donné dans le Tome des Mémoires de l'Académie de l'année 1706, & ce sera particuliérement sur les dissérentes parties de ce Monstre que

j'établirai mes réflexions.

Dans le 2.^d Mémoire, j'examinerai & réfuterai les raisons qu'on a coûtume d'alléguer en plusieurs cas en faveur du systeme des Œus originairement monstrueux, & contre celui des causes accidentelles pour la formation d'un grand nombre

de Monstres DE L'ACADEMIE ROYALE de Monstres. On trouvera aussi dans ce Mémoire & dans les suivants divers moyens de reconnoître & de vérisier l'action de ces causes dans les distérentes especes de cas monstrueux.

Ce sera principalement du Monstre publié dans le Tome des Mémoires de l'année 1724, que je tirerai la suite des éclaircissements que j'ai à donner dans un troisséme Mémoire fur la cause des Monstres; & ce qui me fait arrêter beaucoup plus sur ce Monstre & sur celui de M. du Verney, que sur une foule d'autres fort connus, c'est 1.º qu'on en a une histoire anatomique plus détaillée que de la plûpart des autres. 2.º C'est qu'on ne les donne que sur le pied de deux échantillons de Monstres en général, qui ne disent que ce que pourroient dire tous autres Monstres, & dont il s'ensuit aussi précisément les mêmes conséquences, suivant l'application de l'un ou de l'autre système à chacun d'eux. 3.º J'ai choisi le Monstre du Tome de 1724, pour mon troisiéme Mémoire, parce qu'il m'appartient, & que mes explications sur quelques parties de ce Monstre ayant été attaquées, c'est en y répondant que je me suis proposé de donner une continuation d'éclaircissements sur la cause des Monstres, comme je compte aussi le faire dans ce premier Mémoire, en attaquant le système adopté par M. du Verney, pour son Monstre.

Enfin c'est un fait singulier qui a donné lieu au quatriéme Mémoire, dans lequel j'espère qu'on trouvera une idée nouvelle, plus complete & plus exacte qu'on ne l'a eûë jusqu'ici, de ce qui fait le caractère essentiel des Monstres, de la nature de leurs causes, & de l'esset particulier de ces causes à l'égard des scetus qui se sont trouvés, & se trouvent mal-

heureusement à leur rencontre.

Quoique les deux sentiments dans l'examen desquels nous allons entrer, ayent pour base, ainsi qu'il a été dit, le systeme de la génération des Animaux par les œuss, l'un des deux n'en suppose que d'une sorte, & l'autre en suppose de deux. Suivant le dernier, il y a des germes essentiellement monstrueux, comme il y en a de naturels; les parties monstrueus sont en petit dans seur germe, comme les naturelles dans le

261

leur, & les unes & les autres n'ont besoin que de développement, & d'un développement produit par les mêmes cau-

ses, pour paroître telles qu'on les voit ensuite.

Suivant le premier, qui n'admet qu'une sorte d'œufs, toutes les parties qu'ils contiennent sont originairement selon l'ordre naturel, & elles ne deviennent monstrueuses qu'après coup & par une espéce de hazard, c'est-à-dire, par le concours fortuit de causes accidentelles, qui trouvent d'autant mieux à agir sur le germe de l'œuf, que ce germe n'est qu'une espéce de glaire dont toutes les petites parties molles, délicates & flexibles, reçoivent & prennent avec la dernière facilité toutes les impressions extraordinaires qui leur arrivent. soit de la part des sucs vitiés qui y abordent, & qui y produisent souvent ce qu'ils ne sont pas capables de faire sur des parties plus robustes & plus élastiques, telles que sont celles de la mere, soit en conséquence des mouvements déréglés que ces sucs peuvent exciter dans le genre nerveux de l'enfant, & qui n'ont souvent que trop de force sur la construction naturelle de ses différentes parties; soit enfin par d'autres causes, & entrautres, parce que la matrice qui est une espèce de musele creux, susceptible d'une infinité de contractions irrégulières, & en tout sens, sur-tout dans les pafsions histériques, est très-capable de comprimer plus ou moins fortement, & de différentes manières, le fœtus qui y aura été reçû, de le défigurer, d'y faire des retranchements de parties, en empêchant leur développement, ou en les détruisant, & les effaçant peu de temps après qu'elles ont été développées; d'unir une ou plusieurs parties de différents germes qui se seront rencontrés ensemble, & souvent aussi, de joindre en même temps & par la même voye à cette union, la suppression totale de plusieurs autres de leurs parties qui se seront trouvées entre deux.

Le Monstre dont M. du Verney donna la description en 1706, étoit composé de deux ensants mâles joints ensemble par la partie inférieure du ventre appellée Hypogastre. Toutes leurs parties externes & internes étoient semblables à celles

264 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROTALE des autres enfants, depuis la tête jusqu'à l'endroit de la jonetion, où se trouvoient celles qui étoient extraordinaires & monstrueuses, & qui l'étoient souverainement. De leur examen M. du Verney conclud, qu'elles ne sont point l'ouvrage du hazard, ni l'effet d'un dérangement fortuit des mouvements naturels; que depuis les enveloppes jusqu'au plus profond des entrailles, tout est d'un dessein conduit par une Intelligence libre dans sa fin, toute-puissante dans l'exécution, & toûjours sage & arrangée dans les moyens qu'elle employe; que cette intelligence a réellement voulu produire un Monstre tel que celui-ci, & que la preuve de cette volonté est l'accomplissement du fait : qu'enfin l'inspection de ce Monstre fait voir la richesse de la méchanique du Créateur, au moins autant que les productions les plus réglées, puisqu'à toutes les preuves que nous en avons, elle ajoûte encore celle-ci, d'autant plus forte & plus convaincante, qu'étant hors des régles communes, elle montre mieux & la liberté & la fécondité de l'Auteur de cette méchanique si variée dans ces sortes d'ouvrages.

D'autres pourroient penser tout différemment de M. du Verney sur la formation de son Monstre; & en effet, en considérant qu'il est formé de deux enfants bien distincts, qui tiennent l'un à l'autre par leurs régions hypogastriques. la premiére idée que fait naître communément cette vûë, & que l'examen & la réflexion ne manquent pas de justifier de plus en plus, c'est que deux germes naturellement séparés, se sont rencontrés dans la matrice, & qu'à la faveur de la mollesse & de la flexibilité de leurs parties qui se sont parlà mutuellement pénétrées & confonduës, les deux germes ont resté unis dans le sens où nous les voyons, & qui est celui où ils se sont présentés l'un à l'autre; car dans d'autres cas où deux germes s'offriroient par d'autres parties, il en résulteroit des Monstres différents. Voilà l'idée communément résultante de la vûë de tout Monstre composé de deux corps ou d'un plus grand nombre de parties organiques qu'il n'en doit avoir, suivant l'ordre de la nature.

L'observation

265

L'observation de ce qui se passe dans les végétaux, a servi en quelque manière, de sondement à ce raisonnement; deux pommes, deux poires, deux cerises ou tous autres fruits qu'on trouve unis ensemble sur l'arbre, & qui y sorment une espèce de Monstre, ne sont pas supposés avoir été tels dans leur première production; on pense au contraire, qu'ils étoient originairement distincts, & que la proximité & le contact les ont plus ou moins unis, suivant que le degré de pression a été plus sort, & que la superficie des deux fruits suffisamment entamée, a donné lieu par-là à l'abouchement réciproque des extrémités de leurs vaisseaux entr'ouverts, ou de leur tissu cellulaire devenu à nud de part & d'autre.

Ce qui justifie cette idée & ce qui en établit la méchanique, ce sont les gresses; on sçait par expérience qu'un petit scion que l'on a coupé, ou un œil que l'on a levé à la branche d'un arbre qui étoit en séve, présente alors à découvert par l'extrémité coupée, ses vaisseaux & son parenchime, & qu'en cet état il peut s'unir, & s'unit en esset à un autre arbre coupé de manière qu'il présente aussi à nud dans le lieu de l'union, ses vaisseaux & son tissu cellulaire, à la gresse qui y a été appliquée, moyennant quoi cette gresse ne faisant plus dans la suite qu'un même corps avec l'arbre, non-seulement elle se nourrit sur son tronc comme si elle lui eût toûjours appartenu ou qu'elle eût été tirée d'un arbre de la même espèce; mais elle porte encore des fruits, non de la nature de ceux du tronc étranger sur lequel elle habite, mais de ceux de l'arbre particulier dont elle vient.

Ne trouve-t-on pas continuellement des exemples d'unions pareilles qui se sont d'elles-mêmes & par la même méchanique entre deux branches de plusieurs arbres de même espece ou de même genre, qui se trouvant quelquesois trop proches l'une de l'autre en vertu de seur position particulière, & se serrant toûjours de plus en plus à mesure qu'elles grossissent, commencent par s'écorcher & se pénétrer mutuellement, & s'unissent ensuite si parfaitement par toute seur substance dans l'endroit du contact, que quand on coupe l'une des deux

Mem. 1738.

266 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE

branches au-dessous de l'union, & qu'on l'empêche par-là de recevoir les sucs qui lui venoient de son tronc particulier. elle trouve une ressource suffisante dans la branche à laquelle elle est intimement unie, & d'où il lui arrive alors en vertu de cette union, une assés grande quantité de sucs nourriciers pour l'empêcher de périr? Enfin le Bois de Boulogne nous offre un fait singulier auquel on a donné le nom de mariage de deux Chênes de ce Bois; il s'est fait ce mariage, par le moyen d'une branche partie de chacun de ces deux arbres, & le hazard a voulu que les deux branches parvenuës à une certaine grandeur, se soient rencontrées & pénétrées, de manière qu'elles se sont parfaitement unies & qu'elles restent telles.

Pourquoi n'arriveroit-il pas dans l'occasion & suivant la même méchanique, de semblables unions entre les parties de deux fœtus, sur-tout lorsqu'ils ne sont encore que des germes nouvellement arrivés dans la matrice? car alors les parties tendres, molles & délicates de ces germes, ont bien plus de facilité par leur choc & leur rencontre à s'entamer & à se joindre, que n'en ont les branches d'arbres dont on vient de parler : de plus, les coups & les pressions que recoivent souvent ces germes de la part de la partie qui les contient & qui n'entre que trop souvent dans des contractions, font une cause de jonction bien plus prompte & plus efficace, que celle qui joint intimement deux branches, soit

par leurs extrémités, soit par leurs côtés.

Et ce qui prouve que l'union dont on vient de parler. est non-seulement possible, mais encore réelle, dans les deux fœtus du Monstre de M. du Verney, & par conséquent qu'il a été formé après coup, c'est qu'à l'endroit où la peau des ventres de ces enfants s'unissoit, M. du Verney a reconnu & distingué une couture qu'il a eu grand soin d'insérer dans la première figure de son Monstre, & par laquelle il déclare que les jumeaux paroissoient joints ensemble: or cette couture n'est vraisemblablement qu'une cicatrice qui suppose une solution de continuité, & ensuite une réunion par les fucs nourriciers parvenus à l'extrémité des parties coupées,

Jesquels ayant servi de colle & d'interméde pour lier les deux parties séparées, n'ont pû si bien le faire qu'il n'en soit resté une trace sur la peau; d'où l'on peut conclurre que puisqu'il y a une couture dans le lieu de la jonction des deux soetus, c'est une marque que ces deux soetus originairement séparés, se sont présentés en cet endroit l'un à l'autre; & que s'y étant mutuellement pressés, entamés & pénétrés, ils s'y sont unis de la manière qui vient d'être rapportée. Ensin, cette couture se conçoit aussi naturellement dans le système des causes accidentelles, qu'elle étoit peu nécessaire dans le cas des œuses monstrueux, où l'Auteur de la nature n'auroit point eu besoin d'employer la solution de continuité pour parvenir à l'union des deux soetus.

Cette observation n'est pas la seule qui paroisse favoriser le systeme des accidents à l'égard du Monstre de M. du Verney; & si tous les autres étoient examinés avec soin, on découvriroit aisément dans chacun, certaines parties qui fourniroient des preuves plus marquées & plus incontestables que d'autres, contre la supposition des œus originairement monfi

trueux, & en faveur de l'hypothese contraire.

Et si l'on veut appliquer à plusieurs soetus doubles ce qui se passe entre des branches d'arbres, ne peut-on pas comparer l'union des deux troncs insérieurs des deux soetus de M. du Verney, aux branches qui partent de deux arbres disférents & qui vont se joindre par leurs extrémités; & la jonction des branches par leurs côtés, à toutes les jonctions latéralles, antérieures & postérieures de deux soetus! Et comme ce qui se passe dans le cas végétal, est extérieurement le même que ce qu'on observe dans le cas animal, tout invite à faire croire que dans l'un & dans l'autre, tout doit aussi s'être fait de la même manière & par une semblable méchanique.

Ce qui paroît encore prouver que le Monstre de M. du Verney & tous ceux en général qui sont composés de même de deux soetus, n'ont été sormés que par la rencontre & la pression réciproque des deux germes qui appartiennent à chacun de ces Monstres, c'est l'examen de leurs parties in-

268 M'emoires de l'Academie Royale

ternes: elles sont communément de deux sortes, naturelles & monstrueuses. Ces derniéres se trouvent dans le lieu où s'est fait l'union des deux fœtus; celles qui ont conservé leur structure naturelle, sont par-tout ailleurs; ce qui s'accorde parfaitement avec l'effet naturel de la pression qui n'a pu produire la jonction des deux fœtus, sans que les parties internes contenuës dans le lieu de cette jonction en souffrissent plus ou moins suivant le degré de cette pression. Quand elle est poussée trop loin, les parties des deux sœtus se pénétrent trop avant les unes & les autres, & doivent par-là concourir mutuellement à leur destruction totale; mais quand cette pression n'est portée que jusqu'à un certain point, on conçoit que son effet peut se réduire alors à des déplacements de parties, à des anéantissements de quelques-unes, à empêcher le développement de quelques autres, à rompre l'union naturelle de certaines pour faire de nouveaux alliages de ces parties séparées, & pour les greffer en quelque manière sur d'autres avec lesquelles elles ne doivent point être unies selon l'ordre de la nature; enfin à produire un nouvel arrangement, moyennant lequel l'animal tout monstrueux qu'il est, ne laisse souvent pas que de se nourrir, de vivre & de végéter, parce que le commerce & la circulation des liqueurs n'en ont point 'été détruits.

Par conséquent, si le lieu de la jonction de deux soetus est le seul qui contienne des parties monstrueuses, c'est qu'il est le seul dont les parties internes & externes ayent été exposées à l'essont de la pression. Et si par-tout ailleurs les parties conservent leur état naturel, c'est que la pression ne s'y est pas sait sentir; c'est pour cela que dans le Monstre de M. du Verney, où toute la pression mutuelle des deux soetus n'avoit vraisemblablement porté que sur le bas de leurs troncs, & ne les avoit aussi unis qu'en cet endroit, on n'a trouvé de parties monstrueuses que dans l'hypogastre; & c'est par la même raison que dans les soetus joints par les côtés, depuis le col jusqu'au bas du tronc, il n'y a de parties monstrueuses que dans la poitrine & dans le bas ventre; & ces parties sont

différenment monstrueuses & le sont en plus grand nombre, suivant que les deux sœtus se sont pénétrés & approchés de plus près & en différents sens, par exemple, dans les uns telles parties sont restées doubles & distinctes, qui dans les autres se sont réunies, & de deux n'en ont sait qu'une.

Enfin si toutes les parties monstrueuses contenuës dans les fœtus unis ensemble, concourent à faire voir que le Monstre n'a été formé que parce que les deux fœtus ont été pressés l'un contre l'autre, il y a toûjours dans chacun de ces Monstres quelques parties qui le déclarent encore plus sensiblement que d'autres; par exemple, on remarque dans celui de M. du Verney, qu'un des testicules de chaque enfant étoit placé dans l'aine & renfermé dans une poche émanée du péritoine, dont l'entrée n'étoit pas fermée comme elle est dans les hommes, mais ouverte comme elle est dans les autres animaux, & que l'autre testicule étoit à nud dans la cavité du ventre & attaché au péritoine; ce qui donne lieu d'abord d'opposer, que si conformément au système des œufs monstrueux, une Intelligence toute-puissante eût eu le dessèin dans la formation de ces œufs, de placer dans quelques-uns les testicules, comme ils l'étoient dans le Monstre dont il s'agit, du moins n'auroit-elle pas laissé si fort à l'abandon, ceux sur-tout qui sont à nud dans le ventre. auxquels elle auroit vraisemblablement donné une enveloppe particulière pour les deffendre du choc des parties environnantes. Une autre observation qu'offre le Monstre de M. du Verney, & qui mérite aussi une attention particulière de notre part, c'est que le scrotum qui étoit sous la verge de chaque enfant, s'étoit trouvé vuide & applati, faute des teszicules qui auroient naturellement dû y être renfermés.

Je demande de quoi pouvoient servir alors des scrotums qui ne contenoient rien: est-il vraisemblable que l'Auteur de la nature les eût faits, s'il eût eu dessein de loger ailleurs & asses mal, les deux testicules? Imagine-t-on qu'il les eût produits, s'ils eussent dû être de la derniére inutilité? Et ne paroît-il pas bien plus naturel & plus vrai, par l'inspection

Llij

270 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE de ces scrotums & du logement extraordinaire des testicules. par le désordre & le dérangement visible qui regne dans les parties hypogastriques de ce Monstre, que les extrémités inférieures des troncs des deux fœtus ayant été pressées l'une contre l'autre, les testicules sont sortis par-là de leurs enve-Joppes, & ont été poussés & rélégués irréguliérement les uns par rapport aux autres, dans un lieu étranger, où ils étoient infiniment moins bien que dans leur demeure naturelle, toûjours prête néantmoins à les recevoir par le vuide qui s'y étoit entretenu? Ce dérangement est tout simple dans le système des causes accidentelles, de l'impression desquelles il a plû à l'Auteur de la nature, que les ouvrages, même partis immédiatement de sa main, tels que sont les germes des animaux & des végétaux, fusient susceptibles, lorsqu'ils se trouveroient exposés à leur torrent; mais ce désordre devient moralement impossible dans le cas des œufs originairement monstrueux, où rien n'auroit dû se faire qu'en conséquence d'un dessein régulier, puisqu'il seroit émané du Créateur.

Au reste, j'ai beau chercher dans le Monstre dont il s'agit. j'avouë que je ne sçaurois y découvrir ce qui a pû donner lieu à M. du Verney de se récrier si fort sur le bel arrangement de cet ouvrage, dans lequel, ainsi que dans ce qui caractérise tous ceux de cette nature, je ne vois que bouleversement, défordre, dérangement, confusion, exécutions manquées. Pour s'en convaincre, il n'y auroit d'abord qu'à jetter les yeux fur les suites ordinaires de l'union de deux sœtus, moyennant laquelle des parties destinées à obéir par leurs mouvements aux volontés de l'ame, & qui ont souvent pour cela la conformation requise & telle que l'auroient deux enfants qui ne tiendroient pas l'un à l'autre, ne peuvent cependant le faire, ou le font très-mal en vertu de cette union. Les jambes, par exemple, du Monstre de M. du Verney, avoient tout ce qu'il falloit pour marcher, & cela aussi-bien que d'autres enfants non unis; cependant ils n'eussent pû le faire en avant par rapport à leur union; ils ne l'eusent guere pû que de côté, & encore cût-il fallu que celui qui auroit eu envie de marcher, cût attendu que l'autre l'eût voulu aussi, mais tout ceci n'est rien en comparaison de ce qui suit.

Le Monstre de M. du Verney n'avoit qu'une vessie; mais il dit formellement qu'elle paroissoit composée de deux vessies applaties & jointes l'une à l'autre par le côté, de sorte qu'il n'y avoit, à proprement parler, qu'une cavité; en conséquence de cette remarque, ne peut-on pas dire en passant, que la réprésentation non d'une seule vesse, mais de l'assemblage & de l'union de deux vessies séparées, est un grand préjugé en faveur de la réalité de cette union faite après coup. Quoi qu'il en soit, cette vessie unique étoit une espèce de cloaque. qui, au lieu de l'urine seule qui lui venoit de quatre ureteres, recevoit aussi, contre sa destination ordinaire, la matière stercorale qui y étoit apportée par un intestin qui y donnoit; de sorte que l'urine & les excréments solides chariés dans un même lieu, n'avoient d'autre issuë pour sortir, que la verge de chaque fœtus; mais ce n'est point encore là tout le ridicule de cette construction monstrueuse.

Les deux vaisseaux déférents s'inséroient encore dans le même cloaque, où la semence des deux sœtus se seroit aussir renduë ensuite, & auroit coulé à tout instant, faute d'un Sphincter. La beauté d'un pareil arrangement ne frappe & ne mérite-t-elle pas bien d'être exaltée, sur-tout lorsqu'on y joint la réflexion suivante? Les testicules, les épididimes, les vésicules séminales, & tout ce qui appartient à ces parties, avoit sa conformation naturelle; par conséquent, en raisonnant sur le système des œufs originairement monstrueux, il s'ensint que puisque l'Auteur de la nature avoit donné au Monstre de M. du Verney, les parties nécessaires pour la préparation de la liqueur séminale, son dessein avoit été que les deux fœtus dont il étoit composé, ne fussent pas stériles: cependant les vaisseaux désérents qui auroient été continuellement porter cette liqueur, non dans l'uretre, comme il l'eût fallu, mais dans la vessie où elle auroit été mêlée avec l'urine & les grosses matiéres; ces vaisseaux,

dis-je, & par leur mauvaise conformation, & par le lieu où ils auroient conduit la liqueur séminale, en auroient sûrement sait manquer l'effet, ce qu'avouë & annonce aussi M. du Verney; cela étant, que devient son éloge sur le dessein & l'arrangement des parties de son Monstre? comment n'at-il pas apperçû que ces parties au lieu de s'aider & de concourir ensemble à une même fonction, se contrarioient, & que les unes ne servoient qu'à détruire & à faire manquer ce qui avoit été parsaitement bien préparé par les autres? De pareilles contradictions peuvent-elles être imputées à l'Auteur de la nature? On les lui impute cependant sans y saire attention, en suivant le système des œuss originairement monstrueux, & il n'en faudroit pas davantage pour l'exclusion totale de ce système.

Il est bien vrai que deux enfants qui font partie d'un même Monstre, viennent originairement du Créateur; mais au fortir de ses mains, ils étoient séparés; leur construction étoit alors suivant l'ordre naturel; c'est l'action fortuite & immédiate de quelques-unes des causes accidentelles auxquelles les deux fœtus ont été malheureusement exposés, qui a corrompu & défiguré deux ouvrages de la nature, & en a fait un Monstre: car, comme ces sortes de causes sont par elles-mêmes aveugles & dispensées d'avoir un dessein, des vûes saines & de les suivre, elles ne jouissent que trop souvent de leurs droits, en agissant inconsidérément sur tout ce qu'elles trouvent, en faisant des alliages bizarres & déraisonnables, & donnant lieu a des constructions folles & extravagantes qui s'accordent parfaitement avec des agents qui ne voyent ni ne sçavent ce qu'ils font, mais qui jurent & ne sçauroient jamais être d'accord avec la cause respectable à laquelle le systeme des œufs originairement monstrueux les attribue immédiatement.



DU MOUVEMENT APPARENT DES ETOILES FIXES EN LONGITUDE.

M. CASSINI. Par

OUR déterminer le mouvement apparent des Étoiles 18 Juin fixes en longitude, les Astronomes ont pour l'ordinaire comparé la situation de ces Étoiles, telle qu'elle résultoit de leurs observations, avec celle qui avoit été déterminée par les anciens Astronomes, dont les observations les plus anciennes se montent présentement à plus de 2000 ans.

Quoique pendant cet intervalle le mouvement des Étoiles. fixes ait été de près d'un signe entier, cependant le peu de précision avec laquelle les anciennes observations paroissent avoir été faites, a laissé toûjours quelque doute sur la quantité exacte de leur mouvement, qui se trouve dissérente suivant les différentes Etoiles que l'on y employe; car, comme l'on ne trouve point à présent la distance entre ces Étoiles en longitude, précisément de même que celle qu'on leur avoit assignée autrefois, il en doit résulter nécessairement des différences dans la quantité de leur mouvement, suivant les Etoiles qu'on employe pour cette détermination, dont le choix est arbitraire.

Ces différences le sont trouvées encore plus grandes, suivant les observations des divers Astronomes, que l'on a comparées ensemble, dont les plus modernes ne se sont point accordées à celles qui les ont précédées.

Suivant Hypparque qui vivoit 1 28 ans avant J.C. le mouvement des Étoiles fixes qu'il avoit déduit des observations de Timocharis dans l'intervalle de 155 années, étoit d'un degré en 77 années & demie, ce qu'il n'ose cependant assûrer, parce qu'il ne jugeoit pas que le temps qui s'étoit écoulé entre les observations de Timocharis & les siennes, fût assés grand pour en pouvoir décider avec quelque certitude.

Mem. 1738. M m 1738.

274 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE

Ptolémée qui suivit Hypparque, détermina par la comparaison de ses observations avec celles de cet Astronome, le mouvement des Étoiles fixes, de deux degrés 40 minutes en 265 ans, ce qui est à raison d'environ un degré en 100 années, beaucoup plus lent qu'on ne l'a trouvé dans la suite par les observations d'Albategnius & des autres Astronomes Orientaux, qui l'ont déterminé de 3 degrés en 100 années, & d'un degré en 66 années & 8 mois. Ensin par la comparaison des observations anciennes avec les modernes, les uns ont trouvé que les Étoiles fixes parcouroient un degré en 70 ans, & les autres en 72 ans, sans qu'on pût s'assure encore quelle des deux déterminations méritoit la présérence.

Il étoit donc nécessaire, pour connoître la quantité du mouvement des Étoiles fixes plus exactement qu'on ne l'avoit déterminée jusqu'à présent, d'avoir des observations modernes saites à quelques distances les unes des autres qu'on pût comparer ensemble, & qui, par leur exactitude, méritassent la présérence sur celles qui avoient l'avantage d'avoir été saites long-temps auparavant; c'est ce que nous croyons pouvoir executer par la comparaison des observations qui ont été saites à Paris depuis l'établissement de l'Académie Royale des Sciences & de l'Observatoire, dans l'intervalle de près de 70 années, qui comprennent déja près d'un degré.

Entre ces observations nous avons choisi d'abord celles d'Arcturus, qui furent faites par mon Pere au mois de Mai de l'année 1 672, à l'Observatoire, dans le dessein, comme il le marque expressément, de déterminer la différence d'ascen-sion droite entre cette Étoile & le Soleil.

Il avoit choisi pour cet effet, le temps auquel le Soleil avoit la même déclinaison que cette Étoile, & étoit par conséquent dans le même parallele, parce qu'alors ces deux Astres paroissoient successivement l'un après l'autre dans la même ouverture de la Lunette à leur passage par le Méridien, sans qu'on sût obligé de la changer de hauteur; de sorte qu'observant l'intervalle entre le temps de leur passage par le sit vertical de cette Lunette, on étoit assuré d'avoir exactement

leur dissérence en ascension droite. Cette méthode n'est point sujette aux erreurs qui peuvent se glisser dans la direction de la Lunette en l'élevant ou l'abbaissant suivant un plan vertical, ou même sur un Quart-de-cercle dirigé sixement sur le plan du Méridien, par la difficulté qu'il y a de dresser le limbe de cet instrument de manière qu'il soit dans toute son étendue précisément sur un même plan.

• Cette méthode avoit été pratiquée trois ans auparavant par M. Picard, dans le Jardin de la Bibliothéque du Roi, où il avoit dirigé une Lunette fixe au passage d'Arcturus par le Méridien, comme M. Delisse de la Croyere l'a rapporté dans les Mémoires de l'Académie de 1727, dans le dessein de s'en servir pour déterminer le mouvement des Etoiles sixes.

Dans l'observation de cette Étoile, qui fut faite en 1672, le passage du centre du Soleil par le fil vertical de la Lunette, sut déterminé le 23 Mai à 0h 0'9" à la Pendule, le 24 Mai à 0h 0'19", & le 25 Mai à 0h 0'30"; de sorte que la Pendule a accéléré dans l'intervalle entre la première & la seconde observation, de 10 secondes, & entre la seconde & la troisséme, de 11", ce que j'ai cru devoir rapporter ici, parce que si la Pendule avoit eu des irrégularités considérables d'un jour à l'autre, causées, comme il arrive quelquesois, par les dissérentes températures de l'air, on ne pourroit pas s'assûrer de l'heure précise de l'observation de l'Étoile saite dans les temps intermédiaires.

Le passage d'Arcturus par le fil vertical de la Lunette sut observé le 23 Mai 9^h 55' 37" après celui du Soleil. Pendant cet intervalle, la Pendule a avancé de 4 secondes 8 tierces, à raison de 1 o secondes pour 24 heures; les retranchant de 9^h 55' 37", on aura la différence horaire d'ascension droite entre Arcturus & le Soleil, de 9^h 55' 32" 52".

La hauteur méridienne d'Arcturus fut observée le 2 3 Mai, de 62^d 5' 10", & le 24 Mai, de 62^d 5' 0", ce qui donne la moyenne, de 62^d 5' 5", dont retranchant la réfraction & la M m ij

276 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE hauteur de l'Equateur, reste sa déclinaison septentrionale, de

20d 54' 45".

La hauteur méridienne du bord supérieur du Soleil sut observée le 23 Mai, de 62^d 14' 57", ce qui donne la hauteur de son centre, de 61^d 59' 5", plus petite seulement de 6 minutes que celle d'Arcturus, ce qui rend cette observation très-savorable pour cette recherche, parce que non-seulement Arcturus avoit passé ce jour-là par le Méridien dans la même ouverture de la Lunette que le Soleil, mais même il avoit rencontré le sil vertical à une distance peu considérable de l'endroit par où les bords du Soleil avoient passé; de sorte que quand ce sil n'auroit pas été exactement dans la direction du Méridien, il ne pouvoit en résulter aucune erreur sensible dans l'intervalle entre les passages de cette Étoile & du Soleil, qui mesure leur dissérence en ascension droite.

Le 25 Mai suivant, le passage d'Arcturus sut observé 9^h 47' 34" après le Soleil, dont retranchant 4"½ pour l'accélération de la Pendule pendant cet intervalle, à raison de 1 1 secondes pour 24 heures, on aura la dissérence d'ascension droite entre Arcturus & le Soleil, de 9^h 47' 29"½ ré-

duite au temps vrai.

La hauteur méridienne apparente du bord inférieur du Soleil fut observée ce jour-là, de 62^d 4' 0", ce qui donne la hauteur de son centre, de 62^d 19' 53", plus grande de près de 15 minutes que celle d'Arcturus, au lieu que le 23 Mai elle étoit plus petite de 6 minutes, ce qui fait voir que le Soleil avoit passé précisément par le parallele d'Arcturus dans l'intervalle entre ces observations.

J'ai cru devoir rapporter ici toutes les circonstances de ces observations, parce que comme elles doivent servir de fondement pour une recherche qui demande une grande précision, on sera plus en état de juger de celle que l'on en doit attendre.

Réduisant en degrés les différences que l'on vient de déterminer entre l'ascension droite d'Arcturus & celle du Soleil, à raison de 360 degrés pour 24 heures, on aura cette disséDES SCIENCES. 277 rence le 23 Mai, de 148^d 53' 13", à 9^h 55' 32" 52"'', & le 25 Mai, de 146^d 52' 23", à 9^h 47' 29"½, temps vraidu passage d'Arcturus par le Méridien dans ces deux observations.

Calculant pour les mêmes temps l'ascension droite du Soleil par mes Tables, je l'ai trouvée dans la première observation, de 61^d17'42", & dans la seconde, de 63^d18'28"; l'ajoûtant à la dissérence que l'on vient de déterminer, on aura par l'observation du 23 Mai, l'ascension droite d'Arcturus, de 210^d 10'55", & par celle du 25 Mai, de 210^d 10'51", avec une dissérence seulement de l'une à l'autre;

de 4 secondes.

On a employé dans la recherche de l'ascension droite de cette Etoile, la méthode qui consiste à réduire en degrés la dissérence entre l'ascension droite de l'Etoile & du Soleil, à raison de 3 60 degrés pour 24 heures, & à y ajoûter l'ascension droite du Soleil pour le temps vrai du passage de l'Etoile par le Méridien; mais comme cette méthode, quoiqu'exacte dans la théorie, peut être susceptible de quelqu'erreur dans la pratique, à cause de quelqu'irrégularité de la Pendule dans de retour du Soleil au Méridien, nous avons jugé à propos d'y employer aussi une autre méthode, suivant saquelle on calcule l'ascension droite du Soleil pour le midi du jour proposé, que l'on ajoûte à la dissérence entre l'ascension droite de l'Etoile & celle du Soleil, qu'on a réduite en degrés, à raison de 3 60 degrés, pour le temps que l'Étoile a employé à retourner au Méridien.

Quoique ces deux méthodes paroissent revenir précisément au même, cependant comme dans la premiére on employe le retour du Soleil au Méridien d'un jour à l'autre, & dans la seconde, le retour de l'Étoile à ce Méridien, qui arrivent dans des heures dissérentes, on doit trouver quelque dissérence dans le résultat, lorsqu'il y a dans le mouvement de la Pendule quelqu'irrégularités qui ne sont pas les mêmes dans ces dissérents intervalles, & nous avons cru qu'on ne devoit rien négliger pour s'assurer de la dissérence véritable en

Mm iii

278 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE ascension droite entre Arcturus & le Soleil, qui résulte de cette observation.

Ayant donc pris la différence entre le passage d'Arcturus par le Méridien, observé le 23 Mai 1672, à 9h,55'46", & le 25, à 9h 48'4", on aura 7'42" dont cette Étoile a avancé dans l'espace de deux révolutions, ce qui donne sa révolution journalière, de 23h 56'9" à la Pendule, qui accéléroit par conséquent de 5 secondes sur le moyen mouvement; & réduisant la différence entre le passage d'Arcturus & du Soleil observée de 9h 55'37" en degrés, à raison de 360 degrés pour 23h 56'9", on a seur différence d'ascension droite, de 149d 18'13", qui étant ajoûtée à l'ascension droite du Soleil, calculée pour le midi du 23 Mai, de 60d 52'43", donne celle d'Arcturus, de 210d 10'56", à une seconde près de celle que l'on avoit déterminée par la première méthode.

Réduisant pareillement en degrés la différence entre le passage d'Arcturus & du Soleil, observée le 25 Mai de 9h 47. 34", on a seur différence d'ascension droite de 147d 17'8", qui étant ajoûtée à l'ascension droite du Soleil pour le midi du 25 Mai, calculée de 62d 53'43", donne l'ascension droite d'Arcturus de 210d 10'51", précisément de la même quantité qu'on l'avoit trouvée par la première méthode; ce qui fait voir que le mouvement de la Pendule dans l'intervalle entre ces observations a été réglé & uniforme.

Si j'avois employé d'autres Tables que les miennes dans le calcul de l'ascension droite du Soleil, j'aurois pû trouver celle d'Arcturus plus grande ou plus petite de quelques secondes que je ne l'ai déterminée, mais la dissérence en ascension droite, dont on a seulement besoin dans cette recherche, auroit toûjours été d'une quantité égale dans les observations du 23 & du 25 Mai, parce que les éléments dont les Astronomes se servent présentement pour calculer le vrui lieu du Soleil & son ascension droite, ne différent pas assés les uns des autres pour produire une différence sensible dans l'intervalle de deux jours qui se sont coulés entre ces observations.

2 7 9

Prenant un milieu entre ces deux déterminations, on aura l'ascension droite d'Arcturus le 24 Mai 1672, de 210^d 10' 53"½, par le moyen de laquelle & de sa déclinaison déterminée ci-dessus de 20^d 54' 45", on trouvera, en supposant l'obliquité de l'Ecliptique de 23^d 29' 0", telle qu'elle étoit alors, sa longitude de 6^f 19^d 39' 37", & sa latitude septentrionale de 30^d 57' 26".

Ayant ainsi établi le vrai lieu d'Arcturus pour la fin de Mai de l'année 1672, j'ai essayé d'en déduire le mouvement des Étoiles fixes par les observations que j'en ai faites cette année dans la même saison & dans le temps où le Soleil s'est

trouvé dans le même parallele avant & après.

Ces observations ont été faites au nombre de six dans l'espace de sept jours, y en ayant eu cinq consécutives. J'ai eu aussi l'avantage d'observer le Soleil par le même Quart-de-cercle sixe à son passage par le Méridien tous les jours depuis le 1 8 jusqu'au 2 5 Mai, à la réserve d'un seul, ce qui m'a donné le moyen d'employer les deux méthodes que j'ai expliquées ci-dessus pour déterminer l'ascension droite de cette Étoile.

Le passage d'Arcturus par le fil vertical de la Lunette du Quart-de-cercle fixe placé dans le Cabinet de la Tour orientale de l'Observatoire, a été observé

Le 18 M	1ai	à	•	•	•	•	•	•	•	•	•	10h	22'	4 3"
Le 20.		•	•	•	•	•	•	•	•	•	•	10	14	36
Le 21.	•		•	•	•	•	•	•	•	•	•	10	10	33
Le 22.		•	•	•	•	•	•	•	•	•	•	10	6	30
Le 23.		•	•	•	•	• ·	•	•	•	•	•	10	2	26
Et le 24	• •	•	•	•	•	•	•	•	•	•	•	9	58	203

En comparant ensemble ces observations, on voit que dans les cinq premières la Pendule a eu un mouvement uniforme, & qu'il n'y a que la dernière où elle ait paru retarder davantage qu'à l'ordinaire.

A l'égard du passage du centre du Soleil par le même fil

MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE vertical, déduit de celui des bords, il a été observé

Le	1 8	N	I ai	i	à	•	•	•	•	•	•	•	•	•	O ^h	o'	25" 1
Le	19		٠.	•	•	•	•	•	•	•	•	•	•	•	0	0	$20\frac{1}{2}$
Le	20	•	•	•	•	•	•	•	•	•	•	•	•	•	0	0	153
Le.	2 I	•	•	•	•	•	•	•	•	•	•	•	•	•	0	0	11
Le .	22	•	•	•	•	•	•	•	•	•	•	•	•	•	0	0	8
Le.	24	•	•.	•	•	•	•	•	•	•	•	•	•	•	0	0	0
Et l	e 2	5	•		•	•	•	•	•	.•	•	•	•		II	59	54

Dans les quatre premières de ces observations le retardement de la Pendule d'un jour à l'autre a été uniforme, & il y a eu quelques variations dans les trois autres, sur-tout dans

la derniére du 25 Mai.

En comparant ensemble ces observations, on voit que le passage d'Arcturus a été observé le 18 Mai 10^h 22' 17"? après celui du Soleil. Y ajoûtant deux secondes à cause du retardement de la Pendule, qui du 18 au 19 Mai a été de 4"3, on aura la différence entre l'ascension droite d'Arcturus & celle du Soleil de 10d 22' 19"3, qui, réduites en degré, font 1 5 5 d 3 4 ' 5 6". Les ajoûtant à l'ascension droite du Soleil. qui au temps du passage de l'Étoile par le Méridien, étoit de 55d 21'8", on aura l'ascension droite d'Arcturus le 18 Mai 1738 de 210d 56' 4".

Le 20 Mai le passage d'Arcturus a été observé de 10h 14' 20" 1 après le Soleil. Y ajoûtant deux secondes, on aura ✓ la différence entre l'ascension droite d'Arcturus & celle du Soleil, de 10^h 14' 22" $\frac{1}{4}$, ou 153^d 37' 37" $\frac{1}{2}$, qui étant ajoûtée à l'ascension droite du Soleil, qui étoit alors de 574 20' 20", donne celle d'Arcturus de 210d 55' 57"1.

Ces deux déterminations de l'ascension droite d'Arcturus, sont préférables à celles que l'on peut déduire par la seconde méthode, en employant l'intervalle de temps entre le retour d'Arcturus au Méridien, parce qu'on n'a pas observé le 17 & le 19 Mai, le passage de cette Étoile, pour en conclurre la quantité exacte de sa révolution.

C'est

C'est par la même raison que nous avons préséré dans la suite la détermination qui résulte de la révolution d'Arcturus, depuis le 20 jusques & compris le 24 Mai sans aucune interruption.

Dans l'observation du 21 Mai, le passage d'Arcturus est arrivé 10^h 10' 22" après celui du Soleil, ce qui, à raison de 23^h 55' 57", retour de cette Étoile au Méridien, du 20. au 21 Mai, donne leur dissérence en ascension droite, de 153^d 1' 19", qui, étant ajoûtée à l'ascension droite du Soleil, calculée pour le 21 Mai à midi, de 57^d 54' 44", donne celle de l'Étoile, de 210^d 56' 3".

Dans l'observation du 22 Mai le passage d'Arcturus est arrivé 10^h 6' 14" après celui du Soleil, ce qui, à raison de 23^h 55' 57", retour de cette Étoile au Méridien entre le 21 & le 22 Mai, donne leur dissérence en ascension, de 152^d 1' 9", qui étant ajoûtée à l'ascension droite du Soleil, calculée pour le 22 Mai à midi, de 58^d 54' 47", donne celle

de l'Etoile, de 210d 55' 56".

Dans l'observation du 23 Mai le passage d'Arcturus est arrivé 10h 2' 22" après celui du Soleil, qui, suivant les observations du 22 & du 24 Mai, a dû passer par le sil vertical à 0h 0' 4". Les convertissant en degrés, à raison de 23d 55' 56", temps de la révolution de cette Étoile entre le 22 & le 23 Mai, on aura leur différence en ascension droite, de 151d 1' 4", qui étant ajoûtée à l'ascension droite du Soleil, calculée pour le 23 Mai à midi, de 59d 54' 59", donne celle de l'Étoile de 210d 56' 3".

Enfin on a observé le 24 Mai le passage d'Arcturus 9th 58' 20" ³/₄ après celui du Soleil. Les convertissant en degrés, à raison de 23^d 55' 54" ³/₄, temps de la révolution de cette Etoile entre le 2'3 & le 24 Mai, on aura leur dissérence en ascension droite, de 1 50^d 0' 44", qui étant ajoûtée à l'ascension droite du Soleil, calculée pour le 24 Mai à midi, de 60^d 55' 19" ¹/₂, donne celle de l'Étoile, de 2 1 0^d 5 6' 3" ¹/₂.

En comparant ensemble l'ascension droite d'Arcturus qui résulte de toutes ces observations, on trouve qu'il y en a Mem. 1738. Nn

282 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE trois qui s'accordent dans la seconde, & que les plus éloignées ne différent l'une de l'autre que de 8 à 9 secondes, ce qui est une précision au de-là de ce que l'on peut espérer dans ces sortes d'observations, où l'erreur d'une seconde dans le temps, en produit une de 15 secondes de degré dans la détermination de l'ascension droite des Étoiles.

Prenant un milieu, on aura l'ascension droite d'Arcturus à la fin de Mai 1738, de 210^d 56' 1", qui ne differe que d'une seconde de celle qui résulte du calcul sait suivant la

premiére méthode.

Il est à propos de faire remarquer que dans l'observation des 20, 21 & 24 Mai, on a eu soin de diriger la Lunette du Quart-de-cercle fixe, de manière que cette Etoile passat par le même endroit du fil vertical que les bords du Soleil, afin d'éviter l'erreur qui auroit pû être causée par l'inclination du fil vertical, s'il en avoit eu quelqu'une à l'égard de la direction du Méridien. On eut aussi attention de laisser la Lunette immobile le 22 & le 23 Mai, jours auxquels Arcturus étoit à peu-près dans le même parallele que le Soleil, de peur qu'il n'arrivât dans sa direction, quelque variation, en l'élevant ou l'abbaissant pour observer quelques autres Étoiles. On eut encore la précaution de placer ces jours-là dans la Boîte de la Pendule, un Thermometre de M. de Reaumur, que l'on observa en différents temps de la journée, dont la variation n'excéda pas un degré depuis le 22 jusqu'au 23 Mai, mais qui s'éleva de 3 degrés jusqu'au 25 Mai, ce qui peut être la cause de l'irrégularité qui sut observée depuis le 24 jusqu'au 25 du même mois dans le mouvement de la Pendule, qui 2 dû retarder à cause de son allongement produit par l'augmentation de la chaleur. Enfin pour s'assûrer si la Pendule avoit un mouvement uniforme pendant les 24 heures, on avoit placé à côté une autre Pendule, que l'on eut soin de comparer en diverses heures du jour avec celle dont on s'étoit servi pour l'observation, & qui s'y est accordée avec toute la précision possible. La hauteur méridienne d'Arcturus fut observée le 18 &

283

le 20 Mai, de 61d 44' 10", ce qui donne sa déclinaison de

20d 33' 50".

L'ascension droite & la déclinaison d'Arcturus étant ainsi déterminées, on a calculé, en supposant l'obliquité de l'Écliptique de 23^d 28' 30", telle qu'elle a été déterminée par les observations faites au Perou, sa longitude, que l'on a trouvée de 6^f 26^d 34' 45" avec une latitude septentrionale de 30^d 55' 26".

Suivant les observations de mon Pere, faites en 1672, on a trouvé la longitude d'Arcturus de 6¹ 19^d 39' 36". La différence est de 55' 9", qui étant partagée par 66 années, intervalle entre ses observations & les nôtres, donne le mou-

vement annuel des Étoiles fixes, de 50" 8".

Si l'on examine de même ce qui résulte des observations d'Arcturus faites par M. Picard en 1669, on trouvera, en prenant un milieu entre ces différentes déterminations, l'ascen-

sion droite de cette Etoile, de 210d 9' 2".

A l'égard de sa déclinaison, comme elle n'a pas été observée alors, nous la déduirons de l'observation de 1672, où elle a été trouvée de 20^d 54' 45", auxquels il faut ajoûter 1' 57" dont elle s'est approchée de l'Equateur dans l'espace de trois ans, & on aura sa déclinaison en 1669, de 20^d 55' 42", qui ne differe que de 9 secondes de celle que M. de la Croyere a déduite des Tables de M. de la Hire.

L'ascension droite & la déclinaison d'Arcturus étant ainsi déterminées, nous avons, en supposant l'obliquité de l'Écliptique de 23^d 29' 0", telle que nous l'avions employée dans l'observation de 1672, trouvé sa longitude de 6^s 19^d 37'.

18", & sa latitude de 3 0d 5 8' 4".

Suivant nos observations la longitude d'Arcturus étoiten 1738 de 6st 20^d 34'45". Le mouvement de cette Étoile en longitude a donc été de 57'27" en 69 années, ce qui est à raison de 49" 57" par année, & s'éloigne de 11 tierces seulement de celui qui résulte des observations de mon Pere.

Comme le mouvement annuel d'Arcturus que nous venons de déduire, tant des observations de M. Picard que de 284 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE celles de mon Pere, excede de plus d'une seconde de degré celui que M. de la Croyere avoit déterminé par les observations de M. Picard, qu'il avoit comparées aux siennes après un intervalle de 55 années, en y employant le lieu du Soleis qui résultoit des Tables de M. de la Hire; j'ai cru devoir me servir des mêmes Tables pour déterminer la longitude d'Arcturus qui résulte des observations de mon Pere & des miennes; & quoique suivant ces dernières Tables, le lieu du Soleil sut plus avancé d'une demi-minute ou environ que suivant les nôtres, je n'ai trouvé qu'une seconde dans la dissérence d'ascension droite qui en résulte, ce qui fait voir que les dissérentes Tables que s'on peut employer pour cette recherche, ne sont pas paroître le mouvement des Étoiles sixes plus ou moins grand.

Mais comme l'on pourroit attribuer la différence qui se trouve entre ces différentes déterminations du mouvement des Étoiles fixes à quelques variations dans celui du Soleil, qui n'employe peut-être pas toûjours le même intervalle de temps à retourner au même point de son orbe, j'ai cherché s'il y avoit dans nos journaux quelques observations d'Arcturus qui ayent été faites dans les mêmes circonstances, & j'en ai trouvé une de seu M. Maraldi, du 23 Mai 1695.

La hauteur méridienne du bord supérieur du Soleil sut observée ce jour-là de 62^d 7' 10", ce qui donne la hauteur de son centre de 61^d 51' 20", éloignée seulement de 6 minutes de celle d'Arcturus, qui sut trouvée de 61^d 57' 30"; ce qui rend cette observation, comme on l'a remarqué cidessus, savorable pour cette recherche.

Le passage du centre du Soleil par le fil vertical du Quartde-cercle fixe qui est dans la Tour supérieure occidentale de l'Observatoire, sut observé le 23 Mai à 0^h 2' 10", & le jour suivant à 0^h 2' 27", ce qui donne l'accélération de la Pendule, de 17 secondes en 24 heures.

La différence entre le passage d'Arcturus & celui du centre du Soleil, sut trouvée de 9^h 58' 59", dont il faut retrancher 7" 5", pour avoir leur distance véritable en ascension

droite, de 9h 58' 51" 55", qui, converties en degrés, font 149d 42' 59". Y ajoûtant l'ascension droite du Soleil qui, au temps du passage d'Arcturus par le Méridien, étoit de 60d 43' 57", on aura l'ascension droite d'Arcturus, de 210d 26' 56".

On aura aussi par le moyen de la hauteur méridienne de cette Étoile, observée de 61^d 57' 30", sa déclinaison septentrionale, de 20^d 47' 10", & supposant l'obliquité de l'Écliptique, de 23^d 28' 50", telle qu'elle l'étoit alors, on aura sa longitude de 6^f 19^d 59' 11", & sa latitude septentrionale de 30^d 57' 3". Nous avons trouvé en 1738, cette longitude de 6^f 20^d 34' 45", la dissérence est de 35' 42", qui, étant partagée par 43 années, intervalle entre les observations de 1695 & de 1738, donne son mouvement annuel de 49" 49", plus petit de 19" que celui que nous avons déterminé; ce qui pourroit faire soupçonner que le mouvement du Soleil ou celui d'Archurus n'ont pas été uniformes, si l'on pouvoit s'assûrer dans la comparaison de ces observations, d'être arrivé à la précision de 13 ou 14 secondes de degré, qui causent toute cette différence.

Après avoir déterminé le mouvement d'Arcturus en longitude, de la manière que je l'ai rapporté, j'ai examiné s'il.
y avoit parmi nos observations, quelques autres Etoiles
observées dans le même parallele que le Soleil, ou à peu-près,
& j'en ai trouvé une faite en 1695 par le Quart-de-cercle
fixe de la Tour occidentale, de la Luisante de l'Aigle, dont
la hauteur méridienne sut observée le 2 Septembre, de
49^d 18' o", peu dissérente de celle du bord supérieur du
Soleil, qui étoit ce jour-là de 49^d 15' o", ce qui rend cette.
observation savorable pour la recherche du mouvement des

Etoiles fixes.

Le passage du centre du Soleil par le fil vertical de la Lunette, sut déterminé le 2 Septembre 1695 à 0^h 0' 14", & le 3 Septembre à 0^h 0' 6", avec une différence de 8", dont la Pendule a retardé dans l'espace de 24 heures.

On observa aussi la différence entre le passage du Soleil

Nn iij

286 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE & celui de l'Aigle, de 8h 48' 4", auxquelles il faut ajoûter 2" 56"', à cause du retardement de la Pendule, & l'on aura 8h 48' 6" 56'", qui, converties en temps, donnent seur différence en ascension droite, de 132^d 1'44". Y ajoûtant l'ascension droite du Soleil, qui, au temps du passage de l'Aigle par le Méridien, étoit de 161^d 57' 23", on aura l'ascension droite de l'Aigle de 293^d 59' 7".

La déclinaison de cette Étoile déduite de l'observation de sa hauteur méridienne, étoit alors de 8^d 7' 20", & supposant l'obliquité de l'Écliptique de 23^d 29' 0", on trouvera la longitude de cette Étoile, de 9^f 27^d 29' 40", & sa latitude

boréale de 29^d 20' 24".

Le passage du centre du Soleil par le sil vertical de la Lunette du Quart-de-cercle sixe du cabinet de la Tour orientale, a été observé le 3 1 Août 1737 à 11h 57' 15", & le 2 Septembre à 11h 55' 51" \frac{1}{2}, ce qui donne le retardement de la Pendule, de 1' 23" \frac{1}{2} en deux jours, & le passage du Soleil pour le 1.er Septembre à 11h 56' 33" \frac{1}{4}. La dissérence entre ce passage & celui de l'Aigle, qui a été observée le 1.er Septembre à 8h 50' 39" \frac{1}{2}, a donc été de 8h 54' 6" \frac{1}{4}, auxquelles il faut ajoûter 15" \frac{1}{2} pour le retardement de la Pendule, & on aura la dissérence entre l'ascension droite du Soleil & celle de l'Aigle, de 8h 54' 21" \frac{3}{4}, qui, converties en degrés, sont 133d 35' 25". Y ajoûtant l'ascension droite du Soleil, qui, au temps du passage de l'Aigle par le Méridien, étoit de 160d 54' 14", on aura celle de l'Aigle, de 294d 29' 31".

La déclinaison de cette Étoile, déduite de sa hauteur méridienne observée de 49^d 23' 0", étoit de 8^d 12' 20", & supposant l'obliquité de l'Écliptique, de 23^d 28' 30", on trouvera sa longitude de 6^s 28^d 4' 31", & sa latitude septentrionale de 29^d 19' 50". On avoit déterminé en 169 5 la longitude de cette Étoile de 6^s 27^d 29' 6" ½. La différence est de 35' 4" ½, qui, étant partagée par 42 années, intervalle entre les observations de 169 5 & de 1737, donne le mouvement annuel de l'Aigle, de 50" 6"', peu différent

de celui que l'on a trouvé par les observations d'Arcturus.

On voit par la comparaison de ces observations, qu'il y a un plus grand accord dans le mouvement des Etoiles fixes qui résulte des observations modernes, que dans celui que l'on a trouvé par les observations anciennes, ce qui sembleroit devoir donner la préférence aux modernes, si l'on étoit assuré que la variation de l'obliquité de l'Ecliptique, que nous avons supposée d'une demi-minute dans l'intervalle entre nos observations, fût toûjours constante, & que la Terre ou le Soleil employât toûjours le même intervalle de temps à

retourner au même point du Ciel.

C'est dans ce dessein que nous nous proposons d'observer. comme nous l'avons déja fait, la différence d'ascension droite entre diverses Etoiles fixes & le Soleil lorsqu'il est dans le même parallele, afin que l'on puisse les comparer, tant avec celles que l'on a faites jusqu'à présent dans les mêmes circonstances, qu'avec celles que l'on fera dans la suite, pour déterminer avec encore plus d'évidence le mouvement apparent des Étoiles fixes, dont la connoissance est, pour ainsi dire, la base & le sondement de l'Astronomie, puisque n'y ayant point dans le Ciel de points fixes visibles, il est nécessaire de rapporter à ces Étoiles le mouvement de toutes les autres Planetes.

SUR DU SEL DE GLAUBER

TROUVE' DANS LE VITRIOL

SANS ADDITION DE MATIERE ETRANGERE.

M. HELLOT.

23 Mai i738.

E Vitriol verd ou ferrugineux est un Sel si connu que je suis dispensé de le décrire. On sçait qu'il est formé par l'union de l'acide sulphureux des Pyrites au fer qu'on lui donne à dissoudre, pour en avoir un Sel en forme concrete: c'est du moins de cette manière qu'on prépare celui d'Angleterre, qui, de tous les Vitriols, est le plus ferrugineux. On sçait aussi que ce Sel contient un principe sulphureux, soit que son acide l'ait retenu des Pyrites, soit qu'il l'ait pris dans le fer; puisque quand on le distille, il s'échappe par les jointures des vaisseaux une odeur de soufre brûlant très - pénétrante.

Il y a aussi des Vitriols, celui de Suede, par exemple, qui peuvent être alumineux, puisque la marcassite jaune & dorée de celui-ci, donne d'abord du soufre par distillation, ensuite du Vitriol par lessive, lorsque le résidu du soufre a été longtemps exposé à l'air; & enfin, de l'Alun, par le moyen de l'urine & d'une lessive de cendres qu'on fait bouillir avec

l'eau-mere de ce Vitriol.

M. Lemery a fait voir qu'après une distillation modérée Mem. fur le du Vitriol verd, on retire de son colcothar par des lessives, un Sel de la nature de l'Alun. J'y trouve de plus une terre de l'Ac. 1735. cristalline qui se vitrifie, &, ce qui est le principal objet de ce Mémoire, un Sel de Glauber bien caractérisé.

Mem. fur les année 1729. page 266.

Vitriol. Mem.

Si, selon M. Boulduc, on peut soupçonner du Sel de Glau-Eaux de Bourb. ber par-tout où il y a du Sel marin, on peut à plus forte raison soupçonner qu'il y a eu du Sel marin par-tout où il y aura du Sel de Glauber: donc le Sel marin est actuellement, ou a pu être pu être originairement, dans le Vitriol verd d'Angleterre; car c'est dans ce Vitriol que j'ai trouvé du Sel de Glauber. N'ayant point examiné les autres Vitriols dans cette vûë, je

ne puis assurer s'ils en contiennent ou non.

Tous les Chymistes sçavent que ce qu'on nomme Sel de Glauber, est un Sel concret composé de l'acide vitriolique & de la base du Sel marin, quelle qu'elle soit, terreuse ou faline. Ils sçavent aussi que tout autre acide uni à cette base, ou toute autre base unie à l'acide vitriolique, ne formera jamais le Sel en question. Ainsi, si je fais voir du Sel de Glauber dans le Vitriol, j'aurai démontré qu'il contient du Sel marin, ou, du moins, qu'il en contient la base. Il n'y auroit rien de singulier dans cette découverte, si l'on pouvoit par des expériences rendre incontestable le sentiment de Beccher, qui prétend que tous les Sels doivent leur origine au Sel de la Mer.

M. Lémery pour avoir un Sel alumineux ne pousse pas la distillation du Vitriol à l'extrême, afin de conserver l'acide engagé dans la terre avec laquelle il doit former ce Sel, & de le retirer ensuite par lessive. Pour moi j'ai fait la distillation du Vitriol par un seu de fonte de quatre jours & quatre nuits, dont la violence équivaloit à une distillation continuée pendant sept ou huit jours, telle que Kunckel la prescrit pour dépouiller entiérement le Vitriol de son acide, en sorte que de ce qui reste dans la cornuë, on ne puisse retirer que

peu ou point de Sel.

J'avois pris près de dix-huit livres de Couperose verte d'Angleterre. Ce Vitriol avoit été calciné jusqu'au rouge, & réduit par cette calcination à six livres. Ces six livres avoient repris en deux jours, quoique mises dans un pot couvert, près de neuf onces d'humidité; ainsi, j'avois mis dans une cornuë d'Allemagne, six livres neuf onces de matière. Le seu violent qu'on a entretenu dessous, a si bien chassé tout l'acide de ce colcothar, que du caput mortuum noir & dur qui m'est resté, je n'ai pû retirer par des lessives & des digestions longues & répétées, que deux onces &

Mem. 1738.

290 Memoires de L'Academie Royale

demie de Sel, qui étoit name fort terreux.

Je fis voir au mois d'Août dernier le produit de cette distillation. C'est une huile de Vitriol glaciale, qui s'est trouvée toute entière en forme cristalline & noire, dans les deux vaisseaux ensilés qui servoient de récipient à la cornuë. A la vérité, j'en avois séparé neuf à dix onces de slegme insipide qui avoit distillé dans un premier récipient ajusté pour le recevoir, & auquel je substituai les deux autres, aussi-tôt qu'il

parut des vapeurs blanches.

La réussite de cette opération, qui donne une huile de Vitriol toute glaciale & sans liqueur, dépend des précautions qu'on prend pour empêcher que les vapeurs acides, chassées par le feu d'un Vitriol calciné au rouge, n'ayent de communication avec l'air extérieur pendant la distillation; car alors elles attireroient de l'air un flegme qui les entretiendroit liquides dans le récipient. Il faut que ce récipient soit assés éloigné du fourneau pour qu'il puisse rester froid, afin que les vapeurs s'y condensent. Il faut aussi qu'il y ait de l'espace pour qu'elles puissent s'étendre, & pour que les explosions sulphureuses qui partent de temps en temps de la cornuë, ne rompent pas les vaisseaux; car quoique la calcination précédente du Vitriol en ait chassé le plus volatile, il y reste encore assés de principes inflammables, ne fût-ce que celui du Fer, pour que l'acide qui se dégage, forme avec lui un soufre, ou, au moins, un mêlange qui seroit inflammable comme le Soufre commun, s'il n'étoit pas surchargé d'acide.

Je n'ai point trouvé de meilleur moyen pour réussir, que d'adapter au col de la cornuë, un récipient à deux cols, & au col inférieur de ce récipient, un grand balon; c'est ce

que je nomme Vaisseaux enfilés.

Cette huile glaciale est très-difficile à retirer du balon, parce qu'aussi-tôt que l'air la frappe, il en sort des vapeurs sulphureuses si épaisses, qu'on est obligé de poser le vaisseau sur quelqu'appui, dans un endroit plus élevé que la tête; sans quoi il ne seroit pas possible de s'y tenir exposé pendant une minute, sans être sussoqué.

L'huile glaciale est noire, parce que les vapeurs acides emportent avec elles un peu de cette matière huileuse dont le Vitriol est rarement exempt, & qu'on trouve toûjours après les solutions & cristallisations répétées de ce Sel, dans une eau-mere qui ne se cristallise plus. Or on sçait que la plus petite portion de matière inflammable noircit assés vîte l'huile de Vitriol blanche la mieux rectifiée. L'acide vitriolique, quand il est chassé par un grand seu, éleve aussi des parties ferrugineuses, ou qui peuvent le devenir. On les démontre aisément dans l'huile de Vitriol commune & noire, ou dans ces cristaux noirâtres de l'huile glaciale, si on les difsout dans une grande quantité d'eau distillée; car au bout de sept à huit jours de digestion, il s'en précipite une poudre ou sédiment en flocons, qui, calciné à seu violent, a des parties attirables par l'Aimant; récalciné avec de la Cire. il est presque tout Fer.

Outre la matière huileuse & cette portion de Fer, l'huile de Vitriol emmene encore avec elle dans la distillation, une terre blanche, pesante & de nature cristalline, que l'esprit de Vin sépare de cet acide le mieux rectifié. J'en ai parlé dans mes observations sur l'Æther, imprimées à la sin du Mémoire de M.18 du Hamel & Grosse, sur cette liqueur spiri- de l'Académie; tueuse. On trouve une semblable terre pesante dans le Sel extrait par lessive du caput mortuum de l'huile glaciale, ainse

que je le dirai incessamment en parlant de ce Sel.

Caneparius, dans son Traité de Atramentis, donne un prétendu moyen de dulcifier l'huile de Vitriol, en la cohobant plusieurs fois sur le Sel du colcothar. Je n'ai pas préparé le Vitriol par des solutions, filtrations & cristallisations répétées, comme il le prescrit, parce que cette préparation ne sert qu'à séparer du Vitriol, des terres inutiles, & à rendre l'acide plus facile à s'élever dans la distillation. Ce que la distillation donne à Caneparius, n'étant qu'une huile de Vitriof i'en avois de très-rectifiée, & acide pour acide, je crus que la mienne valoit bien celle de sa préparation. Il s'agissoit de sçavoir si la dulcification étoit véritable, & de quelle maniére

Memoires

292 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE elle se faisoit; car l'Auteur que je cite, ne s'explique pas toû-

jours avec beaucoup de clarté.

N'ayant point alors de Sel de colcothar tout préparé, je fis la lessive du caput mortuum noir de mon huile de Vitriol glaciale. Je le tenois exposé à l'air depuis six mois dans une cucurbite de verre. J'en eus une liqueur saline, qui en se concentrant par évaporation sur le bain de sable, devint verte, & que je n'ai jamais pû cristalliser. Les premières pellicules -falines avoient un goût terreux, stiptique & tirant un peu sur le salé. Elles se précipitérent d'elles-mêmes, & il leur en succéda d'autres, qui, à la longue, devinrent legérement acides. Ayant entiérement desséché cette liqueur saline, j'en mis une once à part pour l'examiner, comme je le dirai. Sur l'once & demie qui restoit & que j'avois fait entrer dans une cornuë, je versai quatre onces d'huile de Vitriol blanche; mais comme les acides trop concentrés dissolvent mal-aisément les Sels, je fus obligé d'ajoûter une once d'eau pour achever la solution de celui-ci, encore ne fut-elle pas complette.

J'al tenu ce mélange en digestion pendant 20 jours, parce que la digestion devoit, dit l'Auteur, opérer un commencement de dulcification. L'huile de Vitriol prit sur ce Sel une couleur verte, marque qu'il y restoit des parties métalliques à dissoudre. Je la distillai ensuite à seu doux, pour en séparer le slegme; puis à seu sort, pour faire monter l'acide. J'eus dès cette première distillation une huile de Vitriol aussi acide que je l'avois employée, mais beaucoup plus sulphureuse.

La même huile de Vitriol ayant été reversée sur ce Sel avec une partie du slegme, elle s'échaussa si fort, que je ne pouvois pas tenir le vaisseau; ce qui n'étoit pas arrivé, du moins si sensiblement, dans le temps du premier mêlange: ainsi, il paroissoit déja par cette première épreuve, que l'huile de Vitriol s'y étoit concentrée bien soin de s'adoucir. Les cohobations suivantes l'ont encore rendue plus acide, & même à tel point, qu'ayant voulu la goûter avec le bout d'une paille, elle me brûla la langue, & m'y sit un petit escarre.

J'ai dit qu'au premier mélange de l'huile de Vitriol & du

Sel de mon caput mortuum, cette liqueur acide devient verte. Dans les cohobations, elle prend une couleur bleuë; ce qui pourroit faire soupçonner une portion de Cuivre dans ce caput mortuum. Cependant le Vitriol que j'avois fait calciner. étoit du Vitriol d'Angleterre, martial par conséquent. Mais Kunckel prouve par des expériences, qui la plûpart ont été vérifiées, que ce qui donne en partie la couleur verte au Vitriol, est la portion de Cuivre qui est toûjours mêlée avec le Fer, même dans le Vitriol d'Angleterre. Il prouve encore plus, c'est que d'un Vitriol martial imité, c'est-à-dire, fait ayec la limaille de Fer la plus pure & l'huile de Vitriol la mieux rectifiée, on peut séparer une petite portion de Cuivre. Je ne rapporterai point ici le détail de ces expériences. On les trouve dans le chapitre 1 0.me de la seconde partie du Laboratoire Chymique de cet Auteur. Il en conclud, qu'il n'y a point de Fer sans Cuivre, & dans un autre endroit, par d'autres essais, qu'il n'y a point de Cuivre sans Fer; mais il n'est pas question présentement de l'examen de ces deux propositions.

A la sixième cohobation, il m'est resté un sédiment salin, grenu & hérissé, au-dessus duquel il y avoit une petite sublimation jaune, assés semblable à celle des sleurs de Soufre. J'ai versé de s'eau tiéde sur ce sédiment; elle a pris d'abord une couleur verte; & en digérant sur le sable, elle est devenuë feuille-morte, & il s'en est précipité au sond une assés bonne quantité d'une poudre sort blanche, que j'en ai séparée en

décantant la liqueur.

J'ai lavé cette poudre dans plusieurs eaux chaudes, où elle se précipitoit si vîte, que son poids me sit croire qu'elle pourroit être mercurielle; mais elle ne jaunit point dans l'eau, comme sait le Mercure calciné par l'huile de Vitriol. Elle ne blanchit ni l'Or ni le Cuivre, elle les polit seulement comme feroit un sable sort sin. Broyée avec de la chaux d'Or, elle ne sait point d'amalgame; donc ce n'est pas du Mercure. Elle ne sermente ni avec l'esprit de Vitriol, ni avec l'huile de Tartre; donc elle n'est point de la nature des alcalis terreux, & n'a rien retenu de l'acide du Vitriol; mais avec un peu de Sel

294. MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE de Tartre, elle se vitrisse à très-grand seu: ainsi, c'est une terre cristalline, comme je l'ai dit au commencement de ce Mémoire; c'est une portion de ce Quarro ou Fhor qui accompagne toûjours les matières métalliques, & qui, selon Beccher, est la matrice où se fait l'union des principes des Métaux.

A l'égard de la solution saline dont cette terre avoit été séparée, plus je l'ai fait digérer, plus elle est devenuë rougeâtre; mais en resroidissant, elle reprend une belle couleur verte, qu'elle ne conserve que tant qu'elle est froide: car si on la fait tiédir de nouveau, elle reparost rouge orangé; alternatives qui se succédent au chaud & au froid, tant qu'il y a de la liqueur dans le vaisseau: c'est qu'il y a dans cette liqueur saline, segérement acide, une matière qui ne peut être tenuë en dissolution, que tant que son dissolvant est dans un mouvement rapide. Aussi-tôt que ce mouvement est rallenti par le froid, cette matière se précipite sous la forme d'un sédiment en petits flocons rougeâtres très-sins, que le dissolvant reprend sans doute, quand on lui rend son mouvement précédent, puisqu'alors ce sédiment ne parost plus.

Cette solution de Sel de colcothar acidulée, ayant été concentrée au poids de deux à trois onces, je l'ai versée par inclination dans un verre avec sa pellicule saline, qui s'est précipitée au fond, & j'ai couvert ce verre d'un papier.

Au bout de cinq femaines, il s'est formé au bas du verre & en haut contre ses parois, des cristaux vitrioliques assés gros & d'un fort beau verd. Ceux d'en haut ont commencé les premiers à se résoudre en un sédiment couleur de rouille, à mesure que la liqueur les a laissés à sec en s'évaporant, & ce sédiment a conservé une forme de végétation; ensin il a paru des cristaux blancs transparents, dont j'ai détaché quelques morceaux pour les examiner.

Ces cristaux sont formés en colonnes quarrées, dont les extrémités sont taillées à facettes comme le Sel de Glauber. Ils ont comme lui, un goût amer, & saissent son la langue une impression de fraîcheur; de plus, ils se calcinent fort vîte à l'air chaud: en un mot, ils ont des caractéres qui les

font reconnoître pour un véritable Sel de Glauber.

Je prouve incontestablement par cette expérience, que la base du Sel marin se trouve dans le Vitriol. On ne l'a pas apperçuë jusqu'à présent (du moins je n'en ai trouvé la découverte annoncée par aucun Auteur) parce qu'on n'a pas pensé à la redissoudre par une addition d'acide vitriolique: car ce seroit inutilement qu'on la chercheroit dans le sel du colcothar ordinaire encore rouge & peu calciné; ce Sel est vitriolique & rien de plus.

A la vérité, après avoir lessivé l'once de caput mortuum noir, que j'avois réservée, comme je l'ai dit plus haut, après en avoir séparé la terre cristalline & les sédiments en flocons jaunes; après en avoir fait évaporer la solution à pellicule & l'avoir laissée pendant six semaines dans un verre, j'ai trouvé une très-petite portion de Sel ayant quelques caractères du Sel de Glauber, mais mal formé, confondu & presque recouvert par des cristaux vitrioliques verdâtres; en sorte qu'il falloit être averti, comme je l'étois par l'expérience précédente, qu'on pourroit peut-être y en trouver, pour l'appercevoir: au lieu que dans l'autre verre contenant la solution du même. Sel rechargé d'acide vitriolique, ces cristaux de Sel de Glauber sont bien formés & en grand nombre.

S'il y a du Sel marin dans le Vitriol, comme il est asseraisonnable de l'y soupçonner d'après les expériences précédentes, il y est en petite quantité. De plus, il ne paroît pas possible de l'y faire voir sous sa forme naturelle de cristaux cubiques, parce qu'il faudroit trouver le moyen de n'en passéparer l'acide qui lui est propre pour former cette cristallisation. Or on sçait que cela est impossible par distillation, puisque par-tout où l'acide vitriolique se trouve mêlé avec d'autres acides ou avec des Sels qui ont seur acide particulier, il les chasse devant sui, parce qu'ils sont plus volatils, & il ne saisse en arrière que seur base. Si s'on verse de l'huise de Vitriol sur le Nitre, par exemple, ou sur le Sel commun; après que l'esprit de Nitre ou l'esprit de Sel en ont été séparés, l'acide vitriolique, si s'on en a trop mis, passe dans se

296 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE récipient, & le reste de cet acide s'emparant de seur base, forme avec celle du Nitre, un Sel de Duobus, & avec celle du Sel commun, un Sel de Glauber. Dans ces deux cas, l'opération est prompte, parce que l'un & l'autre de ces Sels ont été exposés à nud à l'action de l'acide vitriolique, qui lui-même dégagé de ses propres terres, s'est trouvé en état d'agir immédiatement & sans obstacle.

Si au contraire l'acide vitriolique se trouve encore engagé dans ses bases naturelles, dans le Fer, dans une terre propre à faire de l'Alun; en un mot, si l'on employe se Vitriol en nature, alors son acide n'agira qu'à l'aide du seu ou de l'eau. On met le seu en usage, si l'on joint au Vitriol des Sels neutres, tels que le Salpêtre ou Sel marin, parce qu'il faut chasser l'acide de ceux-ci, pour avoir plûtôt le Sel de Duobus ou le Sel de Glauber. On se sert simplement de l'eau, quand on mêle se Vitriol avec un Sel tout alcalisé, comme le Sel de Tartre ou la Potasse, ce qui donne un arcanum duplicatum après la précipitation de la partie métallique du Vitriol.

Pour rendre raison de tous ces changements dans les Sels, on dit ordinairement que la partie principale du Sel alcali, qui fait leur base, doit être considérée en elle-même comme neutre ou indifférente pour telle ou telle forme; & d'autant plus neutre, que violemment calcinée, elle aura moins conservé de ses premiers acides: d'où il s'ensuit qu'avec un Sel alcali bien calciné & de l'esprit de Nitre, on a du Salpêtre; avec le même alcali & de l'esprit de Sel, un Sel cubique; avec le même alcali & l'acide vitriolique, un Tartre vitriolé. On en doit tirer cette conclusion générale, que c'est dans les acides seuls que réside essentiellement l'aptitude pour telle ou telle forme; que ce sont eux qui modelent, pour ainsi dire, les sigures, & que le Sel alcali est la terre molle qui les reçoit & qui les conserve.

Mais toute cette théorie générale ne peut se rapporter exactement qu'aux alcalis provenant des végétaux, tels que le Sel de Tartre, les Cendres gravelées, la Potasse. Il semble qu'il faille chercher une autre explication pour la base du Sel marin.

marin, qui paroît être d'un autre genre; puisque si elle étoit semblable aux alcalis que je viens de nommer, elle ne prendroit pas avec l'acide vitriolique, la forme de Sel de Glauber, mais celle de Tartre vitriolé. De plus, elle a encore une propriété qui lui est essentielle; c'est de forcer les acides qu'on lui rend, à resormer avec elle des Sels qui sont toûjours ou cubiques ou quarrés. L'esprit de Nitre uni à la base du Sel marin, sait un Nitre quadrangulaire; l'acide vitriolique joint à la même base, donne un Sel en colonnes quarrées, si on le sait cristalliser avec attention.

Il y a aussi quelque apparence que les parties constituantes de cette base ne peuvent se rejoindre & se toucher que par des points quand l'acide vitriolique s'est uni avec elles, & non par des surfaces, puisque la forme du Sel de Glauber est si aisée à détruire, puisque la moindre chaleur le calcine en une poudre fort fine, puisqu'un poids égal d'eau froide le dissout; au lieu que le Tartre vitriolé reste constant à une chaleur douce, se délite & se feuillete à feu nud, & ne se tient en dissolution que dans l'eau chaude. De la dissérence si marquée de ces deux Sels moyens, qui ont tous deux pour acide celui du Vitriol, ne pourroit-on pas conclurre, ou du moins soupçonner, que la base du Sel marin n'est point un Sel alcali pur, comme M. Stahl l'a cru? mais il n'a pas conduit cette base jusqu'à son dernier terme de décomposition. Peut-être que si elle y étoit portée par un seu violent, par des solutions, filtrations, cristallisations & calcinations répétées, on lui trouveroit tous les caracteres d'une terre absorbante. C'est ce qui mérite un examen particulier. Mon objet étoit de profiter du hazard qui m'a fait trouver cette base dans le Vitriol; & comme je suis persuadé qu'après ce que je viens de dire, on ne doutera pas qu'elle n'y soit, il ne me reste plus qu'à faire voir par quel moyen elle a pu s'y trouver à nud, & disposée à prendre la forme de Sel de Glauber par une nouvelle union avec l'acide vitriolique. Je suis obligé pour cela de rapprocher une partie de ce qui est dispersé dans ce Mémoire, & de le remettre sous un seul point de vûë.

Mem: 1738.

208 MEMQIRES DE L'ACADEMIE ROYALE

Dans la distillation de l'huile glaciale de Vitriol, se seu extrême a chassé presque tous les acides, puisque du caput mortuum de 1 8 livres de Vitriol, je n'ai retiré que deux onces & demie de Sel, dont même près d'un fixième étoit une pure terre qui s'est précipitée d'elle-même. Si tout l'acide vitriolique a été chasse, l'acide du Sel marin, au cas qu'il fût dans de Vitriol joint à sa base, a dû être chassé le premier, puisqu'il est plus volatil que l'autre. Si l'acide du Sel marin n'étoit pas originairement dans le Vitriol, mais que dans le Vitriol il y eut déja un Sel de Glauber tout formé, caché cependant & enveloppé par le Vitriol même; le feu violent a dû chasser l'acide vitriolique uni dans ce Sel à la base du Sel marin. soit par sa seule violence, soit à l'aide du principe inflammable emprunté du Fer. Or on sçait que toute matière qui contient ce principe inflammable, dégage l'acide vitriolique du Sel de Glauber ou du Tartre vitriolé, & en forme du Soufre. laissant dans certains cas la base de ces Sels à nud, dénuée de tout acide, & disposée à en reprendre. Cela supposé, par l'opération que je viens de décrire, la base du Sel marin se trouve dans ce cas; c'est-à-dire, qu'elle est libre de son premier acide, quel qu'il fût, soit vitriolique, soit celui du Sel marin; & quoiqu'elle soit encore mêlée avec des terres ferrugineuses propres à redevenir Vitriol, celles-ci sont en trop petite quantité pour l'envelopper entièrement. Il ne faut que leur rendre de l'acide vitriolique pour voir reprendre à ces terres ferrugineuses leur première forme de Vitriol. & à la terre du Sel marin celle de Sel de Glauber.

Il n'est question dans ce Mémoire que d'un seul fait; mais comme il m'a paru nouveau, j'ai cru devoir le rapporter, & tenter même de l'expliquer; ne sût-ce que pour saire voir que dans les Mixtes qu'on croit les moins composés, il se trouve souvent des matières dont l'existence n'y auroit pas été soupçonnée, parce qu'on n'auroit pu les découvrir par les opérations ordinaires.

REMARQUES

SUR LA JONCTION OU CONFLUENT

DES RIVIERES.

Par M. PITOT.

I. TOUTES les observations & les remarques sur le cours des Fleuves & des Rivières, peuvent avoir des applications utiles; c'est dans cette vûë que j'expose ici quelques remarques que j'ai eu occasion de faire sur leurs jonctions ou confluents.

Les directions des eaux de deux Fleuves qui se joignent, étant connues, avec leurs vitesses & les masses ou voulumes d'eau de chaque Fleuve, je détermine la direction & la vitesse commune de leurs eaux.

II. La direction du courant des eaux du premier Fleuve ACIH, étant marquée par le côté AC de l'angle du confluent ACB, & la direction des eaux du second Fleuve BCGF, par le côté BC du même angle; il est évident que l'action ou effort réciproque des eaux de ces deux Fleuves, avant que de se mêler totalement pour former le seul Fleuve IGEL; il est, dis-je, évident que ces eaux prendront ensemble une direction commune & moyenne, telle que CE, c'est dans cette direction moyenne que se fait le plus grand effort réciproque des eaux.

III. Les efforts des eaux de chaque Fleuve sur la ligne de direction moyenne CE, sont en raison composée de celle des masses ou volumes d'eau, du quarré de leurs vîtesses de la raison des sinus des angles d'incidence ACD & BCD.

IV. Je ne prends que la raison simple des sinus d'incidence, au lieu de la raison doublée, parce que ici, quel que soit le sinus d'incidence, les masses ou quantités d'eaux qui P p ij

1738.

5 Juillet

300 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE font effort sur la ligne de la direction moyenne, sont toûjours les mêmes.

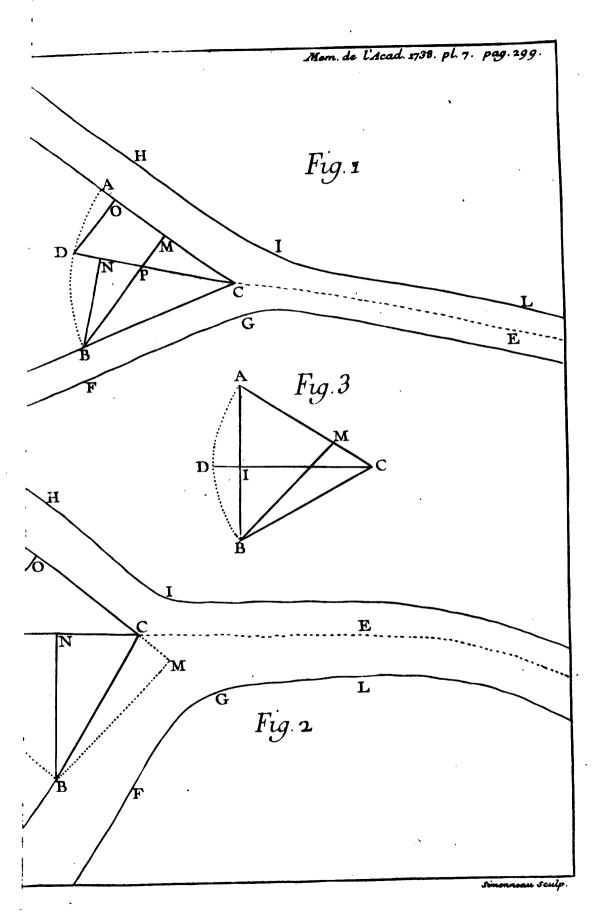
Je nomme m la masse ou volume d'eau du premier Fleuve ACIH, v sa vîtesse, n la masse ou volume d'eau du second, & u sa vîtesse. Je nomme b le sinus BM de l'angle du confluent ACB, c le cosinus CM du même angle, & x le sinus DO de l'angle ACD, qu'il faut déterminer pour avoir la direction moyenne DCE. Si l'on prend a pour le sinus total, le cosinus CO sera v(aa - xx).

V. Le finus d'incidence DO des eaux du premier Fleuve fur la ligne de la direction moyenne étant nommé x; pour trouver le finus d'incidence BN des eaux du fecond Fleuve fur la même ligne DCE, les Triangles femblables COD, CMP, donnent $COV(aa-xx):OD, x::CM, c: <math>MP\frac{cx}{\sqrt{(aa-xx)}}$. Donc $BP=b-\frac{cx}{\sqrt{(aa-xx)}}$. Les Triangles femblables COD, BPN, donnent cette autre proportion, CD, a:COV(aa-xx):BP, $b-\frac{cx}{\sqrt{(aa-xx)}}$. BN

Cela posé, l'effort de l'eau du premier Fleuve ACIH, sur la ligne CE de la direction moyenne, sera exprimé par mvvx, & celui du second Fleuve par $\frac{bnun\sqrt{(aa-nx)}-cnnux}{a}$. Mais les efforts réciproques des eaux de chaque Fleuve étant en équilibre & égaux sur la ligne de la direction moyenne, on aura $mvvx = \frac{bnun\sqrt{(aa-nx)}-cnnux}{a}$; d'où l'on tire

$$x = \frac{abnuu}{\sqrt{[bbnnu^4 + (amvv + cnuu)^4]}}.$$

VI. Si l'angle du confluent est obtus, comme dans la seconde Figure, dans ce cas, en donnant aux lignes les mêmes noms que ci-dessus, & considérant les mêmes Triangles semblables COD, CMP & BPN, on aura BP = b



: • • i . • • , . • 4 • . . •

301

 $+ \frac{cs}{\sqrt{(aa-ss)}}, & BN = \frac{b\sqrt{(aa-ss)+cs}}{a}; d'où enfin,$ en faisant le même calcul que ci-dessus, on tirera $x = \frac{ab\pi su}{\sqrt{[bb\pi ns^2 + (amvv - c\pi us)^2]}}$

VII. Si l'angle du confluent étoit droit, alors BM seroit égal à BC, & le point M tomberoit en C, ce qui donneroit b = a, & c = o; ainsi l'on auroit dans ce cas, $x = \frac{a \pi n \pi}{\sqrt{(n \pi n^4 + m \pi n^4)}}$.

VIII. Si les vîtesses & les masses ou volumes d'eau des deux Fleuves, étoient égales, on auroit $x = \frac{ab}{\sqrt{(bb+(a\pm c)^2)}}$. & mettant pour bb & b, leurs valeurs aa-cc, & V(aa-cc), on tirera $x = \frac{1}{2} \frac{V(aa-ac)}{a}$.

IX. Dans ce cas des deux Fleuves égaux en volumes d'eau & en vîtesses, il est évident que la direction moyenne DCE doit partager également l'angle du confluent ACB; ainsi $\frac{\sqrt{(aa-ac)}}{2}$ doit être le sinus de la moitié de l'arc AB, ce qu'on peut prouver aisément; car si au quarré de BM ou bb = aa = cc, on ajoûte le quarré de AM, a = c, on aura le quarré de AB = 2aa = 2ac, dont le quart $\frac{aa-ac}{2}$ sera le quarré de AI. Donc, &c.

X. Si enfin l'angle du confluent étant droit, les deux Fleuves sont égaux en vîtesses & volumes d'eau, on aura $x = \frac{4}{\sqrt{2}}$, sinus de 45 degrés.

XI. Voyons présentement quelle doit être la vîtesse commune des eaux des deux Fleuves, après leur réunion en un seul. Pour cet esset, je sais ici une remarque importante sur toutes les eaux courantes.

302 Memoires de l'Academie Royale

Toutes les eaux courantes ne reçoivent leurs vîtesses que de la chûte ou de la pente sur laquelle elles coulent; ainsi les contours & les changements de direction des plans inclinés ou lits sur lesquels les eaux coulent, ne changent rien à leurs vîtesses. On peut donc détourner les eaux d'un Fleuve dans telle direction qu'on voudra, si le niveau de pente reste le même, la vîtesse des eaux restera aussi la même; d'où il suit ensin que la réunion des eaux de deux Fleuves, & leurs réactions sur la ligne de leur direction moyenne, ne changent rien à leurs vîtesses.

XII. Il est à présent très-facile de déterminer la vîtesse commune du composé des eaux des deux Fleuves. Soit z, cette vîtesse commune, la quantité de mouvement des eaux du premier Fleuve ACIH, est mv, produit de la masse ou volume d'eau par sa vîtesse. Par la même raison, la quantité de mouvement des eaux du second Fleuve est nu, & la quantité de mouvement des eaux du Fleuve IGEL, composé des deux sera $(m+n) \times z$: Donc $(m+n) \times z$

$$= mv + nu$$
: Donc enfin $z = \frac{mv + nu}{m+u}$.

XIII. La vîtesse moyenne du composé des eaux des deux Fleuves, n'a lieu que lorsque ces eaux sont parfaitement mêlées ensemble, ce qui n'arrive souvent qu'à une distance assés considérable au dessous du confluent: car, comme nous avons dit ci-dessus, les changements de directions des eaux courantes, ne changent rien à leurs vîtesses, les eaux des deux Fleuves se détournent réciproquement sans se mêler que peu à peu, à moins qu'il n'y ait au confluent des inégalités de terrein, des pierres, des roches, &c. qui causent des bouillonnements & des tourbillons qui accélerent & précipitent le mêlange des eaux. Mais l'expérience sait voir que lorsqu'il n'y a pas de ces inégalités, & que les eaux ont un cours libre, elles descendent sans se mêter totalement ensemble, jusqu'à deux, trois, & même quatre lieuës au dessous du confluent: que si les eaux des deux Fleuves ont

E'CLIPSES D'ALDEBARAN PAR LA LUNE.

Observées à Paris pendant l'année M. DCCXXXVIII.

Par M. LE MONNIER le Fils.

E 2 Janvier au soir, à 9h 39' 54" 1, Immersion d'Alde-Le baran sous le disque obscur de la Lune : le diametre étoit à 8h 4 de 3 0' 1 5", le centre de la Lune étant élevé sur l'horison de 55°.

L'Emersion a été observée à 1 1 h 1 '8": je n'ai pas apperçû l'Étoile sur le disque lumineux de la Lune, comme nous l'avions remarqué à Tornea le 1 3 Janvier de l'année 1737.

Le 4 Mars j'ai observé la hauteur méridienne d'Aldebaran de 57° 6' 50" dans le lieu où je fais mes observations, qui est 47" ½ plus septentrional que l'Observatoire.

Le 9 Août au matin à 6h 29' 51" 1, Immersion d'Aldebaran tous le disque éclairé de la Lune. Cette Étoile a paru s'avancer quelque temps sur le disque éclairé, & quelques secondes après elle a disparu tout d'un coup. J'avois observé la même chose en plein jour au mois d'Août 1736, lorsque nous étions campés sur une Montagne de Lapponie, qu'on nomme Pullingi; mais j'ai retrouvé l'occasion de la répéter en plein jour, & d'en être plus assûré, d'autant que j'étois malade lorsque je fis l'observation à Pullingi. Le diametre de la Lune a été observé à 4h du matin, de 30'0" à 43° de hauteur; ou plus exactement, le diametre de la Lune étoit à celui du Soleil comme 1264 à 1337.

304 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE

Le 2 Octobre au soir à 9^h 50' 10" ou 12", Immersion d'Aldebaran sous le disque éclairé de la Lune. Cette observation n'est pas bien exacte, à cause du grand nombre de nuages qui passoient rapidement sur la Lune.

Le 23 Décembre au soir, comme le calcul de la Connoissance des Temps disséroit trop du temps vrai de l'Immersion d'Aldebaran, je n'ai pu observer que l'Emersion, mais j'ai eu l'avantage d'appercevoir cette Étoile sur le disque éclairé, de sorte que ma Pendule marquant alors 9^h 34' 6". de temps vrai, on peut établir l'Emersion 1" ou 2" tout au plus avant le premier instant où j'ai découvert cette Étoile, c'est-à-dire, à 9^h 34' 5". Aldebaran m'a paru un peu allongé pendant près d'un quart de minute, ensuite je l'ai vû rond à l'ordinaire.

SECOND MEMOIRE SUR LES MONSTRES.

Par M. LÉMERY.

N se propose dans ce Mémoire, 1.º d'examiner & de résuter les raisons dont on se sert en saveur du système des Œus originairement monstrueux, & pour lui donner la présérence sur celui des causes accidentelles, si ce n'est dans tous les cas monstrueux, du moins dans le plus grand nombre de ces cas. 2.º De présenter quelques-uns des moyens dont on peut se servir pour reconnoître & vérisser l'action des causes accidentelles sur dissérentes parties monstrueuses.

PREMIÉRE PARTIE.

J'ai donné en 1724 la description d'un Monstre qui avoit deux Têtes & deux Cols, un seul corps, deux bras, deux mains, deux jambes & deux pieds; la dissection fit découvrir bien des faits singuliers dans la Poitrine, dans le Basventre & dans le Squelete de ce Monstre; & comme chacun de ces faits me parurent s'accorder parfaitement avec l'action des causes accidentelles, je ne balançai pas un moment à attribuer à ces causes la formation du Monstre, & je le fis d'autant plus volontiers, que le système des Œufs originairement monstrueux m'avoit toûjours révolté, indépendemment des réflexions & des faits nouveaux qui m'ont confirmé depuis dans le sentiment où je suis sur la cause de cette formation; j'avouë même que quoiqu'il ne s'agît dans le Mémoire lû en 1724, que d'un Monstre fait par addition, & que j'eusse pu me contenter alors de décider sur la cause de ce Monstre, je n'ai pas laissé de m'y déclarer assés ouvertement contre le système des Œuss originairement monstrueux, non seulement pour ce qui regarde le Monstre qui fait l'objet du

Mem. 1738. Qq

306 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE Mémoire, mais encore pour tous les Monstres en général.

M. du Verney, qui pensoit en 1724 comme il avoit sait en 1706, Iorsqu'il donna la relation du Monstre dont il a été parlé dans mon premier Mémoire, se récria sur le sentiment que j'avois adopté, & promit d'écrire contre moi à ce sujet, mais la mort l'en a empêché, & ce qu'il n'a point sait. M. Winflow, qui pensoit comme lui, l'a depuis executé dans deux Mémoires publiés, l'un en 1733, l'autre en 1734, dans le premier desquels il dit, page 21, qu'ayant fait plusieurs réflexions sur ce qui s'observe dans un grand nombre de Monstres, il avoit trouvé de très-grandes difficultés dans le système de ceux qui nient les Germes originairement monstrueux, & n'attribuent la formation des Monstres qu'au dérangement accidentel de la structure naturelle des Germes originaires, & qu'il expose ses difficultés par manière de réflexions sur des exemples ou faits rapportés dans les Mémoires de l'Académie, & sur quelques autres bien avérés.

Elles commencent, ces réflexions, sur un fait très-singulier, vû plus d'une fois en différents individus, & qui peut-être se verroit bien davantage, si on faisoit de plus fréquentes ouvertures de Cadavres. Ce fait est un Soldat mort à 72 ans. dans lequel on trouva généralement toutes les parties internes de la Poitrine & du Bas-ventre situées à contre-sens. Nous ne répondons point ici à ce qu'on allegue à son sujet, 1.° parce que ce fait, monstrueux ou non, est si essentiellement différent de tous ceux dont on a tiré les objections qui nous ont été faites, qu'il ne peut ni être mis à côté des autres, ni être confondu avec eux comme étant de même nature, ni fournir les mêmes conséquences, ainsi que je le ferai voir incontestablement. 2.° C'est que les éclaircissements curieux que j'ai à donner sur ce sujet, supposent des détails qui font la matière d'un Mémoire particulier, qui sera le dernier sur les Monstres, & dans lequel je ferai voir que leur caractere a été jusqu'à présent ignoré, & que c'est cette ignorance qui a donné lieu à l'objection du Soldat.

Les réflexions qu'on fait sur les autres sujets dans lesquels

nous nous renfermons quant-à-présent, sont donc des difficultés qu'on oppose au système de la formation des Monstres par les causes accidentelles: mais quoique ces difficultés soient en assés grand nombre, c'est-à-dire, dans un nombre égal à celui des différentes parties de plusieurs Monstres qu'on a prétendu pouvoir servir de fondement à ces difficultés, comme le principe qui a déterminé les conséquences qu'on a cru pouvoir tirer de l'examen de chacune de ces parties monstrueuses, est le même par-tout; que ces difficultés sont toutes uniformes & sur le même modelle, & qu'on y attaque dans toutes, par la même voye & sur les mêmes raisons, le système des causes accidentelles par rapport à la formation des Monstres, on peut dire qu'elles ne sont toutes qu'une répétition les unes des autres, & qu'elles ne font toutes ensemble qu'une seule & unique objection, qu'on pourra, en raisonnant toûjours sur le même principe & de la même manière, répéter encore de nouveau, si l'on veut, à l'occasion d'autres Sujets monstrueux, sans que l'objection redouble de force par cette nouvelle répétition.

Elle roule, cette objection, sur ce qu'après avoir considéré avec tout le soin & toute l'attention possible la structure intérieure des parties d'un certain nombre de Monstres, on a cherché inutilement dans cette structure monstrueuse comment elle auroit pu être l'effet des causes accidentelles, & de ce qu'on n'a pu rendre raison en détail par le systeme des accidents, de ce qu'il y avoit de plus particulier dans la structure monstrueuse de ces parties, on a cru être en droit d'en conclurre que ces parties étoient originairement monstrueuses, & qu'elles ne le sont point devenuës après coup & par accident, comme on le croit assés communément. Cependant on ne fait aucune difficulté de convenir que dans les Monstres allégués, il n'y ait des parties dont la méchanique intérieure s'explique très-naturellement par les causes accidentelles, ce qui pourroit favoriser le système des accidents à l'égard de ces Monstres, si les autres choses extraordinaires qui s'y rencontrent, pouvoient être expliquées par le même

Qqij

308 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE système avec autant de facilité & de vraisemblance que les

premières, si elles n'offroient pas des difficultés insurmontables à ce système, & s'il n'y avoit point d'inconvénient d'admettre dans un même Sujet deux sortes d'extraordinaires.

l'un d'accident & l'autre d'origine.

Si bien donc, 1° (car on ne peut trop réfléchir sur cette objection, & la mettre au clair) que toutes les fois qu'on trouvera de la difficulté à expliquer la formation d'un fait monstrueux, qu'on ne pourra en yenir à bout, soit dans l'instant ou dans la suite, ou apparemment encore lorsque la manière dont ce fait aura été formé, ne sera pas renduë dans toutes les circonstances par les causes accidentelles avec l'exactitude la plus scrupuleuse, & avec le degré de clarté & d'évidence qu'il sera loissible & arbitraire d'exiger, il n'en faudra pas davantage pour renvoyer ce fait au systeme des œuss monstrueux. 2.º Lors au contraire que la méchanique de quelques faits monstrueux sera très-intelligible & trèsnettement expliquable par la voye des accidents, si néantmoins ces faits se trouvent malheureusement dans le même Sujet à côté d'autres faits monstrueux qui ne s'expliquent pas aussi clairement par la même voye que les premiers, les derniers entraîneront les autres du côté du systeme des œuss monstrueux, qui viendra à bout par-là de tout absorber.

Ce dernier article sera examiné dans le Mémoire suivant. Pour ce qui regarde le premier, s'ensuit-il de ce qu'on n'a pu découvrir dans la méchanique de certains saits la manière dont les causes accidentelles auroient pu y produire ce qui s'y trouve de monstrueux, qu'ils en soient réellement indépendants, sur-tout lorsque l'action de ces causes y est parsaitement justissée d'ailleurs par quantité de preuves rationnelles & expérimentales? Lisons-nous assés clairement dans l'intérieur des ouvrages de la Nature, pour être en état d'y voir parsaitement comment chacune de leurs causes ont pu y opérer tout ce que nous y appercevons? Si les démarches & les traces de ces causes s'y laissent quelquesois entrevoir, combien de sois y sont-elles totalement ensevelies & hors de

la portée de nos regards? En un mot, lorsqu'il s'agit d'un fait dont la formation a été attribuée à une cause particulière. inutilement recherchée ensuite dans ce fait par l'examen le plus exact de sa méchanique, peut-on dire que si cette cause eût été réelle, elle n'eût jamais manqué de se faire appercevoir par cet examen, & que puisqu'elle ne l'a point fait, on est en droit de la nier absolument, & de l'exclurre formellement de la production du fait, sans aucun égard pour tout ce qui pourroit d'ailleurs favoriser sa supposition? L'expérience ne nous prouve-t-elle pas à chaque instant que nous pouvons souvent avoir une certitude parfaite de la réalité d'une cause par rapport à un certain effet, sans pouvoir puiser dans la méchanique de l'effet la connoissance de cette cause & la manière dont elle a opéré! Il est très-certain que le Quinquina guérit ordinairement la Fiévre intermittente, cependant la méchanique de cet effet n'est pas encore trop bien connuë; niera-t-on pour cela la guérison de la Fiévre par le Quinquina? Le beurre d'Antimoine est un caustique violent, & devenu tel par les acides du Sel-commun: on l'adoucit, & on le prive de tout son effet corrossf par le mêlange d'un acide encore plus puissant que celui du Sel; au moyen de quoi ce nouveau composé peut être pris intérieurement avec autant de sûreté que si c'étoit une simple terre exactement dépouillée de toute matière saline. Ce n'est point encore par l'examen de l'opération du beurre d'Antimoine converti en Bezoard minéral, qu'on auroit pu prévoir & reconnoître que l'esprit de Nitre, bien-loin d'augmenter la corrosson du beurre d'Antimoine, ne fait que la détruire, & changer totalement la qualité du composé. Il faut l'avouer, la découverte à *priori* de ce changement singulier & surprenant étoit tellement au dessus de nos forces, qu'en voulant l'obtenir par cette route, & décider indépendemment de l'expérience, quel devoit être l'effet & la propriété médicinale du Bezoard minéral, notre conclusion eût couru grand risque de se trouver parfaitement contraire à ce qui en est, & à ce que l'expérience seule étoit capable de nous apprendre sur ce sujet.

310 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE

Il en est de même des causes accidentelles, sur le compte desquelles nous mettons la formation des Monstres, nous ne sçavons pas toûjours, nous ignorons même le plus souvent, si l'on veut, comment ces causes ont pu opérer un grand nombre de particularités monstrueuses: mais nous scavons qu'elles l'ont fait, nous en avons même en une infinité de cas des preuves qui vont jusqu'à la démonstration, & nous n'en sommes pas mieux instruits pour cela, de la manière dont ces, causes ont opéré. On ne dira pas, par exemple, que les Monstres qui viennent de deux especes différentes d'Animaux, supposent pour leur production des œufs originairement monstrueux; on sçait trop que l'accouplement fortuit d'un mâle & d'une femelle de différentes especes, d'un Chat, par exemple, & d'une Chienne, est la seule cause de ce qu'il y a de monstrueux dans le produit de cet accouplement, qui varie prodigieusement suivant la combinaison infinie & accidentelle d'especes différentes d'animaux: cependant, quoique l'action des causes accidentelles s'offre, pour ainsi dire, à notre vûë dans la production de chacun de ces Monstres: quoique cette action s'y déclare bien plus clairement encore qu'elle ne le fait en général dans les Monstres issus d'un mâle & d'une femelle de même espece: quoiqu'enfin il soit démontré que des œufs originairement monstrueux n'ont aucune part à la génération des Monstres issur de deux animaux d'especes différentes, & que c'est incontestablement aux seules causes accidentelles qu'ils doivent être attribués; si quelque Anatomiste aussi clairvoyant par l'esprit que par les yeux, se donnoit la peine de creuser dans la structure extraordinaire de ces Monstres, pour y découvrir comment ce qu'il y a de monstrueux dans leurs parties, a été produit par une cause dont il ne pourroit révoquer en doute l'accidentel, par l'accouplement fortuit d'un mâle & d'une femelle de différentes especes, malgré la certitude où il seroit sur la nature de cette cause, il trouveroit à coup sûr autant. pour ne pas dire infiniment plus de peine à éclaireir le mystere de son action, que nous n'en avons, par exemple, dans le cas des Monstres doubles venus d'un mâle & d'une semelle de la même espece, à rendre raison de la manière dont la pression mutuelle de deux sœtus produit les dérangements, les destructions, les consusions de parties qu'on y observe. Il n'en seroit cependant ni moins vrai, ni moins certain, que ces sortes de Monstres issus d'animaux d'especes différentes, ne viennent point d'œus monstrueux, & qu'ils doivent uniquement à une sorte de cause accidentelle, ce qui sait leur caractere particulier.

Enfin qu'on médite tant qu'on voudra sur les remarques anatomiques de M. du Verney, pour prouver que son Monstre étoit venu d'un œuf originairement monstrueux: qu'on joigne à ces remarques, celles de M. Winflow sur le Monstre de M. du Verney, pour prouver la même chose : qu'on se donne ensuite la peine de lire les réflexions que j'ai données sur le même Monstre dans mon premier Mémoire, & j'espere qu'on verra clairement que les remarques de ces deux habiles Anatomistes, ne peuvent tenir contre l'évidence des conséquences que j'ai tirées des parties de ce Monstre, en faveur des causes accidentelles, & que tout ce que ces Messieurs nous ont appris par leurs remarques, c'est la difficulté d'appercevoir l'action des causes accidentelles sur quelques parties de certains Monstres, quand on ne cherche la preuve de cette action que dans la manière dont ces causes ont pu produire les structures monstrueuses de ces parties.

C'est donc véritablement à tort qu'on prétend enlever aux causes accidentelles un grand nombre de saits monstrueux, sur cela seul qu'elles n'ont pu être reconnues dans ces saits par l'examen de seur méchanique. Tout ce que cet examen peut permettre & donner sieu de conclurre, c'est le désaut de nos sumiéres & de notre pénétration; du moins n'en peut-on jamais tirer aucune conséquence contre le système des accidents, & pour celui des germes originairement monstrueux: car, 1.° s'il est possible, comme on l'a suffisamment prouvé, qu'un esset ait été produit par une cause qui ne se laisse point appercevoir dans la méchanique de

212 Memoires de l'Academie Royale cet effet, est-on bien fondé à proscrire & à nier absolument la production des Monstres par les causes accidentelles, sur cela seul qu'on n'a pu les découvrir dans la structure de leurs parties? 2.º Puisqu'il résulte des exemples rapportés. que souvent les causes d'effets différents, se présentent si sensiblement à nos yeux, que nous n'avons besoin d'aucun effort pour en être parfaitement assurés & convaincus, & que cependant lorsque nous cherchons chacune de ces causes dans la méchanique de leur effet, il ne nous est pas possible d'y arriver & de les vérifier par-là; à quoi pourrions-nous mieux imputer qu'à nous-mêmes ce défaut de succès? Car fi nous ne trouvons point alors les causes que nous cherchons, ce n'est pas qu'elles ne soient effectives, puisque nous en connoissons d'ailleurs la réalité; mais parce que nos lumiéres, qui ne percent pas bien avant, & aussi loin que nous en aurions souvent besoin, ne peuvent nous les rendre sensibles par la voye dont il s'agit.

Enfin il paroît clairement par tout ce qui a été dit, que la difficulté qu'on allegue, d'expliquer en certains cas la méchanique de plusieurs productions monstrueuses, par les causes accidentelles, est une objection tout-à-fait frivole, & qui le devient encore davantage par les réslexions suivantes.

nonstrueuses, n'est pas le seul moyen dont on ait à se servir pour faire voir que ce qu'il y a de monstrueux dans ces parties, ne doit être imputé qu'à l'action des causes accidentelles; d'autres moyens conduisent au même but, & le sont à moins de frais, & avec autant, & souvent même avec beaucoup plus de certitude que par l'examen anatomique, comme on le verra clairement par les exemples qui seront rapportés dans ce second Mémoire & dans le troisséme. Cette multiplicité de moyens pour arriver à la connoissance de ce qui produit les Monstres, est d'une grande ressource; car lorsque l'un d'eux manque au besoin, il peut être remplacé par d'autres qui viennent à son secours, & plusieurs ensemble qui concourent à la même preuve, servent à la rendre

DES SCIENCES. 313 rendre plus solide & plus certaine. Enfin, si dans certains cas l'examen anatomique ne fait point appercevoir l'effet des causes accidentelles sur dissérentes parties monstrueuses; avant que de nier cet effet, & cela sur la prétenduë preuve dont on s'est uniquement servi, il eût été à propos de parcourir d'autres routes, & d'y chercher les éclaircissements qu'on n'avoit pu trouver par celle qu'on avoit trop uniquement suivie.

2.º On a déja vû toutes les conséquences fausses se révoltantes qui naissent de l'application du systeme des œuss originairement monstrueux, aux parties du Monstre de M. du Verney, & qui deviennent tout le contraire, quand c'est le systeme des accidents qu'on substituë au premier, & il ne faut pas croire que ce soit là une particularité de ce Monstre; tout autre mis à sa place, sournira toûjours les mêmes conséquences solles ou raisonnables, suivant le systeme auquel il aura été uni. Cette considération pourroit suffire pour exclurre totalement l'un des deux systemes, & s'en tenir

uniquement à l'autre.

3.° Quand on considére dans les générations successives des différentes especes d'animaux, ce qu'il est facile d'y appercevoir évidemment pour peu qu'on y résiéchisse, & ce qui sera expliqué plus en détail dans le quatriéme Mémoire, je veux dire le dessein du Créateur, les loix sages & invariables de la Nature, s'ordre constant & régulier qu'elle observe scrupuleusement, & doit nécessairement observer de même pour s'exécution de ce dessein, & pour éviter les inconvénients affreux qui naîtroient du moindre désaut dans cette exécution; on voit clairement que le systeme des œus originairement monstrueux, est aussi contraire au dessein de l'Auteur de la Nature, & aux loix qui en émanent, que cesui des accidents les suppose & les respecte.

4.° Pour ce qui regarde les preuves expérimentales qu'on allegue, & qui sont aussi les seules qui puissent être alleguées avec une sorte de vraisemblance apparente en faveur du systeme des œuss originairement monstrueux, il est à remarquer.

Mem. 1738.

214 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE qu'aucune de ces preuves n'agit directement pour ce système. mais seulement par une espece de contre-coup; en un mot, elles ne consistent toutes que dans les objections qui viennent d'être réfutées, & avec lesquelles on s'étoit flaté mal-à-propos de détruire le systeme des accidents qu'on avoit en vûë, & sur les ruines duquel on avoit prétendu que celui des œus originairement monstrueux, se trouveroit aussi-tôt établi, sans le secours d'autres preuves plus directes & plus particulières pour ce système. D'où l'on voit que de quelque côté qu'on attaque le système des œuss montaneux. il se inouve suis défense, & hors d'état de se soûtenir, ce qui confirme de plus en plus celui des accidents dans la possession actuelle & exclusive de la formation des Monstres; enfin ce qui peut encore concourir à la même preuve, c'est la confedération du motif qui a pu engager les premiers auteurs du sulteme des œuss monstrueux, à l'intaginer.

Pour faire sentir ce motif, réfléchissons un montent sur quelques cus monstrueux dont la méchanique soit aussi simple qu'intelligible, & telle qu'elle se rencontre dans deux Monstres rapportés par dissérents Auteurs, & desquels j'ai déja sait plage en 1,724, pour saire voir que la sormation des Monstres

doubles appartenoit aux causes accidentelles.

L'un de ces Monstres étoit composé de deux Filles jumelles qui se tenoient uniquement par le front, & qui, à cela près, avoient chacune un corps entier, & tel qu'il devoit être. L'autre étoit aussi composé de deux Filles dont les corps bien distincts & bien conformés étoient joints l'un à l'autre postérieurement, depuis les épaules jusqu'aux sesses à dans l'autre de ces Monstres, l'union des deux Filles qui saissient partie de chacun d'eux, se bornoit aux parties externes, & n'alloit point au de-là.

Seroit-il possible qu'il y eut quelqu'un d'assés mauvaise humeur contre le système des causes accidentelles, pour avoir la moindre envie de lui ravir des saits qui se conçoivent & s'expliquent avec la dernière facilité, & avec l'évidence la plus parsaite, par la sumple application de deux scetus dos conve

dos, ou front contre front, application qui opére d'autant mieux l'union dont il s'agit, que lorsqu'elle se fait, les parties sont tendres, molles, glaireuses, collantes & pénétrables? Aussi personne, que je sçache, n'a-t-il osé disputer ces deux faits, & tous ceux de même nature, au système des accidents.

Puis donc que deux fœtus peuvent s'unir extérieurement l'un à l'autre dans la matrice, & s'y unissent en effet de cette manière, quand le degré de pression qui sert à cette union. n'est porté que jusqu'à un certain point; si l'on suppose présentement que deux autres soetus se pressent plus fortement. la pression n'en demeurera pas aux parties extérieures, elle pénétrera plus avant de part & d'autre, & elle le fera d'autant plus qu'elle aura plus de force, ce qui produira des dérangements, des confusions, des destructions de parties, & toutes les altérations qui sont les suites naturelles d'une semblable pression; or si l'esset que nous venons d'attribuer à une pression plus forte, est tout aussi possible que celui qu'on ne peut refuser à une pression moins sorte, pourquoi l'esset de la pression plus foible existeroit-il plûtôt que l'autre? Car enfin la force qui pousse deux germes l'un contre l'autre, n'est pas toûjours la même en tout temps & en dissérents sujets; & si une moindre pression forme les Monstres doubles, dans lesquels deux foetus ne sont unis que par leurs parties externes, une pression plus forte produit réellement les Monstres dans lesquels l'union de deux fœtus s'étend jusqu'à leurs parties internes: en un mot l'effet incontestable de la pression plus foible annonce & justifie l'effet réel de la pression plus forte; & ce raisonnement fait à l'occasion de la pression accidentelle de deux fœtus, convient & s'applique parsaitement à toutes les causes accidentelles en général, capables d'affecter plus ou moins un ou plusieurs germes, & de produire par-là les différentes especes de Monstres. Aussi est-il bien vrai que le systeme de la formation des Monstres par les causes accidentelles paroît si naturel & si vraisemblable, qu'il est uniquement adopté par le plus grand nombre; que la méchanique générale de cette formation se conçoit avec la derniére 216 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROTALE évidence palle moyen de ces causes; & que si les particularités de cette méchanique, que souvent nous appercevons dans l'intérieur de plusieurs parties monstrueuses, nous convainquent de plus en plus de la vérité du systeme des accidents, cette conviction doit encore nous faire sentir que quoique la foiblesse de nos lumières ne nous permette pas de découvrir les mêmes particularités dans d'autres parties monstrueuses, la Nature toûjours uniforme pour les mêmes choses, ne s'est pas dispensée pour cela d'employer les mêmes causes à l'égard de ces autres parties, qui en sont toûjours de monstrueuses.

Cela étant, comment a-t-on pu avoir recours à un autre système, pourquoi l'a-t-on imaginé? Le voici : mais avant que de m'expliquer, je déclare que ce que je vais dire de quelques Anatomistes, ne regarde que ceux qui ont été les premiers inventeurs du système des œus monstrueux, & nullement ceux qui étant venus depuis, & qui l'ayant trouvé tout établi, en sont devenus partisans, sans peut-être avoir fait auparavant les réslexions qui eussent pu les empêcher de l'embrasser.

On s'est universellement réuni pour le systeme des accidents, du moins personne ne s'est avisé de le contredire, toutes les sois qu'on a pu expliquer nettement par cette voye toutes les singularités monstrueuses qui se sont offertes aux regards & à l'examen; il y a même lieu de croire & d'assurer que si tous les cas monstrueux eussent été également expliquables par ce systeme, il n'auroit point eu de contradicteurs, & s'on n'en auroit point imaginé d'autres. Ce n'est donc, à proprement parler, qu'à l'occasion des faits monstrueux, dans la méchanique particulière desquels on n'a pu voir aussi clair que dans les autres, que l'unanimité de sentiments sur la cause des Monstres a cessé.

Les uns, dans le grand nombre desquels il se trouve d'excellents Anatomistes, ce qu'on remarque ici pour opposer Anatomistes à Anatomistes, & non pas qu'on prétende que la question présente en soit si singuliérement une d'Anatomie,

qu'elle ne puisse être décidée que par des gens du métier, puisqu'on prétend au contraire qu'elle n'est qu'une question de Physique, pour la décision de laquelle îl ne faut que du bon sens & de la raison, comme on le reconnoîtra parfaîtement par tout ce qui sera publié sur ce sujet; les uns, dis-je, m'ont imputé qu'à eux-mêmes le désaut d'explication de quelques saits monstrueux par les causes accidentelles; & malgré ce désaut, suffisamment convaincus d'ailleurs de l'universalité de ces causes pour la formation des Monstres, ils s'y sont tenus constamment & avec constance.

Pour les autres, qui sont ceux à qui s'on doit s'invention & l'établissement du systeme des œuss originairement monstrueux, ils ont raisonné tout autrement: ils n'ont pu s'imaginer que si la formation de certains Monstres eût été dûë aux causes accidentelles, elles eussent jamais pu se soustraire à leurs regards dans l'examen de la structure des dissérentes

parties monstrueuses.

Pour les justifier de n'y avoir point reconnu l'action de ces causes, & même pour leur en faire un mérite, il ne falloit pas moins qu'un systeme tel que celui des œus originairement monstrueux, c'est-à-dire, qui donnât l'exclusion aux causes accidentelles toutes les sois qu'elles s'étoient dérobées à leurs recherches, & qui parût faire voir par-là que si elles n'avoient point été remarquées par l'Anatomiste, c'est qu'elles n'avoient essectivement aucune part à la formation du fair monstrueux; que si elles y en eussent eu, l'Anatomiste n'au-roit jamais manqué de les découvrir, & que de ne les avoir pas apperçuës dans des parties qui, suivant la supposition nouvelle, ne devoient rien à ces causes de ce qu'elles avoient de monstrueux, ce ne pouvoit être là qu'une preuve sensible qu'il avoit vû & sû très-clairement dans l'intérieur de ces parties.

Au reste, ce n'est pas sà le seul avantage apparent du système des œuss originairement monstrueux; quand on a tant sait que d'y souscrire, il n'y a plus de difficultés capables d'arrêter, s'on se croit en état de saire sace à tout; s'agit-it

148 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE de la méchanique particulière de faits monstrueux des vius oblours & des plus compliqués, le systeme des ceus mon-Agueux en vient à hout dans l'inflant avec autant de facilité and du fait le plus clair & le plus simple. & cele sins exiger ni contention d'esprit, ni esfort d'imagination, mais seulement le peu de mémoire que demande une formule courte. toujours la même pour tous les cas différents. & qui pe confilte due dans l'attribution confiante d'un out montrueux à chaque production montrueule : tout est entendu & expliqué par-là. D'où l'on voit combien ce lysteme est commode. & qu'il mériteroit certainement la préférence, si entraures raisons essentielles déja alleguées. Es qui le seront encora dans la suite, on pouvoit raisonnablement se prêter à la supposetion de deux sortes de germes répandus par l'Auteur de l'Univers dans toutes les especes d'animaux. & dont les uns parfaitement bien conformés dans chacune de leurs parties suivant l'ordre de la Nature, pour remplir toutes les fonctions auxquelles ils ont été destinés par leur conformation naturelle & foécifique, le trouvent mêlés & confondus avec d'autres germes, je ne dis pas seulement d'une conformation différente. car on fera voir dans le quatriéme Mémoire, qu'il y a des variétés naturelles, & souvent même très-nécessaires entre les individus d'une même espece d'animal; mais ce qu'il faut bien remarquer ici, avec des germes d'une construction plus ou moins vitieule, & par conséquent plus ou moins contraire, foit aux fonctions de la vie, soit à celles qui sont propres à l'espece d'animal dont ils sortent, & cela de manière que le plus souvent l'individu qu'en suppose venu d'un œus mon-Arueux, ne survit guére à la formation, ou s'il le fait, c'est avec une difficulté ou une impuiffance de remplir les fonctions dont les autres individus de la même espece s'acquittent facilement & comme il le faut. Un Enfant sans bras, ou qui n'en a qu'un; un autre lans tête, ou avec une tête qui ne contient point de cerveau; un autre dont les membres mon-Arunulement contournés, sont par-là incapables de servir comme il faut aux useges qui leur étoient destinés; enfin nne infinité d'autres de cette espece, ne sont-ils pas des ous vrages bien dignes de sortir immédiatement en cet état-des mains du Créateur?

Si, par hazard, un Horloger habile, en faisant un bon nombre de Montres qui auroient toute la persection possible, s'avisoit de mêler ces Montres avec une certaine quantité d'autres qui seroient en dissérentes manières aussi mauvaises & aussi désectueuses par la bizarrerie & le vice de seur construction, que les autres auroient de bonté; si de plus, ce n'aux point été par négligence ou par distraction, que les Montres mauvaises l'eussent été, mais de dessein prémédité, moyenment quoi les Montres mauvaises eussent coûté, pour les rendre telles, autant de peine & d'attention à l'Horloger que les meilleures; que diroit-on du projet de l'Horloger, & de l'Horloger lui-même? C'est pourtant là le cas des œuss monstrueux mêlés avec les ceuss naturels.

Concluent encore de tout ce qui a été dit, 1.° que plus on réfléchit for le systeme des œufs monstrueux, plus on le trouve rejettable, & plus on reconnoît qu'il n'y a que celui des accidents auquel on doive s'arrêter pour la formation des Monstres; & en effet, s'il est vrai, domune il a été dit aucommencement du premier Mémoire, qu'il n'y a que deux manières dont les Monthres puissent être fermés, l'une pur les œus monstrucux, c'est-à-dire, par l'action immédiate du Crément, l'autre par celle des causes accidemelles; le premier des deux moyens ne pouvant avoir liéu, l'autre, qui est celui des accidents, roste indépendemment d'aucune: autre preuve, en possession de tout, comme il est à remurquer qu'il y étoit avant la découverte de la génération des animaux par des œuss naturels; d'où l'on a appuremment tiré l'idée des œuss monstrueux. Et en esset, avant cette découverte on ne regardoit les Monstres que comme des ouvrages misserables, dans la production desquels la Nature qu'on personnifioit alors volontiers, & même en Physique, étoit tombée en faute, ou du moins avoit été maverlée & interrompué dans ses opérations. Elle avoit verdu, diseit-on, produite 320 Memoires de l'Academie Royale

exécution, par différentes causes accidentelles, sur lesquelles on rejettoit ce qu'il y avoit de mauvais dans l'ouvrage; ce qui sait bien voir que le système des accidents a toûjours été le seul auquel on ait attribué la formation des Monstres.

2.° Si l'analogie qui se trouve, à plusieurs égards, entre les Végétaux & les Animaux, nous donne lieu de croire que comme les causes accidentelles produisent dans les Végétaux, & très-fréquemment sous nos yeux, ce qui s'y observe de monstrueux, il en doit être de même de ces causes à l'égard des Monstres des Animaux.

Si l'on ne peut disconvenir que le fœtus ne soit exposé dans la matrice à quantité de causes accidentelles, de l'impression desquelles il est singuliérement susceptible par son

état.

Si, par exemple, la pression qui est une de ces causes, maniseste clairement son esset dans les Monstres doubles, non-seulement par l'état où se trouvent les parties qui en ont sousser le choc, mais encore parce qu'il n'y a, du moins ordinairement, de parties monstrueuses que dans le lieu de la jonction des deux soetus.

S'il est aisé de rendre raison, je ne dis pas en entrant toûjours dans les détails les plus particuliers des différentes structures monstrueuses, mais en considérant le gros & le général de la chose; si, dis-je, il est aisé de cette manière, de rendre une raison claire & satisfaisante des dissérents saits

monstrueux, par chacune des causes accidentelles.

Si lorsqu'on considere de plus près les particularités des dissérentes constructions monstrueuses, on y apperçoit toujours l'action des causes accidentelles, soit par la manière dont on conçoit que ces causes ont opéré, soit par d'autres voyes qui constatent le fait de cette opération, comme nous allons le faire voir dans la seconde partie de ce Mémoire. Toutes ces réslexions & quantité d'autres ne sont-elles pas un surcrost de preuves en saveur du système des accidents, qui, à la rigueur, n'en avoit pas besoin, puisqu'indépendemment

de ces

de ces preuves, la formation des Monstres lui appartenoit en entier, par la seule exclusion du systeme des œuss monstrueux?

Cependant, malgré la certitude où nous devons être sur la formation des Monstres par les causes accidentelles, je ne me dispenserai point de donner encore quelques éclaircissements sur ce sujet, non-seulement pour y acquérir, s'il est possible, un degré de certitude encore plus considérable, mais encore pour éviter & prévenir par-là des objections qui, toutes fausses qu'elles seroient, pourroient être assés spécieuses pour en imposer & pour séduire, du moins pour quelque temps, c'est-à-dire, jusqu'à ce que la résexion eût dessible les yeux, & dissipé l'éblouissement.

SECONDE PARTIE.

On ne peut disconvenir que ce ne soit un moyen utile pour vérifier la formation des Monstres par les causes accidentelles, que de chercher à les y reconnoître par la voye anatomique, c'est-à-dire, par la considération de la manière dont elles eussent pu produire telle ou telle structure mon-Arueuse examinée avec soin: on peut même dire que la réussite de ce moyen à l'égard d'un grand nombre de faits monstrueux, influë sur plusieurs autres faits où il ne réussit pas de même; car ces derniers faits étant de même nature que les premiers, si dans la méchanique de ceux-ci, on apperçoit sensiblement que les causes accidentelles ont pu y opérer, il y a lieu de croire qu'elles l'ont pu aussi sur la méchanique des derniers; mais que ce que nous avons vû dans les uns, la foiblesse de nos lumières ne nous a pas permis de le découvrir dans les autres, du moins par la même voye, ce qui a déja été remarqué dans la première partie de ce Mémoire.

Le moyen dont il s'agit, a ceci de particulier, c'est qu'à la connoissance du fait sur les causes de la formation des Monstres, il joint celle de la manière dont ces causes ont opéré; mais il n'en est pas pour cela plus certain que d'autres qui sont bien moins anatomiques, & qui ne demandent qu'un

Mem. 1738.

peu de physique ou de bon sens & de réslexion; il y a même tel de ces moyens qui exige encore moins de soins, & déclare bien plus certainement que les autres, la pro-

duction des Monstres par les causes accidentelles.

D'ailleurs, quand on est parvenu à rendre raison de dissérentes structures monstrueuses, par les causes accidentelles, qu'en résulte-t-il? que ces causes ont pu produire, mais non pas qu'elles ont produit les parties monstrueuses dont elles expliquent si bien la formation. Il faudroit pour cela que la même explication, en établissant les causes accidentelles, anéantît les œufs monstrueux, ce qu'elle ne fait point, & tant que ces œufs subsistent, ou sont censés pouvoir subsister, leurs partisans ont droit de dire que ce qu'on attribuë aux causes accidentelles avec beaucoup de vraisemblance, peut l'être aussi aux œus monstrueux, & qu'ainsi on n'a vérisié, par la voye anatomique, que la possibilité de la production des Monitres par les causes accidentelles, & nullement la réalité de cette production par ces causes : le moyen anatemique dont il s'agit, ne peut donc mettre les causes accidentelles dans la possession achielle de la formation des Monstres, qu'autant qu'il vient après, & qu'il suppose une résutation parfaite des œufs monstrueux, à laquelle le moyen n'a, ni ne peut avoir aucune part par lui même, c'est-à-dire, par son opération, ce qui est à remarquer pour ce qui suit.

On peut même faire encore ici une réflexion: c'est qu'aussitôt que les œuss monstrueux ont été résutés, les causes accidentelles sont dans la possession dont il s'agit, & que le moyen qui vient ensuite, & qui les y trouve, ne pouvant servir à

les y mettre, il ne fait que les y confirmer.

Enfin ce qu'on cherche dans le cas présent par le procédé anatomique, c'est-à-dire, par la manière dont on conçoit que les causes accidentelles ont pu produire tels ou tels essets monstrueux; ce qu'on cherche, dis-je, par ce procédé, ce n'est pas une simple explication physique de ces saits, mais une vérification de la cause particulière de ces saits par le secours de cette explication; or cette vérification peut

s'acquérir & devenir même plus complette à moins de frais

anatomiques par les moyens suivants.

Celui que je propole d'abord, c'est de chercher la cause de l'effet monstrueux dans le caractere même de cet effet. c'est-à-dire, en comparant cet esset avec le caractere particulier de la cause qu'on lui suppose, & qu'on essaye & éprouve en quelque manière par cette comparaison, pour l'admettre

ensuite ou la rejetter.

Quand on considere, par exemple, ce qu'on trouve toûjours plus ou moins dans les Monstres, & ce que j'ai déja remarqué ailleurs, le desordre, la confusion, le dérangement, la dépravation & l'abolition de différentes fonctions, certains assemblages ridicules de parties qui n'étoient point faites pour se trouver ensemble, & qui ne tardent guere à faire sentir avec évidence les inconvénients fâcheux de cette union bizarre & extravagante; en un mot une infinité de singularités d'autant plus insensées, qu'elles attaquent formellement ou la vie, ou la santé, ou les usages de différentes parties, & de celles entr'autres qui servent essentiellement à la propagation de l'espece; dira-t-on que c'est un dessein qui a donné lieu à de pareils ouvrages? Mais si c'en est un, on peut le regarder comme très-mauvais, puisque ses productions sont si folles, si défectueuses & si comparables à celles de l'Horloger dont il a été parlé. Y a-t-il aucune proportion entre l'imperfection affreuse de ces ouvrages, & l'idée que nous devons avoir de la cause toute puissante qui en produit à chaque instant de si parfaits dans toutes les différentes especes d'Animaux, & qui est, pour ainsi dire, sorcée à n'en jamais produire que de semblables, comme on le fera voir chirement dans le quatriéme Mémoire!

Mais lorsqu'abandonname l'idée de dessein pour des ouvrages qui n'en mérkent, ni n'en supposent, on se retourne du côté des causes accidentelles, on y apperçoit aussi-tôt ce qui avoit été cherché, & n'avoit pu être trouvé aifleurs; tout le rapport & toute la proportion possible avec les défauts & l'extravagance des constructions monstruentes. Ces causes

324 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE sont aveugles, comme il a été dit dans le premier Mémoire; elles n'ont ni ne peuvent avoir de dessein; elles agissent inconsidérément sur tout ce qui s'offre à leur action, elles ne ménagent rien, & sont dispensées de rendre raison de leurs essets; ne voilà-t-il pas les seules causes qui puissent convenir & être d'accord par leur nature avec celle des productions monstrueuses? Et la considération de ce rapport parsait, qui ne se trouve point ailleurs, ne dissipe & ne fait-elle pas évanouir dans l'instant toute autre cause, & par-là n'établit-elle pas exclusivement les causes accidentelles pour la production de tous les dérangements monstrueux qui se présentent perpétuellement à nos regards? ce que ne fait pas de même l'opération du procédé anatomique, comme il a été remarqué.

Il s'offre même ici une réflexion sur l'examen scrupuleusement anatomique des différentes structures monstrueuses, par lequel on cherche à vérifier la cause des Monstres. C'est qu'outre les faux raisonnements auxquels cet examen donne occasion, lorsqu'il n'a pu faire appercevoir ce qu'on cherchoit par son moyen, il peut encore en imposer, & asses souvent aussi il en impose par certaines combinaisons, par un rapport apparent, par une sorte d'arrangement, de structure particulière que le hazard fait quelquefois trouver dans les parties combinées, de manière qu'à ne considérer que le prestige de cette méchanique, & en se renfermant, le scapel à la main, dans l'observation de certaines constructions monstrueuses, l'art que l'Anatomiste y pourra trouver, sui donnera lieu de croire qu'un dessein marqué a présidé à leur formation. Mais quand on réfléchit sur les vices réels & souvent énormes des différentes parties du même Monstre, dans le nombre desquelles il y en a toûjours qui annoncent d'ailleurs avec la derniére netteté, que c'est telle ou telle cause accidentelle qui les a produites: quand on confidere le défaut de consentement naturellement requis entre différentes parties destinées à concourir à une même fonction, & dont les unes qui sont monstrueuses, détruisent & font manquer ce que d'autres qui ont conservé leur structure naturelle, avoient

3.25

parsaitement bien préparé: ce qui pourroit donner lieu de dire, en supposant un dessein, ou que ce dessein est entré en contradiction avec lui-même, ou qu'il s'est trompé dans l'execution, ou que cette execution étoit au dessus de ses forces.

Enfin sans entrer dans une infinité d'autres détails que l'observation de la multitude des dissérents faits monstrueux fait ailément appercevoir, & qui ne sont pas moins concluants que ceux qui viennent d'être rapportés; quand on fait attention aux ulages comiques, insensés, souvent affreux, ou autres d'un très-grand nombre de parties monstrueuses qui se trouvent dans le même sujet, où l'on apperçoit aussi les prestiges anatomiques dont on vient de parler; que devient alors l'idée de dessein que ces prestiges avoient fait naître? Et si l'on veut un exemple particulier qui justifie pleinement les faits allégués pour détruire cette idée suggérée sur les apparences trompeuses de quelque structure singulière qu'on ne sçauroit se résoudre d'attribuer aux causes accidentelles; on le trouve. cet exemple, dans l'article de mon premier Mémoire, sur la Vessie ou le cloaque du Monstre de M. du Verney. Je ne rapporte point ici cet article, non plus que les réflexions que l'examen des parties de ce cloaque m'a inspirées, & inspire naturellement à quiconque se donnera la peine de l'examiner: je prends seulement la liberté d'y renvoyer dans ce moment, le Lecteur, ou de le prier de s'en rappeller la mémoire, pour se convaincre par-là de plus en plus de la vérité de tout ce qui vient d'être avancé.

On peut encore, indépendemment de la voye anatomique & de celle qui consiste dans la comparaison de la nature de l'effet avec celle de sa cause, appercevoir par un troisséme moyen l'action des causes accidentelles sur les Monstres; c'est en considérant & réunissant ensemble les circonstances qui accompagnent certains faits monstrueux, & qui, dès qu'elles sont rassemblées, annoncent si clairement & si positivement l'espece de causes qui ont produit ces faits monstrueux, qu'on les y reconnoît avec autant de facilité & de promptitude, que

12.6 MENOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE fi elles opéroient sous nos yeux. Un nombre infini de Monstres pourroient nous offrir des exemples de cette nature, mais nous n'avons pas besoin d'en chercher ailleurs que dans les deux Fœtus du Monstre de M. du Verney; ils nous en sournissent un bien évident, dont nous avons déja parlé dans le premier Mémoire: ce sont deux scrotums vuides & applatis; quatre testicules, dont deux se sont trouvés dans chacun de ces sœtus, l'un dans l'aîne, & rensermé dans une poche, l'autre dans le ventre, & attaché au péritoine; c'est ensin l'union des deux sœtus par la partie insérieure de leurs troncs.

Chacune de ces circonstances n'attestent-elles pas clairement, & comme de concert, le déplacement des testicules, sans qu'on ait besoin pour cela d'une connoissance anatomique très-exacte & très-détaillée de la manière dont s'est pu

faire ce déplacement & ce nouvel arrangement?

Les deux scrotums ont-ils été formés pour être vuides & sans emploi? Si ç'a été là leur destination en les créant, autant eût-il valu ne les pas créer. Et lorsqu'ils le sont, ne sçait-on pas que c'est pour servir d'enveloppe naturelle aux testicules? Il est donc plus que vraisemblable, 10° que ces sérotums ont commencé par contenir les deux testicules, tant que les choses se sont conservées dans l'ordre naturel, & qu'ils ne sont devenus vuides que parce qu'ils ont été obligés de laisser partir ce qu'ils contenoient. Le vuide des scrotums devient donc une première preuve du déplacement des testicules. 2.° Ces testicules se trouvent comme jettés à l'abandon dans une terre étrangere où ils sont mal en ordre & mal à leur aife, & cette nouvelle habitation n'étant ni destinée ni propre à les recevoir & à les défendre du choc des corps environnants, ne paroît-elle pas bîen plûtôt un lieu d'exil, que leur domicile naturel suffisamment annoncé par la présence & le vuide des scrotums? Par conséquent les deux endroits extraordinaires où l'on trouve les testicules, sont une seconde preuve de leur déplacement. 3.° L'union particulière des deux fœtus suppose une pression réciproque qui y a donné lieu; & la position singulière de ces deux sœtus unis ensemble par le de leurs troncs, marque que les testicules, en conséquence de leur situation naturelle, ont été compris dans cette presson; ce qui forme une dernière preuve de la cause & de la vérité

du déplacement des testicules.

Enfin, je le repete encore, les circonstances que nous venons en quelque manière d'interpreter, ne constatent-elles pas austi certainement & austi positivement la pression & le déplacement des testicules qui en est l'effet, qu'eût jamais pu faire la voye anatomique par le détail le plus exact & le plus méchanique de la manière dont s'est fait ce déplacement? Et s'il étoit possible que dans un cas aussi évident que l'est celui-ci, on ne put appercevoir par la voye anatomique, comment les testicules du Monstre de M. du Verney ont pu sortir de leur scrotum, & trouver une route pour parvenir aux lieux où on les a trouvés, voici à mon avis, ce qu'on auroit à répondre en cas pareil. Quand on considere la petitesse naturelle de la matrice, & celle de son orifice interne dans les vierges sur-tout, conçoit-on bien non-seulement comment cette même partie acquerra dans la grossesse une grandeur & une capacité suffisantes pour contenir & renfermer un fœtus de neuf mois, mais encore comment son orifice, si bien fermé pendant tout le temps de la grossesse, qu'il n'admettroit qu'avec peine la plus petite sonde, s'ouvre néantmoins affés pendant le temps de l'accouchement pour taisser passer le fœtus à terme, c'est-à-dire, qui a neuf mois accomplis? Scait-on bien comment il se fait jour au dehors. malgré les os qui entourent de tous côtés la matrice, & qui semblent devoir empêcher son expansion? Tous ces os, ou seulement quelques-uns de ces os sortent-ils de leur place pour livrer passage au fœtus? Enfin il faut avouer qu'on ne fait encore que bégayer sur la méchanique de cette opération naturelle, plus admirable qu'intelligible; cependant le fait de cette opération, ainsi que celui du déplacement des testicules, ne peut être plus constant qu'il l'est, & c'est par de semblables exemples qu'on doit répondre à toutes, ou du moins à la plûpart des objections contre la formation des Monstres

par les causes accidentelles: ce n'est toûjours que sur ce qu'on n'a point vû, ou qu'on n'a pu voir, qu'on les attaque, c'està-dire, sur un désaut de lumiéres, qui est bien un motif d'humiliation pour celui qui n'a pu voir, mais non pas un titre capable de détruire des causes d'ailleurs très-avérées.

Et ce qui peut faire en un grand nombre de cas la difficulté, je ne dis pas de découvrir parfaitement, mais du moins d'entrevoir comment ces causes ont pu produire l'espece de forme monstrueuse qu'ont certaines parties, c'est le peu de réflexion qu'on fait sur le temps où ces causes y ont opéré, & sur celui où l'on examine leur effet. Elles ont opéré, lorsque ces parties n'étoient, pour ainsi dire, que de petites portions glaireuses, flexibles, susceptibles de la moindre impression & d'effets singuliers, dont elles deviennent d'autant moins capables dans la suite, que le degré de leur solidité & de leur résistance augmente de beaucoup, & c'est seulement lorsque cette augmentation est parvenuë à un certain point, que les parties monstrueuses du scetus s'offrent aux regards & à la curiosité de l'Anatomiste, qui ne fait peut-être pas toûjours assés d'attention aux souplesses dont elles étoient capables dans leur premier état de mollesse & de flexibilité, dans lequel elles pouvoient par-là se prêter à des effets dont on ne peut les soupçonner quand on ne les considere que dans le dernier état où elles sont parvenues, & qu'on oublie en quelque sorte celui où elles ont été.

Voilà donc déja trois moyens différents de vérifier l'action des causes accidentelles sur les Monstres, & quoique dans plusieurs sortes de parties monstrueuses, il n'y ait souvent qu'un ou deux de ces moyens qui déclarent que ce qu'elles ont de monstrueux, elles le doivent aux causes accidentelles; il y a aussi d'autres parties monstrueuses sur lesquelles les trois moyens manisestent à la sois l'action de ces mêmes causes: par exemple, on a déja vû que la réunion des circonstances qui accompagnent les scrotums & les testicules du Monstre de M. du Verney, annonçoient une pression qui les avoit mis dans l'état où ils avoient été trouvés. Si l'on

considere

considere ensuite par la voye anatomique, la route que les quatre testicules chassés de leurs scrotums, ont dû tenir pour aller l'un dans l'asne, l'autre dans le ventre, elle ne sera pas difficile à trouver. Ensin, des scrotums vuides, & des testicules placés hors de leur demeure naturelle, & en quelque manière à l'aventure, ne supposent pas un arrangement, un ordre, mais un désangement, un désordre, & ce n'est point là l'esset d'un dessein, mais d'une cause qui agit sans en avoir, d'une cause accidentelle; d'où l'on voit qu'il y a des faits monstrueux dans lesquels les causes qui les ont produits, se découvrent par tant d'endroits, que de quelque côté qu'on les considere, ces causes se montrent par-tout.

·· On verra encore dans le Mémoire suivant, par la revision qui nous reste à faire de plusieurs parties singuliéres du Monstre dont j'ai donné la description en 1724, qu'il fournit aussi plusieurs exemples dans lesquels l'action des causes accidentelles se découvre à la fois par les trois moyens rapportés, - & par d'autres encore qui ne l'ont point été dans ce Mémoire; mais ce n'est pas seulement pour ces exemples, & pour quelques éclaircissements que nous pourrons tirer de cette revision. que j'entre dans le détail de ces parties, c'est encore parce qu'on a attaqué, non pas à la vérité tout ce que j'ai dit en faveur du système des causes accidentelles à l'occasion de ces parties monstrueuses, mais seulement les inductions tirées de quelques-unes de ces parties : or comme c'est, à dire vrai, l'application que j'ai faite du système des causes accidentelles aux différentes parties de ce Montire, qui a donné lieu à la contestation présente, il m'importe d'effacer autant qu'il est possible les plus légeres apparences de difficultés à cet égard, & cela d'autant mieux que ce Monstre qui m'appartient, fournit peut-être les preuves les plus sensibles, les plus certaines, & s'il m'est permis de le dire, les plus authentiques, que le système des causes accidentelles puisse jamais recevoir d'aucun autre Monstre.

Ce qui pourra augmenter encore l'évidence & la certitude de ces preuves, ce sera la comparaison anatomique que je Mem. 1738.

230 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROTALE ferai de ce Montre avec un autre parfaitement de même nature, c'est-à-dire, tout-à-sait semblable extérieurement à celui dont j'ai donné la description, & qui sui ressemble & en dissére par plusieurs parties internes, & à raison de quelques circonstances dont l'esset tourne toujours au prosit de causes accidentelles.

Enfin, comme les éclaireissements puisés dans quelques Monstres particuliers, en deviennent aussi pour les Monstres en général où pareilles choses se rencontrent, ma réponse à ce qui a été opposé à l'égard de quelques-unes des parties du Monstre dont j'ai donné la description en 1724, pour roit bien aussi dans la suite devenir la solution d'objections semblables qu'on sera peut-être à l'occasion d'autres Monstres.

DES VARIATIONS

Que l'on observe dans la situation & dans le mouvement de diverses Etoiles fixes.

Par M. CASSINI.

n'est qu'après une longue suite d'années, & même de 12 Novemb.
sécles, qu'on s'est apperçu que les Etoiles fixes, outre 1738.
le mouvement journalier apparent qui leur est commun'avec toutes ses Planetes, en avoient un particulier qui les entraînoit toutes suivant la suite des Signes de l'Occident vers l'Orient.

Les ayant d'abord comparées à l'horison, qui est le seuf terme sensible que nous ayons dans le Ciel, & dont l'on peut déterminer avec assés de facilité & d'évidence les points principaux, tels que le Midi, le Septentrion, l'Orient & l'Occident, on les a vûës pendant plusieurs années se lever & se coucher aux mêmes points de cet horison. Mais dans la succession des temps, on a remarqué que les unes s'approchoient des points des Équinoxes pendant que les autres s'en éloignoient, sans cependant changer de situation ou de configuration les unes à l'égard des autres, ce qui sit juger qu'elles avoient toutes un mouvement particulier & unisorme autour d'un point dans le Ciel, qui n'étoit pas le Pole du Monde ou de l'Équinoctial, puisqu'elles ne conservoient pas à son égard la même situation.

C'est ce que Ptolemée remarqua par les observations qu'il sit de la hauteur méridienne de diverses Étoiles fixes dont il trouva la déclinaison à l'égard de l'Équinoctial sort dissérente de celle qui avoit été déterminée par Aristille, Timocharis & Hypparque; au lieu que les comparant à l'Écliptique, qui est le Cercle que le Soleil paroît décrire dans le cours de l'année, elles s'étoient conservées à la même distance de ce Cercle, où Hypparque les avoit trouvées 266 années

Tt ij

auparavant, ce qui lui fit juger que le mouvement propre des Étoiles fixes ne se faisoit pas de même que celui du premier mobile, autour des Poles de l'Equinoctial, mais autour des Poles du Zodiaque, qui sont les mêmes que ceux de la révolution apparente du Soleil autour de la Terre. Ce sentiment de Ptolemée a été confirmé par les observations de la plûpart des Astronomes qui s'ont suivi, qui ont trouvé de leur temps les latitudes des Étoiles fixes, ou leur distance à l'Écliptique, telles qu'on les avoit observées plusieurs siécles auparavant, ou avec des dissérences qu'on pouvoit attribuer aisément aux erreurs qui se glissent dans les observations.

En effet, si l'on compare la situation présente des Étoiles fixes avec celle qui est marquée dans le Catalogue de Pto-lemée, on en trouve plusieurs qui s'y accordent en latitude à très-peu près, d'autres qui en disserent en plus ou en moins, avec des variations qu'on n'a pas encore jusqu'à présent réduites à une regle certaine, & qu'on n'a peut-être pas eu asses soin de chercher, parce qu'il n'étoit pas encore bien constant si ces irrégularités étoient réelles, ou si elles prove-

noient de quelque défaut dans les observations.

C'est ce que nous avons eu soin d'examiner dans la recherche que nous avons faite en dernier lieu du mouvement

apparent des Étoiles fixes en longitude.

Rien ne paroissoit plus nécessaire pour la persection de l'Astronomie, que la connoissance exacte de ce mouvement; car comme à la réserve de l'horison, qui est souvent chargé de vapeurs, & presque toûjours rempli d'inégalités, nous n'avons point dans le Ciel de points fixes ni de cercles visibles auxquels on puisse rapporter le mouvement des Planetes, il est nécessaire de les comparer au Soleil ou aux Étoiles que l'on suppose fixes, & dont l'on doit connoître la situation, non seulement pour le temps présent, mais même pour le passé & pour l'avenir pendant un grand nombre de siécles, & c'est cependant ce que l'on ne connoissoit pas encore parfaitement.

Si l'on n'y employe que des observations d'un petit

nombre d'années, il est très-difficile de juger de la quantité exacte de leur mouvement qui est fort lent; & les petites erreurs venant à se multiplier, en peuvent produire de grandes dans l'espace de plusieurs siécles depuis les anciens Astronomes jusqu'à nous.

D'un autre côté, si l'on compare les observations anciennes avec les nôtres, on trouve des différences considérables dans la quantité du mouvement des Étoiles qui en résulte, suivant

les différentes Étoiles que l'on y employe.

Doit- on attribuer cette différence au défaut de précision dans les observations anciennes de ces Étoiles, ou bien aux irrégularités de leurs mouvements? c'est ce que l'on ignoroit jusqu'à présent, & qu'il étoit cependant bien important de pouvoir découvrir.

Il étoit donc nécessaire d'avoir des observations qui, quoique saites dans un moindre intervalle de temps, pussent par leur exactitude, mériter la présérence sur celles qui avoient

été faites dans les siécles les plus reculés.

Ce fut dans cette vûë que dès les premiers établissements de cette Académie & de l'Observatoire Royal, si dignes de la magnissence du seu Roy, l'on commença par s'appliquer à cette recherche.

Il auroit été difficile, faute de connoître encore parfaitement divers éléments de l'Astronomie, tels que la théorie du Soleil, sa Parallaxe & les Réfractions, de déterminer avec la précision requise leur situation à l'égard de l'Écliptique; mais l'on pouvoit, en dirigeant une Lunette fixe à une Étoile dans le temps que le Soleil étoit dans le même parallele, observer sa différence en ascension droite, pour la comparer à celle que l'on observeroit dans la suite des temps, & déterminer par ce moyen la quantité de leur mouvement, ce qui suit executé par M. Picard & mon Pere, d'abord à la Bibliotheque du Roy, & ensuite à l'Observatoire, principalement à l'égard d'Arcturus, une des plus belles Étoiles qu'il y ait dans le Ciel, qui est dans la constellation du Bouvier, & que l'on peut découvrir en plein jour presque toute l'année avec

334 MEMOIRES DE L'ACADEMIR ROYALE des Lunettes de fix pieds de longueur, & même au dessou.

Suivant les observations de cette Étoile, faites plusieurs jours de suite, avant le Solstice de cette année, lorsque le Soleil avoit la même déclinaison, nous avons trouvé le mouvement apparent des Étoiles fixes en longitude, de 50" 8" par année, ce qui fait un degré en près de 72 années, & une révolution entière en 26000 années, plus grande de 1000 ans que celle qu'on leur attribue ordinairement de 25000 années.

Mais cette détermination de la quantité du mouvement des Etoiles fixes n'a pas été le seuf fruit de nos recherches; car comme on a été obligé d'y employer teur assentions droite & leur déclinaison observées en dissérents temps, & que ces mêmes éléments donnent leurs latitudes, nous avons été surpris de trouver dans celle d'Arcturus des dissérences très-considérables d'un temps à l'autre, & qui paroissent tropgrandes pour qu'on puisse les attribuer à quelques erreurs

dans les observations.

On avoit déja soupçonné quelque mouvement dans la latitude des Étoiles fixes. Tycho s'en étoit apperçû le premier, suivant ce qu'il remarque dans son Traité, de la nouvelle Étoile qui parut en 1572 dans la Constellation de Cassiopée; mais il assure en même temps que cette variation n'étoit causée que par celle de l'obliquité de l'Écliptique, & qu'elles n'en avoient réellement aucune, les unes à l'égard des autres, ce qu'il tâche de prouver par un grand nombre d'exemples qu'il rapporte de la situation ancienne de diverses Étoiles, qu'il trouve la même que celle qui résulte de ses observations.

D'un autre côté M. Halley, célebre Astronome Anglois, ayant comparé la situation présente des Étoiles avec celle qui avoit été observée par les anciens Astronomes, jugea, comme il le rapporte dans les Transactions Philosophiques de 1719, que les dissérences en latitude, qu'il avoit trouvées dans quelques-unes de ces Étoiles, étoient contraires à ce qui devoit résulter de la variation de l'obliquité de l'Écliptique.

33**5** Deux sentiments si opposés, quoique puisés dans la même source, font bien voir l'insuffisance des éléments que l'on y avoit employés, & la nécessité où l'on étoit d'avoir recours aux seules observations modernes pour décider cette question: scavoir, si les Étoiles qu'on nomme Fixes, conservent toutes entr'elles la même situation, ou si elles sont sujettes à quelque variation. C'est ce que nous allons examiner, & qui nous oblige d'entrer dans un détail un peu long, mais qui est nécessaire pour l'entière conviction de ce que je prétends dé-

Dans le Voyage qui fut entrepris en 1672 dans l'Isle de Cavenne par M. Richer, pour vérifier divers éléments d'Astronomie, la déclination d'Arcturus y sut déterminée par huit observations, depuis le 9 jusqu'au 22 Juin, de 20d

54' 15".

montrer.

Nous avons préféré ces observations à celles qui furent faites à peu-près dans le même temps à l'Observatoire, parce que l'Îsse de Cayenne n'étant éloignée que de 4 à 5 degrés de l'Equateur, cette Etoile étoit plus près du Zénith qu'à Paris, & par conséquent moins sujette aux erreurs qui peuvent être causées par les réfractions, & que d'ailleurs on y avoit employé de grands instruments vérifiés avec beaucoup de foin.

Suivant ces observations, supposant l'obliquité de l'Ecliptique, de 2 3 d 2 9' 0", telle qu'elle devoit être dans ce temps-là, on a trouvé la latitude d'Arcturus, de 30d 57' 25".

Suivant les observations que nous avons faites cette année dans la même faison par le Quart-de-cercle fixe placé dans le Cabinet de la Tour orientale, & vérifiées par celles du Soleil, faites en même temps à la Méridienne qui est dans la Salle supérieure; la latitude d'Archurus a été déterminée de 30d 55'26". Ainsi dans cet intervalle qui est de 66 années, le mouvement d'Arcturus en latitude a été de deux minutes dont cette Etoile s'est approchée de l'Ecliptique.

On a employé dans la recherche de la latitude de cette Etoile, l'obliquité de l'Ecliptique de 23^d 28' 30", telle

336 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE qu'elle résulte des observations faites en dernier lieu au Perou par Messieurs de cette Académie, que nous avons cru devoir présérer aux nôtres, qui la donnent plus petite de 1 o secondes, par la même raison que nous avions donné la présérence aux observations faites en Cayenne pour déterminer la situation d'Arcturus en 1672.

Si cependant on vouloit employer nos propres observations, on trouveroit le mouvement d'Arcturus en latitude encore plus grand que celui que nous venons d'établir.

Cette variation dans la latitude d'Arcturus se trouve confirmée par celle qui a été déterminée par M. Flamsteed, dans son Catalogue des Étoiles fixes, où il l'a marquée en 1690, de 30^d 57' 0", peu différente de celle que nous avons trouvée en 1695, & plus grande de 1' 34" que celle qui résulte de nos derniéres observations, ce qui suit un mouvement progressif presque uniforme; car si l'on distribuë en 66 années la variation que l'on a observée dans la latitude d'Arcturus, depuis l'année 1672 jusqu'à présent, on aura 32 secondes pour cette variation jusqu'en 1690, & 1'28" depuis ce temps-là jusqu'en 1738, à 6 secondes près de celle que l'on avoit déterminée.

Il reste présentement à examiner si les variations dans la latitude d'Arcturus, ont toûjours été du même sens, & de la même quantité. Nous avons eu, pour cet esset, recours aux observations de cette Étoile, faites par Tycho, entre lesquelles j'ai choisi par présérence celle du 24 Février 1 584, parce qu'elle est marquée avoir été faite avec exactitude.

La hauteur méridienne de cette Étoile sut observée ce jour-là à Uranibourg, de 5 5 d 2 8' 1 5", dont retranchant la résraction, de 40", la hauteur de l'Équateur, de 3 4 d 5' 45", telle qu'elle sut déterminée par M. Picard en 1 672, on aura sa déclinaison de 2 1 d 2 1' 50", au moyen de laquelle & de son ascension droite, qui étoit alors de 209 d 1 1' 30", on trouve sa latitude de 3 1 d 0' 29", plus grande de 3' qu'en 1 672, & de 4' 57" qu'elle n'est présentement; ce qui est à raison de 3' 1 3" pour 100 années, & de 2' 50" pour 88 années, intervalle entre l'observation

DES SCIENCES.

37

l'observation de Tycho & celle de l'année 1672, à 10".

près de ce qu'on l'avoit trouvée pour ce temps-là.

Enfin, si l'on examine la latitude d'Arcturus, qui est marquée de 3 1^d 3 0' dans le Catalogue de Ptolemée, dressé pour l'année 1 37 après J. O on la trouve plus grande de 3 4' 3 4" qu'à présent. Suivant cette détermination, le mouvement d'Arcturus en latitude auroit été seulement à raison de 2' 9" en 100 années, plus petit de 5 1 secondes que celui que nous avons trouvé par les observations modernes, comme il le doit être en esset, parce que cette Étoile étant alors à 27 degrés de la Vierge, près du point de la Balance, sa variation en latitude n'étoit pas augmentée comme elle l'est à présent par celle de l'obsiquité de l'Ecliptique.

Il paroît donc, tant par les observations anciennes, que par les modernes, qu'Arcturus a eu un mouvement très-sensible en latitude, & qui surpasse de beaucoup celui que l'on a reconnu dans l'obliquité de l'Écliptique, qui est tout

au plus d'une minute en 100 années.

Cependant, comme on pourroit attribuer ces variations en partie à celles qui doivent résulter de cette obliquité, & en partie au désaut des observations que Tycho & les autres anciens Astronomes ont saites avec des instrumens à pinnules, avant qu'on y eût appliqué des lunettes qui en augmentent la précision; pour ne laisser aucun doute sur un fait d'une aussi grande importance pour l'Astronomie, j'ai déterminé cette année, dans la même saison, la situation d'une Etoile dans la Jambe du Bouvier, de la 3. me grandeur, nommée n par Bayer, qui n'est éloignée d'Arcturus que d'environ 5 degrés en ascension droite, & un degré en déclinaison, & j'en ai déduit sa latitude de 28^d 7' 19".

La hauteur méridienne de cette Étoile a été observée par Tycho le 7 Février 1586, de 54^d 36' 40", & supposant sa longitude telle qu'elle est marquée dans son Catalogue en 1601, de 0^f 13^d 4' 20", j'ai trouvé que sa latitude étoit alors de 28^d 7' 22", à 3 secondes près de celle qui résulte de nos observations; de sorte que dans l'espace de

Mem. 1738.

338 Memoires de l'Academie Royale

152 années, cette Étoile n'a point changé sensiblement de latitude; au lieu qu'on trouve dans celle d'Arcturus, une variation de 5 minutes dans le même intervalle de temps, ce qui est encore consirmé par la latitude de ces deux Étoiles, marquée dans les Catalogues de Ptolemée & de Tycho, leur dissérence étant dans le premier, de 41 minutes, & dans le second, de 5 minutes plus grande qu'à présent.

Il est à remarquer que les observations de ces deux Étoiles ont été faites par Tycho avec les mêmes instruments, & que seur dissérence en déclinaison n'étoit que d'environ 50', ce qui ôte tout le soupçon que l'on pourroit avoir sur la variation annuelle des Étoiles fixes, causée par l'aberration de la sumière, ou sur le défaut de précision dans la division des instruments qu'on y a employés, qui pourroit produire quelqu'erreur considérable dans un arc beaucoup plus grand; cependant dans l'une il y a une variation considérable en latitude, pendant que dans l'autre on n'en trouve aucune, ou s'il y en a, comme il paroît dans le Catalogue de Ptolemée, elle est en sens contraire, ce qui rend ce fait encore plus surprenant.

Toutes ces raisons jointes ensemble me paroissent être une preuve incontestable du mouvement d'Arcturus en latitude.

Après avoir ainsi établi la variation de cette Étoile, j'ai cru devoir examiner s'il n'y en avoit point de semblable dans d'autres Étoiles fixes dont j'ai déterminé pour cet effet la situation avec le plus de précision qu'il m'a été possible.

Comme Sirius qui est dans la Gueule du grand Chien, est la plus belle & la plus éclatante des Étoiles qui paroissent sur notre horison, & que d'ailleurs M. Halley comparant en 1719, sa situation présente avec celle qui avoit été déterminée par Tycho & Ptolemée, avoit jugé qu'elle avoit eu quelque variation en latitude; j'ai cru qu'elle devoit être un des principaux objets de mes recherches.

Si je n'avois consulté que le Catalogue de Tycho, en faisant, de même que M. Halley, les corrections nécessaires tant à cause de l'obliquité de l'Ecliptique que Tycho estimoit

alors de 2 minutes ½ plus grande qu'elle n'étoit au commencement de ce siécle, que par rapport à la réfraction qu'il ne croyoit pas sensible dans les Étoiles fixes dont la hauteur excede 20 degrés, j'aurois trouvé la latitude de cette Étoile pour ce temps-là, moindre de 2 ou 3 minutes qu'elle n'est présentement, ce qui, comparé à la détermination de Pto-temée qui la donne encore plus petite de 20 minutes qu'au temps de Tycho, seroit juger que cette Étoile a eu un mouvement sensible en latitude en s'éloignant, de même qu'Arcturus, du Pole septentrional de l'Écliptique.

Mais comme nous avons les observations originales de cette Étoile, faites en grand nombre par Tycho à Uranibourg vers la fin du seizième siècle, rapportées par Albertus Cartius dans son Histoire céleste, j'ai cru devoir présérer la détermination de la latitude qui en résulte, en y employant l'obliquité de l'Ecliptique de 23^d 29' 30", telle qu'elle devoit être alors, dans la supposition qu'il y a eu dans cette obliquité, une variation d'une minute en 140 années, comme

nous la trouvons présentement.

Nous y avons aussi employé la hauteur du Pole d'Uranibourg, déterminée par M. Picard en 1672, & la résraction telle qu'elle est marquée dans la Connoissance des Temps, & qui s'est trouvée à peu-près conforme à celle que Messieurs de l'Académie ont déterminée par les observations qu'ils ont faites en dernier lieu sous le Cercle Polaire, dans des endroits qui sont encore beaucoup plus vers le Nord qu'Uranibourg.

Suivant ces observations, on trouve la latitude de Sirius, de 39^d 32' 10", qui ne dissére que de peu de secondes de celle que l'on a déterminée par les observations saites à Cayenne en 1672, de 39^d 31' 55", & qui est marquée dans le Catalogue de M. Flamsteed, de 39^d 32' 8°; d'où il résulte que dans l'intervalle de plus de 100 années, Sirius n'a eu presque aucun mouvement sensible en latitude.

Il est vrai qu'on la trouve présentement plus grande de près d'une minute, mais cette différence peut être attribuée aux différents éléments qu'on y a employés, joint à la 340 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE variation causée par l'aberration de la sumiére, qui doit faire paroître la latitude des Étoiles plus grande ou plus petite, suivant les dissérentes saisons de l'année où les observations ont été faites.

Après Sirius, nous avons examiné de la même manière la situation d'Aldebaran ou de l'Œil du Taureau, qui est une des trois Étoiles dans lesquelles M. Halley a jugé qu'il y avoit eu quelque variation en latitude, fondé sur la détermination de Ptolemée, & principalement sur une observation de la Conjonction de cette Étoile avec la Lune, du 11 Mars de l'année 509, faite à Athénes, rapportée par M. Bouillaud, qui l'avoit tirée d'un Manuscrit grec de la Bibliotheque du Roy; & nous avons trouvé que suivant les observations de Tycho, faites en 1589, la latitude de cette Etoile, qui est méridionale, étoit de 5d 30'23", plus grande de 3 3 secondes que celle que M. Flamsteed avoit déterminée en 1690, & de 48 secondes qu'on ne la trouve présentement; au lieu que suivant Ptolemée & ce Manuscrit grec, elle auroit dû être plus petite, ce qui fait voir l'insuffisance des observations anciennes pour une pareille recherche.

Nous avons donc jugé n'y devoir employer que nos propres observations faites depuis l'établissement de cette Académie, comparées à celles de Tycho & au Catalogue de M. Flamsteed, qui paroît avoir été dressé sur des observations fort exactes, auxquelles la plûpart des nôtres s'accordent avec des dissérences si peu considérables, qu'on peut les attribuer aisément aux petites erreurs inséparables des observations, ou à la variation annuelle des Étoiles sixes.

Mais comme l'on pourroit m'objecter que de même que je n'ai pas jugé les observations de Ptolemée, d'une précision suffisante pour cette recherche, l'on ne doit point non plus compter sur celles de Tycho, qui ont été saites, de même que celles des Astronomes qui l'ont précédé, avec des instruments garnis de pinnules sans lunettes; j'ai crû devoir m'assurer du degré d'exactitude qu'elles peuvent avoir, en cette manière.

Comme dans le recueil de ses observations, il y en a un grand nombre de l'Étoile Polaire lorsqu'elle a passé dans la partie supérieure & dans l'inférieure du cercle qu'elle décrit autour du Pole, j'en ai déduit la hauteur apparente du Pole d'Uranibourg, qui, étant corrigée par la réfraction, donne sa hauteur véritable de 55d 54' 0", ou à quelques secondes près. M. Picard l'avoit déterminée avec un grand soin en 1672, de 55d 54' 15"; ainsi il ne se trouve entre ces deux déterminations, qu'une différence de 15 secondes, ce qui fait voir la précision des instruments dont Tycho s'est servi, & par conséquent celle des observations des autres

En effet, dans la comparaison que j'ai faite de ses observations avec les nôtres, j'ai trouvé dans la plûpart, un accord presque aussi grand qu'entre nos propres observations.

Etoiles, faites avec les mêmes instruments, que j'ai eu soin

d'employer dans cette recherche.

J'ai déja fait mention d'une Étoile de la Jambe du Bouvier, dont la latitude ne différe que de 3 secondes de celle qui résulte de nos derniéres observations. On ne trouve de même qu'une différence de 20 secondes dans le Cœur du Scorpion, de 8 secondes dans la précédente de l'Aigle, de 22 secondes dans l'Epy de la Vierge, de 16 secondes dans la Couronne boréale, de 25 secondes dans la Tête d'Ophiucus, & de 13 secondes dans celle d'Hercule.

A l'égard des Étoiles qui paroissent avoir eu quelque variation en latitude, nous trouvons d'abord le Pied d'Orion nommé Rigel, de même que la Luisante dans l'Épaule de la même Constellation, le Cœur du Lion & la Chevre. Les variations de ces Étoiles n'excedent pas cependant 2 minutes depuis Tycho jusqu'à nous, ce qui les rend par conséquent beaucoup moins évidentes que celle d'Arcturus où il s'en est trouvé une de 5 minutes dans le même intervalle de temps.

Nous avons aussi remarqué quelque variation dans la latitude de la Luisante de l'Aigle, qui étoit au temps de Tycho, de 29^d 18' 11", suivant M. Flamsteed de 29^d 19' 11", & que nous trouvons présentement de 29^d 19' 8", ce qui Vu iii

342 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE paroît s'accorder à la latitude que Ptolemée lui a donnée,

de 29d 10'0".

Mais ce qu'il y a de singulier, est que la latitude de l'Étoile qui la suit immédiatement, & qui n'en est éloignée que d'environ un degré en ascension droite, & deux degrés en déclinaison, paroît avoir diminué à peu-près de la même quantité que celle-ci avoit augmenté depuis Ptolemée jusqu'a nous, puisqu'elle étoit, suivant cet Astronome, de 27^d 10'; au lieu qu'au temps de Tycho, on ne l'a trouvée que de 26^d 45' 8", qu'elle est marquée dans le Catalogue de M. Flamsteed, de 26^d 44' 20", & qu'elle n'est présentement que de 26^d 43' 40".

La différence entre la latitude de ces deux Étoiles étant présentement plus grande de 36 minutes qu'au temps de Ptolemée, & de 2 à 3 minutes que suivant les observations

de Tycho.

Après avoir ainsi déterminé les variations qui sont arrivées dans la latitude des Étoiles fixes, nous avons essayé de reconnoître si elles en avoient aussi quelqu'une en longitude. Mais cette recherche est sujette à de plus grandes difficultés, car comme toutes les Étoiles ont un mouvement apparent en longitude de l'Occident vers l'Orient, d'environ 50" par année, il faut discerner ce qui convient à ce mouvement, de ce qui peut être produit par les variations des Étoiles dans le même sens, ou dans un sens contraire, ce qui est d'autant plus difficile, que l'on ne peut pas déterminer avec la même précision la longitude des Étoiles que leur latitude.

J'ai donc examiné si parmi les observations des Étoiles fixes que j'ai faites cette année, j'en pourrois trouver quelqu'une qui pût me servir à découvrir s'il y avoit quelque variation dans seur longitude, & je n'en ai trouvé aucune où elle parut avec plus d'évidence, que dans la Luisante de l'Aigle & les deux Étoiles voisines qui servent à la distinguer aisément des autres Constellations qui s'environnent.

On observe ces trois Étoiles au Méridien dans les mois d'Août & de Septembre, peu de temps après le coucher du

SCIENCE & DES

343 Soleil, ce qui donne la facilité de déterminer pendant plusieurs jours de suite leur passage par le Méridien, de même que leur hauteur, comme nous l'avons fait cette année.

Comme elles sont fort près l'une de l'autre, l'erreur de l'instrument qui ne seroit pas exactement dans le plan du Méridien, ni celle d'une Pendule, quelque mal réglée qu'elle fût, n'en peut influer aucune de sensible sur leur différence horaire en ascension droite, que j'ai trouvée de 4' 1 1" entre la précédente & la Claire de l'Aigle, & de 4' 25" entre celle ci & la suivante. Elles ont par la même raison cet avantage fingulier, que les variations que M. Braydley a découvertes dans les Étoiles fixes en diverses saisons de l'année, causées par l'aberration de la lumière, n'y peuvent causer aucune différence sensible.

Ayant donc comparé les différences de ces Étoiles en ascension droite, converties en degrés, avec celles qui sont marquées dans le Catalogue de M. Flamsteed, réduites au temps de nos observations, j'ai trouvé que dans l'espace de 48 années la Luisante de l'Aigle s'est éloignée vers l'Orient de 48 secondes de degré de celle qui la précede, & qu'elle s'est approchée de la suivante d'une minute 13 secondes.

Ayant ensuite déterminé la longitude de ces trois Étoiles par le moyen de leur ascension droite & de leur déclinaison, j'ai trouvé la différence entre la première & la seconde, de 58 secondes, & entre la seconde & la troisséme, de 1' 26". toutes les deux encore plus grandes qu'en ascension droite: d'où il suit nécessairement que ces trois Étoiles, ou du moins deux d'entr'elles, ont eu une variation sensible en longitude, à moins qu'on ne voulût révoquer en doute la précision des observations d'un aussi habile Astronome que M. Flamsteed. ce qui ne seroit pas équitable.

Mais pour ne laisser aucun doute sur ce sujet, j'ai examiné la situation de ces Etoiles marquée par Tycho dans son Catalogue, & j'ai trouvé que dans l'intervalle de 137 années, depuis 1601 jusqu'à présent, la Luisante de l'Aigle s'est éloignée de 4' 14" de celle qui la précede, & qu'elle s'est

344 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE approchée en même temps de deux minutes de celle qui la suit; de sorte que ces deux Étoiles qui étoient alors presque à distance égale de la Claire de l'Aigle, avec une différence seulement d'une minute, en sont présentement écartées l'une plus que l'autre de 5' 20". Une pareille variation, si elle subsistoit, devroit faire paroître dans la suite des temps, vers l'Occident de la Luisante de l'Aigle, celle qui se trouve présentement vers l'Orient à son égard.

Il nous reste présentement à expliquer de quelle manière on peut concevoir que ces variations arrivent dans les Étoiles,

si elles sont réelles ou apparentes.

Comme on attribue présentement à la Terre tous les mouvements qu'on apperçoit dans les Étoiles fixes; que l'on explique parfaitement bien leur mouvement journalier par la révolution de la Terre autour de son Axe, celui qu'elles ont en longitude par la révolution de l'Axe de la Terre autour des Poles de l'Écliptique, & leurs variations tant en longitude qu'en latitude en diverses saisons de l'année par l'aberration de la lumière; j'ai examiné si on pouvoit aussi lui rapporter celles que nous avons reconnues dans la longitude & la latitude des Étoiles fixes.

Si l'on avoit observé dans toutes les Étoiles une variation dont la direction fût dans le même sens, on pourroit l'expliquer aussi par quelque mouvement particulier dans l'inclinaison du plan de l'Écliptique; mais comme de quelque manière que l'on conçût cette inclinaison, il seroit difficile de donner la raison par laquelle on n'en a trouvé aucune de sensible dans l'Étoile de la Jambe du Bouvier, pendant qu'on en a reconnu une si évidente dans Arcturus qui en est fort proche, & de quelle manière une des Étoiles de l'Aigle a pu s'approcher du Nord pendant que l'autre s'en est éloignée, il saut nécessairement avoir recours à quelque autre cause qui soit éloignée de la Terre où nous habitons.

Si l'on attribuoit de même ces variations à quelque mouvement du Soleil autour du centre commun de gravité de toutes les Planetes, comme M. Newton l'a supposé, il en résulteroit réfulteroit des variations dans toutes les Étoiles, dont les unes paroîtroient directes, les autres stationnaires, & les derniéres rétrogrades, de même que nous les appercevons dans les Planetes supérieures, & ces mouvements seroient moins sensibles dans les Étoiles qui sont plus éloignées de ce centre, que dans celles qui en sont plus proches, ce qui expliqueroit assés bien ces apparences, si les plus grandes Étoiles que l'on juge les plus près de nous, étoient celles où l'on eût reconnu le plus de variation. Mais comme nous n'en avons trouvé presque aucune dans Sirius, qui est la plus belle de toutes, ni dans la plûpart des autres de la première grandeur, que d'ailleurs la distance du centre du Soleil au centre du Monde n'excede jamais, suivant cet Auteur, le diametre entier du Soleil, ce qui seroit imperceptible à la distance des Étoiles fixes, par rapport à laquelle le diametre entier de l'Orbe annuel n'est aucunement sensible, nous avons crû en devoir chercher la cause au de-là de notre Tourbillon.

On peut donc supposer avec beaucoup de vraisemblance, que les Étoiles qui sont sujettes à quelque variation, sont leurs révolutions autour d'un centre ou d'un Astre que nous n'appercevons pas, & qui pourroit être même quelqu'une de ces Étoiles que nous distinguons; car quoique nous les reconnoissions toutes pour autant de Soleils, il est très-possible que de même qu'il y a des Planetes qui sont leurs révolutions autour d'autres Planetes, telles que la Lune autour de la Terre, & les Satellites autour de Jupiter & de Saturne, il y ait aussi des Étoiles fixes dont le mouvement se fasse autour d'autres Astres de la même nature, ce qui s'accorderoit à la pensée de Descartes, qui a jugé que la Terre & les Planetes étoient, dans leur premiere origine, des Astres lumineux qui se sont incrustés dans la suite des temps.

Ainsi comme l'on a déja remarqué diverses variétés dans les Étoiles fixes, qu'il y en a de nouvelles qu'on n'avoit pas apperçûës auparavant, qu'il s'en est trouvé d'autres qui, après avoir paru pendant quelque temps, ont cessé de paroître entiérement, & qu'on en observe qui paroissent & disparoissent

Mem. 1738.

juivant des Périodes réglées; on peut concevoir aussi qu'il y a des Étoiles qui sont récliement fixes, & d'aumes qui ont des Périodes réglées autour d'un ou de divers points dans le Ciel, avec des mouvements plus ou moins leuts, suivant qu'elles sont plus ou moins ésoignées de la Terre, ou du centre autour duquel elles sont leurs révolutions.

Il résulte de cette hypothese, que suivant la diverse position de ces Étoiles sur leurs orbes, les unes paroîtront avoir un mouvement en longitude de l'Occident vers l'Orient, les autres dans un sens contraire, d'autres enfin paroîtront s'approcher ou s'éloigner des Poles de l'Écliptique, conformé-

ment aux observations.

Quoi qu'il en soit, il peut demeurer pour constant que quoique la plûpart des Étoiles fixes conservent entrelles la inême situation, il y en a quelques-unes qui s'approchent ou s'éloignent les unes des autres, tant en longitude qu'en latitude, ce qu'il est, comme nous l'avons déja remarqué, trèsimportant de reconnoître pour le progrès de l'Astronomie, puisque c'est aux Étoiles fixes que nous rapportons principalement les mouvements des autres Corps célestes.

METHODE

De déterminer la Parallaxe du Soleil par observation immédiate.

Par M. GODIN.

TE ne crois pas qu'on ait donné julqu'à préfent une méthode Sur la Mondirecte & réductible à la pratique de trouver la Parallaxe du Soleil. Après l'ingénieux Diagramme d'Hypparque, Quito, le 31 illustré par Horoccius, & la Méthode d'Aristarque si cultivée Août 1737. dans le dernier siècle par d'habiles Astronomes, sur-tout par Riccioli & Vendelin, les deux plus fameuses que se comoisse, font celles de M. r. Caffini & Halley. Le premier, comme on sçait, nous a enseigné le moyen de la trouver par la Parallaxe de Mars acronyque, plus que double dans certaines circonstances, de celle du Soleil, moyen à peu-près semblable à celui que Tycho avoit employé dans la recherche de la Parallaxe de la nouvelle Etoile qui parut en 1672 dans la Constellation de Cassiopée.

M. Halley a fait voir que de la Conjonction inférieure écliptique de Venus avec le Soleil, qui doit arriver le 6 Juin 1761 (& il en sera à peu-près de même de toute autre) on pouvoit déduire la Parallaxe du Soleil à un degré de précision fort grand, qu'il énonce, mais dont je ne me louviens pas-

Ces méthodes supposent & de la théorie & du calcul, outre une très-grande précision dans les observations; mais celle de M. Cassini l'emporte sur celle de M. Halley, par sa fréquence, ce qui est un très-grand mérite dans ces sortes de recherches. Au lieu d'y employer le temps pour trouver la distance entre Mars & une Etoile, je voudrois me servir du Micrometre; car sa parallaxe horisontale étant de 25", on ne pourta souvent l'observer que sorsqu'elle ne sers que de 15 secondes, qui répondent à une séconde de temps. Xx ii

précision souvent difficile à atteindre dans des observations de cette nature. J'aimerois mieux mesurer avec le Micrometre la distance entre la Planete & l'Étoile, que je voudrois la plus petite possible à l'horison, asin d'éviter la dissérence des réfractions alors considérable, je prendrois la dissérence en ascension droite, ou en ascension oblique, ou en hauteur, dans un moment connu, & par le moyen des hauteurs essectives prises en même temps, & les mêmes choses reprises au Méridien, j'aurois après un calcul assés simple, la parallaxe de Mars avec un peu plus de certitude.

Je m'étonne que dans quelques Voyages qui ont été faits par des personnes capables, on n'ait pas mis en pratique la méthode que je vais donner, si simple, & telle qu'on pourroit trouver une parallaxe au Soleil double de son horisontale, s'il y avoit sous chacun des Poles de la Terre un Observateur. Mais si cette extension n'est pas praticable, au moins il y a assés souvent au Nord & au Midi, des Astronomes assés éloignés les uns des autres pour en observer une dont

l'horisontale ne soit qu'une partie.

Moi qui suis sous l'Equateur, par exemple, à Quito par o° 13' de latitude Sud, je dirige & je fixe une Lunete au Soleil lorsqu'il passe par l'Equateur ou par mon Zénith. Sans Égard à la hauteur exacte d'un de ses bords lors de sa médiation, je place un filet du Micrometre adapté à la Lunete. de manière qu'à midi jutte, ou au moins très-près de midi & dans un instant; qui me soit connu', le bord du Soleil décrive ce filet; je laisse la Lunete & le Micrometre en cet état, & y regardant la nuit, j'observe lorsque quelque Etoile y passe, en décrivant, s'il se peut, le même fil; ou bien je change sa situation, de manière que l'Etoile le décrive & je remarque le nombre de parties, ou la quantité dont l'Étoile a été plus septentrionale ou plus méridionale que le bord du Soleil. Si dans le même instant, en un lieu fort éloigné & placé sous le même Méridien que moi, on sait la même observation, il est évident que la différence de distance de l'Etoile au même bord du Soleil, donnera l'angle

DE'S SCIENCES. 349 sous lequel est vû du Soleil le sinus de l'arc du Méridien intercepté d'un lieu à l'autre. La latitude de Paris est de 48% 50' 10", celle de Quito est de 13' 10". La somme est 49° 3' 20", si la parallaxe horisontale du Soleil est, comme je la crois, de 15 secondes. Le sinus de 49° 3' 20" dans cette situation, paroîtra sous un angle d'environ 1 1" 1, & telle sera la différence de distance entre le bord du Soleil & l'Étoile dans les deux lieux différents, comme Quito & Paris, en observant le Soleil vers l'Equinoxe.

Au Solstice d'Eté, le bord septentrional du Soleil est distant du Zénith de Quito, d'environ 23°58', & du Zénith de Paris, d'environ 25° 6', il est donc à peu-près également élevé dans ces deux lieux; & comparant alors ce bord avec une même Etoile dans ces deux lieux, la différence de distance donnera à très-peu près l'angle sous lequel est vûë du Soleil la corde de 40° 4', que l'on trouvera d'un peu plus de

12 secondes.

De ces observations, on déduira la parallaxe horisontales or ces quantités sont sensibles, même de plus petites en cas que la parallaxe horisontale soit moindre que 15 secondes.

Il n'y a pas tant à espérer sur des observations semblables faites sous la Ligne & à Paris au Solstice d'Hiver, mais plus au Sud de la Ligne, on y gagneroit encore. J'ai écrit sur ce sujet à deux Astronomes à Lima, Don Pedro Peralta, & Don Joseph Bexual. Le premier, par son grand âge & ses infirmités n'est plus guére en état d'y contribuer que par ses avis, mais l'autre est au fait & à portée de faire ces observations. Supposant Lima par 12° 1750" de la satitude Sud*, *Sa véritable & y faisant, ainsi qu'à Paris, des observations correspon- latitude est de dantes, lorsque le Soleil passera par le Zénith de Lima, & Jorsqu'il passera au Zénith milieu entre ceux de ces deux *Villes, on aura un peu plus de 1 3 fecondes pour l'angle fous Jequel est vû du Soleil le sinus de 61° 5' 10", & un pen plus de 15 secondes, c'est-à-dire, plus que la parallaxe horisontale supposée, comme il doit arriver, pour l'angle sous Xxij

350 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE lequel est vue la corde de ce même arc de 61° 5' 10°,

intercepté entre Paris & Lima.

J'ai vû qu'on pouvoit encore aller plus loin, j'ai écrit an P. Bonaventura Suaxez, Jésuite, duquel nous avons ici des observations d'Eclipses de Soleil, de Lune, & des quatre Satellites de Jupiter, qui nous ont été communiquées par Don Pedro Peralta. Ce Pere observe dans la Doctrine de S. Côme & S. Damien, qui occupe à peu-près le milien entre les Doctrines orientales & occidentales des Missions du Paraguay. La longitude de S. Côme depuis l'Isse de Fer est de 322° 8′, & sa latitude de 27° 26′ Sud.

J'écris de même par cette occasion à M. Horrebow, célébre Astronome à Coppenhague, & je le prie de communiquer l'idée de ma Lettre à Messieurs les Astronomes de Petersbourg, d'où je crois que M. Delisse est de retour.

Pour examiner le cas le plus favorable, je suppose la latitude de Petersbourg, de 60° o'. La distance entre les paralleles de Petersbourg & de 5.º Côme est donc de 87° 26'. Si l'on observe dans chacun de ces lieux la distance d'une même Etoile sixe à un des bords du Soleil, sorsque ce bord sera à peu-près dans le parallele moyen entre ces deux, ou sorsque sa déclinaison sera de 16° & environ 17's septemtrionale, la différence ou la comparaison des distances, donnera l'angle sous lequel sera vûë la corde de 87° 26', que l'on trouvera de 20 secondes ½ à très-peu près; & ainsi tles autres lieux terrestres où l'on pourra faine des observations semblables.

Telle est la méthode à laquelle tous les Astronomes ont sans doute pensé, mais qu'on n'a pas mile en pratique par la trop grande proximité les uns des autres. Pour convenir autant qu'il est possible à présent, des moyens de faire ces observations, je compte moi observer ici le bord septentrional du Soleil, & le comparer à plusieurs Étoiles les plus voismes de ce bord; c'est aussi ce que j'écris de faire aux Astronomes du Sud, auxquels j'en donne avis, ainsi ceux

DE# SCIENCES.

du Nord pourront, s'ils le jugent à propos, le regler là dessus;

j'employerai une Lunete d'environ 14 pieds.

Des Étoiles de la première & feconde grandeur qui passeroient de jour par le Méridien, seroient, toutes choses égales, présérables par la grande commodité de seur voir décrire un fil sans l'éclairer.

Que les lieux des observations soient sous différents Méridiens, cela n'est d'aucune conséquence. La véritable obliquité de l'Écliptique étant connuë, on aura toûjours cette dissérence des Méridiens & le lieu du Soleit assés justes pour sçavoir avec précision son mouvement en déclinaison pendant l'intervalle de deux médiations.

Les réfractions ne feront aucun obstacle, puisqu'il n'est question que d'un très-petit intervalle à une même hauteur dans chaque lieu, & en se servant du même bord du Soleil, on n'a pas besoin de connoître ses diametres apparents.

Voila tout ce que je suis en état de dire sur cette méthode, que j'ai été pressé de mettre par écrit, afin de l'envoyer assés à temps en Europe, pour espérer des observations correspondantes à celles que je compte saire à l'Equinoxe de Mars & au Solstice d'Eté de 1738, & peut-être encore à l'Equinoxe suivant, qui me paroît devoir être le terme le plus

éloigné de notre séjour vers la Ligne.

J'aurois souhaité pouvoir indiquer moi-même les Étoiles les plus propres à ces observations dans chaque lieu, afin d'en convenir de part & d'autre, mais l'occasion qui s'offre d'envoyer ceci en Europe est instante; & où Jécris ceci, je n'ai d'autres Livres que des Tables de Logarithmes, dénué d'ailleurs de toutes sortes de commodités, sous l'abri d'une tente qu'un vent continuel & forcé, semble nous envier, & où le degré de chaleur, quoique sous la Ligne, est indiqué par la division 3 au-dessous du terme de la glace dans le Thermometre de M. de Reaumur.

352 Memoires de l'Academie Royale

ADDITION à la Méthode de trouver la Parallage du Soleil par observation immédiate.

Quito 4 Juin SUR la fin d'Août de l'année dernière, je profitai d'une occasion fort pressée qui se présenta, pour envoyer & soûmettre au jugement de l'Académie, une Méthode que j'avois imaginée, d'observer immédiatement la Parallaxe du Soleil. Le peu de temps, le manque de Livres, particulièrement dans le lieu où j'étois, ne me permirent pas alors d'en dire davantage; mais ce que j'en communiquai, suffisioit & au de-là, pour être perfectionné par les Astronomes qui devoient le voir, en cas d'une approbation de leur part.

Depuis ce temps-là, j'ai pensé de nouveau à l'exécution de cette méthode, & je crois s'avoir renduë plus générale & plus aisée; on en jugera par ce que je dirai ici, après quesques remarques sur la nouveauté de l'invention.

Je m'étonnois qu'on n'eût pas en effet pratiqué cette méthode à laquelle j'étois persuadé que plusieurs avoient pensé, c'est ainsi que je m'en suis expliqué. Ayant eu depuis occasion de relire les Ouvrages de seu M. Cassini, j'ai trouvé cette même méthode indiquée pour qui lit avec quelque réslexion, mais en même temps rejettée comme non praticable, dans le sens que M. Cassini paroît avoir eu seulement en vûë, & avec la condition qu'il semble regarder comme indispensable, de voir le Soleil avec les Étoiles parmi lesquelles il se trouve, comme il arrive à l'égard des autres Planetes.

On pourroit inférer de-là qu'en effet M. Cassini n'a pas cherché à voir jusqu'où pouvoit s'étendre ce qu'il proposoit, ou la Méthode en général, & qu'uniquement occupé de celle qui employe les observations de Mars visible avec les Étoiles qui l'accompagnent, & dont la Parallaxe, plus que double de celle du Soleil, offroit un avantage considérable, il n'a pas sait sur les autres toutes les réslexions qu'il auroit pu saire.

C'est

C'est dans ses E'léments d'Astronomie, vérifiés par les obser-Pations, &c. où parlant de la Parallaxe des Planetes, il dit: de l'Académie, La Parallaxe du Soleil n'est pas la plus facile à déterminer; car outre qu'il n'est jamais si proche de la Terre que le sont quelquefois Mars, Venus & Mercure, on ne le voit point ordinairement parmi les E'toiles fixes avec lesquelles on le puisse comparer de divers endroits de la Terre ou d'un même lieu à diverses heures du jour, qui sont les maniéres les plus sûres de trouver les Parallaxes.

Cette même idée à laquelle M. Cassini s'arrêta alors, subsiste encore dans ce qu'il dit ensuite pour trouver la Parallaxe du

Soleil par celle de Mars observé de divers lieux.

La meilleure méthode pour chercher la Parallaxe de Mars par la correspondance des observations faites à Paris & en Cayenne, auroit été d'observer par la Lunete la conjonction précise de cette Planete avec une E'toile fixe, &c. & ensuite: Cette occasion de la conjonction précise de Mars avec une Etoile fixe viië en même temps de l'un & de l'autre lieu, ne s'étant pas présentée, nous avons cherché des hauteurs méridiennes de Mars à peu-près égales à des hauteurs méridiennes des Etoiles fixes qui en étoient proche, observées les mêmes jours à Paris & en Cayenne.

A l'égard de la conjonction précise de Mars avec une Etoile fixe, quand même il en seroit arrivé une, il y auroit encore eu quelque difficulté à déduire la Parallaxe, & plus que M. Cassini n'en représente en tout cet endroit, où il regarde les deux stations comme si elles étoient sous un même Méridien, & que la conjonction précise arrivât au moment de la médiation. Je sçais qu'ençore que tout cela n'arrive presque jamais ainsi, on ne laisse pas d'en tirer la Parallaxe, comme on le peut voir quelques pages plus loin que ce que je viens de citer; & je ne remarque pas cela pour diminuer rien de l'estime qu'on a donnée généralement & justement à cette belle Méthode, c'est seulement pour faire envisager les petites difficultés qui s'y rencontrent.

M. Cassini a donc recours aux hauteurs méridiennes de la Planete, & de quelques Étoiles fixes voisines d'elle, observées de part & d'autre les mêmes jours.

Mem. 1738.

tome 8. p. 97.

354 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE

C'est en cet endroit principalement que je m'étonne qu'il n'ait pas donné pour précepte de fixer une Lunete, à la Planete à l'instant de sa médiation, & de comparer avec ce même instrument immobile les Étoiles non seulement voisines, mais même toutes celles qui se trouvoient dans le même parallele que la Planete; moyen incontestablement plus précis, plus

commode même que celui qui fut executé.

Je dis de plus que malgré l'avantage en ce cas, de rechercher une quantité presque trois sois plus grande qu'une autre, je suis persuadé que si M. Cassini eût ajoûté ce précepte de plus à sa méthode, il eût préséré la recherche immédiate de la Parallaxe même du Soleil, & il eût dit: Quoiqu'on ne voye point ordinairement les Étoiles fixes parmi lesquelles il se trouve, on le peut néantmoins comparer de divers endroits de la Terre avec d'autres qui ont la même déclinaison, & passent au Méridien à la même hauteur & par la même Lunete fixée à l'un de ses bords au moment de sa médiation. Et c'est précisément ce que j'ai proposé.

Car je ne crois pas que l'on doute qu'un instrument fixe, tel qu'un Micrometre appliqué à une Lunete immobile de 15 pieds environ, par le moyen duquel on peut aller à la précision d'une seconde, ne soit présérable à un instrument qu'il faut remuer, ou du moins qui ne donne les hauteurs qu'à 5" près, comme il paroît par les observations faites alors, & qui est sujet d'ailleurs à quantité d'autres vérifications, toû-

jours mêlées de quelques incertitudes.

Quant au choix de la Planete dont la parallaxe doit servir de fondement à celle du Soleil, je crois qu'à employer le Soleil même, les avantages réciproques se compenseront au moins.

En tous les temps de l'année on le peut observer à cet esset, ses déclinaisons & son mouvement en ce sens sont mieux connuës, & ses bords sont des points plus aisés à faisir que ceux des autres corps célestes propres à cette recherche. Mais il y a outre cela à l'employer un avantage considérable, & qui ne pouvant être contredit, n'a point de parité dans

les autres Planetes, c'est qu'il n'est pas nécessaire que les observations saites en divers lieux de la Terre soient saites en même temps, puisque, comme on verra ci-après, un intervalle de quelques années qui passeroit entre les observations correspondantes à diverses latitudes, n'ôteroit rien à la bonté de la méthode ni à la précision de ce qu'on en déduiroit.

Voyons maintenant les moyens de l'executer.

Si l'on veut employer les observations correspondantes faites en divers lieux de la Terre par divers Observateurs, il faut convenir des lieux, des bords du Soleil & du temps auquel on fera ces observations, & dans ce cas il vaudra mieux les faire lorsque le Soleil décrira le parallele qui divise en deux parties égales la différence en latitude de ces deux stations, mais cet avantage ne se rencontrera pas toûjours, & souvent ne sera pas possible. Outre cela, avant qu'on soit en effet bien d'accord sur les lieux & les temps, il se passera un intervalle considérable, & cette méthode aura peut-être le même sort que quelques autres qu'on ne peut mettre en pratique, parce qu'elles dépendent de divers événements rares & de conditions trop difficiles : car quoique j'aye écrit il y a long-temps au Nord & au Sud, je n'ai pas lieu d'espérer si-tôt une parsaite correspondance. Je ne pus moi-même observer ici à l'Équinoxe du Printemps de cette année, & j'ai déja vû que par les observations au Solstice d'Été, je n'aurai pas toute la facilité possible, à cause de la petitesse des Étoiles qui se trouvent alors dans le parallele du Soleil, lesquelles j'ai examinées avec attention.

Ces difficultés m'ont fait chercher de nouveau à rendre la

méthode plus générale, & d'une plus sûre execution.

Je suppose, par exemple, que les observations seront faites à Quito & à Paris. Le cas le plus favorable est de les saire au Solstice d'Été, & alors la Parallaxe horisontale du Soleis étant, comme je la prends, toûjours de 15", on trouvera au Soleis une parallaxe particulière d'un peu plus de 12".

A l'Équinoxe, observant dans ces deux lieux, on aura une parallaxe de 1 1" $\frac{1}{3}$. Ce sont-là les deux extrêmes que je choisis.

356 Memoires de l'Academie Royale

Or depuis l'Equinoxe du Printemps jusqu'à celui d'Automne, pendant tout le temps que le Soleil est au Septentrion de l'Equateur, il rencontre les paralleles de diverse Etoiles fixes considérables & aisées à observer & à voir même de jour; telles sont celles de la première & de la seconde grandeur, que j'ai rangées dans la Table suivante avec leur déclinaison pour le 1. er Janvier 1739, & leur variation annuelle en ce sens; j'y ai marqué les jours de l'année auxquels le Soleil a une déclinaison septentrionale à peu-près égale à celle de ces Étoiles, & ensin l'heure de la médiation de ces Étoiles alors.

NOMS, CARACTERE ET GRANDEUR DES ETOILES.	Déclinaif. Septentr.					ı	TEMPS DE L'ANNÉE Auquel la déclination du Soleit est la même environ que celle de ces Etoiles, & Heure de la médiation de ces Etoiles.		
							Н.		Н. М.
La Mâchoire de la Baleinea 2	3	2	42	15	5	a	28 Mars 1	12 S.	15 Sept. 2 8 M.
Ргосуон	5	53	46	7	0	0	5 Avril 6	28 S.	8 8 18 M.
L'Epaule orientale d'Orion a 1	7	17	24	1	50	0	8 4	33 S.	4 6 49 M.
La Claire du Col du Serpent. & 2	7	17	47	12	20	o	8 2	26 M.	4 4 38 5.
La Claire de l'Aiglea 2	8	12	5	8	20	a	10 6	24M	2 Sept. 8 51 S.
La Tête du Serpentaire a 2	13	47	28	3	25	0	24 3	18 M.	19 Août 7 27 S.
Regulusa 1	13	13	24	17	17	0	25 7	43 S.	18 0 3 5.
Algeni <u>b</u> de Pegale	13	43	53	20	19	a	27 9	42 M.	16 2 18 M.
Markab de Pegase	13	45	44	19	25	a	27 Avril 8	34M.	16 1 10 M.
La Queuë du Lion6 2	L						ı		7
Le pled luisant des Gemeaux. > 2	16	35	50	١.	50	0	6 3	30 S.	7 Août 9 14 M
Archurus	1		-	1			i .	3 S.	21 Juil. 6 1 J.
La Claire de la Tête d' <i>Aries, a</i> . 2	١.			1	-		, -	-	

C'est avec ces Étoiles qu'il faudra comparer l'un & l'autre bord du Soleil dans les temps de l'année auxquels leur déclinaison sera la même, & qu'ils passeront au Méridien par une même Lunete immobile. DES SCIENCES.

Il faudra donc fixer la Lunete à l'Étoile fixe à l'instant de sa médiation, en sorte qu'elle décrive s'il se peut, le filet central de la Lunete; & alors on aura pour la comparer avec le Soleil, tout le temps qui sera nécessaire pour que la déclinaison du Soleil varie d'une quantité égale au champ de la Lunete & au diametre du Soleil joints ensemble. Si la Lunete, par exemple, a 20 minutes de champ, & que le diametre du Soleil soit de 32 minutes, il faudra que la variation ait été de 52 minutes, ce qui, dans l'Équinoxe même où cette variation est la plus grande, ne se fait qu'en plus de deux jours.

Lorsque les Etoiles passeront de nuit au Méridien, sçachant l'heure exacte de ce passage, il sera facile de fixer une Lunete de manière que l'Étoile décrive le filet immobile qui passe par son centre. Mais lorsqu'elles passeront de jour, il faudra se servir du Soleil, & diriger la Lunete à un des bords de cet Astre à midi, & que ce bord ne fasse que paroître en haut ou en bas de la Lunete, le jour auquel la disférence de déclinaison de ce bord & de l'Etoile sera égale à la moitié du champ de la Lunete, & la position de la Lunete sera rectifiée ensuite par les passages de l'Étoile qu'on observera. On voit bien que le bord qu'il faut choisir pour cette opération, est celui qui parvient le premier à avoir la même déclinaison que l'Étoile; depuis l'Équinoxe de Mars jusqu'au Solltice de Juin, ce sera le bord septentrional; & ce sera le méridional depuis le Solstice de Juin jusqu'à l'Equinoxe de Septembre.

Ainsi voulant observer ici à 13 minutes de latitude Sud, le Soleil avec la Claire de la Tête d'Aries après le Solstice de Juin de cette année 1738, c'est-à-dire, vers le 11 de Juillet, je vois que cette Étoile passe alors de jour, & que sa déclinaison est exactement pour ce temps-là de 22° 13'.

2". Ce sera le bord méridional du Soleil qui parviendra se premier à rencontrer son parallele, & j'y fixerai une Lunete ordinaire à deux verres convexes, dont le demi-champ est de 10 minutes. Le bord méridional du Soleil y sera

Y y iij

358 Memoires de l'Academie Royale

l'inférieur en apparence, & cet Astre s'approchant de jour en jour de mon Zénith, il paroîtra chaque jour baisser dans la Lunete: Donc pour faire en sorte que l'Étoile passe par son milieu, il faut mettre le haut du champ de la Lunete sur le bord insérieur apparent du Soleil sorsque la déclinaison de ce bord sera plus grande de 1 o minutes que celle de l'Étoile, & par conséquent de 22° 23'2", ou lorsque la déclinaison proprement dite du Soleil, ou de son centre, sera de 22°, 28'51", parce qu'alors son demi-diametre est de 15'49".

Je trouve qu'à Quito le 7 Juillet à midi 1738, la déclinaison du Soleil est de 22° 36' 1", & c'est-là le midi le plus voisin du temps auquel le Soleil a la déclinaison cherchée. Je fixe donc ce jour-là une Lunete au bord inférieur apparent du Soleil à midi juste, en mettant ce bord au haut du champ de la Lunete, & à l'heure de la médiation suivante de l'Etoile elle doit à très-peu près passer par le centre de la Lunete: alors si je veux qu'elle y passe exactement, je rectifie sa position, & fais en sorte qu'elle décrive le fil horisontal fixe, & qu'elle passe par le vertical à l'heure juste calculée de sa médiation, ou bien je tiens compte de la quantité dont elle passe au-dessus ou au-dessous ce fil, & tant que le Soleil paroît dans cette Lunete à midi, je mesure avec le Micrometre, de combien l'un ou l'autre de ses bords passe plus haut ou plus bas que le fil central, ce qui donne exactement pour chaque jour la différence en déclinaison du bord observé du Soleil & de l'Étoile.

Si l'on fait la même observation dans un lieu beaucoup plus septentrional que moi & sous le même Méridien, c'est-à-dire, au même instant, la dissérence que l'on trouvera dans les distances du bord du Soleil à l'Étoile sera toute une certaine parallaxe, de laquelle on déduira aisément la Parallaxe horisontale du Soleil. Mais si les lieux dissérent en longitude, on aura égard au changement de déclinaison du Soleil dans l'intervalle de son passage par les deux Méridiens dissérents, ce qui n'ôte rien, ou presque rien à la précision de la méthode, comme je l'ai indiqué dans mon Traité de l'Obsquité de

l'Écliptique, observée en 1736 & 1737. S. 25.

Ce sont-là les observations que je tâcherai de faire autant que je pourrai, depuis le Sossilice prochain jusqu'à l'Équinoxe de Septembre de cette année & au de-là, s'il y a lieu, par le moyen des Étoiles, & avec les conditions indiquées dans la Table mise ci-dessus: car je ne compte pas beaucoup sur celles que je ferai au Sossilie même, par la raison que j'ai dite plus haut, & parce que la plûpart de ces observations seront faites dans des lieux plus méridionaux que cette Ville, cela augmentera d'autant leur utilité, puisque la dissérence des latitudes sera toûjours un peu plus grande.

Or il n'y a pas lieu d'espérer une correspondance entiére & prompte à ces observations que je compte faire: car avant que ceci soit parvenu à l'Académie, & sçû des autres Astronomes de divers Pays, les miennes seront vraisemblablement achevées. Mais aussi cette correspondance n'est-elle pas absolument nécessaire? Et quoiqu'à Paris on ne sît ces observations qu'une ou plusieurs années après celles que je veux faire ici, on n'en tireroit pas moins la Parallaxe du Soleil; car ce qui fera varier les observations d'une année à l'autre. n'est que le changement d'obliquité de l'Écliptique, celui des diametres apparents, à cause du mouvement de l'Apogée, & le changement de déclinaison des Étoiles fixes : Quelques autres caules qu'on pourroit imaginer, ne paroissent pas avoir de lieu ici, où les observations doivent être faites dans les mêmes temps de l'année. Or ces trois causes, dont il n'y a guére que la derniére qui produise quelqu'effet, sont absolument connuës & leurs effets déterminés; c'est pourquoi quand même l'intervalle entre les observations correspondantes faites ici & à Paris, seroit, par exemple, de quatre années, & il ne peut pas être plus grand, on pourra toûjours exactement réduire les observations faites dans un temps à celles qu'on auroit faites avant ou qu'on feroit dans la suite. Car le mouvement des Étoiles fixes en déclinaison, qui, comme j'ai dit, est ici la cause la plus sensible, & presque la seule sensible de variation, est très-bien déterminé par les

360 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROTALE

Astronomes qui, quoique différents entr'eux quelquesois dans les déclinaisons mêmes & dans les autres signes de leur situation réciproque & de celle qu'elles ont à l'égard des termes élémentaires des mouvements célestes, s'accordent néantmoins dans le changement en déclinaison qu'ils leur attribuent. On sçaura toûjours qu'en quatre années, la Claire de la Tête d'Aries aura augment en déclinaison de 1'12, sans qu'il y ait une seule seconde d'erreur dans cette détermination.

Il n'y a donc, si je ne me trompe, qu'à faire les observations avec exactitude, si si je puis y parvenir ici, je regarde desormais comme connuë la véritable Parallaxe horisontale du Soleil, l'un des plus curieux éléments de l'Astronomie, & qu'on n'a jusqu'à présent déterminée qu'indirectement & à peu-près.

AVERTISSEMENT. J'ai supposé ici, et n'ai point voulus répéter ce que j'ai déja dit sur le même sujet dans un premier E'ais du 31 Août 1737, et dans mon Obliquité de l'Éclipsque, S. 25.

SUR LE SOLSTICE D'ETE de l'Année 1738.

Par M. LE MONNIER le Fils.

TL y a déja quelques années que je me sers d'une Méthode L nouvelle pour déterminer les temps des Solftices, des Equinoxes, & les Ascensions droites des Astres. Cette Méthode que Flamsteed a publiée le premier, & que l'on trouve expliquée fort au long dans les Prolegomenes du 3.me volume de l'Histoire Céleste d'Angleterre, a depuis été proposée par M. Mayer*& par M. Manfredi **. On ne doit pas être étonné. * Academ. Pesi une méthode aussi simple, puisqu'elle ne suppose qu'une troposit. 1000. 4. légere connoissance de la Sphere, a été adoptée tout d'un meridiane Bonocoup par un très-grand nombre d'Astronomes; elle est d'une mings. cap. 20. si grande importance en Astronomie, qu'il semble que c'est le seul moyen de parvenir à une connoissance exacte des Eléments Astronomiques, tels que les Réfractions, la Hauteur du Pole & les Equations du centre du Soleil.

En effet on n'a guére employé jusqu'ici dans la recherche de tous ces éléments, que des Méthodes indirectes ou semblables à celles que l'on trouve dans presque tous les Eléments d'Astronomie pour déterminer la hauteur du Pole ou la latitude d'un lieu : on y propose communément de corriger les observations de la plus grande & de la plus petite hauteur de l'Étoile Polaire par une Table des Réfractions que I'on a foin d'indiquer; mais lorsqu'on cherche comment cette Table des Réfractions a été construite, on voit d'abord qu'il a fallu supposer la hauteur du Pole exactement connuë.

Il faut avoiier néantmoins que dans ces dernières années on a inventé plusieurs Méthodes fort ingénieuses, & auxquelles on peut bien donner le nom de Méthodes directes; mais comme elles n'ont point été pratiquées par les Auteurs

Mem. 1738.

qui les ont proposées, & qu'elles supposent d'ailleurs divers instruments particuliers & quelques préparations assés longues, je ne sçaurois dire ici à quel degré de précision on pourra parvenir lorsqu'on en voudra faire usage, c'est pourquoi je les comparerai dans la suite, autant qu'il me sera possible, avec celle dont je me sers aujourd'hui.

Quant aux hauteurs méridiennes du Soleil observées au temps du Solstice d'Été, elles pourront peut-être servir bientôt à éclaireir la fameuse Question touchant l'Obliquité de l'Écliptique. J'ai employé pour cette recherche plusieurs Quart-de-cercles semblables à celui de M. de Louville, & je les ai vérissés à l'horison & au Zénith quesques jours avant & après le Solstice d'Été, m'étant servi pour cet esset des Étoiles de la grande Ourse, du Bouvier & d'Hercule, dont les vrayes distances au Zenith ont été observées en même temps au Secteur que nous avons rapporté de Lapponie.

Les passages au Méridien du Soleil & d'Arcturus, qui est l'Étoile dont on s'est proposé de déterminer l'Ascension droite, ont été conclus d'un grand nombre de hauteurs correspondantes prises environ deux heures avant & après leur passage au Méridien. Je rapporterai ici toutes ces observations telles que je les ai faites, afin qu'on puisse mieux juger du degré de précision auquel on peut parvenir aujourd'hui dans la recherche des Ascensions droites des Astres.

Le 28 Mai 1738, · Hauteurs correspondantes du bord supérieur du Soleil.

A l'Orient.	A l'Occident. midi non corrigé éh 4' 19°
10h 5' 37" 54° 10" 0"	2h 3' 1" Oh 4' 19" Cor. fout. 5
10 5 47 5 54 10+50P Mics	2 2 50 ½ · 0 4 19 0h 4' 14" midi vii
10 10 53 54 50 0	I 57 44 = 0 4 18 = · ·
10 11 41, 54 50+50	•
10 17 40 5 55 40 0	1 50 584 0 4 191
10 17 52 55 40+50	1 50 47. 0 4 19\$

Le 29 Mai, Hauteurs correspondantes du bord supérieur du Soleil.

A l'Orient.			A l'Occ	dent.	midi n	on çorrigé	oh 4' 43"
10 28 17	57° 0'	5"	. 1h41	. 0"	oh i	4' 42"	Cor. foult. 4 4
10 28 29	57 0.	5+50	O.P. 1 40	563	9.	4 42 7	oh 4' 38" midi vrai
10 32 44	57 30	Q	r 30	42 =	0	4 43 4	4 10 1
10 32 57			1 3	5 30	9	4 43 =	•
10 35 47 1	57 50"	o	1 33	3 6do	at O	4 417	::

Par ces observations la Pendule acceléroit sur le mouvement vrai du Soleil de 0'24" 1 en 24 heures.

Le même jour au soir, Hauteurs correspondantes d'Arcturus.

A POrient	A l'Occident	Passage au Méridien. 9h42' 58"3
7 43' 32" 53° 0" .0"	.1 14 421 26" Den-	9h 4'2' 59"::
7 43 42 53 a+50 P.	11 42 16 Steules.	9.1412 15934
$74728\frac{1}{2}53300$.		
7 47 39 1 53 30 +50	11.38 12	9 42 58 4
マ 511 29½ 54 P O	11 34 27	9 43 584
7. 51. 40.3. 54 p.+150	Li 34 16± ·	9 42 58 1

On fera donc, si en 24h o' 24" ; il passe 361° o' 55", combien en 9h 38' 19" ;

On trouvera 144⁶ 57' o" pour différence en ascension droite apparente entre le Soleil & Arcturus le 29 Mai à midi: mais l'Aberration d'Arcturus étoit 77" à l'Orient le 29 Mai; donc la vraye différence en ascension droite entre le Soleil & Arcturus, le 29 Mai à midi, se trôuve par cès observations, de 144° 56' 43".

J'ai observé le 29 Mai la hauteur du bord supérieur du Soleil que je donne ici, sans saire aucune correction pour le Quart-de-cercle.

On doit remarquer que dans tes deux observations le sil à plomb qui est suspendu au centre du Quart-de-sercle, tomboit sur les points 63. 00 04. & 63° 100 04, de sorte

364. MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE qu'on a conclu les minutes & secondes, dont la hauteur du bord supérieur surpassoit celles qui étoient indiquées sur le Quart-de-cerele, par le moyen du Micrometre qui est appliqué à la Lunette du même instrument; or il est évident que lorsque le Soleil a paru au mois de Juillet à peu-près à la même hauteur qu'aux 29 & 30 Mai, on à été en état d'en connoître la disserence bien plus exactement que par telle autre méthode qu'on voudra; car cette dissérence a pu se connoître indépendemment des erreurs de la division du Quart-de-cercle.

J'ai observé le 14 Juillet 1738 la hauteur du bord supérieur du Soleil de. 63°9' 28"

Le 15 Juillet 63 0 18

Ces hauteurs du Soleil, comparées à celles du mois de Mai, pourroient bien servir à déterminer le moment du Solstier d'Eté par les méthodes ordinaires.

Mais comme nous nous proposons dans ce Mémoire, de rechercher l'Ascension droite d'Arcturus, voici les passages au Méridien du Soleil & de cette Étoile, observés le 14 & le 15 Juillet.

```
Le 1 4 Juillet, Hauteurs correspondantes du bord supérieur du Solèil.

A l'Oriene.

A l'Occident. midi non corrigé oh o' 19" |

9 53 52 53 20 + 50 |

2 6 47 0 19 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |

1 0 |
```

Le même jour au foir, Houteurs correspondantes d'Areturus.

z 59 ÷

9 57 394

53 50+50

A l'Orient.	A l'Occident. Passage su Mérid, 64 29' 26" 10"
	53° 0' 0" 8h 28' 54" 4 6h 29' 26" 4
4 30 93	53 0+50 8 28 43 1 6 29 26 1
4 33 554	53 30 0 8 24 164 6 29 264
4 34 64	53 30+50 8 24 46 . 6 29 262
4 37 57.	54 0 0, 1, 1 8 20 55 36 29 26
4 38 8 7	54 0+50 \$ 20 43 6 29 26
4 42 4.	54 30 0 3 8 16 47 6 29 25 7
4 42 15 =	54 30+50 8 16 36 4 6 29 25 7

Le 15 Juillet, Hauteurs correspondantes du bord supérieur du Soleil.

. A forient.		A l'Occident.	midi non cerrigé el el 40%
9 55 9	53° 30"+50".		Oh O' 3 9"Z Cor. addit. \$
9 58 48 f	\$3 50 0	2 2 33	0 40 to dh o' 45" midiyesi
·9 58 59	53 50+50	2 2 22 1	o 40 i
2 40 1	54 20 0	2 58 40 f	0 0 40 2
10 2 51 4	54 20+50	1 58 30	0 0 407

Par ces observations la Pendule accéléroit sur le mouvement vrai du Soleil de 21" : en 24 heures.

On fera donc, si en 24^{h} o' $21''\frac{1}{2}$, il passe 361° o' 45'',

combien en 6h 29' 2" 10""?

On trouvers 97° 30' 30" pour dissérence en ascension droite apparente entre le Soleil & Arcturus le 14 Juillet 1738 à midi; & retranchant 4" pour l'Aberration d'Arcturus à l'Orient, on aura la vraye dissérence en ascension droite de

97°:30' 26".

Si le Soleil avoit puru le 14 Juillet à lamême hanteur, c'est-à-dire, à une distance égale du Colure des Solstices, qu'au 29 Mai, il est évident que le milieu entre ces deux nombres 144° 56′ 43″ & 97° 30° 26″ seroit l'arc de l'Equateur compris entre le Colure des Solstices & le Méridien qui passe par Arcturus, c'est-à-dire, en y ajoûtant 90° qu'on auroit alors exactement la vraye Ascension droite d'Arcturus pour le jour du Solstice d'Eté, qui est le milieu de l'intervalle de temps écoulé entre ces observations; mais le Soleil a paru moins élevé le 14 & le 15 Juillet qu'aux 30 & 29 Mas, de 3' 42″ & 3' 55″.

C'est pourquoi on trouve que le Soleil a dû parostre le 3 o Mai à 2h 5' du matin ou envison, à même distance du Colure des Solstices qu'au 14 Juillet à midi. Il faut donc trouver ici. l'arc de l'Equateur parcouru par le Soleil depuis le 29 Mai à midi jusqu'an 30 Mai à 2h 5' du matin : on le trouve par le mouvement diurne du Soleil en déclination du 29 au 30 Mai, corrigé & comparé à son mouvement diurne en

L'Ascension droite de cette Étoile étant donc connuë de la manière dont on vient de le rapporter, il est aisé de déterminer le moment du Solstice d'Été, si l'on a observé le jout même du Solstice les passages du Soleil & d'Arcturus par le Méridien; car l'Aberration d'Arcturus étant le 2 1 Juin de 1 1" à l'Orient, le vai moment du Solstice d'Été sera celui où la dissérence en ascension droite apparente entre le Soleil &

Arcturus sera 120° 56' 1,1".

Pour cette effet on a observé le 20 & le 21 Juin les hauteurs suivantes du Soleil & d'Arcturus.

Le 20 Juin, Hauteurs correspondantes du bord supérieur du Soleil.

A l'Orient.		A l'Occident.	midi vrai.	ob 10' 5"
10h 15' 26"	56° 20′ 0″	2 ^h 4' 44"	Op 10,	5"
10 15 364	56 20+50P.	2 4 33 1	9 10	4 ^Z
10 20 38	57 0 0	1.33 3.39 324.	0 10	5.5
10 20 49	57 0+50	1 59 21	0 10	5
10 27 21	57 50 0	1 52.49	0 10	5.
10 27 32	57 50+50	1 52 38	0 10	5
			• •	

DES SCIENCES 367

Le 20 Juin au soir, Hauteurs correspondantes d'Arcturus.

```
A l'Orient.
                           A l'Occident,
                                        Passage au Meridien. 8h 17' 51"
6h 18' 23" 53°
                          ~ 10p 12, 18,
                                         8h 17' 50"3 1
                0+50P.
                            10 17 7  8 17 51
6 18 34 1
           53
6 26 22
                                9 193 8 17 503
                            1.0
6 26 34
           54
               0+50
                                    9
6 30 27 3
           54 30
                                 5 13 3 8 17 50 5
                            10
6 30 39
                           10.5
           54 30--50-
6 34 41 3
           55
                            10.
6 34 532
           .55
                0+50
                                   49
6 43 28 1
                                         8 17 51 4
           56
                             9 52 14
6 43 414
           56
               0450
                            9 52
                                     1 1
```

Le 21 Juin, Hauteurs correspondantes du bord supérieur du Soleil.

```
A l'Orient.
                              A l'Occident.
                                             midi vrai . . . dh 10' 32"}
            56° 20'
10h 15' 52"
                                2h: 5' 13"3 Oh 10' 33" ...
10 16 3
             56 20-50
                              2 \ 5 \ 2\frac{1}{3}
                                            0 10 323 .
10 27 47 4
             57 50
                                1 53-18
                                            0 10 32景,
30'27 58
             57: 50+50
                                153 7
```

Le même jour au soir, Hauteurs correspondantes d'Arcturus.

```
A l'Orient.
                              A l'Occident.
                                            Paffige au Mésidien, 81 14" 9"1
6h 18' 40"
            53° 30
                               10h 9' 38" 8h 14'
6 18 51
                                    9 28 4
            53 30--50
6 31
                                9 57 18 -
            55
631 12
                                             8 14
            55
                  0+50
                                9 57
```

Les passages d'Arcturus au Méridien, observés le 20 & le 21 Juin, nous sont comoître que 23 h 56' 18" \frac{1}{3} de la Pendule répondent à 360° 0' 0", on sem donc ces deux analogies,

23h 56' 18" 1/3: 360° :: {8h 7' 46" { font écoulés entre les passa-8 3 36 35" { Temps de la Pendule, qui se font écoulés entre les passages du Soleil & d'Ardurus au Méridien!

On trouvera { 122° 15' 19" } différence en ascension droite

368 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE apparente entre le Soleil & Archurus le 20 & le 21 Juin à midi, & par conséquent le mouvement diurne du Soleil en ascension droite sera 1° 2′ 31″. Ensin on sera cette analogie, si 1° 2′ 31″, donnent 24½ 0′ 0″, combien donneront 16′ 37″? Dissérence dont l'are de l'Equateur compris entre le Soleil & Archurus le 21 Juin à midi, surpasse celui que nous avons établi ci-dessus de 120° 56′ 11″ pour trouver le moment du Solstice d'Été.

On trouvera 6h 23' du soir pour le vrai temps du Solstice

d'Eté le 21 Juin de l'année 1738.

On pourra calculer encore avec un peu plus de précision, ce temps du Solstice d'Été, lorsqu'on connoîtra avec toute l'exactitude possible, l'Ascension droite d'Arcturus: car quoique nous l'ayons déja recherchée de deux dissérentes manières, néantmoins on a disséré de 13", ce qui vient principalement de ce qu'il est toûjours fort dissicile d'éviter quelques secondes d'erreur dans les hauteurs méridiennes du Soleil; c'est pourquoi si l'on compare l'Ascension droite d'Arcturus, que nous venons de trouver cette année 1738, avec celles qu'on se propose de rechercher dans la suite, on ne doute pas qu'elle ne puisse être encore mieux déterminée.

En un mot, comme on a observé par des hauteurs correspondantes la dissérence en Ascension droite entre Arctums & les principales Étoiles fixes, il est certain que les lieux des Planetes pourront être bien mieux connus dans la suite, que si l'on employoit les Ascensions droites des Étoiles fixes tirées des Tables de M. de la Hire, ou du Catalogue Britannique, puisque ces Ascensions droites peuvent être connuës par la méthode dont nous nous servons, à 10°, ou tout au plus à 15° près, au lieu que M. rs de la Hire & Flamsteed, s'écartent quelquesois l'un de l'autre de plus d'une minute.

Il n'est pas moins important d'examiner ici les variations qu'on a remarquées depuis plusieurs siècles dans l'obliquité de l'Ecliptique: il y a long-temps que les plus habiles Astronomes sont partagés sur cette matière, qui a été si souvent

agitée

agitée dans l'Académie en 1714 & 1716. M. de Louville a voulu, comme l'on sçait, établir la diminution de l'obliquité de l'Écliptique, à raison d'une minute en 100 ans, & M. de la Hire au contraire a rapporté toutes les preuves qu'il a pu tirer des Anciens, pour établir l'obliquité de l'Écliptique constante, sçavoir 23° 29'.

L'opinion de M. de Louville est principalement fondée sur les observations de Pytheas, comparées à celles qui ont été faites à Marseille en 1714; elle est encore fondée sur un grand nombre d'observations faites en Europe depuis trois à quatre siécles; mais comme ce n'est guére que depuis Tycho, que les observations astronomiques ont été faites avec quelque exactitude, je vais proposer ici quelques remarques sur le choix que M. de Louville a fait des hauteurs du Soleil

observées à Uranibourg.

Les histoires Célestes de Lucius Barettus & de Flamsteed nous apprennent que Tycho n'avoit commencé ses observations à Uranibourg dans l'Isle Huëne, que l'an 1582: cependant je trouve à la fin des observations du Soleil, de la même année, que les instruments dont on s'étoit servi, n'étoient pas encore bien rectifiés: mais l'année suivante 1 5 8 3, Tycho recherche avec beaucoup de soin la plus grande hauteur du Soleil, & après avoir vérifié différents Quart-de-cercles, il trouve 57° 35' 15", ce qui a été confirmé par les observations de l'année i 584, où Tycho trouve 57° 35' 30", & 57° 35' 15", mais il retient 57° 35' 15": or c'est précisément par ces derniéres observations, que Tycho trouve l'obliquité de l'Ecliptique, de 23° 31' 30", en supposant la parallaxe du Soleil à cette hauteur, de 1'35", & la hauteur de l'Equateur, de 34° 5' 30", complément de la hauteur Apparente du Pole; au lieu que si l'on admet la parallaxe & la réfraction dont s'est servi M. de Louville, on aura l'obliquité de l'Ecliptique, de 23° 28' 35", précisément la même que nous trouvons aujourd'hui: mais voici ce que dit M. de Louville au sujet de l'obliquité de l'Écliptique qui résulte des observations faites à Uranibourg.

Mem. 1738.

970 Memoires de l'Academie Royale

Tycho, Astronomorum Coryphaus observavit Uraniburgi ali-Lippa 1719: sudinem apparentem meridianam Solis anno 1 584, die 1 1 Junii, 57° 35' 30"; anno 1585, die 11 Junii, 57° 35' 20"; anno 1 5 86, die 1 2 Junii, 57° 35' 30", per quadrantem volubilem 57° 35' 45", per Tychonicum, ut ipfe vocat, 57° 35' 45", & per alium adhuc quadrantem 57° 35' 50". Inter omnes istas intermedia erit 57° 35' 35", à qua si auseratur refractio 32", altitudo vera media erit 57° 35' 3". Hieme anno 1584, die 1 1 Decembris, observavit eam per volubilem quadrantem 10° 41' 20", per magnum ferreum 10° 41' 10"; ablata igitur refractione 4' 56", altitudo Brumalis media vera 10° 36' 14": unde elicitur obliquitas Ecliptica 23° 29' 25", qua diminutione 120 annorum, quæ est 1'12" ablata, degenerat in hodiernam 23°28'13", à nostra 11" tantum scrupulis secundis discrepantem. Ex hisce observationibus determinamus veram latitudinem Urani-Burgi 55° 54' 20", fere ut invenit Picartus.

Il est surprenant que M. de Lourille ait cité les observations du Soleil au Solftice d'Été, telles qu'on les vient de rapporter, sçavoir le 11 Juin 1584, 57° 35' 30", & le 31 Juin 1585, 57° 35' 20"; forsqu'elles ont été établies par Tycho, de 57° 35' 15" en 1583 & 1584, & de 572 35' 10" en 1585: car on doit remarquer que l'observation du 11 Juin 1584 est marquée douteuse à cause des mages, dans les regîtres de Tycho; & quoiqu'elle s'accorde avec celle du 14 Juin, cependant Tycho lui présere l'observation du 17 Juin 1584, qui donne 57° 35' 15", & c'est de cette derniére, comme je l'ai fait voir, dont il se sert pour calculer l'obliquité de l'Ecliptique; en quoi il a été suivi par Horoccus, par Flamsleed, & par tous les Auteurs qui ont cité ces observations. En un mot, l'observation du 9 Juin de l'année 2 5 8 5, devoit, ce me semble, être citée par M. de Louville, d'autant qu'on ne trouve point que le Soleil ait été observé le 1 1 Juin, mais plûtôt le 18 Juin, où Tycho trouve encore 37° 35' 15%

Quant aux observations de l'armée suivante 1 5 8 6, il paroît que Tycho étoit alors plus occupé à déterminer les réfractions, DES SCIENCES.

qu'à rechercher l'obliquité de l'Ecliptique; d'ailleurs le Ciel étant couvert de nuages, comme il en avertit dans ses regîtres, il n'est pas étonnant si la hauteur a pu être jugée un peu plus grande qu'à l'ordinaire, je trouve uniquement dans ces mêmes regîtres, le 12 Juin, per quadrantem Tychonicum 57° 35' \frac{3}{3} vel \frac{3}{4} ad summum novo piunacidio tantum; per quadrantem adultibles a 7° 25' 1

drantem volubilem 57° 35' 12.

Mais quand on supposeroit avec M. de Louville, la hauteur apparente du Soleil à Uranibourg, de 57° 35' 35", c'està-dire, 15 ou 20 lecondes plus grande que celle que Tycho lui-même a supposée; ajoûtant la différence en latitude entre Uranibourg & l'Observatoire, 7° 4' 5", telle que l'a trouvés M. Picard, la hauteur du centre du Soleil, réduite à l'Observatoire, seroit de 64° 39' 40", dont il saut retrancher 10 secondes pour la différence des réfractions, & l'on aura 64° 39′ 30°. Mais M. de Louville trouve en 1715, la hauteur du bord inférieur du Soleil à l'Hôtel de Taranne. de 64° 21' 49": c'est pourquoi si on y ajoûte le demidiametre du Soleil, de 15' 47", la hauteur du centre du Soleil à l'Hôtel de Taranne, a dû être de 64° 37' 36", mais . réduite à l'Observatoire, de 64° 38' 40", plus petite de 0', 50" que celle qui résulte des observations de Tycho, au lieu que l'hypothese de M. de Louville donne 1' 12", ce qui s'écarte déja beaucoup des observations.

Mais pour vérifier comment cette hypothese s'accorde avec les observations qui nous ont été laissées par d'autres

Astronomes,

Je trouve dans les Regîtres de l'Académie, du mois de Novembre de l'année 1668, un Mémoire de M. Picard, fur la hauteur du Pole, où il est parlé de la hauteur du Soleil au Solstice d'Eté: ce Mémoire, comme beaucoup d'autres, n'ayant pas encore été imprimé, j'en ai extrait quelques articles qui méritent assés d'être rapportés ici.

Leur du Pole est une des principales, c'est ce qui a sait dissérer et de la donner jusqu'à ce que l'on sût assûré de l'esset des

Aaa ij

372 Memoires de l'Academie Royale

instruments dont on s'est servi, qui sont un Quart-de-cercle tout de ser, de 9 pieds 7 pouces de rayon, & un Sextans de 6 pieds avec un Limbe de cuivre, tous deux placés dans le Jardin de la Bibliotheque du Roy, en attendant l'Observatoire, où l'on pourra s'en servir avec beaucoup plus d'avantage: voici ce que s'on a sait.

A la fin de Décembre 1667 & au commencement du mois de Janvier suivant, pendant plusieurs nuits, on observa la plus grande & la plus basse hauteur de l'Étoile Polaire, & toujours sans aucune variation, on trouva la plus grande hauteur de 51° 22' & la plus basse de 46° 24', ce qui donne la hauteur du Pole apparente de 48° 53' 0".

Au commencement de Septembre 1 668, on observa de nouveau la plus grande hauteur de l'Étoile Polaire, tant pour vérisser ce qui avoit été fait, que pour voir le changement qui seroit arrivé, & on la trouva un peu moindre que 51° 22' d'environ un quart de minute, à peu-près comme il devoit arriver.

Ces observations de l'Étoile Polaire ont été confirmées par celles du Solstice d'Été 1668, car la hauteur méridienne du Soleil, le 20 & le 21 Juin, s'est trouvée de 64° 37'20', ce qui supposé, la plus grande déclinaison 23° 30' 30' donne 41° 7' pour la hauteur de l'Équateur, mais il faudroit qu'à 64 degrés de hauteur le Soleil n'eût point de parallaxe sensible. »

Ces observations de la hauteur du Soleil faites au Jardin de la Bibliotheque du Roy, c'est-à-dire, dans un lieu plus septentrional que l'Observatoire, de 1'50 ou 52", sont les premières que je trouve dans les Regîtres de l'Académie: on aura donc la hauteur du centre du Soleil au Solstice d'Eté 1668 réduite à l'Observatoire, de 64° 39' 10".

Peu de temps après ces observations, on commença à se servir d'instruments beaucoup plus petits, comme de deux à trois pieds de rayon, mais on s'en servit avec beaucoup plus d'avantage, comme on le peut juger par ces deux ou trois lignes que j'ai extraites d'un autre Mémoire sû à l'Académie

par M. Picard en l'année 1669. Dans ce Mémoire on parle des Réfractions observées sur la fin de l'Automne & au commencement de l'Hiver, & M. Picard les trouve différentes. Il ajoûte « je m'en étois déja apperçû aux observations qui « ont précédé celles-ci, mais avec moins de certitude qu'à pré- « sent, à cause que les instruments avec lesquels les observations « précédentes ont été faites, sont exposés au vent ». Ainsi nous rapporterons ici ces observations faites en 1669 & 1670 avec deux autres Quart-de-cercles, l'un de 28 pouces de rayon, & l'autre de 38 pouces.

	Quart-de-cercle de 28 pouces,	Quert-de-cercle de 3 8 pouces.
Hauteurs du Soleil } 1669	64° 37′ 10″	167064°37′8°
Réduites à l'Observatoire.	64 39 0	64. 38. 58

Les observations faites avec ces deux derniers instruments s'accordent assés bien, & les comparant à celles de M. de Louville, nous trouvons une différence de 20" dont le Soleif a paru moins élevé au Solftice d'Eté de 1715 qu'aux Solftices d'Eté de 1669 & 1670, ce qui est sans doute une différence trop petite pour en conclurre une diminution réelle dans l'obliquité de l'Écliptique. Mais je trouve encore une différence plus petite entre les observations de M. Richer à l'Isse de Cayenne, & celles de M. Bouguer faites au Perou : car si l'on se sert de la Table des Réfractions de M. Cassini, on trouve précisément, comme dans les Eléments d'Astronomie. l'obliquité de l'Ecliptique en 1672, de 23°28'54"1; mais M. Bouguer l'a établie en 1736 au Pérou, de 23° 28' 31", la différence seroit donc 23" ½ en 64 ans, ce qui donne environ 17"en 45 ans, au lieu de 20"que nous avons trouvées ci-dessus. Et si l'on se sert enfin, pour calculer l'obliquité de l'Écliptique par les observations de M. Richer, de la Table des Réfractions que M. Bouguer a faite pour la Zone torride. on trouvera pour l'année 1 672, l'obliquité de l'Ecliptique, de 23°28'48": or M. Bouguer trouve en 1736, 23°28'31", & M. de la Condamine trouve 23° 28' 27". Prenant un Aaa iii

374 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE milieu entre ces deux différentes déterminations, seavoir 23° 28' 29", la différence est 19", dont l'obliquité de l'Écliptique auroit diminué en 64 ans, ce qui est à raison

de 13 à 14" en 48 ans.

Voilà, ce me semble, les meilleures observations que nou ayons pour vérifier l'hypothese de M. de Lourille sur la diminution de l'obliquité de l'Écliptique: tous les instruments dont on s'est servi, étant garnis de Lunettes, au lieu de Pinnules, ce qui, comme l'on sçait, doit donner à ces observations un très-grand avantage sur celles qui ont été saites de puis Tycho, tant en Allemagne que dans les autres parties de l'Europe: on trouve donc, en faisant une réduction, par les premières observations faites en 1668 à la Bibliotheque du Roy, 0'30 ou 31" de diminution dans la hauteur solstiale du Soleil pour un intervalle de 50 ans; par les observations faites en 1669 & 1670 avec deux Quart-de-cercles différents, 0'21", & 19" de diminution; enfin par les observations de M. rs Richer & Bouguer o' 15"; c'est pourquoi le milieu de ces quatre différents résultats sera a 1" pour la diminution de l'obliquité de l'Écliptique en 50 ans, ou 42" en 1 00 ans. Mais on doit bien remarquer que ces 1 00 ans dont nous venons de parler, ne se sont pas encore écoulés; ainsi les observations de Tycho, & celles que nous venons de rapporter, s'écartent déja beaucoup de l'hypothese de M. de Louville. Mais il ne sera pas inutile de faire ici quelques remarques sur les observations de M. de la Hire, & qui serviront peut-être à faire connoître la cause des variations qu'on a remarquées dans les hauteurs solstitiales du Soleil.

L'an 1687, M. de la Hire ayant publié pour la premiére fois ses Tables Astronomiques, on y trouve la hauteur du bord supérieur du Soleil à l'Observatoire, de 64° 55' 24": or la hauteur du bord insérieur du Soleil, observée par M. de Louville en 1715 à l'Hôtel de Taranne, étoit de 64°21' 49"; donc la hauteur du bord supérieur du Soleil auroit paru à M. de Louville à l'Observatoire en 1715, de 64°54'27". La dissérence est 57" pour 30 ou 35 aus, dissérence qui s

DES SCIENCES. sans doute été remarquée par M. de Louville. Or, suivant son hypothese, l'obliquité de l'Écliptique doit diminuer de 21°. en 33 ans; mais puisque par la comparaison de ces observations on trouve 57", il y a donc un excès de 36", d'où j'infere que la plûpart de ceux qui auront comparé les observations de M. de la Hire avec celles qui ont été faites par M. de Louville, lorsqu'il commença à agiter cette fameuse Question touchant l'Obliquité de l'Ecliptique, ont bien pu soupçonner, d'après cette différence de 57", une diminution réelle dans l'obliquité de l'Ecliptique. D'ailleurs le voyage que M. de Louville a fait à Marseille sur la fin de 1714, & la comparaison de ses observations avec celles de Pytheas; sembloient être favorables à l'hypothese de la diminution de l'obliquité de l'Ecliptique; cependant cette hypothese n'a pas toûjours paru bien fondée au plus grand nombre des Astronomes.

M. de la Hire ne nous apprend point dans le Mémoire qu'il a lû à l'Académie au mois d'Avril 1716, sur l'obliquité de l'Ecliptique, quelle étoit la hauteur du Soleil à l'Observatoire dans les années 1714 & 1715, qui sont celles où où M. de Louville a tâché d'établir son sentiment sur la diminution de l'obliquité de l'Ecliptique. Je trouve dans les regîtres de ses observations, la plus grande hauteur solstitiale en 1714, de 64° 55' 10" par un milieu entre plusieurs observations qui m'ont paru assés exactes. En 1715, le milieu entre différentes observations faites avant & après le Solstice, & réduites à la plus grande hauteur solstitale seroit de 64° 55' 15". M. de la Hire marque néantmoins une de ces observations plus exacte que les autres: cette observation donne 64° 55′ 5"; d'où il suit que depuis 1686 jusqu'en 1715, la variation des hauteurs solstitiales observées avec un même Quart-de-cercle feroit 15 secondes, ou tout au plus 20 fecondes, ce qui différe beaucoup de ce que l'on a conclu en comparant les observations de M. et de la Hire & de Louville, faites avec différents Quart-de-cercles, & partant cette grande différence doit être attribuée aux erreurs des divisions du Quart-de-cercle de M. de la Hire, comme je le démontrerai dans la suite. Mais pour revenir à la diminution observée par M. de la Hire, de 15 ou 20's dans la hauteur du bord supérieur du Soleil, depuis 1686 jusqu'en 1715, on ne sçait d'abord si elle est entiérement savorable à l'hypothese de M. de Louville; car quel parti M. de la Hire a-t-il dû prendre en comparant ses observations des années 1714 & 1715, à celles que M. Picard avoit saites avec le même instrument en 1675, 1676 & 1681, où la hauteur du bord supérieur du Soleil sut trouvée de 641, 55' 20 ou 15", 64° 55' 8", & 64° 55' 5"?

Il me semble qu'on pourroit mieux éclaircir cette question, en observant avec le Quart-de-cercle de M. de la Hire, les hauteurs du bord supérieur du Soleil au Solssice d'Eté de 1739 & de 1740; mais en attendant que l'on puisse faire ces observations, nous pouvons toûjours comparer celles des années 1669 & 1670, faites avec deux Quart-de-cercles dissérents, à celles que nous avons faites cette année 1738, avec un Quart-de-cercle garni d'un Micrometre, dont je me sers ordinairement, & qui ayant été comparé à celui dont on s'est servi dans le Voyage de Suéde, sequel a deux pieds de rayon, a donné à 5 secondes près les mêmes hauteurs méridiennes du Soleil.

J'ai donc trouvé la hauteur du bord supérieur du Soleil, réduite à l'Observatoire, de 64° 54' 20 ou 15", & partant la hauteur apparente de son centre, de 64° 38' 30 ou 25", plus petite de 30 ou 35" que celles qui furent observées en 1660 & 1670, par M. Picard, avec deux Quart-decercles qui avoient été divisés avec assés d'exactitude, comme il est aisé de s'en convaincre par les observations qui sont rapportées dans le Traité de la Mesure de la Terre, & dans le Voyage de M. Richer à l'Isse de Cayenne, où l'on s'est servi des mêmes instruments.

La hauteur du bord supérieur du Soleil, que nous avois trouvée

trouvée au Solstice d'Été de 1738, est plus petite d'environ 10 secondes que celle qui a été observée par M. de Louville en 1715. Mais pour en conclurre que l'obliquité de l'Écliptique a diminué de toute cette quantité, il faudroit avoir observé ce dernier Solstice avec le Quart-de-cercle de M. de Louville; ce qu'il ne m'a pas été possible d'exécuter, ce Quart-de-cercle étant actuellement au Pérou entre les mains de M. de la Condamine.

Nous avons déja remarqué les différences qui se trouvent dans les divisions des instruments de M. rs de la Hire & de Louville; nous sommes bien éloignés de soupçonner des différences austi considérables entre les instruments dont nous nous servons aujourd'hui. Le Quart-de-cercle de M. de la Hire avoit, ce me semble, un défaut particulier, & qui me paroît fort extraordinaire: je veux dire que ce Quart-de-cercle bien vérifié à l'horison, hausseroit de plus de 1' ½ vers le Zénith: je me crois même en état de confirmer cette proposition par les observations que j'ai faites au Secteur de M. Graham, où la différence en déclinaison observée entre Capella & la Queuë de la grande Ourse, est plus grande de 3' que par les observations de M. de la Hire, ce qui vient de ce que M. de la Hire observoit les hauteurs méridiennes de ces deux Étoiles, l'une au Midi, & l'autre au Nord, avec un Quart-de-cercle qui donnoit chacune de ses hauteurs de 1' 1/2 trop grandes : or pour en conclurre la différence en déclinaison, on y fait entrer nécessairement la somme de ces deux erreurs, c'est-à-dire, 3 minutes ou environ, comme nous l'avons remarqué: cette même erreur se trouve encore dans le Catalogue des Étoiles, imprimé dans ses Tables Astronomiques.

Ce seroit ici le lieu de rapporter diverses remarques au sujet des observations qui ont été saites avec cet instrument, mais elles sont trop aisées à déduire de celles que nous avons déja saites: on trouvera, par exemple, pourquoi M. de la Hire a construit une Table des Résractions plus grande que celles de M. Cassini, Newton & Flamsleed, pourquoi il a sait la hauteur du Pole de l'Observatoire plus petite de 10.

Mem. 1738.

378 Memoires de l'Academie Royale qu'elle ne doit être, pourquoi enfin la Parallaxe horisontale du Soleil, n'est selon lui, que de 6 secondes : car il suffit pour cet effet, de recommencer le calcul des observations des Solstices d'Hyver & d'Eté, que l'on trouve dans ses Tables Astronomiques, en y employant néantmoins les réfractions de M. Cassini ou de M. Newton, & la parallaxe horisontale du Soleil, telle que tous les Astronomes la trouvent aujourd'hui, sçavoir de 10 à 12 secondes; & le calcul étant achevé, on trouvera la hauteur de l'Equateur plus grande qu'elle ne doit être, de 20 ou 25 secondes, c'està-dire, la hauteur du Pole de l'Observatoire, de 48°49'48", au lieu de 48° 50' 10 ou 15"; ce qui prouve, comme l'on voit, que le Quart-de-cercle de M. de la Hire haussoit l'une & l'autre hauteur solstitiale, mais sur-tout celle du Solstice d'Eté, où l'erreur a dû être d'environ 35 secondes. Il me paroît donc évident après toutes ces remarques, que les deux points o° & 90° sur le Quart-de-cercle de M. de la Hin sont plus près l'un de l'autre qu'ils ne doivent être, de plus de 1' \frac{1}{2}, & c'est ce qu'il est important de vérisser par de nouvelles observations. On sera peut-être surpris que M. de la Hire ne se soit pas apperçu, avant la publication de se Tables, d'une erreur aussi considérable; mais il faut considérer que sa Table des réfractions, & la hauteur du Pole qu'il établit à l'Observatoire, corrigent une grande partie des erreurs de ces divisions: mais elles ne peuvent convenir à un Quart-de-cercle bien vérifié. Enfin il me paroît de la dernière conséquence, si l'on veut bien-tôt découvrir queque chose de certain dans les variations de l'obliquité de l'Ecliptique, d'y employer toûjours le même instrument, ou plûtôt deux excellents Quart-de-cercles dont les Lunettes doivent être garnies de Micrometres, afin que le fil à plomb puisse tomber tolijours sur le même point, scavoir 64° 50' 0". Il seroit même nécessaire que ces instruments demeurassent toûjours dans le même lieu, ou qu'on eût soin de les vérifier chaque année, en observant la hauteur apparente du Pole vers les temps des Solstices: j'observe de cette manière la plus petite hauteur de l'Étoile Polaire à la fin du mois de Mai de chaque année, & la plus grande hauteur à la fin du mois de Juillet; chacune de ces observations se peut faire avec une très-grande exactitude, parce que cette Étoile passe alors au Méridien dans le temps du crépuscule.

OBSERVATION DE L'E'CLIPSE DU SOLEIL, Du 15 Août 1738.

Par M. CASSINI.

O u s avons eu le temps assés favorable pour l'observation de cette Eclipse, dont nous avons vû distinctement le commencement, le milieu & la fin, quoique pendant le cours de sa durée nos observations ayent été interrompuës par quelques nuages qui nous ont empêché de distinguer avec

la même évidence les doigts éclipsés.

Je m'étois proposé d'abord de faire cette observation avec une Lunette de huit pieds, montée sur une Machine Paral-lactique, avec un Micrometre garni de fils paralleles, dont les extrêmes comprenoient exactement l'image du Soleil; mais comme la Lune qui s'avançoit lentement sur le disque du Soleil, laissoit un temps considérable entre la mesure de chaque doigt, & qu'on voyoit distinctement avant 1 1 heures l'image du Soleil sur le carreau de la Méridienne qui est dans la grande Salle de l'Observatoire, j'imaginai une autre méthode de déterminer le temps & les phases de l'Eclipse, en marquant sur ce carreau les bords du Soleil & sa partie éclipsée dans le moment que l'un des bords du Soleil touchoit une des lignes que l'on a tracées de 5 en 5 minutes avant & après midi, ce qui me donnoit en même temps le temps B b b ij

380 MEMOTRES DE L'ACADEMIE ROTALE de l'observation sans avoir recours à la Pendule; ce qué je continuai de faire jusqu'au passage du Soleil par le Méridien, dont j'observai le premier bord à 1 1 h 5 8' 1 2", la corne orientale éclipsée à 1 1 h 5 9' 6", la corne occidentale à 0 h 0' 10", & le second bord à 0 h 0' 27".

Je fis ensuite quelques autres observations de l'Eclipse sur la Méridienne jusque près de sa fin, que je crus qu'on détermineroit plus exactement par le moyen de la Lunette dont

je m'étois aussi servi pour observer les doigts.

Comme dans cette observation je n'avois pas pu mesurer le disque entier du Soleil, dont une partie étoit éclipsée, & que ce disque changeoit continuellement de grandeur, à cause que le Soleil étant plus bas avant midi qu'au Méridien, son image se projette plus loin & devient plus grande; j'ai eu soin après midi de mesurer, dans les heures correspondantes, l'étenduë de l'image du Soleil projettée sur le plan horisontal de la Méridienne, & par ce moyen j'ai eu la grandeur apparente de ses diametres, telle qu'elle étoit avant midi au temps des diverses phases de l'Éclipse dont je me suis servi pour déterminer la grandeur de la partie éclipsée du Soleil pour le temps des observations de la manière que je le vais expliquer.

Il a fallu pour cet effet considérer que l'image du Soleil qui est projettée sur le plan en sorme d'Ellipse par les rayons qui passent par le trou de la Méridienne, doit être augmentée d'une quantité qui seroit égale à toute l'étendue du diametre de ce trou, si elle n'étoit point diminuée par l'esset de la

renombre.

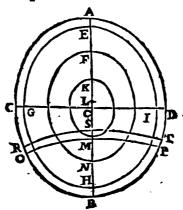
Dans l'observation qui fut faite à la Méridienne le lendemain 16 Août, le diametre du Soleil y fut observé à son passage par le Méridien, de 33'0", plus grand de 1'20" que son diametre véritable, qui étoit alors de 31'40", ce qui augmente la grandeur de ce diametre d'environ sa 25.º partie.

Cette augmentation ne se fait pas suivant la proportion des diametres de l'Ellipse qui représente le Soleil, mais elle

forme autour un Anneau lumineux, d'égale largeur dans toutes ses parties, qui enveloppe l'image du Soleil, formée par les rayons qui passent par le centre de ce trou, laquelle doit être parsaitement elliptique.

Ainsi ayant déterminé, comme on l'a dit ci-dessus, par des observations correspondantes faites après midi, les deux dia-

metres AB, CD, apparents de l'image du Soleil, il a été néceffaire, pour avoir les diametres véritables de l'Ellipse formée par les rayons du Soleil, d'en retrancher les quantités AE, CG, BH, DI, égales chacune à la 50. me partie du diametre AB, sur laquelle on a formé l'Ellipse EGHI, qui représente la figure exacte du Soleil projettée sur le plan de la Méri-



dienne qu'on a divisé en douze droits par six autres Ellipses, ayant égard à l'effet de la projection du Soleil, suivant laquelle la partie septentrionale du Soleil AL doit être plus petite que la partie méridionale LB, d'un centiéme, ce qui sur la figure du Soleil dont le grand diametre étoit de 5 pouc. 6 lignes, saisoit une différence d'un sixième de ligne, dont le centre L devoit être éloigné du centre C de la figure du côté de la partie septentrionale. L'on a ensin décrit par les points ACBD une courbe, dont tous les points sont à égale distance de l'Ellipse EGHI, & qui représente l'image du Soleil projettée sur le plan de la Méridienne.

Ayant appliqué cette figure sur celle du Soleil, que l'on avoit tracée dans les dissérentes phases de l'Éclipse, on y a marqué l'arc OMP qui terminoit la partie éclipsée, à laquelle on a mené la parallele RST à la distance RO égale à AE ou CG, & l'on a eu la partie RSTB qui mesure la quantité de l'Éclipse, qu'on a trouvée à 1 1 h 6' de 4 doigts

Выь ії

382 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE. un dixième, peu différente de celle que j'avois déterminés par les fils du Micrometre.

A 10h 6' 46" commencement de l'Ecliple per une Lunette de 8 pieds.

17. 27 un doigt. 28 2 deux doigts.

38 9 une Tache au milieu de plusieurs petites, s'éclipse.

42 40 trois doigts un huitieme.
11 4 quatre doigts un peu plus.

L'Éclipse augmente fort peu, & j'ai jugé sa grandeur de 4 doigts 10 minutes.

A 11h 20' 40" quatre doigts.

11 43 40 trois doigts.

11 56 10 deux doigts.
0 9 0 un doigt.

o 19 20 fin de l'Eclipse.

J'ai remarqué que 1 5 ou 20" avant la fin de l'Ecliple, elle étoit de la même manière que lorsque j'ai commené à l'appercevoir.

O B S E R V A T I O N DE L'ECLIPSE PARTIALE DE SOLEIL, Faite à Paris le 15 Août 1738.

Par M. GRANDIEAN DE FOUCHY.

J'Aı observé cette Eclipse avec une Lunette de sept pieds, au bout de laquelle étoit fixée une Tablette blanche, qui par le moyen des Cercles qui y étoient tracés, divisoit en doigts & demi-doigts l'image du Soleil qui y étoit reçûë. Je m'étois encore proposé de prendre de temps en temps sur la Tablette la grandeur de la partie claire avec un Compas, pour la comparer au diametre de l'image, ce qui m'avoit assés bien réussi dans l'observation de l'Eclipse du 13 Mai 1733, mais les nuages qui me déroboient à tout moment le Soleil, m'ayant empêché de pouvoir rien tirer d'assés exact de ces observations, je me suis déterminé à observer seusement le progrès de l'Eclipse par doigts & par demi-doigts autant qu'il m'a été possible.

L'image avoit quatre pouces de diametre, & étoit exacted ment divisée. Le lieu où j'observois, étoit très-bien obscurci, ce qui la rendoit assés bien terminée malgré l'ondulation continuelle du bord du Soleil. J'avois aussi monté dans un lieu voisin une Lunette de 14 pieds pour observer le commencement & la fin de l'Eclipse; mais je n'ai pu avoir ni l'une ni l'autre de ces phases, le commencement m'ayant paru au travers du bord d'un nuage très-consusément vers 10h 7'53 ou 54", & la fin ne s'étant point vûë du tout, voici les observations des autres phases réduites au temps vrais.

A	IOp	20'	1 6"	•	•	•			•	٠	•	•	•	•	I ^{doigt}	30
	10	26	6	•	•	•	•	·	•	•	•	•	•	•	2	O
															2 .	

384	ME	MÖI	RES	D	E	L	'A	ic.	A I) E	M	II	2]	Ro	IAYC	E
, .					L	ur	e	co	uv	re	la	P	rei	ni	ére d	es Tach sa route
	IO	39	20	•	•	•	•	•	•	•	•	•	•	•	3 doig	" o'
	10	48	47	•	•	•	•	•	•	•	•	•	•	•	3	30
	10	54	16	•	•	•	•	•	•	•	•	•	•	•	4	
La	plus g	grand	le pai	rtic	e é	cl	ipí	èе	n	ı'a	P	an	1 (le	4	₹ 5
	11	36	44	٠	•	•	•	•	•	•	•	•	•	•	3 '	30
	11	46	52		•	•	•	•	•	•	•	•	•	• .	. 3	0.
	ΙI	54	26	•	•	•	•	•	•	•	•	•	•	•	2	30
	1 2	Ś	50	•	•	•	•	•	•	•	•	•	•	•	I	30
	12	9	48	•	•		•	•	•	•	•	•	•	•	I	o
	I 2	14	2		•	•	•	•	•	•	•	•	•	•	0	30

Le milieu de l'Éclipse tiré de la phase de 1^d 30' est 11^h 13' 8", celui qui est tiré de la phase de 2^d 30', 11^h 13' 1"¹/₂, par la phase de 3^d 0', 11^h 13' 6", & par celle de 3^d 30', 11^h 12' 46".

Si donc on veut prendre un milieu entre toutes ces observations, on aura se milieu de l'Éclipse à 11h 13'3", & si on rejette la phase de 3 d 1, que j'ai lieu même de soupçonner moins exacte que les autres, tant parce que l'Éclipse y varie moins en temps égal, que parce que le Soleil n'y étoit pas bien net, on aura se milieu de l'Éclipse à 11h 13' 8"1.

Pendant que le Soleil éclipsé encore passoit au Méridien, je pris la hauteur de son bord supérieur, que je trouvai de 55° 22' 47", & la dissérence en déclinaison entre les cornes de l'Éclipse, qui étoit de 6' 22". J'ai eu en vûë dans cette dernière observation la recherche de la position de la Lune en ce moment où elle étoit dégagée de la parallaxe d'ascension droite; mais comme cet article pourroit nous mener trop loin, & demande des calculs assés longs, je me suis contenté de rapporter ici l'observation, me réservant à rendre compte à l'Académie du résultat dans une autre occasion.



OBSERVATION

OBSERVATION DE L'E'CLIPSE DU SOLEIL,

Faite à Paris le 1 5 Août 1738.

Par M. LE MONNIER le Fils.

Ous avons observé cette Eclipse avec deux Lunettes différentes, l'une de 7 pieds, garnie d'un Micrometre, & l'autre de 22 pieds & demi, dont on s'est servi principalement pour déterminer le commencement de l'Eclipse avec les précautions & l'exactitude nécessaire: car il y a de l'avantage à se servir d'une grande L'unette pour déterminer le commencement d'une Eclipse, mais quand il ne s'agit que d'en observer seulement la fin, une excellente vûë peut l'appercevoir presque aussi facilement avec une Lunette de 7 à 8 pieds, comme avec une Lunette de 25 à 30 pieds; c'est pourquoi on remarqua quelques jours avant l'Eclipse, quel étoit à très-peu près le vertical où il falloit placer la Lunette pour observer le premier contact des deux bords de la Lune & du Soleil, & l'ayant montée de telle sorte que le vent ne pouvoit plus incommoder pendant l'observation, le commencement a été déterminé avec cette grande Lunette.

La Pendule dont on s'est servi pour toutes ces observations, avoit été reglée les jours précédents par des hauteurs correspondantes, mais le temps sut assés savorable le jour même de l'Éclipse pour observer le Soleil & Arclurus, & déterminer leur passage au Méridien.

A 10h 6' 43" du matin, Commencement de l'Eclipse. A 10h 34' 5" la Lune commence à toucher la plus grosse Tache du Soleil.

A 12h 19' 25 ou 30" Fin de l'Eclipse.

La plus grande quantité de l'Éclipse a été mesurée avec Mem. 1738. C c c

386 Memoires de l'Academie Royale un excellent Micrometre, & elle a paru de 4 doigts 11 ou 4 doigts 12 minutes.

A UPSAL

La même Eclipse a été observée par M. Celsus, avec une Lunette de 7 pieds, garnie d'un Micrometre semblable au mien, & de la construction de M. Graham.

A oh 18' 52" Commencement de l'Eclipse.

o 35 57 . . . o doigts 5 minutes 2/1.

o 37 47 · · · · o doigts 3 minutes 4.
o 42 22 Fin de l'Éclipse.

Les nuages ont empêché d'observer la plus grande quantité de l'Éclipse, qu'on peut cependant établir par les observations précédentes, à oh 30' 37", de o doigts 8 minutes.

Sur la différence en Longitude entre Paris & Upsal.

Le 2 Décembre, nouveau stile, M. Celsius a observé une Emersion du premier Satellite de Jupiter à 7h 9' 34" du soir; j'ai observé la même Emersion avec une Lunette de 13 pieds à 6h 8' 30", & M. Cassini l'a observée avec une Lunette de 18 pieds à 6h 7' 40". Si l'on prend 6h 8' 0". pour le temps vrai de l'Emersion à Paris, on aura la vraye différence en longitude entre Paris & Upsal, de 1h 1' 30", ce qui différe beaucoup de celle qui a été rapportée par feu M. Maraldi dans les Mémoires de l'Académie de 1714, scavoir 1h 10' 14" orientale.



OBSERVATIONS DU THERMOMETRE

PENDANT L'ANNE'E M. DCCXXXVIII,

Faites à Paris, à l'Isle de France, à Pondichery & au Senegal;

ET LA COMPARAISON DE CES OBSERVATIONS.

Par M. DE REAUMUR

Pour les observations du Thermometre, faites en dissérentes saisons & en dissérents lieux des dissérentes parties du Monde, nous allons, comme dans les années précédentes, rapporter la suite des observations journalières que nous avons faites, soit à Paris, soit à Charenton, pendant dix mois de l'année 1738, & de celles que nous avons faites pendant les deux autres mois de la même année, ceux des Vacances, dans les endroits du Royaume où nous nous sommes trouvés. Plusieurs Sçavants, aux vûës desquels nous nous faisons gloire de nous conformer, ont souhaité que nous ne cessassions pas si-tôt de publier de pareilles suites.

Nous répéterons par rapport aux Tables suivantes, un avertissement qui a déja été donné pour celles des autres années; sçavoir, que lorsqu'une petite ligne se trouve audessus d'un chissre, que ce chissre exprime un degré audessous du terme de la congélation; 6 exprime 6 degrés

au-dessous de ce terme.

388 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE

	JANVIER. [1738.] FEVRIER.									
J.	Degrés du Matin.	Degrés d'Après-midi.	J.	Degrés du Matin.	Degrés d'Après-midi					
	Heures. Dogge	House. Depty. $\frac{1}{2}$ à 2 à $1\frac{1}{2}$		Here. Dept. $\hat{a} = 6\frac{\pi}{4} \dots 3$	ls - '					
2	$6\frac{1}{4}$ $\frac{3}{4}$	* I	2	5	a,2,a 5					
3	τ	4	3	· • • • • • • 7½	10					
4		6	l	74	10					
<u>5</u>	0	-	5	···· 7‡	81					
7	5	2	ł	6	3 = 10					
8	76	4	1	61	2					
9	3	<u>-</u>	•	6	9					
11	4		11	4 ½	7 1					
12	‡	2 2	1	6 <u>t</u>	9 1					
13		·	ł	・・・・・・・ 7년	10 ¹ / ₂					
14 15	4	・・・・・・・ 7章 -・・・・・・ 5	14	$\begin{array}{cccccccccccccccccccccccccccccccccccc$	3 6					
16	1	-		<u></u>	2 2					
17	· · · · · · · · · · · •	.1	.		à midi ‡					
18	6± 6	- 1	19	1	2 ! ‡					
19 20		4 8	ľ	1	4					
21		i 6	21	4						
22		3	1	·	1					
23 24	7	<u>1</u> · · · · · · · · 4	23 24	21/2	3					
25	:	½ · · · · · 4 ½	1 -		21 6					
26		6 0	26	1	2 10					
27 28	1	¹ / ₄ 2 · · · · · · · 2	27 28		à 2 i Charenna à 11 i					
29	1			,						
30	, -									
3 T) 3	3 1								

	M A	R S. [1]	73	8.] A V	RIL.
J.	Degrés du Matin.	Degrés d'Après-midi.	J.	Degrés du Matin.	Degrés d'Après-midi.
	Houses. Degrés.	, •			Heures. Degrees.
I	à 6 ½ · · · · · 7	à 2 1/3 à Charenton à 9 1/3	1	à 6 à Charenton . 7 1/2	à3 · · · · à 16½
2	$6\frac{1}{3}$ 6	3,,.,11	2	$6 \dots 8\frac{1}{3}$	3 17 4
3	$6\frac{\tau}{3}$, . 5	3 10	3.	6 114	203 174
4	6 4	3 11 -	4	6 11 -	3 19 1
_5	6 4	$1\frac{7}{4}$ $11\frac{1}{4}$	_5	6	17
6	$6\frac{1}{4}$ 8	2 10 4	6	5 10	15
7	6 <u>±</u> , 5 <u>±</u>	$2 \cdot \cdot$	7	6	9 ½
8	6 à Paris 2	2 7	8	,,,,,, 2½	10
9	, . , . ,	2 2 3 7	9.	4 1/2	10 1
10		29	10	9 1	14½
1 1	· · · · · · . 2 1/4	à midi9	11	9 1	10
12	3	$2 \cdot \cdot$	12	5	2112
13	• • • • • • • 1 ±	3 5	13.	8 <u>1</u>	2 1
14	• • • • • • • 1秦	21/2 5	14	71	3 14
15	· · · · · · · · · · · · · · · · · · ·	$2\frac{1}{3}$ $8\frac{1}{3}$	15	A Paris . 5 1	2
16	5	19	16	8	$\frac{2^{\frac{1}{4}} \cdot \cdot \cdot \cdot 12^{\frac{1}{4}}}{2^{\frac{1}{4}} \cdot \cdot \cdot \cdot 12^{\frac{1}{4}}}$
17	5 -	2 8	17	6	3 12
18	· · · · · · · I 3	2 8	18	, , , , , , , 5 <u>i</u>	3 14
19	, . , 0	28	19	8	1 = 15
20	···· 5 [‡]	2 8	20	8 4	318
21	• • • • • • • • • • • • • • • • • • • •	2 7	21	10	2 17 .
22	4 4	$2\frac{1}{8}$ 10	22	A Charenton 7	2 ± · · · · · · · · · · · · · · · · · ·
23	$1\frac{2}{3}$	21 91	23	8	3 17
24	3	3 10	24	10	3 13
25	4	3 8	25	8	39
26		$\frac{2\frac{1}{8} \cdot \cdot \cdot \cdot \cdot \cdot 7}{7}$	26	61	3 13
27	2 ¹ / ₄	$2\frac{1}{4}$ 6	27		3 12
28	2	21 8	28		3 12 ½
29	4	2 · · · · · II · ·			3 13
30	3 4	21 13	30	,	3 8
31	8	3 14			J • •,•,•,•,•
		-T	L	Cociii	• • • • • •

Ccc iij

390 Memoires de l'Academie Royale

	M A	A I. [17	73	8.] J U	I N.
J.	Degrés du Matin.	Degrés d'Après-midi.	J.		
	Houres. Degrés.		l	Houres. Degrés.	1. 1
1	à 5 · · · · à 2 }	à 3 · · · · à 7 ½		à 5 ½ · · · à 10 ½	l - J
2	$5\frac{i}{3}$ $2\frac{3}{4}$		f		-
3	5 =	2=:::::10	3	1	,
4	$\ldots 6^{\frac{1}{2}}$] -	4	,	i I
5	61		_5	1112	· · · · · · · · · · · · · · · · · · ·
6	6	12	6	1	20:
7	6 ½	3 14	7	13 2] .
8	64	3 13 -		114	
9	· · · · · · · · 5 🕏		9	12	175
10	à Paris 4 ½		10	<u> </u>	20 1
11	5	13	11		
12	$8\frac{1}{2}$	_	12	i -	
13	9	11 = 17 = 17 =	i		17
14	9	3 20	14	1	163
15	$11\frac{1}{2}$		15		
16	12	* * * * * * * I71	l		19
17	10	191		1	1
18	$12\frac{1}{2}$		•		20
19	· · à Cliarenton · 10	3 18 -	•	· .	21
20	II	17 ±			$3\frac{1}{3} \cdot \cdot$
21	9	161	21	17	à midi 24
22	$10^{\frac{1}{2}}$	l e		· .	3 20
23	'. '. '. ' ' II 1 1	181	•		3 15
24	10	20 -	24	91	3 15
25	14	20 1	25	9	3 • • • • • • • • • • • • • • • • • • •
26	12	20 ¹ / ₂	1	4	3 19‡
27	12		27	11	3 · · · · · 17
28	11	20	28	10	3 15
29	14	·3 à Malnonë 23 1	29	10	3 · · · · · 17
30	15	3 1 23 1	30	10	.3 18
31	13±	3 14 1	İ		

	JUILLET. [1738.] AOUST.				
J.	Degrés du Matin.	Degrés d'Après-midi.	J.	Degrés du Matin.	Degrés d'Après-midi.
	Houres. Degrés.	Horres, Degrés.	1	Howes. Degrés.	Houses. Degrés.
2	• • • Paris. • • 11 ½		2	1	3,,,,22
3	10	15	3	_	à Vaujours 24
4		18 1	4	1 15 ½	,,,,,, 27½
5	12	19 1/2	5	· · · · · · · · 17	$3\frac{1}{2}$ · · · · · 29
6	••à Charenton •• I I ½	, 20	6	17	3 - 1 - 1 - 25
7	• • à Paris • • 12	3 1/2 24	7	• .•. • . •. • 16	,,,,,,,24
8	17	3 18	8	14	$1111111123\frac{3}{4}$
9	,13 2	1	9	$12\frac{1}{2}$, , , , , , , 20
10	13	, , , , , , 20 ½		123	7 21
11	, I2	21	11	7	19 1
13) Character 12	,,,,,,,,21	13		
14	· à Charenton · I 3	23½	i -	15	. , 23
15	14	, , , 23½			191
16	13	. , , , , , , 22	16	11	22
17	12	$3\frac{1}{3}$.,,,,,22\frac{1}{3}	17	16	18
18	14	24	18	11	20
19		23 ½	19	12	21
20	14	,20‡	20	•• à Charenton •• 14 ½	• • • à Paris • • • 24 ½
21	11	, , , 19½	21	3 à Charenton • • 12½	• à Mainouë • • 17½
22		, 19 1	22	12 ¹ / ₃	15
23	13 %	18	23	• • à Paris • • 13	18
24	13	17½	24	14	16
25	12	20	25	12 1	$16\frac{2}{7}$
26	15	, 21	26	10	16
27		28 1		II	16½
28	14½		28	10	
29	, 16 ½	1 -	29		
3.0	17	21	30	12 ½	17½
34	15	, , , 21	3 i		42

392 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE

	SEPTEMBRE. [1738.] OCTOBRE.				
J.	Degrés du Matin.	Degrés d'Après-midi.	J.	Degrés du Matin.	Degrés d'Après-midi
	Henres. Degrés. $\hat{a} \leq \frac{1}{2} \dots \hat{a} + 12\frac{1}{4}$			Hours, Degrés.	Heures. Dept.
2	5½ · · · · II	161	2	6 9 1/2	15
3	8 ½	3 16 <u>1</u>	3	7	16
4	· · · · · 9½	161	4	9	2
_5		154	5	6½	2 ‡ 14
6	11½		7	10	16 1
7 8	· · · · · · · 7½		8	6	
9	114	près Châtres • • • 18	9	I ½	124
10	6. à E'ampes 9	a Toury 164	10	6 ½	2 14
11	5 ½ à Artenay • • 4 ¾	à Oriens 17½	11	$\begin{array}{cccccccccccccccccccccccccccccccccccc$	1 ·
12	5 • • Clery • • • 7 \$\frac{2}{3} \text{ i Blois • • • 10}	•• à Saint-Dié•• 22 3 à Amboise •• 22 }	12	· · · · · · · 75	1 - 1
13 14	5 4 à Blois • • • IO 5 4 à Amboife • • I 3	fur la Levée 173	14	10	1 .1
15	6 à Langès 101	2 fur is Lev. sprès is 16 Chapello-blanche	15		17
16	5 1 2 1 Saumur 4 1 2	3 près Montreuil 17	16		1
17	6 à Thouars . 10	3 près Breffuire 20 ½	17 18		2
18	5 ½ à Breffuire • • 13	I près la Forêt 21 1 fur Seure	19	8 -	1
19	6 à Resumur . 10½	2 1 16 1	20	3	
20 21	6	$3 \cdot \cdots \cdot 17$ $3 \cdot \cdots \cdot 19^{\frac{1}{2}}$	21	4	3 près Breffaire 13
22	12	15 1	22	6 1 à Bressuire . 6	2 i près Thouan []
23	6	15	23	6 à Thouars • 6	1 * . "
24	8	17	24 25	6 à Saumur • 102	5 près Langès 12 2 7 près Tours 13 7
25	10	19‡	25 26		. 2 près Blois · · · 15
26 27	$\begin{array}{cccccccccccccccccccccccccccccccccccc$	1 .	27	1 .	2 1 près S. Laurent 10 des Esax
2/ 28	5	14½	28		I I à Oriéans • 1 9
29	6	$3^{\frac{1}{2}} \cdot \cdot \cdot \cdot \cdot \cdot 12^{\frac{1}{2}}$.	3 à E'tampes · 3
30	10	5 13	30	1 .	2 près Châtres
		1	31	1	NOVEMBRE

	NOVEMBRE. LI738-J DECEMBRE.				
J.	Degrés du Matin.	Degrés d'Après-midi	J.	Degrés du Matin.	Degrés d'Après-midi.
	Hora. Degre	1		Houres. Degrés.	•
1	à 6 à Charenton · · 3	à2 à 5	1	à7 · · · · · 5 4	à 2 à 8
2	6 6	된 2・ハ・・・・・ フ	2	\$ · · · · · · · 5 1	2 8 1
3	6 1 3	2 7	3	5	2 9 1/4
4	3	1 2 1 8	4	5	8 ½
5	6	1 2 1 9	5	71	· · · · · · · · 7 }
6		2 , 10	6	5	8
7	6	$\begin{bmatrix} \frac{1}{2} \\ 2 \end{bmatrix}$ 2 $\begin{bmatrix} \frac{1}{2} \\ 1 \end{bmatrix}$ 10 $\begin{bmatrix} \frac{1}{2} \\ 1 \end{bmatrix}$	7	6 1	· · · · · · · 9 ½
8	3	ቷ 7 ፤	8	7	
9	2	<u>[a]</u> 3 ¹	9	74	10
10	• • à Paris. • • 5	7	10	6	3 m
11	7 5	‡	11	41	· · · · · · · 9 ½
12	3	· · · · · · · · 7	12	5	-・・・・・・・ 7 =
13	4	1 1 1 8	13	91	· · · · · · · · · II 5
14	5	<u>₹</u> 5. .	14	6 74	
15		1/4 2	15	7 8	8 1
16		2 1	16	3 1	2 6 1/2
ì7	2	1 2 1	17	8	1
18		2	18	9 ‡	1 10 ‡
19		4	19	5 ±	1 8
20		2	20	2	2 6 ½
21	3	1	21	7	291
22	3	1 · · · · · · · · · · · · · · · · · · ·	22	6 3	6½
23	4	1	23	45	5 1
24	3	2	24	à Charenton I	
25	4	2 0	25	2 4	2 1 2 1 2 1 2 1 2 1 2 1 2 1 2 1 2 1 2 1
26	2	2	26	3 5	5
27	2	1	27	4	5
28			28	1	2
29	2	,	29	1	
30		6	30		2 1
			31		2.
_	Mam	7.20		Dad	L
	73/7 0 140 0			1100	

Mem. 1738.

394 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROTALE

RESULTATS DES TABLES PRÉCÉDENTES, qui donnent les plus grands chauds & les plus grands froids de chaque mois de 1738, soit du matin, soit de l'après-midi.

Plus grand fold do Matin.	Plus grand froid de l'Après-midi.	Plus grand chaud du Matin.	Plus grand chaud de l'Après-midi.
7667. 8. à 7 ^h à 6 ⁴	JANVÌ Jinris. 8. à 2 ^h là à 4 ^d l	ER 1738. 1007. 20. à 6 ^h <u>i</u> à 6 ^d i	Josep. 19. à 2 ^h à g ⁴
·	FEVI	_	
17. à 6h à 4 ^d ‡	17. à i a à 3ª	3.} à 6 ^h ‡à 7 ^d ‡	28. à 3 ^h à 12 ^d i
19. à6h à 04	M A ¹³ -}43 ^k à 5 ⁴ i	R S. 6.} à 6h à 8d 31.}	31. à3h à14 ^t
	ΑV	1	
8. a 5 h 3 a 2 d 3	30. à3 ^h à 8 ⁴	5. } d 5 h \ d + 1 d \ \ '5. }	4. à3h à19d
1.} à 5 ^h ‡ à 2 ^d ‡		1. 30. å5 ^h å15 ^d	29.} à 3 ^h à 23 ^l
IS. ቁሪ _ኮ ቸል 1841 ፤	JU 1. à3 ^h à12 ^d s		20. } à 3 ^{h <u>i</u> à 24^d}
1. à',5* = à 1°04	JUIL 1. à3 ^h à14 ^d [28. 29. 3 à 3 h à 26 d
26.} à 5 ^h ½ à tro ²	AO U	1	5. å3 ^{h ‡} å29 ^d

Plus grand froid du Matin.	Plus grand froid de l'Après-midi.	Plus grand chaud du Matin.	Plus grand chaud de l'Après-midi.	
,	SEPTE	MBRE.		
Josep. 16. } à 5h x à 4d x 27. }	Jour. 30. à 5 ^h à 13 ^d	Jours. 14. à 5 h 1 à 13 d	յացը։ 13. à 3 ⁴ à22 ⁴ ‡	
	OCT	BRE.		
9. à6h à 141			14. à 3 ⁵ à 17 ⁴	
	NOVE	MBRE.		
23.} à 7 ^h à 4 ^d	21. 25.} à 2h à Qi	5.} à 6h 1 à 6d 1	6.} à 2h à 10 ^d ½	
	DECE	MBRE.		
25. à 7 ^h à 2 ^d 4	24. 22h à 04	13. } à 7h à 9d 4	13. à 2 ^h à 11 ^d	

Les Volumes précédents ont fourni des preuves de la constante assiduité de M. Cossigny à faire chaque jour une observation du Thermometre; la suite de celles qu'il nous a envoyées pendant plusieurs années, nous ayant assés mis au sait de la marche du Thermometre, tant à l'Isse de Bourbon qu'à l'Isse de France, nous nous sommes contentés pour l'année 1737, d'extraire de ses Tables deux observations pour chaque mois, celle du jour où la siqueur a monté le plus haut, & celle du jour où elle s'est le moins élevée. Nous allons en user de même pour l'année 1738.

396 Memoires de l'Academie Royale ISLE DE FRANCE.

Jours de Chaque mois où la liqueur du Thermometre s'est le plus élevée.	. ·
	ER 1738. Le 10 à 22 degrés ;
	RIER. Le 27 à 21 degrés :
	R S. Le 1 à 22 degrés
A V Le 6 à 24 degrés	R I L. Le 10 } à 21 degrés ;
	A I. Le 12 à 20 degrés
•	IN. Le 13 à 17 degrés
JUII Le 27 à 20 degrés ‡	LET. Le 28 } Le 30 } à 17 degrés Le 31 }
A O I Le 21 à 20 degrés :	US.T. Le 1à 17 degrés
	M B R E. Le 22 à 18 degrés :
OCT (Le 18) Le 22 à 23 degrés Le 30 .	DBRE. Le 3 } à 19 degrés Le 5 }

Jours de chaque mois où la liqueur s'est le plus élevée.	Jours de chaque mois où la liqueur s'est le moins élevée.
	MBRE. Lc 16 à 21 degrés
	MBRE. Le 7à 21 degrés :

Les résultats précédents suffisent pour montrer que les variations de la liqueur du Thermometre ont été aussi peu considérables à l'Isle de France pendant l'année 1738 que pendant les années précédentes.

Nous ne connoissons pas encore aussi-bien les différentes temperatures de l'air de Pondichery, que nous connoissons celles de l'Isse de France; nous sçavons pourtant que l'on y est exposé dans certains temps de l'année à souffrir des chaleurs dont on se plaint beaucoup. Aussi n'hésitons-nous pas à rapporter les observations qui y ont été faites journellement par un Religieux Capucin pendant huit mois consécutifs de l'année 1738. Ce révérend Pere est le même à qui nous devons celles qui ont été imprimées dans les Volumes de 1736 & de 1737; nous avons eu alors occasion de dire qu'il avoit porté l'attention chaque jour au de-là de ce que nous cussions osé exiger, jusqu'à faire quatre observations. La premiére à 6 heures du matin, la seconde à 11 heures. la troisiéme à 2 heures après midi, & la quatriéme à 5 heures. Outre les quatre colomnes où se trouvent dans ses Tables de chaque mois, ces quatre suites d'observations, il y a fait entrer une cinquiéme colomne où il a marqué l'heure du jour à laquelle la liqueur s'est le plus élevée. De ces cinq colomnes qui composent ses Tables, il nous a paru qu'il suffisoit d'en faire imprimer deux; celle qui donne pour chaque jour le degré du Thermometre à 6 heures du matin, & celle qui donne le degré de la plus grande chaleur du jour.

398 Memoires de l'Acabemie Royale

Observations faites à Pondichery sur le Thermometre, depuis le 1.er de Février jusqu'au dernier Septembre 1738.

(17	-	VRIER.		ARS.
Jours.	A 6 heur. du matin.	elevation après midi.	A 6 heur. du matin.	La plus grande elévation après midi.
ł	Degrés.	Heures. Degrés.	Degrés.	Heures. Degrés.
2 3 4 5	2.2 2.1 ½ 2.1 ½	$\begin{array}{cccccccccccccccccccccccccccccccccccc$	22 Id. 22 ^t / ₄ 22 ^t / ₃	3 · · · · 26 2 ½ · · · · 25 ½ 2 · · · · 25 ½ 3 · · · · 25 ½ 2 ½ · · · · 25 ½
6 7 8 9	21 \frac{1}{3} 21 21 \frac{1}{4}	$2\frac{1}{4}$ 25 2 $24\frac{2}{4}$ 3 25	22 ½ 23 22 ½ Id.	2 · · · · 26 · · · · 26 · · · · · · · 26 · · · ·
11 12 13 14	22 2134 22 2137	$ \begin{array}{cccccccccccccccccccccccccccccccccccc$	22 \frac{1}{3} 22 \frac{7}{3} 23 Id.	2 1
16 17 18 19 20	2! \\\\\\\\\\\\\\\\\\\\\\\\\\\\\\\\\\\\	$\begin{array}{cccccccccccccccccccccccccccccccccccc$	1d. 23 \frac{1}{2} 22 \frac{1}{2} 22 \frac{1}{2} 23 \frac{1}{2}	2 · · · · 26 2 · · · · 26 3 · · · · 26 3 · · · · 26 3 · · · · 26
21 22 23 24 25 26 27 28 29 30	21 ½ 22 21 ¾ 21 ½ 21 ½ 21 ½ 21 ½ 21 ½	$ \begin{array}{cccccccccccccccccccccccccccccccccccc$	23 1/4 23 1/4 23 1/4 23 1/4 23 1/4 23 1/4 23 1/4 24	$ \begin{array}{cccccccccccccccccccccccccccccccccccc$

(47)	, 8.) A	VRIL.	`	MAI.		,	JUI	N.
Jours.	A 6 h. da mash.		du matin.	élévatio avant & aprè	n s s mi di. t	du matin.	élév avant ét	etion après midi.
	Degrés.	Heures. Degrés.	Degr.	Heures.	Degrés.	Degr.	Heunes.	Degrés.
1	24	à 1 t 26 3	2.6	de 1 ½ à 2.	. 28 1	26	de ca	3 29=
2		3 26 3		de 2 à 3 1/4.	. 29		de iti	21. 283
3	24 1	$2 \dots 26\frac{3}{4}$	26}	de a àz	. 29	254	dc 2 à	g 28½
4				de 1122.	· 218.1	. 225	de. 21 i	3 29 3
. 5			26	dere àr.	. 29	25 4	de 21	21 29
र्ड				de 3 à4.	. 28 ½	Id.	de 2 à	3 29
7		2 27	25 }	à . 1	28 1	₹25 =		3 29
8	24 =		25 3	de 1½à3.	. 28 ½	23 3		
9		2 27 .		de 2 à 3 ½	. 30	.25를		`
10		$1\frac{3}{4}$ $26\frac{3}{4}$		de 2½ à 3.	. 30 1	.26 4	de 2 ½ à	9号 29音
11	24 4	$2\frac{1}{4}$ 27 .	25 1	de 3 à4.	· 30 · 1	26	qc 1 🖁 🕏	3 29
12	24 3	$2\frac{1}{4}$ $26\frac{3}{4}$		à 3 4		26 ½		15 29
13	24 =	3 27	Id.	de 2 à 21.	27 4			34304
14		2 1 27	*5=	de 1 à 3	. 28			25. 293
15	24 3	$2\frac{1}{4}$. • • $27\frac{1}{4}$		de 2 à 21.	28	263		3 3°0 1
16	25	$3 \cdot \cdot \cdot 27\frac{1}{2}$	25 1/4	de 2 à 3 1.	28 1	27	de 1 à	2 30
17	24 4	21 28 .	26 =	de 2 à 3.	. 28 ½	Id.	de i 1 ½ à	$329^{\frac{1}{2}}$
18	Id.	2 28 .		de 11/23.,				2½ 29
19	24 3	$2\frac{1}{2}$ $28\frac{1}{4}$	27	de 2 à 3½	32.	27 3	de 1 ½ à 3	2= 29
20	24 1	$2 \cdot \cdot \cdot 27\frac{1}{4}$	27 1	de 1 à 3	32	• • • •	de 1 à	3 ½. · 28½
21	25	$2 \cdot \cdot \cdot 27^{\frac{1}{4}}$	Id.	de 21/2 à 4	3.2	27 1	de 1 1 à	3 28 <u>1</u>
22	24 1	2 1 28 1	27	de 2, à 4	30		de ıà	2 29
23	25	$3 \cdot \cdot \cdot 28\frac{1}{2}$	Id.	dc 2 à 21.	. 31	263	de 1 ¹ / ₄ à	229
24		$2\frac{1}{4} \cdot \cdot \cdot 27\frac{1}{4}$		de 2½ à 3	31.			21. 29
25	23 1			de 2 à 2½.	311	.26류	à 21/2.	29
26	·Id.	3 27 .	27 1	de 3 à 3 1.	313	27 1	de 21 à	31. 292
27	26	$3^{\frac{1}{4}} \cdot \cdot \cdot 27^{\frac{1}{3}}$	27	de 11/2 2	31 =			34294
28	25 2	$3 \cdot \cdot \cdot 27\frac{1}{4}$		de 21 à 31				3 3.a.
29		$1\frac{1}{2}$ $27\frac{1}{4}$	26	de 3 à4	313			4 3:0
30		$2\frac{1}{4}$ 27.	25 3	de 21/43	.29 🛓			3, 2 9¾
31			26	de 1 221.	, 340·	. :	4	
			<u></u>			`		

400 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE

(17	38.) J	UILLET.	• 1	AOUST.	SE	PTEMBRE.
Jours,	A 6 ^h ½ du matin.	La plus grande élévation avant & après midi.	A 6h 1 du matin.	élévation après midi.	A 6 ^h du matin.	élévation après midi-
	Degr.	Heures. Degrés.	Degr.	Heures. Degrés.	Degr.	Hemis. Degrés.
Ι.	26 1	de 2 1 à 3 1 29 1	25	de 2 1 à 22 29 1	24 -	à 2 ½ · · · 2,6 ½
`2	26 1	de i ‡ à 3 30	25 1			
3	26 4	de 2 à 3 1. 29 1	26	de 1 1 à 3 29	24	à 3 ½ · · · 27 ¼
4	26 i	de 1 4 à 21. 29 1		de2 à 3 29	Id.	à 3 ½ · · · 27 ½
5	27	de 2 à 3 1. 29 1	26	de 2 à 3 283	24 1/4	à. 3 ½ 28 ½
6		à 2 29		de: 1 à 3 1 29		à. 2 ½ 29
7.		dc 2 à 3 1. 28 1			25	à 2 27 ½
8		de 1 ½ à 3 28 ½		de 2 ¼ à 3 ½ 29 ½		l. <u> </u>
9	Id.	de 2 à 3 28 ½		à 2 · · · 28 }	241	à 3 28
10	. 24 1/4	de 2 1 à 3 28 4	25 1	de 2 à 3 28 ½	25	à 2 · 28
11	24 -	de 2 à 21. 28 1	25	de 2 à 3½ 28	24 1	$\dot{a} \ 2\frac{1}{4} \ \dots \ 28\frac{1}{4}$
12.	243	à 2 ½ 29	24 -	de 1 = à 4 27	25	à 2 ½ · · · 27 =
13.	. 25	à 2 29	24 4	de 1 1 à 3 27	24	à 2 26 ½
14.	25 1	de 2 à 2 1. 29 1		de 2 à 3 1 274	23 4	$\frac{1}{2}$ $\frac{1}{2}$ $\frac{1}{2}$
15	25 1/2	de 2 1 à 3 1. 29 3				à 23 · · · 26 4
16	Id.	de 1 1 à 3 1 . 30		de 2 1 2 5 28 1	23	à 2 26 ½
17		de 2 à 4 29 1		de 2 ½ à 3 28	23 1	·
.81	25 =	•		de 3 à 3 1 29 3		à 3 · · · · 26 ½
19	26	de 1 à 4 1. 30	Iď.	de 2 1 à 4 1 29 2	24	à 3 · · · · 26 ½
20		de 1 ½ à 5 30	25 1/4	de 1 1 à 3 29	_	à 3 ½ · · · 28 ½
21	253	de 2 ½ à 4 30	25 =	de 2 à 3 1 28 3		à 2 ½ 28
22	, ,	de 2 1 à 3 2. 29 3		à 3 · · · 28	24 -	$\stackrel{\cdot}{a} \stackrel{\cdot}{3} \cdots \stackrel{\cdot}{a} \stackrel{\cdot}{7} \stackrel{\cdot}{4}$
23	Id.	à 230	• . •	$\hat{a} = 2\frac{1}{3} \cdot \cdot \cdot 27\frac{1}{2}$		à 2 28
24	26 1	de 1 1 à 3 5. 3 0 4		de 1 1 à 2 1 27 1		à 2½ 28½
25		de 12 à 4 30 ½		de 2 ½ à 3 27	25	de 1 1 2 4 28 1
26		de 1 à 4 30 3		de 2 1 à 3 26 1	Id.	de 2 à 4 28
27				de 2 à 3 1 25 4		de 2 à 3 1. 28 1
28				de 2 à 4 251		à 3 ½ 28 ½
29 .	25 4			de 21 à 31. 251		
30		de 1 à 4 1 29 3		de 1 1 2 2 1 2'5	241	à 2 28
31	26	de 1 à 4 1 . 30		de 2 à 2 ½ 26		
<u> </u>			<u></u>	L		M Davi

M. David

DES SCIENCES. 40

M. David, Directeur pour la Compagnie des Indes au Sénégal, est le premier qui nous ait communiqué des observations précises sur les chaleurs qui regnent en certain temps dans un pays où nous sçavions seulement qu'elles étoient presque insupportables à ceux qui sont nés dans nos climats. Nous ne pouvons donner actuellement que celles qu'il a faites pendant 31 jours consécutifs, observant régulièrement le Thermometre entre 5 à 6 heures du matin & à 3 heures après midi. Cette suite d'observations, quoique courte, suffit pour nous faire juger que les chaleurs de cette partie de l'Afrique sont réellement excessives.

Observations sur le Thermometre construit selon les principes de M. de Reaumur, faites par les 16 degrés de Latitude Nord, & 2 degrés 30 minutes de Longitude, Méridien de l'Isle de Fer, dans l'Isle du Sénégal, située sur le Niger, à deux lieuës dans le Nord de son embouchûre, & à un demi-quart de lieuë dans l'Est de la Mer, la Côte courant Nord & Sud, ainsi que la Riviére.

Jours	De 5 à 6 heures du matin.	De midi à 3 heures du soir.
des mois.	Venes, Degrés.	B · · · · · · · · · · · · · · · · · · ·
111 013.	· MAR	S 1738.
3 I	N.O 19 🐴	E 33 \$
	A V	RIL.
1	N 20	Id 36 =
2	N.O 15	N. 1 N. E 25
3	De N. à N.O Id.	De N. à N. O 25
4	<i>Id.</i>	Id 26
5	S. E 17	<i>Id.</i> 26
6	N 19 ½	E 36 3
7	E 22 ½	$Id35\frac{3}{3}$
7 8	N. E	N. E 30
9	De N. à N. O 15	De N. à N. O 27
10	N. N. O 16	E 35 🕏
11	N 17	Id 36 %
N	Iem. 1738.	. Eee

402 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE

Jours	De 5 à 6 heures du	matin.	De midi à 3 he	ures du foir.
du	Vents.	Degrés.	Venez.	Degrá.
mois.	• 33333	-	RIL.	_ -g
12	E	. 22	E	· · · 38 ‡
73	<i>Id.</i>		<i>Id.</i>	
14	N		N	
15	N. O		N. O	
16	<i>Id.</i>		Id	
17	Id	-	Id	
. 18	N. N. O	-	N	
19 20	N. O	-	N. O De N. à N. N.	-
21	Id		Id	_
22	<i>Id.</i>		<i>Id.</i>	
23	<i>Id.</i>	-	<i>Id.</i>	
24	<i>Id.</i>		<i>Id.</i>	_
25	<i>Id.</i>	•	<i>Id.</i>	-
26	• <i>Id</i>	. 16	<i>Id.</i>	· ·
27	O	. 17	0	25
28	<i>Id.</i>	. 17	<i>Id.</i>	25
29	O. N. O	. 18	O. N. O	25
30	<i>Id.</i>	. 18 =	<i>Id.</i>	• • • 25

La Table précédente nous apprend que le 1 2 Avril, dans l'Isse du Sénégal, la liqueur du Thermometre étoit élevée à 3 heures après midi, à 3 8 degrés \(\frac{1}{4}\). Nous devons avoir peine à concevoir que des hommes de notre pays puissent résister à une pareille chaleur, nous qui étoussons, même dans nos appartements, lorsqu'il arrive, ce qui est bien rare, que l'air extérieur fait monter la liqueur du Thermometre aux environs de 29 degrés \(\frac{1}{2}\). Voilà 8 degrés \(\frac{3}{4}\) par de-là une chaleur qui nous permet à peine de respirer. Ce qui doit rendre encore les chaleurs du Sénégal plus difficiles à soûtenir que ne sont celles de différents pays, comme celles de Pondichery, par exemple, y sussent en sussent excessives, c'est que les variations en sont considérables : le passage

DES SCIENCES.

d'un air qui seroit tempéré dans la plûpart des pays, à un air brûlant, y est assés prompt; car on voit dans la Table. que le 15 Avril au matin, la liqueur du Thermometre n'étoit qu'à 14 degrés au Sénégal. La liqueur s'éleve apparemment en certain temps aussi brusquement qu'elle étoit descenduë dans celui que nous remarquons. L'air à Paris nous paroît fort chaud, quand la liqueur se trouve à 24. degrés au dessus de zero, ou de la congélation. Le froid deviendroit extrémement vif pour nous, si d'un jour à l'autre, la liqueur qui étoit montée à ces 24 degrés, descendoit à 1/4 de degrés au dessous de zero; elle a le même chemin à faire pour descendre de 3 8 degrés ± à 14. Il est vrai que nous ne sçavons pas si l'échelle de nos sensations, pour ainsi dire, est proportionnée à celle du Thermometre; j'ai cependant remarqué que toutes les fois qu'il se fait un changement de quatre degrés, soit en montant, soit en descendant, nous nous appercevions de ce changement; quelque bas que la liqueur fût au dessous de la congélation, quand elle a remonté de quatre degrés, l'air est devenu sensiblement plus doux pour nous; & à quelque hauteur qu'elle se fût élevée au dessus de la congélation, quand elle en est descenduë de quatre degrés, l'air nous paroît être devenu plus frais, sa chaleur cesse d'être si incommode; ainsi quatre degrés de marche dans quelque partie que ce soit de l'étenduë de l'échelle, produisent dans la température de l'air, des changements qui ne nous échappent pas; notre sentiment nous fait juger qu'ils y sont arrivés. Quatre degrés du Thermometre sont en quelque sorte par rapport aux impressions faites sur notre peau, ce qu'est un ton par rapport à notre oreille.



OBSERVATIONS D' E' T E'DU SOLSTICE De ceite année 1738.

M. CASSINI.

Es observations que nous avons faites d'Arcturus pour la recherche du mouvement des Étoiles fixes en longitude, nous ont donné le moyen de déterminer le temps du Solstice d'Eté de cette année 1738 par la Méthode proposée en dernier lieu par M. Manfredi, dans son Traité sur la Méridienne de S. te Petrone.

Comme nous avions choisi les temps où le Soleil étoit dans le parallele d'Arcturus, tant avant qu'après les Solstices, pour trouver la différence entre l'ascension droite du Soleil & celle de cette Étoile, que l'on détermine alors avec plus de précision que dans toute autre saison de l'année, par les raisons que nous avons rapportées ci-devant, & que l'exactitude que l'on peut attendre de cette Méthode, dépend en partie de celle avec laquelle ces différences sont observées, nous avons cru devoir les préférer à celle des autres Étoiles qui n'ont pas été faites dans des circonstances ausfi favorables.

Suivant nos observations, Arcturus passa par le Méridien le 24 Mai 1738, 9h 58' 20" 2 après le Soleil à la Pendule qui retardoit de 9" 1 fur le moyen mouvement; d'où l'on a conclu sa différence en ascension droite à l'égard du Soleil à midi, de 150d 0'44", la hauteur méridienne apparente du bord supérieur du Soleil ayant été observée ce jour-là, de 62d 12'45", & celle de son centre, de 61d 56' 54".

Le 19 Juillet suivant, Arcturus passa par le Méridien 6h 8' 50" 5" & le lendemain 6h 4' 50" 33" après le Soleil, réduit au temps moyen; d'où l'on a déduit sa différence d'ascenfion droite à l'égard du Soleil le 19 Juillet, de 92d 27' 40',

& le 20 Juillet, de 91d 27' 37".

La hauteur méridienne apparente du bord supérieur du Soleil sut observée le 19 Juillet, dé 62^d 19' 20", & le 20 Juillet, de 62^d 8' 30", dont retranchant le demi-diametre du Soleil qui étoit alors de 15^d 49', reste la hauteur apparente du centre du Soleil le 19, de 62 d3' 31", & celle du 20 Juillet, de 61^d 52' 41", plus petite de 4' 13" que le 24 Mai.

On a eu ici égard à la différence entre le bord & le centre du Soleil, qui n'est pas la même dans ces deux observations, à cause que dans l'une le Soleil étoit plus éloigné de son Apogée que dans l'autre, d'environ 16 degrés, qui produisent une différence dans la hauteur du centre du Soleil, de 2 secondes de degré, que le Soleil employoit alors plus de 4 minutes à parcourir, & qu'on ne doit pas négliger, si l'on peut déterminer à 2 secondes près la hauteur méridienne du Soleil.

Il faut présentement considérer que si l'une de ces hauteurs correspondantes du Soleil observées après le Solstice. avoit été égale à celle du 24 Mai; le Soleil seroit arrivé au Solstice d'Eté, après avoir décrit la moitié de l'arc compris entre les cercles de déclination où il s'est trouvé dans ces deux observations; mais comme il en étoit éloigné en déclinaison, de od 4' 13", il faut prendre la partie proportionnelle qui convient à cette différence, que l'on trouvera, en faisant, comme 10'50", mouvement du Soleil en déclinaison du 19 au 20 Mai, est à 4' 13", ainsi 24 heures sont à 9h 20' 30", qui étant retranchées du 20 Juillet à midi, donnent le 19 Juillet à 14h 39' 30" pour le temps auquel le Soleil auroit eu la même déclinaison que le 24. Mai, si ce mouvement en déclination étoit uniforme d'un jour à l'autre; mais comme il augmentoit alors d'environ-20 secondes par jour, il faut pour une plus grande précisson, prendre la partie proportionnelle croissante qui, eu égard à cette augmentation, se trouve de 2" 1 que le Soleil parcourt alors en 5 minutes, & qui étant ajoûtée à 14h 39' 30", à cause que cette déclinaison alloit en augmentant du 19 au 30

Eee iij

406 MEMOIRES DE L'ACADEMIE ROYALE Juillet, & que le Soleil a employé moins de temps à décrire un espace égal, donne 14^h 44' 30" pour le temps auquel le Soleil avoit la même déclinaison que le 24 Mai à midi.

Prenant pour ce temps la différence entre l'ascension droite d'Arcturus & celle du Soleil, on la trouvera de 9 1 d 50' 45", elle avoit été trouvée le 24 Mai de 1 5 0 d 0' 44". La somme est de 24 1 d 5 1' 29", dont la moitié 1 20 d 5 5' 44" = est la différence entre l'ascension droite d'Arcturus & celle du Soleil

au temps du Solstice.

Il faut remarquer ici que quoique l'Étoile se soit avancée d'environ 7 secondes par son mouvement en ascension droite depuis le 24 Mai jusqu'au 20 Juillet, cependant sa dissérence en ascension droite à l'égard du Soleil au temps du Solstice, est égale à la moitié de la somme des dissérences observées avant & après, puisque dans l'une il y a cette dissérence plus se mouvement de l'Étoile depuis le jour de l'observation jusqu'au Solstice, & que dans l'autre il y a la dissérence en ascension droite moins se mouvement de cette Étoile depuis se Solstice qui l'a précédé.

Il faut présentement comparer la dissérence entre l'ascension droite d'Arcturus & celle du Soleil trouvée pour le temps du Solstice à celle qui résulte de l'observation du 20 Juin, suivant laquelle Arcturus passa par le Méridien 8h 7'40"25" après le Soleil, temps moyen, ce qui donne sa dissérence en ascension droite, de 122d 15'8". On avoit trouvé cette dissérence au Solstice, de 120d 55' 44" ½. La distance du Soleil au Solstice étoit donc de 1d 19' 23" ½ que le Soleil parcourt en un jour 6h 33', ce qui donne le Solstice d'Été de cette année 1738, le 21 Juin à 6h 33' du soir, précisément de même qu'il est marqué dans la Connoissance des Temps.

On l'auroit trouvé à 6^h 29', si on n'avoit pas eu égard à la variation du diametre du Soleil & à l'augmentation de la déclinaison, dans les observations que l'on a comparées ensemble, & dont l'on a cependant cru devoir tenir compte pour une plus grande précision

pour une plus grande précision.

Et elle auroit été encore plus petite d'environ une demi-

DES SCIENCES.

minute, si on avoit eu égard à l'aberration d'Arcturus en ascension droite dans le temps de chaque observation qui résulte de la Méthode qui a été donnée par M. Clairaut.

Pour ce qui est de sa hauteur solsticiale du Soleil, nous l'avons déterminée par les observations des 20, 21 & 22 Juin, dont la première & la dernière ont été faites à la Méridienne, & celle du 21 Juin par le Quart-de-cercle fixe.

Suivant la première de ces hauteurs, la déclinaison du Soleil étoit de 23^d 27' 58" ;, auxquels ajoûtant 20 secondes qui répondent à la distance où il étoit du Solstice, on aura l'Obliquité de l'Écliptique, de 23^d 28' 18" ;.

Suivant la seconde, la déclinaison du Soleil étoit de 23^d 28' 18", à laquelle ajoûtant une seconde pour la distance au Solstice, l'Obliquité de l'Écliptique sera de 23^d 28' 19".

Enfin suivant la troisséme, la déclinaison du Soleil étoit de 23^d 28' 14", à laquelle ajoûtant 6 secondes pour la distance du Soleil au Solstice, qui étoit arrivé entre le 21 & le 22, on aura l'Obliquité de l'Écliptique, de 23^d 28' 20".

OBSERVATIONS METEOROLOGIQUES

FAITES A L'OBSERVATOIRE ROYAL

PENDANT L'ANNEE M. DCCXXXVIII.

Par M. CASSINI.

I.

Observations sur la quantité de Pluye.

10 Janvier 1739.

pouc. lign.	pouc, lign:
N Janvier 1 1 1	En Juillet 0 7 5
Février o 6	Août I $5\frac{5}{6}$
Mars 1 $9^{\frac{2}{3}}$	Septembre. 1 0 2
Avril $1 ext{ } 1 ext{ } \frac{1}{3}$	Octobre 1 1 = 3
Mai \cdots 3 $7\frac{5}{6}$	Novembre o 6
Juin $1 6\frac{1}{4}$	Décembre o $2\frac{1}{3}$
9 8 2/3	5 0 <u>1</u>

Donc la somme totale de la pluye est de 14 pouc. 9 lign. un peu moins que l'année précédente, où il en est tombé 15 pouc.

de ligne, ce qui est moins que l'année commune, que l'on a déterminée de 17 pouces 6 lignes.

La pluye tombée dans les six premiers mois, a été de 9 pouc. 8 lign. \(\frac{2}{3}\), plus grande de 4 pouc. 8 lign. \(\frac{1}{3}\) que celle qui est tombée dans les six dernièrs mois, qui est de 5 pouc.

o ligne 1.

Il paroît par la comparaison de ces observations, que la pluye a été distribuée dans les mois de l'année d'une manière bien différente de celle qui s'observe le plus souvent : car dans le mois de Mai, qui passe pour un des plus sereins de l'année, on y a mesuré près de 3 pouces 8 lignes d'eau, ce qui égale à peu-près la quantité de pluye que l'on a observée en Juin, Juillet & Août, qui sont les mois où il tombe ordinairement

ordinairement plus de pluye cancée par les orages qui arrivent dans cette saison.

C'est peut-être ce dérangement qui a été en partie eause du peu d'abondance dans la récolte des Grains de cette année, l' qui a été fort médiocre dans plusieurs Provinces de la France.

II.

Sur le Thermametre.

On se sert à l'Observatoire de divers Thermometres pour observer les dissérents degrés du chaud & du froid, dont le premier, qui s'est conservé depuis plus de 60 ans, est placé dans la Tour orientale qui est découverte. Le second est un grand Thermometre de M. de Reaumur, que l'on a mis tout proche du premier, pour les comparer ensemble. Le troisséme est un petit Thermometre de la même construction, placé contre le mur de la fenêtre septentrionale de la même Tour, à l'air extérieur.

Suivant le premier de ces Thermometres, le plus grand froid de l'année 1738 est arrivé le matin du 8 Janvier, le temps étant serein au Nord, la liqueur est descenduë à 21 degrés ½. Celui de M. de Reaumur qui est tout proche, marquoit 994 ¼, c'est-à-dire, 5 degrés ¾ au dessous de la congélation de l'eau, & celui qui est à l'air extérieur, 6 degrés.

La plus grande chaleur de l'Été est arrivée le mardi 5 Août, & elle s'est fait sentir le même jour en diverses Provinces de la France, comme une des plus grandes qu'on y ait remarquée.

L'ancien Thermometre marquoit 82 \(\frac{1}{4}\); celui qui est proche, 1029 \(\frac{1}{2}\), & celui qui est à l'air extérieur, 27 degrés au dessus de la congélation de l'eau.

III.

Sur le Barometre.

Le Barometre a été en 1738 à sa plus grande hauteur Mem. 1738. Fff

410 Mem. de l'Acad. Royale des Sciences. le 30 Janvier, le 5 & le 17 Février, le Mercure étant momé ces jours-là à 28 pouces 6 lignes \(\frac{1}{2} \).

Il a été le plus bas le 22 Mars, le Mercure étant à 27

pouces 1 ligne $\frac{1}{2}$.

IV.

Déclinaison de l'Aiguille aimantée.

Le 28 Mars, la déclinaison de l'Aimant a été observée, avec une Aiguille de 4 pouces, de 15 degrés 10 minutes au Nord-ouest.

ERRATA pour les Mém. de 1722, p. 6, &c. & 1723, p. 343, &c. fur la Réflexion des corps, selon l'avertissement ci-dessus, p. 8, de la présente année.

1722.

Page Ligne

8. dern. qu'il, lisés que ce mouvement.

9. 4. effacés pure.

11. 11. Quelques, lif. Quelque.

12. 10. continument, lif. continuellement.

30. rende, list. rend.

14. 15. VI. lif. IV.

26. 1.º Que le corps, lif. 1.º Qu'il y aura un instant où le corps.

15. 7. du centre C, lif. du centre G.

26. antepen. telle autre figure, lis. tel autre sphéroïde.

17. 16. lesquelles, lif. qui.

21. 32. l'hypothenuse, list. l'hypoténuse.

1bid. sur elles, list sur cette hypoténuse.

22. 26. Phypothenuse, lif. Phypoténuse.

29. 8 & 9. effacés; laquelle deviendra à son tour l'expression directe de l'angle de réfraction.

Hid. 27. lis. de direction par rapport au plan.

37. penult. $pp \pm xp - yy$, lif. $pp \pm 2xp + yy$.

39. $18. = \Sigma \zeta, \text{ lif.} = Z\zeta.$

40. z. circulaire, lif. circulaire ou de rotation.

41. 19. -7, lif. V.

44. 3. $-yy \times 1 + \frac{SS}{\Sigma\Sigma}$, if. $yy \times 1 - \frac{SS}{\Sigma\Sigma}$

Ibid. 8. ce mouvement, lis. le mouvement de chacune.

45. 2. effacés, de l'univers.

1723.

344. 10. ajoûtés au titre, & de la Réfraction.

346. 15. = CX, lif. = Cx.

347. 8. l'application, lis. l'explication.

Page Ligne

353. dern. pp±xp-yy, lif. pp±2*p+yy.

354. 3. pp±xp-xx+22, if. pp±2xp+xx+27.

Ibid. 4. écrivés en marge, vis-à-vis l'art. XLIII. Fig. 16. èr effacés-le vis-à-vis la ligne 25.

antepen. (pour $p = \pm 2x$) lif. (pour p = +2x).

359. 26. ou x-p=0, lif. ou x+p=0.

363. 23. lif. Art. XLVF.

364. 13. l'erreur, lis. l'erreur*, & écripés en marge, * Journ. des Sçav. 1691. 45. mt Journ.

366. 33. (x-p) lif. (x) en offaçuns -p.

376. 24. de 3 à 1, lif. de 5 à 1.

Ibid. 28. d'un 1/4, lif. de 1/3.

379. 11. T=2DY, If. T=DY.

Ibid. 12. 3=2DY, lif. 3=DY.

380. 14. XLVI. lif. LXVL

381. antepen. l'Algorisme, lis. l'Algorithme.

1738.

7. dern. jusqu'au CXVIII. list jusqu'au CXX.



. •)

